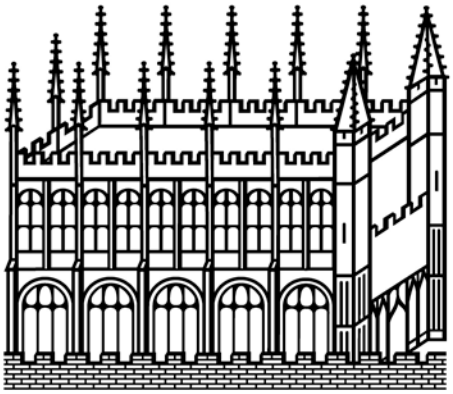


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 812

OXFORD
1992

OEUVRES

DE

Mr. L'ABBÉ

DE

SAINT-RÉAL:

NOUVELLE EDITION

REVUE ET AUGMENTÉE.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS L'HONORE.

M DCC XXXII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE DES TRAITÉS CONTENUS DANS CE II VOLUME.

I. La Vie de Jéſus Chriſt.
Livre I. 13.
Livre II. 89.
Livre III. 136.
Livre IV. 203.
II. Eclairciſſement ſur le Diſcours de Zachée à Jéſus Chriſt. 255.
III. Hiſtoire de Dom Carlos. 319.
IV. Conjurations des Eſpagnols contre les Vénitiens. 413.
V. Mémoires de Madame la Ducheſſe Mazarin. 505.

LA VIE
DE
JÉSUS CHRIST.

SIXIEME EDITION,
OÙ L'ON A MIS LES
REMARQUES SOUS
LE TEXTE.

AU ROI.

SIRE,

VOICI *le ſeul Modelle qui reſte à vous propoſer. Votre Majeſté eſt au deſſus de tous les autres : mais, les plus grands Perſonages Grecs & Romains ſont des Originaux bien imparfaits en comparaiſon de celui que je vous préſente; &, quand vous le conſidérerez, la Gloire de les avoir ſurpaſſez vous paroitra bien peu de choſe. Vous y verrez, Sire, une Sageſſe éxemte de toutes les Illuſions des Paſſions, une Eloquence capable d'inſpirer les Sentimens les plus incroyables, une Intrépidité qui donnoit de la Terreur à ſes Ennemis, une*

AU ROI.

Douceur & une Modération que les Calomnies les plus noires ne pûrent altérer, un Mépris magnanime pour les Loüanges les plus juſtes, enfin une Fermeté à l'épreuve de l'Ignominie du plus honteux des Supplices; Ignominie, dont la ſeule Penſée effraye les plus grands Cœurs. Voilà, Sire, où les Forces humaines n'ont jamais pu arriver; & ce ne ſont que les moindres Traits de la Peinture de Jéſus Chriſt, que j'expoſe aux yeux de Votre Majeſté. Heureux, ſi mon Travail peut arrêter quelquefois vos Regards, & vous faire ſouvenir de la profonde Vénération avec laquelle je ſuis,

SIRE,

de Votre Majeſté,

Le très humble, très obéïſſant, & très fidelle Sujet, & Serviteur,
SAINT-REAL.

A Paris, en Avril 1678.

PRÉFACE.

Il n'eſt que trop vrai, que la plûpart des Gens du Monde ne liſent pas l'Evangile autant qu'il ſeroit à ſouhaiter. La Délicateſſe du Siecle pour la Maniere d'écrire en eſt la principale Cauſe. On veut beaucoup de Matiere en peu de Paroles: on ne peut ſouffrir les moindres Répétitions; on veut de l'Ordre, de la Liaiſon, & de la Facilité partout: & on ne conſidere pas, que les Choſes grandes, admirables, divines, telles que les Actions & les Paroles de Notre Seigneur Jéſus Chriſt, quand on les écrit d'original comme les Evangéliſtes, qu'on en a l'Eſprit & le Cœur également remplis, raviſſent, tranſportent, ne reconnoiſſent ni Art, ni Regles. L'Eſprit de Dieu ne s'ajuſte pas aux petites Obſervations des Enfans des Hommes.

Peut-être auſſi qu'une des choſes, qui fait qu'on ne lit gueres l'Evangile, eſt qu'il y a pluſieurs Evangéliſtes. Peu de Perſonnes ont la patience de lire quatre Auteurs d'une même Hiſtoire; &, faute de ſçavoir lequel choiſir, beaucoup de Gens n'en liſent aucun.

Les excellentes Verſions, qui en ont paru de notre tems n'ont pas produit tout le Fruit qu'elles devoient produire. Il y a quantité d'Endroits ſi élevez & ſi miſtérieux, qu'on ne ſçauroit les rendre bien intelligiblement dans une pure Traduction; &

le Génie de notre Langue eſt ſi différent de celui de l'Hébreu & du Siriaque que le Fils de Dieu parloit, qu'il eſt ſouvent impoſſible d'exprimer le vrai Sens de ſes Paroles dans toute ſon Etendue & ſa Force, à moins que de ſe donner une grande Licence, & s'éloigner beaucoup de la Lettre, que les Traducteurs ſont obligés de ſuivre éxactement.

Il eſt vrai qu'il ſemble que trois Evangéliſtes ayant écrit en une Langue qui a tant de rapport avec la nôtre, il ne devroit pas être plus difficile de les bien traduire ſans s'éloigner de la Lettre, que de bien traduire les autres Auteurs de la même Langue. Mais, il ne faut que lire le Grec des Evangéliſtes, pour voir qu'ils ſe ſont ſervis de beaucoup d'Expreſſions étrangeres, & qu'ils n'ont fait ſouvent que revêtir de Paroles Grecques des Manieres de parler Hébraïques ou Siriaques; de ſorte qu'on pourroit dire quelquefois, ſur-tout dans S. Jean, que c'eſt de l'Hébreu & du Siriaque en Grec. De là vient que nos meilleures Traductions tiennent beaucoup de la Diction & du tour de la Phraſe du Siriaque & de l'Hébreu; ce qui fait rarement un bon effet, & empêche qu'elles n'ayent toûjours la Grace & la Clarté convenables à la plus excellente de toutes les Hiſtoires.

Ces Conſidérations ont fait défendre quelquefois les Verſions en Langue vulgaire, & approuver davantage les autres Ouvrages qui repréſentent les Actions & les Paroles de Notre Seigneur, quoi que moins éxactement.

On

On a même ſouffert dans ces ſortes de Livres pluſieurs Libertez qu'on refuſe aux Traducteurs, parce qu'ils prétendent paſſer pour le Texte même, & avoir beaucoup de ſon Autorité; au lieu que ces autres Ouvrages, ne pouvant être régardez que comme des Paraphraſes ou des Abrégés de l'Evangile, ils ne ſont que de ſimple Edification, & n'ont aucune Autorité.

Or, de tous ceux de cette ſorte, aucun ne s'eſt ſi peu éloigné que celui-ci de la Fidélité ſcrupuleuſe des pures Traductions; l'Auteur ne s'en étant diſpenſé, que lors qu'il l'a cru abſolument néceſſaire.

Du reſte, il n'a eu pour But, que de faire connoître Jéſus Chriſt à ceux qui ne liſent pas l'Evangile, & de les exciter à le lire, en leur repréſentant cette Hiſtoire admirable d'une maniere proportionnée à leur Foibleſſe. Pour cet effet, il a cru qu'il devoit l'écrire dans toutes les Regles les plus ſévéres de l'Hiſtoire: il a rejetté tout autre Ornement que ceux qui naiſſent du fond même de ſon Sujet, le plus heureux qui fut jamais. Il a trouvé enfin qu'il ſuffiſoit de faire comme un Précis de tout ce qu'on ſçait de certain de Jéſus Chriſt par les quatre Evangéliſtes, pour en donner, même aux Hommes les plus charnels, une Idée grande, aimable, divine, en un mot, une Idée véritable.

Il n'y a rien que l'Eſprit humain aime tant, que de voir les Objets qu'on lui préſente, tout nuds, dépouillés de tout ce qui les offuſque d'ordinaire, & que l'Intérêt, la,

Partialité, la Prévention, ou le faux Zéle, y mêlent toûjours. Et, comme jamais Matiere ne fut plus capable d'être traitée dans cette Pureté & cette Simplicité parfaite, que celle-ci l'eſt par ſa propre Grandeur, l'Auteur auroit cru la priver de ſon plus ſingulier Avantage, s'il l'avoit traitée autrement.

Voilà quel a été ſon Deſſein. Comme il eſt fort perſuadé de l'Utilité dont il ſeroit, s'il étoit éxécuté dignément, il tiendroit ſon Travail bien employé, s'il pouvoit faire naître la Penſée d'entreprendre la même choſe, à quelqu'un qui eût toutes les Qualitez qu'il n'a pas pour y réüſſir. Pour lui, il n'auroit jamais ôſé y ſonger, s'il n'avoit eſpéré, que l'Onction attachée à ces Matieres éléveroit peut-être ſon Eſprit à la hauteur de ſon Sujet, & le feroit arriver juſqu'où il n'auroit jamais préſumé de pouvoir atteindre par ſes propres Forces.

Comme ceux même des Evangéliſtes, qui ont écrit les derniers, n'ont pas rapporté tout ce que les autres avoient dit, il a cru qu'il lui étoit bien permis auſſi de ne prendre, au moins des Paroles de Notre Seigneur, que ce qu'il pourroit rendre parfaitement intelligible à tout le monde, ſans ſortir du Caractere de ſon Ouvrage; laiſſant aux Prédicateurs, & aux Ecrivains plus habiles, à expliquer ce qu'il y a de plus difficile. On peut néanmoins s'aſſûrer que Jéſus Chriſt n'a rien dit dans tous les Evangiles, dont le Sens ne ſoit rendu en ſubſtance en quelque endroit de cette Hiſtoire.

Pour ce qui eſt de l'Ordre qu'il a obſervé

à ranger les Evénemens qui la compoſent, il a éxaminé avec grand ſoin tout ce qui en a été écrit; mais, il n'y a rien trouvé qui fût capable de le déterminer ſur les Endroits où cet Ordre eſt douteux. Ainſi, il a jugé qu'il devoit garder en ces Rencontres celui qui paroit le plus naturel & le plus vraiſemblable, puis que c'eſt auſſi le plus édifiant.

Quant à l'Elocution, on verra qu'il a imité tant qu'il a pu la Simplicité majeſtueuſe de celle des *Evangéliſtes*, ſur-tout dans le Récit *des Evénemens*. Mais, quand *il a* falu *faire* parler Jéſus Chriſt, il a conſidéré, que la plûpart de ſes Diſcours, tout affoiblis qu'ils ſont par la contrainte des Traductions, ſont encore ſi ſublimes, & d'un Tour ſi admirable, qu'à peine trouve-t-on quelque choſe qui en approche dans tout ce que l'Antiquité Payenne a produit de plus excellent : Qu'ainſi, il eſt fort aiſé de juger que tout le reſte nous paroîtroit de même Beauté, ſi nous avions ſes propres Termes, & que nous entendiſſions la Langue qu'il parloit, comme nous entendons la nôtre : Que la véritable Fidélité, avec la quelle il faut traduire ſes Paroles, conſiſte donc à les rendre par-tout, autant qu'il ſe peut ſans altérer le Sens, avec cette même Grandeur, & cette Vivacité & Naïveté ſi touchante & ſi merveilleuſe, qui paroit encore en tant d'Endroits, & qu'il avoit ſans doute toujours. Et certes, quelle apparence que la Sageſſe même ſe ſoit exprimée d'une Maniere baſſe & ſans-Dignité, que la Parole en Perſonne ne fût pas éloquente!

APPROBATION.

J'ai lû un Livre intitulé, *La Vie de Jéſus Chriſt*, avec des Remarques & une Préface. Fait en Sorbonne, le 4. Décembre 1677.

PIROT.

Approbation des Docteurs.

Nous avons lû avec autant de Reſpect que de Conſolation cet excellent Ouvrage de la *Vie de Notre Seigneur Jéſus Chriſt*. L'Arangement du Diſcours, & la Politeſſe de l'Expreſſion en notre Langue, viennent de l'Auteur; mais, le Sens n'eſt pas de lui : c'eſt le pur Ouvrage du S. Eſprit; ce qui le rend infiniment recommandable en toutes ſes Parties, & digne d'une Vénération générale & très profonde. Il ne contient que ce que les ſacrez Oracles nous apprennent de la Vie, des Actions, & de la Doctrine de ce divin Rédempteur de tous les Hommes. Sa Clarté, & la Maniere pieuſe, ſolide, élégante, & agréable, dont il eſt écrit, le feront facilement lire à toute ſorte de Perſonnes, quelques Occupations qu'elles puiſſent avoir. C'eſt le Témoignage que nous croyons être obligés d'en rendre. A Paris, ce 12 Janvier 1678.

FERNIER, Grand Archidiacre & Chanoine d'Auxerre. LE FEVRE.

F. BOUTHILLIER de Chavigni. J. BASSET.

DURIEUX. CHANDOISEL.

Autre

Autre Approbation.

Il ſeroit à ſouhaiter que les Chrétiens n'euſſent point d'autre Livre pour apprendre la *Vie de Jéſus Chriſt*, que celui que le S. Eſprit a dicté lui-même pour cet effet, qui eſt ſon S. Evangile; mais la Crainte, que quelques-uns ont que la Lumiere de la Vérité ne les offuſque en la regardant de trop près, les oblige, autant par leur propre Foibleſſe que par un grand Reſpect, à contempler ſon Image dans les Miroirs que l'Induſtrie des Hommes s'efforce d'en faire. C'eſt ce que l'Auteur s'eſt propoſé dans cet Ouvrage, où n'ayant fait que revêtir de ſon Diſcours les Véritez qu'il a tirées ſur l'Original, *il nous* fait paroître comme dans un Tableau le Portrait du Fils de Dieu incarné. Mais, quoique ce Portrait ne ſoit qu'une Copie, elle nous repréſente néanmoins très fidellement toute ſa Vie, ſes Actions, ſes Vertus, & ſes principaux Enſeignemens, ainſi qu'ils ſont contenus dans l'Evangile. Ce qui eſt même de l'Auteur ne ſert qu'à l'Embelliſſement de ſa Peinture, par le Soin qu'il a pris de ſe conformer à la Concordance pour l'Ordre des Tems, & de lier les Choſes qui paroiſſent disjointes & ſéparées dans les quatre Evangéliſtes, afin de les rendre plus intelligibles & plus agréables aux Lecteurs: leſquels, ſelon notre Jugement, *ne* trouveront dans cette Image aucune Tache d'Erreur; mais, tout conforme à la Parole écrite, à la Tradition, & aux Sentimens de l'Egliſe Catholique. Fait à Paris, ce 19 Mars 1678.

CHASSEBRAS, Archi-Prêtre de Paris, & Curé de Sainte Magdeleine. DE LA GENESTE.

PETITPIED, Curé de St. Martial.

PH. DU BOIS. N. LE NOIR.

Autre Approbation.

L'Auteur de cet Ouvrage nous paroit avoir réüſſi parfaitement dans le Deſſein qu'il témoigne s'être propoſé dans ſa Préface. Il a fait une belle Copie d'un grand & admirable Original. Ses Expreſſions ſont faciles ſans rien diminuer de la Majeſté du Sujet, ſon Ordre naturel, & ſes Liaiſons heureuſes. Comme c'eſt un Remede qu'il a préparé contre le Dégout des Choſes Saintes, qui eſt la plus dangereuſe Maladie de notre Siecle, nous en eſpérons de grands Effets par les Agrémens dont il a embelli le Vaſe dans lequel il le préſente. On y peut boire ſans crainte les Eaux ſalutaires de la Doctrine céleſte de J. C., puis qu'il ne contient dans le fond que ſes divins Préceptes & rien que de conforme au Langage de l'Egliſe dans l'Expreſſion. C'eſt le Témoignage que nous croyons devoir lui rendre. A Paris, le 24 Mars 1678.

DU MESNIL. BIORD.

LA

Tome II,. page 13.

Tiquard in. D. Coster sculp

LA VIE DE JÉSUS CHRIST.

LIVRE PRÉMIER.

SOUS l'Empire d'Auguſte, & le Regne du Grand Hérode (1) (*I*), il y avoit en Judée un Sacrificateur nommé Zacharie, qui menoit une Vie éxemplaire avec ſa Femme Eliſabeth (2). Ils n'avoient point d'Enfans, & n'eſpéroient plus d'en avoir, parce qu'ils étoient fort avancés en âge, quand un jour

CITATIONS.

(1) *In diebus Herodis Regis Judæa.* Luc. I, 5.
(2) *Incedentes in omnibus mandatis & juſtificationibus ſine querelâ.*

REMARQUES.

(*I*) C'eſt le Mari de Marianne, ſi fameux dans l'Hiſtoire Romaine de ſon tems, pour avoir ſçu ſe mettre bien auprès d'Auguſte, après avoir été Ami particulier d'Antoine.

que Zacharie offroit les Parfums (*II*) dans le Temple de Jéruſalem, il apperçut avec frayeur un Ange qui étoit debout à la droite de l'Autel. Cet Eſprit bienheureux le raſſûra d'abord, & lui prédit, que ſa Femme mettroit un Fils au Monde, dont il lui dit le Nom, & que toute la Terre partageroit avec eux dans la ſuite des tems la Joie qu'ils en auroient (3): que cet Enfant ſeroit rempli de l'Eſprit de Dieu, même avant que de naître: que la meilleure partie de ſa Nation ſeroit amenée par ſon Miniſtere à la Connoiſſance du Seigneur; qu'il viendroit avant lui, comme un autre Elie (*III*), pour lui préparer un Peuple

CITATIONS.

(3) *Erit gaudium tibi & exultatio, & multi in nativitate ejus gaudebunt.*

REMARQUES.

(*II*) C'étoit l'un des Sacrifices, qui ſe faiſoient tous les Jours matin & ſoir dans le Temple, par l'un des Sacrificateurs qui étoit en Semaine.

(*III*) C'eſt qu'il eſt prédit dans Malachie, au Chapitre dernier, qu'Elie, qui fut enlevé tout en vie vers le Ciel dans un Char de Feu du tems du Roi Achab, doit revenir ſur la Terre, pour être le Précurſeur d'un Avénement du Meſſie: mais, l'Ecriture entend du dernier, à la fin du Monde, & non pas de celui dont il s'agit ici, duquel le Fils de Zacharie devoit être le Précurſeur; & c'eſt pourquoi l'Ange le compare à ce Prophête. „ Je „ m'en vais vous envoyer „, dit Malachie, „le Pro„ phête Elie, avant le grand & terrible Jour du „ Seigneur.„ *Ecce ego mittam vobis Eliam Prophetam, antequam veniat Dies Domini magnus & horribilis.*

Peuple parfait (4) : & qu'enfin il ſeroit grand devant Dieu même, devant qui tout ce qu'il y a de plus grand eſt petit. Zacharie, étonné de cette Prédiction, demanda à l'Ange comment il s'en pouvoit aſſûrer, étant ſi vieux, & ſa Femme auſſi ? L'Ange lui expoſa ſa Miſſion, lui dit qu'il s'appelloit Gabriel, & qu'en punition de ſon Incrédulité, il ne parleroit plus juſqu'à ce que la Prédiction fût accomplie. Cependant le Peuple, qui faiſoit ſa Priere dehors (*IV*), en attendant la fin du Sacri-

CITATIONS.

(4) *In Spiritu Eliæ parare Domino plebem perfectam.*

REMARQUES.

bilis. Ces deux Avénemens du Meſſie ſont marqués dans les Prophéties à deux Caractéres bien différens : l'un, comme un Etat de Miſere, de Pauvreté, & de Baſſeſſe apparente ; & c'eſt le prémier, ainſi qu'il a paru par l'Evénement : l'autre, comme devant être plein de Majeſté, de Force, & d'une Puiſſance infinie ; & ce ſera le dernier, au Jour du Jugement. Mais, les Juifs vouloient ſans fondement que ce fût le prémier, ou confondoient les deux en un : & c'eſt la principale Cauſe de leur Erreur, & ce qui les empêcha de reconnoître Notre Seigneur Jéſus Chriſt pour le Meſſie ; ne trouvant point en lui ces Marques de Puiſſance temporelle, que les Prophêtes lui attribuoient, & qui ſont réſervées pour ſon dernier Avénement, ainſi qu'il le déclara lui-même tant de fois.

(*IV*) Le Temple de Jeruſalem étoit environné d'une double Enceinte, ou Portique. Les Etrangers ne pouvoient entrer que dans la prémiere, les Juifs même ne paſſoient pas la ſeconde : & c'eſt de cette

Sacrifice, ne ſçavoit que penſer du Retardement de Zacharie (5); mais, quand il ſortit, & qu'on vit qu'il faiſoit des Signes pour s'expliquer (6), on jugea bien qu'il lui étoit arrivé quelque choſe de fort extraordinaire (7), puis qu'il en avoit perdu la Parole. Peu de tems après que le tems de ſon Miniſtere fut expiré

CITATIONS.

(5) *Mirabantur quod tardaret ipſe in templo.* Luc. I, 22.

(6) *Ipſe erat innuens illis.*

(7) *Cognoverunt quod viſionem vidiſſet.*

REMARQUES.

cette ſeconde, qu'on entend parler dans toute la ſuite de cette Hiſtoire, quand on dit que quelque choſe s'eſt paſſé dans le Temple; car, on appelloit auſſi de ce Nom ces deux Enceintes de Portiques, dont il étoit environné. C'étoit donc dans cette ſeconde, que le Peuple faiſoit ſa Priere, pendant qu'on faiſoit les Sacrifices au Dedans du Temple. Ce Dedans avoit auſſi deux Parties. La prémiere, par où il falloit paſſer pour aller à l'autre, s'appelloit LE SAINT; & cette autre s'appelloit LE SAINT DES SAINTS. Les Sacrificateurs, qui étoient en Semaine, faiſoient les Sacrifices de tous les Jours dans le Saint ſeulement: il n'y avoit qu'eux qui y puſſent entrer; & c'étoit où Zacharie offroit celui des Parfums. Mais, pour le Saint des Saints, il n'y entroit jamais que le ſeul Grand Prêtre; encore n'étoit-ce qu'une fois l'Année, ſçavoir le dixieme Septembre, qu'on célébroit la Fête des Expiations. Tacite repréſente ce Temple de la même maniere au cinquieme Livre de ſes Hiſtoires. *Templum intimis clauſum, ad fores tantum Judæo aditus, limine prater Sacerdotes arcebantur.*

rê (8), ſa Femme devint groſſe: mais, elle fut cinq mois ſans en rien dire, ſe contentant de rendre graces en ſecret au Seigneur de ce qu'il l'avoit tirée d'Opprobre; car, la Stérilité *étoit* une eſpece de Deshonneur parmi les *Juifs* (*V*).

Ce fut en ce tems que le même Ange fut envoyé à une Vierge nommée Marie, qu'un Joſeph de la Maiſon de David avoit épouſée, & qui demeuroit dans une Ville de Galilée appellée Nazareth. *Je vous ſalue*, lui dit-il, *ô pleine de Grace: le Seigneur eſt avec vous; vous êtes la plus heureuſe des Femmes.* Et, comme il la vit toute troublée, penſant en elle-même ce que vouloit dire ce Diſcours; *Raſſûrez-vous*, reprit-il, *Marie: Vous avez trouvé grace devant Dieu. Vous aurez un Fils, qui ſera appellé le Fils du Très-Haut: le Seigneur lui donnera le Trône de David ſon Pere; & ſon Regne ne finira jamais* (1). *Mais*, dit Marie, *comment ce que vous dites pourra-t-il arriver? J'ai réſolu de demeurer Vierge* (2).

L'Ej-

CITATIONS.

(8) *Ut impleti ſunt dies Officii ejus.*
(1) *Regni ejus non erit finis.* Luc. I, 37.
(2) *Virum non cognoſco.*

REMARQUES.

(*V*) Pour deux Raiſons. La prémiere, parce que Dieu leur ayant promis la Fécondité, comme les autres Proſpéritez, ils jugeoient qu'il falloit que les Femmes à qui il ne l'accordoit pas s'en fuſſent rendues indignes par quelque Péché. L'autre Raiſon étoit l'Attente du Meſſie tant deſiré, que chaque Femme pouvoit ſe flatter devoit deſcendre d'elle.

L'Eſprit de Dieu, reprit Gabriel (*VI*), *opérera en vous*; *& c'eſt pourquoi votre Fils ſera appellé le Fils de Dieu. Et, pour vous montrer que rien ne lui eſt impoſſible, ſçachez que votre Couſine Eliſabeth, quoi que vieille & ſtérile, eſt groſſe de ſix mois. Voici la Servante du Seigneur*, répondit la Vierge; *qu'il me ſoit fait ſelon votre Parole.* Auſſi-tôt après, impatiente (3) de voir ce que l'Ange lui avoit dit de ſa Parente, elle part pour l'aller trouver aux Montagnes de Judée, où elle faiſoit ſa demeure. A peine elles ſe furent ſalüées, qu'Eliſabeth ſentit treſſaillir ſon Enfant au ſon de la Voix de Marie, & l'Eſprit de Dieu deſcendre dans ſon Sein (4). *Que vous êtes heureuſe*, dit-elle à la Vierge, *& qu'heureux eſt le Fruit que vous portez! Et d'où me vient ce Bonheur, que la Mere de mon Seigneur vienne à moi?* Alors Marie lui avoüa, que le Tout-Puiſſant avoit fait en elle de grandes choſes (5); qu'elle en étoit également indigne & confuſe; que Dieu avoit enfin accompli les Promeſſes qu'il avoit faites autrefois à leurs Peres: &, après quelques mois de ſéjour, elle s'en retourna à Nazareth.

De-

CITATIONS.

(3) *Cum feſtinatione.*

(4) *Exultavit infans in utero ejus, & repleta eſt Spiritu Sancto.*

(5) *Fecit mihi magna qui potens eſt.*

REMARQUES.

(*VI*) C'eſt le même Ange, qui apparut à Daniel, pour lui expliquer la Prophétie du tems de l'Avénement du Meſſie.

Depuis, Eliſabeth étant accouchée d'un Fils, tous leurs Parens & leurs Voiſins, qui ſe vinrent réjoüir avec elle, vouloient le nommer comme ſon Pere, & elle vouloit l'appeller Jean (*VII*), qui étoit le Nom prédit par l'Ange. Comme il n'y avoit perſonne dans leur Famille qui le portât (1), ils en conſultérent Zacharie, & il écrivit ce même Nom ſur des Tablettes (2), ne pouvant encore parler. Mais, auſſi-tôt après, ſa Langue s'étant déliée pour loüer hautement le Seigneur, tout le Monde, ſurpris de ce Miracle, ſe demandoient l'un à l'autre ce qu'ils penſoient de cet Enfant (3)? Son Pere, rempli de l'Eſprit de Dieu, prophétiſa quel ſeroit ſon Miniſtere, ainſi que l'Ange l'avoit révélé; &, croiſſant beaucoup plus d'Eſprit que de Corps, il ſe retira bien-tôt dans les Deſerts, juſqu'au tems qu'il devoit paroître (4).

Cependant, l'Epoux de Marie, Joſeph, qui étoit

CITATIONS.

(1) *Nemo eſt in cognatione tua qui vocetur hoc nomine.*

(2) *Poſtulans pugillarem ſcripſit.*

(3) *Quis putas puer iſte erit?*

(4) *Uſque in diem oſtenſionis ſuæ.*

REMARQUES.

(*VII*) C'eſt-à-dire, ſelon la force de l'Hébreu, *Miſéricorde de Dieu*; ce qui ſe rapporte fort naturellement à cet Enfant, dont la Naiſſance étoit le prémier Point de l'Accompliſſement des Promeſſes: car les Noms, parmi les Hébreux, étoient preſque toujours ſignificatifs.

étoit vierge comme elle (1) (*VIII*), ayant connu qu'elle étoit groſſe, fit deſſein de la quitter ſécrétement (2); ne pouvant non plus ſe réſoudre à la deshonorer en la répudiant (3), qu'à demeurer davantage avec elle. Mais un Ange, qui lui apparut en Songe (*IX*), le tira d'Erreur, en lui apprenant de

CITATIONS.

(1) *Antequam convenirent.* Math. I, 18.
(2) *Voluit occultè dimittere eam, &c.*
(3) *Cùm nollet eam traducere.*

REMARQUES.

(*VIII*) Saint Jérôme, Saint Auguſtin, & généralement tous les Peres Latins qui ſont venus depuis, ont cru que Saint Joſeph n'étoit point veuf quand il épouſa la Vierge, comme quelques Peres Grecs avoient prétendu. Pierre Damien ſoutient même que c'eſt la Foi de l'Egliſe. Il eſt conſtant que l'Opinion de ce prétendu Veuvage n'étoit fondée que ſur une Ignorance groſſiere d'un Hébraïſme fort commun, qui ſera expliqué ci-deſſous, Remarque LVII. Or, s'il n'étoit pas veuf, étant juſte comme l'Evangile le dit, on ne peut pas douter qu'il ne fût vierge. Voilà la plus licentieuſe Addition au Texte Sacré qu'on trouvera dans tout cet Ouvrage. Encore l'Auteur ne l'auroit pas faite, s'il avoit ſçu comment rendre autrement avec Clarté & Bienſéance l'*antequam convenirent* de Saint Matthieu.

(*IX*) Ces Songes divins, dont on trouve tant d'Exemples dans l'Ecriture parmi les Juifs, faiſoient partie de leur Religion, ſi nous en croyons les Auteurs Payens. Entre autres Strabon, Capadocien, & contemporain de Notre Seigneur, rapportant les principales Opinions de la Théologie de Moïſe, en parle

de quelle maniere elle avoit conçu, ſelon la célébre Parole des Prophêtes, qu'une Vierge devoit enfanter. Il ajouta que l'Enfant, qu'elle portoit, devoit être appellé d'un Nom qui ſignifioit *Sauveur*, dans la Langue du Païs, parce qu'il délivreroit ſa Nation de toute Iniquité.

Comme elle étoit près de ſon terme, Auguſte ordonna par un Edit, qu'on fît un Dénombrement éxact de tous les Habitans de l'Empire (1) (*X*). Pour y obéïr, Joſeph & Marie

CITATIONS.

(1) *Exiit Edictum à Cæſare Auguſto, &c.* Luc. I.

REMARQUES.

parle en ces termes : *Que ceux, qui vivent avec Pureté & Juſtice, ſont favoriſés de Songes avantageux, mais jamais ceux qui vivent autrement.* C'eſt au Chapitre de la Judée.

(*X*) Les Auteurs Payens en remarquent pluſieurs du tems d'Auguſte. Dion de Nicée, au LVI Livre de ſon Hiſtoire, en rapporte un fort éxactement, peu de tems avant la Mort de cet Empereur ; & c'eſt ſans doute le ſecond que Saint Luc veut déſigner, quand il appelle celui-ci le prémier. Il eſt fort à préſumer que le même Dion avoit auſſi parlé de ce prémier : mais, il ſe trouve malheureuſement que cet Endroit de ſon Hiſtoire eſt perdu ; c'eſt-à-dire, depuis l'an de Rome 747, juſqu'à 757 : & le Fait dont il s'agit arriva en 751 ou 52. Cependant, cet Hiſtorien, tout imparfait qu'il eſt, eſt le ſeul Annaliſte qui nous reſte du Regne d'Auguſte. Suïdas, après un Auteur Payen beaucoup plus ancien que lui, dit auſſi, *que ce Prince choiſit vingt Perſonnages de Probité connue, pour envoyer dans tou-*

tes

Marie furent obligés d'aller en Judée, dans la Ville de David nommée Bethléem, parce qu'ils étoient de la Maiſon de David. Ils y trouvérent toutes les Hôtelleries ſi remplies, que

REMARQUES.

tes les Provinces, & y faire un Etat général & éxact de tous les Sujets de l'Empire & de leurs Biens; &, dans un autre Endroit, il dit encore qu'*Auguſte voulut ſçavoir une fois combien il y avoit d'Habitans dans tout l'Empire.* Il falloit que ce Fait fût bien aiſé à vérifier, & bien connu, dans les prémiers Siecles de l'Egliſe, puis que S. Juſtin Martir, & Tertullien, renvoyent ſi hardiment les Payens aux Regîtres qu'on tenoit à Rome de ces ſortes d'Etats, pour leur juſtifier le tems de la Naiſſance de Notre Seigneur. *Comme*, dit S. Juſtin dans ſa ſeconde Apologie adreſſée aux Empereurs même, *vous pouvez le reconuoître par les Regîtres des Dénombremens faits en Judée ſous Quirinus le premier Intendant que vos Prédéceſſeurs y ayent envoyé.* Et Tertullien, „De „ ce Dénombrement fait ſous Auguſte, que les Ar„ chives de l'Empire conſervent comme un Té„ moignage irréfragable de la Naiſſance du Sei„ gneur.„ *De Cenſu Auguſti, quem teſtem fidiſſimum Dominicæ Nativitatis Romana Archiva cuſtodiunt.* C'eſt au IV Livre contre Marcion, Chapitre VII. Et, dans un autre Endroit, „Comme on „ trouve„, dit-il, „Marie Mere de Chriſt dans „ les Regîtres qu'on tient à Rome des Dénombre„ mens.„ *Sicut apud Romanos in Cenſu deſcripta eſt Maria ex quâ naſcitur Chriſtus.* Saint Chriſoſtome témoigne que ces mêmes Regîtres ſe voyoient encore de ſon tems. Auſſi, on ne trouve point que ni Celſe, ni Porphire, ni Julien l'Apoſtat, qui n'ont rien oublié contre l'Hiſtoire de l'Evangile, l'ayent jamais attaquée ſur ce Fait ſi important, & de la Fauſſeté duquel ils auroient eu des Preuves invincibles, s'il n'eût pas été inconteſtable.

que Marie y étant accouchée d'un Fils, elle fut réduite à le mettre dans une Creche, faute d'autre lieu, après l'avoir emmaillotté. Des Bergers, qui paſſoient la nuit auprès de leurs Troupeaux dans les Champs d'alentour, virent en même tems un Ange qui les effraya d'abord par une Lumiere toute extraordinaire dont il les environna; mais, il les raſſûra incontinent, en leur apprenant la Nouvelle qui étoit l'occaſion de ce Prodige. Il leur dit même à quelles Marques ils pourroient reconnoître le Sauveur *qui leur étoit né*, & ils entendirent *auſſi-tôt* dans les Airs un Concert de *pluſieurs* Voix comme celle de l'Ange, *qui* célébroient la Gloire de Dieu dans les Cieux, & la Paix qu'il venoit de donner aux Hommes ſur la Terre (2). Si-tôt que ces Merveilles furent finies, ils ſe mirent en chemin, pour aller voir celle qui leur avoit été annoncée; & ils en publiérent depuis la vérité, au grand Etonnement de ceux qui les entendoient parler. Mais, Marie ſe contentoit de conſerver chérement toutes ces choſes en ſa Mémoire, & de s'en entretenir dans le ſecret de ſon Cœur (3).

Le *huitieme* jour d'après, auquel la Loi commandoit que l'Enfant fût circoncis (*XI*), il

CITATIONS.

(2) *Subitò facta eſt cum Angelo multitudo militiæ cœleſtis laudantium, &c.* Luc. II, 13.

(3) *Conſervabat omnia verba hæc conferens in corde ſuo.*

REMARQUES.

(*XI*) On attendoit ce tems pour la Circonciſion, à cauſe de la rigueur de l'Opération, que l'Enfant n'auroit pu ſupporter plûtôt : encore y en avoit-il beau-

il fut appellé Jéſus, qui étoit le Nom déſigné par l'Ange à Joſeph; &, lors que le tems de la Purificatiou de Marie, ſelon la Loi auſſi, fut accompli (*XII*), ils allérent à Jéruſalem faire les Oblations accoûtumées, & préſentérent en même tems Jéſus au Seigneur, comme on y préſentoit tous les prémiers nez (*XIII*). Un Juif de grande Piété, nommé Si-

REMARQUES.

beaucoup, qu'elle mettoit en grand danger. On ne batiſoit point autrefois en Italie avant le même tems, par la même raiſon; & les anciens Romains en uſoient encore ainſi pour les Luſtrations.

(*XII*) Selon la Loi de Moïſe, une Femme, qui étoit accouchée d'un Fils, n'étoit cenſée purifiée qu'après quarante jours; & preſque une fois autant, ſi elle avoit fait une Fille. Après quoi elle devoit offrir au Temple, comme un Simbole de ſa Pureté, un Agneau, & un Pigeon, ou une Tourterelle. Que ſi elle étoit pauvre, comme la Vierge, elle n'étoit obligée d'offrir que deux Pigeons ſeulement, ou deux Tourterelles.

(*XIII*) C'étoit une autre Cérémonie tout-à-fait ſéparée de celle de la Purification, & qui n'avoit rien de commun avec elle que le tems. Cette Préſentation de tous les prémiers nez, tant Hommes que Bêtes, étoit ordonnée par la Loi, en mémoire & reconnoiſſance de ce que l'Ange avoit exterminé autrefois les prémiers nez des Egiptiens, pour obliger Pharaon à laiſſer aller le Peuple de Dieu. Mais, après que le prémier né avoit été préſenté, les Parens le reprenoient à l'heure même, hors qu'il fût de la Tribu de Levi, qui ſeule pouvoit ſervir au Temple; & ils offroient, comme pour le racheter, cinq Sicles d'Argent au poids du Sanctuaire, ce qui revenoit peut-être à quinze Francs de notre Monnoie.

Simeon, à qui il avoit été révélé qu'il verroit le Chriſt, ayant été inſpiré d'aller au Temple en même tems qu'eux (1), prit Jéſus dans ſes bras; &, après avoir rendu Graces au Seigneur de l'Accomplissement de ſa Parole, *Cet Enfant*, dit-il à Marie qui admiroit toutes ces choſes avec Joſeph, *eſt né pour la Ruine auſſi bien que pour le Salut de pluſieurs* (*XIV*), *pour être en butte à la Contradiction des Hommes & votre Ame en ſera percée comme par une Epée, afin qu'on découvre juſques à leurs plus ſecrettes Penſées* (2). Une ſainte Veuve nommée Anne, fort avancée en âge, & qui *paſſoit* toute ſa Vie dans le Jeûne & dans la Priere, étant auſſi ſurvenue en même tems au Temple, où elle étoit preſque toûjours, ſe mit de même à loüer Dieu, & en parla à tous les Fidelles de Jéruſalem.

Peu après, il y arriva des Mages (*XV*), qui

CITATIONS.

(1) *Venit in ſpiritu in Templum.* Luc. II. 27.

(2) *Mirantes ſuper his. Ecce poſitus eſt hic in ruinam & in reſurrectionem multorum & in ſignum cui contradicetur, & tuam ipſius animam pertranſibit gladius, ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.*

REMARQUES.

(*XIV*) Ruine des Juifs, qui ne crurent pas en lui, & qui avoient ſeuls avant lui la Connoiſſance du vrai Dieu: & Salut des Payens, à qui il le fit connoître; ce que l'Evangile appelle *Reſurrection*, parce *qu'ils habitoient*, avant ce tems, au Langage de l'Ecriture, *la Région des Ombres de la Mort.*

(*XV*) Nom Grec ou Perſan, dont on appelloit les Philoſophes & Aſtrologues Perſans & Chaldéens, mais qui depuis, ayant été pris par les Encham-

qui demandérent où étoit né le nouveau Roi des

REMARQUES.

chanteurs, a dégénéré dans un mauvais Sens, de même que les Noms d'Aſtrologie, de Tiran, de Sophiſte, de Paraſite, & pluſieurs autres. De ce Païs, à ce que rapporte Moïſe, étoit le Prophête Balaam, dont il y a au XXIV des Nombres une Prédiction fameuſe de la Venue du Meſſie ſous la Figure d'une Etoile. De ce même Païs étoient les Sibilles Erithrée & Sambethé, deſquelles entre autres les Prédictions de l'Incarnation du Fils de Dieu étoient communes & publiques long-tems auparavant. Car, il eſt conſtant par l'Hiſtoire Romaine, qu'il y avoit d'autres Prédictions d'elles que celles qui étoient conſervées à Rome avec un Secret ſi religieux. Il faut encore remarquer que le Prophête Daniel, qui a prédit le plus préciſément de tous le Tems de la Venue du Meſſie, avoit été élevé parmi ces Mages pendant la Captivité de Babilone, & qu'il étoit en grande Conſidération parmi eux: &, depuis que le Peuple fût mis en liberté par Cyrus, il ne laiſſa pas d'en reſter toujours une grande partie dans ſon Empire, parmi laquelle les Prophéties & l'Attente du Meſſie étoient auſſi communes que parmi les Hébreux qui revinrent en Judée. Il eſt aiſé de comprendre par toutes ces choſes comment les Mages, dont il s'agit ici, pouvoient, même ſans Révélation, avoir été inſtruits de l'Avénement futur d'un Meſſie Juif. Et, pour ce qui eſt du Tems auquel il devoit venir, il paroit par le Témoignage des plus illuſtres Auteurs Payens du Siecle de Notre Seigneur, que ce Tems-là étoit ſi connu dans tout l'Orient, qu'on voulut en abuſer à Rome, juſqu'où le bruit s'en répandit alors, pour établir la Tirannie de Jules Ceſar, & depuis encore pour juſtifier l'Empire des Veſpaſiens. *Il y avoit*, dit Sue-

tone

des Juifs ? Diſant, qu'ils avoient vu ſon E-

 toile

REMARQUES.

tone ſur Veſpaſien, *une Tradition ancienne & conſtante dans tout l'Orient, que les Deſtinées avoient ordonné qu'il ſortiroit de Judée en ce Siecle un Maître du Monde.* „Cette Prédiction„, ajoûte cet Auteur, „ vérifiée, autant qu'on en peut juger par l'Evéne„ment, dans la Perſonne de Veſpaſien„ (qui faiſoit la Guerre en Judée quand il fut fait Empereur,) „fut ce qui donna aux Juifs qui ſe l'attri„buoient le courage de ſe revolter.„ *Percrebuerat Oriente toto vetus & conſtans Opinio, eſſe in fatis ut eo tempore Judæâ profecti rerum potirentur. Id, de Imperatore Romano quantum eventu poſteà patuit prædictum, Judæi ad ſe trahentes rebellarunt.* Tout de même Tacite, au V Livre de ſes Hiſtoires, parlant des Juifs. „La plûpart„, dit-il, „étoient perſua„dez de ce qui étoit contenu dans les vieilles E„critures de leurs Prêtres, qu'en ces tems-là l'O„rient devoit commander au reſte de la Terre, & „qu'elle ſeroit ſoûmiſe à quelqu'un qui viendroit „de Judée: ce qui prédiſoit obſcurément l'Empi„re de Veſpaſien & de Titus; mais, le Peuple „l'entendoit à ſon Avantage, parce qu'il le ſou„haitoit ainſi.„ *Pluribus perſuaſio inerat, antiquis Sacerdotum Litteris contineri eo ipſo tempore fore ut valeſceret Oriens, profectique Judæâ rerum potirentur, quæ ambages Veſpaſianum & Titum prædixerant: ſed vulgus more humanæ cupidinis ſibi tantam fatorum magnitudinem interpretati, &c.* Enfin, Ciceron, au II Livre de la Divination, rapporte, à propos des Sibilles, que *l'un de ceux qui gardoient leurs Livres*, & à qui ſeuls il étoit permis de les lire, *devoit à ce qu'on diſoit déclarer dans le Sénat des Fauſſetez qui ne s'y trouvoient point*, dit cet Auteur, parce qu'on s'en vouloit prévaloir en faveur de Jules Ce-

ſar

toile en Orient (*XVI*). Hérode, troublé de

REMARQUES.

ſar au préjudice de la Liberté de Rome, ſçavoir, „ que nous devions„ , continue-t-il, „ donner le „ Titre de Roi à celui qui l'étoit en effet, ſi nous „ voulions être ſauvez.„ *Quorum Interpres nuper falſa quædam, hominum fama dicturus in Senatu putabatur, eum quem reverâ Regem habebamus, appellandum quoque eſſe Regem, ſi ſalvi eſſe vellemus.* On ne peut confondre cette Prédiction avec celle qui fut divulguée en ce tems-là en faveur du même Jules Ceſar, *que les Parthes ne pouvoient être vaincus que par un Roi*; car, ſi c'étoit la même dont Ciceron entendoit parler, il auroit auſſi-tôt dit, *ſi nous voulions vaincre les Parthes*, que de dire, *ſi nous voulions être ſauvez.* Et, quant au Soupçon que Ciceron avoit que celui, qui devoit réciter cette Prédiction dans le Sénat, l'avoit forgée à plaiſir pour obliger Ceſar, il falloit ſuppoſer que ſes quatorze Collegues, qui voyoient comme lui ce qu'il y avoit dans les Livres des Sibilles, & ce qu'il n'y avoit pas, étoient d'intelligence avec lui; ce qu'il eſt aiſé de prouver qui eſt faux. Il s'enſuit donc, qu'il y avoit effectivement dans les Livres des Sibilles la Prédiction que Cotta (c'étoit le Nom de cet Ami de Ceſar,) lui vouloit attribuer; & il falloit bien qu'elle fût publique d'ailleurs que de ces Livres qu'on tenoit ſi ſecrets, puis que Virgile, dans l'Eclogue qu'il fit deſſus quelque tems après, en parle comme d'une choſe toute commune, & conſtante depuis long-tems. Le même Ciceron dit ailleurs, que ces Vers des Sibilles étoient acroſtiches; ce qui ne laiſſe pas preſque lieu de douter, que ce ne fuſſent les mêmes que ceux de cette ſorte que S. Auguſtin raporte au XVIII Livre de la Cité de Dieu, & qu'il attribue à la Sibille

de cette Nouvelle comme toute la Ville, s'enquit des Pontifes (*XVII*), & des Docteurs

REMARQUES.

bille Erithrée, par leſquels il paroit bien clairement, que ce Roi qu'elle prédiſoit ne devoit être, ni riche, ni puiſſant; mais plutôt, humble, foible, & miſérable.

(*XVI*) Il paroit par cette maniere de parler, que c'étoit une choſe connue parmi ceux qui attendoient le Meſſie, qu'il devoit être marqué par un Aſtre nouveau. Auſſi Hérode, & ceux de Jéruſalem, entendirent d'abord, & ſans autre explication, ce que les Mages vouloient dire. Cela eſt ſi vrai, que long-tems depuis, & ſous l'Empereur Adrien, un fameux Impoſteur, ſe diſant le Meſſie, ſe fondoit principalement ſur ce qu'il s'appelloit Barchochabas, qui veut dire, en Hébreu, Fils de l'Etoile; prétendant être lui-même cette Etoile qui ſe devoit lever de Jacob, prédite par le Prophête Balaam: car, c'étoit une Opinion conſtante parmi les Juifs, que cette Prédiction regardoit le Meſſie; & il y a des Rabbins même, qui en demeurent d'accord. Néanmoins, il eſt certain que ce que les Mages virent n'étoit pas proprement une Etoile; car, c'eſt une choſe aſſez ordinaire en Langage commun d'appeller de ce Nom tout ce qui paroit au Ciel. Il falloit néceſſairement que ce fût quelque Météore ignée, & même dans la plus baſſe Région de l'Air, puis qu'il marqua préciſément la Maiſon où les Mages devoient entrer, en s'arrêtant deſſus: outre qu'il alla du Septentrion au Midi, quand il les conduiſit de Jéruſalem à Bethléem; ce qu'une Etoile ne peut faire. Au reſte, rien n'eſt plus commun dans toutes ſortes d'Hiſtoires, que des Météores nouveaux, qui préſagent des Regnes nouveaux.

(*XVII*) Toute la Deſcendance d'Aaron, Frere de

de la Loi (*XVIII*), où devoit naitre le Chriſt? On lui dit que c'étoit à Bethléem, de la Tribu de Juda, ſuivant ces Paroles du Prophête Michée: *Et vous, Bethléem, vous n'êtes pas la moins conſidérable des Villes de Juda; car, c'eſt de vous que doit ſortir le Chef de mon Peuple.* Sur cette Réponſe, il s'informa ſécrétement des Mages en quel tems l'Etoile leur étoit apparue (1)? &, les envoyant à Bethléem, il les chargea de lui faire ſçavoir quand ils auroient trouvé cet Enfant, afin qu'il allât auſſi l'adorer. Cette Etoile leur parut de nouveau dès qu'ils ſe furent remis en chemin, & elle alloit

CITATIONS.

(1) *Clam vocatis Magis, diligenter didicit, &c.* Math. II, 7.

REMARQUES.

de Moïſe, qui compoſoit ſeule l'Ordre des Sacrificateurs parmi les Juifs, étoit diviſée en vingt-quatre Familles, qu'on appelloit Sacerdotales par cette raiſon. Elles avoient chacune un Chef: & ce ſont ces vingt-quatre Chefs, que les Evangéliſtes entendent, par les Pontifes, les principaux Sacrificateurs, & les Souverains Pontifes; car, c'eſt la même choſe.

(*XVIII*) Autrement, Scribes. C'étoit un Ordre fort ancien parmi les Juifs, & de la Tribu de Levi, comme tous les autres qui étoient particuliérement affectez au Service de la Religion. Leur Fonction étoit de lire la Loi au Peuple dans le Temple, & dans les Sinagogues, & de l'expliquer quand il étoit néceſſaire. Pluſieurs rapportent leur Inſtitution à Moïſe même, d'autres à David ſeulement. Ce qu'il y a de plus certain eſt que cet Ordre ſe conſerva pendant la Captivité de Babilone, puis qu'il eſt écrit qu'Esdras, qui en ramena le Peuple, & qui rétablit la Loi, en étoit.

alloit toûjours devant eux, juſqu'à ce qu'elle s'arrêta ſur le Lieu qu'ils cherchoient (2). Ils entrérent dans la Maiſon tranſportez de joie, trouvérent l'Enfant avec la Mere, l'adorérent, lui firent leurs Préſens, qui étoient de l'Or, de l'Encens, & de la Mirrhe; &, *ayant* eu un Avertiſſement en Songe de n'aller point retrouver Hérode, ils s'en retournérent par un autre Chemin (3). Joſeph en eut auſſi un de s'enfuir en Egipte (*XIX*) avec ſa Famille, parce qu'Hérode devoit chercher Jéſus pour le faire *mourir*. En effet, voyant que les *Mages s'étoient* moqués de lui (4), il entra en ſi grande Colere, qu'il fit tuer tous les *Enfans* de Bethléem & des environs (*XX*),

CITATIONS.

(2) *Suprà ubi erat puer, intrantes domum.*
(3) *Cùm receſſiſſent.*
(4) *Videns quoniam illuſus eſſet à Magis.*

REMARQUES.

(*XIX*) Ce Païs étoit de tout tems l'Aſile ordinaire des Juifs dans toutes les Perſécutions, ſoit domeſtiques, ſoit étrangeres, qui leur arrivoient.

(*XX*) Macrobe, Auteur Payen, qui vivoit environ la fin du troiſieme Siecle, rapporte parmi les Bons-Mots d'Auguſte, qu'ayant appris qu'Hérode avoit compris l'un de ſes propres Enfans dans la Proſcription dont il s'agit ici, cet Empereur dit, qu'il valoit mieux être ſon Pourceau que ſon Fils. C'eſt au II Livre des Saturnales, Chapitre IV. *Cùm audiſſet inter pueros, quos in Siria Herodes Rex Judæorum intra bimatum juſſit interfici, filium quoque ejus occiſum, ait melius eſt Herodis Porcum eſſe quàm Filium.* Il falloit que ce malheureux Enfant fût élevé quelque part auprès de Bethléem, & qu'il fût envelopé dans la Proſcription générale, ou par mégarde, ou pour ſervir d'Exemple; ce qui ne ſeroit pas vraiſemblable de tout autre Pere qu'Hérode.

qui avoient moins de deux ans ; jugeant par le tems auquel l'Etoile avoit paru aux Mages la prémiere fois (5), que celui qu'elle marquoit ne pouvoit pas avoir plus que cet âge. Mais, il mourut lui-même quelque tems après ; & Joſeph, qui en fut encore averti par l'Ange, n'ôſant revenir en Judée (*XXI*), à cauſe qu'Archelaüs Fils aîné d'Hérode y régnoit (*XXII*), s'en retourna demeurer à Nazareth, ſelon la Parole des Prophêtes, *Que le Chriſt devoit être appellé Nazaréen.*

Ils alloient pourtant toujours à Jéruſalem Marie & lui, au tems de la Pâque. Une fois entre autres, Jéſus qu'ils y menérent, & qui avoit

CITATIONS.

(5) *Secundum tempus quod exquiſierat à Magis.*

REMARQUES.

(*XXI*) Il eſt narurel de conclure de ces Paroles de Saint Matthieu, que Joſeph étoit encore en Judée, quand l'Ange lui ordonna de s'enfuir en Egipte, & qu'il n'étoit point retourné en Galilée depuis la Naiſſance de Notre Seigneur juſqu'alors : ſoit qu'étant de la Tribu de Juda, le peu de Bien qu'il avoit fut en Judée, & l'eût obligé de s'y arrêter quelque tems ; ou même, qu'ils s'y fuſſent tout-à-fait établis, ainſi qu'il eſt facile de le préſumer de Gens de Métier comme eux, fort pauvres, & qui trouvoient par-tout également à gagner leur vie.

(*XXII*) Il fut relegué peu d'années après à Vienne en France, par Auguſte, ſur les Plaintes des Juifs, & la Judée réduite en Province ſous des Gouverneurs particuliers, au lieu qu'auparavant c'étoit celui de Sirie qui prenoit connoiſſance de ce qui regardoit l'Autorité de l'Empire en ce Païs, pendant qu'il y eut des Souverains.

avoit alors douze ans, les ayant quittés ſur la fin de la Fête, ils crurent qu'il étoit avec quelques-uns de leurs Parens, avec qui ils y étoient venus, & qu'ils devoient rejoindre en chemin le prémier jour du Voyage, pour s'en retourner auſſi enſemble. Mais, ils furent bien ſurpris, quand ils les eurent joints, de voir qu'il n'y étoit point. Ils revinrent auſſitôt ſur leurs pas pour le chercher à Jéruſalem (1), & ils le trouvérent le troiſieme jour dans le Temple, aſſis au milieu des Docteurs, qui les écoutoit, les interrogeoit, & raviſſoit tout le Monde en Admiration de la Sageſſe de ſes Diſcours. Marie & Joſeph n'en furent pas moins étonnez que les autres (2); &, Marie lui reprochant avec tendreſſe la Peine où il les avoit mis (3), *Pourquoi me cherchiés-vous?* leur dit-il. *Ne ſçavez-vous pas qu'il faut que je travaille à ce qui regarde mon Pere?* Mais, ils ne comprirent rien à ces Paroles (4); &, l'ayant ramené à Nazareth,

CITATIONS.

(1) *Cùm factus eſſet annorum duodecim, aſcendentibus illis Jeroſolymam ſecundum conſuetudinem diei feſti, conſummatiſque diebus, cùm redirent, remanſit puer Jeſus in Jeruſalem, & non cognoverunt. Exiſtimantes autem illum eſſe in comitatu, venerunt iter diei, & requirebant eum inter cognatos & notos, & non invenientes regreſſi ſunt in Jeruſalem requirentes, &c.* Luc. II, 42.

(2) *Stupebant ſuper prudentia & reſponſis ejus.*

(3) *Fili, quid feciſti nobis? Ecce pater tuus & ego dolentes quærebamus te.*

(4) *Quid me quærebatis? Neſciebatis quia in his quæ Patris mei ſunt oportet me eſſe? Et ipſi non audierunt verbum, &c.* Luc. II.

il leur fut depuis parfaitement ſoumis, pendant la vie cachée qu'il y mena près d'eux juſques à la trentieme Année de ſon âge, & la quinzieme de l'Empire de Tibere.

Ce fut alors que Dieu fit entendre ſa Parole à Jean Fils de Zacharie dans le Deſert de Judée, où il s'étoit retiré dès ſon Enfance. Il étoit vêtu de Chameau, il avoit une Ceinture de Cuir autour des reins, & ne vivoit que de Sauterelles (*XXIII*), & de Miel ſauvage. Il parut tout d'un coup ſur les bords du Jourdain. On y accourut auſſi-tôt en foule des environs de la Judée & de Jéruſalem; & tous, confeſſant leurs Péchés (*XXIV*), étoient batiſés par lui dans l'Eau du Fleuve (*XXV*). Il leur prêchoit la Pénitence, dans toute

REMARQUES.

(*XXIII*) C'étoit une fort mauvaiſe Viande: mais, elle étoit pourtant ordinaire en ce Païs-là parmi les pauvres Gens de la Campagne; car, elles ſont miſes au Chapitre XI du Lévitique entre les Animaux purs, dont la Loi permettoit de manger.

(*XXIV*) Ce n'étoit pas une Nouveauté, que cette Confeſſion. On peut voir dans le Lévitique, & dans les Nombres, que la Loi obligeoit de tout tems à les confeſſer, non-ſeulement à Dieu, mais encore aux perſonnes intéreſſées.

(*XXV*) Cette Cérémonie étoit prédite dans le Prophête Ezéchiel, au Chapitre XXXIX, en ces termes: „ Je répandrai ſur vous des Eaux pures, „ & vous ſerez nettoyés de toutes vos Souillures. „ *Effundam ſuper vos Aquas mundas, & mundabimini ab omnibus Inquinamentis veſtris.* De même, au Chapitre XIII du Prophête Zacharie:

Il

toute la Rigueur qu'il la pratiquoit : il leur prédiſoit, ſous diverſes Figures terribles, les

B 6 Peines

REMARQUES.

„ Il paroitra en ce jour une Fontaine en faveur „ de la Maiſon de David & de Jéruſalem, pour „ la Purification des Péchés.„ *In die illa aperietur domui Davidis & Jeruſalem Fons in ablutionem Peccatorum.* Nous apprenons auſſi des Hébreux, que quand quelque Etranger vouloit anciennement s'établir parmi eux, il lui étoit permis d'y demeurer ſans ſe faire circoncire, *pourvû ſeulement* qu'il ſe fît batiſer en *ſigne* qu'il renonçoit au Culte des Idoles. *Pluſieurs* milliers d'Hommes y renoncérent de cette ſorte du tems de David & de Salomon. Et, encore à préſent, quand quelque Perſan ou Turc, enfin quelque Cironcis qui n'eſt pas Juif, veut le devenir, il faut qu'il ſoit batiſé. On en uſoit de même pour les Femmes étrangeres qui ſe marioient à des Hébreux. Or, ces Etrangers ainſi habituez parmi eux n'étoient pas tenus à l'Obſervation des Loix de Moïſe en vertu de ce Batême, mais ſeulement à l'Obſervation de celles que Dieu avoit données avant Moïſe en diverſes Occaſions. Et c'eſt ce qui fait préſumer que cette Cérémonie ſe pratiquoit déjà auparavant, & qu'elle avoit peut-être été inſtituée en mémoire du Déluge peu de tems après. Il paroit du moins par l'Epitre de Saint Pierre, que ce Déluge en étoit une Figure. Il ſemble donc que Saint Jean voulut faire entendre aux Juifs, en les ſoumettant au Batême, qu'ils étoient comme des Idolâtres, & des Etrangers, à l'égard de la nouvelle Loi, dont il étoit le Précurſeur, & qu'il les vouloit diſpoſer à recevoir. On verra dans la ſuite comment les Ablutions, ou Purifications par l'Eau, étoient communes de tout tems parmi les Juifs, ſurtout parmi les Phariſiens. Il y a même toujours eu

quel-

Peines qui les menaçoient, s'ils ne la faiſoient pas; & leur donnoit, ſelon leurs différentes Conditions, les Inſtructions néceſſaires pour y vivre ſaintement. Pluſieurs des Phariſiens & des Saducéens (*XXVI*), les plus orgueilleuſes Sectes qui fuſſent parmi les Juifs, étant auſſi venus à lui pour être batiſés, *Engeance maudite*, leur dit-il, *qui vous a montré à éviter*

REMARQUES.

quelque choſe de myſterieux dans toutes les fauſſes Religions à ſe laver, & cette Action a toujours été regardée comme un Signe de Purification interieure & de Changement de Vie de mal en bien. Les Poëtes Payens en ſont pleins.

(*XXVI*) Les Sentimens & les Mœurs des Phariſiens ſont ſi bien repréſentées par le Fils de Dieu même dans toute la ſuite de cette Hiſtoire, qu'il ſuffit de remarquer ici qu'ils étoient fort auſteres & fort ſuperſtitieux; & c'étoit d'où venoit leur Orgueil. Il y en avoit de toute ſorte de Conditions & de Profeſſions, mais pourtant beaucoup plus parmi les Sacrificateurs, & autres Miniſtres de la Religion, que dans les autres Profeſſions; bien plus de pauvres que de riches. Cette Secte avoit commencé environ deux ou trois cens ans avant Notre Seigneur, ainſi que celle des Saducéens, dont il ſera parlé ailleurs plus à propos. Elles étoient ennemies irréconciliables, & ne s'unirent jamais que pour s'oppoſer à Jéſus Chriſt. Du reſte, ſi puiſſantes, qu'elles contraignoient preſque toûjours les Rois à prendre parti, & ſe déclarer entre elles; ce qui avoit donné occaſion à pluſieurs Guerres Civiles, & avoit été la principale cauſe que le Royaume paſſa de la Race des Aſmonéens ou Machabées à celle d'Hérode. D'ordinaire, les Rois favoriſoient davantage les Saducéens.

ter la Colere qui devoit tomber ſur vous (1)? *Faites donc pénitence, & ne penſez pas dire en vous-mêmes*, Nous avons Abraham pour Pere (*XXVII*); *car, je vous declare que Dieu peut faire naître de ces Pierres mêmes des Enfans d'Abraham.*

Or, comme Jean batiſoit tout ce Monde, Jéſus vint de Galilée pour être auſſi batiſé par lui. Jean voulut d'abord s'en défendre. *C'eſt moi*, lui dit-il, *qui ai beſoin de l'être par vous.* Mais Jéſus lui répondit, *Laiſſez-moi faire pour cette heure; car, il le faut ainſi* (1). Il fut à peine ſorti de l'Eau (*XXVIII*), que les Cieux furent ouverts à ſes yeux. Jean vit l'Eſprit de Dieu deſcendre ſur lui en forme de Colombe, comme il faiſoit ſa Priere; & on entendit une Voix dans l'Air, qui dit: *C'eſt mon Fils bien aimé, en qui j'ay mis toute mon Affection.* Il fut enſuite dans un Deſert, ou ayant jeûné quarante jours, le Diable lui vint dire pour le tenter, que s'il étoit le Fils de

CITATIONS.

(1) *Progenies viperarum, quis demonſtravit vobis fugere à venturâ irâ?* Matth. III, 7.

(1) *Sine modò, ſic enim decet.*

REMARQUES.

(*XXVII*) C'eſt que les Juifs ſe croyoient tous élus & chéris de Dieu par leur ſeule qualité d'Enfans d'Abraham, de qui ils deſcendoient, & à qui Dieu avoit promis de benir & de conſerver ſa Poſtérité; & cette Préſomption les rendoit négligens à faire des Oeuvres dignes d'une Origine ſi ſainte.

(*XXVIII*) C'eſt qu'on ne batiſoit pas alors, comme à préſent, en verſant ſeulement de l'Eau ſur le Batiſé, mais en le plongeant dedans.

Dieu, il commandât que les Pierres devinſſent des Pains. *Il eſt écrit*, lui répondit Jéſus, *que l'Homme ne vit pas de Pain ſeulement, mais de tout ce qu'il plaît à Dieu* (2). Alors, le Diable le tranſporta ſur le haut du Temple de Jéruſalem, & lui dit, que s'il étoit le Fils de Dieu, il ſe jettât en bas; *car*, ajoûta-t-il, *il eſt écrit, qu'il commandera à ſes Anges de te ſoutenir avec les mains. Il eſt auſſi écrit*, répondit Jéſus, *que nous ne tenterons point le Seigneur notre Dieu.* Enfin, le Diable le tranſporta encore ſur une Montagne fort haute, d'où l'on découvroit une Etendue infinie de Païs (3). *Tous ces Royaumes que tu vois*, lui dit-il, *m'ont été donnez, & je diſpoſe comme il me plaît de la Puiſſance & de la Gloire qui les accompagne. Je t'en ferai le Maître, ſi tu veux m'adorer.* Mais, il n'eut pour Réponſe que ces Paroles qui le chaſſérent : *Retire-toi, Satan. N'eſt il pas écrit, Tu n'adoreras que le Seigneur ton Dieu?* Et alors, les Anges ſe préſentérent à Jéſus, pour le ſervir.

Cependant, le Peuple s'étant mis dans l'Eſprit que Jean pouvoit bien être le Chriſt (*XXIX*), les Juifs lui envoyérent de Jéruſalem

CITATIONS.

(2) *Sed in omni verbo Dei.* Luc. IV, 4.
(3) *Oſtendit ei omnia regna mundi.* Matth. IV.

REMARQUES.

(*XXIX*) C'eſt que tout le Monde ſçavoit que c'étoit alors le Tems marqué par les Prophéties pour la Venue du Meſſie; & c'eſt pourquoi il parut au Siecle de l'Evangile un ſi grand nombre de Gens

lem des Sacrificateurs & des Lévites (*XXX*), Pha-

REMARQUES.

Gens qui voulurent s'attribuer cette Qualité, & auſſi pourquoi le Peuple étoit ſi facile à les croire & à les ſuivre. Il y avoit trois Prédictions principales ſur ce Tems. La prémiere étoit celle de Jacob mourant, *Que le Meſſie viendroit quand le Sceptre ſortiroit de Juda*; c'eſt-à-dire, quand un Etranger regneroit. Or, cette Prédiction étoit accomplie, quand Notre Seigneur nâquit, en la Perſonne du Grand Hérode, Iduméen d'Origine, & le premier Roi de Judée qui ne fût pas originaire Juif. Les deux autres Prophéties étoient celle des Semaines de Daniel, dont le Nombre, de quelque maniere qu'on les compte, tombe néceſſairement dans tout le Siecle de Notre Siegneur; & celle de la fin des Royaumes de Sirie & d'Egipte, qui devoit arriver, ſelon le même Prophête, avant l'Etabliſſement de la quatrieme Monarchie, qui eſt celle des Romaius, ſous laquelle le Meſſie devoit venir. Or, ces deux Royaumes finirent effectivement dans le Tems qui étoit prédit : celui d'Egipte, dans la Perſonne de la fameuſe Cléopatre, peu d'années avant la Naiſſance de Jéſus Chriſt; & celui de Sirie, quelque tems auparavant.

(*XXX*) Des douze Tribus d'Iſraël, celle de Lévi étoit ſeule & toute deſtinée au Service de la Religion, comme l'Ordre Eccléſiaſtique parmi nous. Il y avoit diverſes Fonctions dans cet Ordre. La plus noble étoit celle des Sacrificateurs, & elle avoit été réſervée à la ſeule Race d'Aaron Frere de Moïſe, & Arriere-Petit-Fils de Lévi, comme il a déjà été dit. Or, quoique ceux de cette Race d'Aaron, dont étoient tous les Sacrificateurs, deſcendant de Levi auſſi-bien que le reſte de ſa Tribu, puſſent dans ce ſens être auſſi appellez Lévi-

tes;

Phariſiens, pour s'en éclaircir; mais, il leur répondit ſans héſiter, qu'il n'étoit, ni le Chriſt, ni Elie, qui ſelon l'Ecriture devoit revenir ſur la Terre, ni même Prophête. Et, comme ils continuérent à lui demander ce qu'il étoit donc? *Je ſuis*, leur dit-il, *la Voix qui crie dans le Deſert* (1), Préparez les Chemins du Seigneur, *ainſi qu'Iſaie l'a prophétiſé. Pourquoi donc batiſez-vous*, reprirent-ils, *puis que vous n'êtes, ni le Chriſt, ni Elie, ni Prophête* (*XXXI*). *Je ne batiſe*, leur dit-il, *que dans l'Eau; mais, il y a quelqu'un parmi vous que vous ne connoiſſez pas, qui doit venir après moi, & qui m'a été préféré, parce qu'il eſt plus*

CITATIONS.

(1) *Vox clamantis &c.*

REMARQUES.

tes; néanmoins, on n'entendoit d'ordinaire par ce Nom que le reſte de cette Tribu, qui n'étoit point de la Race Sacerdotale. La Fonction, que Moïſe aſſigna d'abord à ces Lévites, fut de prendre ſoin de tout ce qui regardoit le Service, la Conduite, & les Campemens du Tabernacle, ſous la Direction des Sacrificateurs. Depuis, David les réduiſit à vingt-quatre mille, de trente-huit mille qu'ils ſe trouvérent de ſon tems; & ceux-là gardérent ſeuls le Nom de Lévites. Des autres quatorze mille, il en fit quatre mille Portiers, quatre autres mille Chantres, & les ſix mille reſtant Scribes, ou Docteurs de la Loi, dont il a déjà été parlé plus haut.

(*XXXI*) Cela montre qu'une des Raiſons, qui faiſoit ſoupçonner que Saint Jean fût le Chriſt, étoit qu'il batiſoit, & qu'il étoit prédit par les Prophêtes, que le Meſſie établiroit un Bâtême nouveau, ainſi qu'il a été remarqué plus haut.

plus grand que moi ; car, je ne ſuis pas digne de dénoüer le cordon de ſes Souliers (*XXXII*) : *c'eſt lui, qui vous batiſera dans le Saint Eſprit & dans le Feu* (*XXXIII*). Depuis, voyant Jéſus qui revenoit à lui du Déſert, *Voici l'Agneau de Dieu* (*XXXIV*), dit-il : *voici celui qui efface*

REMARQUES.

(*XXXII*) C'étoit une Maniere de parler fort ordinaire parmi les Hébreux, pour ſignifier le plus bas de tous les Services qu'un Inférieur pût rendre à un *Supérieur*, & elle a paſſé d'eux aux Poëtes Grecs & Latins qui s'en ſont ſervis quelquefois.

(*XXXIII*) C'eſt pour marquer la difference du Batême de Saint Jean avec celui de Jéſus Chriſt, en ce que celui de Saint Jean ne faiſoit que purifier l'Ame de ſes Souillures, comme l'Eau nettoye le Corps, & qu'il ne donnoit pas comme celui de Jéſus Chriſt la force de vivre purement à l'avenir, repréſentée par l'Eſprit & par le Feu. Saint Luc, au I Chapitre des Actes, explique ce Batême de Feu de la Deſcente du Saint Eſprit ſur les Apôtres en Langues de Feu, laquelle il appelle du Nom même de Batême au II Chapitre du même Livre. Origene l'explique du Feu de Purgatoire.

(*XXXIV*) Jéſus Chriſt eſt appellé de cette ſorte en cet Endroit par alluſion à diverſes Prophéties d'Iſaïe & de Jérémie, qui le repréſentent, pour exprimer ſa Patience & ſa Douceur, comme un Agneau, qui ſe laiſſe mener ſans réſiſtance à l'Autel où il doit être égorgé, *Agnus manſuetus qui portatur ad victimam* ; ou qui ſouffre qu'on lui coupe ſa Laine ſans jetter le moindre cri, *quaſi Agnus coram tondente ſe obmutuit* : mais, ſur-tout, par rapport à l'Agneau Paſcal, l'une de ſes plus illuſ-

efface les Péchés des Hommes, (2), *de qui je diſois, qu'il viendroit après moi un plus puiſſant que moi* (3). *Je ne le connoiſſois pas; mais, celui qui m'a envoyé m'a dit que celui, ſur qui je verrois deſcendre le Saint Eſprit, batiſeroit par le Saint Eſprit. Je l'ai vu, & je lui ai rendu témoignage qu'il eſt le Fils de Dieu.*

Le jour d'après, deux Diſciples de Jean, qui avoient entendu ce Diſcours, ſuivirent Jéſus juſqu'au lieu de ſa Demeure, & y furent avec lui toute la nuit. L'un, qui s'appelloit André, en parla depuis à un Frere qu'il avoit, nommé Simon, & l'amena à Jéſus, qui lui dit d'abord ſon Nom, & lui prédit en même tems qu'il le quitteroit pour prendre celui de Pierre. Ils étoient de la Ville de Betſaïde, ainſi qu'un autre Juif, nommé Philippe, à qui Jéſus commanda de le ſuivre en Galilée, où il vouloit aller. Celui-ci, en ayant rencontré un autre, qui s'appelloit Natanaël, l'aſſura qu'il avoit trouvé le Chriſt prédit par Moïſe & par les Prophêtes, Jéſus de Nazareth: & Natanaël lui ayant dit, s'il pouvoit venir quelque choſe de bon de Nazareth

CITATIONS.

(2) *Qui tollit peccata mundi.*
(3) *Fortior me.*

REMARQUES.

illuſtres Figures, & à beaucoup d'autres qu'on offroit dans l'ancienne Loi aux Sacrifices d'Expiation pour pluſieurs ſortes de Péchés, de même que Jéſus Chriſt ſe devoit offrir lui-même en Victime d'Expiation pour ceux de tout le Monde.

reth (1) (*XXXV*)? *Venez*, lui répondit Philippe, *& voyez*. Comme Jéſus voyoit venir cet Homme à lui avec Philippe, il dit que c'étoit un vrai Iſraëlite, ſans Déguiſement & ſans Artifice: & Natanaël lui demandant d'où il le connoiſſoit? Jéſus lui répondit, qu'il l'avoit vu ſous un Figuier, avant que Philippe lui parlât. Alors, Natanaël l'appella Fils de Dieu & Roi d'Iſraël; mais, Jéſus lui dit, *Vous croyez, parce que je vous ai dit que je vous ai vu ſous un Figuier: vous verrez bien de plus grandes choſes* (2).

Trois jours après, il trouva ſa Mere à des Nôces, où il étoit convié avec ſes Diſciples à Cana en Galilée. Le Vin y ayant manqué au milieu du Feſtin (1), elle voulut l'en avertir, comme pour le prier d'y pourvoir de quelque maniere; mais, il lui répondit, *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous & moi* (2)? Elle ne laiſſa pas de dire à ceux qui ſervoient, qu'ils fiſſent tout ce qu'il commanderoit. Ils remplirent d'Eau par ſon ordre ſix grandes Urnes de Pierre, où l'on

cii

CITATIONS.

(1) *A Nazareth poteſt quidquam boni eſſe?* Joan. I, 46.

(2) *Majus his videbis.*

(1) *Vinum non habent.* Joan. II.

(2) *Quid mihi & tibi eſt, mulier?*

REMARQUES.

(*XXXV*) Le Mépris, dans lequel il paroît par ce Diſcours que la Ville de Nazareth étoit parmi les Juifs, ne ſurprendra pas, ſi l'on conſidere, que dans tout le Vieux Teſtament, il n'eſt pas fait mention de ce Lieu une ſeule fois.

en tenoit d'ordinaire, & qui étoient dans le lieu où on mangeoit. Il leur dit enſuite d'en porter à celui qui avoit le ſoin du Feſtin; & cet Homme, qui ne ſçavoit rien de la choſe (3), en ayant goûté, dit à l'Epoux, qu'il avoit gardé le meilleur Vin pour la fin du Repas. Ce fut le prémier Miracle, qui fit connoitre Jéſus, & qui obligea ſes Diſciples de le croire (4).

De Cana, ils allérent pour quelques jours tous enſemble à Capharnaüm; &, comme la Pâque approchoit, ils en partirent pour aller à Jéruſalem. Il y fit pluſieurs autres Prodiges, & beaucoup de Juifs (*XXXVI*) crurent en lui; mais, il ne ſe fioit pourtant point à eux, parce qu'il les connoiſſoit parfaitement (1). Entre autres, l'un des Principaux de la Ville,

CITATIONS.

(3) *Non ſciebat unde eſſet.*

(4) *Initium ſignorum, & crediderunt in eum.*

(1) *Non credebat ſemet ipſum eis, eò quod ipſe noſſet omnes.* Joan. II, 24.

REMARQUES.

(*XXXVI*) Quoique toute la Paleſtine s'appellât Judée, néanmoins, on n'entendoit d'ordinaire par ce Nom que la Province à qui il étoit particuliérement affecté; c'eſt-à-dire, Jéruſalem & ſes environs, juſqu'à la Samarie & au Jourdain: & les Habitans de ce Païs mettoient une grande difference entre eux, & ceux des autres Provinces. C'étoient eux que les Evangeliſtes entendoient la plûpart du tems par le Mot de *Juifs*, & qui ne pouvoient ſouffrir la Réputation & les Miracles de Notre Seigneur, entre autres raiſons, parce qu'ils le croyoient Galiléen.

Ville, nommé Nicodeme, qui étoit Phariſien, l'étant venu trouver de nuit pour ſe faire inſtruire, Jéſus lui déclara d'abord, que perſonne ne pouvoit avoir part au Royaume de Dieu, à moins que de renaitre de l'Eau & de l'Eſprit; &, enſuite de pluſieurs autres Diſcours fort ſublimes, dont il l'entretint, il lui dit encore, que comme Moïſe éleva en l'air le Serpent d'Airain dans le Deſert (*XXXVII*), il falloit de même que le Fils de l'Homme (*XXXVIII*) fût élevé en haut. *Car*, ajouta-t-il, *Dieu a ſi fort aimé les Hommes, qu'il a donné ſon Fils unique, afin que quiconque croira en lui ait la Vie éternelle.*

Ce

REMARQUES.

(*XXXVII*) C'eſt que les Iſraëlites étant perſécutez dans le Deſert par les Serpens quand ils s'enfuyoient d'Egipte, Moïſe en fit un d'Airain qu'il éleva au milieu de ſon Camp; & tous ceux, qui étoient mordus par les véritables, n'avoient qu'à le regarder pour être guéris. Le Fils de Dieu déclare ici que c'étoit la Figure de ſon Exaltation à la Croix.

(*XXXVIII*) C'étoit parmi les Hébreux une Maniere mépriſante de ſurnommer quelqu'un, oppoſée à ce qu'ils entendoient par *Enfant de Dieu*, & équivalente à ce que les Latins entendoient par *Enfant de la Terre*, comme qui diroit parmi nous, un *Miſérable*, un *Je ne ſçai qui*. Le Fils de Dieu n'a jamais été appellé de ce Nom que par lui-même; & c'eſt en ce même Sens que les Prophêtes Ezéchiel, Daniel, & Zacharie, ſont auſſi appellez de cette ſorte dans l'Ecriture, quand ils étoient avec les Anges, pour faire ſouvenir de leur Baſſeſſe en comparaiſon de ces Eſprits purs, & de crainte qu'un Commerce ſi glorieux ne leur donnât de l'Orgueil.

Ce n'eſt pas pour les condamner, qu'il l'a envoyé: c'eſt pour les ſauver.

Après la Fête finie, il retourna de Jéruſalem au Jourdain avec ſes Diſciples. Ceux de Jean, qui continuoient toujours de batiſer, furent avec d'autres Juifs le chercher, pour l'avertir que Jéſus batiſoit auſſi de l'autre côté du Fleuve, quoique ce ne fût pas lui, mais ſes Diſciples (1); & que tout le Monde y couroit (2). *Me voilà*, leur dit-il à cette Nouvelle, *dans l'accompliſſement de ma Joie* (3). *Il faut qu'il croiſſe, & que je diminue. Celui qui tire ſon origine de la Terre eſt de la Terre, & ſes Paroles tiennent toujours de la Terre; mais celui, qui vient du Ciel, eſt au deſſus de tous: Dieu ne lui donne pas ſon Eſprit par meſure. Le Pere aime le Fils: il lui a tout mis entre les mains* (4).

Ce que Jean prédiſoit de ſon Abbaiſſement dans ce Diſcours ne tarda gueres d'arriver. Outre Archelaüs, qui régna en Judée, le Grand Hérode avoit laiſſé deux Fils: l'un, qui étoit Tétrarque (*XXXIX*) de Galilée, nom-

CITATIONS.

(1) *Quamquam Jeſus non baptiſaret ſed diſcipuli ejus.* Joan. IV, 2.

(2) *Omnes veniunt ad eum.* Joan. III, 26.

(3) *Hoc ergo gaudium meum impletum eſt.*

(4) *Non ad menſuram. Omnia dedit in manu ejus.*

REMARQUES.

(*XXXIX*) Mot Grec, qui ſignifie le Souverain de la Quatrieme Partie d'un Royaume. Cette Qualité fut inventée dans un Partage qui fut fait de celui de Galatie.

nommé Hérode comme lui; & un troiſieme, nommé Philippe, qui eut d'autres Provinces pour ſon Partage. Ce Philippe avoit épouſé Hérodiade, Fille d'un autre de leurs Freres; mais, Hérode le Tétrarque, en étant devenu amoureux (*XL*), la lui avoit ôtée, & l'avoit priſe pour Femme. Quoiqu'il reſpectât beaucoup Jean Batiſte, & qu'il eût de grandes Déférences pour lui (1), Jean ne laiſſa pas de lui reprocher ſon Incontinence avec tant de force, qu'Hérode ne ſe put empêcher de le faire arrêter; &, peut-être qu'il l'auroit fait mourir, ſi la Crainte du Peuple, qui regardoit Jean comme un Prophête, ne l'eût retenu.

En même tems que Jéſus apprit cette Nouvelle, il ſçut auſſi que les Phariſiens murmuroient de ce qu'il avoit plus de Diſciples, & qu'il batiſoit plus de monde, que Jean Batiſte (1). Il ſortit donc de Judée; &, retournant en

CITATIONS.

(1) *Metuebat Joannem & (obſervabat) eum, & audito eo multa faciebat.* Marc. VI, 20.

(1) *Quia audierunt Phariſæi*, Joan. IV.

REMARQUES.

(*XL*) Ce fut en paſſant par les Etats de ſon Frere, pour aller à Rome. Il convint avec Hérodiade, qu'auſſi-tôt qu'il ſeroit de retour, elle quitteroit ſon Mari, & il renvoyeroit ſa Femme, Fille du Roi des Arabes, pour ſe marier eux deux enſemble, comme ils firent. Ce Divorce fut cauſe d'une grande Guerre avec ce Roi, où l'Armée d'Hérode fut entiérement défaite; ce que le Peuple attribua à une Punition divine de la Mort de Saint Jean. Hérodiade étoit Fille d'un Fils de Marianne.

en Galilée par la Samarie, il s'aſſit de laſſitude ſur le bord d'un Puits, qu'on appelloit la Fontaine de Jacob. Pendant que ſes Diſciples allérent à une Ville voiſine acheter de quoi manger, une Femme étant venue prendre de l'Eau à cette Fontaine, il lui demanda à boire. Comme il étoit défendu aux Juifs d'avoir aucun Commerce avec les Samaritains (*XLI*), elle fut fort ſurpriſe qu'il voulût lui demander quelque choſe. Ce fut en vain qu'il tâ-

REMARQUES.

(*XLI*) Long-tems après que leur Païs eut été ſubjugué par les Aſſiriens, & environ trois cens ans avant Jéſus Chriſt, il arriva que le Frere d'un Grand Prêtre épouſa, contre la Défenſe de la Loi, la Fille d'un Perſan, qui étoit Gouverneur de Samarie. Les Juifs, n'ayant pas voulu le ſouffrir, il fut obligé de ſe retirer près de ſon Beau-Pere, & il lui perſuada, pour ſe venger d'eux, de bâtir un Temple ſur la Montagne prochaîne, pour oppoſer à celui de Salomon. En effet, les Samaritains n'allérent plus dès-lors à Jéruſalem pour ſacrifier, comme ils faiſoient auparavant ainſi que tous les autres Juifs, & ils ſacrifioient dans ce nouveau Temple. Pour ſoutenir cette Innovation, ils furent obligés d'en faire de nouvelles dans la ſuite, comme entre autres de rejetter tous les Livres de l'Ecriture, hors les cinq de Moïſe. De là vint cette Haine ſi violente entre eux & les autres Juifs, dont on verra diverſes Marques dans la ſuite de cette Hiſtoire. Ils ſe tenoient les uns les autres comme pour excommuniés : & la Défenſe d'avoir aucun Commerce enſemble alloit juſqu'à ſe crier de loin réciproquement, quand ils ſe rencontroient, de prendre garde à ne ſe pas toucher en paſſant l'un près de l'autre; car, ils ſe croyoient ſouillés par cet Attouchement.

tâcha de la tirer d'Etonnement, en ſe donnant à connoitre à elle d'une maniere fort claire, quoique miſtique: elle ne l'entendit point; & elle prit toujours groſſiérement tout ce qu'il lui dit. Mais, quand il ajouta qu'elle avoit eu cinq Maris, & qu'elle vivoit alors avec un autre Homme, comme s'il eût été le ſixieme, quoi qu'il ne le fût pas (2), *Je voi bien*, dit-elle, *que vous êtes un Prophête* (3). Enſuite, revenant aux Différends qui étoient entre leurs Religions, dont elle avoit parlé d'abord, *Nos Peres ont adoré ſur cette Montagne*, continua-t-elle, en montrant celle de Gariſin où les Samaritains faiſoient leurs Sacrifices; *& vous dites vous autres que c'eſt dans Jéruſalem ſeulement qu'il faut adorer.* Mais, il lui répondit, que le tems alloit venir, qu'on n'adoreroit plus, ni ſur cette Montagne, ni dans Jéruſalem. *Dieu eſt Eſprit*, ajouta-t-il, *& les vrais Adorateurs l'adoreront deſormais en Eſprit & Vérité:* &, comme elle reprit que le Meſſie, qui devoit bien-tôt venir, décideroit de toutes choſes (4), il lui dit que c'étoit au Meſſie même qu'elle parloit.

A ces mots, ſes Diſciples arrivérent, bien étonnez (1) de le trouver en Converſation avec cette Femme, qui, laiſſant en même tems ſa Cruche, alla publier par toute la Ville, qu'elle avoit rencontré un Homme qui

CITATIONS.

(2) *Quinque viros habuiſti, & nunc quem habes non eſt tuus vir.*

(3) *Video quia Propheta es tu.*

(4) *Scio quia Meſſias venit : cùm ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia.* Joan. IV, 25.

(1) *Mirabantur.*

lui avoit dit tout ce qu'elle avoit jamais fait, & que ce pouvoit bien être le Chriſt (2). Les Diſciples n'ôſérent lui demander le ſujet de ſon Entretien (3) : ils le preſſérent ſeulement, quand elle s'en fut allée, de prendre quelque Nourriture; mais, il leur dit que ſa Nourriture étoit de faire la Volonté de celui qui l'avoit envoyé, & d'accomplir ſon Ouvrage. Et, peu de tems après, ceux de la Ville, excitez par le Rapport de la Veuve qui l'avoit vu, l'étant venu prier de demeurer chez eux, il s'y arrêta deux jours, pendant leſquels ceux, qui l'entendirent parler, furent encore mieux convaincus par eux-mêmes qu'il étoit éffectivement le Sauveur du Monde (4).

Il reprit enſuite le chemin de Galilée, où il commença à prêcher publiquement la Pénitence, & à enſeigner dans les Sinagogues (*XLII*). Il y fut bien reçu (1), à cauſe que la

CITATIONS.

(2) *Omnia quæcumque feci : Nunquid ipſe eſt Chriſtus?*

(3) *Nemo tamen dixit, Quid loqueris cum ea?*

(4) *Jam non propter tuam loquelam credimus; ipſi enim audivimus, & ſcimus quia hic eſt verè Salvator Mundi.*

(1) *Exceperunt eum.*

REMARQUES.

(*XLII*) C'étoit une Honnêteté, qui ſe pratiquoit d'ordinaire entre les Juifs, que le Chef de la Sinagogue à qui il appartenoit naturellement d'enſeigner, quand il n'y avoit point de Docteur, en déféroit l'Honneur aux Perſonnes de Réputation & de Sçavoir, qui s'y trouvoient, & qui témoignoient le ſouhaiter.

la plûpart des Gens de ce Païs s'étoient trouvez à Jéruſalem à la derniere Pâque, & avoient vû les Miracles qu'il y avoit faits. Comme il étoit à Cana, un Officier le vint prier d'aller guérir ſon Fils qui étoit malade à Capharnaum; mais, Jéſus l'aſſûra que ſon Fils ſe portoit bien : & cet Homme l'ayant crû ainſi, il trouva, quand il fut de retour chez lui, que la Fiévre avoit quitté le Malade à la même heure que Jéſus l'avoit dit. Quelques jours après, ſe promenant ſur le bord de la Mer de Galilée (*XLII*), *il apperçut les deux*

REMARQUES.

(*XLIII*) Ce n'étoit qu'un Lac de médiocre Grandeur, comme on peut voir par la Carte. Les Evangéliſtes l'appellent auſſi, d'autres fois, Lac de Généſareth, du Nom d'un Païs qui eſt au bord; ou de Tibériade, à cauſe d'une Ville de ce Nom qu'Hérode le Tétrarque avoit fait bâtir auprès, à l'Honneur de l'Empereur Tibere. Cette Coûtume, d'appeller les Lacs du Nom de Mer, n'étoit pas particuliere aux Juifs; car, ſans parler de la Mer Caſpie, qui n'eſt effectivement qu'un grand Lac, tous les Géographes ont appellé du Nom de Mer Morte le Lac Aſphaltite, qui n'eſt gueres éloigné de celui dont il s'agit ici. Tacite même, au lieu allégué pluſieurs fois, dit que le Fleuve Jourdain traverſe deux Lacs, ſans mêler ſes Eaux avec les leurs, & ſe perd dans le troiſieme, qui eſt, ajoûte-t-il, d'une Grandeur immenſe, & une eſpece de Mer. *Jordanis unum atque alterum Lacum integer perfluit, tertio retinetur. Lacus immenſo ambitu ſpecie Maris.* Il n'eſt pas étrange que ce Lac étant appellé généralement du Nom de Mer, celui de Tibériade, qui en eſt ſi près, ait été appellé quelquefois de la même maniere.

Freres Simon & André qui pêchoient, & un peu plus loin deux autres Pêcheurs nommez Jacques & Jean, qui racommodoient des Filets avec leur Pere qui s'appelloit Zébédée, dans ſa Nacelle. Comme ils eurent tous abordé, Jéſus, qui étoit accablé du grand nombre de Peuple qui le ſuivoit (2), monta dans celle de Simon; &, l'ayant prié de s'éloigner un peu du bord, il prêcha de cette Nacelle au Peuple, qui étoit répandu ſur le rivage. Quand il eut fini, il dit à Simon de s'éloigner davantage, & de jetter le Filet. Simon lui répondit, qu'ils avoient travaillé toute la nuit ſans rien prendre; mais, qu'il l'alloit jetter ſur ſa parole (3). Une ſi grande quantité de Poiſſons donna dedans, qu'il faillit à rompre (4). Simon fit promptement ſigne à ceux de l'autre Barque de le venir aider, & toutes deux ſe trouvérent ſi remplies de leur Pêche, qu'on eut dit qu'elles alloient enfoncer (5). A cette vue, ils demeurérent tout interdits de Surpriſe (6); & Simon, ſe jettant aux pieds de Jéſus, *Seigneur*, lui dit-il, *éloignez-vous de moi, pauvre Pécheur* (7). Mais, il les raſſûra, leur dit de le ſuivre, & qu'il leur feroit prendre des Hommes au lieu de Poiſſons (8). Ils le crurent; &, ayant ame-

CITATIONS.

(2) *Cum turbæ irruerent in eum.* Luc. V.
(3) *In verbo tuo.*
(4) *Rumpebatur rete.*
(5) *Ita ut penè mergerentur.*
(6) *Stupor circumdederat omnes.*
(7) *Quia homo peccator ſum.*
(8) *Ex hoc jam homines eris (vivos) capiens.*

amené les Nacelles à bord, ils laiſſérent Zébédée ſeul avec ſes Serviteurs.

Il les mena à Capharnaüm, principale Ville de Galilée, où il faiſoit ſa demeure ordinaire; & il y enſeigna quelques Jours de Sabath dans la Sinagogue. Ce que les Capharnaïtes admiroient davantage en lui étoit qu'il leur parloit comme ayant Autorité (1), & non pas comme leurs Docteurs. Une fois qu'il y prêchoit, un Homme obſédé d'un Eſprit immonde s'écria, *Pourquoi nous tourmentes-tu, Jéſus de Nazareth* (2)? *Es-tu venu pour nous perdre? Je ſçai bien qui tu és : tu és le Saint de Dieu* (3). Mais, Jéſus le reprit de ce qu'il diſoit, le menaça (4), & lui commanda de ſe taire & de ſortir du Corps de ce Malheureux. A ces mots, l'Eſprit tourmenta le Poſſédé plus qu'il n'avoit encore fait; mais enfin, après l'avoir jetté à terre devant tout le monde, il obéit, en pouſſant un Cri effroyable. L'Admiration des Aſſiſtans redoubla, quand on trouva que cet Homme n'avoit point de mal (5) : ils ne pouvoient ſortir d'Etonnement, & ſe demandoient les uns aux autres ce que vouloient dire toutes ces choſes, cette Doctrine nouvelle, & cet Empire ſi abſolu ſur les Démons?

Au ſortir de la Sinagogue, Jéſus alla voir la Belle-Mere de Simon, qui étoit fort mal

CITATIONS.

(1) *Quaſi poteſtatem habens.* Marc. I, 22.
(2) *Sine, quid nobis & tibi?* Luc. IV. 34.
(3) *Scio te quis ſis, Sanctus Dei.*
(4) *Increpavit. Comminatus eſt.* Marc. I, 25.
(5) *Nihil illum nocuit.* Luc.

d'une Fiévre. Ses Diſciples l'ayant prié de la guérir, il s'approcha du Lit où elle étoit, il la ſouleva un peu en la prenant par la main (1), & ſe tenant debout tout près d'elle, il commanda à la Fiévre de la quitter, & la Fiévre la quitta (2). Elle ſe leva à l'heure même pour les ſervir. Le ſoir de ce même jour, toute la Ville ſe trouva à la porte de ſon Logis (3), pour lui amener tous les Malades & les Poſſédez; &, ſi-tôt qu'il les avoit touchés de la main, ils étoient guéris.

Le lendemain, il ſortit de grand matin (1), & ſe retira dans un Deſert, pour y prier; mais, ſes Diſciples, l'y étant venu trouver auſſi-tôt, lui dirent que tout le monde le demandoit. *Allons donc*, leur répondit-il, *allons prêcher, puis que je ſuis envoyé pour prêcher* (2). Le Peuple, qui le cherchoit auſſi, ſe rendit en même tems auprès de lui, & ne vouloit point le laiſſer aller (3); mais, il leur repréſenta qu'il devoit annoncer l'Evangile à d'autres Villes que la leur. Coroſaïn, & Betſaïde, furent après Capharnaüm celles où il fit de plus grandes choſes. Il parcourut ainſi

CITATIONS.

(1) *Accedens elevavit eam apprehenſa manu ejus.* Marc. I, 31.

(2) *Stans ſuper illam imperavit febri & dimiſit illam.* Luc. IV, 39.

(3) *Continuò, erat omnis civitas congregata ad januam.* Marc. I, 33.

(1) *Diluculo valdè.*

(2) *Eamus ut prædicem, ad hoc enim veni.*

(3) *Detinebant eum ne diſcederet ab eis.* Luc. IV. 42.

ainſi toute la Galilée, préchant, enſeignant, & guériſſant toûjours de même, non ſeulement les Malades du Païs, mais auſſi ceux de toute la Sirie, d'où l'on venoit à lui par troupes, au bruit qui s'y répandit de ſa Puiſſance (4).

A la fin, la foule devint ſi grande à ſa ſuite, qu'il lui fallut une fois traverſer la Mer de Généſareth pour s'en délivrer. Comme il alloit s'embarquer, un Docteur de la Loi lui vint dire, qu'il le ſuivroit quelque part qu'il allât. *Tous les Animaux du Monde*, lui répondit Jéſus, *ont chacun dans leur eſpece quelque Retraite qui leur eſt propre* (1); *mais, celui que vous voulez ſuivre, n'a pas où repoſer ſa Tête* (2). Un de ſes Diſciples lui demanda en même tems permiſſion d'aller enſévelir ſon Pere, avant que de partir. *Suivez-moi*, lui dit-il: *laiſſez à des Morts le ſoin d'enſévelir les Morts* (*XLIV*); *& vous, annoncez*

C 4

CITATIONS.

(4) *Abiit opinio ejus in totam Siriam.* Math. IV, 24.

(1) *Vulpes foveas habent & volucres cœli nidos.* Luc. II, 58.

(2) *Ubi caput reclinet.*

REMARQUES.

(*XLIV*) C'eſt qu'il étoit défendu par la Loi, dans le Chapitre XX du Lévitique, & le VI des Nombres, au Grand Prêtre, & généralement à tous les Miniſtres Sacrez, d'aſſiſter ſeulement aux Funérailles de leurs Proches; &, pour les autres Juifs même, à qui il étoit permis, s'il leur arrivoit de toucher par hazard le Mort, ils étoient

cenſez

annoncez le Regne de Dieu (3). Et un autre, le priant auſſi de trouver bon qu'il allât dire adieu à ſes Parens (4), *Quinconque*, lui dit-il, *regarde derriere ſoi en me ſuivant, ne mérite pas*

CITATIONS.

(3) *Sine ut mortui ſepeliant mortuos ſuos, tu autem vade & annuntia regnum Dei.* Luc. IX, 60.

(4) *Valedicere.* Luc IX, 61.

REMARQUES.

cenſez ſouillés par cet Attouchement, juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent purifiés par les Ablutions. La Raiſon de ces Loix eſt, ſelon Philon Juif au Traité du Sacrificateur, qu'un Corps ſans Ame n'a plus de relation à l'Eſprit, & n'eſt plus que pure Matiere, & par conſéquent indigne du ſoin des Parfaits, tels que les Miniſtres du Seigneur. Jéſus Chriſt ordonne donc à ce Diſciple de laiſſer cet Emploi aux Prophanes & aux Mondains, qu'il appelle par la même raiſon des Morts, comme ne vivant point par l'Eſprit. C'eſt dans ce même Sens, que lors que quelqu'un étoit chaſſé de l'Ecôle de Pitagore, on lui dreſſoit un vain Tombeau, comme le tenant dès-lors privé de Vie. On peut voir dans Tacite, entre autres Auteurs Payens, que cette Défenſe de Moïſe aux Miniſtres des Choſes Sacrées, d'aſſiſter à des Funérailles, n'étoit pas particuliere aux Juifs, & avoit été ſuivie par les autres Religions. C'eſt au I Livre de ſes Annales: où il dit que Tibere deſapprouva les Honneurs que Germanicus avoit rendus en perſonne aux Oſſemens des Légions de Varus; diſant qu'un Général, qui étoit du College des Augures, & initié aux plus anciens Miſteres, ne devoit point ſe mêler dans une Cérémonie funebre. *Neque Imperatorem Auguratu & vetuſtiſſimis Caremoniis praeditum attrectare feralia debuiſſe.*

pas de me ſuivre (5). Enſuite, il congédia le Peuple, & s'étant embarqué, il s'endromit peu de temps après à la Pouppe; mais, une Tempête furieuſe, qui ſurvint, obligea les Diſciples à l'éveiller, comme les Vagues entroient déjà de tous côtez dans la Barque, en lui criant, qu'il ne ſongeoit pas qu'ils alloient périr (6). *O Ames timides & de peu de Foi!* leur dit-il d'abord. Après, il commanda à la Mer de ſe calmer; &, le Vent ayant ceſſé auſſi-tôt (7), ils paſſérent de la Peur à l'Admiration. *Quel Homme*, diſoient-ils entre eux, *à qui la Mer & les Vents obéiſſent* (8)!

Comme il prenoit terre au Païs des Gadaréniens vis à vis de Galilée, deux Démoniaques, ſi méchans que perſonne n'ôſoit plus paſſer par cet Endroit (1), ſortirent de quelques Sépulchres qu'ils habitoient, & vinrent au devant de lui. L'un, ſur-tout, qui étoit tourmenté d'un Eſprit immonde, & alloit tout nud depuis pluſieurs années, étoit ſi furieux, qu'il briſoit quelque Chaine que ce fût (2); de ſorte qu'on étoit contraint de le laiſ-

CITATIONS.

(5) *Nemo mittens manum ſuam ad aratrum, & reſpiciens retro, aptus eſt regno Dei.*

(6) *Non ad te pertinet quia perimus.* Marc. IV. 38.

(7) *Imperavit Ventis & Mari.* Matth. VIII, 26.

(8) *Quis putas hic eſt? Ventus & Mare obediunt ei.* Luc. VIII, 23.

(1) *Sævi nimis, ita ut nemo poſſet tranſire per viam illam.* Matth. VIII, 28.

(2) *Sæpè dirupiſſet catenas & compedes commiſſas.* Marc. V, 4.

ſer errer ainſi à ſon gré dans les Montagnes voiſines, & autour de ces Tombeaux, heurlant jour & nuit, & ſe frappant lui-même avec de groſſes Pierres (3). D'auſſi loin qu'il vit Jéſus, il courut ſe jetter à ſes pieds, l'adora, & ſe mit à crier de toute ſa force, *Que nous veux-tu, Fils du Très-Haut? Viens-tu déjà nous tourmenter* (4)? Jéſus lui demanda ſon Nom. L'Eſprit répondit qu'ils étoient pluſieurs dans ce même Corps, & qu'ils s'appelloient *Légion*. Il leur commanda d'en ſortir: mais, ils le priérent avec grande inſtance de ne les pas renvoyer dans l'Abîme, & qu'ils puſſent reſter dans ce Païs (5), ne fut-ce que dans des Pourceaux (6) qui paiſſoient au pied de la Montagne prochaine; &, Jéſus l'ayant permis ainſi (7), tout d'un coup, environ deux mille de ces Animaux coururent impétueuſement ſe précipiter dans la Mer (8). Ceux, qui les gardoient, s'enfuirent à une Ville voiſine (*XLV*); &, ayant conté ce qu'ils

CITATIONS.

(3) *Concidens ſe lapidibus.*

(4) *Veniſti ante tempus torquere nos?* Matth.

(5) *Deprecabatur eum multùm ne ſe expelleret extrà regionem.* Marc.

(6) *Si ejicis nos hinc (permitte nobis ut demigremus) in gregem porcorum.* Matth.

(7) *Permiſit.* Luc.

(8) *Et ecce impetu abiit totus grex perpraceps in mare.* Matth.

REMARQUES.

(*XLV*) C'étoit Gadare, Ville Grecque de Cœle-Sirie, ainſi appellée du Nom de la Tribu de Gad, dans le Partage de laquelle elle avoit été com-

qu'ils avoient vû, les Habitans vinrent ſur le lieu où la choſe étoit arrivée, pour en ſçavoir

C 6 la

REMARQUES.

compriſe anciennement, & preſque juſqu'au tems de *Pompée* qui la donna aux Grecs. Elle eſt extrémement connue par les Auteurs Payens, & même célébre pour avoir produit des Hommes fort illuſtres. Il eſt aiſé de comprendre, qu'ayant été il y avoit ſi peu de tems Ville Juive, il demeuroit encore beaucoup de Juifs aux environs. Or, ces Juifs entre autres Commerces en faiſoient depuis long *tems* un fort grand de Pourceaux, principalement pour la Subſiſtance des Armées Romaines, qui ſe nourriſſoient beaucoup plus de cette Chair, que d'aucune autre. Quoique ce Trafic ne fût pas interdit préciſément par la Loi, néanmoins, comme elle ne permettoit pas de manger de ces Animaux, Hircan & Ariſtobule avoient défendu quelque tems auparavant d'en nourrir, pour plus grande précaution, & comme une occaſion prochaine de la violer. Mais, l'ardeur du Gain faiſant mépriſer cette Défenſe aux Juifs, ſurtout dans les Païs comme celui-ci contigus au Payens, où la Tranſgreſſion pouvoit être moins remarquée, & le Débit plus facile; le Fils de Dieu n'héſita pas à permettre aux Démons de faire périr ces Animaux, dont la Vie ne ſert à rien, & que Dieu avoit peut-être maudits par cette Raiſon, afin de punir l'Avarice des Juifs à qui ils appartenoient, & le Mépris qu'ils faiſoient des Loix Divines & Humaines. Or, les Habitans Payens de Gadare, qui ne croyoient pas comme les Juifs, que les Pourceaux fuſſent maudits & défendus, trouvérent l'Action du Fils de Dieu fort mauvaiſe, & le chaſſérent de leur Païs avec civilité; le prenant ſans doute pour quelque habile Enchanteur, qu'ils

n'ô-

la vérité ; mais, ils furent bien ſurpris de trouver le furieux Démoniaque en ſon bon ſens, vêtu, & aſſis aux pieds de ſon Libérateur. La Frayeur les prit à cette vue (9), & ils priérent Jéſus de ſe retirer de leur Païs (10). Il remonta dans la même Barque qui l'avoit amené, & le Démoniaque le voulant ſuivre, il le renvoya chez ſes Parens publier la Miſéricorde que Dieu lui avoit faite.

Le Peuple attendoit encore Jéſus ſur l'autre rivage quand il y retourna prendre terre, & la Foule fut en moins de rien plus grande autour de lui, qu'elle n'avoit jamais été. Comme il vit tout ce Monde, il s'aſſit ſur une Montagne, & ſes Diſciples s'étant approchés de lui, il ſe mit à les enſeigner, & commença ſon Diſcours en diſant, Que le véritable Bonheur conſiſtoit dans la Pauvreté, la

CITATIONS.

(9) *Magno timore tenebantur.* Luc.

(10) *Rogare cœperunt eum ut diſcederet de finibus eorum.* Marc.

REMARQUES.

n'ôſoient pas maltraitter, mais avec qui ils ne vouloient avoir aucune Communication. Voilà le fond de cet Evénement ſi étrange en apparence, & ſi édifiant en effet ; par où les Libertins, s'il leur reſte quelque Bonne-Foi, peuvent juger avec quelle Réſerve, & quelle Suſpenſion d'Eſprit, ils doivent examiner tout ce qui les étonne dans l'Ecriture, juſqu'à ce qu'ils ayent apporté toute l'Application néceſſaire pour s'en éclaircir par une Etude profonde de ces Matieres, s'ils en ſont capables, & ſi le Seigneur veut bien regarder leur Préſomption en pitié pour les appeller à ſon admirable Lumiere.

la Douceur, l'Humanité, la Pureté de Cœur, dans les Afflictions, dans la Souffrance des Perſécutions, dans la Haine & les Malédictions des Hommes (1): Que quand ces Maux leur arriveroient à cauſe de lui, c'étoit alors qu'ils devoient s'abandonner à la Joie, parce qu'ils en ſeroient infiniment récompenſez dans le Ciel: Que les Prophêtes avoient été traités de cette ſorte, & les Impoſteurs loüez & bien reçus (2). *Ne penſez pas*, dit-il enſuite, *que je ſois venu anéantir la Loi & les Prophéties (3): le Ciel & la Terre périront plûtôt qu'elles manquent d'être accomplies dans un ſeul point; & c'eſt pour les accomplir, que je ſuis venu. Mais, ce n'eſt pas aſſez de ne point violer la Loi: &, ſi votre Vertu n'eſt plus parfaite que celle des Phariſiens & des Docteurs, qui ſe contentent d'obſerver ce qu'elle ordonne abſolument, & qui négligent tout le reſte, vous n'aurez jamais de de part au Royaume de Dieu (4). Ils vous diſent, qu'elle défend ſeulement de tuer; & moi je vous déclare, que le moindre Mouvement de Colere, que la moindre Parole de Mépris, ſera punie des plus cruels Tourmens (5). Si donc vous vous ſouvenez étant à l'Autel, que votre Frere a quelque choſe ſur le cœur con-*

CITATIONS.

(1) *Pauperes, mites, miſericordes, mundo corde, qui lugent, &c.* Matth. V.

(2) *Pſeudo-prophetis.* Luc. XVII.

(3) *Solvere.* Matth. V, 17.

(4) *Niſi abundaverit juſtitia veſtra pluſquam, &c.*

(5) *Omnis qui iraſcitur, qui dixerit fratri ſuo raca, ſatue, reus erit gehennæ.*

tre vous (6), *laiſſez-là votre Offrande, & courrez vous reconcilier avec lui auparavant, ſi vous voulez qu'elle ſoit agréable. On a dit encore à vos Peres, que la Loi ne punit que l'Adultere conſommé; & moi je vous apprens, que c'eſt un grand Crime de regarder ſeulement une Perſonne dans la penſée de le commettre. Si donc votre Oeil vous eſt une occaſion de Tentation & de Péché, ou ſi c'eſt votre Main, arrachez-le, ou coupez-la, & les jettez loin de vous* (7). *Il vaut bien mieux qu'une partie périſſe que le tout, & entrer eſtropié dans le Ciel, que deſcendre tout entier dans l'Abîme* (8). Vous garderez votre Serment, *vous dit-on; & moi je vous défens de jurer du tout: vous direz ſeulement* oüi & non, cela eſt & cela n'eſt pas; *tout ce qu'on ajoute de plus eſt mal* (9). Oeil pour Oeil, & Dent pour Dent, *a dit Moïſe; & moi je vous dis de ne point vous défendre contre ceux qui vous maltraittent* (10). *Si l'on vous donne un Soufflet, préſentez l'autre Joue: ſi l'on vous demande en Juſtice votre Robe, abandonnez encore votre Manteau* (11). *Il eſt écrit, enfin*, Vous aimerez votre Prochain, & vous haïrez votre Enne-

mi

CITATIONS.

(6) *Habet aliquid adverſum te.*

(7) *Erue eum, abſcinde illam, & projice abs te.* Matth. V, 29.

(8) *Quàm totum corpus tuum eat in gehennam.*

(9) *Eſt eſt, non non, quod autem his abundantius eſt à malo eſt.*

(10) *Non reſiſtere malo.*

(11) *Et qui vult tecum judicio contendere & tunicam tuam tollere, dimitte ei & pallium.*

mi (*XLVI*); *& moi je vous dis, Vous aimerez vos Ennemis, benirez ceux qui vous maudiſſent*;

REMARQUES.

(*XLVI*) Quand le Fils de Dieu attribue à la Loi tout ce qu'il en dit ici, c'eſt plûtôt ſelon le Sentiment du Peuple, à qui il parloit, que ſelon le ſien. Il étoit vrai qu'elle puniſſoit les Crimes qu'il ſpécifie, comme l'Adultere & le Meurtre, & qu'elle n'en puniſſoit pas d'autres, comme la Vangeance; mais, ce n'étoit pas à dire qu'elle la commandât, ni même qu'elle l'approuvât, ou la permît, comme les Juifs ſe l'imaginoient ſans raiſon. Autre choſe eſt, ne punir que les Crimes énormes: autre choſe, permettre ceux qui ſont moindres; & il y a grande différence entre tolérer certaines Pratiques par Raiſon Politique en les déteſtant, & les croire moralement bonnes. Moïſe n'ordonna aucune Punition pour la Vangeance parmi les Juifs, parce que, dans l'extrême Corruption de Mœurs où ils étoient alors, il n'y avoit que cette Voie pour les empêcher de ſe faire du mal les uns aux autres. Mais Dieu témoigna bien depuis par la Bouche des autres Prophêtes, qu'il ne la permettoit pourtant pas, quand il défendit en termes formels dans Zacharie, de ſe ſouvenir de la Méchanceté de ſon Prochain, *Malitiam proximi ſui unuſquiſque ne recogitet*; & quand il déclare ailleurs, que la Vangeance lui eſt réſervée & qu'il la fera, *Mihi vindictam & ego vindicabo.* Et c'eſt auſſi ce que Saint Paul entend, quand il exhorte à donner lieu à la Colere de Dieu, *dantes locum iræ.* Il paroit même par une Priere à Dieu, que Philon rapporte des Juifs d'Aléxandrie, & qui exprime fort nettement le Sens des Paroles de ces Prophêtes, que les plus pieux & les plus éclairez de la Nation étoient dans ce même

diſſent, ferez du Bien à ceux qui vous perſécutent, prierez pour ceux qui vous calomnient, ſi vous voulez être les Enfans de votre Pere, qui, du Ciel où il habite, fait également lever ſon Soleil ſur les Bons & ſur les Méchans, & pleuvoir pour les Injuſtes, comme pour ceux qui ne le ſont pas (12). *Si vous n'aimiés que ceux qui vous aiment, & que vous ne fiſſiés du Bien qu'à ceux qui vous en font, ou de qui vous en eſpérez, quelle Récompenſe mériteriés-vous* (13)? *Les Pécheurs, les Publicains, & les Payens, en font bien autant. Soyés donc miſéricordieux, comme votre Pere céleſte, même pour les Ingrats* (14); *ſoyés par-*

CITATIONS.

(12) *Ut ſitis filii Patris veſtri qui in cælis eſt, qui ſolem ſuum oriri facit ſuper bonos & malos, & pluit ſuper juſtos & injuſtos.*

(13) *A quibus ſperatis percipere, quæ gratia eſt vobis*

(14) *Benignus ſuper ingratos.*

REMARQUES.

même Sentiment. L'Intention de la Loi, ou, s'il ſe peut dire ainſi, ſon Deſir étoit donc que les Juifs pratiquaſſent ce que Dieu ordonnoit par ces Prophêtes, quoi qu'elle ne punît pas juridiquement le contraire. Et c'eſt ce même Deſir de la Loi expliqué par ces Prohêtes, que Jéſus Chriſt eſt venu accomplir par ſa Doctrine admirable, qui commande ce que la Loi n'ôſoit commander, parce qu'elle donne le Pouvoir de l'éxécuter, que la Loi ne donnoit pas : C'eſt, dis-je, dans ce Sens qu'il a déclaré, qu'il étoit venu pour accomplir la Loi & les Prophêtes, & non pas pour les détruire. Ce Diſcours eſt tiré du IV Livre de Tertullien contre Marcion.

parfaits, comme il eſt parfait : faites enfin aux autres ce que vous voudriés qu'ils vous fiſſent. Voilà qui comprend la Loi & les Prophêtes (15). *Ne jugez donc point de leur vie, ſi vous ne voulez pas qu'on juge de la vôtre. Souvent du même Oeil, où l'on a une Poutre qu'on ne ſent point, on voit une Paille dans celui de ſon Frere. Sur-tout, ne faites point vos bonnes Oeuvres devant les Hommes afin qu'ils vous en conſiderent davantage, ſi vous voulez en être récompenſez dans le Ciel. Ne donnez pas l'Aumône à ſon de trompe* (16), *comme ces Hipocrites, pour être vûs; mais plûtôt, que votre Main gauche ne ſçache pas ce que fait votre droite : & votre Pere, qui voit ce qui ſe paſſe de plus ſecret* (17), *vous en récompenſera quelque jour devant tous. Au lieu donc de vous montrer comme eux en public* (18) *avec un Viſage pâle & défait, pour faire voir que vous jeûnez, faites, s'il ſe peut, en ſorte que tout le monde juge à vous voir que vous ne jeûnez pas* (19). *Gardez-vous de ces faux Prophêtes : ils ſemblent des Brebis à les voir, & ce ſont en effet des Loups dévorans* (20). *Ils prient dans les carrefours, ou debout dans les aſſemblées, pour être remarqués de plus de gens : auſſi je vous aſſûre, que c'eſt toute la Ré-*

CITATIONS.

(15) *Hæc eſt enim lex & prophetæ.* Matth. VII, 12.

(16) *Noli tuba canere ante te.* Matth. VI, 2.

(17) *Qui videt in abſcondito.*

(18) *In propatulo.*

(19) *Unge caput tuum & faciem tuam lava, ne videaris hominibus jejunans.*

(20) *In veſtimentis ovium lupi rapaces.* Matth. VII, 5.

Récompenſe qu'ils en auront (21). *Mais pour vous, quand vous voudrez prier, vous vous retirerez dans le lieu le plus caché de votre Maiſon, & fermerez la porte ſur vous, pour n'être vûs que de celui que vous prierez* (22). *Demandez, & il vous donnera; cherchez, & vous trouverez; frappez, & il vous ouvrira. Qui de vous donne une Pierre à ſon Fils, quand il lui demande du Pain? Et ſi, tout méchans que vous êtes* (23), *vous ſçavez donner de bonnes choſes à vos Enfans, quelle apparence que votre Pere céleſte vous refuſe les vrais Biens, ſi vous les demandez? Il ſçait tout ce qui vous eſt néceſſaire avant que vous ouvriez la Bouche* (24); *& vous n'avez pas beſoin de lui faire de grands Diſcours, comme ces Payens, qui croyent qu'à force de Paroles* (25) *ils obtiendront ce qu'ils deſirent. Vous lui demanderez donc ſeulement* (*XLVII*), *que ſon*

CITATIONS.

(21) *In angulis platearum ſtantes. Amen dico vobis, &c.*

(22) *Qui videt in abſcondito.*

(23) *Cum ſitis mali.* Matth. VII. 21.

(24) *Scit quid opus ſit vobis antequam petatis eum.*

(25) *In multiloquio ſuo.*

REMARQUES.

(*XLVII*) Le Texte porte, *Vous prierez donc ainſi*; mais, il eſt certain que le mot, dont le Traducteur Grec de Saint Matthieu s'eſt ſervi, & qui répond au *ſic* de la Vulgate, ſignifie plûtôt *en ce ſens* dans cet Endroit, que *en ces termes*; & c'eſt ce qui m'a donné la hardieſſe de rendre ce qui le ſuit avec la liberté que j'ai fait. Saint Luc rapporte à une autre occaſion cette Oraiſon admirable.

ſon Nom ſoit glorifié, que ſa Puiſſance & ſa Volonté ſoient auſſi abſolues ſur la Terre qu'elles le ſont dans le Ciel, qu'il vous donne de jour en jour ce qui vous eſt néceſſaire, qu'il vous pardonne comme vous pardonnez, & qu'il rende

REMARQUES.

ble. Il dit que le Fils de Dieu l'enſeigna à ſes Diſciples, une fois qu'ils lui demandérent comment il falloit prier. Si j'avois ſuivi cet Evangéliſte en ce point, je me ſerois crû obligé à la traduire plus littéralement; mais, la mettant comme j'ai fait après Saint Matthieu dans le Sermon ſur la Montagne, j'ai cru qu'il m'étoit permis de la tourner de la même maniere que le reſte de cet excellent Diſcours. J'ai ſeulement obſervé de conſerver les ſept Demandes dans leur ordre. La troiſieme même, que St. Luc a ſurpprimée comme compriſe dans les précédentes, n'eſt confondue ici avec la ſeconde, que quant à la Phraſe, & point du tout quant au Sens; &, ſi j'ai lié comme on voit la derniere, que St. Luc a encore ſupprimée, avec la penultieme, je n'ai fait en cela que ſuivre le Sentiment de pluſieurs Interpretes célébres, qui conviennent que le *ſed* qui eſt entre deux eſt eſſentiellement relatif à la précédente, pour ne point parler de ceux qui ne font qu'une ſeule des deux. Il paroit même par ce qui nous reſte des Ecrits des anciens Hébreux, que cette Priere merveilleuſe n'eſt qu'un ramas en racourci de ce qu'il y avoit de meilleur dans toutes les leurs. Mais, avec tout cela, je ne croi pas que ces Libertez, que je me ſuis données en la rapportant dans un Sermon, fuſſent ſupportables en priant, comme S. Auguſtin le prétend dans ſon Epitre CXXI à Proba : *Liberum quidem eſt aliis atque aliis verbis eadem tamen quæ hæc oratio continet in orando dicere, ſed non eſt liberum alia diverſa ſeu contraria dicere.*

de vos Forces victorieuſes de vos Tentations, pour vous préſerver du plus grand des Maux, qui eſt le Péché. Après cette Priere, ne vous inquietez point de l'Avenir : chaque jour a ſa piene, & en eſt aſſez occupé, ſans prévenir celle du lendemain (26). *D'ailleurs, nul ne peut ſervir deux Maîtres. Si on contente l'un, on néglige l'autre; &, tant que vous ſongerez aux Richeſſes, vous ne penſerez gueres à Dieu. Les Oiſeaux de l'Air ne ſement, ni ne moiſſonnent; & il ne laiſſe pas de les nourrir. Ne valez-vous pas mieux qu'eux? Voyez croître les Lis des Champs* (27). *Ils ne travaillent, ni ne filent. Cependant, Salomon dans ſa plus grande Pompe ne fut jamais ſi bien vêtu* (28). *Cherchez donc uniquement à plaire à votre Pere, & tout le reſte ne vous manquera pas.*

Ce Diſcours achevé, il rencontra, en deſcendant de la Montagne où il l'avoit fait, un Lépreux qu'il guérit en le touchant. Il lui défendit d'en parler à perſonne qu'aux Sacrificateurs (*XLVIII*), en offrant ce que la

CITATIONS.

(26) *Craſtinus dies ſollicitus erit ſibi ipſi, ſufficit diei malitia ſua.*

(27) *Conſiderate lilia agri quomodo creſcunt.*

(28) *Nec Salomon in omni gloria ſua coopertus eſt ſicut unum ex iſtis.*

REMARQUES.

(*XLVIII*) Parmi les Hébreux, comme parmi les Egyptiens & nos anciens Gaulois, les Sacrificateurs étudioient auſſi en Médecine, & celui de tous qui y étoit le plus ſçavant étoit commis pour éxaminer

la Loi ordonnoit en ces occaſions, pour ſervir de Réconnoiſſance (*XLIX*). Enſuite, comme il entroit à Capharnaüm, un Centenier, qui avoit ouï parler de lui, le fit prier par les principaux Juifs de la Ville, de guérir le plus cher de ſes Domeſtiques (1), qui étoit malade à l'extrémité. On lui éxagéra fort le Mérite de ce Payen, qu'il aimoit beaucoup la Nation, & qu'il leur avoit même fait bâtir une Sinagogue (2). Jéſus ſe mit en chemin, pour aller chez lui; mais, cet Homme, l'ayant ſçu, envoya de ſes Amis au devant de lui, comme il n'étoit plus gueres éloigné, pour lui dire, qu'il ne prît pas la peine d'entrer dans ſa Maiſon (3): que bien loin de ſe croire digne de cet Honneur, il n'avoit pas ſeulement ôſé venir lui-même à ſa rencontre; mais, que ſi lui, qui n'étoit qu'un

CITATIONS.

(1) *Servus qui illi erat pretioſus.* Luc. VII, 2.

(2) *Rogabant illum ſollicitè dicentes, dignus eſt ut hoc illi præſtes, diligit enim gentem noſtram & Synagogam ædificavit nobis.*

(3) *Noli vexari.*

REMARQUES.

miner les Lépreux, qui ſe venoient préſenter, & qui prétendoient être guéris. Il ſortoit pour cet effet de l'Enceinte du Temple, parce qu'ils n'y pouvoient pas entrer, juſqu'à ce qu'il eût jugé qu'ils l'étoient effectivement.

(*XLIX*) C'étoit d'abord deux Moineaux, entre autres choſes, & huit jours après deux Agneaux; ou, ſi le Lépreux étoit pauvre, un ſeul, avec une couple de Tourterelles, ou de Colombes.

qu'un Homme ordinaire ſoumis à d'autres, n'avoit pourtant qu'à commander à ceux qui dépendoient de lui pour être obéï auſſi-tôt, à plus forte raiſon le Seigneur n'avoit qu'à dire une ſeule Parole, & le Malade ſeroit guéri (4). Ce Diſcours donna de l'Admiration à Jéſus (5); &, ſe tournant vers le Peuple qui le ſuivoit, *En vérité*, dit-il, *je n'ai point trouvé de pareille Foi en Iſraël. Auſſi, je vous déclare que de tous les Païs du Monde indifféremment, on aura place deſormais au Royaume du Ciel avec Abraham & ſa Famille; & tels, qui le regardent comme leur Héritage, ſeront precipitez dans les Ténébres de l'Abîme, où habitent les Larmes & la Douleur* (6).

Jéſus ſe retira après dans ſon Logis; mais, toute la Ville s'y rendit auſſi-tôt, pour l'entendre parler. Ceux, qui ne pouvoient y entrer, demeuroient devant la Porte (1): la Maiſon ne deſempliſſoit plus; & ſes Diſciples ni lui ne pouvoient pas ſeulement trouver le tems de prendre leurs repas (2). Il y avoit, en-

CITATIONS.

(4) *Et meipſum non ſum dignum arbitratus ut venirem ad te; ſed dic tantum verbo, & ſanabitur puer meus: nam & ego homo ſum ſub poteſtate conſtitutus habens ſub me milites, & dico huic vade & vadit, & alii veni & venit, & ſervo meo fac hoc & facit.*

(5) *Miratus eſt.*

(6) *Cum Abraham Iſaac & Jacob, Filii autem regni, &c. Ibi erit fletus & ſtridor dentium.*

(1) *Ita ut non caperet neque ad januam.* Marc. II, 2.

(2) *Ita ut non poſſent neque panem manducare.* Marc. III, 20.

entre autres Perſonnes, pluſieurs Phariſiens & Docteurs de la Loi, qui étoient venus exprès de toutes les Provinces voiſines, & il les enſeignoit étant aſſis (3). Comme il guériſſoit toute ſorte d'Infirmitez, quatre Hommes lui apportérent un Paralitique ſur un Lit; mais, ne pouvant percer la foule qui l'environnoit pour le lui préſenter, ils furent obligés de monter ſur le Toit de la Maiſon, pour deſcendre dedans avec le Lit & le Malade, par une ouverture qu'ils y firent. Jéſus, voyant leur Foi, lui-dit (4), *Mon Fils, vos Péchés vous ſont remis (L)*. A ces mots, les Phariſiens & les Docteurs commencérent à murmurer, & dire entre eux qu'*il* blaſpémoit, & que nul autre que Dieu ne pouvoit pardonner les Péchés. Mais lui qui voyoit dans leur Cœur (5), voulant con-

CITATIONS.

(3) *Et ipſe ſedebat docens.* Luc. V, 17.

(4) *Per tegulas.* Luc. V. *Videns fidem illorum dixit paralytico.* Matth. IX, 2.

(5) *In cordibus ſuis.* Marc. II, 2.

REMARQUES.

(L) C'eſt que les Maladies étoient quelquefois parmi les Juifs des Punitions de Dieu pour les Péchés que la Loi ne puniſſoit pas, ainſi qu'il l'avoit déclaré au XXVIII Chapitre du Deutéronome. Le Fils de Dieu le déclare auſſi aux II & III Livres de cette Hiſtoire. C'eſt pourquoi, voulant guérir ici ce Paralitique, il commence en lui pardonnant ſes Péchés qui étoient la Cauſe de ſon Infirmité; & il ajoûte enſuite la Guériſon de cette Infirmité, pour prouver aux Phariſiens la Vérité de ce Pardon inviſible, par cette Guériſon toute viſible.

confondre leur Malice, leur demanda lequel étoit plus facile, ou de dire à cet Homme que ſes Péchés étoient remis, ou de lui dire de ſe lever & de s'en aller ? *Or, afin que vous ſçachiés*, continua-t-il, *que le Fils de l'Homme a le Pouvoir de remettre les Péchés ici-bas* (6), *Je te commande*, dit-il au Paralitique, *de te lever, & d'emporter ton Lit.* Le Malade obeït à l'inſtant, & le Peuple ſaiſi d'une religieuſe Horreur ne ſe laſſoit point de rendre graces à Dieu (7), de ce qu'il avoit donné une ſi grande Puiſſance à un Homme (8).

Au ſortir de cette Maiſon, Jéſus vit en paſſant par la Ville un Publicain, nommé Matthieu, aſſis au lieu où il recevoit les Tributs, & lui dit de le ſuivre. Cet Homme ſe leva ſur l'heure, & le mena chez lui, où il lui donna un grand Feſtin (1), avec pluſieurs Publicains & autres Gens de mauvaiſe Vie (2) (*LI*). Les Phariſiens & les Docteurs

CITATIONS.

(6) *In terra.* Marc. II, 10.

(7) *Stupor apprehendit omnes, & magnificabant Deum.* Luc.

(8) *Qui dedit poteſtatem talem hominibus.* Matth.

(1) *Convivium magnum.* Luc. V, 29.

(2) *Et peccatores.* Matth. IX, 10.

REMARQUES.

(*LI*) Il eſt aiſé de juger par la Docilité & l'Humilité que le Fils de Dieu loue en eux dans toute cette Hiſtoire, qu'il ne les trouvoit pas ſi méchantes Gens que les Phariſiens vouloient faire croire.

teurs en furent encore ſcandaliſés. Ils dirent à ſes Diſciples, à quoi ils ſongeoient & leur Maître auſſi, de manger avec des Perſonnes ſi diffamées? Mais Jéſus, les ayant entendu, leur répondit, que c'étoient les Malades, qui avoient beſoin de Médecin, & non pas ceux qui ſe portoient bien. *Je ne ſuis pas venu*, leur dit-il, *appeller les Juſtes à la Pénitence, mais les Pécheurs.* Sur cette Réponſe, des Diſciples de Jean Batiſte vinrent lui demander, pourquoi il falloit que les ſiens fiſſent bonne chere, pendant qu'eux paſſoient

REMARQUES.

croire. Mais c'eſt, qu'outre la Haine de toutes les Nations vaincues pour celles qui les ont ſubjuguées, & le Mépris général des Juifs pour tous les autres Peuples, jamais aucun n'eut tant d'Horreur qu'eux pour toute ſorte d'Impoſitions. Et, puis que la plûpart ne croyoient pas pouvoir les payer en Conſcience, on comprendra facilement à quel point ils devoient haïr ceux qui les éxigeoient. C'étoit cette Haine, qui leur faiſoit éxagérer avec tant d'aigreur les Deſordres de la Vie des Gens d'Affaires de ce tems-là, peut-être un peu plus voluptueuſe que celle du commun du Monde. Les Rabbins ont même un Proverbe, dont le Sens eſt, qu'il ne faut jamais s'allier dans une Famille où il y a un Publicain, parce qu'il ne ſçauroit dès-là, diſent-ils, y avoir que de fort méchantes Gens. On voit par là, que tous les Publicains de Judée n'étoient pas Romains, ni Etrangers, & qu'il y en avoit auſſi de Juifs, comme Saint Matthieu & Zachée, quoi qu'ils fuſſent exclus des Choſes Saintes, qu'il fût défendu de recevoir leur Témoignage en Jugement, & qu'il y eut quelque Infamie à les fréquenter.

leur Vie dans le Jeûne & dans la Priere (*LII*) ? *Voudriés-vous*, leur dit-il, *que les Amis de l'Epoux fuſſent triſtes pendant qu'il eſt avec eux? Un tems viendra, qu'il leur ſera ravi* (3), *& qu'ils jeuneront comme vous.*

Il avoit à peine achevé de praler, quand un Chef de la Sinagogue (*LIII*), nommé Jaïr, ſe vint jetter à ſes pieds, pour le prier de ſauver la Vie à ſa Fille unique, qui ſe mouroit. Jéſus s'étant mis auſſi-tôt en chemin pour y aller, ſuivi d'un grand nombre de Peuple, une Femme, qui avoit dépenſé tout ſon Bien en Remedes (1), ſans pouvoir arrêter un Flux de Sang qu'elle avoit depuis douze ans, fit en ſorte de toucher par derriere le bord de ſa Robe au travers de la preſſe, perſuadée que c'étoit aſſez pour guérir

CITATIONS.

(3) *Cùm auferetur ab eis.*

(1) *In Medicos erogaverat omnem ſubſtantiam ſuam.* Luc. VIII.

REMARQUES.

(*LII*) Ils jeunoient, pour demander à Dieu la Liberté de leur Maitre, qui étoit en Priſon. La Réponſe, que le Fils de Dieu leur fait ici, eſt fondée ſur ce que le Jeune ne ſe pratiquoit parmi les Juifs qu'en tems d'Adverſité, ou de grand Danger; & c'eſt pourquoi ils ne jeunoient jamais le jour du Sabbath, qui étoit deſtiné à la Joie.

(*LIII*) Ce n'étoit pas un Sacrificateur, ni aucun autre Lévite, mais un Laïque de Probité reconnue, dont la Fonction étoit de préſider à l'Aſſemblée, de lire & interpréter la Loi au Peuple, au défaut des Docteurs, & de faire les Prieres publiques.

tir (2). En effet, elle ſentit à l'inſtant un Changement dans toute ſa Perſonne, qui ne lui permit pas de douter qu'elle ne le fût (3); & il ſentit auſſi la Merveille qu'il avoit opérée (4). Il ſe tourna pour demander qui l'avoit touché; &, tout le monde s'en défendant, Simon ne put s'empêcher de lui répondre, *Vous êtes preſque étouffé de la Foule* (5), *& vous demandez qui vous touche?* Néanmoins, perſiſtant toujours à dire que quelqu'un l'avoit touché (6), il regarda de tous côtez, comme s'il eût cherché des yeux la Perſonne qu'il vouloit connoitre (7); & alors cette Femme, qui ſe crut découverte, vint toute tremblante ſe jetter à ſes pieds (*LIV*);

CITATIONS.

(2) *Dicebat intra ſe, ſi tetigero, &c.* Matth. IX.

(3) *Senſit corpore quia ſanata eſſet.* Marc. V, 29.

(4) *In ſemetipſo cognoſcens virtutem quæ exierat de illo.*

(5) *Turbæ te comprimunt & affligunt.* Luc.

(6) *Novi virtutem de me exiiſſe.*

(7) *Converſus circumſpiciebat videre eam quæ hoc fecerat.*

REMARQUES.

(*LIV*) Parce que, ſelon la Loi, une Femme qui perdoit ſon Sang, de quelque maniere que ce fût, étoit cenſée impure, & ſouilloit même tout ce qu'elle touchoit; & c'eſt pourquoi celle-ci craignoit que le Fils de Dieu ne fût irrité contre elle de ce qu'elle l'avoit touché : mais, elle ne ſçavoit pas que toutes les Actions ſurnaturelles, tel que fut ſon Attouchement par l'Effet miraculeux qu'il produiſit en elle, étoient naturellement exceptées de toutes les Défenſes Cérémoniales.

&, ayant déclaré la vérité (8), *Ma Fille*, lui dit-il, *votre Foi vous à ſauvée: allez en paix.* A ces mots, on vint apporter la Nouvelle à Jaïr que la Malade étoit morte, & que c'étoit une peine inutile d'y aller (9). Mais, Jéſus lui dit de ne deſeſpérer de rien, & qu'il crût ſeulement (10). Les Pleurs & les Plaintes redoublérent à leur arrivée dans la Maiſon (11); & Jéſus, ayant dit tout haut, qu'il ne falloit pas s'affliger ſi fort, que la Fille n'étoit pas morte, & qu'elle dormoit, on ſe moqua de lui (12). Il ne laiſſa pas de faire ſortir tout le monde de la Chambre, excepté le Pere & la Mere, & Simon, Jacques, & Jean, qui étoient entrez avec lui. Enſuite, il prit la Morte par la main, & lui commanda de ſe lever: elle ſe mit à marcher. Il lui fit donner à manger (13), & défendit fortement (14) au Pere & à la Mere d'en parler; mais, ce fut en vain, & la choſe ſe répandit auſſi-tôt par tout le Païs.

Le Bruit de ces Merveilles étant porté juſques dans la Priſon de Jean Batiſte par ſes Diſciples, il en envoya deux à Jéſus, pour s'en éclaircir pleinement. Ils lui virent faire pluſieurs Miracles en arrivant auprès de lui (1); &,

CITATIONS.

(8) *Timens & tremens dixit omnem veritatem.*

(9) *Quid ultra vexas magiſtrum?* Marc. V, 35.

(10) *Noli timere, tantummodo crede.*

(11) *Flebant & plangebant.*

(12) *Deridebant eum.*

(13) *Dixit dari illi manducare.* Marc. V, 42.

(14) *Vehementer.*

(1) *In ipſa hora.* Luc. VII, 21.

& , lui ayant demandé enſuite, s'il n'étoit pas celui qui devoit venir ? *Allez*, leur répondit-il, *rapporter à votre Maître les choſes dont vous êtes témoins* (2). *Les Aveugles voyent, les Sourds entendent, les Lépreux ſont guéris, les Morts réſſuſcitent, l'Evangile eſt annoncé aux Pauvres* (*LV*). Après qu'ils furent partis, *Que croyez-vous*, dit-il au Peuple qui le ſuivoit, *que fût cet Homme que vous allâtes voir dans le Deſert ? Un Prohête, peut-être ? Oui, ſans doute, un Prophête, & plus que Prophête* (3). *Entre les Enfans des Hommes il n'y en a jamais eu un plus grand* (4). *Les Publicains, & ceux du Peuple, qui l'ont écouté, ont accompli les Conſeils de Dieu* (5); *mais, les Phariſiens, qui ont mépriſé ſon Batême, ont rendu vains ces mêmes Conſeils. N'avez-vous jamais remarqué ces*

CITATIONS.

(2) *Quæ audiſtis & vidiſtis.*

(3) *Quid exiſtis in deſertum videre ? Prophetam ? Utique dico vobis : & pluſquam Prophetam.*

(4) *Inter natos mulierum, &c.*

(5) *Juſtificaverunt Deum.*

REMARQUES.

(*LV*) C'eſt pour montrer l'Oppoſition de ſon Miniſtere avec celui des Docteurs des Juifs de ce tems-là, qui n'enſeignoient perſonne qu'à prix d'Argent, & mépriſoient d'inſtruire le Peuple, juſqu'à avoir inventé un Proverbe qui portoit, que l'Eſprit ne ſe repoſoit que ſur le Riche. Ils ſe fondoient ſur ce que du tems de leurs Ayeuls, & de la plus grande Gloire de leur Nation, ſes Prophêtes n'étoient preſque jamais envoyés qu'aux Rois.

Enfans qui jouent des Inſtrumens dans les Places publiques, comment ils ſe plaignent, lors qu'ils ont pris inutilement toute ſorte de tons pour plaire aux Paſſans? Le Ciel a le même ſujet de ſe plaindre de vous. Jean Batiſte eſt venu, ne mangeant, ni beuvant. C'eſt un Démon, a-t-on dit auſſi-tôt. Le Fils de l'Homme eſt venu, beuvant, & mangeant, comme tout le monde. C'eſt un Gourmand & un Ivrogne, qui n'aime que les Publicains, & les Gens de mauvaiſe Vie (6). *Mais, ces différentes Voies, que la Sageſſe a pris en vain pour vous appeller à elle, la juſtifient, & vous condamnent également* (7). A ces mots, une Femme, élevant ſa Voix parmi la Foule, s'écria, *Bienheureuſes les Entrailles qui vous ont porté, & les Mammelles qui vous ont nourri : Mais plûtôt* (8), reprit-il, *heureux ceux qui entendent la Parole de Dieu, & qui la pratiquent.*

Tant de choſes extraordinaires étant venues à la connoiſſance de la Parenté de Jéſus, ſes

CITATIONS.

(6) *Conſilium Dei ſpreverunt in ſemetipſos non baptiſati ab eo. Cui ergo ſimiles dicam homines generationis iſtius? Pueris ſedentibus in foro & dicentibus, cantavimus vobis tibiis & non ſaltaſtis, lamentavimus & non ploraſtis... Neque manducans panem, neque bibens vinum, & dicitis dæmonium habet; venit filius hominis manducans & bibens, & dicitis ecce homo devorator & bibens vinum, amicus publicanorum & peccatorum.* Luc. VII, 33. *Ecce homo vorax & potator vini.* Matth. IX, 19.

(7) *Et juſtificata eſt Sapientia ab omnibus filiis ſuis.*

(8) *Quin imò.* Luc. XI, 28.

ſes Proches vinrent le chercher, pour ſe ſaiſir de lui, diſant qu'il avoit perdu l'Eſprit (1). Le Peuple, au contraire, qui lui vit en même-tems guérir un Aveugle, qui étoit poſſédé d'un Démon muet, l'admiroit toûjours davantage, & l'appelloit Fils de David; mais, les Phariſiens & les Docteurs commencérent à dire qu'il chaſſoit les Démons au Nom de Beelzébut leur Prince (2), dont il étoit lui-même poſſédé (3) (*LVI*). Jéſus, ſçachant leur Penſée (4), les fit venir en ſa préſence (5), & leur dit, *Tout Royaume, où la Diviſion ſe met, touche de près à ſa Ruine* (6). *Un Démon, dites-vous, en chaſſe un autre: ils ſont donc diviſés entre eux; & ſi je les chaſ-*

CITATIONS.

(1) *Cùm audiſſent ſui exierunt tenere eum, dicebant enim quoniam in furorem verſus eſt.* Marc. III, 20.

(2) *Hic non ejicit dæmones niſi in Beelſebub Principe dæmoniorum.* Matth. XII. 24.

(3) *Beelſebub habet.* Marc.

(4) *Sciens cogitationes eorum.* Matth.

(5) *Convocatis eis.* Marc.

(6) *Omne regnum in ſeipſum diviſum deſolabitur.* Luc.

REMARQUES.

(*LVI*) La derniere, & la plus puiſſante Invocation de tous les Enchanteurs, étoit celle du Prince des Démons. Ils ne l'employoient jamais qu'à l'extrémité, & quand toutes les autres étoient inutiles; & ils en menaçoient même les Démons par avance pour les obliger d'obéïr, comme d'une maniere violente & douloureuſe pour eux de les évoquer. Il y en a des Exemples dans Lucain & dans Stace.

ſe au Nom de leur Prince, il ruine lui même ſon Empire (7). *Que ſi je les chaſſe par la Vertu de l'Eſprit de Dieu : donc, le tems du Regne de Dieu eſt arrivé* (8). *Or*, continua-t-il ſur ce qu'ils l'accuſoient d'être poſſédé de l'Eſprit immonde (9), *je vous déclare qu'il n'y a point de Miſéricorde pour le Blaſphême contre l'Eſprit de Dieu. Tout le reſte ſera pardonné : même tout ce qu'on dit contre le Fils de l'Homme, & qui ne regarde que lui ; mais, ce qui regarde auſſi le Saint Eſprit ne le ſera, ni dans cette Vie, ni dans le Siecle à venir, en ce grand Jour où l'on rendra compte de la moindre Parole inutile. Pourquoi attribuez-vous un bon Effet à une mauvaiſe Cauſe ? Que ne jugez-vous de l'Arbre par le Fruit ? C'eſt que votre Bouche parle de la plénitude de votre Cœur ; &, méchans comme vous êtes, il n'en ſçauroit ſortir rien qui ne vous reſſemble* (10).

Comme il achevoit ce Diſcours, on lui vint dire que ſa Mere & ſes Freres (*LVII*) ne

CITATIONS.

(7) *Si Satanas Satanam ejicit adverſus ſe diviſus eſt.* Matth.

(8) *Quomodo ſtabit regnum ejus ? Si autem in Spiritu Dei, igitur pervenit in vos regnum Dei.* Matth.

(9) *Quoniam dicebant Spiritum immundum habet.* Marc. III, 30.

(10) *Aut facite aborem bonam & fructum ejus bonum, aut, &c. Ex fructu arbor cognoſcitur. Quomodo poteſtis bona loqui, cùm ſitis mali, &c ? Malus homo de malo theſauro profert mala.*

REMARQUES.

(*LVII*) Quelques Peres Grecs ſe ſont imagi-

nez

ne pouvoient percer la foule, pour venir juſqu'à lui, & demandoient à lui parler. *Qui eſt ma Mere*, répondit-il, *& qui ſont mes Freres*? Et, montrant de la main & des yeux ſes Diſciples, & les autres Perſonnes qui l'environnoient, *Voici*, dit-il, *ma Mere & mes Freres. Quiconque fait la Volonté de mon Pere, qui eſt dans le Ciel, eſt mon Frere, ma Mere, & ma Sœur* (1).

Les Phariſiens, ne ſçachant que répondre aux Reproches qu'il leur avoit faits, lui demandérent qu'il leur fît voir quelque Prodige dans l'Air, pour marque de la Vérité de ſa Doctrine. Sur cette Propoſition, le Peuple accouroit déjà de tous côtez; mais Jéſus, re-

CITATIONS.

(1) *Et ſoror.* Matth. XII, 50.

REMARQUES.

nez ſans fondement, pour expliquer ce Paſſage, que c'étoient des Enfans d'un prémier Mariage de Saint Joſeph, faute de ſçavoir que les Hébreux appellent auſſi Freres, les Couſins germains. Ils donnent même ce Nom à des Parens en dégré beaucoup plus éloigné. On ne ſçait ſi ceux, dont il eſt parlé ici, étoient Enfans d'un Frere de Saint Joſeph, ou d'une Sœur de la Vierge; mais, il eſt certain par l'Evangile qu'ils étoient quatre, Jacques, Joſeph, Simon, & Jude. Ce Jacques n'eſt pas, comme on voit, le fils de Zébédée, Frere du Diſciple bien-aimé; mais, celui qu'on appella le Mineur, qui fut prémier Evêque de Jéruſalem, & que les Juifs précipitérent du Pinacle du Temple en bas. Pour Joſeph, on croit que c'eſt celui qui fut propoſé avec Matthias pour remplir la Place de Judas: &, quant à Simon & Jude, ce ſont les deux Saints Apôtres de ce nom.

prenant la parole, *Cette Nation malheureuſe & corrompue* (1), dit-il, *demande des Prodiges. Voici le ſeul qui lui ſera donné. Comme Jonas fut un Signe pour les Ninivites* (2) (*LVIII*), *le Fils de l'Homme eſt un Signe pour vous; & comme ce Prohête fut trois jours & trois nuits dans le Ventre de la Balaine, le Fils de l'Homme ſera trois jours & trois nuits dans le Sein de la Terre* (3). *Ces mêmes Ninivites s'éleveront contre vous au Jour du Jugement, & vous condamneront, parce qu'ils firent Pénitence à la Voix de Jonas: Et qu'étoit Jonas, en comparaiſon du Fils de l'Homme* (4)? *La Reine du Midi s'élevera contre vous, & vous condamnera comme eux dans ce grand Jour, parce qu'elle vint des Extrémitez de la Terre, pour admirer la Sageſſe de Salomon: Et celui qui vous parle eſt plus grand que Salomon* (5).

Ce

CITATIONS.

(1) *Generatio hæc nequam.* Luc. XI. *Mala & adultera.* Matth. XII.

(2) *Signum quærit, & ſignum non dabitur ei niſi ſignum Jonæ Prophetæ, &c.*

(3) *In corde terræ.*

(4) *Ad prædicationem Jonæ, & ecce pluſquam Jonas hîc.*

(5) *A finibus terræ audire ſapientiam Salomonis, & ecce pluſquam Salomon hîc.*

REMARQUES.

(*LVIII*) C'eſt une Hiſtoire célébre dans le Vieux Teſtament, d'un Prophête, qui, allant de la part de Dieu menacer les Habitans de Ninive, Capitale du Royaume d'Aſſyrie, d'une Deſtruction entiere, s'ils ne faiſoient Pénitence, fut englouti par une Balaine en paſſant la Mer.

Ce même jour, il ſortit de la Ville, & s'en alla ſur le bord de la Mer. Outre ſes Diſciples, il y avoit en ce tems parmi le Peuple qui le ſuivoit quelques Femmes, qui ne le quittoient point auſſi, & qui contribuoient de leurs Biens à ſa Subſiſtance (1). Les principales étoient Marie Madeleine, qu'il avoit délivrée de ſept Démons, & la Femme de l'Oeconôme d'Hérode. Le nombre des Malades, qui venoient à lui de toutes parts, devint ſi grand, & ils ſe preſſoient ſi fort pour le toucher, parce que tous ceux qui le touchoient étoient guéris, qu'en étant accablé, il fut contraint de monter, comme il avoit déjà fait une autre fois, dans une Barque, d'où il prêcha au Peuple qui reſta ſur le bord. *Un jour*, leur dit-il entre autres choſes, *un Laboureur étant allé ſemer, une partie du Grain qu'il jetta tomba dans le Chemin qui bordoit ſon Champ, & fut perdu : les Paſſans le foulérent aux pieds. Quelqu'autre partie, étant tombée en des lieux où il y avoit beaucoup de Pierres & peu de Terre, pouſſa d'abord; mais, faute d'Humidité, elle ne prit pas aſſez de Racine pour réſiſter à l'Ardeur du Soleil : elle fut deſſéchée au prémier beau jour* (2). *Un autre partie encore tomba parmi des Epines, qui croiſſant en même tems, mais bien plus vite & plus touffues que le Grain, l'étoufférent bien-tôt* (3). *Le reſte tomba ſur*

CITATIONS.

(1) *Quæ miniſtrabant ei de facultatibus ſuis.*

(2) *Quia non habebat altitudinem terræ, ſole autem orto æſtuaverunt.* Matth. XIII.

(3) *Simul exortæ ſpinæ ſuffocaverunt.*

de la bonne Terre, & le Grain multiplia juſqu'à rendre cent pour un. Ceux, qui doivent m'entendre, m'entendront (4).

Depuis ces Diſcours, ſes Diſciples, étant en particulier avec lui, lui demandérent l'Explication, & pourquoi il parloit ainſi à ce Peuple en Paraboles? *C'eſt*, dit-il, *qu'il ne leur a pas été donné de connoître les Miſteres comme à vous* (1). *Je leur parle en Figure, ainſi qu'il a été prophétiſé, afin qu'ils ne conçoivent pas ce qu'ils voyent, qu'ils ne comprennent point ce qu'ils entendent, qu'ils ne ſe convertiſſent point, & qu'ils ne reçoivent pas miſéricorde* (2); *car, leur Cœur eſt endurci, ils ont trop négligé de prêter l'oreille, ils ont fermé les yeux* (3). *Pour vous, vous êtes heureux: Je vous aſſûre que beaucoup de Prophêtes & de Juſtes ont ſouhaité en vain de voir ce que vous voyez, & d'entendre ce que vous entendez* (4). *Mais*, pourſuivit-il, *ſi vous ne comprenez pas cette Parabole, comment en comprendrez-vous d'autres? Le Grain, c'eſt la Parole de Dieu. Ce qui tombe dans le Chemin repréſente le commun des Hommes, qui ne l'entendent que par occaſion & comme en*

CITATIONS.

(4) *Qui habet aures audiendi audiat.*

(1) *Vobis datum eſt noſſe myſteria regni cœlorum; illis autem non eſt datum.* Matth. XI, 13.

(2) *Ut videntes non videant & audientes non intelligant; ne quando convertantur, & dimittantur eis peccata.* Marc. IV, 12.

(3) *Incraſſatum eſt enim cor populi hujus & auribus graviter audierunt & oculos clauſerunt.* Matth. XIII, 15.

(4) *Veſtri autem beati oculi quia vident, &c.*

en paſſant : elle ne ſçauroit leur profiter. D'autres (c'eſt le Grain qui tombe parmi les Pierres qui pouſſe d'abord & ſeche auſſi-tôt après,) écoutent la Parole avec Joie; mais, faute de l'approfondir, les moindres peines qu'elle leur cauſe l'effacent de leur mémoire (5). Il y en a encore, (& ils ſont figurez par le Grain qui tombe parmi les Epines,) qui le reçoivent même dans le Cœur; mais, elle y eſt bien-tôt diſſipée parmi un nombre infini de Semences contraires (6), l'Ambition, l'Avarice, la Volupté, qui y croiſſent & y fructifient tous les jours. Les derniers ſont ceux qui l'écoutent, la méditent, ſouffrent avec joie les Tribulations où elles les expoſe, pour en recueillir abondamment les Fruits; & c'eſt le Grain qui tombe dans la bonne Terre.

Il prit enſuite le chemin de la Ville de Naïm. Comme il étoit près d'y entrer, il rencontra une grande foule de Monde qui en ſortoit (1), & remarqua entre autres Perſonnes une Femme veuve qui paroiſſoit fort affligée. C'étoit ſon Fils unique qu'on portoit en terre. Elle fit pitié à Jéſus, & il lui dit de ſe conſoler (2). Puis, il s'approcha du Cercueil, & ceux qui le portoient s'étant arrêtez, *Jeune Homme*, dit-il en mettant la main deſſus, *je te commande de te lever.* Auſſi-tôt,

CITATIONS.

(5) *Continuò cum gaudio accipit, at non habet radicem.*

(6) *A ſollicitudinibus concupiſcentiæ.*

(1) *Turba civitatis multa.* Luc. VII. 11.

(2) *Miſericordia motus ſuper eam dixit illi, Noli flere.*

le Mort s'étant levé à demi (3) ſe mit à parler, & Jéſus le rendit à ſa Mere. Tous les Aſſiſtans furent ſaiſis de Frayeur (4), & ſe diſoient les uns aux autres, *Un grand Prophête paroit parmi nous* (5), *le Seigneur a viſité ſon Peuple.*

De Naïm, il s'en alla à Nazareth ſa Patrie, où il avoit été élevé (1). Au prémier Jour de Sabbath, il entra ſelon ſa coûtume dans la Sinagogue. On lui préſenta le Livre du Prophête Iſaïe, & il tomba à l'ouverture ſur ces Mots : *L'eſprit du Seigneur demeure dans moi; il m'a rempli de ſon Onction : il m'a envoyé prêcher l'Evangile aux Pauvres, guérir les Cœurs contrits, annoncer la Liberté aux Captifs, la Lumiere à ceux qui ſont aveuglez, publier le Tems des Miſericordes* (2). Après qu'il eut achevé de lire, il ferma le Livre, le rendit, s'aſſit (3); &, tout le Monde ayant les yeux attachés ſur lui, il leur dit, Qu'ils voyoient l'Accompliſſement de cette Prophétie. Puis, il ſe mit à les enſeigner. Pluſieurs rendoient témoignage à l'Excellence de ſa Doctrine. Ils admiroient

CITATIONS.

(3) *Adoleſcens, tibi dico, Surge; & reſedit qui erat mortuus.*

(4) *Accepit omnes timor.*

(5) *Surrexit in nobis.*

(1) *Ubi erat nutritus.* Luc. IV.

(2) *Spiritus Domini ſuper me propter quod unxit me, evangeliſare pauperibus miſit me, ſanare contritos corde, prædicare captivis remiſſionem & cœcis viſum, prædicare annum Domini acceptum & diem retributionis.*

(3) *Et cùm plicuiſſet librum reddidit Miniſtro, &c.*

roient ſur-tout le charme qui étoit attaché à ſes Paroles. *Mais*, diſoient-ils, *d'où lui eſt venu cette Science & ce Pouvoir ? N'eſt-ce pas ce Charpentier, Fils de Joſeph le Charpentier ; & Marie ſa Mere & toute ſa Parenté n'eſt-elle pas parmi nous* (4) ? Ils ne pouvoient comprendre qu'il fût devenu en ſi peu de tems ſi différent de ce qu'ils l'avoient vû toute ſa vie (5). Leur Incrédulité fut en quelque façon plus forte que ſa Puiſſance (6) : il en étoit comme étonné lui-même (7), & il n'y guérit qu'un fort petit nombre de Malades. *Vous me demanderez peut-être*, leur diſoit-il, *pourquoi je ne fais pas d'auſſi grandes choſes ici, que j'en ai faites à Capharnaüm ? C'eſt que nul Prophête ne réüſſit dans ſon Païs* (8). *Lorſque du tems d'Elie le Ciel pendant plus de trois ans devint un Ciel d'airain pour vos Peres* (9), *& qu'Iſraël fut frappé d'une Famine ſi extraordinaire, combien d'Hébreux avoient beſoin du Secours miraculeux de ce Prophête ? Cependant, il ne fut envoyé qu'à une Femme Payenne au fond de la Phénicie* (*LIX*), *pour la ſoulager toute ſeule dans cette*

CITATIONS.

(4) *Mirabantur in verbis gratiæ quæ procedebant de ore ipſius. Unde huic ſapientia hæc & virtutes ? Nonne hic eſt Faber ?* Marc. VI. *Fabri filius &c.*

(5) *Scandaliſabantur in eo.* Matth. XIII.

(6) *Non poterat virtutem ullam facere propter incredulitatem.* Marc. VI.

(7) *Mirabatur.*

(8) *Nemo Propheta acceptus in patriâ ſuâ.* Luc.

(9) *Quando clauſum eſt Cœlum.*

REMARQUES.

(*LIX*) Elle étoit veuve, & le Lieu où elle demeuroit

te commune Miſere. N'y avoit-il point auſſi de Lépreux dans Iſraël, quand ſon Diſciple guérit Naaman le Sirien (*LX*)? Jéſus n'eut pas beſoin de s'expliquer plus clairement : ils comprirent d'abord qu'il leur reprochoit le Mépris qu'ils avoient pour lui, à cauſe qu'il étoit de leur Ville, & qu'il ne les jugeoit pas dignes de voir les Merveilles qu'il pouvoit faire. Ils ſe levérent auſſi-tôt, tranſportez de Colere: ils le chaſſérent de la Sinagogue, & le menérent au ſommet de la Montagne où la Ville étoit bâtie, pour le précipter; mais, leur Rage fut confondue par ſa Puiſſance : il paſſa au milieu de ces Furieux, & ſortit de ce Païs (IO).

CITATIONS.

(IO) *Repleti ſunt irâ, &c. Surrexerunt, ejecerunt, duxerunt ut præcipitarent eum. Ipſe autem tranſiens per medium illorum ibat.* Luc..

REMARQUES.

meuroit s'apelloit Sarepte. La maniere dont Elie la ſecourut fût de multiplier miraculeuſement un peu de Farine & d'Huile qu'elle avoit, tant qu'il y eut de quoi les nourrir, elle, ſa Famille, & le Prophête, juſqu'à la fin de la Famine.

(*LX*) C'eſt le Prophête Eliſée, & ce Naaman étoit Général d'Armée du Roi de Sirie. La maniere de le guérir fut de le faire plonger ſept fois dans le Jourdain.

LA VIE DE JESUS CHRIST.

LIVRE SECOND.

CEPENDANT, le Jour de la Naiſſance d'Hérode étant venu (1), il fit un Feſtin magnifique aux plus grands Seigneurs, & aux principaux Officiers, de ſon Etat (2). Une Fille de cette Hérodiade (3), qu'il avoit ôtée à ſon Frere, y vint danſer pour honorer la Fête (*LXI*), & elle le fit de ſi bonne grace,

CITATIONS.

(1) *Cùm dies opportunus accidiſſet natalis Herodis.* Marc. VI, 21.

(2) *Principibus tribunis & primis Galilea.*

(3) *Filia ipſius Herodiadis.*

REMARQUES.

(*LXI*) Il n'y a d'extraordinaire en ce Fait que la Qualité de la Danſeuſe, qui étoit Fille du prémier Mari de ſa Mere. Du reſte, c'étoit une Coutume ordinaire parmi les Anciens de mêler la Danſe aux Feſtins.

ce, qu'Hérode, tranſporté de plaiſir, lui dit de demander ce qu'elle voudroit, jurant qu'il lui donneroit, fût-ce la moitié de la Galilée (4). Cette Fille, inſtruite par ſa Mere, ayant mieux aimé la Tête de Jean Batiſte, Hérode en fut affligé, & ſe repentit d'avoir juré: mais, ſon Serment étoit trop ſolennel, pour s'en dédire; & il ne vouloit pas auſſi deſobliger cette jeune Perſonne (5). Un Garde apporta bien-tôt dans un Baſſin ce qu'elle ſouhaitoit, & elle en fit préſent à ſa Mere.

Les Diſciples du Mort, l'ayant ſçu, vinrent prendre ſon Corps pour lui rendre le dernier devoir, & en furent porter la Nouvelle à Jéſus. Il inſtruiſoit les ſiens, pour les envoyer prêcher en ſon Nom. Il en avoit choiſi douze, qu'il nomma Apôtres (*LXII*), & il leur donna le Pouvoir de guérir les Malades, de chaſſer les Démons, & de reſſuſciter les Morts. C'étoit Simon, à qui il avoit donné

CITATIONS.

(4) *Licet dimidium regni mei.*
(5) *Noluit eam contriſtare.*

REMARQUES.

(*LXII*) Le Mot Hébreu, qui répond à celui-ci, ſignifioit anciennement, parmi les Juifs, ceux qui recevoient les Décimes & les autres Offrandes de pareille qualité, pour les porter aux Lévites à qui elles appartenoient. Du reſte, ce mot eſt pur Grec, & il exprime parfaitement en cette Langue le Sens du mot Siriaque, dont Noſtre Seigneur ſe ſervit; & tous deux ſignifient proprement l'Envoyé d'une Communauté, qui a quelque Commiſſion au deſſus d'un ſimple Meſſager.

né le Nom de Pierre; André ſon Frere, qui le lui avoit fait connoître; les deux Fils de Zébédée, Jacques & Jean, qu'il avoit trouvé péchans avec eux; Philippe de Betſaïde, qui lui avoit amené Natanaël; le Publicain Matthieu; un autre Jacques; & un autre Simon: & les derniers s'appelloient Barthelemi, Thadée, Thomas, & Judas. *Vous êtes*, leur dit-il, *la Lumiere du Monde. Il faut que vos bonnes Oeuvres éclatent devant les Hommes, afin qu'ils en donnent gloire à vôtre Pere qui eſt dans le Ciel. Néanmoins, n'allez point parmi les Payens* (1), *ni dans les Villes des Samaritains. Quand vous entrerez dans quelque Maiſon, ſonhaitez que la Paix y entre en même tems que vous. Votre Souhait ſera éxaucé, ſi cette Maiſon en eſt digne; ſi-non, ce que vous lui ſouhaiterez, vous arrivera* (2). *Ceux, qui vous recevront, me recevront, & ils recevront encore celui qui m'a envoyé. Qui reçoit le Prophête, ou le Juſte, mérite autant que lui* (3). *Un Verre d'Eau, donné pour l'amour de moi, ne ſera pas ſans récompenſe* (4). *Que ſi l'on refuſe quelque part de vous recevoir, ou qu'on ne veuille pas vous écouter, ſortez incontinent, & ſecoüez la pouſſiere de vos*

CITATIONS.

(1) *In viam gentium.* Matth. X, 5.

(2) *Intrantes autem in domum ſalutate eam dicentes; Pax huic domui, veniet pax veſtra ſuper eam: ſi autem non fuerit digna, pax veſtra reverteatur ad vos.*

(3) *Qui recipit Prophetam, mercedem Prophetæ accipiet.* Matth. XI, 1.

(4) *Calicem aquæ frigidæ non perdet mercedem ſuam.*

vos pieds (*LXIII*) *quand vous ſerez dehors, pour ſervir de témoignage contre ceux qui vous auront rejettez* (5). *Je vous aſſûre que Sodome & Gomorrhe ſeront traités plus doucement qu'eux au dernier Jour* (6). *Je vous envoye comme des Brebis au milieu des Loups. Si l'on vous perſécute dans une Ville, retirez-vous dans une autre : votre vie ne ſera pas ſi longue, que vous en puiſſiés voir beaucoup. Défiez-vous des Hommes* (7). *Le Diſciple n'eſt pas plus grand que le Maître, ni l'Eſclave, que le Seigneur; & , s'ils ont ôſé appeller Beelzebut le Pere de Famille, que ne diront-ils pas de ſes Serviteurs* (8)? *Ils feront des Complots pour vous livrer à vos Ennemis. Ils vous mal-traiteront dans leurs Aſſemblées* (9). *Vous ſerez trainez d'un Tribunal à l'autre, du Magiſtrat au Prince; & vous me rendrez témoignage aux yeux des Nations. Ne ſoyez point en peine* (10) *de ce que vous direz alors.*

Il

CITATIONS.

(5) *In teſtimonium ſupra illos.*
(6) *Tolerabilius erit terræ Sodomorum, &c.*
(7) *Cavete ab hominibus.*
(8) *Quantò magis domeſticos ejus?*
(9) *Tradent vos in conciliis.*
(10) *Nolite cogitare.*

REMARQUES.

(*LXIII*) C'eſt un Hébraïſme, pour ſignifier qu'ils ne voudroient pas garder la moindre choſe d'eux en les quittant, non plus de leur Terre que de leur Air : de même qu'en un Sens contraire, & en ſigne de Reſpect & de Reconnoiſſance, Naaman emporta de la Terre de Judée avec lui en s'en retournant à ſon Païs, après qu'il eut été guéri par le Prophête Eliſée.

Il vous ſera donné à l'heure-même (11) *de répondre; car, ce ne ſera pas vous qui parlerez: c'eſt l'Eſprit de votre Pere qui parlera par votre bouche. Je vous donnerai une Sageſſe & une Eloquence qui confondra vos plus grands Ennemis* (12). *Vous publierez à la clarté du Soleil ce que je vous enſeigne en ſecret* (13); *vous prêcherez ſur les toits ce que je vous dis à l'oreille: & ne craignez point ceux qui ne peuvent tuer que le Corps; craignez plûtôt celui qui peut précipiter le Corps & l'Ame dans le Lieu des Tourmens. Il ne ſçauroit pourtant vous arriver rien ici bas que par la diſpoſition de votre Pere: il ſçait juſqu'au nombre des cheveux de votre tête, & il les a comptez* (14). *Mais, enfin, il faut renoncer à ſoi-même* (15), *ſi l'on veut me ſuivre. Je ne reconnoitrai devant lui pour être à moi, que ceux qui m'auront reconnu devant les Hommes* (16). *En vain vous aurez ſouffert long-tems leurs mauvais Traitemens, ſi votre Fermeté n'eſt à toute Epreuve. Si vous ne perſeverez juſqu'à la fin, vous n'en aurez aucune Récompenſe. Quiconque abandonne le ſoin de ma Gloire, pour conſerver ſa Vie, périra; & qui la perd pour moi, ne*

CITATIONS.

(11) *In illâ horâ.*

(12) *Qui loquitur in vobis. Dabo vobis os & ſapientiam, cui non poterunt contradicere, neque reſiſtere, &c.*

(13) *Quod dico vobis in tenebris.*

(14) *Sine patre veſtro, veſtri autem capilli capitis omnes numerati ſunt.*

(15) *Abneget ſemetipſum.*

(16) *Omnis qui confitebitur me coram hominibus, confitebor & ego eum coram Patre meo.*

ne la perdra jamais (17). *Mais, de même qu'un Maître n'eſt jamais obligé à ſon Eſclave, quelque fidélement qu'il en ſoit ſervi, auſſi quand vous aurez fait tout ce que je vous commande, dites encore que vous êtes des Serviteurs inutiles, que vous n'avez fait que ce que vous deviés. Au reſte, ne penſez pas que je ſois venu établir la Paix ſur la Terre* (18): *c'eſt plûtôt la Diviſion, que j'y ſuis venu ſemer* (19). *N'y eût-il que cinq Perſonnes dans une Maiſon, trois ſe ligueront contre les deux autres* (20). *Vous verrez des Freres s'accuſer & ſe livrer l'un l'autre à la Mort à cauſe de mon Nom, les Peres perſécuter leurs Enfans, les Serviteurs s'élever contre leurs Maîtres* (21). *On verra la Fille ſe ſéparer de ſa Mere pour me ſuivre, la Bru de la Famille de ſon Mari, le Fils abandonner ſa Maiſon paternelle; car, quiconque aime qui que ce ſoit plus que moi n'eſt pas digne de moi. Je ſuis venu, encore une fois, apporter le Feu dans le Monde, & que prétens-je, ſinon qu'il s'allume? Je dois moi-même être plongé dans un Bain de mon Sang, & rien ne peut exprimer ce que l'impatience*

CITATIONS.

(17) *Qui invenit animam ſuam perdet illam, & qui perdidit propter me inveniet illam.*

(18) *Nolite arbitrari quia pacem veni mittere in terram.* Matth.

(19) *Non dico vobis, ſed ſeparationem.* Luc. XII. 51.

(20) *Erunt enim ex hoc quinque in domo una diviſi tres in duos & duo in tres.* Luc. XII. 52.

(21) *Inimici hominis domeſtici ejus.*

tience que j'en ai me fait ſouffrir (22). Ce Diſcours achevé, ſes Diſciples ſe ſéparérent de lui, pour ſe répandre dans les Contrées voiſines, comme il leur avoit ordonné. Ils parcoururent en peu de tems la plûpart des Villes & Bourgades du Païs. Ils préchérent par-tout la Pénitence, guérirent un grand nombre de Malades, & chaſſérent beaucoup de Démons.

Cependant, le tems de la Fête des Juifs étant arrivé, il s'en alla à Jéruſalem. Près d'une des Portes de la Ville, qu'on appelloit la Porte du Troupeau, & non loin du Temple, il y avoit une Piſcine (*LXIV*) environnée de cinq Portiques qui étoient remplis de toute ſorte de Malades. On appelloit ce Lieu d'un Nom qui ſignifie, *Maiſon de Miſéricorde*, parce qu'un Ange y deſcendoit quelque fois, & que le prémier de ces Miſérables, qui entroit dans l'Eau de cette Piſcine après que l'Ange l'avoit troublée (1), étoit guéri infail-

CITATIONS.

(22) *Ignem veni mittere in terram, & quid volo niſi ut accendatur? Baptiſmo habeo baptiſari, & quomodo coarctor uſque dum perficiatur!*

(1) *Turbabat aquam.* Joan. V.

REMARQUES.

(*LXIV*) C'étoit une eſpece de Réſervoir d'Eau de Pluie qui ſervoit à abbreuver les Victimes, qui entroient d'ordinaire dans la Ville par la Porte voiſine, & à les laver avant qu'on les ſacrifiât. Au reſte, on ne ſçait ſi ce Miracle ſe faiſoit ſouvent : on croit ſeulement, que c'étoit environ la Pâque.

infailliblement. Jéſus en vit un entre autres, qui languiſſoit d'un Mal incurable depuis trente-huit ans, & lui demanda, s'il ne vouloit pas guérir? Il répondit qu'il n'avoit perſonne pour l'aider à deſcendre dans l'Eau quand le Miracle ſe faiſoit,& que quelque autre y étoit toûjours plûtôt que lui. Alors, Jéſus lui dit de ſe lever, de prendre ſon Lit, & de s'en aller; &, après lui avoir parlé ainſi, il ſe perdit lui-même parmi la foule (2). Cet Homme ſe leva à l'inſtant; &, comme il vouloit auſſi emporter ſon Lit, les Juifs lui dirent qu'il ne lui étoit pas permis, parce que c'étoit Jour de Sabbath (*L XV*). Il s'excuſa ſur ce que celui qui l'avoit guéri le lui avoit or-

CITATIONS.

(2) *Declinavit à turbâ conſtitutâ in loco.*

REMARQUES.

(*L XV*) Du tems de Moïſe, un Juif étant allé querir du Bois un Jour de Sabbath, Dieu commanda qu'il fût lapidé. Il n'étoit pas permis d'aller ces Jours-là plus loin de deux mille coudées, c'eſt à dire environ demie lieue de France. Juſques-là, c'étoit Promenade : mais, au délà ç'auroit étoit Voyage; &, il étoit défendu de voyager. On peut juger par ce ſeul Exemple de la Rigueur avec laquelle on obſervoit le Repos commandé dans ce Jour. Cette Rigueur ſouffrit de tems en tems diverſes Modérations; mais, elles ne furent jamais généralement approuvées. La plus conſidérable fut que du tems des Machabées on déclara qu'il étoit permis de ſe défendre contre l'Ennemi le Jour du Sabbath. Cependant, Jéruſalem fut depuis priſe deux fois à pareil Jour, parce que les Juifs n'ôſérent pas ſe mettre en Défenſe.

ordonné. On lui demanda qui c'étoit, & il ne ſçut que répondre; car, il ne le connoiſſoit pas. Mais depuis, Jéſus, l'ayant rencontré dans le Temple, lui dit de ſe convertir, puis qu'il étoit guéri, de peur qu'il ne lui arrivât quelque choſe de pis (3); & cet Homme, l'ayant reconnu, s'informa de ſon Nom, & le fut rapporter aux Juifs. Ils réſolurent de tuer Jéſus, plûtôt que de ſouffrir davantage qu'il fît ces choſes le Jour du Sabbath. *Mon Pere*, leur dit-il, *ne ceſſe jamais d'agir, & je fais comme lui* (4). Mais, ce Diſcours ne fit que les irriter encore plus, voyant qu'il parloit de Dieu comme de ſon Pere (5), & qu'il ſe faiſoit égal à lui. *Je vous le dis en vérité*, continuoit-il toûjours, *le Fils ne peut rien de lui-même, rien que ce qu'il voit faire au Pere; car le Pere, qui aime le Fils, lui montre tout ce qu'il fait. Il lui montrera encore de plus grandes choſes, & vous ſerez forcés de l'admirer. Si j'étois ſeul qui parlaſſe de moi comme j'en parle, vous ne ſeriés pas obligés de me croire : mais, un autre en a porté témoignage. Vous avez envoyé vers Jean Batiſte, & vous ſçavez qu'il a rendu gloire à la Vérité. Ce n'eſt pas que je me fonde ſur l'Autorité d'un Homme; &, ſi je m'en ſers, c'eſt pour m'accommoder à vos Sentimens, & parce que vous y déférez. Car, pour moi, je me fonde ſur une Autorité bien plus grande que*

CITATIONS.

(3) *Ecce ſanus factus es, jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat.*

(4) *Pater meus uſque modo operatur & ego operor.*

(5) *Patrem ſuum dicebat Deum.*

la ſienne. Ce ſont les Oeuvres que mon Pere m'a donné de faire, & qui me rendent témoignage : Et, parce qu'il ne vous parle pas comme autrefois du milieu des Eclairs, vous ne vous ſouvenez plus de ſes Promeſſes, & vous ne croyez pas celui qu'il a envoyé pour les accomplir. Examinez vos Ecritures : vous y trouverez qui je ſuis. Mais, je vous connois : l'Amour de Dieu n'habite point dans vous; &, au même-tems que vous me rejettez, moi, qui viens au Nom de mon Pere, qu'un autre vienne en ſon propre Nom, vous le recevrez. Ne penſez pas pourtant, que ce ſoit moi, qui vous accuſera devant lui : ce ſera Moiſe même, en qui vous dites que vous eſpérez; car, ſi vous le croyés vous me croiriés, puiſque c'eſt de moi qu'il a parlé. Mais, puiſque vous ne croyez pas à ſes Ecrits, comment croiriés-vous à mes Paroles (6).

Après

CITATIONS.

(6) *Amen dico vobis non poteſt filius à ſe facere quidquam niſi quod viderit Patrem facientem. Pater enim diligit filium, & omnia demonſtrat ei quæ ipſe facit, & majora his demonſtrabit opera, ut vos miremini. Si ego teſtimonium perhibeo de me ipſo, teſtimonium meum non eſt verum, alius eſt qui teſtimonium perhibuit veritati. Ego autem non ab homine teſtimonium accipio, ſed hæc dico ut vos ſalvi ſitis. Ego autem habeo teſtimonium majus Joanne; opera enim quæ mihi dedit pater ut perficiam ea, ipſa opera quæ ego facio teſtimonium perhibent de me, neque vocem ejus unquam audiſtis, neque ſpeciem ejus vidiſtis, & verbum ejus non habetis in vobis manens, quia quem miſit ille huic vos non creditis. Scrutamini ſcripturas illæ ſunt quæ teſtimonium perhibent de me,*

ſed

Après que la Fête fut finie, il reprit le chemin de Galilée, & ſes Diſciples l'ayant rejoint lui rendirent compte de ce qu'ils avoient fait. Entre autres choſes, Jean lui dit, qu'ils avoient trouvé un Homme qui chaſſoit comme eux les Démons en ſon Nom; mais, qu'ils lui avoient défendu de continuer à le faire, parce qu'il n'alloit pas avec eux (1). Jéſus répondit qu'ils ne devoient pas lui défendre; *car*, ajoûta-t-il, *quiconque n'eſt pas contre vous eſt pour vous* (2). En ce tems, Hérode, ayant ouï parler des Choſes extraordinaires que Jéſus faiſoit, ne ſçavoit qu'en penſer (3), ni qui ce pouvoit être. *J'ai fait mourir*, diſoit-il, *Jean Baptiſte : ſeroit-il reſſuſcité ?* Mais, qui que ce fût, il ſouhaitoit paſſionnément de le voir, & il donna charge qu'on le cherchât pour le lui amener. Jéſus, ayant appris cette Nouvelle à ſon retour de Jéruſalem en Galilée, traverſa le Lac de Tibériade avec ſes Diſciples, & ſe retira dans le Deſert de Betſaïde, au lieu de retourner à Capharnaüm ſa demeure ordinaire. Le

CITATIONS.

ſed cognovi vos quia dilectionem Dei non habetis in vobis. Ego veni in nomine Patris mei, & non accipitis me : ſi alius venerit in nomine ſuo illum accipietis. Nolite putare quia ego accuſaturus ſim vos apud Patrem, eſt qui accuſat vos Moïſes, in quo vos ſperatis; ſi enim crederetis Moïſi, crederetis & mihi, de me enim ille ſcripſit, ſi autem illius litteris non creditis, quomodo verbis meis crederetis ?

(1) *Prohibuimus eum, quia non ſequitur nobiſcum.* Matth. XVIII, 49.

(2) *Qui enim non eſt adverſum vos pro vobis eſt.*

(3) *Hæſitabat.* Luc. IX, 7.

Peuple, qui l'avoit déjà rejoint, l'ayant vû s'embarquer, fit le tour du Lac à pied (4), & arriva plûtôt que lui au lieu où il devoit aborder. Il fut touché de compaſſion (5) à leur rencontre; &, voyant qu'ils étoient comme un Troupeau ſans Paſteur, *La Moiſſon eſt grande*, dit-il à ſes Diſciples, *& il y a bien peu d'Ouvriers; mais, priez le Maître du Champ qu'il daigne en envoyer.* Enſuite, il leur parla quelque tems des choſes du Ciel, & guérit les Malades qui ſe trouvérent parmi eux. La nuit approchoit, & les Diſciples voyant qu'il ne ſongeoit point à renvoyer ces gens, lui demandérent ce qu'il en vouloit faire dans ce Deſert, & s'il ne vouloit pas les envoyer chercher à manger dans les prochains Villages, pendant qu'il étoit encore jour? *Pourquoi les renvoyer?* répondit-il. *Ne leur donnerez-vous pas bien à manger ici* (6)? *Oui*, dirent-ils, ne connoiſſant pas qu'il vouloit les éprouver (7), *ſi nous avions pour deux cens deniers de Pain* (*LXVI*). A cette Réponſe, il ſe mit à conſidérer la quantité effroyable de Peuple qu'il y avoit, comme s'il

CITATIONS.

(4) *Pedeſtres concurrerunt illuc, & prævenerunt eos.* Marc. IV, 33.

(5) *Miſertus eſt.*

(6) *Non habent neceſſe ire, date illis vos manducare.* Matth. XIV, 15.

(7) *Dicebat tentans eum.* Joan. VI.

REMARQUES.

(*LXVI*) Chacun valoit ſept à huit ſols de notre Monnoye. On peut ſupputer là-deſſus; c'eſt environ vingt-cinq écus.

s'il ne l'eût point encore remarqué, & qu'il n'eût pas ſçu ce qu'il vouloit faire (8). Après, il damanda à Philippe où ils prendroient tant d'Argent? Et Philippe lui ayant répondu, que pour peu qu'on voulût donner à chacun, cette Somme même ne ſuffiroit pas, *Voyez un peu*, leur dit-il, *s'il n'y a perſonne parmi eux qui ait quelque choſe à manger. Il y a bien ici*, dit André, *un petit Garçon qui a cinq Pains d'orge & deux Poiſſons; mais, qu'eſt-ce que cela pour cinq mille Perſonnes* (9)? *Apportez-les ici*, reprit-il, *& faites aſſeoir tout le monde ſur l'herbe en différentes troupes.* Alors, il prit ces Pains & ces Poiſſons; &, levant les yeux au Ciel, il les benit, les rompit, & en donna à ſes Diſciples pour diſtribuer au Penple tant qu'on en voulut. Quand tout le monde fut raſſaſié, il leur dit de ne pas laiſſer perdre ce qui reſtoit; & ils en remplirent encore douze Corbeilles (*LXVII*). Il avoit déjà raſſaſié une autre-

CITATIONS.

(8) *Cum ſublevaſſet ergo oculos Jeſus & vidiſſet quia multitudo maxima venit ad eum, ipſe enim ſciebat quid eſſet facturus.*

(9) *Sed hæc quid inter tantos?*

REMARQUES.

(*LXVII*) Les Juifs avoient coûtume d'en porter toûjours chacun une grande avec eux, pleine de vivres ou de foin, pour étendre ſous eux la nuit, quand ils craignoient, comme en cette occaſion, qu'elle les ſurprit loin de toute Habitation. C'eſt ce qui paroit par la troiſieme Satire de Juvenal; car, ceux de Rome n'alloient jamais ſans cela à la Forêt Aricie, qui en étoit à dix lieues, & où ils faiſoient l'Exercice de leur Religion.

fois de la même maniere plus de quatre mille Perſonnes, avec ſept Pains & quelques petits Poiſſons. Le Peuple fut ſi charmé de ce Miracle, qu'il réſolut de ſe ſaiſir de lui, & de l'enlever, pour le faire Roi (10); mais, ayant connu ce deſſein, il obligea ſes Diſciples à s'embarquer ſur le champ (11), & leur dit de l'aller attendre à une Ville qu'il leur marqua de l'autre côté du Lac. Il crut que demeurant ſeul, il lui ſeroit plus aiſé de s'échaper, comme il fit auſſi-tôt après (12), & il s'alla cacher dans une Montagne voiſine, pour y paſſer la nuit en Priere. Les Diſciples eurent le Vent contraire ſur le Lac, & fort violent. Ils n'avoient pas encore fait trente Stades (*LXVIII*), quoi qu'il ne reſtât plus gueres de la nuit (13), quand tout d'un coup ils virent quelque choſe qui venoit à grand pas vers eux en marchant ſur les Eaux, & qui ſembloit même vouloir les devancer (14). A cette vûe, la Peur ne leur laiſſa qu'autant de force qu'il en falloit pour s'écrier, que c'étoit un Phantôme (15); mais, Jéſus les raſſûra incon-

CITATIONS.

(10) *Cùm cognoviſſet quia venturi eſſent ut raperent eum & facerent eum regem.* Joan. VI, 15.

(11) *Statim coëgit diſcipulos.* Marc. VI. *Donec dimitteret turbas.* Matth. XIV.

(12) *Fugit ipſe ſolus.* Joan.

(13) *Circa quartam vigiliam noctis.* Marc.

(14) *Et volebat præterire eos.*

(15) *Phantaſma eſt.*

REMARQUES.

(*LXVIII*) Ils étoient chacun de cent vingt-cinq pas communs, c'eſt à dire qu'il en falloit vingt-quatre pour faire une Lieue Françoiſe.

incontinent, en ſe faiſant connoitre à eux. Simon, qui ne ſçavoit qu'en croire, lui dit, *Maître, ſi c'eſt vous, faites que j'aille à vous auſſi ſur les Eaux.* Jéſus lui accorda; & il y avoit déjà fait quelques pas, quand le Vent s'étant par hazard un peu renforcé, la Frayeur lui prit, & il ſentit en même-tems qu'il enfonçoit : mais Jéſus, qu'il appella auſſi-tôt à ſon ſecours, lui tendit la main, & l'ayant fait rentrer dans la Barque, *Homme de peu de Foi!* (16) lui dit-il : *Pourquoi avez-vous douté?* Enſuite, ils l'obligérent à y entrer lui-même; & le Vent ayant ceſſé auſſi-tôt, ils abordérent en moins de rien où ils vouloient aller (17), quoi qu'ils en fuſſent encore fort éloignés un moment auparavant.

D'autre côté, le Peuple, de qui il s'étoit dérobé au Deſert, ne le trouvant point, ne pouvoit comprendre ce qu'il étoit devenu. Ils étoient aſſûrez qu'il n'y avoit eu en cet endroit du bord que la ſeule Barque qui avoit emmené les Diſciples, & qu'il ne s'en étoit pas allé avec eux (1). Dans cette peine, ils montérent ſur quelques Batteaux de Tibériade, qui abordérent en même-tems où ils étoient, & ils furent à tout hazard le chercher à Capharnaüm où il demeuroit d'ordinaire. Ils le trouvérent, qui enſeignoit dans la Sinagogue, & lui ayant demandé d'abord quand il y étoit venu? *Vous me cherchez*, leur dit-il, au

CITATIONS.

(16) *Modicæ fidei.* Matth.

(17) *Et ſtatim navis fuit ad terram.*

(1) *Turba vidit quia navicula alia non erat ibi niſi una (illa in quam intraverant diſcipuli) & quia non introiſſet cum diſcipulis.* Joan. VI. 22.

lieu de ſatisfaire leur curioſité, *non point à cauſe du Prodige que vous m'avez vû faire, mais ſeulement parce que vous avez été raſſaſiés. Il y a pourtant une Nourriture éternelle, que vous pouvez avoir, qui eſt bien plus excellente que celle qui périt & que vous avez reçue* (2). Ils répondirent entre autres choſes à ce Diſcours, que leurs Peres avoient autrefois vêcu de Manne dans le Deſert, & que l'Ecriture diſoit que Moïſe leur avoit donné le Pain du Ciel à manger; mais il reprit, que ce n'étoit point Moïſe qui le leur avoit donné. *C'eſt mon Pere*, dit-il, *qui vous le donne. Le véritable Pain du Ciel n'eſt autre choſe que celui qui en eſt deſcendu pour donner la Vie. Eh! Seigneur*, dirent-ils à ces mots, *donnez-nous donc toûjours de ce Pain. C'eſt moi-même*, répondit-il alors, *qui ſuis ce Pain de Vie. Quiconque vient à moi n'aura jamais de Faim. Or, tous ceux que mon Pere m'a donnez y viendront, & je n'en rejetterai aucun; car, je ne ſuis pas deſcendu du Ciel, pour faire ma Volonté, mais pour faire la ſienne: & ſa Volonté eſt que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné, & que quiconque voit le Fils, & croit en lui, reſſuſcite au dernier Jour pour la Vie éternelle* (3). Ce Diſcours fit beaucoup murmurer les Juifs. *Ne connoiſſons-nous pas ſon Pere & ſa Mere?* diſoient-ils entre

CITATIONS.

(2) *Operamini non cibum qui perit, ſed qui permanet in vitam æternam.*

(3) *Omne quod dat mihi pater ad me veniet, & qui venit ad me non ejiciam foras, quia deſcendi de cælo, non ut, &c.*

entre eux. *Comment donc peut-il dire qu'il eſt deſcendu du Ciel? Il ne faut pas*, reprit-il, *que ce que je vous dis vous étonne*, (4). *Vous ne ſçauriés venir à moi, que mon Pere ne vous y attire; & c'eſt pourquoi le Prophête a dit*, Ils ſeront tous les Diſciples de Dieu (5). *C'eſt qu'il n'y a que ceux, que lui-même a inſtruits, qui viennent à moi. Oui, je ſuis le Pain de Vie, qui eſt deſcendu du Ciel. Vos Peres ont mangé la Manne dans le Deſert, & ils ſont morts; mais, quiconque mangera de ce Pain vivra éternellement: & ce Pain eſt ma Chair même; que je donnerai pour le Salut du Monde* (6). Les Juifs trouvoient divers Sens à ces Paroles (7); mais, ils en revenoient toûjours à dire, comment il pouvoit donner ſa Chair à manger? *Je vous le dis en vérité*, continuoit-il toujours: *ſi vous ne mangez la Chair du Fils de l'Homme, & ſi vous ne beuvez ſon Sang, vous n'aurez point la Vie dans vous. Mais celui, qui mangera ma Chair, & qui boira mon Sang, aura la Vie éternelle, & je le reſſuſciterai au dernier Jour; car, ma Chair eſt vraiment Viande, & mon Sang vraiment Breuvage: qui la mange & le boit demeure en moi & moi en lui; &, de même que je vis par mon Pere, auſſi celui qui me mangera vivra par moi.* Pluſieurs de ſes Diſciples même trouvérent ce Diſcours bien étrange, & ne

CITATIONS.

(4) *Nolite murmurare in invicem.*
(5) *Et erunt omnes (docti à Deo.)*
(6) *Caro mea eſt (quam ego dabo) pro mundi vitâ.*
(7) *Litigabant Judæi ad invicem.*

pouvoient l'écouter (8). Mais Jéſus, ſçachant leur Penſée (9); *Quoi!* leur dit-il, *cela vous ſcandaliſe? Et que ſeroit-ce donc, ſi vous voiyés le Fils de l'Homme remonter d'où il eſt venu* (10)? *C'eſt l'Eſprit qui fait vivre; la Chair n'eſt bonne à rien: les Paroles que je vous dis ſont Eſprit & Vie. Mais, c'eſt qu'il y en a parmi vous qui ne croyent pas* (11); *& je n'ai que trop raiſon de dire, que perſonne ne peut venir à moi, qu'il ne lui ſoit donné par mon Pere d'y venir* (12). Il y en eût pourtant beaucoup qui le quittérent alors; &, comme il demanda aux Apôtres, s'ils ne le quitteroient pas auſſi (13)? *A qui irons-nous, Seigneur?* répondit Simon. *C'eſt vous qui avez la Parole de Vie, & nous ne pouvons pas douter que vous ne ſoyés le Chriſt. Cependant*, dit Jéſus, *quoique je vous aye choiſi en ſi petit nombre parmi tant d'autres, l'un de vous eſt un Démon.*

Depuis, comme il enſeignoit encore dans la Sinagogue un Jour de Sabbath, il s'y trouva un Homme perclus de la Main droite. Les Phariſiens, qui étoient préſens, n'eurent pas la patience d'attendre ce qu'il feroit, & lui demandérent d'abord, s'il étoit permis de guérir quelqu'un dans ce Jour? Jéſus, connoiſſant leur deſſein, dit à cet Homme de ſe lever,

CITATIONS.

(8) *Durus ſermo, & quis poteſt eum audire?*

(9) *Sciens apud ſemetipſum.*

(10) *Hoc vos ſcandaliſat? Si ergo videritis filium hominis aſcendentem ubi erat prius.*

(11) *Sed ſunt quidam, &c.*

(12) *Propterea dixi vobis, &c.*

(13) *Nunquid & vos vultis abire?*

lever, & de venir au milieu de l'Aſſemblée. Puis il leur demanda à eux-même, s'il étoit permis de faire du bien ou du mal le Jour du Sabbath? Et, voyant qu'ils ne ſçavoient que répondre, *Qui de vous*, reprit-il, *ayant une Brebis, ne la retire pas d'un Foſſé, quelque jour qu'elle y tombe? Un Homme vaut bien une Brebis.* A ces mots, jettant ſur eux un regard mêlé de Pitié & d'Indignation (1), il dit au Malade d'étendre ſa Main, & elle fut guérie à l'inſtant.

Une autre fois, il délivra une Femme, dans un Jour de Sabbath auſſi, d'un Eſprit dont elle étoit poſſédée depuis dix-huit ans, & qui, entre autres Incommoditez, l'avoit courbée à tel point, qu'elle ne pouvoit rien voir au deſſus d'elle (1). Le Chef de la Synagogue, indigné qu'on violât ainſi publiquement la Loi, dit au Peuple, qu'il y avoit ſix Jours de libres dans la Semaine pour travailler à ce qu'on vouloit, & qu'ils vinſſent ſe faire guérir alors, au lieu de profaner le Jour du Repos. *Hipocrites que vous êtes!* répondit Jéſus. *Nul de vous ne fait ſcrupule de délier aujourd'hui ſon Bœuf pour le mener boire, & cette pauvre Fille d'Abraham enchaînée depuis tant d'années par Satan ne pourra pas être délivrée* (2)! Les Phariſiens rougirent de honte à cet-

CITATIONS.

(1) *Circumſpiciens eos cum irâ, contriſtatus ſuper cœcitate cordis eorum.* Marc. III, 5.

(1) *Erat inclinata nec omnino poterat ſurſum reſpicere.* Luc. XIII, 11.

(2) *Hanc autem filiam Abrahæ quam alligavit Satanas ecce decem & octo annis non opportuit ſolvi a vinculo iſto die Sabbati.*

te Réponſe, voyant que le Peuple y applaudiſſoit (3). Ils furent d'abord rapporter aux Hérodiens (*LXIX*), que Jéſus avoit violé la Loi, & conſulter avec eux des moyens de le perdre; mais, il ſortit de la Ville, & s'en alla du côté de la Mer.

Comme

CITATIONS.

(3) *Erubeſcebant adverſarii ejus, & omnis populus gaudebat.*

REMARQUES.

(*LXIX*) C'étoit une eſpece de Confrérie inſtituée à l'honneur du Grand Hérode, même de ſon vivant; au lieu que celles, qu'on commença en ce même tems d'établir à l'honneur des Empereurs Romains, ne furent inſtituées qu'après leur Mort, & en conſéquence de leur Apothéoſe. Ces Hérodiens ſuivoient preſque toutes les mêmes Opinions que les Saducéens, excepté qu'ils croyoient qu'Hérode étoit le Meſſie, à cauſe de ſa Proſpérité, de ſes Victoires continuelles, de ſes Richeſſes immenſes, & du Zêle extraordinaire qu'il témoignoit pour la Loi dans toutes les occaſions qui n'intéreſſoient point les Romains. Or, toutes ces choſes s'accordoient bien mieux que la Vie de Jéſus Chriſt avec l'Idée toute groſſiere, matérielle, & intéreſſée que les Juifs avoient de la Gloire & de la Puiſſance du Meſſie à venir. Entre autres Cérémonies qui leur étoient particulieres, ils célébroient fort ſolemnellement le Jour de la Naiſſance de ce Roi. Voilà ce qui ſe peut dire de plus raiſonnable ſur ce Sujet fort douteux, comme pluſieurs autres qui ſont traités dans ces Remarques; & ſur leſquelles ſi l'Auteur prend parti dans la Diverſité des Opinions des Doctes, ce n'eſt pas qu'il ſoit beaucoup plus perſuadé de la vérité de celle

où

Comme il paſſoit le long des Bleds, un Jour de Sabbath encore, & des plus ſolemnels (1), ſes Diſciples arrachérent des Epics qu'ils mangérent après les avoir broyés dans leurs mains. Auſſi-tôt, des Phariſiens, qui l'avoient ſuivi, lui remontrérent, que c'étoit violer la Loi ; mais, il leur demanda s'ils n'avoient jamais lû ce que fit David du tems du Grand Prêtre Abiathar, & ceux qui étoient avec lui, une fois qu'ils furent preſſez de la Faim? Comment il entra dans la Maiſon de Dieu, & mangea avec eux les Pains qui y étoient expoſez, & dont il n'étoit permis qu'aux Sacrificateurs de manger ? *N'avez vous point auſſi lu dans la Loi*, continua-t-il, *que ces Sacrificateurs même peuvent ſans Péché* (2) *violer le Sabbath dans le Temple* (*LXX*)? *Or, je vous apprens que celui qui vous parle eſt encore plus indépendant que le*

CITATIONS.

(1) *Sabbato ſecundo primo.* Luc. VI.
(2) *Sine crimine.* Matth. XII, 6.

REMARQUES.

où il ſe range que de celles qu'il abandonne. Il y auroit une extrême Témérité dans cette Perſuaſion en des Matieres ſi obſcures; mais, c'eſt qu'il a crû devoir ſe déterminer ainſi de quelque maniere que ce fût, pour fixer l'intelligence des Lecteurs, qu n'auroient pas peut-être aimé à demeurer ſuſpendus entre les divers Avis.

(*LXX*) C'eſt qu'il leur étoit permis de travailler pendant le Sabbath même aux choſes néceſſaires pour les Sacrifices, comme de pétrir, & autres ſemblables, d'où vint une Maxime parmi les Juifs, qu'il n'y avoit point de Sabbath dans le Temple.

Temple (3) (*LXXI*). *Si vous entendiés cette Parole du Prophête*, J'aime mieux Miſéricorde que Sacrifice, *vous ne condamneriés pas comme vous faites des innocens. Sachez que le Fils de l'Homme eſt Maître du Sabbath même; que le Sabbath eſt fait pour l'Homme, & non pas l'Homme pour le Sabbath.*

Il s'embarqua enſuite, & les Diſciples ayant oublié de ſe fournir de Pain auparavant, ils ſe ſouvinrent trop tard qu'ils n'en avoient preſque point. Jéſus, qui les inſtruiſoit toûjours, leur ayant dit alors entre autres choſes, qu'ils ſe gardaſſent du Levain de Phariſiens, ils éxaminérent entre eux (1) le Sens de ces Paroles, & conclurent qu'il entendoit parler de ce qu'il ne s'étoient pas fournis de Pain. Mais lui, voyant leur Erreur, *Ames de peu de Foi!* leur dit-il, *à quoi allez-vous ſonger* (2)? *Ne vous ſouvient-il plus combien de monde j'ai nourri à deux diverſes fois avec un peu de Pain & quelques Poiſſons? Et, ſi vous vous en ſouvenez, pouvez-vous croire que je crains de manquer de Nourriture, quand je vous dis de vous garder du Levain des Phariſiens*

CITATIONS.

(3) *Dico autem vobis, quia templo major eſt hîc. Si ſciretis quid eſt.*

(1) *Diſceptabant intra ſe.* Matth. XVI, 7.

(2) *Quid cogitatis.* Matth. XVI, 8.

REMARQUES.

(*LXXI*) C'étoit une Maxime parmi les Juifs, que le Prophête étoit plus que le Temple, pour marque de quoi il lui étoit permis de ſacrifier hors du Temple.

ſiens? Alors, ils comprirent que par ce Levain il entendoit la Doctrine des Phariſiens.

Il aborda à un Païs nomme Magedan, où il en trouva encore qui le priérent, comme d'autres l'avoient déjà prié une fois, de leur faire voir quelque Prodige en témoignage de la Vérité de ſes Enſeignemens. *Ne ſçauriés-vous*, leur dit-il, *diſcerner de vous-mêmes ce qui eſt bon d'avec ce qui ne l'eſt pas* (1), *à moins que de voir des Prodiges pour vous en aſſurer; vous, qui pénétrez quelquefois même dans l'avenir par vos Conjectures?* „ Un Pau-„ vre mandiant, tout couvert d'Ulceres„ , a-jouta-t-il à ce propos, „ſe tenoit d'ordinaire „ à la porte d'un Homme fort opulent, ſu-„ perbe en Habits, & qui faiſoit grand' Che-„ re. Ce Miſérable ne ſouhaitoit pour toute „ Nourriture que les Miettes qui tomboient „ de la Table de ce Riche; mais, on ne lui „ donnoit rien : ſeulement, les Chiens ve-„ noient quelquefois lécher ſes Plaies (2). „ Il arriva (3) qu'ils moururent tous deux. „ Le Riche fut enſéveli dans le fond de „ l'Enfer; & comme il levoit les yeux vers „ le Ciel, il apperçut le Pauvre dans le Sein „ d'Abraham, où les Anges l'avoient porté. „ *Pere Abraham*, s'écria-t-il auſſi-tôt, *aye* „ *pitié de moi, & m'envoye par cet Homme* „ *une Goutte d'Eau pour ſoulager ma Langue*

du

CITATIONS.

(1) *Quid autem, & à vobis ipſis non judicatis quod juſtum eſt?* Luc. XII, 57.

(2) *Et nemo illi dabat, ſed & canes, &c.* Luc. XVI.

(3) *Factum eſt autem.*

„ *du Feu qui la dévore* (4). *O ! mon Fils*, „ lui dit Abraham, *ſouviens-toi que tu n'as* „ *eu que des Biens en ta Vie, & que celui* „ *que tu vois n'ayant eu que des Maux, il* „ *eſt juſte qu'il ſoit conſolé* (5), *pendant qu'on* „ *te punit. Un Eſpace immenſe, impénétra-* „ *ble, s'étend entre toi & nous, & perſonne* „ *ne le peut traverſer* (6). *Du moins*, reprit „ le Riche infortuné, *envoye-le chez mon Pe-* „ *re, pour avertir mes Freres, qu'ils ne vien-* „ *nent pas comme moi dans ces Lieux de* „ *Tourmens* (7). *Ils ont Moïſe & les Pro-* „ *phêtes*, répondit le Pere des Croyans : *qu'ils* „ *les écoutent. Ils feroient bien plûtôt Péni-* „ *tence*, inſiſta toûjours le Malheureux, *ſi* „ *quelqu'un retournoit à eux d'entre les Morts* „ (8). Mais, Abraham lui répondit enco- „ re, *S'ils ne croyent, ni Moïſe, ni les Pro-* „ *phêtes, ils ne croiroient pas non plus, quand* „ *ils verroient reſſuſciter des Morts.* „

Depuis ce tems, Jéſus ne fit plus que voyager par la Galilée & les Païs voiſins (1), ſans arrêter nulle part, ni vouloir être connu ; mais, il étoit bien difficile de le cacher (2). Une fois entre autres, qu'il étoit près de

CITATIONS.

(4) *Ut intingat extremum digiti ſui in aquam ut refrigeret linguam meam, quia crucior in hac flamma.*

(5) *Conſolatur.*

(6) *Et in his omnibus inter nos & vos chaos magnum firmatum eſt, ut hi qui volunt hinc tranſire ad vos non poſſint, neque inde huc tranſmeare.*

(7) *Ut teſtetur illis ne & ipſi, &c.*

(8) *Non, Pater Abraham, ſed ſi quis, &c.*

(1) *Ambulabat in Galileam.* Joan. VII.

(2) *Neminem voluit ſcire, & non potuit latere.* Marc. VII, 24.

de Tir & de Sidon, une Femme Cananéenne, ayant ouï parler de lui, le vint chercher où il logeoit, pour le prier de guérir ſa Fille qui étoit tourmentée de l'Eſprit immonde. Les Diſciples, voyant qu'il ne faiſoit pas ſemblant de l'entendre, le priérent de la ſatisfaire, parce qu'elle les importunoit de ſes Cris (3); mais, il leur répondit, qu'il n'étoit envoyé qu'aux Brebis égarées du Troupeau d'Iſraël (4). A ces mots, elle ſe jetta à ſes pieds, & l'adorant elle le conjura de nouveau de guérir ſa Fille. *Il faut*, lui dit-il, *que les Enfans de la Maiſon ſoient raſſaſiés auparavant (5); & l'on ne leur ôte pas le Pain, pour le donner aux Chiens. Sans doute, Seigneur*, répondit-elle, entendant bien qu'il la refuſoit, parce qu'elle n'étoit pas Juive; *mais, les Chiens*, ajouta-t-elle auſſi-tôt, *mangent bien quelquefois des Miettes qui tombent de la Table des Enfans* (6). *O Femme!* s'écria-t-il alors, *votre Foi eſt grande: qu'il vous ſoit fait comme vous le ſouhaitez. Malheur à vous Coroſaïn*, continua-t-il à ce propos, *malheur à vous Betſaïde! Si Tir & Sidon m'avoient vû faire les mêmes Merveilles que vous* (*LXXII*), *il*

CITATIONS.

(3) *Dimitte eam quia clamat poſt nos.* Matth. XV, 23.

(4) *Ad oves quæ perierunt domus Iſraël.*

(5) *Sine prius, &c.*

(6) *Utique, Domine; nam & catelli, &c.*

REMARQUES.

(*LXXII*) Quand le Prophête Ezéchiel alla menacer les Habitans de ces deux Villes de la part de Dieu, qu'ils ſeroient punis de ce qu'ils inſultoient

il y a long-tems qu'elles auroient fait Pénitence dans la Cendre & dans le Cilice (LXXIII). Auſſi, je vous déclare, que ces deux Villes Payennes ſeront traitées au dernier Jour moins rigoureuſement que vous (7). *Et toi, Capharnaüm, dont la Gloire eſt ſi grande, tu ſeras autant rabbaiſſée que tu as été élevée* (8). *Si Sodome & Gomorrhe avoient vû les Miracles que j'ai faits à tes yeux, peut-être qu'elles ſeroient encore* (9).

Il

CITATIONS.

(7) *Remiſſiùs erit.* Matth. XI, 22.

(8) *Quæ es uſque ad cœlum exaltata uſque in infernum deſcendes.*

(9) *Fortè manſiſſent uſque in hanc diem.*

REMARQUES.

au Malheur des Juifs qui étoient alors Captifs des Chaldéens ; & de ce qu'au lieu de trafiquer avec eux plus charitablement en conſidération de leurs Adverſitez, ils uſoient au contraire de toutes ſortes de Violence & de Fraudes dans le Commerce qu'ils avoient enſemble. Or, les Menaces de ce Prophête ne ſervirent de rien, parce, à ce que Jéſus Chriſt ſuppoſe en cet endroit, qu'il ne fut pas donné à Ezéchiel de faire des Miracles pour prouver la vérité de ſes Paroles.

(*LXXIII*) Le Cilice ou Sac, car c'eſt la même choſe, étoit une maniere d'Habillement lugubre & de Pénitence, duquel les Prophêtes ſe revêtoient quand ils la prêchoient, comme pour donner éxemple à ceux qu'ils vouloient exciter à la faire. Quand à la Cendre, c'étoit auſſi une eſpece de Pénitence parmi les Juifs, de s'en couvrir la tête. Uliſſe & Priam ſont repréſentez dans Homere, ainſi que Job dans l'Ecriture, couchés ſur de la Cendre, pour marque d'une extrême Affliction.

Il quitta auſſi-tôt après ce Païs, & s'en alla aux environs de Céſarée de Philippe. Durant le chemin, il demanda à ſes Diſciples ce qu'on diſoit de lui (1)? *Les uns*, répondirent-ils, *diſent que vous êtes Elie, d'autres Jean Batiſte, d'autres Jérémie, & d'autres diſent ſeulement que quelqu'un des anciens Prophêtes eſt reſſuſcité* (*LXXIV*). *Et vous autres* (2), reprit-il, *qu'en dites-vous? Que vous êtes le Chriſt*, répondit Simon auſſi-tôt, *le Fils du Dieu vivant.* Alors Jéſus, *Vous êtes heureux, ô Simon; car, il n'y a que mon Pere qui puiſſe vous l'avoir révélé. Et moi je vous déclare que vous êtes Pierre, & que je bâtirai mon Egliſe* (*LXXV*) *ſur cette Pierre. Toute la Puiſſance de l'Enfer ne ſçauroit la détruire. Ce que vous aurez lié ſur la Terre le ſera de même dans le Ciel, & tout ce*

CITATIONS.

(1) *Quem dicunt eſſe filium hominis?* Matth. XVI, 13.

(2) *Vos verò.*

REMARQUES.

(*LXXIV*) C'eſt que beaucoup de Juifs croyoient la Métempſicoſe de Pitagore, comme, que l'Ame de Phinées avoit paſſé dans Elie, & d'Elie dans S. Jean-Batiſte; celle de Jérémie, dans le Prophête Zacharie; celle d'Adam, dans David, & de David dans Jéſus-Chriſt.

(*LXXV*) Ce Mot n'eſt pas tout-à-fait nouveau dans l'Evangile. Le Peuple d'Iſraël eſt appellé de ce Nom au Chapitre IV du Lévitique: auſſi, il étoit la Figure de l'Egliſe nouvelle. Dans le Grec, il ſignifie préciſément une Aſſemblée d'une certaine ſorte de Perſonnes.

ce que vous délierez y ſera délié (3). Il leur défendit enſuite de dire à perſonne qu'il fût le Chriſt, & leur déclara en même-tems, qu'il falloit (4) qu'il allât à Jéruſalem, qu'il y ſouffriroit beaucoup, qu'on l'y feroit mourir, & qu'il reſſuſcireroit trois jours après. A peine eut-il achevé cette Prédiction, que Simon le tira en particulier pour l'en reprendre. *A Dieu ne plaiſe*, lui dit-il, *que rien de ſemblable vous arrive* (5). Mais Jéſus, ſe retournant vers les autres Diſciples, lui répondit avec un regard menaçant (6), *Eloigne-toi de moi, Satan, qui me ſcandaliſes. Tu ne connois que la Prudence des Hommes, & n'as aucun Sentiment de la Sageſſe de Dieu* (7). Il leur parla ſouvent depuis, ſur le même Sujet : mais, il ne leur étoit pas donné de comprendre cette Prophétie (8), & ils n'ôſérent jamais le faire expliquer plus clairement (9), quoi qu'elle les affligeât beaucoup (10).

Six jours après, il prit avec lui (1) Simon,

CITATIONS.

(3) *Portæ inferi non prævalebunt adverſus eam. Quodcumque ligaveris, &c.*

(4) *Quia oporteret.*

(5) *Aſſumens illum Petrus cœpit increpare illum. Abſit à te, Domine : non erit tibi hoc.* Matth. XVI, 12.

(6) *Qui converſus, & videns Diſcipulos ſuos comminatus eſt Petro.*

(7) *Quia non ſapis ea quæ Dei ſunt, ſed ea quæ hominum.*

(8) *Verbum iſtud erat velatum ante eos, ut non ſentirent illud.*

(9) *Et timebant eum interrogare, &c.* Luc. IX, 45.

(10) *Contriſtati ſunt vehementer.* Matth. XVII, 21.

(1) *Seorſum.*

mon, Jacques, & Jean, & ſe retira ſur une Montagne fort élevée. Il s'y mit auſſi-tôt en Oraiſon, & cependant ſes Diſciples s'endormirent (2). Comme il prioit, ſon Viſage devint tout autre (3), il en rejaillit tout d'un coup un Eclat extraordinaire : ſes Vêtemens devinrent auſſi extrémement brillans, & plus blancs que la Neige (4) ; & il parut deux Hommes, qui s'entretenoient avec lui. C'étoit Moïſe & Elie : ils avoient une Majeſté admirable (5), & lui parloient de la Mort qu'il devoit ſouffrir à Jéruſalem. Les Diſciples, s'étant éveillés, furent fort effrayés de ce Spectacle (6); &, comme les deux Prophêtes commençoient à diſparoitre (7), Simon, ne ſçachant ce qu'il diſoit (8), propoſa à Jéſus de faire trois Tentes ſur la Montagne, l'une pour lui, & les deux autres pour Moïſe & pour Elie. Mais, Moïſe, Elie, & lui, furent en même tems environnez d'une Nuée lumineuſe, qui acheva de dérober les Prophêtes à la vue des Diſciples ; & il ſortit une Voix de cette Nuée, qui dit, *Voici mon cher Fils, le digne Objet de ma Complaiſance : c'eſt lui ſeul qu'il faut écouter* (9). Au ſon de

CITATIONS.

(2) *Gravati ſomno.*

(3) *Facta eſt dum oraret ſpecies vultus ejus altera.* Luc. IX, 28.

(4) *Reſplenduit facies ejus ſicut ſol.* Matth. XVII. *Veſtitus ejus albus & refulgens velut nix.* Marc. VI.

(5) *Viſi in majeſtate.*

(6) *Evigilantes viderunt timore exterriti.*

(7) *Cum diſcederent.*

(8) *Non enim ſciebat quid diceret.*

(9) *Hic eſt Filius meus cariſſimus, in quo mihi bene complacui : ipſum audite.* Marc.

de ces Paroles, les Diſciples tombérent d'effroi le Viſage contre terre (10); mais, Jéſus s'approcha d'eux, il leur dit de ſe lever, & de ne rien craindre. Ils haufſérent les yeux, & ils ne virent plus que lui. Il leur défendit fortement, en deſcendaut avec eux de la Montagne, de parler de ce qu'ils y avoient vû, qu'il ne fût mort & reſſuſcité, & ils lui obéïrent fidélement; mais, ils étoient toûjours bien en peine de ce qu'il vouloit dire de reſſuſciter (11).

Il rejoignit le Peuple & les autres Diſciples dans la Plaine, & il les trouva qui diſputoient avec des Docteurs. Comme il en demandoit le ſujet, un Homme, dont le Fils unique étoit poſſédé d'un Demon ſourd & muet, ſe vint jetter à ſes pieds, & après une longue éxagération des Violences de cet Eſprit, il dit, qu'il avoit préſenté ſon Enfant aux Diſciples, mais qu'il n'avoient pû le guérir. *O Troupe méchante & incrédule!* s'écria Jéſus à ce Diſcours, *juſqu'à quand faudra-t-il que je ſouffre de vous* (1)? Enſuite, il ſe fit amener l'Enfant, & auſſi-tôt l'Eſprit commença à le tourmenter, & le jetta par terre avec des Convulſions horribles (2). Jéſus démanda depuis combien de tems il y étoit ſujet? Le Pere répondit, que c'étoit dès ſon plus bas âge, que

CITATIONS.

(10) *Audientes cecidérunt in faciem ſuam, & timuérunt valde.* Matth.

(11) *Verbum continuérunt apud ſe conquirentes quid eſſet, cum à mortuis reſurrexerit.*

(1) *O generatio incredula & perverſa! quouſque ero vobiſcum, uſque quo patiar vos?* Matth. XVII, 16.

(2) *Volutabatur ſpumans, &c.* Marc. IX, 19.

que le Démon l'avoit jetté pluſieurs fois ainſi dans le Feu & dans l'Eau, pour le faire périr; & il conjura de nouveau Jéſus d'avoir pitié d'eux, s'il le pouvoit. *Mais plûtôt*, lui répondit Jéſus, *ſi vous-même pouvez croire; car, tout eſt poſſible quand on croit* (3). *Oui je croi, Seigneur*, dit auſſi-tôt cet Homme en pleurant; *mais, faites que je croye encore mieux* (4). Alors, le Peuple ſe preſſant autour d'eux pour voir ce qui arriveroit, Jéſus reprit le Démon de ſa Cruauté, & lui commanda de ſortir de ce Corps pour n'y rentrer jamais. Il obéït avec de grands cris, & il agita encore le Poſſédé avec tant de Violence en le quittant, que tout le monde le crut mort (5). Mais, Jéſus le prenant par la main le fit lever, & le rendit à ſon Pere parfaitement guéri. Tous ceux qui étoient préſens admirérent la Grandeur de Dieu, & diſoient entre eux, *Il a bien fait toutes choſes: il a rendu l'Ouie aux Sourds, & la Parole aux Müets* (6).

Pendant que Jéſus voyageoit ainſi par la Galilée, il mangeoit indifférement avec toute ſorte de gens, Publicains & autres Pécheurs: &, comme les Phariſiens s'en ſcandaliſoient toû-

CITATIONS.

(3) *Si quid potes. Si potes credere: omnia poſſibilia ſunt credenti, &c.*

(4) *Continuò, Credo Domine, adjuva incredulitatem meam.*

(5) *Cùm videret concurrentem turbam increpavit, & amplius ne introeas in eum: & exclamans, multùm diſcerpens eum, &c.*

(6) *Bene omnia fecit, & ſurdos fecit audire & mutos loqui.* Marc. VII, 37.

toûjours (1), *Qui de vous*, leur dit-il un jour, *ayant perdu une des Brebis de ſon Troupeau, ne quitteroit pas le reſte pour aller la chercher? Et ſi vous la trouviés, ne la chargeriés-vous pas avec plaiſir ſur vos épaules, & ne vous donneroit-elle pas beaucoup plus de joie que toutes les autres qui ne ſe ſeroient point égarées? Je vous dis de même, qu'on ſe réjouit beaucoup plus dans le Ciel pour un Pécheur qui fait Pénitence, que pour un grand nombre de Juſtes qui n'ont aucun beſoin d'en faire. Le plus jeune*, leur dit-il enſuite ſur le même Sujet, *des Enfans d'un Homme qui avoit de grands Biens, ayant perſuadé à ſon Pere de lui donner la Part qui lui en devoit venir (2), l'emporta avec lui en Païs étranger, où il l'eut bien-tôt diſſipée en toutes ſortes de Débauches (3). Peu de tems après il y eut une grande Famine dans le Païs où il étoit, & le Pain y devint ſi rare, qu'il fut réduit à garder les Pourceaux pour en avoir; encore lui en donnoit-on bien peu: & une fois qu'il envioit en lui-même les Animaux dont il avoit ſoin, de ce qu'on ne leur épargnoit point leur nourriture (4), il s'alla ſouvenir combien d'Ouvriers avoient de reſte dans ſa Maiſon paternelle de ce qu'il n'avoit pas aſſez. Sur cette Penſée, il ſe réſoud à partir pour y retourner, ſans autre prétention que d'y être nourri comme le moindre de tous. Son Pere, s'étant trouvé ſur*

CITATIONS.

(1) *Murmurabant.* Luc. XV.
(2) *Portionem ſubſtantiæ quæ me contingit.*
(3) *Vivendo luxuriosè.*
(4) *Cupiebat implere ventrem ſuum de ſiliquis quas porci manducabant.*

TAYLOR INST. OXFORD

ſur le chemin par où il arrivoit, le reconnut de loin : il en fut touché de pitié; & , courant au devant de lui pour l'embraſſer, Je ſuis coupable, *lui dit ſon Fils*, devant Dieu & devant vous, & ne mérite plus d'être appellé votre Enfant. *Mais le Pere, ne ſe ſentant pas de Joie, lui fit apporter d'autres Habits* (5), *& commanda qu'on préparât un grand Feſtin*, pour ſe réjoüir, *diſoit-il*, de ce que ſon Fils étoit reſſuſcité. *Comme ils étoient à table, l'Ainé de la Maiſon, qui revenoit des Champs, entendit en approchant du Logis le ſon des Inſtrumens qu'il avoit fait venir pour la Fête; & , en ayant appris le ſujet par un Domeſtique qu'il rencontra, il en conçut tant d'Indignation, qu'il ne vouloit point y rentrer, quoique ſon Pere même ſortît pour l'en prier.* Il y a tant de tems, *lui dit cet Ainé*, que je vous ſers avec toute la Soumiſſion & l'Attachement que vous ſçavez, ſans que vous m'ayés jamais donné de quoi faire le moindre Régale à mes Amis; & votre Puiné n'eſt pas ſi-tôt revenu de manger tout le Bien que vous lui avez donné avec les Femmes de mauvaiſe Vie, que vous prodiguez le reſte pour honorer ſon Retour (6)! Mon Fils, *répondit le Pere*, vous avez toûjours été avec moi, & tout ce que j'ai eſt pour vous; mais, j'avois perdu votre Frere, & je me réjoüis de l'avoir retrouvé.

CITATIONS.

(5) *Stolam primam.*

(6) *Ecce tot annis ſervio tibi, & nunquam mandatum tuum præterivi, & nunquam dediſti mihi hœdum ut cum amicis meis epularer. Sed poſtquam filius tuus hic, &c.*

Entre autres Villes où Jéſus paſſa, il fut encore à Capharnaüm. Il falloit payer certain Tribut par tête (*LXXVI*) en y arrivant, & ceux qui le recevoient ayant demandé à Simon Pierre ſi ſon Maître ne payoit pas, il leur promit de les ſatisfaire. Quand ils furent dans le Logis, Jéſus lui dit, *Simon, de qui croyez-vous que les Rois de la Terre éxigent des Tributs; de leurs Enfans, ou des Etrangers* (1)? Et Simon ayant répondu que c'étoit des Etrangers, *Les autres*, reprit Jéſus, *en doivent donc être éxemts. Cependant*, ajoûta-t-il, *afin de ne ſcandaliſer perſonne, allez à la Mer, jettez la ligne, & vous trouverez dans le prémier Poiſſon que vous prendrez une Piece d'Argent, dont vous payerez à ces Gens ce que vous leur avez promis.*

Ce fut alors qu'on lui vint apporter la Nouvelle du Maſſacre de quelques Galiléens (*LXXVII*), que Ponce Pilate, qui com-

man-

CITATIONS.

(1) *A filiis ſuis, an ab alienis?* Matth. XVII; 24.

REMARQUES.

(*LXXVI*) Il étoit de deux Drachmes par tête; ce qui revenoit à quelque quinze Sols de notre Monnoye.

(*LXXVII*) On ne ſçait préciſement, ni qui ils étoient, ni ce qu'ils avoient fait. On juge ſeulement que ce pouvoient être des Sectateurs d'un Judas Gaulanite ou Galiléen, qui avoit peu d'années auparavant établi une quatriéme Secte parmi les Juifs. Cette Secte avoit beaucoup de rapport avec les Phariſiens, & ſes principaux Dogmes avoient pour But l'Indépen-

dance

mandoit en Judée pour les Romains, avoit fait tuer dans le tems qu'ils ſacrifioient (1). *Penſez-vous*, dit Jéſus ſur ce ſujet à ceux qui lui racontoient cette Action, *que ces Malheureux fuſſent les plus grands Pécheurs de toute la Galilée? Il en eſt d'eux comme de ces dix-huit Perſonnes, ſur qui tomba la Tour de Siloé, & qui furent enterrez ſous ſes ruines. Ce n'eſt pas à dire qu'il n'y en eût point de plus criminelles dans Jéruſalem. Auſſi, ces Galiléens n'étoient pas les plus coupables de tous*; &,

CITATIONS.

(1) *Quorum ſanguinem Pilatus miſcuit cum ſacrificiis eorum.* Luc. XIII.

REMARQUES.

dance & la Ruine de l'Autorité des Romains. Il falloit que ces Galiléens fuſſent venus ſacrifier à Jéruſalem, car Pilate n'avoit aucune Autorité en Galilée; & que ſur quelque Avis de leurs mauvais Deſſeins, il trouvât à propos de s'en défaire de cette maniere. Philon aſſûre qu'il étoit fort cruel & fort violent, ainſi qu'on le peut juger par ſon Entrepriſe ſur le Tréſor du Temple, & par les Drapeaux & les Boucliers où étoient les Images de l'Empereur, qu'il fit entrer dans Jéruſalem, contre la Loi & les Privileges des Juifs. Il y a apparence, que l'Exécution, dont il s'agit ici, ne leur fut gueres moins odieuſe, & qu'elle ne fut pas oubliée dans les Plaintes qu'ils firent de lui depuis au Gouverneur de Sirie de qui il dépendoit, & qui obligérent ce Gouverneur à l'envoyer à Rome rendre compte de ſa Conduite à l'Empereur. Quelques Auteurs prétendent qu'il en fut éxilé; mais, il n'y a gueres d'apparence que Joſeph, qui n'en dit rien, l'ait ignoré, & moins encore qu'il l'ait oublié.

ſi vous ne faites Pénitence, vous périrez auſſi cruellement qu'ils ont péri.

Environ ce même tems, les Phariſiens, qui cherchoient à lui faire dire quelque choſe qui déplût au Peuple (1), lui demandérent s'il étoit permis à un Homme de répudier ſa Femme quand il lui plaiſoit? Il leur demanda lui-même ce que Loi en avoit ordonné; &, comme ils eurent répondu qu'elle le permettoit ainſi, *N'avez-vous pas lû*, leur dit-il, *que celui qui créa l'Homme au commencement fit auſſi la Femme, & qu'il dit que cet Homme quitteroit ſon Pere & ſa Mere pour s'attacher à cette Femme, & n'être qu'une même Chair avec elle* (2)? *Pourquoi ſéparer ce que Dieu a joint? D'où vient donc*, reprirent-ils, *que Moiſe nous l'a permis? Ce fut*, répondit-il, *à cauſe de la dureté de vos Cœurs; car, il n'en alloit pas de même avant lui* (3). Depuis, & quand il fut ſeul avec ſes Diſciples, ils lui dirent que ſi le Divorce n'étoit plus permis, il étoit bien plus avantageux de ne ſe pas marier du tout (4). *Voici*, leur répondit-il, *qui ne ſera entendu que de ceux à qui il a été donné de l'entendre* (5). *Il y a trois ſortes d'Eunuques: les uns le ſont de naiſſance: les Hommes en ont fait d'autres, qui ne l'étoient pas; mais, il y en a de volontaires, qui*

CITATIONS.

(1) *Tentantes eum.* Matth. XVI.

(2) *Erunt duo in carne una.* Matth.

(3) *Ab initio autem non fuit ſic.*

(4) *Si ita eſt cauſa hominis cum uxore, non expedit nubere.* Matth. XIX, 10.

(5) *Non omnes capiunt verbum iſtud, ſed quibus datum eſt, &c.*

qui ſe le ſont eux-mêmes, en vivant comme s'ils l'étoient, pour entrer dans le Royaume du Ciel (6).

Une autre fois, ayant entendu ſes Diſciples diſputer fortement entre eux pendant le chemin, il voulut en ſavoir le Sujet quand ils furent arrivez au gîte. Ils n'oſérent d'abord le dire; mais à la fin ils lui avoüérent qu'ils étoient en différend lequel d'entre eux ſeroit le plus grand, & ils le priérent de les en éclaircir. *Si quelqu'un de vous*, leur dit-il alors, *veut être le prémier, il faut qu'il ſe croye le dernier, & le Serviteur de tous les autres*; &, appellant en même tems un petit Enfant, il le prit par la main, le mit au milieu d'eux (1), & l'ayant embraſſé (2): *Celui*, leur dit-il, *qui s'humiliera, & ſe fera petit comme cet Enfant, ſera le plus grand dans le Ciel; & vous n'y entrerez jamais, ſi vous ne devenez comme lui.* Il propoſoit toûjours cet âge, comme le Modelle de l'Humilité & de l'Innocence. Une fois entre autres, qu'on lui en préſentoit beaucoup afin qu'il les touchât (3), ſes Diſciples, croyant cette Occupation indigne de lui, ſe fâchérent contre ceux qui les préſentoient (4); mais,

CITATIONS.

(6) *Qui ſe-ipſos caſtraverunt propter regnum cœlorum.*

(1) *Advocans parvulum ſtatuit eum in medio eorum.* Matth. XVII.

(2) *Et accipiens, quem cum complexus eſſet.* Marc. IX, 35.

(3) *Offerebant iſti parvulos ut tangeret illos.* Marc. X, 13.

(4) *Comminabantur offerentibus.*

il en témoigna une Indignation extraordinaire (5), & rappellant ces Enfans qu'ils avoient rebutez ſi rudement, il les embraſſa (6), les benit, & dit à ſes Diſciples, *Laiſſez-les approcher de moi, & gardez-vous bien de les mépriſer; car, le Ciel n'eſt que pour eux & pour ceux qui leur reſſemblent* (7) : *& l'Intention de mon Pere eſt qu'il n'en périſſe pas un ſeul* (8). *Auſſi, ſi quelqu'un les ſcandaliſe, il vaudroit mieux pour lui qu'il fût au fond de la Mer.*

Entre autres Superſtitions que les Juifs tenoient de leurs Anciens (*LXXVIII*), ils croyoient

CITATIONS.

(5) *Indignè tulit.*
(6) *Et complexans eos.*
(7) *Talium eſt enim regnum Dei.* Luc. XVIII.
(8) *Non eſt voluntas antè Patrem veſtrum ut pereat unus de puſillis iſtis.* Matth. XVIII, 14.

REMARQUES.

(*LXXVIII*) Il y en avoit un Nombre infini de toutes ſortes, même de fort ſales & de fort horribles. Parmi celles qui ſe peuvent dire, la maniere, dont ils obſervoient les Fêtes moins ſolemnelles que le Sabbath, n'étoit pas des moins bizarres. En voici quelques Particularitez, pour ſervir d'Exemple, & pour faire voir juſqu'où peut aller l'Extravagance de l'Eſprit humain, quand il s'eſt une fois égaré des Voies qui lui ſont marquées par la Nature, ou par la Révélation. A cauſe que la Loi défendoit abſolument de faire du Feu, de quelque maniere, & pour quelque uſage que ce fût, le Jour du Sabbath, ils obſervoient aux autres Fêtes moins ſolemnelles, qu'il étoit permis d'en faire, de ne le ſouffler qu'avec la bouche par dedans

croyoient que c'étoit un Acte de Religion de ſe laver ſouvent. Les Phariſiens & les Docteurs, qui cherchoient toûjours des Prétextes pour accuſer Jéſus de violer la Loi ou la Tradition (1), ayant remarqué un jour que ſes Diſciples s'étoient mis à table ſans laver les mains (*LXXIX*), le trouvérent fort

CITATIONS.

(1) *Inſidiantes ei, & quærentes aliquid capere de ore ejus ut accuſarent eum.* Luc. XI, 54.

REMARQUES.

de*dans une* Canne vuidée, au lieu de le ſoufflet comme les Jours de Travail avec un Soufflet; & cela, parce, diſent leurs Rabbins, que le Soufflet eſt un Inſtrument trop artificiel, & qui ſert à pluſieurs métiers qu'il n'eſt permis d'éxercer qu'aux Jours de Travail. Ils n'ôſoient auſſi pêcher dans leurs Réſervoirs les Jours de ces moindres Fêtes, quoi qu'ils ne fiſſent point de ſcrupule de tuer la Volaille de leur baſſe Cour. Ils prenoient encore garde, en faiſant le Feu, à ranger le Bois d'une maniere qui ne reſſemblât point à celle dont on le diſpoſe quand on bâtit des Maiſons. Il n'étoit permis de ſe laver ce Jour-là, que les Pieds, & non pas tout le Corps. Il étoit défendu de toucher aux Oeufs que les Poules faiſoient; &, ſi un du jour ſe trouvoit mêlé parmi mille autres, il étoit également défendu de toucher à tous ces milles. Cependant, ſi on en trouvoit un tout formé dans une Poule qu'on tuoit, il étoit permis de la manger. Enfin, il étoit ordonné d'être gai & content tout le long du Jour, ſoi, ſa Femme, ſes Enfans, & ſes Valets.

(*LXXIX*) Ce n'étoit pas de les laver ſimplement, comme la Propreté y oblige. Il falloit

mauvais, & lui en demandérent la raiſon. Mais, il leur demanda lui-même, pourquoi ils

REMARQUES.

le faire avec certains Geſtes & certaines Cérémonies affectées. Un Rabin, qualifiant le Péché de ceux qui y manquoient, le met au même rang que le Commerce charnel avec une Femme publique; &, ce qui eſt encore plus étrange, la Tradition le déclaroit digne de Mort. Le fondement de cette Superſtition étoit, que les Phariſiens croyoient, que ſi un Etranger, ou un Juif même, ſouillé de quelqu'une des Impuretez déclarées par la Loi, avoit touché à quelque choſe de ce qu'ils mangeoient, ou aux Plats, ou aux Verres, ou à la Table, ou ce qui étoit bien pis à leurs Mains, tout ce qui avoit été touché ainſi par cet Etranger, ou par ce Juif impur, étoit ſouillé par cet Attouchement, & ſouilloit de même la Viande qu'il touchoit; que cette Viande ſouilloit enſuite le Corps où elle entroit; & qu'enfin ce Corps ainſi ſouillé ſouilloit auſſi l'Ame. Or, ils penſoient qu'il n'y avoit qu'à bien laver tout ce qu'ils touchoient, & avec quoi ils touchoient, pour éviter ce Malheur. Les Eſſéniens, qui étoient une autre Secte de Juifs dont l'Evangile ne parle point, & la plus auſtere de toutes, portoient encore plus loin cette Superſtition; car, s'il arrivoit que quelqu'un des moindres d'entre eux touchât par hazard en paſſant quelqu'un des plus avancés en Perfection & en Vertu, le plus ſaint ſe tenoit ſouillé par cet Attouchement, & il étoit obligé de s'en purifier incontinent par les Ablutions. De ces mêmes Principes vint auſſi la Secte de ceux qui ſe faiſoient batiſer tous les jours, & qu'on appella par cette raiſon Emerobatiſtes; perſuadez avec raiſon, que ſi tout ce qu'on touchoit d'impur ſouilloit l'Ame, il étoit moralement impoſſible qu'on ne fût ſouillé tous les jours de quelque maniere.

ils préféroient en tant de rencontres leur Tradition à la Loi? *Vous ne pouvez pas ignorer*, leur dit-il, *à quel point la Loi recommande d'honorer les Peres & les Meres; & vous tenez pourtant, que ſi un Fils offre au Temple ce qu'il pourroit employer à aſſiſter ſon Pere dans le beſoin, il ſatisfait au Commandement, & n'eſt plus obligé de lui rien donner* (2) (*LXXX*). *Ne dites-vous pas encore, que ſi quelqu'un jure par l'Autel, ou par le Temple,*

CITATIONS.

(2) *Si dixerit homo patri aut matri, donum quodcumque ex me tibi profuerit.* Marc. VII, 11. *Vltrà non dimittitis eum quidquam facere patri ſuo aut matri.*

REMARQUES.

(*LXXX*) C'eſt ici l'une des Opinions que les Sacrificateurs, preſque tous Phariſiens, avoient inventé, pour s'attirer tout le Bien du Peuple ſous divers Prétextes, quelque impies qu'ils fuſſent dans le fond, comme celui-ci, & contraires manifeſtement à la Loi de Dieu. Il eſt aiſé de juger qu'il y en devoit avoir bien d'autres, puis qu'on en étoit venu juſqu'à ce point: & l'Abus étoit à la fin monté à tel excès, au rapport d'Origene, que les Débiteurs conſacroient leur Dette au Temple, pour en fruſtrer les Créanciers; car, c'étoit une Maxime inconteſtable, que tout ce qui y étoit donné, de quelque maniere que ce fût, & ſoit qu'on eût Droit d'en diſpoſer, ou qu'on ne l'eût pas, étoit dès-lors hors de Commerce & de toute Puiſſance humaine. Tout de même, quand les Créanciers ne pouvoient pas ſe faire payer, ils donnoient au Temple ce qui leur étoit dû, & les Sacrificateurs avoient des moyens de contraindre les Débiteurs, qui leur étoient tout particuliers.

il ne s'oblige à rien; mais, que s'il jure par l'Or du Temple, ou par l'Offrande qui eſt ſur l'Autel, ſon Serment l'oblige? Inſenſez que vous êtes (3)! *Lequel eſt plus digne de Reſpect, de l'Or qui ſert à l'Ornement du Temple, ou du Temple qui ſanctifie cet Or? de l'Offrande qui eſt ſur l'Autel, ou de l'Autel qui ſanctifie cette Offrande? Combien de choſes ſemblables peut-on reprocher à votre Tradition? O Hypocrites! qu'Iſaie vous a bien dépeints, quand il a dit*, Cette Nation m'honnore des Lévres: mais, leur Cœur eſt bien loin de moi; & rien ne leur ſera plus inutile, que le Culte qu'ils ont inventé pour me rendre (4). *Sçachez*, continua-t-il en s'addreſſant au Peuple qu'il appella à lui, *que rien de ce qui entre dans la Bouche de l'Homme ne peut le ſouiller, mais ſeulement ce qui en ſort. Malheur à ceux qui ont ſi grand ſoin de nettoyer le Dehors, pendant que le Dedans eſt plein d'Injuſtice, de Malice, & d'Impureté* (5); *ſemblables à ces Sépulcres blanchis, qui paroiſſent beaux à les voir, & n'enferment que de la Pourriture* (6). *Malheur à ceux qui payent ſi éxactement la Dîme des moindres Herbes, non qu'ils ne ſoient loüables de la payer, mais parce qu'ils négligent en même tems ce qu'il y a de plus important dans la Loi, la Foi, la Juſtice,*

CITATIONS.

(3) *Stulti & cœci!*

(4) *In vanum me colunt docentes doctrinas & præcepta hominum.*

(5) *Væ vobis quia mundatis quod de foris eſt, intus autem &c.* Matth. XXIII, 25.

(6) *A foris ſpecioſa omni ſpurcitia.*

Juſtice, & la Miſéricorde (7). *Malheur à ceux qui font leurs bonnes Oeuvres* (8) *devant le monde pour être vûs, & ſous prétexte de leurs longues Pierres uſurpent impunément le Bien des Veuves* (9). *Que ſert de me crier,* Seigneur, Seigneur, *ſi l'on ne fait rien de ce que je commande? On n'entrera pas plus facilement dans le Royaume de mon Pere. Malheur, enfin, à ceux qui obligent les autres à des Devoirs auſquels ils n'ont jamais ſongé de ſatisfaire eux-mêmes, & qui ne voudroient pas avoir touché du bout du doit* (10) *les Fardeaux dont ils chargent les épaules de leurs Freres : A qui la Clef de la Science a été confiée (LXXXI), & qui, bien loin d'y introduire*

CITATIONS.

(7) *Decimatis mentham & rutam & omne olus : hæc oportuit facere, & illa non omittere.* Luc.

(8) *Graviora.*

(9) *Comeditis domos viduarum ſub obtentu prolixæ orationis.*

(10) *Uno digito veſtro.*

REMARQUES.

(*LXXXI*) C'eſt-à-dire, les Ecritures, & leur vraie Intelligence, que vous corrompez, & dont vous fruſtrez en quelque ſorte le Peuple par vos Traditions impies, & autres faux ou inutiles Enſeignemens, qui lui inſpirent une Confiance entiere dans le Culte vain où vous l'engagez ; & cette Confiance l'empêche d'éxaminer quel eſt le veritable, & de s'y adonner. Outre cela, c'eſt que la maniere de conferer le Pouvoir d'interpréter la Loi & les Prophêtes, parmi les Juifs, étoit de donner effectivement une vraie Clef à celui qui recevoit ce Pouvoir, avec certaines Cérémonies.

duire les autres, ne s'en ſervent pas eux-mêmes, & ſont cauſe que perſonne n'y peu entrer: Qui font ſcrupule des plus légeres Fautes, & n'en font aucun des plus grands Crimes (11): *Qui veulent avoir par tout les prémieres Places, être ſaluez & reſpectez de tout le monde* (12), *& appellez Maîtres, Peres, & Docteurs; quoi qu'il n'y aye qu'un ſeul Docteur, qui eſt le Chriſt* (13), *& qu'il ſoit défendu d'appeller perſonne ſur la Terre du Nom de Pere, parce qu'il n'y en a qu'un ſeul qui eſt dans le Ciel.*

Un Phariſien, leur dit-il encore ſur le même Sujet, *& un Publicain, allérent un jour au Temple, de compagnie, pour y prier. Le Phariſien ſe tenant debout parloit ainſi à Dieu en lui même* (1): Seigneur, je vous remercie de ce que je ne ſuis ni Voleur, ni Adultere, ni Ivrogne comme les autres Hommes, comme ce Publicain que voici (2); mais, au contraire, que je jeûne deux fois la Semaine, & paye la Dîme de tous mes Biens. *Le Publicain, cependant, caché dans un coin, n'ôſoit pas ſeulement lever les yeux au Ciel* (3); *&, ſe contentant de frapper ſa poitrine bien fort, il diſoit*, Mon Dieu, ayés pitié de moi, pau-

vre

CITATIONS.

(11) *Excolentes culicem, camelum glutientes.*

(12) *Diligitis primas catedras, ſalutationes.*

(13) *Et patrem nolite vocare vobis ſuper terram; unus eſt enim pater veſter qui in cælis eſt.* Matth. XXIII, 8.

(1) *Apud ſe.* Luc. XVIII, 9.

(2) *Velut etiam hic Publicanus.*

(3) *A longè ſtans nolebat nec oculos ad cælum levare.*

vre Pêcheur ! *Je vous aſſûre qu'il fut juſtifié avant que de ſortir* (4), *& que le Phariſien ne le fut pas; car, quiconque ſe glorifie ſera humilié, & qui s'humilie ſera glorifié.*

Les Diſciples lui dirent depuis, qu'il avoit fort ſcandaliſé les Phariſiens par ce Diſcours. *Laiſſez-les aller*, leur dit-il : *ce ſont des Aveugles, qui en menent d'autres, avec leſquels ils tomberont tôt ou tard dans le Précipice.* Enſuite, Simon Pierre l'ayant prié de leur expliquer ce qu'il avoit dit, que l'Homme n'étoit pas ſouillé de ce qui entroit dans ſa Bouche, mais ſeulement de ce qui en ſortoit. *Quoi!* s'écria-t-il, *Vous n'entendez encore rien* (1)! *Ne concevez-vous pas que ce n'eſt pas au Cœur que vont les Choſes que l'Homme mange, & qu'ainſi elles ne ſçauroient le ſoüiller ? Si ſont bien celles qui en ſortent, les mauvaiſes Penſées, l'Orgueil, la Malignité, la Fraude, l'Envie, la Folie, le Blaſphême, la Fornication, l'Adultere, l'Avarice, le Larcin, le Meurtre, le faux Témoignage* (2). *Voilà les Choſes qui ſouillent l'Homme, & non pas de ne point laver ſes mains.*

C'étoit ainſi qu'il condamnoit en toute rencontre l'Orgueil & la Superſtition des Phariſiens. Une fois, entre autres, qu'il étoit à table chez l'un d'eux nommé Simon, une Femme de la Ville, qui avoit vécu juſqu'alors dans le Deſordre, vint par derriere ſe jetter à

CITATIONS.

(4) *Deſcendit juſtificatus.*

(1) *Adhuc & vos ſine intellectu eſtis !* Matth. XV, 18.

(2) *Nequitiæ, dolus, oculus malus, ſtultitia.*

ſes Pieds. Elle les arroſa de ſes Larmes, elle les eſſuya avec ſes Cheveux, & les baiſant pluſieurs fois elle ſe mit à les laver avec une Huile de Parfum qu'elle avoit apporté dans un Vaſe d'Albâtre (*LXXXII*). Auſſi-tôt, le Maître du Logis dit en lui-même (1), que ſi ſon Hôte étoit Prophête, il ne ſouffriroit pas que cette Femme le touchât, parce qu'il ſçauroit que c'étoit une Péchereſſe (2) (*LXXXIII*). Mais, Jéſus connoiſſant ſa Pen-

CITATIONS.

(1) *Intrà ſe.* Luc. VII, 39.
(2) *Quæ & qualis mulier.*

REMARQUES.

(*LXXXII*) Il n'y a d'extraordinaire en cette Action, que la qualité de la Liqueur; car, du reſte, c'étoit une Coûtume commune parmi les Orientaux de laver les Pieds aux Etrangers qui arrivoient, auſſi-bien que de les baiſer : & c'eſt pourquoi Jéſus Chriſt reproche ici au Phariſien d'y avoir manqué. Cela ſe faiſoit le plus ſouvent à l'entrée du Repas, comme Notre Seigneur le fit à ſes Diſciples : ſoit par quelque raiſon de ſanté, ou parce qu'on ſe baignoit volontiers immédiatement avant que d'entrer à Table; & l'on lavoit toûjours les Pieds à ceux qui ſortoient du Bain, parce que c'étoit la ſeule partie du Corps qui ſe pouvoit ſalir en ſortant. D'ordinaire, on ne lavoit qu'avec de l'eau; mais, quand on vouloit régaler les Hôtes, on employoit des Liqueurs de prix, dont on frottoit auſſi la Tête & les Cheveux. On peut voir dans le Roman Grec d'Iſmene & Iſmenias, qu'on faiſoit rendre ce Service en de certains Lieux par les Enfans même de la Maiſon, pour plus grand Honneur.

(*LXXXIII*) C'eſt que les Phariſiens croyoient

Penſée lui dit, *Simon, j'ai une Queſtion à vous faire* (3). *Un Uſurier, qui avoit deux Débiteurs inſolvables, l'un de cinq cens Deniers, & l'autre de cinquante, leur quitta ce qu'ils lui devoient. A votre Avis, lequel des deux eut plus de ſujet de l'aimer?* Ce fut *ſans doute*, répondit le Phariſien, *celui qui lui devoit davantage* (4). *Sans doute*, reprit Jéſus. *Jugez donc de cette Femme* (5). *Je ſuis entré dans votre Maiſon, & vous ne m'avez point lavé les Pieds : elle les a baignés de ſes Larmes, & eſſuyés avec ſes Cheveux. Vous ne m'avez point embraſſé : elle ne ſe laſſe point de les baiſer; & elle leur fait un Honneur, que vous n'avez pas daigné faire à mon Viſage. Auſſi, je vous aſſûre, que beaucoup de Péchés lui ſont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé; mais, elle n'aimeroit pas tant, s'il y avoit moins eu à lui pardonner* (6).

CITATIONS.

(3) *Habeo tibi aliquid dicere.*
(4) *Æſtimo quia is, &c.*
(4) *Rectè judicaſti : vides hanc mulierem.*
(6) *Cui autem minus dimittitur, minus diligit.*

REMARQUES.

ent qu'on étoit ſouillé par l'Attouchement d'une Perſonne de mauvaiſe Vie, quelque purs que fuſſent ceux qu'elle touchoit.

LA

LA VIE DE JÉSUS CHRIST.

LIVRE TROISIEME.

CEPENDANT, le tems de la Fête des Tabernacles (*LXXXIV*), qui ſe célébroit au milieu de la 7me (*LXXXV*) Lune

REMARQUES.

(*LXXXIV*) C'étoit une Fête inſtituée par Moïſe, en mémoire du tems que le Peuple de Dieu, fuyant d'Egipte ſous ſa Conduite, campa dans le Deſert. En cette commémoration les Juifs abandonnoient leurs Maiſons pendant les ſept jours que la Fête duroit, & demeuroient dans des Tentes (ou Tabernacles) faites de Rameaux d'Arbres, qu'ils dreſſoient exprès pour cet uſage dans les Champs, & loin de toute Habitation. Il y avoit pluſieurs Sacrifices & Cérémonies particulieres à cette Solemnité.

(*LXXXV*) A commencer l'Année par le Mois de Mars, comme les Hébreux la commençoient pour les choſes de la Religion, ainſi que Moïſe

ne (*LXXXVI*) étant arrivé, les Proches de Jéſus, qui ne croyoient point en lui (1), vinrent lui parler ainſi. *Puis que vous faites de ſi grandes Choſes*, lui dirent-ils, *quittez ce Païs, & allez en Judée à la Fête, afin que votre Puiſſance éclate devant tout le monde* (2). *Ce n'eſt pas le moyen de vous rendre célébre, que de vous cacher toujours* (3). *Mon tems*, leur répondit-il, *n'eſt pas encore accompli. Pour vous, à qui tous les tems ſont égaux, vous y pouvez aller.* Il demeura donc encore en Galilée, pendant qu'ils allérent à Jéruſalem; mais, il partit bien-tôt après pour les ſuivre. Il ne ſe fit point connoitre par les chemins (4), & ayant envoyé devant lui quel-

CITATIONS.

(1) *Neque credebant in eum.* Joan. XII.

(2) *Si hæc facis, manifeſta te ipſum mundo.*

(3) *Nemo in occulto quid facit, & quærit ipſe in palam eſſe.*

(4) *Non manifeſtè, ſed quaſi in occulto.*

REMARQUES.

Moïſe l'avoit ordonné, parce que c'étoit dans ce Mois qu'ils étoient ſortis d'Egipte. Pour tout le reſte, ils la commençoient par celui de Septembre, parce qu'ils croyoient que c'étoit le Mois auquel le Monde avoit été créé.

(*LXXXVI*) C'eſt-à-dire Mois, parce que les Hébreux ſuivoient ceux de cet Aſtre comme les anciens Gaulois, & non pas ceux du Soleil comme nous. C'eſt pourquoi les plus grandes Solemnitez de la Loi étoient affectées à certains tems préfix du Cours & du Décours de la Lune, comme il paroit encore à notre Pâque que nous célébrons en même tems que la leur. Auſſi, tous les jours de nouvelle Lune étoient de grandes Fêtes pour eux.

quelques Diſciples pour lui préparer des Logis (5), les Habitans d'une Ville de Samarie, par où il devoit paſſer, refuſéreut de le recevoir, parce qu'ils connurent qu'il alloit à Jéruſalem pour la Fête (6) (*LXXXVII*), & que leur Religion défendoit d'y aller. Les Fils de Zébédée, indignés de ce Refus, lui demandérent s'il vouloit qu'ils fiſſent deſcendre le Feu du Ciel ſur cette Ville (7), comme Elie avoit fait autrefois (*LXXXVIII*) ? Mais, il

CITATIONS.

(5) *Ante conſpectum ſuum.* Luc. IX, 52.
(6) *Quia facies ejus erat euntis Jeruſalem.*
(7) *Vis dicimus ut ignis deſcendat.*

REMARQUES.

(*LXXXVII*) C'étoit une Difficulté ordinaire à toutes les grandes Fêtes des Juifs, entre les Galiléens & les Samaritains, à cauſe de la Situation de la Samarie, qu'il falloit néceſſairement que les Galiléens traverſaſſent pour aller en Judée : &, comme l'Evangile nous apprend qu'ils étoient fort reconnoiſſables à leur Langage, il n'étoit pas fort difficile aux Samaritains de connoître, *à leur mine*, comme dit Saint Luc, qu'ils alloient aux Fêtes, quand c'en étoit le tems. On peut voir au V Chapitre du XX Livre des Antiquitez de Joſeph un Différent qui arriva à cette même occaſion dans un Bourg de ce Païs, & qui ne ſe termina pas ſi doucement que celui-ci. Du reſte, on comprend bien par ce qui a déjà été dit ailleurs des Samaritains & de leur Religion, pourquoi ils faiſoient conſcience de loger ceux qui alloient aux Fêtes de Jéruſalem.

(*LXXXVIII*) Ochozias, Roi d'Iſraël, étant extrémement malade, voulut conſulter un faux Dieu

il rejetta cette Propoſition avec horreur (8). *Vous ne ſçavez pas*, leur dit-il, *à quel Eſprit vous êtes appellez* (9). *Le Fils de l'Homme n'eſt pas venu, pour faire périr les Hommes, mais pour les ſauver.*

En effet, comme il entroit dans un Bourg de ce même Païs, il rencontra dix Lépreux qui l'appellérent d'abord par ſon Nom; &, élevant leurs voix pour en être entendus, parce qu'ils ſe tenoient loin de lui (1), le conjurérent d'avoir pitié d'eux. Il leur dit de s'aller montrer au Sacrificateur, comme tous ceux qui guériſſoient y étoient obligés par la Loi; & en y allant ils furent guéris. L'un d'eux, qui étoit Samaritain, revint après ſe jetter à ſes pieds, pour lui rendre graces; & Jéſus ayant demandé où étoient les neuf autres? *Il n'y a*, dit-il, *que cet Etranger, qui donne gloire à Dieu.*

Il

CITATIONS.

(8) *Converſus increpavit eos.*
(9) *Neſcitis cujus ſpiritus eſtis.*
(1) *Steterunt à longè, & levaverunt vocem.* Luc. XVII, 12.

REMARQUES.

Dieu ſur ce qui arriveroit de ſon Mal. Ceux, qui y alloient de ſa part, rencontrérent Elie en leur chemin, & il leur prédit la Mort de leur Maître, pour la Peine de ſon Idolâtrie. Ce Prince, irrité de cette Prédiction, envoya conſécutivement deux Troupes de cinquante Soldats chacune avec un Capitaine, pour prendre le Prophête, dans une Montagne où il s'étoit retiré; mais, il fit deſcendre ſur eux le Feu du Ciel, qui les dévora tous en un inſtant.

Il ne perdoit aucune occaſion de faire remarquer le peu de Foi des Juifs en comparaiſon des autres Peuples, dont il leur prédiſoit en toute rencontre la Converſion. *J'ai encore d'autres Brebis*, leur dit-il quelque tems après, prêchant dans le Temple, *qui ne ſont pas de cette Bergerie ; mais, il faut que je les amene* (1), *& il n'y aura qu'un Troupeau, & qu'un Paſteur.* Et, parce qu'ils ne pouvoient ſouffrir qu'il dit, que les Gentils leur ſeroient égalez, il leur reprocha une fois ainſi leur Orgueil & leur Inhumanité. „ Cer-
„ tain Homme„ , leur dit-il, „ étant ſorti de
„ grand matin de ſa Maiſon, pour envoyer
„ des Ouvriers à ſa Vigne, demeura d'ac-
„ cord, avec les prémiers qui ſe préſenté-
„ rent, de leur donner un Denier pour leur
„ Journée. Trois heures après, il en trouva
„ d'autres par les rues, qui ne faiſoient
„ rien (2), & il les y envoya auſſi, en leur
„ promettant de les ſatisfaire. Il en fit ainſi
„ aller pluſieurs à différentes heures du jour ;
„ & même, comme la nuit approchoit déjà,
„ en ayant encore recontré qui ne ſçavoient
„ que faire, il leur demanda pourquoi ils de-
„ meuroient oiſifs tout le jour ? Et ces Gens
„ ayant répondu qu'ils n'avoient trouvé per-
„ ſonne à qui ſe loüer, il les envoya travail-
„ ler pour lui comme les prémiers. La nuit
„ étant venue, il dit à ſon Oeconôme (3) de
„ les appeller tous pour les payer. Ceux,
„ qu'il

CITATIONS.

(1) *Illas oportet me adducere.* Joan. X.
(2) *Stantes in foro otioſos.* Matth. XX, 3.
(3) *Procuratori ſuo.*

„ qu'il avoit loüez il n'y avoit qu'une heure
„ furent les prémiers ſatisfaits ; &, ayant reçu
„ chacun un Denier pour leur Salaire, les
„ autres, qu'il avoit loüez dès la pointe du
„ jour, s'imaginérent auſſi-tôt qu'ils auroient
„ davantage : mais, ils furent extrémement
„ ſurpris, & ſe prirent à murmurer bien fort,
„ quand ils virent qu'on ne leur donnoit auſſi
„ qu'un Denier. *Mon Ami*, dit le Maître à
„ l'un d'eux, *quel Tort vous fais-je ? Ne ſom-*
„ *mes-nous pas demeurez d'accord au Prix*
„ *que je vous donne ? Prenez ce que je vous ai*
„ *promis, & vous en allez. Que s'il me plaît*
„ *de donner autant à cet autre, qui n'a preſ-*
„ *que point travaillé, ne puis-je pas faire ce*
„ *que je veux de mon Bien ; & faut-il que*
„ *vous ſoyés méchant, parce que je ſuis bon* (4) ?
„ Je vous dis de même„ , continua Jéſus,
„ que les prémiers ſeront comme les der-
„ niers, & les derniers comme les pré-
„ miers (5).

La Fête des Tabernacles duroit ſept jours. Comme il étoit parti tard pour y aller, les Juifs le cherchérent inutilement pendant les trois prémiers. Ils n'étoient point d'accord ſur ſon ſujet : les uns en diſoient du Bien, d'autres l'appelloient Séducteur ; mais, ce n'étoient que des Bruits ſourds, & perſonne n'ôſoit en parler ouvertement en quelque maniere que ce fût, de crainte de ſes Ennemis (1).

Il

CITATIONS.

(4) *An oculus tuus nequam eſt, &c ?*

(5) *Erunt noviſſimi primi, & primi noviſſimi.*

(1) *Murmur multum erat in turbâ de eo, quidam enim dicebant quia bonus eſt, alii autem non, ſed ſeducit turbas. Nemo tamen palam loquebatur de illo propter metum Judæorum.* Joan. VII, 11.

Il parut pourtant au quatrieme jour, qui étoit le plus ſolemnel; &, s'étant mis à enſeigner dans le Temple, *Comment*, diſoient-ils, *cet Homme peut-il être ſi ſçavant, ſans avoir jamais étudié* (2)? *Ma Doctrine*, leur répondit-il, *n'eſt pas de moi: c'eſt la Doctrine de celui qui m'a envoyé. Si vous êtes diſpoſez à faire ſa Volonté, vous connoitrez ſi je parle de moi même, ou ſi c'eſt lui qui me fait parler. Quand on cherche ſa propre Gloire, c'eſt Signe qu'on parle de ſoi-même; mais, quiconque ne cherche que la Gloire de celui qui l'a envoyé, ne ſçauroit avoir ni Erreur ni Péché* (3). *Pourquoi donc me voulez-vous faire mourir*? *Vous êtes poſſédé du Demon*, lui répondit quelqu'un. *Qui eſt-ce, qui ſonge à vous faire mourir*? *Vous vous ſcandaliſâtes à la derniere Fête*, reprit-il, *de ce que je guéris un Malade le Jour du Sabbath. Cependant, quand Moïſe l'établit, vos Peres ne crurent pas le violer en continuant, comme ils firent, de circoncire dans ce Jour, ainſi qu'aux autres* (4). *Que s'il eſt permis de circoncire un Homme le Jour du Sabbath, pourquoi ſeroit-il défendu de le guérir*? Quelques-uns des Aſſiſtans ſe demandoient les uns aux autres, ſi ce n'étoit pas cet Homme que leurs Pontifes cherchoient pour le faire mourir? *Le voilà*, ajoutoient-ils, *qui prêche publiquement, & ils ne lui diſent rien. Ne ſeroit-ce point qu'ils auroient reconnu qu'il eſt vrai-*

CITATIONS.

(2) *Quomodo hic litteras ſcit, cùm non didicerit?*
(3) *Hic verax eſt & injuſtitia in illo non eſt.*
(4) *Unum opus feci, & omnes miramini propterea. Moïſes dedit vobis circumciſionem, non quia ex Moïſe eſt, ſed ex patribus & in Sabbato circumciditis.*

vraiment le Chriſt ? Mais, nous ſçavons ce qu'il eſt (*LXXXIX*) ; *& quand le Chriſt viendra, perſonne ne doit ſçavoir ſon Origine* (5). Il y en eut beaucoup d'autres, qui crurent en lui, & qui diſoient que quand le Chriſt viendroit, il ne pourroit pas faire de plus grandes choſes.

Ces Diſcours étant venus à la connoiſſance des Phariſiens (1), ils envoyérent, de concert avec les Pontifes, des Satellites pour le prendre (2); mais, il leur parla de cette ſorte. *Je ne ſerai plus gueres avec vous*, leur dit-il, *& je retournerai bien-tôt vers celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez alors, & ne me trouverez pas, & vous ne ſçauriés venir où je ſerai* (3). Ces Gens, non plus que les autres

CITATIONS.

(5) *Ecce palam loquitur, & nihil ei dicunt. Nunquid cognoverunt quia eſt (verè) Chriſtus? Sed hunc ſcimus undè ſit ; Chriſtus autem cùm venerit nemo ſcit undè ſit.*

(1) *Audierunt Phariſei turbam, murmurantem de illo hæc.*

(2) *Miniſtros.*

(3) *Adhuc modicum tempus vobiſcum ſum, & vado, &c.*

REMARQUES.

(*LXXXIX*) Ils vouloient dire qu'ils ſçavoient qui étoit ſon Pere, Joſeph le Charpentier : &, ſoit par la Prophétie d'Iſaïe, que le Meſſie naîtroit d'une Vierge, ou par la Figure de Melchiſedech, de qui on n'a jamais ſçu les Parens, ils étoient perſuadez qu'on ne devoit point connoître le Pere du Meſſie, & ils n'avoient point compris qu'il dût naître d'une Femme mariée.

autres Juifs, ne purent jamais comprendre le Sens de ces Paroles. Les uns diſoient, *C'eſt un Prophête*; les autres, *C'eſt le Chriſt. Mais*, reprenoient-ils auſſi-tôt, *le Chriſt doit venir de Bethléem, & de la Maiſon de David, & non pas de Galilée.* Cependant, ils auroient bien voulu s'en ſaiſir, mais ſon heure n'étoit pas venue (4); &, s'en étant retournez ſans rien faire, ils dirent pour leur excuſe, que jamais Homme n'avoit parlé comme lui (5). *Eſt-ce qu'il vous a auſſi gagnés?* leur dirent les Phariſiens. *Voyez ſi quelqu'un de nous, ou des Pontifes, croit en lui. Il n'y a que cette Foule ignorante & maudite, qui le ſuit* (6). *Mais*, dit Nicodême, celui qui le vint trouver de nuit au prémier Voyage qu'il fit à Jéruſalem, *il me ſemble que notre Loi ne juge perſonne ſans l'avoir entendu, & examiné ſes Actions. Eſt-ce que vous êtes auſſi Galiléen*, lui dirent-ils? *Liſez les Ecritures: vous verrez que jamais Prophete ne vint de Galilée* (*XC*). Ils ſe ſéparérent à ces mots, pour

CITATIONS.

(4) *Nec dum venerat hora ejus.* Joan. VIII, 20.
(5) *Nunquam locutus eſt homo ſicut hic homo.*
(6) *Sed turba hæc, quæ non novit legem maledicti ſunt.*

REMARQUES.

(*XC*) Cela étoit faux. Jonas, dont il a été parlé ci-deſſus, étoit inconteſtablement Galiléen; mais, ce n'eſt pas la ſeule Occaſion où les Phariſiens ont manqué de Bonne-Foi, en parlant contre Jéſus Chriſt. Au reſte, ce Mépris extrême, qu'ils avoient pour la Galilée, venoit de ce que la plus grande partie des Habitans de ce Païs deſcendoit des

pour ſe retirer chacun chez ſoi, & Jéſus ſortit de Jéruſalem pour aller paſſer la nuit ſur la Montagne des Oliviers.

Le lendemain, il revint au Temple dès la pointe du jour. Le Peuple s'aſſembla de nouveau autour de lui; &, comme ils les enſeignoit, les Phariſiens & les Docteurs lui amenérent une Femme qu'ils venoient de ſurprendre (1) en Adultere. *Maître*, lui dirent-ils, *ſelon Moïſe elle doit être lapidée. Vous, qu'en dites-vous?* Il étoit trop doux, pour la faire mourir; &, s'il lui pardonnoit, ils alloient l'accuſer de détruire la Loi (2). D'abord, au lieu de leur répondre, il ſe baiſſa, & ſe mit à tracer quelque figure ſur la terre avec le doigt; mais, étant preſſé de parler (3), il ſe releva, & leur dit, *Que celui de vous, qui ne ſe ſent coupable de rien, lui jette la prémiere Pierre.* Puis, il ſe rebaiſſa, & ſe mit à tracer ſur la terre comme auparavant. A cette Réponſe, chacun s'éxamina en ſon particulier, & leur Conſcience leur faiſant les

CITATIONS.

(1) *Modò.* Joan. VIII.

(2) *Moïſes mandavit nobis hujuſmodi lapidare, tu ergo quid dicis? Hoc autem dicebant tentantes eum, ut poſſent accuſare eum.*

(3) *Cùm perſeverarent interrogantes.*

REMARQUES.

des Aſſiriens que Salmanazar y avoit établis autrefois, après l'avoir conquis, & de ce qu'ils avoient gardé quelque choſe de leur ancienne Religion, dont ils faiſoient un Mélange impie avec la Juive, à ce que prétendoient les Phariſiens.

Reproches qu'il n'avoit pas voulu leur faire (4), inſenſiblement ils ſortirent tous du Temple, les plus vieux les prémiers, & les autres après. Alors, il ſe releva, & ne voyant plus que la Péchereſſe, *Femme*, lui dit-il, *que ſont devenus vos Accuſateurs ? Perſonne ne vous a-t-il condamnée ? Perſonne, Seigneur. Je ne vous condamnerai pas non plus*, reprit-il *Allez, & gardez-vous de pécher à l'avenir.*

Depuis, enſeignant encore dans le Temple près du Tréſor (1) (*XCI*), comme il di-

CITATIONS.

(4) *Audientes autem (& à conſcientiâ redarguti.)*
(1) *In Gazophilacio.*

REMARQUES.

(*XCI*) C'eſt-ce que Tacite a entendu, quand il a dit que ce Temple étoit d'une Opulence immenſe, *immenſæ opulentiæ Templum* : & c'eſt ce même Tréſor, dont Pilate voulut ſe ſervir pour ſubvenir à la Dépenſe de quelques Aqueducs qu'il vouloit faire pour la Commodité du Public ; que Craſſus allant contre les Partes avoit pillé ; & auquel Pompée fut ſi loüé de n'avoir point touché : dans une Ville, dit Ciceron, ſi médiſante & ſi ſoupçonneuſe ; *in tam ſuſpicioſâ ac maledicâ Civitate.* C'eſt dans l'Oraiſon pour Flaccus. On y peut voir que les Juifs envoyoient tous les ans des Offrandes à ce Temple de tous les Endroits de la Terre, où ils négocioient dès-lors avec le même ſuccès qu'ils font encore aujourd'hui par tout où ils ſont ſoufferts. *Cùm aurum Judæorum nomine quotannis ex Italiâ & ex omnibus veſtris Provinciis Hieroſolymam exportari ſoleret, &c* : Que comme leur Zêle étoit proportionné à leurs Richeſſes, une bonne partie de l'Or de l'Empire couloit en Judée par ce moyen, au préjudice des autres Provinces : Que Flaccus,

diſoit qu'il étoit la Lumiere du Monde, les Phariſiens lui reprochérent qu'il ſe loüoit lui-même

G 2

REMARQUES.

cus, qui gouvernoit l'Aſie en qualité de Préteur ; voyant les Conſéquences de cet Abus, ſe crut obligé de les prévenir par un Edit qui défendoit abſolument ce tranſport dans toute l'étendue de ſa Juridiction ; *Flaccus ſanxit edicto ne ex Aſiâ exportari liceret :* Qu'il fit ſaiſir en même-tems en diverſes Villes des Sommes infinies qui étoient deſtinées à cet Uſage : Que ſon Action parut une choſe extrémement hardie, parce que les Juifs étoient fort attachés à cette Superſtition, & ſi redoutables, que Ciceron n'a point de honte de ſe plaindre publiquement, de ce que l'Accuſateur de Flaccus avoit affecté de faire agiter cette Cauſe près des Dégrés Auréliens, qui étoit le Lieu où ils ſe tenoient d'ordinaire à Rome, & comme leur Place de Change. Il paroit en effet, qu'on voulut l'intimider par ce voiſinage, & que ſe voyant aſſez près d'eux pour en être entendu, & preſque en leur préſence, on crut qu'il ne ſoutiendroit pas ſi hardiment qu'il auroit fait ailleurs la Cauſe de ce Préteur contre un Corps ſi nombreux, ſi uni d'intérêts, & ſi puiſſant dans les Aſſemblées. Auſſi, il déclare nettement, qu'il prononcera l'Endroit de ſon Diſcours qui les regarde le plus bas qu'il pourra, de crainte qu'ils ne l'entendent. *Huic barbaræ ſuperſtitioni reſiſtere, multitudinem Judæorum flagrantem in concionibus, pro Republicâ contemnere gravitatis ſummæ fuit, &c. Hoc nimirum eſt illud quod non longè à gradibus Aureliis hæc cauſa dicitur, hic locus atque illa turba quæſita eſt : Scis quanta ſit manus, quanta cordia, quantum valeat in concionibus. Summiſſa voce agam, &c.* Il eſt difficile de trouver dans tous les Auteurs Payens une Peinture auſſi naïve que celle-ci des Mœurs & des Manieres des Juifs.

même, & que ſon Témoignage n'étoit pas recevable ; mais, il repliqua que ſon Témoignage étoit recevable, quoi qu'il parlât de lui-même, parce que ſon Pere en portoit le même Témoignage que lui : *Et ſi vous ne me croyez ce que je ſuis* (2), ajoûta-t-il, *vous mourrez dans votre Péché. Et qu'êtes-vous donc*, lui dirent-ils (3)? *Je ſuis*, leur répondit-il, *ce que je vous ai dit. Quand vous aurez élevé en haut le Fils de l'Homme, vous en ſerez perſuadez* (4). *Vous connoitrez alors, que je ne fais rien de moi-même, & que je ne vous dis que ce que mon Pere m'a enſeigné ; car, il eſt ſans ceſſe avec moi, & il ne m'a point abandonné, parce que je fais toûjours ce qui lui eſt agréable* (5).

Il y en eut beaucoup, qui crurent encore en lui ſur ces Diſcours (1). *Si vous demeurez*, leur dit-il, *attachés à mes Paroles, vous connoitrez la Vérité, & elle vous tirera d'Eſclavage* (2). *Nous deſcendons*, dirent les autres, *d'Abraham, & ne ſçavons ce que c'eſt de Servitude. Comment entendez-vous donc que nous ſerons tirez d'Eſclavage? Quiconque*, leur répondit-il, *commet le Péché, eſt Eſclave du Péché. Que ſi vous êtes Enfans d'Abraham, faites des Oeuvres dignes de lui, au lieu de me perſécuter, moi qui ne vous dis que les Véri-*

CITATIONS.

(2) *Si non crediderit quia ego ſum.*

(3) *Dicebant ergo ei, tu quis es?*

(4) (*A principio quod*) *& loquor vobis : cùm exaltaveritis.*

(5) *Quæ bene placita ſunt ei.*

(1) *Hæc illo loquente multi crediderunt in eum.*

(2) *Liberabit.*

Véritez que Dieu m'a appris (3). *Qui de vous me peut reprocher le moindre Crime? Je ne cherche point ma propre Gloire : un autre en prendra ſoin, & me fera juſtice; mais, pourtant, je vous déclare que quiconque fait ce que je dis ne mourra jamais. Ne diſions-nous pas bien*, s'écriérent-ils alors, *que vous étiés un Samaritain, & un Poſſédé* (4)? *Abraham & les Prophêtes ſont morts; & ceux qui vous croiront, dites-vous, ne mourront pas. Etes-vous plus que les Prophêtes, & plus qu'Abraham? Que prétendez-vous d'être* (5)? *Si je me glorifiois moi-même*, répondit-il à ce Diſcours, *ma Gloire ne ſeroit rien; mais, c'eſt mon Pere qui me glorifie, lui que vous appellez vôtre Dieu; & que vous ne connoiſſez pas. Abraham votre Pere ſouhaita ardemment de me voir : Je lui fus montré, & ſon Ame en fut ravie* (6). *Quoi!* reprirent-ils, *vous n'avez pas cinquante ans* (*XCII*), *& vous avez vû*

CITATIONS.

(3) *Veritatem quam audivi à Deo.*
(4) *Nunc cognovimus quia dæmonium habes, &c.*
(5) *Quem te ipſum facis?*
(6) *Exultavit ut videret diem meum : vidit, & gaviſus eſt.*

REMARQUES.

(*XCII*) Cela ne veut point dire, comme quelques-uns ont cru, que Notre Seigneur approchât de cet âge, ni même qu'il parût en approcher. C'étoit une maniere de parler parmi les Juifs, pour dire, *Vous n'êtes gueres vieux.* Ils prenoient ce nombre de cinquante plûtôt qu'un autre, comme ils auroient dit un demi-ſiecle, ainſi que le

Abraham? Alors Jéſus, *En vérité, je vous le dis, j'étois déjà, qu'il n'étoit pas encore* (7). A cette Réponſe, les Juifs prirent des Pierres pour lui jetter; mais, il ſe cacha, & ſortit du Temple.

Il rencontra depuis un Pauvre mendiant, qui étoit aveugle de naiſſance, & ſes Diſciples ayant demandé ſi c'étoit pour les Péchés de ſes Peres, ou pour les ſiens, que cet Homme étoit né ainſi? Jéſus répondit, que ce n'étoit, ni pour les Péchés de ſes Peres, ni pour les ſiens; mais, ſeulement, afin que la Puiſſance de Dieu éclatât en lui (1). Enſuite, il cracha ſur de la terre, & en ayant fait une eſpece de boue, il en frotta les yeux de ce Miſérable, & l'envoya ſe laver à la Piſcine de Siloé, d'où il revint clairvoyant (2). Les voiſins du lieu, où il ſe tenoit d'ordinaire à demander l'Aumône (3), ne ſçavoient plus, quand ils le revirent, ſi c'étoit le même, ou quelqu'autre qui lui reſſembloit. Il diſoit bien qu'il étoit le même; mais, on lui demandoit comment ſes yeux s'étoient ouverts? Et, quand

CITATIONS.

(7) *Antequam Abraham fieret, ego ſum.*
(1) *Ut manifeſtentur opera Dei in illo.* Joan. IX.
(2) *Abiit ergo & lavit, & venit videns.*
(3) *Sedebat & mendicabat.*

REMARQUES.

menu Peuple dit parmi nous un demi-cent; mais, beaucoup plus encore, parce que leurs Jubilez ſe célébroient de cinquante en cinquante ans. Or, c'étoit une eſpece d'Epoque fort conſidérable parmi eux, comme encore aujourd'hui le Peuple remarque parmi nous combien il en a vû.

quand il l'avoit dit, on vouloit qu'il dît encore où étoit celui qui l'avoit guéri, & il n'en ſavoit rien. On le mena aux Phariſiens. Ils lui firent auſſi conter ſa Guériſon; &, parce que c'étoit un Jour de Sabbath, quelques-uns conclurent que celui qui l'avoit guéri ne venoit pas de Dieu, puis qu'il avoit violé la Sainteté du Jour; mais d'autres diſoient, comment un Pécheur feroit de ſi grands Miracles (4)? Ils demandérent à l'Aveugle même ce qu'il en penſoit; mais, leur ayant répondu que c'étoit un Prophête, ils ne voulurent plus croire *qu'il* eut été aveugle, & ils firent venir *ſes* Parens pour en découvrir la *vérité.* On leur demanda ſi c'étoit-là leur Fils, qu'ils diſoient être né aveugle, & comment il voyoit clair alors (5)? Ces gens, qui ſçavoient qu'on avoit arrêté de chaſſer de la Sinagogue tous ceux qui reconnoîtroient Jéſus pour le Chriſt (6), ſe contentérent de répondre que c'étoit bien là leur Fils, & qu'il étoit bien né aveugle; mais, comment il voyoit clair alors, qu'ils n'en ſçavoient rien (7) *Interrogez-le lui-même*, ajoûtérent-ils: *ce n'eſt pas un Enfant; qu'il diſe ce qui en eſt* (8). On le rappella, & on l'exhorta à donner gloire à Dieu en avoüant la Vérité; qu'auſſi-bien on ſçavoit que celui dont il parloit étoit un méchant Homme (9). *Si c'eſt un mé-*

CITATIONS.

(4) (*Tanta*) *ſigna.*
(5) *Hic eſt filius veſter, quem, &c?*
(6) *Conſpiraverunt Judæi, &c.*
(7) *Scimus quia hic eſt filius noſter, &c.*
(8) *Ætatem habet, ipſe de ſe loquatur.*
(9) *Da gloriam Deo, nos ſcimus, &c.*

chant Homme, dit-il, *je n'en ſçai rien : ce que je ſçai bien* (10), *c'eſt que j'étois aveugle, & que je voi. Mais, comment a-t-il donc fait* (11)? lui demandérent-ils encore. *Ne vous l'ai-je pas déjà dit*? répondit-il : *A quoi ſert-il que je le répete? Eſt-ce que vous voulez être auſſi de ſes Diſciples? Sois ſon Diſciple toi-même*, lui repliquérent-ils auſſi-tôt en le maudiſſant. *Pour nous, nous le ſommes de Moïſe, à qui nous ſçavons que Dieu a parlé; mais, pour celui-ci, nous ne ſçavons qui il eſt. C'eſt ce qui eſt bien étrange*, reprit-il, *que vous ne ſçachiés qui il eſt, & qu'il m'ait ouvert les yeux* (12). *Dieu n'exauce point les Méchans, & on n'a jamais ouï dire qu'on ait rendu la vue à un Aveugle né. Si cet Homme n'étoit pas de Dieu, il n'auroit pas ce Pouvoir. Comment!* s'écriérent-ils à ce Diſcours en le chaſſant, *tu n'és que Pêché dès ta naiſſance* (13), *& tu veux nous enſeigner*? Jéſus, ayant appris ces choſes, le rencontra, & lui demanda s'il croyoit au Fils de Dieu? *Qui eſt-ce, Seigneur*? répondit-il, *afin que j'y croye. C'eſt lui-même*, dit Jéſus, *que vous voyez, & qui vous parle* : & cet Homme, ſe jettant à ſes pieds, lui dit, *Seigneur, je le croi ainſi.* Alors Jéſus, *La Puiſſance*, dit-il, *que je ſuis venu éxercer dans le Monde, eſt de faire voir les Aveugles, & d'aveugler les Clairvoyans. Eſt-ce donc que nous ſommes auſſi des Aveugles*, dirent quelques Phariſiens qui étoient pré-

CITATIONS.

(10) *Unum ſcio.*
(11) *Quid fecit tibi?*
(12) *In hoc enim mirabile eſt, &c.*
(13) *In peccatis natus es totus.*

préſens (14)? *Si vous étiés aveugles*, répondit-il, *vous ne ſeriés pas coupables; mais, vous n'êtes que trop éclairez pour votre Malheur* (15).

Outre les Apôtres, il avoit encore choiſi ſoixante & douze autres Diſciples, qu'il envoya devant lui (1) en Judée par tous les Lieux où il devoit paſſer. Depuis, étant revenus le trouver fort ſatisfaits de leur Miniſtere, ſur-tout de ce que les Démons leur étoient ſoumis (2): *Oui*, leur dit-il, *je vous ai donné la Puiſſance de fouler aux pieds le Dragon, de rendre vaine toute la Force de l'Ennemi; & rien ne ſçauroit plus vous nuire. Ce n'eſt pas pourtant de quoi vous devez vous réjoüir, mais ſeulement de ce que vos Noms ſont écrits dans le Ciel* 3). *Ne craignez donc point, petit Troupeau; car, c'eſt à vous que votre Pere veut donner ſon Royaume* (4). A ces mots il s'écria, tranſporté de l'Eſprit de Dieu, *Je vous reconnois, ô mon Pere, Maî-*

CITATIONS.

(14) *In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident videant, & qui vident cæci fiant. Nunquid & nos cæci ſumus?*

(15) *Nunc verò dicitis quia videmus (ideo) peccatum veſtrum manet.*

(1) *Ante faciem ſuam.* Luc. X.

(2) *Reverſi cum gaudio dicentes; Domine etiam dæmonia ſubjiciuntur nobis, &c.*

(3) *Ecce dedi vobis poteſtatem calcandi ſupra ſerpentes & ſcorpiones, & ſuper omnem virtutem inimici, & nihil vobis nocebit; verum tamen in hoc nolite gaudere, gaudete autem, &c.*

(4) *Nolite timere, puſillus grex, quia complacuit Patri veſtro dare vobis regnum.* Luc. XII, 32.

tre du Ciel & de la Terre. Je vous donne Gloire de ce que vous avez caché ces choſes aux Sages du Monde, pour les révéler aux Petits (5). *Oui, mon Pere, vous l'avez voulu ainſi. Vous m'avez confié toutes choſes : perſonne ne me connoit que vous ; perſonne ne vous connoit que moi, & ceux à qui je vous fais connoitre* (5). Puis, ſe tournant vers ſes Diſciples, *Venez-donc à moi*, continua-t-il, *ô vous tous qui êtes accablez, & je vous ſoulagerai. Soumettez-vous au Joug que j'impoſe, vous trouverez que c'eſt un Fardeau bien léger ; rien n'eſt plus délicieux. Apprenez enfin de moi à être doux & humbles de Cœur, ſi vous voulez poſſéder vos Ames en Paix* (6).

Comme il parcouroit la Judée, quelqu'un du Peuple qui le ſuivoit lui ayant dit un jour, *Maître, obligez mon Frere à faire nos Partages. Qui m'a établi*, répondit-il, *Juge entre vous* (1)? Peu de tems après, Simon Pierre lui ayant demandé combien de fois il falloit pardonner à ceux de qui on avoit été offenſé? il lui répondit, *Juſqu'à l'infini. Car*, ajouta-t-il, *il en eſt de Dien* (2) *comme d'un certain Roi, qui voulut faire rendre compte à ceux qui avoient ſoin de ſes Tréſors. Il s'en trouva un qui lui devoit dix mille Talens*

CITATIONS.

(5) *In ipſâ horâ exultavit ſpiritu & dixit : Confiteor tibi, &c. etiam, Pater, quoniam ſic placuit antè te, &c.*

(6) *Et invenietis requiem animabus veſtris.*

(1) *Quis me conſtituit judicem ſuper vos?* Luc. XII, 14.

(2) *Ideo aſſimilatum, &c.* Matth. XVIII, 21.

lens (*XCIII*), *& n'ayant pas dequoi les payer, le Prince commanda qu'on le vendit, lui, ſa Femme, & ſes Enfans. Mais, ce Miſérable s'étant jetté à ſes pieds, pour le prier de l'attendre quelque tems, le Roi en eut pitié, & lui remit ſa Dette. Un moment après, cet Homme, ayant rencontré l'un de ſes Collegues qui lui devoit cent Deniers, il le prit à la gorge* (3); *&, refuſant de lui donner le tems pour s'acquiter, il le fit mettre à l'heure même en Priſon. Le Roi, en ayant été informé, fit venir devant lui ce Créancier impitoyable.* Méchant que tu es (4), *lui dit-il*, je t'ai quitté d'une ſi grande Somme, & tu n'as point pitié de ton Collegue pour une ſi petite (5)! *Alors, il le livra aux Bourreaux, pour le tourmenter juſqu'à ce qu'il ſe fût entiérement acquitté. Et c'eſt ainſi*, continua Jéſus, *que mon Pere vous traitera, ſi vous ne pardonnez chacun à vos Freres du meilleur de vos Cœurs* (6).

Depuis, comme il ſe mettoit en chemin pour retourner à Jéruſalem, il fut abordé par un jeune Homme de grande Condition, qui lui dit, en fléchiſſant le genouil devant lui, *Bon Maître, que ferai-je pour avoir la Vie éternelle? Pourquoi m'appellez-vous bon?* dit

CITATIONS.

(3) *Tenens ſuffocabat eum.*
(4) *Serve nequam.*
(5) *Non ergo oportuit & te miſereri conſervi tui.*
(6) *De cordibus veſtris.*

REMARQUES.

(*XCIII*) Chacun valoit quatre à cinq mille Francs de notre Monnoie.

Jéſus : *il n'y a que Dieu qui mérite ce Nom.* Puis répondant à ſa Demande, *Si vous voulez être ſauvé*, continua-t-il, *gardez les Commandemens. Et quels Commandemens?* reprit le jeune Homme. *Ne les ſçavez-vous pas?* lui repartit Jéſus. *Tu ne tueras point, Tu ne déroberas rien, Tu ne porteras pas faux Témoignage, & les autres. J'ai obſervé toutes ces choſes fort religieuſement dès mon Enfance*, répondit encore le jeune Homme: *Ne faut-il rien faire davantage?* Cette Demande plut à Jéſus; &, conſidérant plus attentivement celui qui la faiſoit, il fut touché d'Inclination pour lui, & il lui dit, *Il vous manque encore une choſe pour être parfait: c'eſt de vendre votre Bien, pour le donner aux Pauvres, & de quitter tout pour me ſuivre. Car*, ajouta-t-il, *il eſt du Royaume du Ciel comme d'un Tréſor qu'un Homme découvrit un jour par hazard dans un Champ. Il le cacha ſoigneuſement, & s'en alla ravi de joie* (2) *vendre au plutôt tout ce qu'il avoit, pour acheter ce Champ précieux.* A cette Réponſe, le jeune Homme ſe retira fort triſte (3); car, il avoit de grands Biens.

Alors, Jéſus ſe tournant vers ſes Diſciples, *Qu'il eſt difficile*, leur dit-il, *que les Riches entrent dans le Ciel!* Ce Diſcours les ſurprit beaucoup (1). *Oui, mes Enfans*, reprit-il, *je vous le dis encore une fois, il eſt bien difficile que ceux, qui mettent leur Confiance dans les Richeſſes, ayent part au Royaume de Dieu.*

Un

CITATIONS.

(1) *Intuitus eum dilexit eum.* Marc. X, 20.
(2) *Præ gaudio illius vadit.* Matth. XVI, 44.
(3) *Abiit triſtis.* Matth. XIX, 22.
(1) *Obſtupeſcebant.*

Un Chameau paſſeroit plutôt par le trou d'une Aiguille. Que la Porte eſt petite, & le Chemin étroit, qui conduit à la Vie, & qu'il eſt malaiſé d'y entrer ! Il y aura donc bien peu de ſauvez (2) ? lui dit quelqu'un de ceux qui le ſuivoient. *Tâchez*, répondit-il, *d'entrer par cette petite Porte. Beaucoup voudront y paſſer, qui ne le pourront pas ; &, quand le Pere de Famille l'aura fermée ſur lui, vous aurez beau frapper & le prier d'ouvrir, il vous dira qu'il ne vous connoît point* (3). Et comment ne nous connoîtriés-vous point ? *lui direz-vous alors.* Nous avons bû & mangé enſemble tant de fois, vous avez enſeigné dans nos Places publiques. Non, *dira-t-il encore*, je ne vous connois pas : éloignez-vous de moi, Ouvriers d'Iniquité. *Ce ſera alors que la Douleur & la Rage s'empareront de vous* (4), *quand vous verrez entrer dans cet heureux Séjour, dont vous ſerez exclus, parmi vos Peres & vos Prophêtes, des Hommes de tous les Endroits du Monde, au lieu de vous, & que vous vous trouverez les derniers après avoir été ſi long-tems les prémiers. Qui eſt-ce donc*, dirent les Diſciples entre eux, *qui ſera ſauvé ? La choſe eſt impoſſible aux Hommes*, répondit Jéſus ; *mais, rien n'eſt impoſſible à Dieu.*

Et nous autres, dit Simon Pierre, *qui avons tout quitté pour vous ſuivre, quelle Récompenſe en aurons-nous* (1) ? *Lors qu'au Re-*

CITATIONS.

(2) *Si pauci ſunt qui ſalvantur.* Luc. XIII, 23.
(3) *Neſcio vos.*
(4) *Ibi erit fletus & ſtridor dentium.*
(1) *Quid ergo erit nobis, &c.* Matth. XIX. 27.

nouvellement des Siecles, répondit Jéſus, *le Fils de l'Homme viendra dans toute ſa Majeſté, vous ſerez aſſis à ſes côtez, pour juger avec lui les douze Tribus d'Iſraël : Et quant aux autres, qui quitteront comme vous leurs Biens & leurs Parens pour l'Amour de moi, il n'y en aura point qui n'en ſoit récompenſé abondamment, même dès cette Vie, à plus forte raiſon dans la Vie éternelle. Et moi*, reprit un Docteur, *que faut-il que je faſſe pour entrer dans cette Vie éternelle? Que porte votre Loi?* lui dit Jéſus. *Elle commande*, répondit-il, *d'aimer Dieu de tout ſon Cœur, & le Prochain comme ſoi-même. Vous dites fort bien*, lui repliqua Jéſus. *Faites ce que vous dites, & vous vivrez éternellement. Mais*, inſiſta le Docteur, voulant faire le zélé (2), *qu'entent-elle par le Prochain?* Alors Jéſus, reprenant la parole, *Un Voyageur*, lui dit-il, *allant de Jéruſalem à Jérico, fut rencontré par des Voleurs, qui, non contens de le dépouiller, le bleſſérent en pluſieurs endroits, & le laiſſérent pour mort* (3). *Un Sacrificateur prémiérement, & enſuite un Lévite, qui alloient le même chemin, l'ayant apperçu, paſſérent outre, & ne ſe mirent point en devoir de le ſecourir. Un Samaritain, au contraire, qui venoit après eux, l'ayant auſſi apperçu, en eut pitié, s'approcha de lui, banda ſes Plaies, & le mettant ſur ſon Cheval le conduiſit dans ſa Maiſon, & prit ſoin de le faire guérir. A votre Avis*, continua Jéſus, *lequel de ces trois Hommes étoit le Prochain de ce Bleſſé? Celui,*

CITATIONS.

(2) *Volens juſtificare ſe ipſum.* Luc. XX, 29.
(3) *Semivivo.*

lui, dit le Docteur, *qui le ſecourut. Allez donc*, lui dit Jéſus, *& faites de même* (4).

C'étoit vers la fin de la neuvieme Lune, qu'on célébroit à Jéruſalem la Fête de la Dédicace (*XCIV*), quand Jéſus ſe promenant dans le Temple ſous le Portique de Salomon, les Juifs s'aſſemblérent autour de lui, pour lui demander juſqu'à quand il les tiendroit en ſuſpens (1), & le prier de leur dire nettement s'il étoit le Chriſt, ou s'il ne l'étoit pas? *Quand je vous le dis*, leur répondit-il, *vous n'en croyez rien* (2). *Les Oeuvres, que je fais au nom de mon Pere, témoignent pourtant que je dis vrai; mais, vous ne ſçauriés me croire, parce que vous n'êtes pas de mes Brebis. Elles me connoiſſent à la Parole comme*

CITATIONS.

(4) *Similiter.*

(1) *Quouſque animam noſtram ſuſpendis?* Joan. X. 23.

(2) *Palam loquor vobis, & non creditis.*

REMARQUES.

(*XCIV*) Elle n'étoit pas d'Inſtitution divine; c'eſt à dire établie par Moïſe, comme celle des Tabernacles : elle étoit ſeulement de Tradition, & inſtituée en mémoire de la Reſtauration du Temple faite par Judas Macabée après qu'il eut été profané ſi long-tems par les Gentils. Et, parceque pendant ce tems les Juifs avoient été réduits, de même qu'en fuyant d'Egipte, à éxercer leur Religion dans les Montagnes & dans les Deſerts où ils s'étoient retirez, la Fête de cette Reſtauration ſe célébroit preſque de la même maniere que celle des Tabernacles, comme ayant été toutes deux établies pour des Sujets qui avoient beaucoup de reſſemblance, & elle duroit auſſi ſept jours.

comme je les connois, elles me ſuivent, je les ferai vivre éternellement, & rien ne me les peut ravir; car, mon Pere, qui me les a données, eſt au deſſus de tout (3): *perſonne ne les peut arracher de ſes mains, & lui & moi ne ſommes qu'un.* A ces mots, les Juifs ayant pris des Pierres pour lui jetter, *J'ai fait*, pourſuivit-il, *pluſieurs Actions admirables à vos yeux* (4): *pour laquelle me lapidez-vous? Ce n'eſt point*, lui dirent-ils, *pour aucune bonne Oeuvre, que nous voulons te lapider; mais, pour tes Blaſphêmes, & parce que, n'étant qu'un Homme, tu ôſes dire que tu és Dieu. N'eſt-il pas écrit dans votre Loi*, répondit-il, J'ai dit que vous êtes des Dieux? *Que ſi elle appelle des Dieux ceux à qui Dieu parloit ſeulement* (5), *eſt ce Blaſphême à moi, que mon Pere a ſanctifié en m'envoyant ſur la Terre, de dire que je ſuis Fils de Dieu? N'en croyez rien, ſi je ne fais pas des Oeuvres dignes de lui* (6); *mais, après en avoir ant fait, croyez-en du moins à ces Oeuvres, ſi vous ne m'en croyez pas. Le Paſteur mercenaire*, leur dit-il environ ce même tems, *qui garde le Troupeau d'un autre, s'enfuit ſi-tôt qu'il voit le Loup approcher de la Bergerie. Au contraire, le Paſteur véritable, le bon Paſteur, donne comme moi ſa Vie pour ſes Brebis. Mais, je ne l'abandonne, que pour y revenir; car, perſonne ne me la peut ôter: c'eſt de mon propre mouvement que je la perds, je puis comme il me*

CITATIONS.

(3) (Qui) *dedit mihi majus omnibus eſt.*
(4) *Multa bona opera oſtendi vobis ex Patre meo.*
(5) *Ad quos ſermo Dei factus eſt.*
(6) *Si non facio opera Patris mei, nolite credere.*

me plait, & la quitter, & la reprendre (7).

Tous ces Diſcours ne faiſoient qu'exciter de nouvelles Diſſentions ſur ſon ſujet parmi les Juifs. Les uns diſoient toûjours qu'il étoit poſſédé du Démon, qu'il extravaguoit, & à quoi on s'amuſoit de l'écouter (1) ? D'autres diſoient, que les Propos qu'il tenoit, & les Miracles qu'il faiſoit, n'étoient, ni Propos, ni Actions, de Poſſédé. Et, cependant, comme la plûpart étoient d'accord de ſe ſaiſir de lui, il ſortit de Jéruſalem, & prit le chemin du Jourdain.

En paſſant par Bétanie, il logea chez une Femme de ſes Amies, qui s'appelloit Marthe. Dans le tems qu'elle étoit plus empreſſée à ordonner ce qu'il falloit pour le recevoir (1), elle prit garde qu'une Sœur qu'elle avoit, nommée Marie, ne bougeoit de ſes pieds à l'écouter. A cette vue, elle s'arrêta (2) pour dire à Jéſus, qu'il ne ſongeoit pas qu'elle avoit toute la peine, & elle le pria de commander à ſa Sœur de l'aider. Mais, il lui répondit qu'elle s'embaraſſoit de trop de choſes (3). *Il n'y en a*, lui dit-il, *qu'une ſeule de néceſſaire : Marie a pris le meilleur parti*,

CITATIONS.

(7) *Pono animam meam, ut iterum ſumam eam : nemo tollit eam à me, ſed ego pono eam à meipſo, & poteſtatem habeo ponendi eam, & poteſtatem habeo iterum ſumendi eam.* Joan. X, 17.

(1) *Quid eum auditis ?*

(1) *Satagebat circa frequens miniſterium.* Luc. I, 40.

(2) *Stetit.*

(3) *Sollicita es & turbaris circa plurima.*

ti, & rien ne l'en ſçauroit détourner (4).

De Bétanie, il fut paſſer le Jourdain, & alla demeurer au même Lieu où Jean avoit commencé de bâtiſer. Il y fut bien-tôt accompagné d'une grande Multitude du Peuple du Païs. Il les enſeignoit à ſon ordinaire; & ces Gens, voyant qu'il guériſſoit tous les Malades qui ſe préſentoient, ne pouvoient s'empêcher de l'élever même au deſſus de Jean, dont la mémoire étoit encore récente & en grande vénération parmi eux. *Jean-Batiſte*, diſoient-ils, *n'a jamais fait de Miracle comme lui* (1); *mais, tout ce qu'il en a dit eſt bien véritable* (2).

Ce Païs où il étoit dépendoit d'Hérode, & quelques Phariſiens le vinrent avertir de ſe retirer ailleurs, *parce que ce Prince*, diſoient-ils, *le cherchoit pour le faire mourir. Allez*, leur répondit-il, *dites-lui de ma part, que j'ai encore quelques Démons à chaſſer, & quelques Malades à guérir. Il ſera ſatisfait bien-tôt après, & peu de jours termineront ma courſe* (1); *mais, un Prophête ne doit pas mourir hors de Jéruſalem. La Sageſſe même l'a dit* (2): Voici le tems que je leur envoyerai des

CITATIONS.

(4) *Optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.*

(1) *Joannes quidem ſignum fecit nullum.* Joan. X, 41.

(2) *Omnia autem quæcumque dixit de hoc vera erant.*

(1) *Ecce ejicio dæmonia & ſantitates hodie & cras, & tertia die conſumor.* Luc. XIII, 32.

(2) *Verum tamen non capit Prophetam perire extra Jeruſalem.*

des Apôtres, des Prophêtes, & des Docteurs. Ils les chaſſeront de Ville en Ville: ils les déchireront de coups, ils en maſſacreront les uns, ils mettront les autres en Croix, afin que tout le Sang innocent qui fut jamais répandu ſur la Terre, depuis celui d'Abel le Juſte, juſqu'à celui du Fils de Barachie (*XCV*), qu'ils tuérent le dernier entre le Temple & l'Autel, retombe ſur eux (3). *Je vous aſſûre que cette Génération, qui vit aujourd'hui, en*

CITATIONS.

(3) *Ut veniat ſuper vos omnis ſanguis juſtus, &c.* Matth. XXIII, 35.

REMARQUES.

(*XCV*) Il s'appelloit Zacharie, & il y a apparence, quoique beaucoup d'Auteurs ne le veuillent pas, que le Fils de Dieu entendoit parler d'un Prophête de ce nom, qui fut effectivement tué de cette ſorte par le Roi Joas. Il eſt vrai que l'Hiſtoire des Rois fait ce Prophête fils du Grand-Prêtre Joïadas, & non pas, comme Jéſus Chriſt le fait ici, Fils d'un Barachie; mais, S. Jérôme aſſûre qu'il y avoit auſſi dans l'Evangile des Nazaréens, Fils de Joïadas, & non pas, Fils de Barachie. Il faut donc, ou que ce Pere eut deux Noms, ce qui étoit fort ordinaire parmi les Juifs, ou que les Copiſtes ayent confondu ce Prophête Zacharie, dont il s'agit ici, avec l'autre Zacharie beaucoup plus connu, dont il nous reſte un Livre de Prophéties, & de qui le Pere s'appelloit Barachie. D'autres croyent que Jéſus Chriſt entendoit parler d'un autre Zacharie, qui fut tué de cette même maniere par les Zélotes du tems de Veſpaſien, & dont le Pere s'appelloit Baruch ou Barachie, car c'eſt la même choſe.

en rendra compte (4), *& que la Vengeance s'en fera dans nos jours. Achevez donc de combler la meſure des Crimes de vos Peres* (5). *Jéruſalem, Jéruſalem, qui fais mourir les Prophêtes, & lapides ceux qui te ſont envoyés, combien de fois ai-je voulu raſſembler ton Peuple ſous mon aîle* (6)? *Mais, quoique tu m'ayes toujours rejetté, je te déclare que tu ne me verras point que tu ne t'écries*, Beni ſoit celui qui vient au Nom du Seigneur (7).

Les Femmes, chez qui il avoit logé en paſſant à Bétanie, l'envoyérent avertir ce même jour, qu'un Frere qu'elles avoient, & qu'il aimoit beaucoup, étoit à l'extrémité. Il dit auſſi-tôt, qu'il n'y avoit rien à craindre de cette Maladie, & qu'elle n'aboutiroit qu'à faire éclater davantage la Gloire de Dieu, & celle de ſon Fils (1). Les deux jours ſuivans, il demeura encore au même lieu où il avoit reçu cette Nouvelle; mais, au troiſieme, il déclara à ſes Diſciples, qu'il falloit retourner en Judée; car Bétanie n'étoit qu'à quinze ſtades de Jéruſalem. Ils lui repréſentérent inutilement le Danger où il s'expoſoit, y ayant ſi peu de tems que les Juifs avoient voulu le lapider.

CITATIONS.

(4) *Requiretur ab hac generatione.* Luc. XI.

(5) *Et vos implete menſuram patrum veſtrorum.* Matth.

(6) *Quemadmodum gallina congregat pullos ſuos ſub alas.*

(7) *Non videbitis me donec veniat cùm dicetis, &c.*

(1) *Infirmitas hæc non eſt ad mortem, ſed pro Gloria Dei, ut glorificetur filius Dei per eam.* Joan. XI.

pider. *Notre Ami Lazare dort*, leur dit-il, (c'étoit le Nom du Malade,) & *je le vais éveiller. S'il dort*, reprirent-ils, *c'eſt bon Signe ; & il n'eſt pas ſi mal qu'il ne puiſſe guérir* (2). *Lazare eſt mort, vous dis-je*, repliqua-t-il alors ; *& je m'en réjouis pour l'amour de vous, parce que votre Foi en ſera confirmée* (3). *Allons donc auſſi*, dit Thomas aux autres Diſciples, & *mourons, puis qu'il le faut, avec lui.*

Lazare étoit mort en effet, quand il arriva à Bétanie. Si-tôt que Marthe ſçut qu'il approchoit, elle courut au-devant de lui : *Seigneur*, lui dit-elle en l'abordant, *ſi vous euſſiés été ici, mon Frere ne ſeroit pas mort ; mais, il n'importe, & je ſçai bien que Dieu vous accordera encore tout ce que vous voudrez* (1). A ces Diſcours, Jéſus ayant répondu que ſon Frere reſſuſciteroit ; *Vous entendez peut-être*, reprit-elle, *qu'il reſſuſcitera au dernier jour* (2) ? *Je ſuis*, lui dit-il alors, *la Réſurrection même, & la Vie. Qui croit en moi vivra, quelque mort qu'il puiſſe être* (3), & *ne mourra jamais. Le croyez-vous ainſi* (4) ? *Je n'en doute point, Seigneur* (5), lui dit-elle : *vous êtes le Chriſt, Fils de Dieu vivant* ; &, à ces mots,

CITATIONS.

(2) *Si dormit ſalvus erit.* Joan. XI, 13.
(3) *Gaudeo propter vos ut credatis.*
(1) *Sed & nunc ſcio quia quæcumque poposceris à Deo, &c.*
(2) *Scio quia reſurget, &c.*
(3) *Etiamſi mortuus fuerit.*
(4) *Credis hoc ?*
(5) *Utique Domine.*

mots, elle le quitta pour aller avertir ſa Sœur. Elle étoit demeurée dans la Maiſon avec pluſieurs Juifs de leur connoiſſance, qui les étoient venus voir pour les conſoler ; mais, ſi-tôt que Marthe lui eut parlé en particulier (6), elle ſortit, & la Compagnie la ſuivit, dans la croyance qu'elle alloit pleurer au Tombeau de ſon Frere. Quand elle eut trouvé Jéſus, elle ſe jetta à ſes pieds (7), fondant en larmes, & lui fit la même Plainte que Marthe lui avoit fait. Ceux, qui les accompagnoient, n'étoient guere moins affligés. Lui-même ſe ſentit ſaiſir à ce triſte ſpectacle : il ſe troubla, & ſe mit auſſi à pleurer. Alors, les Juifs dirent entre eux, *Voyez comme il aimoit Lazare* ; mais, d'autres diſoient, que puis qu'il rendoit la Vue aux Aveugles-nez, il pouvoit bien empêcher ſon Ami de mourir (8). Il demanda où on l'avoit mis, & s'y fit mener. C'étoit une Grotte dont l'Entrée étoit fermée par une grande Pierre qu'il commanda d'ôter ; & Marthe ayant ajoûté, qu'il y avoit quatre jours que le Mort y étoit, & qu'il ſentiroit fort mauvais, *Ne vous ai-je pas dit*, lui répondit-il, *que ſi vous croiyés, vous verriés la Gloire du Seigneur* ? On ôta la Pierre ; & alors Jéſus levant les yeux au Ciel, *Mon*

CITATIONS.

(6) (*Clanculum*).

(7) *Cecidit ad pedes ejus.*

(8) *Jeſus ergo ut vidit eam plorantem & Judæos qui venerant cum eâ plorantes, infremuit ſpiritu, & turbavit ſe ipſum, & lacrimatus eſt. Ecce quomodo amabat eum. Quidam autem ex ipſis dixerunt, non poterat hic, qui aperuit oculos cœci nati, facere ut hic non moreretur ?*

Mon Pere, dit-il, *je vous rends graces de ce que vous m'avez éxaucé : non que je ne fuſſe aſſûré que vous m'éxauceriés toujours ; mais, c'eſt pour me faire entendre à ce Peuple qui m'environne, & afin qu'ils connoiſſent que c'eſt vous qui m'avez envoyé* (9). A ces mots, il appella Lazare à haute voix, & Lazare ſortit les pieds & les mains liées (10), comme c'étoit la Coutume d'enſevelir les Morts parmi les Juifs, & la tête enveloppée de ſon ſuaire. *Qu'on le délie*, dit Jéſus, & *qu'on le laiſſe aller* (11).

Pluſieurs des Aſſiſtans crurent en lui, voyant ce Prodige; mais d'autres le furent rapporter aux Phariſiens. Ils s'aſſemblérent avec les Pontifes pour délibérer ſur cet Avis. *Si nous le laiſſons faire* (1), dirent-ils, *tout le monde croira en lui, & le ſuivra. Les Romains nous imputeront tout ce qu'il fera ; &, confondant les Innocens avec le Coupable, ils s'en vangeront ſur notre Païs, & ſur toute la Nation. Eſt-il ſi difficile de l'empêcher ?* dit alors le Grand Prêtre (*XCVI*) qui s'appelloit

CITATIONS.

(9) *Quoniam audiſti me, ego autem ſciebam quia ſemper me audis, ſed propter populum, &c.*

(10) *Voce magnâ clamavit, Lazare, veni foras; & ſtatim prodiit, &c.*

(11) *Solvite eum, & ſinite abire.*

(1) *Si dimittimus eum ſic.*

REMARQUES.

(*XCVI*) C'étoit le Chef de l'Ordre Eccléſiaſtique dans la Religion Judaïque. Par la Loi de Moïſe cette Dignité étoit perpétuelle & héréditaire dans la Maiſon de ſon Frere Aaron : elle devoit toûjours y paſſer d'Aîné en Aîné; mais, dans la ſuite des tems,

pelloit Caïphe. *Ne vaut-il pas bien mieux qu'un ſeul Homme périſſe pour ſauver toute la Nation, que non pas toute une Nation pour un ſeul Homme* (2) ? Cet Avis fut ſuivi de tous : ils prirent dès lors leurs meſures pour ſe défaire de Jéſus, & ils firent publier quelque tems après, que quiconque ſçauroit où il étoit eût à le décéler, afin qu'on le fît arrêter. Mais, il ne ſe montra plus geures depuis (3), & il ſe retira dans une Ville nommée Ephrem, près du Déſert de Iudée, où il demeura avec ſes Diſciples juſqu'au tems de Pâques.

Alors ſon heure étant venue, il ſe détermina, & partit avec un Viſage tranquille pour Jéruſalem (1). Ses Diſciples étoient épouvantez

CITATIONS.

(2) *Vos neſcitis quidquam nec cogitatis quia expedit vobis, &c.*

(3) *Jeſus ergo jam non in palam ambulabat.*

(1) *Factum eſt autem dum complerentur dies aſſumptionis ejus, & ipſe faciem ſuam firmavit ut iret in Jeruſalem.* Luc. IX, 51.

REMARQUES.

tems, cette Diſpoſition fut troublée en diverſes manieres ; & la choſe en vint à un tel point de Confuſion depuis que les Romains furent Maitres de Jéruſalem, que les Gouverneurs vendoient cette Charge pour autant de tems qu'il leur plaiſoit, à ceux qui en offroient davantage, obſervant à peine de n'y admettre perſonne qui ne fût de la Tribu de Lévi. Ainſi Anne, dont il ſera parlé plus bas, avoit été Grand Prêtre quelques années avant la Mort du Fils de Dieu, juſqu'à ce qu'il fut dépoſé par le Prédéceſſeur de Pilate, comme Caïphe le fut auſſi par ſon Succeſſeur quelques trois ans après la même Mort.

rez de ſon Aſſûrance, & ne le ſuivoient qu'en tremblant; car, il marcha toûjours le prémier pendant ce Voyage (2). *Nous voilà bientôt arrivez*, leur diſoit-il, *& tout ce que les Prophêtes ont prédit du Fils de l'Homme va être accompli* (3). *Il ſera livré aux Pontifes, aux Docteurs, & aux Anciens. Il ſera condamné à la Mort, puis abandonné aux Gentils, qui lui feront toute ſorte d'Outrages. Ils lui cracheront au Viſage, ils le feront ſervir de joüet* (4), *ils le frapperont de Verges, ils le feront mourir en Croix, & il reſſuſcitera le troiſieme jour.*

A ces mots, la Femme de Zébédée s'approcha de lui avec ſes Fils, &, l'ayant adoré, elle le pria de lui accorder une Grace qu'elle avoit à lui demander. Il voulut ſavoir auparavant ce qu'elle ſouhaitoit; & c'étoit, que ſes deux Fils fuſſent aſſis l'un à ſa droite, & l'autre à ſa gauche, quand il ſeroit au Trône de ſa Gloire. *Vous ne ſçavez*, leur dit-il, *ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le même Calice que moi, & être régénérez du même Baptême que je dois l'être* (1)? *Mais, quand vous le pourriés, il n'eſt pas en mon pouvoir de diſpoſer des Places que vous voulez avoir : elles ſont pour ceux à qui mon Pere les*

CITATIONS.

(2) *Præcedebat illos Jeſus, & ſtupebant, & ſequentes timebant.* Marc. X, 32.

(3) *Ecce aſcendimus Jeroſolimam, &c.* Joan. XVIII.

(4) *Illudetur.*

(1) *Aut baptiſmo quo ego baptiſor baptiſari?* Marc. X, 38.

a deſtinées (2). Les autres Diſciples furent fort indignés (3) contre eux de cette Prétention; mais, Jéſus les ayant tous aſſemblez autour de lui, leur dit, Qu'il n'en étoit pas d'eux comme des Grands du Monde, qui tiranniſent ceux qui leur ſont ſoumis: qu'au contraire, celui d'entre eux, qui ſe feroit le Serviteur des autres, ſeroit le plus grand de tous. *Le Fils de l'Homme même*, ajouta-t-il, *n'eſt pas venu pour être ſervi, mais pour ſervir, & donner ſa Vie pour le Salut du Monde* (4).

Il arriva enſuite à Jérico, en continuant ſon chemin vers Jéruſalem. Comme il paſſoit dans une Rue, un petit Homme (1), nommé Zachée, Chef des Publicains de la Ville, ne pouvant le voir à cauſe de la foule qui l'environnoit, monta ſur un Sicomore pour ſatisfaire ſa curioſité. Jéſus, l'ayant apperçu, lui dit de deſcendre de cet Arbre, & qu'il vouloit loger chez lui. On fut extrémement ſcandaliſé qu'il préférât ce Pécheur à tous les Gens de Bien de la Ville (2). Et cependant ſon Hôte ravi de joie (3), voulant profiter de l'occaſion, le conſultoit ſur la Conduite de ſa Conſcience. *Seigneur*, lui dit-il, *je donne la moitié de mon Revenu aux Pauvres*

CITATIONS.

(2) *Non eſt meum dare vobis, ſed quibus paratum eſt à Patre meo.* Matth. X, 23.

(3) *Indignati.*

(4) *Dare animam ſuam redemptionem pro multis.*

(1) *Staturâ puſillus.*

(2) *Murmurabant quòd ad hominem peccatorem divertiſſet.* Luc. XIX.

(3) *Feſtinans gaudens.*

vres ; & , quand je m'apperçois d'avoir fait tort à quelqu'un, je lui rends quatre fois autant que je lui ai pris. *Cette Maiſon*, dit Jéſus ſur ce Diſcours, *a été ſauvée dans ce jour; car enfin, celui qui en eſt le Maître, pour être Publicain & Pécheur, n'en eſt pas moins Enfant d'Abraham* (4) *: & le Fils de l'Homme n'eſt venu chercher que ce qui étoit perdu.*

Au ſortir de Jérico, deux Aveugles, qui ſe trouvérent ſur ſon chemin, entendant le bruit de la foule qui l'accompagnoit (1), demandérent ce que c'étoit; &, l'ayant ſçu, ils ſe mirent à crier de toute leur force, *Seigneur, Fils de David, ayés pitié de nous.* Ceux, qui étoient avec lui, voulurent les faire taire; mais, plus on les menaçoit (2), plus ils crioient, & l'appelloient à leur aide. Jéſus les ayant ouï s'arrêta, les fit approcher, & leur demanda ce qu'ils vouloient; &, quand ils l'eurent dit, il les toucha aux yeux, & ils furent guéris.

De Jérico, il alla à Bétanie, & logea chez un Ami de Lazare, nommé Simon le Lépreux. Comme ils étoient à table (*XCVII*), lui,

CITATIONS.

(4) *Hodie ſalus domui huic facta eſt, eo quod & ipſe filius ſit Abrahæ.*

(1) *Audierunt turbam prætereuntem.* Luc. XVIII.

(2) *Turba increpabat eos ut tacerent.* Matth. XX.

REMARQUES.

(*XCVII*) C'étoit la Coûtume des Juifs de ſe traiter magnifiquement les uns les autres aux jours qui précédoient la Pâque. Les Femmes n'étoient point de ces Repas; elles y ſervoient ſeulement.

lui, Simon, & Lazare entre autres Perſonnes, & que Marthe les ſervoit, Marie ſa Sœur apporta une Huile de Parfum fort précieuſe dans un Vaſe d'Albâtre. Elle en lava les Pieds de Jéſus, puis elle les eſſuya avec ſes Cheveux; &, briſant enſuite le Vaſe, elle lui répandit le reſte du Parfum ſur la Tête. Toute la maiſon fut remplie en un moment de cette Odeur (1), & ſes Diſciples en furent fort ſcandaliſés. *A quoi bon*, dirent-ils, *cette Profuſion, & pourquoi perdre inutilement une choſe de ſi grand Prix* (2)? *On auroit trouvé plus de trois cent Deniers de ce Parfum*, ajouta Judas, *qui ſeroient bien mieux employés à donner aux Pauvres.* Il gardoit la Bourſe commune; &, comme il la manioit peu fidellement, c'étoit ſon intérêt, plutôt que celui des Pauvres, qui le faiſoit parler (3). Jéſus, les ayant entendu, les reprit de l'Indignation qu'ils témoignoient contre cette Femme. *Laiſſez-la en paix* (4), leur dit-il: *ce qu'elle vient de faire pour moi eſt une bonne Oeuvre; elle m'a ſacrifié ce qu'elle avoit de plus précieux. Vous aurez toûjours des Pauvres; mais, vous ne m'aurez pas toûjours. Elle n'a fait, par cette Effuſion, que prévenir de peu de tems celui de ma Mort, en préparant ainſi mon Corps par avance à être mis*

CITATIONS.

(1) *Domus impleta ex odore unguenti.* Joan. XII.

(2) *Indignè ferentes, ut quid perditio hæc?* Matth. XXVI.

(3) *Dixit autem hoc, non quia de egenis pertinebat ad eum, ſed quia fur erat, & loculos habens, &c.*

(4) *Sinite eam.* Marc. XIV, 6.

mis dans le Tombeau (*XCVIII*). *Auſſi, je vous déclare que la Gloire de ſon Action ſe répandra par toute la Terre avec celle de mon Nom* (5).

Il ne reſtoit plus que ſix jours juſqu'à la Pâque; & beaucoup de Juifs, qui étoient déjà allez à Jéruſalem pour ſe purifier avant la Fête (1) (*XCIX*), y cherchoient Jéſus avec empreſſement. Ils ne bougeoient du

CITATIONS.

(5) *Bonum opus operata eſt in me, quod habuit hæc fecit : mittens enim hæc unguentum hoc in corpus meum, prævenit ungere corpus meum in ſepulturam. Amen dico vobis ubicumque prædicatum fuerit Evangelium iſtud in univerſo mundo, & quod fecit hæc narrabitur in memoriam ejus.*

(1) *Ut ſantificarent ſe ipſos.* Joan. XI, 16.

REMARQUES.

(*XCVIII*) C'eſt que c'étoit la Coûtume parmi les Egiptiens, & les autres Peuples qui ne brûloient pas les Morts, de les frotter avec des Onguens précieux avant que de les enſévelir. C'étoit même une eſpece de Cérémonie Religieuſe parmi les Juifs, & un Témoignage de croire la Réſurrection, que tous ne croyoient pas.

(*XCIX*) Quand ils avoient contracté quelqu'une des Souillures exprimées dans la Loi, il falloit qu'ils l'expiaſſent par les Sacrifices & les Ablutions preſcrites à cet effet dans la même Loi, s'ils vouloient participer au mérite de la Fête. Il y en avoit auſſi qui ſe purifioient ſans cette raiſon, par ſurabondance de Dévotion, & pour s'acquitter de quelque Vœu particulier qu'ils avoient fait, & qu'on remettoit toûjours d'accomplir aux grandes Solemnitez.

Temple à l'attendre; parce que c'étoit où il enſeignoit d'ordinaire, & ils ſe demandoient les uns aux autres ce qu'ils penſoient de ce qu'il ne venoit point. Mais, ayant appris qu'il étoit à Bétanie, ils y vinrent pour le voir, & pour voir auſſi Lazare, que les Pontifes avoient réſolu de faire tuer, parce qu'il étoit cauſe que pluſieurs croyoient que Jéſus étoit le Chriſt.

Il en partit le lendemain, ſuivi de tout ce monde. Il paſſa par Bethphagé; &, quand il fut près de la Montagne des Oliviers, il envoya deux de ſes Diſciples, à un Bourg qui n'étoit gueres éloigné, prendre un Anon (*C*), qui n'avoit point encore été monté, & qu'ils devoient trouver à un endroit qu'il leur déſigna. Que ſi quelqu'un les en vouloit empêcher, il leur dit de répondre, que le Seigneur

REMARQUES.

(*C*) Cette Monture étoit fort honorable parmi les anciens Hébreux. Le Livre des Juges repréſente l'Opulence de deux d'entre eux par le grand nombre qu'ils avoient de ces Animaux; ce qui montre l'Eſtime qu'on en faiſoit alors. Il paroit encore par d'autres Endroits des prémiers Livres de l'Ecriture, que les Perſonnes les plus conſidérables de ce tems-là n'avoient point d'autre Voiture. Mais, ſous le Regne de Salomon, que l'on commença en Judée à avoir grand Commerce en Egipte, il en vint un ſi grand nombre de Chevaux, qu'on ne ſe ſervit plus d'autre choſe. Et c'eſt le Mépris, dans lequel l'Animal dont il s'agit ici étoit venu du tems de l'Evangile, qui obligea Jéſus Chriſt à le choiſir, pour marquer par cette Circonſtance de ſon Triomphe, comme par toutes les autres, que ſon Regne ne devoit rien avoir du Faſte ordinaire des Rois.

gneur en avoit beſoin, & qu'auſſi-tôt on les laiſſeroit faire. Tout ce qu'il leur avoit dit leur arriva. Ils mirent une de leurs Robes ſur l'Animal qu'ils amenérent, & Jéſus étant monté deſſus il marcha vers Jéruſalem. Au bruit de ſon Arrivée, la plus grande partie du Peuple, qui étoit venu pour la Fête, ſortit au devant de lui avec des Branches de Palmiers dans les mains. Ils le rencontrérent comme ils achevoit de deſcendre la Montagne, & ſe joignirent à la Troupe qui l'accompagnoit. Ils couvrirent inceſſamment le Chemin de Rameaux d'Arbres, qu'ils alloient coupant. Ils étendoient leurs Vêtemens ſous ſes pas : une partie marchoit devant lui, l'autre après (1); tous loüoient Dieu à pleine Voix, & crioient tranſportez de joie, *Vive le Fils de David* (2) (*CI*) ! *Paix en Terre, Gloire au Ciel ! Beni ſoit celui qui vient au Nom du Seigneur ! Beni ſoit le Roi d'Iſraël, & le Regne de David notre Pere, puis qu'enfin le tems en eſt venu* (3) ! Toutes ces choſes ſe paſſérent, ſans que les Diſciples y fiſ-

CITATIONS.

(1) *Præcedebant & ſequebantur.* Matth. XXI.

(2) *Hoſanna filio David !*

(3) *Benedictum quod venit regnum Patris noſtri David !* Marc. XI, 10.

REMARQUES.

(*CI*) Le Mot Hébreu *Hoſanna* veut dire préciſement *Dieu conſerve*, en Optatif ; &, cela étant, il ſeroit difficile de le rendre plus naïvement en François, que par celui de *Vive*, dont on ſe ſert aujourd'hui en de ſemblables Occaſions, & qui ſignifie la même choſe.

ſent aucune réfléxion alors ; mais, après qu'il fut monté au Ciel (4), ils ſe ſouvinrent de cette Prédiction des Prophêtes Iſaïe & Zacharie ; *Dites à la Fille de Sion qu'elle ne craigne point. Voici ſon bon Roi qui vient à elle, monté ſur le Poulain d'une Aneſſe* (5). Entre autres choſes à ſa loüange, ceux de ſa Troupe alloient racontant comment il avoit reſſuſcité Lazare ; & c'étoit le bruit de ce Miracle encore récent, qui avoit obligé tant de gens à venir de Jéruſalem à ſa rencontre. *Nous n'avançons rien contre cet Homme*, diſoient cependant les Phariſiens entre eux ; *tout court après lui* (6) : & l'un d'eux lui demandant pourquoi il n'empêchoit pas au moins ſes Diſciples de lui faire ces Acclamations ? *Je vous aſſûre*, répondit-il, *que s'ils ſe taiſent, les Pierres parleront* (7).

Quand il fut près de la Ville, il ſe mit à pleurer en la conſidérant. *Que ne ſçais-tu comme moi*, s'écria-t-il, *ô Jéruſalem, de quels Malheurs tu te peux garantir dans ce Jour ! Mais, ils ſont cachés à tes yeux. Cependant, un tems viendra que tes Ennemis t'environneront : ils t'enfermeront au milieu de leur Puiſſance, & ils t'attaqueront avec tant de furie, qu'à la fin ils te réduiront en poudre, toi & tes*

CITATIONS.

(4) *Hæc non cognoverunt Diſcipuli ejus primùm ; ſed, &c.* Joan. XII, 16.

(5) *Dicite filiæ Sion : Noli timere ; ecce Rex tuus venit tibi manſuetus, ſedens ſuper pullum aſinæ.*

(6) *Videtis quia nihil proficimus : ecce mundus totus poſt eum abiit.* Joan.

(7) *Clamabunt.* Luc. XIX.

tes Enfans (1). *Il ne reſtera pas pierre ſur pierre dans ton Enceinte, & cette Déſolation ſi étrange ne viendra ſur toi, que parce que tu n'auras pas ſçu connoitre le Bonheur que le Ciel te préſente dans cette importante Journée* (2).

Toute la Ville fut émûe à cet abord (1); &, comme chacun demandoit ce que c'étoit, le Peuple qui l'accompagnoit répondoit, que c'étoit Jéſus le Prophête de Nazareth en Galilée. Il fut droit au Temple; &, y ayant trouvé des Marchands de Bêtes propres aux Sacrifices, & des Banquiers (*CII*), que

CITATIONS.

(1) *Quia ſi cognoviſſes & tu, & quidem in hac die tuâ, quæ ad pacem tibi, nunc autem abſcondita ſunt ab oculis tuis, quia venient dies, &c.*

(2) *Eo quòd cognoveris tempus viſitationis tuæ.*

(1) *Cùm intraſſet commota eſt univerſa Civitas.* Matth. XXI.

REMARQUES.

(*CII*) Les Juifs étoient obligés par leur Loi d'aller trois fois l'Année au Temple de Jéruſalem. Aucun ne s'y devoit préſenter les mains vuides, ſelon l'Expreſſion de Moïſe; &, parce que ceux qui venoient de loin auroient eu trop de peine à amener avec eux les Animaux & les Denrées qu'ils y vouloient préſenter, la même Loi leur permettoit de les vendre en partant de leur Païs, pour employer le Prix qu'ils en tiroient à en acheter d'autres quand ils étoient arrivez à Jéruſalem. Il y avoit eu de tout tems en cette Ville des Marchés publics deſtinez à cet effet; mais, dans la ſuite, les Sacrificateurs & autres Miniſtres du Temple, voyant

ce Trafic y avoit fait établir, il chaſſa Bêtes, Marchands, & Banquiers, avec des Cordes dont il fit une eſpece de Foüet (2), renverſa leurs Tables, & jetta par terre l'Argent. *Loin d'ici*, leur dit-il : *n'eſt-il pas écrit que la Maiſon de mon Pere ſera une Maiſon de Priere ? & vous en faites une Retraite de Voleurs* (3) ! Il avoit déja fait preſque la même

CITATIONS.

(2) *Quaſi flagellum de funiculis.* Joan. XV. *Auferte iſta hinc.*

(3) *Speluncam.*

REMARQUES.

voyant un grand Gain à faire pour eux à ce Commerce, l'établirent dans le Temple même, c'eſt-à-dire dans l'Enceinte extérieure qu'on appelloit le Veſtibule ou Portique des Gentils. Ils y mirent donc des Marchands de toutes ſortes d'Animaux & de Denrées propres aux Sacrifices, de qui ils ne faiſoient peut-être qu'emprunter le Nom, ou du moins de qui ils tiroient un grand Tribut, & par leſquels ils faiſoient revendre pluſieurs fois une même Offrande. Et, comme tous ceux qui venoient à la Fête n'avoient pas de la Monnoie qui avoit cours à Jéruſalem, & que quelques-uns n'avoient point d'Argent du tout, ces mêmes Sacrificateurs s'aviſérent encore d'établir au même Lieu des Banquiers, qui changeoient les Eſpeces, & prêtoient à groſſe Uſure à ceux qui n'avoient rien, ſoit ſur la Caution de quelqu'un de la Ville, ſoit ſur Gages, quoique toutes ces choſes fuſſent également défendues par la Loi. On peut juger du Profit qu'il y avoit à faire à ce Trafic, par le nombre des Victimes que Joſeph rapporte quelque part, qui furent offertes à une ſeule Fête de Pâque, & qu'il dit avoir été de deux cens cinquante ſix mille cinq cens.

même choſe, la prémiere fois qu'il étoit venu à Jéruſalem, mais avec moins de violence; & alors, ceux qu'il chaſſa de cette ſorte lui ayant demandé par quel Miracle il faiſoit voir (4) qu'il eût Droit de les traiter ainſi, il leur fit une Réponſe qui fut bien remarquée par les Juifs. *Détruiſez*, leur dit-il, *ce Temple, & je le rétablirai dans trois jours.* Il y guérit en même-tems quantité d'Aveugles & de Boiteux, qui vinrent s'y préſenter. Pluſieurs d'entre les Principaux des Juifs crurent alors en lui; mais, ils n'ôſoient le dire, à cauſe des Phariſiens, & de crainte d'être chaſſés de la Sinagogue. Cependant les Enfans, qui s'étoient mêlez parmi le Peuple qui l'avoit ſuivi, continuoient toûjours de crier, *Vive le Fils de David!* Et les Sacrificateurs, outrez de Douleur, lui ayant demandé s'il les entendoit? „Oüi„ ,répondit-il, „je les „ entens. N'eſt-il pas écrit, *Les petits En-* „ *fans chanteront ſa Loüange la plus parfaite:* „ *elle ſortira de la Bouche qui pend à la* „ *Mammelle* (5)? „

Il étoit preſque nuit, quand il fit cette Réponſe. Il ſortit du Temple auſſi-tôt après, & s'en retourna à Bétanie avec ſes Diſciples. Comme il en partoit le lendemain matin, pour revenir à Jéruſalem, il eut faim, & s'approcha d'un Figuier qu'il avoit apperçu de loin, pour y manger; mais, n'y ayant trouvé que des feuilles, *Puiſſes-tu*, lui dit-il, *ne*

CITATIONS.

(4) *Quod ſignum oſtendis nobis?*

(5) *Utique, nunquam legiſtis, Ex ore infantium & lactentium perfeciſti laudem?* Matth. XXI, 16.

porter jamais fruit (1). Quand il fut arrivé au Temple, il ſe mit à enſeigner comme de coutume. *Le tems eſt venu*, dit-il entre autres choſes, *que le Fils de l'Homme doit être glorifié* (2); *mais, il faut que le grain ſoit enſeveli dans la terre avant qu'il fructifie, & c'eſt pourquoi mon Ame eſt troublée. Prierai-je mon Pere de me délivrer de l'heure qui me menace? C'eſt pour trouver cette heure que je ſuis venu. Je dirai donc bien plûtôt: Mon Pere, faites éclater la Gloire de votre Nom, m'en dût-il coûter la Vie* (3). A ces mots, on entendit une Voix du Ciel, qui dit, *Je l'ai glorifié, & je le glorifierai encore.* Au bruit de cette Voix, quelques-uns dirent que c'étoit un Ange qui lui avoit parlé. *Ces Paroles que vous venez d'entendre*, reprit-il, *n'étoient pas néceſſaires pour moi, elles ne ſont que pour vous. C'eſt à préſent que le Monde va être condamné. Le Démon, qui en eſt le Prince, en doit être chaſſé; &, quand je ſerai élevé au deſſus de la Terre, je tirerai tout à moi.* Comme les Juifs ne ſçavoient pas qu'il déſignoit par ce Diſcours le genre de Supplice dont il devoit mourir, ils en furent fort ſurpris. *L'Ecriture*, lui dirent-ils, *nous apprend que le Chriſt demeurera éternellement.*

CITATIONS.

(1) *Numquam ex te fructus naſcatur in ſempiternum.*

(2) *Clarificetur.* Joan. XII.

(3) *Amen dico vobis, niſi granum cadens in terram mortuum fuerit ipſum ſolum manet, nunc anima mea turbata eſt & quid dicam? Pater ſalvifica me ex hac horâ, ſed propterea veni in horam hanc, Pater, clarifica nomen tuum.*

ment. Pourquoi donc dites-vous qu'il faut que le Fils de l'Homme ſoit enlevé de la Terre? Le Fils de l'Homme & le Chriſt n'eſt-ce pas une même choſe? Mais, il ne s'expliqua pas davantage. *La Lumiere*, leur dit-il ſeulement, *eſt encore avec vous pour un peu de tems* (4). *Si vous voulez être Enfans de Lumiere, marchez pendant qu'elle éclaire, de peur que les tenebres ne vous ſurprennent, & que vous ne ſçachiez plus ce que vous ferez. Je ſuis venu dans le Monde pour être cette Lumiere, afin que quiconque me croira ne demeure point dans l'Aveuglement. Qui croit en moi, ce n'eſt pas moi qu'il croit : il croit celui qui m'a envoyé; &, qui me voit, le voit auſſi. Que ſi quelqu'un ne croit pas à mes Paroles après les avoir entendues, ce n'eſt pas moi qui le jugerai : je ſuis venu ſauver le Monde, & non pas le condamner. Ce ſera un autre Juge qui le condamnera au dernier Jour : & ce Juge c'eſt la Parole même que j'ai annoncée; car, je n'ai pas parlé de moi même : c'eſt mon Pere qui m'a preſcrit, en m'envoyant, ce que je devois dire. Or, je ſçai que les choſes qu'il m'a preſcrit ſont la Vie éter-*

CITATIONS.

(4) *Non propter me hæc vox venit, ſed propter vos. Nunc judicium eſt mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras, & ego ſi exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad me ipſum. Hoc autem dicebat ſignificans quâ morte eſſet moriturus. Reſpondit ei turba, nos audimus ex lege quia Chriſtus manet in æternum, & quomodo tu dicis oportet exaltari filium hominis? quis eſt iſte filius hominis? Dixit ergo ei Jeſus, adhuc modicum lumen, &c.*

nelle ; & c'eſt pourquoi je vous les dis ſimplement comme il me les a dit (5).

Tout le Peuple étoit ravi d'Admiration en l'écoutant ; mais, après avoir regardé de tous côtez (1), comme pour voir ſi perſonne ne vouloit rien lui dire, il ſortit du Temple qu'il étoit déja tard, & s'en retourna encore à Bétanie. Le lendemain, revenant de nouveau à Jéruſalem, ſes Diſciples remarquérent, en paſſant près du Figuier qu'il avoit maudit, que cet Arbre étoit devenu ſec depuis (2) juſqu'à la racine. Ils en furent extrémement ſurpris ; & Simon Pierre le lui ayant fait remarquer auſſi, *Tout eſt poſſible*, leur dit-il, *avec la Foi. Je vous aſſure, ſi vous l'avez* (3), *& qu'il ne reſte pas la moindre ombre de Doute dans votre Cœur, que non ſeulement vous ferez ſecher les Arbres* (4), *mais que ſi vous diſiés à cette Montagne de s'aller jetter dans la Mer, elle vous obéiroit : & c'eſt pourquoi je vous avertis d'être fortement perſuadez d'obtenir ce que vous demandez quand vous priez, & vous l'obtiendrez infailliblement.*

Ce même jour, comme il ſe promenoit dans le Temple, les Docteurs & les Anciens s'en

CITATIONS.

(5) *Sermo quem locutus ſum ille judicabit. Sed qui miſit me Pater ipſe mihi mandatum dedit quid dicam, & quid loquar, & ſcio quia mandatum ejus vita æterna eſt : quæ ergo ego loquor ſicut dixit mihi Pater ſic loquor.*

(1) *Circumſpectis omnibus.* Marc. XI.

(2) *Continuò.* Matth. XV, 20.

(3) *Habete fidem Dei.* Marc.

(4) *Et non hæſitaveris, non ſolum de ficulneâ facietis.*

s'en vinrent tous enſemble lui demander qui lui avoit donné le Pouvoir de faire tout ce qu'il faiſoit (1)? *Je vous le dirai*, répondit-il, *ſi vous voulez m'éclaircir auparavant ſur une Queſtion que j'ai auſſi à vous faire. D'où venoit le Batême de Jean? Etoit-il ordonné du Ciel, ou ſi c'étoit une Invention des Hommes?* A cette Demande ils raiſonnérent ainſi entre eux (2) : *Si nous diſons qu'il étoit ordonné du Ciel, il nous demandera pourquoi nous n'y avons pas crû; & ſi nous diſons que c'étoit l'Invention des Hommes, le Peuple, qui croit que Jean Batiſte étoit un Prophête, nous lapidera.* Dans cette Perpléxité, ils prirent le parti de répondre qu'ils n'en ſavoient rien. *Je ne vous dirai pas non plus*, reprit-il, *d'où me vient mon Pouvoir. Mais, peut-être répondrez-vous mieux à ce que je m'en vais vous propoſer* (3). *De deux Fils, à qui leur Pere commanda d'aller travailler à ſa Terre, l'un dit d'abord qu'il n'y iroit pas; mais, il s'en repentit peu de tems après, & y alla. L'autre, au contraire, dit d'abord qu'il y alloit, & n'y fut point du tout. A votre Avis, lequel des deux obéit à ſon Pere?* Les Phariſiens répondirent que c'étoit celui qui y étoit allé à la fin, quoi qu'il eût refuſé d'abord. *Je vous dis de même*, reprit

CITATIONS.

(1) *In quâ poteſtate.* Luc. XX.

(2) *Interrogabo vos & ego unum ſermonem, quem ſi dixeritis mihi, & ego vobis dicam in quâ poteſtate hæc facio. Baptiſmus Joannis unde erat, à cœlo aut ex hominibus? At illi cogitabant inter ſe dicentes, &c.*

(3) *Neque ego dico vobis in quâ poteſtate hæc facio. Quid autem videtur vobis?*

prit Jéſus, *que les Publicains, & les Femmes de mauvaiſe Vie, auront plus de part que vous au Royaume du Ciel, parce qu'elles ont obéi à Jean Batiſte, en faiſant à la fin Pénitence comme il leur diſoit, & que vous vous êtes contentez de faire ſemblant de le croire au lieu de lui obéir* (4). Enſuite, ſe tournant vers le Peuple, „ Un Pere de Famille„ , leur dit-il, „ ayant planté une Vigne, la ferma de „ bonnes Haies, y fit batir une Tour avec „ un Preſſoir, la donna à ferme, & s'en alla „ en Voyage pour long-tems. Au prémier „ Automne, il envoya un de ſes Domeſti-„ ques pour partager avec les Vignerons; „ mais, on le renvoya ſans lui rien don-„ ner (5), après l'avoir fort maltraité. Il en „ vint pluſieurs autres enſuite, qui ne furent „ pas mieux reçus. On jetta des Pierres aux „ uns, on en bleſſa beaucoup, & il y en eut „ même de tuez. *Comment réduire ces gens „ à leur Devoir* (6) ? dit le Maître de la Vi-„ gne. *Il faut que j'y envoye mon Fils: peut-„ être qu'ils le reſpecteront davantage. Voici „ l'Héritier*, dirent-ils : *tuons-le, & nous „ n'aurons plus perſonne à craindre.* A ces „ mots, ils le prirent, le menérent hors la „ Vigne, & le firent mourir. Que fera le „ Maître de ces Méchans (7) ? Il viendra „ lui-

CITATIONS.

(4) *Venit enim ad vos Joannes in viâ juſtitiæ, & non credidiſtis ei : Publicani autem, & meretrices, crediderunt ei. Vos autem videntes, nec pœnitentiam habuiſtis poſteà ut crederetis ei.* Matth. XXI, 31.

(5) *Vacuum.* Marc. XI.

(6) *Quid faciam?*

(7) *Quid faciet agricolis iſtis?*

„ lui-même, & leur ſera auſſi rigoureux, „ qu'ils lui ont été cruels (8); &, quand il „ les aura punis, il donnera ſa Vigne à d'au- „ tres Fermiers, qui lui en rendront les „ Fruits dans la Saiſon. „ *A Dieu ne plaiſe*, s'écriérent alors les Phariſiens, entendant bien que cette Hiſtoire n'étoit qu'une Parabole ſur la Réprobation des Juifs, & la Vocation des Gentils. Mais, Jéſus les regardant fixement, *Et que croyez-vous donc*, leur dit-il, *que ſignifient ces Paroles de l'Ecriture* (9)? La Pierre, que les Architectes avoient tant rejettée, eſt devenue le fondement de l'angle. C'eſt le Seigneur qui l'a voulu ainſi, & nos yeux ne ſe laſſent point de l'admirer (10). *Je vous déclare, que le Royaume de Dieu vous ſera ôté, & qu'il ſera tranſporté à des Nations plus dignes de le poſſéder.*

Les Phariſiens auroient bien voulu ſe ſaiſir de lui ſur l'heure: mais, ils craignoient toujours le Peuple qui l'admiroit (1); & ils deſeſpérérent de le faire périr s'ils n'y intéreſſoient les Romains. Pour cet effet, il falloit tirer quelque Parole de ſa bouche, qui fournît Pré-

CITATIONS.

(8) *Malos male perdet.*

(9) *Ille autem aſpiciens eos ait, quid eſt ergo hoc quod ſcriptum eſt?* Luc. XX. 16.

(10) *Lapidem quem reprobaverunt ædificatores, hic factus eſt in caput anguli: à Domino factum eſt iſtud, & eſt mirabile in oculis noſtris.* Matth. XXI, 42.

(1) *Quærebant eum tenere & timuerunt turbam.* Marc. XII.

Prétexte de le calomnier auprès de Pilate (2); & ils lui envoyérent de leurs Diſciples avec des Hérodiens, qui lui parlérent ainſi: *Maître*, lui dirent-ils, *nous ſçavons que vous êtes ſincere, que votre Doctrine eſt invariable, que vous enſeignez la Voie de Salut en toute vérité, & que vous ne faites aucune Acception de Perſonnes. Dites-nous donc de grace, Eſt-il permis de payer le Tribut à Céſar, ou n'eſt-il pas permis* (*CIII*)? Jéſus, connoiſſant leur Artifice & leur Malice, *Hypocrites*, leur dit-il, *croyez-vous de me ſurprendre* (3)? *Faites-moi voir la Monnoie dont on paye le Tribut, & je vous répondrai. De qui eſt*, continua-t-il, en montrant un Denier qu'ils lui préſentérent, *cette Figure, & cette Inſcription*? Et, comme ils répondirent qu'elle étoit de Céſar, *Rendez-donc*, reprit-il, *à Céſar ce qui lui appartient, & à Dieu ce qui appartient à Dieu.* Ils n'ôſérent donner aucun mauvais ſens à ſa Réponſe, à cauſe du Peuple qui étoit préſent

CITATIONS.

(2) *Conſilium inierunt ut caperent eum in ſermone, ut traderent illum principatui, & poteſtati præſidis.* Luc. XX, 21.

(3) *Sciens verſutiam eorum, cognitâ nequitiâ, quid me tentatis?*

REMARQUES.

(*CIII*) C'eſt qu'on ſoupçonnoit Notre Seigneur, à cauſe qu'il étoit Galiléen, d'être de la nouvelle Secte de ce Judas Gaulanite, dont il a été parlé ci-deſſus Remarque (*LXXVI*), qu'on appelloit la Secte des Galiléens, & qui défendoit de payer aucun Tribut.

ſent (4), & ils ſe retirérent en l'admirant (5).

Il vint enſuite des Saducéens lui propoſer une autre Difficulté. C'étoit une Secte de Juifs qui ne croyoient pas l'Immortalité de l'Ame (*CIV*). *Maître*, lui dirent-ils, *comme notre Loi ordonne que ſi quelqu'un meurt ſans Enfans, ſon Frere épouſe ſa Veuve, il s'eſt trouvé une Femme parmi nous qui a été mariée de cette ſorte à ſept Freres l'un après l'autre. Elle eſt morte depuis, & nous voudrions bien ſçavoir de vous duquel des ſept elle ſera la Femme quand ce viendra à reſſuſciter. Si vous étiés*, leur répondit-il, *perſuadez des Ecritures, & de la Puiſſance de Dieu, vous ne tomberiés pas dans l'Erreur où vous êtes. Il n'y aura plus de Mariage quand on reſſuſcitera, non plus que parmi les Anges qui ſont dans le Ciel. C'eſt un Engagement particulier aux Enfans de ce Siecle* (1); *& ceux, qui ſeront trou-*

CITATIONS.

(4) *Non potuerunt verbum ejus reprehendere coram plebe.* Luc.

(5) *Mirati abierunt.*

(1) *Filii hujus ſaculi traduntur ad nuptias.* Luc. XX, Joan. IV.

REMARQUES.

(*CIV*) C'eſt-à-dire, la Réſurrection des Morts, parce que Moïſe ne l'enſeignoit pas clairement ; ce qui eſt ſi vrai, que les autres Sectes, qui la croyoient, la ſoûtenoient de pluſieurs manieres différentes. Les uns tenoient la Tranſmigration des Ames, comme il a déjà été remarqué : d'autres la Réſurrection avant la fin du Monde ; & d'autres encore d'autres Erreurs. Joſeph dit qu'il n'y avoit preſque que des Riches qui fuſſent de cette Secte des Saducéens.

trouvez dignes de l'autre, ne pouvant plus mourir, n'auront que faire de Femme pour ſe perpétuer: Enfans de Réſurrection, & Enfans de Dieu, n'eſt qu'une même choſe. Mais, c'eſt que vous ne croyez pas ce que Moiſe écrit, quand le Seigneur lui dit dans le Buiſſon ardent, Je ſuis le Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Jacob. *Or, le Dieu vivant ne peut pas être le Dieu des Morts, mais ſeulement des Vivans. Donc, ces Patriarches ne ſont pas morts, ils ſont encore vivans à ſes yeux* (2).

Des Docteurs de la Loi, qui étoient préſens à ce Diſcours, ne purent s'empêcher d'y applaudir, & les Saducéens même ne ſçurent qu'y repliquer. Mais les Phariſiens, qui ne ſe rebutoient point, lui firent encore demander quel étoit le plus grand des Commandemens? „ Voici le prémier„, leur dit-il. „ *Ecoute, „ Iſraël*, dit l'Ecriture: *Le Seigneur ton Dieu „ n'eſt qu'un. Tu l'aimeras de tout ton Cœur, „ de toute ton Ame, de tout ton Eſprit, de „ toute ta Force.* Et voici le ſecond, qui eſt „ entiérement ſemblable: *Tu aimeras ton Pro- „ chain comme toi-même.* „ A ces mots, un Docteur ne put s'empêcher de lui répondre, qu'il diſoit fort bien & avec vérité, que Dieu étoit un (1), qu'il n'y en avoit point d'autre que lui, qu'on ne pouvoit aſſez l'aimer, & qu'aimer ſon Prochain comme ſoi-même étoit quelque choſe de plus grand que tous les Holocauſtes & tous les Sacrifices. Jéſus, édifié de ce Diſcours, dit à ce Docteur qu'il n'étoit gueres

CITATIONS.

(2) *Omnes enim vivunt ei.*

(1) *Benè, Magiſter, in veritate dixiſti.* Marc.

gueres éloigné du Chemin du Ciel. Enſuite, comme on ne lui diſoit plus rien, il appella les Phariſiens & leur demanda ce qui leur ſembloit du Chriſt, & de qui il devoit être Fils ? Ils répondirent que c'étoit de David. Alors, „Pourquoi donc„ „reprit-il, „David lui-même l'appelle-t-il ſon Seigneur? „*Le Seigneur*, dit-il dans les Pſeaumes, *a* „*dit à mon Seigneur, Aſſeyez-vous à ma* „*droite, en attendant que je vous faſſe fouler* „*aux pieds vos Ennemis* (2). Ils ne ſçurent que lui repliquer. Le Peuple l'écoutoit toujours avec la même Admiration, & perſonne n'ôſa plus l'interroger depuis (3). Le même jour, *il ſe tint* quelque tems près du Tréſor du Temple à conſidérer ce que chacun y venoit offrir ; &, ayant remarqué, parmi pluſieurs Perſonnes qui donnoient beaucoup, une pauvre Veuve qui y jetta deux petites pieces de Monnoie, il dit à ſes Diſciples, qu'elle avoit donné plus que tous les autres ; *parce*, ajouta-t-il, *qu'ils ont donné de ce qu'ils ont de reſte, & elle donne de ce qu'elle n'a pas aſſez* (4).

Il ne retourna pas cette nuit à Bétanie, comme les précédentes, mais ſeulement à la Montagne des Oliviers. Comme il ſortoit du Temple pour ſe mettre en chemin, quelques-uns

CITATIONS.

(2) *Donec ponam inimicos tuos ſcabellum pedum tuorum.*

(3) *Mirabantur in doctrinâ ejus.* Matth. *Neque auſus fuit quiſquam ex illâ die eum ampliùs interrogare.*

(4) *Ex abundanti ſibi miſerunt, hæc autem ex eo quod deeſt illi.* Luc. XXIV, 4.

uns de ſes Diſciples s'étant arrêtez à conſidérer la Grandeur & la Magnificence de ce Bâtiment (*CV*), il leur dit, qu'un tems viendroit qu'il n'en reſteroit pas la moindre trace. Ils crurent qu'il entendoit parler de la fin du Monde; &, comme il leur avoit dit d'autres fois, qu'il reviendroit alors ſur la Terre, quand ils furent arrivez à la Montagne, Simon Pierre, Jacques, Jean, & André le prirent en particulier, & confondant toutes ces choſes enſemble, ils lui demandérent dans combien de tems elles devoient s'accomplir, & à quels Signes on connoitroit ſon dernier Avénement, & l'Approche du Regne de Dieu? Les Phariſiens lui avoient fait une fois la même Queſtion; mais, il n'avoit point voulu les ſatisfaire, & il leur avoit répondu miſtiquement, *Le Regne de Dieu*, leur dit-il, *dont vous voulez ſçavoir le tems, n'a point de marque ſenſible qui le faſſe reconnoitre, en ſorte qu'on puiſſe dire certainement, il eſt dans ce lieu ou dans cet autre : Il eſt, ſi vous voulez, au dedans de vous* (1). C'eſt ainſi qu'il éluda la Demande des Phariſiens; mais, il répondit

CITATIONS.

(1) *Non venit regnum Dei cum obſervatione, neque dicent ecce hic aut ecce illic; ecce enim regnum Dei intra vos eſt.* Luc. XVII, 21.

REMARQUES.

(*CV*) Il avoit été rebâti peu à peu entiérement par le Grand Hérode, avec une Dépenſe & une Solidité ſi extraordinaire, que les Juifs n'eurent guéres à y ajoûter depuis pour en faire, comme on peut voir dans Tacite, une des plus fortes Places du Monde.

dit littéralement à ſes Diſciples. *Ce tems*, leur dit-il, *n'eſt gueres éloigné*; *mais*, *il faut prémiérement que le Fils de l'Homme ſouffre toutes choſes des Enfans de ce Siecle*, *& qu'il en ſoit rejetté avec Ignominie* (2) (*CVI*). *Enſuite*, *vous ſerez perſécutez à cauſe de mon Nom* (*CVII*), *vous ſerez enchaînez*, *trahis par*

CITATIONS.

(2) *Multa pati*, *& reprobari à generatione hac.*

REMARQUES.

(*CVI*) C'eſt ce qui étoit prédit dans Malachie Chapitre III, auſſi-bien que par Daniel, mais encore plus formellement au Verſet 9 du Chapitre XI du Prophête Aggée, que le Meſſie devoit venir avant la Ruine du dernier Temple. Ainſi, il ne reſte aux Juifs qu'à choiſir celui qu'ils aimeront mieux de tous les Brigands qui s'attribuérent ce Titre auparavant, pour le préférer au plus admirable de tous les Hommes qui ont jamais été, à n'en juger même que par des Lumieres humaines.

(*CVII*) Cette Prédiction, répétée en divers Lieux par Jéſus Chriſt, marque préciſément ce qu'il y devoit avoir de plus étrange dans les Perſécutions de l'Egliſe. C'eſt qu'il ſemble à les bien conſidérer, que ce ſoit uniquement le ſeul Nom de *Chrétien* qui ait excité la Cruauté des Empereurs, ſans aucune autre Raiſon, ainſi qu'il eſt prédit ici; car, jamais ceux qui le portoient ne furent accuſez de leur manquer de Reſpect ni de Fidélité. Auſſi, leur Religion même le leur défendoit expreſſément; & il n'y en a point encore eu dans le Monde, dont la Morale ſoit ſi favorable aux Monarchies. Le Refus de ſacrifier aux Idoles eſt le ſeul Prétexte qu'on ait pris de les perſécuter. Cependant, les Philoſophes Epicuriens, dont

par vos meilleurs Amis, & vos plus proches Parens vous livreront au Supplice. On ne verra que Perfidies reciproques, que Scandales de toute ſorte, & l'Iniquité montera à un ſi haut point, que la Charité la plus ardente en ſera refroidie (3); *mais, vous poſſéderez vos Ames en patience. Prenez ſeulement garde que perſonne ne vous ſéduiſe; car, il viendra un tems que vous ſouhaiterez ardemment de me revoir, mais en vain. Les uns vous diront que je ſerai dans le Déſert, les autres que je ſerai dans la Maiſon: mais, n'en croyez rien; car, mon Avénement doit paroitre ainſi qu'un Eclair en un moment d'Orient en Occident, & perſonne n'aura*

CITATIONS.

(3) *Et quoniam abundavit iniquitas, refrigeſcet charitas multorum.* Matth. XXIV.

REMARQUES.

dont la Secte étoit ſi répandue alors dans tout l'Empire, n'y ſacrifioient pas non plus; & on ne les y forçoit point: & ce qui eſt plus ſurprenant encore, les Juifs, qui n'étoient pas moins éloignés d'y ſacrifier que les Chrétiens, y vivoient en plein Repos pendant les plus violentes Perſécutions. Quant à leurs Mœurs, jamais aucun n'a été convaincu d'un ſeul des Crimes que la Haine publique leur imputoit à faux; & il ne faut que lire ce que le jeune Pline en écrit à l'Empereur Trajan, l'un de leurs plus cruels Perſécuteurs, pour juger à quel point leur Innocence étoit connue & inconteſtable. Il faut donc bien dire qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel dans cet Acharnement, & qu'il ne pouvoit venir que de la Suggeſtion de l'Ennemi du Salut des Hommes.

n'aura beſoin d'en être averti (4). *Ce ſeront de faux Prophêtes, qui prendront mon Nom pour vous tromper, & ils en tromperont pluſieurs* (*CVIII*). *Quand donc vous entendrez*

CITATIONS.

(4) *Videre unum diem filii hominis, & non videbitis, & dicent vobis, ecce in deſerto eſt, ecce in penetralibus, nolite credere, ſicut enim fulgur exit ab Oriente & patet uſque in Occidentem, ita erit & adventus filii hominis.* Luc. XVII. Matth. XXIV.

REMARQUES.

(*CVIII*) Il ne faut que lire Joſeph, pour reconnoître avec quelle fidélité cette Prophétie a été accomplie; combien il parut d'Impoſteurs qui ſe diſoient chacun le Meſſie, depuis la Mort du véritable, juſqu'à la Priſe de Jéruſalem, qui eſt le tems prédit ici par Jéſus Chriſt; combien de gens Felix, entre autres Gouverneurs de Judée, fut obligé de faire mourir, pour appaiſer les Séditions que ces faux Prophêtes excitoient fort facilement en leur faveur, à cauſe que le Peuple étoit perſuadé avec raiſon, que le tems de la Prophétie de Daniel s'en alloit accompli, auſſi-bien que les autres, & qu'ainſi il falloit que le Meſſie fût venu. Les plus conſidérables furent un nommé Theodas, que le Gouverneur Fadus ne put faire périr qu'après avoir exterminé un fort grand nombre de ſes Sectateurs; & un Egiptien, nommé Benchuſiba, qui ſe retira d'abord dans un Déſert ſuivi de quatre mille Voleurs, où il forma un Corps d'Armée de trente mille Hommes, pour venir attaquer Jéruſalem. Felix, ayant envoyé des Troupes contre lui, elles le battirent; mais, il échappa de la Déroute ſans qu'on pût jamais l'attraper; juſqu'à ce que ceux de ſes Sectateurs qui étoient échappez avec lui, l'ayant reconnu à la fin pour un Four-

parler de Bruits de Guerre (5), *de Séditions, & de Combats, ne vous troublez point : car, il faut que toutes ces choſes arrivent ; & ce ne ſera pas encore la fin des Malheurs. Mais, lorſque vous verrez l'Abomination de Déſolation* (*CIX*) *dont parle Daniel* (*ceux qui ont lû*

CITATIONS.

(5) *Opiniones bellorum.*

REMARQUES.

be, le firent eux-mêmes mourrir. Il y eut encore Simon le Samaritain, dont il eſt parlé dans les Actes, qui ſe diſoit la Grande Vertu, ou la Parole de Dieu : puis, un de ſes Diſciples nommé Menandre, & pluſieurs autres.

(*CIX*) Cette Prophétie eſt expliquée par Joſeph au Chapitre II du V Livre de la Guerre. *Il y avoit*, dit-il, *une ancienne Tradition que la Ville devoit être priſe, & les Lieux ſaints, & les choſes ſacrées réduites en cendre, quand il ſe ſeroit élevé une Sédition entre les Juifs, dans laquelle ils violeroient leur propre Temple, en le ſouillant du Sang de leurs Freres.* Or, cela arriva peu de tems avant la Priſe de Jéruſalem, ainſi que le même Joſeph le reconnoit, & le repréſenta aux Aſſiégés pour leur perſuader de ſe rendre aux Romains. Il ſe forma alors parmi les Juifs pluſieurs Factions de Sentimens fort oppoſez. Les uns vouloient la Paix ; les autres la Guerre, & c'étoient les plus forts. On les appella les Zélotes, parce qu'ils ſe diſoient les Zélez. Ils s'emparérent du Temple, & de la baſſe Ville ; &, ſous prétexte de défendre la Liberté commune, ils y firent impunément toute ſorte de Deſordres. Mais, le plus mémorable, & celui que Jéſus Chriſt prédit en cet Endroit après Daniel, fut, qu'ayant été recognés par leurs Ennemis juſques

le ce Prophête m'entendront (6) (*CX*) *éclater*

I 2

CITATIONS.

(6) *Qui legit intelligat.*

REMARQUES.

ques dans le Temple, où ils ſe défendirent avec Fureur, leurs Chefs vinrent à ſe diviſer. L'un, nommé Eleazar, ſe retrancha dans la principale partie du Temple; mais, en ayant voulu laiſſer l'Entrée libre au Peuple le Jour de la Pâque, pour y venir ſacrifier comme de Coutume, l'autre Chef, nommé Jean, y fit entrer parmi le Peuple des Soldats déguiſés, leſquels, quand ils ſe virent en nombre ſuffiſant, firent main baſſe ſur ceux de la Faction contraire, & les égorgérent ſur la place, ſans en laiſſer échapper un ſeul. Voilà l'Application la plus naturelle de cette Prophétie, quoique ce ne ſoit pas la plus commune; car, la plûpart des Interprêtes prétendent que par cette Abomination de Déſolation qui devoit éclater dans le Lieu ſaint, il faut entendre les Images des Dieux & des Empereurs qui étoient repréſentées dans les Drapeaux, & dans les Enſeignes des Soldats Romains, & auſquelles ces Soldats avoient coutume de ſacrifier, comme Joſeph rapporte qu'ils firent, quand après avoir forcé le Temple ils les eurent arboré ſur ſes Débris.

(*CX*) La Prophétie de Daniel à laquelle Jéſus Chriſt renvoye ici, eſt au Verſet vingt-ſixieme du Chapitre neuvieme. Elle porte en termes formels, *Qu'après que le Chriſt aura été exterminé, le Peuple du Capitaine qui devoit venir détruiroit la Cité, & le Sanctuaire pour toûjours.* Ce *pour toûjours* eſt pour diſtinguer cette derniere Déſolation de celle qui devoit arriver auparavant ſous Antiochus du tems des Macabées, & que le Prophête avoit auſſi prédit dans les Chapitres précédens; mais, non pas qu'el-

le

ter dans le Lieu ſaint où elle ne devoit jamais paroitre, quand vous verrez les Armées environner Jéruſalem, croyez que ſa Ruine approche. Alors, que ceux qui ſeront dedans en ſortent au plûtôt, que ceux qui ſe trouveront ſur le Toit (CXI) n'entrent point dans les Chambres pour emporter quelque choſe, que ceux qui ſeront aux environs ſe gardent bien d'y revenir (7). Souvenez-vous de la Femme de Loth, & que celui qui ſera dans ſon Champ ne ſonge pas à retourner querir ſes Vêtemens; mais, que tous s'enfuyent aux Montagnes

CITATIONS.

(7) *Qui fuerit in tecto, & vaſa ejus in domo &c. in regionibus.*

REMARQUES.

le dût être éternelle, comme Jéſus Chriſt l'aſſûre après lui de celle dont il s'agit ici, & comme elle l'a été en effet. Et c'eſt pourquoi Notre Seigneur renvoye ſes Diſciples, & en leur perſonne tous les fidelles, à cette Prophétie de Daniel, comme à la plus ample, la plus claire, & la plus préciſe de toutes ſur le tems de ſon Avénement & de ſa Mort, & ſur tout ce qui devoit les précéder & les ſuivre.

(*CXI*) C'eſt que les Toits des Maiſons de Jéruſalem étoient autant de Plates-Formes, où on ſe tenoit même la plûpart du tems pendant le jour, & il y avoit hors des quatre maîtres murs des Eſcaliers qui y conduiſoient ſans entrer dans la Maiſon. Peut-être auſſi, que comme cette Ville étoit bâtie dans une Montagne, & ſur un Fond fort inégal, & que les Edifices n'en étoient gueres élevez, le Toit ſe pouvoit trouver de plain-pied avec la Terre de quelque côté de la Maiſon.

tagnes (*CXII*). *Malheur aux Femmes qui devront enfanter dans ce tems de Fuite, malheur à celles qui allaiteront des Enfans* (8). *En vérité, en vérité, je vous le dis, cette Génération ne paſſera point, que tout ce que je vous prédis ne ſoit arrivé* (*CXIII*). *Le Ciel & la Terre périront plûtôt que mes Paroles manquent d'être accomplies en un ſeul point. Ce ſeront les Jours de la Vangeance, auxquels tout ce qui a été écrit doit être accompli* (9). *Depuis que Dieu créa le Monde on n'a point vû de Tribulation ſemblable* (*CXIV*): *on*

 n'en

CITATIONS.

(8) *Væ autem pragnantibus & nutrientibus in illis diebus, &c.*

(9) *Dies ultionis hi ſunt, ut impleantur, &c.*

REMARQUES.

(*CXII*) C'eſt ſur ces Paroles du Fils de Dieu, que les Chrétiens, qui ſe trouvérent dans Jéruſalem au tems du Siege, ſe fondérent pour en ſortir, & pour ſe retirer, comme ils firent, dans les Villes de la Dépendance du jeune Agrippa, Ami & Allié des Romains.

(*CXIII*) C'eſt ici cette fameuſe & jamais aſſez admirée Prédiction de la Ruine de Jéruſalem, à laquelle il n'y avoit aucune apparence du tems de Jéſus Chriſt, & qui arriva pourtant à point nommé dans le tems précis qu'il l'avoit prédit en cet Endroit; c'eſt-à-dire, environ trente-cinq ou quarante ans après, ſous l'Empire de Veſpaſien, & la Conduite de ſon Fils aîné Titus.

(*CXIV*) L'excès de la Déſolation que le Fils de Dieu prédit en cet Endroit ne pouvoit être repréſenté fidellement que par l'Exaggération extraordinaire dont il ſe ſert. On peut voir cette Déſola-

n'en verra point juſqu'à la fin des tems ; & jamais la Colere du Ciel ne produiſit de ſi terribles Effets que ceux que ce Peuple en reſſentira. Ils tomberont à la vue du Fer qui les dévorera, ils ſeront emmenez captifs dans toutes les Nations, & Jéruſalem ſera foulée aux pieds par les Gentils, juſqu'à ce que le tems des Gentils ſoit auſſi conſommé. Car, ce ne ſera pas encore la fin des Siecles : il faut auparavant que cet Evangile ſoit prêché par toute la Terre, & que tous les Peuples du Monde ayent rendu Témoignage à ſa Vérité. Alors, comme les Habitans des Villes infames furent ſurpris par le Feu du Ciel, & tous les Hommes avant eux par le Déluge, beuvant & mangeant & faiſant des Noces, ils le ſeront de même à la Con-

REMARQUES.

ſolation tout du long dans Joſeph, & il ſuffit de dire ici, que depuis le Siege de Sagunthe juſqu'à notre tems, il n'eſt jamais rien arrivé d'approchant de ce qui arriva à celui de Jéruſalem. On le comprendra plus aiſément, quand on ſçaura qu'il ſe trouva treize cens mille Perſonnes dans cette malheureuſe Ville lors que Titus l'aſſiégea, ſoit parce que c'étoit le tems de la Pâque, ſoit auſſi parce que les Juifs étoient accourus de toutes les Parties du Monde, pour défendre leur Patrie, au bruit qui couroit depuis long-tems qu'elle devoit être attaquée. Auſſi la Famine les réduiſit en peu de tems à telle Extrémité, qu'entre autres Horreurs, une Femme tua ſon Enfant pour s'en nourrir ; ainſi que le Prophête Jérémie l'avoit prédit : *Manus mulierum miſericordium coxerunt filios ſuos.* Cette Action tira des larmes des yeux de Titus, quand il la ſçut ; & beaucoup de Juifs ſe tuérent eux-mêmes, de Douleur d'avoir vû un Crime ſi étrange parmi leur Nation.

Conſommation des Siécles par le Fils de l'Homme (10); *car, perſonne ne ſçait l'heure de ſon Avênement, non pas même les Anges du Ciel. Vivez donc avec Pureté & Sainteté, afin que vous ſoyés trouvez dignes d'échapper aux Dangers de ce Jour redoutable, & de paroitre devant lui* (11). *Ce que je vous dis, je le dis à tout le monde. Qu'il ne vous trouve point aſſoupis d'Ivreſſe ou de Crapule* (12): *ſoyés toujours prêts à le recevoir, & n'attendez pas qu'il paroiſſe, pour vous y préparer; comme ces Vierges mal-aviſées, qui s'endorment en attendant l'Epoux, & qui ne ſongent à ſe fournir de ce qui leur eſt néceſſaire pour aller au devant de lui, que quand elles l'entendent frapper à la Porte. Veillez donc & priez, puiſque vous ne ſçavez ni le jour ni l'heure. On verra s'élever Peuple contre Peuple, & Royaume contre Royaume* (13). *Il y aura des Tremblemens de Terre, des Peſtes, des Famines. Des Signes épouventables paroitront*

CITATIONS.

(10) *Et erunt dies illi tribulationes tales, quales non fuerunt ab initio creaturæ quam condidit Deus uſque nunc, neque fient. Erit preſſura magna & ira populo huic, cadent in ore gladii, & captivi ducentur in omnes gentes, & Jeruſalem calcabitur à gentibus donec impleantur tempora Nationum. In teſtimonium omnibus gentibus ſicut factum eſt in diebus Loth. &c.* Luc. XVII, 28. *In diebus Noe.* Matth. *Secundum hæc erit qua die filius hominis revelabitur.*

(11) *Ut digni habeamini fugere iſta omnia quæ futura ſunt, & ſtare ante filium hominis.*

(12) *Ne graventur corda veſtra in crapulâ & ebrietate.*

(13) *Surget gens contra gentem, &c.* Matth. XXV.

dans le Ciel (14) : *il y en aura dans le Soleil, dans la Lune, & dans les Etoiles. La Terre verra ſes Habitans accablez de Maux : les Flots de la Mer grondant horriblement acheveront de les conſterner ; ils ſecheront de Frayeur dans l'attente de la Ruine de l'Univers* (15). *Cependant, tous ces horribles Spectacles ne ſeront que le commencement des Douleurs* (16). *Ils s'élévera enſuite d'autres faux Chriſts, qui prouveront par de ſi grands Prodiges la Vérité de leurs Paroles, que les Elûs même en ſeroient ſéduits, s'ils le pouvoient être : mais, le Seigneur abrégera ce terrible tems en leur faveur* (17) ; *&, quand il ſera fini, le Soleil s'obſcurcira, la Lune n'aura plus de Lumiere, les Etoiles tomberont du Ciel, & les Puiſſances même qui le gouvernent ſeront ébranlées. Le Signe du Fils de l'Homme paroitra enfin dans l'Air, tous les Peuples de la Terre gémiront en le voyant venir porté ſur les Nuées dans tout l'éclat de ſa Puiſſance & de ſa Majeſté. Il envoyera ſes Anges aſſembler ſes Elûs des quatre coins du Monde au bruit des Trompettes, & ſa Voix ſe fera entendre dans les Tom-*

CITATIONS.

(14) *Terrores de cœlo.*

(15) *In terris, preſſura gentium præ confuſione ſonitus maris & fluctuum, areſcentibus hominibus præ timore & expectatione quæ ſupervenient univerſo orbi.* Luc. XXI.

(16) *Hæc autem omnia initia ſunt dolorum.* Matth.

(17) *Dabunt ſigna magna & prodigia, ita ut in errorem inducantur ſi fieri poteſt etiam electi. Sed propter electos quos elegit abbreviavit dies.* Marc. XIII, 20.

Tombeaux (18). *Quand vous verrez toutes ces choſes, conſidérez-les bien, levez les yeux au Ciel, & dites que votre Salut approche* (19). *Songez à vous: vous voyez que je vous prédis tout* (20). *Ce ſera alors qu'il fera rendre compte à chacun du talent qu'il lui aura confié, à la confuſion de ceux qui ne l'auront pas fait profiter. De deux Perſonnes qu'il trouvera couchées en même Lit, de deux Femmes qui moudront au même Moulin, il prendra l'une & laiſſera l'autre* (21). *Ceux, qui auront vécu purement reſſuſciteront pour la vie, & les Méchans pour ſe voir condamnez. Ils s'aſſeyera accompagné de ſes Anges dans le Trône de ſa Gloire, il fera venir devant lui toutes les Nations, & ſéparera en bon Paſteur les Boucs qui ſeront à ſa gauche, d'avec les Agneaux qui ſeront à ſa droite* (22). Venez, *dira-t-il à ſes Brebis* (23), Venez les Favoris de mon Pere, venez prendre poſſeſſion du Royaume qui vous eſt deſtiné dès la Création du Monde, parce que vous avez raſſaſié ma

CITATIONS.

(18) *Statim autem poſt virtutes cœlorum commovebuntur. Tunc plangent omnes Tribus terræ & videbunt, &c. à quatuor ventis &c.*

(19) *His autem fieri incipientibus reſpicite & levate capita veſtra; quoniam appropinquat redemptio veſtra.*

(20) *Vos ergo videte., ecce prædixi vobis omnia.* Marc. XIII, 23.

(21) *Erunt duo in lecto uno, dua molentes in unum, una aſſumetur, altera relinquetur.* Luc. XVII, 34.

(22) *Separabit eos ab invicem ſicut Paſtor, &c.* Matth. XXV.

(23) *His qui à dextris.*

Faim, étanché ma Soif, couvert ma Nudité ; que vous m'avez retiré chez vous, quand j'étois en Païs étranger ; & que vous m'êtes venu conſoler, quand j'ai été malade ou priſonnier (24). *Les Juſtes ſeront d'abord en peine de comprendre comment ils lui auront rendu tous ces Devoirs de Charité ; mais, il leur fera entendre, qu'ils les auront rendu à lui-même en les rendant aux moindres de leurs Freres : & , après avoir reproché aux Méchans, qu'ils n'ont jamais rien fait de ſemblable pour lui, ils ſeront livrez à des Tourmens ſans fin, & les Bons entreront dans la Vie éternelle* (25).

CITATIONS.

(24) *Eſurivi enim & dediſtis mihi manducare, &c.*

(25) *Tunc reſpondebunt ei juſti dicentes, Domine, quando te vidimus eſurientem, & pavimus te, &c ? Et reſpondens dicet illis. Quandiu feciſtis uni ex his fratribus meis minimis, &c. Tunc dicet & his qui à ſiniſtris erunt, Diſcedite, eſurivi enim & non, &c.*

LA VIE DE JÉSUS CHRIST.

LIVRE QUATRIEME.

LA plus grande partie de la nuit ſe paſſa dans ces Diſcours, & le lendemain les Pontifes, les Anciens, & les Docteurs s'aſſemblérent pour la derniere fois chez Caïphe le Grand Prêtre (1), afin de délibérer tous enſemble comment ils feroient mourir Jéſus (2). Ils conclurent qu'il falloit ſe ſaiſir de lui adroitement, à cauſe du Peuple qui étoit à craindre (3), ſi on l'entreprenoit à force ouverte. Ils étoient même réſolus d'attendre que la Fête fût finie, afin de donner

CITATIONS.

(1) *Cùm conſummaſſet Jeſus ſermones hos omnes, tunc congregati ſunt, &c.* Matth. XXVI.

(2) *Ut dolo tenerent & occiderent.* Marc.

(3) *Timebant verò plebem.* Luc. XXII, 2.

le tems à la foule de s'écouler (4), quand Judas, l'un de ſes Apôtres, vint ſe préſenter à l'Aſſemblée, & traiter avec les Pontifes pour le mettre entre leurs mains. Ils l'écoutérent avec beaucoup de joie (5), ils lui promirent ce qu'il voulut, & il ſe contenta de trente Deniers d'Argent (*CXV*). Dès lors, il ne ſongea plus qu'à trouver un lieu & un tems où ſon Maître ne fût pas accompagné du Peuple, qui avoit coûtume de le ſuivre (6).

Le jour d'après, Jéſus chargea Simon-Pierre & Jean du ſoin de préparer la Pâque pour lui : & ces deux Diſciples lui ayant demandé en quel Lieu? *Allez*, leur dit-il, *dans la Ville, & ſuivez le prémier Homme que vous rencon-*

CITATIONS.

(4) *Dicebant autem, non in die feſto, ne forte tumultus fieret in populo.* Matth.

(5) *Audientes gaviſi ſunt.* Marc. XIV, 11.

(6) *Quærebat quomodo illum opportunè traderet.* Marc. *Sine turbis.* Luc.

REMARQUES.

(*CXV*) La Valeur de cette Somme eſt fort incertaine. Il y a des Auteurs qui la font monter juſques à trois cens Ecus de notre Monnoie; mais, l'Opinion la plus commune la met environ à douze. La plus forte Induction qu'on aye, pour la fixer à un Prix ſi bas, eſt qu'on ſçait certainement que le Champ qu'on en acheta depuis n'étoit que de cent quarante pieds, & que n'étant que de cette grandeur, il ne pouvoit gueres couter davantage; car, il eſt certain d'ailleurs, ne fût-ce que par un Paſſage de Jérémie ſur un autre Champ qui ne fut vendu que dix-ſept Deniers, qu'il y en avoit de fort petit Prix, & que la Terre étoit à grand marché en Judée.

rencontrerez qui portera une Cruche pleine d'Eau: entrez avec lui où il entrera (1), *& quand vous verrez le Maitre de la Maiſon*, Le Seigneur, *lui direz-vous*, vous mande que ſon heure eſt venue, & qu'il fera la Pâque chez vous. Où ſont les Viandes que vous lui donnerez, & où le mettrez-vous? *Alors, il vous menera dans une Sale haute préparée pour le Feſtin, & vous y ferez apprêter ce qui nous eſt néceſſaire.*

Les deux Diſciples trouvérent tout comme il leur avoir dit, & il s'y rendit avec les autres le ſoir de ce même jour (1). Quand ils furent aſſis, & pendant le ſouper. *J'ai ſonhaité*, leur dit-il, *de manger cette Pâque avec vous avant que de mourir.* Enſuite, il prit du Pain, & après avoir rendu Graces à ſon Pere, il le benit, le rompit, & leur en donna, en leur diſant; *Prenez, mangez, ceci eſt mon Corps, qui ſera donné pour vous. Faites la même choſe en mémoire de moi.* Puis, il prit la Coupe, rendit encore Graces à ſon Pere, & la leur donnant, *Tenez, beuvez-en tous*, leur dit-il auſſi: *car c'eſt mon Sang, le Sang de la nouvelle Alliance, qui ſera répandu pour la Remiſſion de vos Péchés, & pour ceux de beaucoup d'autres*; & ils en burent tous. Après, il ſe leva de Table (*CXVI*), il quit-

CITATIONS.

(1) *Quocumque introierit.* Marc.
(1) *Veſpere facto.*

REMARQUES.

(*CXVI*) On faiſoit tout de ſuite deux ſortes de Repas le ſoir de la Pâque parmi les Juifs. Le pré-

ta une partie de ſes Vêtemens, & ayant pris une grande Nappe dont il ſe ceignit, & verſé de l'Eau dans un Baſſin, il ſe mit à laver les Pieds de ſes Diſciples, & il les eſſuyoit avec le Linge qu'il avoit mis autour de lui. Quand ce vint à Simon-Pierre, il s'en défendit avec confuſion (2). *Vous ne ſçavez pas préſentement ce que je fais*, lui dit Jéſus : *vous le ſçaurez bien-tôt.* Mais, Simon perſiſtant toujours à dire qu'il ne le ſouffriroit jamais (3), *Si je ne vous lave pas*, lui dit encore Jéſus, *vous n'aurez jamais part à ma Gloire* (4). Alors Simon, *Non ſeulement les Pieds, Seigneur*, reprit-il auſſi-tôt, *mais encore la Tête & les Mains.*

Après qu'il eut achevé, il reprit ſes Vêtemens, & s'étant remis à Table, *Sçavez-vous*, leur

CITATIONS.

(2) *Tu mihi lavas pedes?* Joan. XIII, 6.
(3) *Non lavabis mihi pedes in æternum.*
(4) *Partem mecum.*

REMARQUES.

prémier étoit proprement la Pâque, dans lequel on mangeoit l'Agneau Paſcal & les autres Viandes ordonnées par la Loi. Mais, comme c'étoit peu de choſe, on faiſoit enſuite le Souper ordinaire; & ce fut à l'entrée de ce Souper, ſuivant la coûtume, que le Sauveur lava les Pieds à ſes Diſciples. On ne ſçait point certainement durant lequel de ces deux Repas il inſtitua l'Euchariſtie. Beaucoup de gens la mettent dans le dernier; mais, la Narration de S. Jean, qui ne parle point de cette Inſtitution, paroit ſi continue & ſi liée depuis le commencement de ce dernier Souper juſqu'à la fin, qu'il y a ſujet de s'étonner qu'on ôſe l'interrompre.

leur dit-il, *ce que je viens de faire ? Vous m'appellez votre Maître, & votre Seigneur : vous ne vous trompez pas ; je le ſuis* (1). *Que ſi je n'ai pas laiſſé pourtant de vous laver les Pieds, à plus forte raiſon devez-vous vous ſervir les uns les autres. Je vous ai voulu donner Exemple, afin que vous faſſiés du moins ce que vous m'avez vû faire, puiſque vous n'êtes pas plus grands que moi. Si vous en êtes perſuadez* (2), *& que vous m'imitiés, vous ſerez heureux, mais non pas tous. Je ſçai ceux que j'ai choiſi ; car, du reſte, il faut que cette Parole du Prophête ſoit accomplie,* Celui qui mange mon Pain s'élévera contre moi. *Je vous le déclare avant qu'il arrive, afin que quand vous le verrez arriver, vous connoiſſiés qui je ſuis.* A ces mots, il parût tout troublé ; &, voulant s'expliquer plus clairement ; *En vérité,* leur dit-il, *je vous aſſûre que l'un de vous me doit trahir* (3). Ce Diſcours les jetta dans une profonde Triſteſſe : ils ſe regardoient les uns les autres, comme s'ils euſſent tâché de connoître à la mine celui dont il vouloit parler (4) ; &, ne pouvant le deviner chacun lui demanda, *Seigneur, eſt-ce moi ?* Il répondit à Judas, *Vous le dites.* Mais, ſoit qu'ils

CITATIONS.

(1) *Bene dicitis, ſum etenim.*

(2) *Si hæc ſcitis.*

(3) *Non de omnibus vobis dico : ego ſcio quos elegerim, ſed ut adimpleatur ſcriptura : qui manducat meum panem levabit contra me calcaneum ſuum. Cùm hæc dixiſſet, turbatus eſt ſpiritu, & proteſtatus, &c.*

(4) *Contriſtati valdè aſpiciebant ad invicem, hæſitantes de quo diceret.*

qu'ils ne l'oüiſſent pas, ou que le Trouble où ils étoient leur fît prendre cette Réponſe d'un autre ſens qu'ils ne l'auroient priſe en tout autre tems, ils ne la comprirent point. *Il faut à la vérité*, reprit-il, *que le Fils de l'Homme s'en aille, ainſi qu'il eſt écrit; mais, Malheur à qui le doit livrer. Il vaudroit mieux pour ce Traitre, qu'il ne fût jamais né* (5). Alors, Simon-Pierre ayant fait ſigne (6) au Diſciple que Jéſus aimoit (7), de demander qui ce ſeroit, Jéſus répondit en ſecret à ce Diſciple qui étoit couché ſur ſon ſein (8), que ce ſeroit celui à qui il alloit donner un morceau de Pain trempé; &, en même tems, il en donna un à Judas, en lui diſant de faire au plûtôt ce qu'il avoit à faire. Les autres n'entendirent point ce que ces Paroles ſignifioient (9); &, comme c'étoit lui qui gardoit l'Argent, la plupart crurent que Jéſus lui ordonnoit d'acheter quelque choſe pour la Fête, ou de faire quelque Aumône.

Il étoit déjà nuit, & Judas ſortit auſſi-tôt après (1). Alors Jéſus, *Je ne ſerai plus gueres avec vous*, dit-il, *ô mes Enfans* (2); *&, comme je prédiſois il y a quelque tems aux Juifs, vous me chercherez après, & vous ne pour-*

CITATIONS.

(5) *Filius quidem hominis vadit ſicut ſcriptum eſt, væ autem homini illi per quem, &c.* Matth. XXVI.

(6) *Innuit.*

(7) *Quem diligebat Jeſus.* Joan. XIII.

(8) *Recumbens in ſinu ſuprà pectus.*

(9) *Quod facis fac citius. Hoc autem nemo ſcivit diſcumbentium ad quid dixerit ei.*

(1) *Continuò.*

(2) *Filioli.*

pourrez venir où je vais. Mais, la derniere choſe que je vous recommande, c'eſt de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimez. Ce ſera à cette marque qu'on vous reconnoitra pour mes Diſciples. Et où eſt-ce donc que vous allez? lui dit Simon-Pierre. *Je vais*, lui répondit Jéſus, *où vous ne ſçauriés me ſuivre préſentement : vous m'y ſuivrez avec le tems. Et pourquoi*, reprit ce Diſciple, *ne puis-je pas vous y ſuivre préſentement? Simon, Simon*, lui dit Jéſus, *Satan cherche à vous dévorer; mais, j'ay prié pour vous, afin que votre Foi ſoit immuable. Quand donc vous ſerez converti, affermiſſez vos Freres dans la leur. Je vous ſerai à tous un ſujet de ſcandale avant que la nuit paſſe; car, il eſt écrit*, Je frapperai le Paſteur, & les Brebis ſe diſperſeront; *mais, lorſque je ſerai reſſuſcité, je vous irai attendre en Galilée. Quand tous les autres vous abandonneroient*, reprit encore Simon-Pierre, *je ne vous abandonnerai pas. J'irai, s'il le faut, & en Priſon, & à la Mort même, avec vous. Vous perdriés, dites-vous, la Vie pour moi* (3)? lui repliqua Jéſus. *Je vous aſſûre, qu'avant que le Coq ait achevé de chanter, vous jurerez trois fois que vous ne me connoiſſez pas* (4). Mais, Simon ne donna aucune croyance à cette Prédiction : il dit toujours qu'il mourroit plûtôt; & tous les autres dirent la même choſe.

Que votre Ame ne ſoit point troublée, reprit Jéſus enſuite. *Croyez en Dieu & en moi. Il y a*

CITATIONS.

(3) *Animam tuam pro me ponesſ?* Joan.
(4) *Ter me negabis.*
(5) *At ille amplius loquebatur, &c.*

y a pluſieurs Demeures dans la Maiſon de mon Pere (1). *S'il n'y en avoit pas, je vous le dirois; mais, je vais y préparer vos Places, & je reviendrai à la fin pour vous emmener avec moi, afin que nous ſoyons enſemble à jamais. Vous voyez à préſent où je vais, & par quelle voie j'y dois aller* (2). Thomas prit la parole à ces mots, pour lui dire qu'ils n'en voyoient rien (3). Alors Jéſus, *Je ſuis moi-même*, dit-il, *la Voie, la Vérité, & la Vie, & Perſonne ne peut aller à mon Pere, que par moi. Seigneur*, lui répondit Philippe, *montrez-nous ſeulement votre Pere, & nous ſerons contens* (4). *Quoi!* s'écria-t-il à cette Demande, *il y a ſi long-tems que je ſuis avec vous, & vous ne me connoiſſez pas! Qui me voit, ô Philippe, voit auſſi mon Pere* (5): *& vous demandez à le voir? Vous n'êtes donc pas perſuadez que je ſuis en lui, & lui en moi* (6)? *Cependant, la Parole que je vous annonce n'eſt pas ma Parole, mais la ſienne; &, comme il habite*

CITATIONS.

(1) *Non turbetur cor veſtrum, creditis in Deum & in me credite, in domo Patris mei manſiones multæ ſunt.*

(2) *Si quominus dixiſſem vobis, quia vado vobis parare locum; & ſi abiero & præparavero vobis locum, iterum venio & accipiam vos ad me ipſum, ut ubi ſum ego & vos ſitis. Et quò ego vado ſcitis & viam ſcitis.* Joan. XIV.

(3) *Neſcimus quò vadis, & quomodo poſſumus viam ſcire?*

(4) *Et ſufficit nobis.*

(5) *Tanto tempore vobiſcum ſum, & non cognoſcis me? Philippe, qui videt me videt & Patrem.*

(6) *Quomodo dicis, oſtende nobis Patrem? Non creditis quia ego in Patre, & Pater in me eſt?*

habite dans moi, c'eſt auſſi lui qui fait les Oeuvres que je fais (7). *Quiconque me croira en fera autant, & même de plus grandes; car, je m'en vais à lui, & quand j'y ſerai, je ferai tout ce que vous demanderez en mon Nom, afin qu'il ſoit glorifié en moi* (8). *Gardez ſeulement mes Commandemens, ſi vous m'aimez, & je le prierai qu'il vous envoye un autre Conſolateur, qui demeurera toûjours avec vous, & vous ne ſerez pas long-tems Orphelins* (9). *Ce ſera alors que vous verrez clairement que je ſuis dans mon Pere, & que vous êtes dans moi & moi dans vous. Voilà ce que je puis vous dire moi-même; mais, l'Eſprit ſaint, cet Eſprit conſolateur, que mon Pere vous envoyera en mon Nom, vous apprendra le reſte, & vous éclaircira ſur tout ce que je vous ai dit* (10). *Je vous laiſſe ma Paix, cette Paix que le Monde ne ſçauroit donner* (11). *Encore une fois donc, ne vous troublez point, & n'ayés aucune Crainte. Je vous ai déjà dit que je ne m'en vais que pour revenir; &, ſi vous m'aimiés, vous vous réjouïriés*

CITATIONS.

(7) *Verba quæ ego loquor vobis à me ipſo non loquor. Pater autem in me manens ipſe facit opera, &c.*

(8) *Qui credit in me, opera quæ ego facio & ipſe faciet, & majora horum faciet, quia ego ad Patrem vado, & quodcumque petieritis in nomine meo, hoc faciam, ut glorificetur Pater in Filio.*

(9) *Si diligitis me, &c. Non relinquam vos orphanos in illo die.*

(10) *Hæc locutus ſum vobis apud vos manens, Paracletus autem, &c. docebit omnia; & docebit vos omnia quæcumque dixero vobis.*

(11) *Non quomodo mundus dat.*

jouiriés de ce que je vais trouver mon Pere. Je n'ai plus gueres de tems à vous parler; car, le Prince du Monde approche, & mon Heure auſſi. Non que cet Ennemi puiſſe rien ſur ma Vie, mais c'eſt afin que le Monde connoiſſe que j'aime mon Pere, & que je fais ce qu'il m'a commandé. Levons-nous donc, & marchons (12).

Ce Diſcours achevé, ils chantérent tous enſemble l'Hymne d'Action de Graces, & ſortirent de la Ville du côté de la Montagne des Oliviers. Il les entretint encore de la même maniere durant le chemin. *Je vous ai aimez*, leur dit-il entre autres choſes, *comme mon Pere m'a aimé* (1). *Soyés inébranlables dans l'Attachement que vous avez pour moi : vous le ſerez, ſi vous gardez mes Commandemens, comme rien ne peut altérer l'Amour que j'ai pour mon Pere, parce que je garde les ſiens* (2). *Voici, encore une fois, mon grand Précepte, que vous vous aimiés les uns les autres comme je vous ai aimez. Peut-on chérir plus tendrement ſes Amis, que de donner ſa Vie pour eux*

CITATIONS.

(12) *Auditis quia ego dixi vobis, vado & venio ad vos. Si diligeretis me gauderetis utique, quia vado ad Patrem. Jam non multa loquar vobiſcum, venit enim Princeps mundi hujus, & in me non habet quidquam, ſed ut cognoſcat mundus quia diligo Patrem, & ſicut mandatum dedit mihi, ſic facio. Surgite, eamus hinc.*

(1) *Sicut dilexit me Pater, &c.* Joan. XIII.

(2) *Manete in dilectione meâ, ſi præcepta mea ſervaveritis, manebitis, &c. ſicut & ego Patris mei præcepta ſervavi, & maneo in ejus dilectione.*

eux (3) ? *Si vous faites ce que je commande, vous êtes mes Amis. Je dis mes Amis, & non pas mes Serviteurs; car, le Serviteur ne ſçait pas le Secret de ſon Maitre, & je vous ai dit comme à mes Amis tout ce que j'ai appris de mon Pere* (4). *Que ſi le Monde vous hait, ſouvenez-vous qu'il m'a hai avant qu'il vous hait. Si vous étiés à lui, il vous aimeroit; car, il aime tout ce qui lui appartient : mais, comme vous n'en êtes pas, & que je vous en ai ſéparé, il faut néceſſairement qu'il vous haiſſe* (5). *Souvenez-vous de ce que je vous ai dit autrefois, que le Serviteur n'eſt pas plus grand que le Maitre. Puiſque les Hommes m'ont perſécuté, ils vous perſécuteront bien auſſi. Si je n'étois pas venu, & que je ne leur euſſe point parlé, ils ſeroient innocens, au lieu qu'ils ſont inexcuſables; car, qui me hait, hait auſſi mon Pere* (6). *Oui, ſi je n'avois pas fait à leurs yeux des Prodiges que nul autre ne fit jamais, ils ſeroient ſans Péché. Que s'ils les ont vû ſans que leur Haine ait diminué pour moi, c'eſt afin que cette Parole du Prophête*

CITATIONS.

(3) *Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam ſuam ponat pro amicis ſuis.*

(4) *Jam non dicam vos ſervos, quia ſervus neſcit quid faciat dominus ejus, vos autem dixi amicos, quia omnia quæcumque audivi à Patre meo nota feci vobis, &c.*

(5) *Quia verò de mundo non eſtis, ſed ego elegi vos de mundo, &c.*

(6) *Si non veniſſem, & locutus fuiſſem eis, peccatum non haberent. Nunc autem excuſationem non habent de peccato ſuo. Qui me odit, & Patrem meum odit.*

phête fût accomplie, Ils m'ont haï ſans ſujet. *Mais, quand le Conſolateur que je vous envoyerai viendra à vous* (7), *cet Eſprit de vérité, qui procede de mon Pere, il portera Témoignage de moi; & vous le porterez auſſi, parce que vous avez toujours été avec moi. Je vous donne cette aſſûrance, afin que vous ne ſoyés point ſcandaliſés de tout ce qui vous arrivera. On vous chaſſera des Sinagogues; & le tems approche* (8), *qu'on croira faire une Action fort agréable à Dieu en vous ôtant la Vie* (9). *Je vous le déclare, dis-je, à préſent, afin que vous vous ſouveniés alors, que je vous en ai averti. Je ne vous l'ai pas dit plûtôt, parce que je ſçuvois que j'avois encore du tems à être avec vous* (10). *Je voi que ce Diſcours vous afflige: c'eſt pourtant la vérité, qu'il vous eſt avantageux que je vous quitte; car, ſi je ne m'en vais, l'Eſprit ne viendra pas à vous* (11). *Il faut que je m'en aille, pour l'envoyer; &, quand il ſera venu, il confondra l'Incrédulité des Hommes, il convaincra le Monde de l'Injuſtice*

CITATIONS.

(7) *Si opera non feciſſem in eis quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent. Nunc autem & viderunt & oderunt & me & Patrem meum, ſed ut adimpleatur ſermo qui in lege eorum ſcriptus eſt: Quia odio habuerunt me gratis. Cùm ergo venerit, &c.*

(8) *Abſque Synagogis facient vos, ſed venit hora, &c.* Joan. XVI.

(9) *Obſequium ſe præſtare Deo, &c.*

(10) *Reminiſcamini quia ego dixi vobis: ab initio non dixi quia vobiſcum eram.*

(11) *Sed quia hæc locutus ſum vobis, triſtitia implevit cor veſtrum, ſed ego veritatem dico vobis, expedit vobis ut ego vadam, &c.*

juſtice qu'il m'a fait, en ne me croyant pas ce que je ſuis, & il lui fera voir que l'Empire de ſon Prince eſt détruit (12). *J'aurois bien d'autres choſes à vous dire : mais, vous n'en êtes pas encore capables* (13); *& c'eſt à ce Conſolateur, qui doit venir, à vous découvrir toutes les Véritez. Encore un peu de tems, & vous ne me verrez plus : puis, encore un peu de tems, & vous me reverrez* (14).

Les Diſciples furent bien en peine de ſçavoir ce que ces dernieres Paroles vouloient dire; &, comme ils ſe le demandoient les uns aux autres, *C'eſt à dire*, reprit-il, *que vous pleurerez bien-tôt, pendant que le Monde ſe réjoüira, & que votre Douleur ſera auſſi bien-tôt changée en Allegreſſe. Quand une Femme eſt près de ſon terme, elle eſt triſte, parce que ſon heure* (1) *de ſouffrir eſt venue; mais, après qu'elle s'eſt délivrée, la Joie qu'elle a d'avoir mis un Homme au Monde lui fait oublier toute ſa Triſteſſe* (2). *Je vous dis de même, que vous êtes à préſent accablez de Douleur; mais, quand vous me reverrez, la Joie retournera dans vos Cœurs, & perſonne*

CITATIONS.

(12) *Arguet mundum de peccato quia non crediderunt in me, de juſtitia verò quia vado ad Patrem, de judicio autem quia Princeps hujus mundi jam judicatus eſt, &c.*

(13) *Sed non poteſtis portare modò.*

(14) *Cùm autem venerit, &c. modicum & jam non videbitis me, & iterum modicum & videbitis me.*

(1) *Hora ejus.*

(2) *Jam non meminit preſſuræ propter gaudium quia natus eſt homo in mundum, &c.*

ne ne pourra plus vous la ravir. Alors, vous n'aurez plus à m'interroger ſur rien (3). *Je vous ai parlé juſqu'ici en Paraboles ; mais, voici le Tems que je vous parle clairement de mon Pere. Je ne vous dis point que je le prierai pour vous, car il vous aime, parce que vous m'aimez, & que vous croyez que je ſuis ſorti de lui. J'en ſuis ſorti auſſi, pour venir dans le Monde ; & je quitte le Monde, pour retourner à lui* (4). Les Diſciples répondirent à ce Diſcours, qu'il leur parloit clairement alors, & non plus en Figure comme auparavant. *Nous voyons bien*, dirent-ils, *que vous ſçavez toutes choſes, & qu'il n'eſt pas beſoin de vous interroger ; & c'eſt ce qui nous fait croire que vous êtes ſorti de Dieu. Vous croyez maintenant*, leur dit-il ; *mais, l'heure vient, que dis-je ? elle eſt venue, que vous m'abandonnerez tous* (5). *Je ne demeurerai pourtant pas ſeul ; car, mon Pere eſt toujours avec moi.*

A ces mots, *Mon Pere*, s'écria-t-il, en levant les yeux au Ciel, *l'heure eſt venue de glorifier votre Fils, afin qu'il vous glorifie auſſi, en faiſant vivre éternellement ceux que vous*

CITATIONS.

(3) *Iterum autem videbo vos, & gaudebit cor veſtrum & gaudium veſtrum nemo tollet à vobis, in illâ die me non rogabitis quidquam.*

(4) *Palam non dico vobis quia ego rogabo Patrem de vobis, ipſe enim Pater amat vos quia vos me amaſtis & credidiſtis quia ego à Deo exivi. Exivi à Patre, & veni in mundum, iterum relinquo mundum, & vado ad Patrem.*

(5) *Modò creditis : ecce venit hora & jam venit ut, &c.* Joan. XVI.

vous lui avez donnez, par la Puiſſance qu'il a reçu de vous. Or, la Vie éternelle conſiſte à vous reconnoître pour le ſeul vrai Dieu, & Jéſus que vous avez envoyé pour le Chriſt (1). *Je vous ai glorifié ſur la Terre. J'ai accompli l'Oeuvre dont vous m'aviés chargé. C'eſt maintenant à vous à me glorifier à votre tour, de cette même Gloire que j'avois dans vous avant que vous euſſiés fait le Monde. Je vous ai fait connoître à ceux que vous aviés choiſi pour me donner. Ils connoiſſent à cette heure que tout ce que j'ai eſt de vous, parce que je ne leur ai dit que ce que vous m'aviés ordonné de leur dire. Ils m'ont écouté. Ils ſont perſuadez que je ſuis ſorti de vous, & que vous m'avez envoyé* (2). *C'eſt pour eux que je prie, & non pas pour le Monde; pour eux, que vous m'avez donnez, & qui étoient à vous, & tout ce qui vous appartient eſt à moi. Maintenant, que je les laiſſe dans le Monde pour m'en aller à vous, Pere ſaint, conſervez-les en votre Nom, afin qu'ils ne ſoient qu'un entre eux,*

CITATIONS.

(1) *Pater, venit hora: clarifica filium tuum, ut filius tuus clarificet te, ſicut dediſti ei poteſtatem ut omne quod dediſti ei det eis vitam æternam: hæc eſt autem, &c.*

(2) *Opus conſummavi quod dediſti mihi ut faciam, & nunc clarifica me tu Pater apud temetipſum claritate quam habui priuſquam mundus eſſet apud te.* Joan. XVII. *Manifeſtavi nomen tuum hominibus quod dediſti mihi de mundo, &c. Nunc cognoverunt, &c. Quia verba quæ dediſti mihi dedi eis, & ipſi acceperunt & cognoverunt verè, &c.*

comme vous & moi ne ſommes qu'un (3). *Tant que j'ai été avec eux, je les ai ſi bien gardez, qu'il n'en a péri aucun* (4); *hors cet Enfant de Colere, dont l'Ecriture avoit prédit la Perte* (5). *Je ne vous demande pas de les ôter du Monde: ils n'en ſont pas, non plus que moi; mais, ſeulement, de les préſerver de l'Ennemi. Sanctifiez-les donc par votre Vérité, qui n'eſt autre choſe que votre Parole. Je les envoye dans le Monde comme vous m'y avez envoyé, & je me ſacrifie moi-même pour eux, afin qu'ils ſoient ſanctifiés comme moi par la Vérité. Je vous prie encore pour ceux qui croiront en moi par leur Miniſtere, qu'ils ne ſoient auſſi tous qu'un même Cœur* (6). *Comme vous êtes en moi, ô mon Pere, & moi en vous, qu'ils ne ſoient de même qu'un avec nous, & que le Monde connoiſſe que vous les aimez, comme vous m'aimez. Mon Pere, je deſire que ceux que vous m'avez donné ſoient avec moi où je ſerai, afin qu'ils voyent la Gloire que vous m'avez auſſi donnée, vous qui m'avez aimé avant la Naiſſance du Monde. Pere juſte, le Monde ne vous a pas connu comme moi; mais, ceux-ci ont connu que vous m'a-*

CITATIONS.

(3) *Ego pro eis rogo, non pro mondo rogo, ſed pro his quos dediſti mihi quia tui ſunt & mea omnia tua ſunt & tua mea ſunt, & jam non ſum in mundo, & hi in mundo ſunt, & ego ad te venio, &c.*

(4) *Cùm eſſem cum eis, &c.*

(5) *Niſi filius perditionis ut Scriptura impleatur.*

(6) *A malo ſanctifica eos in veritate. Sermo tuus veritas eſt. Pro eis ego ſanctifico meipſum, ut ſunt ipſi ſanctificati in veritate. Non pro eis autem rogo tantùm, ſed & pro eis, &c.*

m'avèz envoyé. Auſſi, je leur ai manifeſté votre Nom, & je le leur manifeſterai encore, afin que ce même Amour, dont vous m'avez aimé, habite dans eux avec moi-même (7).

Quand il eut achevé cette Priere, il traverſa le Torrent de Cédron, pour ſe retirer au même Lieu où il avoit paſſé les deux nuits précédentes. C'étoit dans le Jardin d'une Métairie de la Montagne des Oliviers, qu'on appelloit Getſemani. Là, ayant pris avec lui Simon-Pierre, Jacques, & Jean, il dit aux autres de l'attendre pendant qu'il iroit prier. Si-tôt qu'il les eut quittés, il s'abandonna à la Frayeur, & parut dans de cruelles Angoiſſes (1). *Mon Ame*, dit-il aux trois qu'il avoit choiſi, *eſt accablée d'une Triſteſſe mortelle* (2). *Attendez-moi ici, & veillez comme moi.* A ces mots, ſe faiſant violence pour ſe ſéparer d'eux (3), il s'en éloigna de quelques pas. Enſuite, il ſe mit à genoux; &, proſterné la face contre terre, *Mon Pere*, s'écria-t-il, *ſi vous vouliés me diſpenſer de prendre le Calice qui m'eſt deſtiné, vous le pou-*

CITATIONS.

(7) *Pater, quos dediſti mihi volo ut ubi ſum ego & illi ſint mecum, ut videant claritatem meam quam dediſti mihi, qui dilexiſti me ante conſtitutionem mundi. Pater juſte, mundus te non cognovit, ego autem te cognovi, & hi cognoverunt quia tu me miſiſti, & notum feci eis nomen tuum, & notum faciam, ut dilectio quâ dilexiſti me in ipſis ſit & ego in ipſis.*

(1) *Cœpit (expaveſcere & graviſſimè angi.)* Marc. XIV, 33.

(2) *Triſtis uſque ad mortem.*

(3) *Avulſus eſt ab eis.* Luc. XXII, 41.

vez. Toutefois, que votre Volonté s'accompliſſe plûtôt que mon Deſir (4). Il ſe leva après cette Priere, & revenant vers les trois Diſciples, il les trouva aſſoupis beaucoup plus de Triſteſſe que de Sommeil (5). *Quoi!* leur dit-il, *vous dormez; & vous Simon auſſi* (6)? *Vous ne pouvez veiller une heure pour l'amour de moi? Levez-vous. Veillez du moins pour vous, & priez, de crainte que la Tentation ne vous ſurmonte; car, la Chair eſt plus foible que l'Eſprit n'eſt fort.* Puis, il alla encore prier. *Mon Pere*, dit-il, *ſi ce que je ſouhaite eſt impoſſible, accompliſſez votre Volonté.* Revenant de nouveau aux Diſciples, il les trouva endormis. Ils ne ſçurent que lui dire pour s'excuſer (8). Il retourna faire ſa même Priere une troiſieme fois; & alors, un Ange lui apparut, & le vint raſſûrer (9): mais, il tomba comme en Agonie (10); &, priant encore avec plus d'Ardeur, il jetta une Sueur ſemblable à des Gouttes de Sang, & ſi abondante, qu'elle coula juſqu'à terre (11). Il

CITATIONS.

(4) *Procidit ſuper terram in faciem ſuam. Si (velles transferre) calicem, &c.* Luc. *Omnia tibi poſſibilia ſunt.* Marc. *Verumtamen non mea voluntas, ſed tua fiat.*

(5) *Dormientes præ triſtitia.* Luc.

(6) *Quid dormitis? Simon dormis?*

(7) *Ut non intretis in tentationem: ſpiritus quidem promptus eſt, caro verò infirma.* Marc.

(8) *Ignorabant quid reſponderent ei.*

(9) *Confortans eum.* Luc.

(10) *Factus in agoniâ.* Luc.

(11) *(Intentius) orabat, & factus eſt ſudor ejus ſicut guttæ ſanguinis decurrentis in terram.* Luc.

Il fut après rejoindre les Diſciples ; &, les ayant trouvez dans le même état, *Dormez à préſent*, leur dit-il, *ſi vous pouvez : auſſi-bien c'en eſt fait, l'heure eſt venue, & le Fils de l'Homme va être livré aux Méchans. Mais plûtôt, levez-vous, & marchons : celui qui me trahit n'eſt pas loin de nous* (12).

Comme il parloit encore, Judas, qui ſçavoit le Lieu de ſa Retraite pour y avoir été pluſieurs fois avec lui, entra dans le Jardin (1). Il y avoit à ſa ſuite des Pontifes, des Officiers du Temple, & des Anciens, accompagnés d'un Tribun & d'une Cohorte de Soldats Romains, avec des torches & des flambeaux (2) (*CXVII*). Il marchoit quelques pas devant eux, comme s'il n'eût pas été de leur Compagnie ; &, abordant Jéſus ainſi

CITATIONS.

(12) *Dormite jam & requieſcite (adeſt finis) venit hora, ecce Filius hominis tradetur in manus peccatorum. Surgite, eamus : ecce qui me tradet prope eſt.* Marc.

(1) *Adhuc eo loquente : ſciebat locum, quia frequenter Jeſus convenerat illuc cum Diſcipulis ſuis.* Joan. XVIII, 2.

(2) *Tribunus & Cohors cum laternis & facibus antecedebat eos.* Luc.

REMARQUES.

(*CXVII*) Aux grandes Fêtes des Juifs les Gouverneurs leur donnoient une Compagnie de Soldats Romains pour garder le Temple & empêcher le Deſordre ; &, tant que la Fête duroit, ces Soldats n'obéïſſoient qu'aux Sacrificateurs, qui s'en ſervoient à tout ce qu'ils vouloient. Ils avoient encore outre cela les Gardes ordinaires du Temple, qui ne dépendoient que d'eux en tout tems.

que de coûtume, *Mon Maitre*, lui dit-il en le baiſant, *je vous ſalue*. C'étoit le Signal qu'il étoit convenu avec eux de leur donner, pour le reconnoitre parmi ſes Diſciples : il ne s'étoit engagé à rien davantage; car, du reſte, il les avoit averti de prendre leurs ſûretez (3), pour empêcher qu'il ne s'échapât comme d'autres fois après qu'il l'auroit remis entre leurs mains. *Mon Ami*, lui dit Jéſus, *que venez-vous faire ? Vous ne me baiſez que pour me trahir* (4); &, s'avançant (5) en même tems vers ces gens armez, il leur demanda ce qu'ils cherchoient? Ils répondirent, *Jéſus de Nazareth*; mais, il n'eut pas ſi-tôt dit, *C'eſt moi*, qu'ils reculérent au même tems d'Effroi, & tombérent tous renverſés les uns ſur les autres (6). Quand ils furent revenus de leur Terreur, il leur demanda encore ce qu'ils cherchoient ? & lui ayant encore répondu, *Jéſus de Nazareth: Je vous ai déjà dit*, repliqua-t-il, *que c'eſt moi*; & ils ſe ſaiſirent de lui.

Soit qu'on ſe mît en devoir de prendre auſſi les Diſciples, ou qu'il ſçût qu'on le vouloit faire, il pria qu'on les laiſſât aller, puiſque c'étoit lui qu'on cherchoit (1). Mais eux, qui voyoient que c'étoit fait de lui, ſi on l'emmenoit,

CITATIONS.

(3) *Dederat eis ſignum dicens, quemcumque oſculatus fuero, ipſe eſt, tenete eum & ducite cautè.* Marc.

(4) *Oſculo filium hominis tradit.* Luc.

(5) *Proceſſit.* Joan.

(6) *Abierunt retrorſum & ceciderunt in terram.* Joan.

(1) *Si ergo me quaritis, ſinite hos abire.* Joan.

menoit, le conjurérent de leur permettre de le défendre (2); & Simon-Pierre, plus promt que les autres, mettant en même tems la main à l'Epée (3), en donna un coup ſur la Tete d'un Domeſtique du Grand-Prêtre, dont il lui coupa l'Oreille droite. Alors Jéſus lui dit, que c'étoit aſſez (4) : &, ayant guéri ſur le champ la Bleſſure de cet Homme, en y touchant de la main, *Remettez votre Epée dans le fourreau*, continua-t-il, *ô Simon; car, quiconque en frappera, périra par elle* (5). *Voulez-vous m'empêcher de boire le Calice que mon Pere m'a préparé* (6)? *Et ne ſçavez-vous pas, que je n'aurois qu'à le prier, pour faire venir des Légions d'Anges à mon ſecours? Mais, il faut accomplir les Ecritures* (7). Enſuite, s'adreſſant aux principaux de la Troupe, *Pourquoi*, leur dit-il, *venir ici avec toute ſorte d'Armes, pour me prendre comme un Voleur, moi que vous voiyés tous les jours aſſis au milieu de vous dans le Temple à vous enſeigner? Qui vous empêchoit de m'arrêter alors, ſans tout cet Appareil? Mais, c'eſt*

CITATIONS.

(2) *Videntes autem hi quod futurum erat, dixerunt ei, Domine, ſi percutimus in gladio.* Luc. XXI, 45.

(3) *Exemit gladium.*

(4) *Sinite uſque huc.* Luc.

(5) *Qui acceperint gladium gladio peribunt.* Matth.

(6) *Calicem quem dedit mihi Pater non bibam illum?* Joan.

(7) *An putas quia non poſſum rogare Patrem meum, & exhibebit midi modò pluſquam duodecim legiones Angelorum? Quomodo ergo implebuntur Scripturæ?* Matth.

que vous avez choiſi une heure convenable à l'Action que vous vouliés faire, & c'étoit dans les Ténébres qu'il falloit accomplir un Ouvrage de Ténébres (8).

Cependant, tous les Diſciples s'enfuirent. Il n'y eut qu'un jeune Garçon des Maiſons voiſines (1), qui s'étoit levé au bruit, & qui ſuivit encore quelque tems couvert ſeulement d'un Linceul; mais, les Soldats ayant voulu le ſaiſir, il s'enfuit auſſi, tout nud, & ſon Drap leur demeura dans les mains. Ils liérent Jéſus, & le menérent d'abord chez Anne, Beau-Pere de Caïphe le Grand-Prêtre, & qui avoit été Grand-Prêtre lui-même quelques années auparavant; mais, il les renvoya auſſi-tôt à ſon Gendre, chez qui les Pontifes, les Docteurs, & les Anciens ſe trouvérent incontinent aſſemblez. Simon-Pierre avoit toujours ſuivi de loin; & un autre Diſciple, qui ſuivoit auſſi, & qui étoit connu de Caïphe, entra d'abord chez lui avec tout ce monde juſqu'au lieu où on mena Jéſus: mais, s'appercevant, quand il fut entré, que Simon étoit demeuré dehors, il alla prier la Portiere de le laiſſer paſſer.

Cependant, Jéſus interrogé par Caïphe aſſiſté des autres Pontifes, ſur ſes Diſciples, & ſur ſa Doctrine, demanda à Caïphe lui même pourquoi il l'interrogeoit? *J'ai parlé*, lui dit-il, *devant tout le monde: j'ai enſeigné dans la Sinagogue, & dans le Temple, en préſence d'un nombre infini de Juifs; je n'ai pas prê-*

ché

CITATIONS.

(8) *Sed hæc eſt hora veſtra, & poteſtas tenebrarum.*
(1) *Adoleſcens, &c.* Marc.

ché en ſecret (1). *Interrogez ceux qui m'ont oui : ils ſçavent ce que je leur ai dit.* Il n'eut pas achevé de parler, qu'un des Aſſiſtans lui donna un Soufflet, en lui diſant, ſi c'étoit ainſi qu'il répondoit au Grand-Prêtre? *Si j'ai mal parlé*, dit Jéſus à cet Homme, *faites-moi voir en quoi* (2). *Si-non, pourquoi me frappez-vous?* Les Pontifes étoient plus en peine que jamais de trouver quelque Témoignage contre lui ſur quoi on le pût faire mourir (3). Il ſe préſenta pluſieurs Accuſateurs; mais, ils ſe contrediſoient tous. A la fin, pourtant, il en vint deux qui déclarérent lui avoir ouï dire, qu'il pouvoit détruire le Temple, & le rétablir dans trois jours. Ce n'étoit pas aſſez pour le condamner à la Mort; & Caïphe, qui cherchoit à le ſurprendre dans ſes Réponſes, lui demanda, s'il n'avoit rien à repliquer? Mais, voyant qu'il ne répondoit point, ils ſe mirent tous enſemble à le preſſer de leur dire s'il étoit le Chriſt? *Si je vous le dis*, reprit-il alors, *vous ne me croirez pas*; & *quand je vous confondrois de Raiſons, vous ne me répondriés rien, & ne me laiſſeriés pas aller* (4). Mais, le Grand-Prêtre lui ayant commandé, de la part du Dieu vivant de déclarer ce qu'il étoit, il répondit, *Je le ſuis*; & *je vous aſſûre de plus, que vous verrez un jour venir le Fils de l'Homme, porté ſur les Nuées, & aſſis*

CITATIONS.

(1) *In occulto locutus ſum nihil.* Joan.

(2) *Teſtimonium perhibe de malo.* Joan.

(3) *Quærebant teſtimonium ut eum morti traderent, nec inveniebant.* Marc.

(4) *Si autem & interrogavero non reſpondebitis mihi, neque dimittetis.* Luc.

à la droite de la Majeſté de Dieu (5). A ces paroles, Caïphe, déchirant ſes Vêtemens d'horreur (*CXVIII*), *Vous l'entendez vous-mêmes blaſphémer*, s'écria-t-il en s'adreſſant aux Pontifes. *Qu'avons-nous plus beſoin de Témoins* (6)? *Il ne reſte qu'à ſçavoir votre Avis.* Tous le jugérent digne de Mort; &, auſſi-tôt, les Satellites qui le tenoient commencérent à ſe joüer de lui (7), & à lui faire toute ſorte d'Outrages. Ils le battirent, *ils* crachérent ſur lui : après lui avoir bandé les yeux, ils le frappoient au viſage, & lui diſoient, *Chriſt, devine qui t'a touché* (8).

Pendant toutes ces choſes, Simon-Pierre étoit dans le Veſtibule, attendant la fin de l'Aſſemblée. Comme il ſe chauffoit avec les Gens de la Maiſon, la Portiere, l'ayant reconnu (1), vint lui demander, s'il n'étoit pas des Diſciples de Jéſus de Nazareth? Il répondit qu'il ne ſçavoit ce qu'elle vouloit dire (2); &, étant ſorti preſqu'auſſi-tôt, le Coq

CITATIONS.

(5) *Verumtamen dico vobis, amodo videbitis filium hominis ſedentem à dextris virtutis Dei, & venientem in nubibus cœli.* Matth.

(6) *Quid adhuc deſideramus teſtimonium?* Luc.

(7) *Illudebant ei.*

(8) *Prohetiſa quis te percuſſit.*

(1) *Cùm eum fuiſſet intuita.*

(2) *Neque novi quid dicas.*

REMARQUES.

(*CXVIII*) Cette maniere de témoigner de l'Horreur étoit preſque commune à tous les Orientaux. On en peut voir un Exemple entre autres Lieux dans une Tragédie d'Eſchile en la Perſonne d'un Roi de Perſe.

Coq chanta : & il fit encore la même Réponſe à quelqu'un qu'il rencontra dans la Cour, & qui lui faiſoit la même Demande. Environ une heure après, un autre Domeſtique aſſûra de nouveau que c'étoit un des Diſciples de Jéſus, ajoutant qu'on connoiſſoit bien à ſon Langage qu'il étoit Galiléen (3) : &, un Parent de celui qu'il avoit bleſſé dans le Jardin (4) ſoutenant auſſi qu'il l'y avoit vû, Simon ſoutint toujours au contraire, avec des Sermens horribles (5), qu'il ne connoiſſoit point celui dont ils lui parloient. Alors, le Coq chanta encore : & Jéſus, qui du lieu où il étoit pouvoit voir dans le Veſtibule, ayant *tourné la tête* pour regarder Simon, ce Diſciple ſe ſouvint de la Prédiction qu'il n'avoit pû croire ; &, ſortant en même tems de la Maiſon, il ſe mit à pleurer amérement.

Cependant, le jour vint, & l'Aſſemblée étant finie, on mena ſon Maitre chez Pilate. Judas, l'ayant appris, jugea auſſi-tôt que Jéſus avoit été condamné, & ſe repentit alors de l'avoir trahi. Il rapporta l'Argent qu'il en avoit eu aux Pontifes & aux Anciens dans le Temple. *J'ai péché*, leur dit-il, *en vous livrant un Innocent :* mais, ils lui répondirent, que c'étoit ſon Affaire, & non pas la leur (2) ; &, ne pouvant tirer autre choſe d'eux, il ſe retira deſeſpéré, après leur avoir jetté les

CITATIONS.

(3) *Loquela tua manifeſtum te facit.*
(4) *Cognatus ejus cujus abſcidit auriculam.*
(5) *Tunc cœpit* (*execrari*,) *anathematiſare*, & *jurare.*
(1) *Tunc videns Judas quod damnatus eſſet.*
(2) *Quid ad nos ? tu videris.*

trente Deniers, & ſe pendit depuis lui-même à un Arbre. Les Pontifes, ayant ramaſſé cet Argent, délibérérent ce qu'ils en feroient. Ils trouvérent qu'il ne falloit pas le remettre dans le Tréſor, parce que c'étoit le Prix de la Vie d'un Homme, & ils réſolurent d'en acheter le Champ d'un certain Potier de leur connoiſſance, pour ſervir de Sépulture aux Etrangers. Il eſt à croire qu'ils ne ſe ſouvinrent pas de ces Paroles du Prophête Jérémie, *Ils ont reçu les trente Deniers d'Argent, le Prix auquel ils l'avoient eſtimé* (3), *& ils en ont acheté le Champ d'un Potier.*

Les Juifs firent ſcrupule d'entrer dans la Maiſon d'un Payen, à cauſe de la Fête du Jour; &, craignant de ſe rendre indignes de la célébrer, ils remirent Jéſus aux Soldats, quand ils furent à la Porte du Prétoire, & demeurérent dehors. Pilate ſortit quelque tems après, pour leur demander de quoi ils accuſoient l'Homme qu'ils lui avoient amené. *S'il n'avoit point fait de Mal*, répondirent-ils, *nous ne vous l'amenerions pas. Reprenez-le donc*, leur dit-il ſur cette Réponſe, *puiſque vous ne voulez pas dire ſon Crime, & le jugez vous-mêmes ſelon votre Loi* (1). Mais, ils lui repréſentérent qu'il ne leur étoit pas permis de faire mourir perſonne (*CXIX*); ajou-

CITATIONS.

(3) *Pretium appretiati quem appretiaverunt.*

(1) *Dixit ergo eis Pilatus, accipite eum vos, &c.*

REMARQUES.

(*CXIX*) Quand la Judée fut réduite en Province, Auguſte ôta aux Juifs ce qui s'appelle parmi nous la Haute-Juſtice, & ne leur laiſſa que le Pou-

ajoutant que c'étoit un Séducteur, qu'il empêchoit qu'on ne payât le Tribut à Céſar (*CXX*), & qu'il ſe diſoit Roi & le Chriſt. Sur ce Diſcours, Pilate rentra, & lui demanda s'il étoit Roi des Juifs ? *Me faites-vous cette Demande de vous-même*, lui répondit Jéſus, *ou ſi quelqu'un vous a dit de me la faire ? Eſt-ce que je ſuis Juif* (2), repliqua Pilate, *pour ſçavoir tes Prétentions ? Ce ſont tes Pontifes, & les Principaux de ta Nation, qui me demandent Juſtice contre toi. Qu'as-tu fait ? Mon Regne n'eſt pas de ce Monde,*

 reprit

CITATIONS.

(2) *Numquid ego Judæus ſum ?*

REMARQUES.

Pouvoir d'empriſonner & d'inſtruire les Procès. Mais ils n'en jugeoient pas moins à Mort, & l'effet de ce Jugement parmi eux étoit de rompre tous les liens qui les uniſſoient auparavant avec le Condamné, & comme de l'excommunier, afin de pouvoir enſuite le livrer au Magiſtrat Romain ſans offenſer leur Loi. Quelquefois même ils prévenoient le Magiſtrat ; & le Peuple, qui ſe croyoit dès lors tout permis contre le Condamné, le faiſoit mourir tumultuairement à leur maniere, qui étoit de lapider, comme il arriva à S. Etienne.

(*CXX*) Cette Calomnie, faute d'Accuſations légitimes, étoit la plus propre qu'on pût avancer pour irriter les Romains ; & c'étoit auſſi la plus vraiſemblable, à cauſe du Soupçon qu'on avoit que Jéſus Chriſt fût de cette nouvelle Secte, dont il a déjà été parlé pluſieurs fois, & qui défendoit de payer ce Tribut. Mais, les Juifs ſçavoient bien dans leur Ame combien il avoit témoigné d'être éloigné de ce Sentiment, à toutes les Occaſions qui s'étoient préſentées de s'en expliquer.

reprit alors Jéſus. *S'il en étoit, mes Serviteurs m'auroient empêché de tomber entre les mains de mes Ennemis* (3). *Tu es donc Roi?* lui dit Pilate. *C'eſt vous qui le dites*, repartit Jéſus. *Je ne ſuis né & envoyé dans le Monde, que pour rendre Témoignage à la Vérité; & tous ceux qui la chériſſent écoutent ma Voix* (4). *Qu'eſt ce donc que cette Vérité?* dit Pilate: &, ſans attendre de Réponſe, il ſortit de nouveau pour parler aux Juifs. Il leur dit, qu'il ne trouvoit point de ſujet de condamner celui qu'ils accuſoient; &, comme ils renouvelloient avec grand bruit ces mêmes Accuſations, ſans que Jéſus, qu'il fit venir en leur préſence, y répondit rien, Pilate ſurpris de ſon Silence lui demanda s'il ne les entendoit pas; mais, ce fut inutilement, & il ne ſçut plus qu'en juger (5).

Ce Silence obſtiné les rendit plus hardis (1). *Il a excité le Peuple à Sédition*, diſoient-ils, *dans toute la Judée, depuis la Galilée juſqu'ici.* Quoique Pilate fût brouillé, avec Hérode (*CXXI*), néanmoins, apprenant par ce

CITATIONS.

(3) *Miniſtri mei utique decertarent ut non traderer Judæis.*

(4) *Omnis qui eſt ex veritate.*

(5) *Ita ut miraretur vehementer.*

(1) *At illi invaleſcebant.*

REMARQUES.

(*CXXI*) On croit que c'eſt à cauſe de ces Galiléens que Pilate avoit fait maſſacrer comme ils ſacrifioient; ſoit que cette Exécution eut été faite en Galilée, & ſur les Terres d'Hérode, où que ce Prince

ce Diſcours que Jéſus étoit Galiléen (2), il le lui renvoya ſur le champ comme ſon Sujet (3). Hérode étoit venu à Jéruſalem pour la Fête; &, ſouhaitant depuis long-tems de connoitre Jéſus, il fut ravi de le voir, dans l'eſpérance qu'il feroit quelque Miracle devant

CITATIONS.

(2) *Audiens Galilæam, interrogavit ſi homo Galilæus eſſet?*

(3) *De Herodis poteſtate.*

REMARQUES.

Prince prétendît que dans Jéruſalem même Pilate ne devoit pas châtier ſes Sujets quand ils avoient failli, & qu'il devoit les lui renvoyer, ainſi que les Loix Romaines l'ordonnoient. Quoi qu'il en ſoit, il ne pouvoit jamais manquer d'occaſions de Meſintelligence entre un Gouverneur Romain auſſi fier & haut à la main que celui-ci, & un petit Prince ſon voiſin, auſſi artificieux que Notre Seigneur repréſente Hérode, & encore plus ambitieux. Il y a même apparence qu'il donna de grandes priſes ſur lui à Pilate & à ſes Succeſſeurs. Car, long-tems après, Agrippa Frere d'Herodiade ayant été fait Roi de Judée par Caligula qui l'aimoit beaucoup, ſa Sœur, qui l'avoit vû long-tems dans une grande Miſere, où il n'avoit eu qu'elle pour tout ſupport, ne put ſouffrir qu'il fût plus que ſon Mari, & perſuada à Hérode d'aller à Rome pour obtenir auſſi de l'Empereur la qualité de Roi. Caligula, au lieu d'accorder ſa Demande, le priva de ſes Etats ſur les Plaintes qu'on fit de ſa Conduite, le relégua à Lion, & donna d'abord ſes Tréſors à ſa Femme, en conſidération de ce qu'elle étoit Sœur d'Agrippa; mais, ayant témoigné qu'elle étoit réſolue à ſuivre ſon Mari en Exil, l'Empereur les lui ôta, pour les donner à Agrippa lui-même.

vant lui (4) : mais, n'en ayant pû tirer une ſeule parole, quoi qu'il lui pût dire, & quoi que les Juifs continuaſſent toujours de l'accuſer, il le mépriſa fort ; &, s'en étant joüé quelque tems avec les Gens de ſa Suite, il lui fit mettre par moquerie une Robe de Pourpre, & le renvoya vêtu de cette ſorte à Pilate, avec qui il ſe reconcilia le même jour (5).

C'étoit la Coutume aux grandes Fêtes des Juifs de délivrer à leur Choix (1) quelque Criminel condamné à Mort (*CXXII*). Le Peuple étant venu dans ce même tems demander cette Grace pour la Pâque, Pilate crut avoir trouvé le moyen de ſauver la Vie à

CITATIONS.

(4) *Gaviſus eſt valde, erat enim cupiens ex multo tempore videre eum, ſperabat ſignum aliquod videre ab eo fieri.*

(5) *Interrogabat eum multis ſermonibus. Conſanter accuſantes. Sprevit illum cum exercitu ſuo, & illuſit, & facti ſunt amici ipſâ die.*

(1) *Quemcumque peterent.*

REMARQUES.

(*CXXII*) On ne ſçauroit dire d'où elle venoit. S. Cirille prétend qu'elle étoit fort ancienne, qu'elle faiſoit partie de la Solemnité de Pâque, & que c'étoit en mémoire de la Délivrance d'Egipte ; mais, il n'en paroit rien dans l'Ecriture, ni dans les autres Originaux, & l'on ne ſçait d'où ce Pere a pris ce qu'il en dit. Il y en a quelque Image dans l'Hiſtoire Romaine aux Solemnitez qu'on appelloit *Lectiſternia* ; car, on y délivroit beaucoup de Priſonniers : & il ſe peut faire que les Romains avoient apporté cet Uſage en Judée, comme pluſieurs autres.

à Jéſus. Il ſçavoit que les Pontifes ne le perſécutoient que par envie (2). Comme il étoit en ſon Tribunal, ſa Femme lui envoya dire de ne ſe point mêler de l'Affaire de cet Innocent, parce qu'elle avoit fait un Songe la nuit devant ſur ſon ſujet, qui l'inquiétoit extrémement. *J'ai interrogé en votre préſence*, leur dit-il, *cet Homme, que vous m'avez amené, & que vous accuſez de ſéduire le Peuple; mais, comme il n'y a aucune apparence, & qu'Hérode auſſi, à qui je l'avois renvoyé, n'a rien trouvé en lui qui fût digne de Mort, je le vais délivrer après qu'il aura reçu le Châtiment qu'il peut avoir mérité* (4) (*CXXIII*). *Auſſi-bien, je dois vous donner un Criminel. N'ai-*

CITATIONS.

(2) *Sciebat quod per invidiam, &c.*

(3) *Nihil tibi & juſto illi, multa enim paſſa ſum hodie (per ſomnum) propter eum.*

(4) *Obtuliſtis mihi hunc hominem quaſi avertentem populum, & ecce ego coram vobis interrogans nullam cauſam invenio ex his in quibus eum accuſatis, ſed neque Herodes, nam remiſi vos ad illum, & ecce nihil dignum morte actum eſt ei, emendatum ergo illum dimittam.* Luc. XIII.

REMARQUES.

(*CXXIII*) Le Foüet, qui étoit le Châtiment dont Pilate entendoit parler, à ce qui paroit par la ſuite, étoit une eſpéce de Queſtion parmi les Romains: mais, c'étoit auſſi un Supplice; & c'eſt dans ce Sens que Pilate y deſtinoit Jéſus Chriſt, comme au plus doux de tous: car, la Peine de ceux qui troubloient le Repos public en publiant des Religions nouvelles, comme parlent les Loix Romaines, étoit remiſe à la Diſcrétion du Magiſtrat.

N'aimez-vous pas mieux que ce ſoit votre Roi qu'un autre (5) ? Les Pontifes & les Anciens, allarmez de cette Propoſition, obligérent le Peuple par leur Autorité à la rejetter, & lui perſuadérent (6) de demander plutôt la Grace d'un inſigne Scélérat, nommé Barrabas, qui étoit en Priſon pour avoir fait pluſieurs Meurtres dans une Sédition. *Que voulez-vous donc que je faſſe de Jéſus* ? leur dit Pilate. *Qu'il ſoit crucifié*, criérent-ils tous d'une voix (7). *Que je crucifie votre Roi!* reprit encore Pilate. *Nous n'avons*, répondirent les Pontifes, *point d'autre Roi que Céſar.*

Il ſe contenta néanmoins de le faire battre de Verges (*CXXIV*), & les Gardes s'en étant

CITATIONS.

(5) *Eſt autem conſuetudo vobis, &c.*
(6) *Perſuaſerunt.*
(7) *Simul univerſa turba.* Luc.

REMARQUES.

(*CXXIV*) C'étoit autre choſe que *flageller*; mais, comme il n'y a point de Mot François qui exprime la *Flagellation*, l'Auteur s'eſt ſervi de celui de *battre de Verges*, qui y a grand rapport. On foüettoit avec des Verges; & c'étoit la Peine des Perſonnes libres : mais, on flagelloit avec des Foüets, faits à peu près de la même maniere que nos Foüets de Cochers; & c'étoit la Peine des Eſclaves. Or, toute Perſonne libre étoit réputée Eſclave par les Loix Romaines, ſi-tôt qu'elle étoit condamnée à Mort, comme Jéſus Chriſt l'étoit ici. Ce Supplice étoit auſſi en uſage parmi les Juifs; mais, la Loi de Moïſe le bornoit à quarante coups, au lieu qu'il n'avoit point de bornes parmi les Romains, comme tout ce qui regardoit les Eſclaves n'en avoit point.

étant ſaiſis le menérent du Prétoire dans la Cour, où chacun aida à le dépouiller. Enſuite, ils lui firent prendre un Manteau d'Ecarlatte, ils lui mirent une Couronne d'Epines ſur la Tête, & lui ayant donné un Roſeau en guiſe de Sceptre, ils fléchiſſoient le genouil devant lui & lui diſoient, *Je vous ſalue Roi des Juifs.* Puis, ils crachoient ſur lui, ils lui ôtoient de tems en tems ſon Roſeau pour lui en donner des coups ſur la Tête, ils le frappoient au Viſage, & ſe remettant tout d'un coup à genoux ils le ſaluoient comme auparavant. Pilate le voulut faire voir aux Juifs en cet état. *Voici l'Homme*, leur dit-il en le leur montrant. *Je vous le ramene, pour marque que je le crois innocent* (1); mais, ils criérent toujours qu'il le fît mourir. *Prenez-le donc*, leur dit-il alors, *& le faites mourir vous-mêmes. Qu'eſt-ce donc qu'il a fait* (2)? *Il mérite la Mort ſelon notre Loi*, répondirent-ils, *parce qu'il ſe dit Fils de Dieu.* A cette nouvelle Accuſation Pilate craignit beaucoup plus pour lui qu'auparavant (3). Il le ramena dans le Prétoire, & lui demanda d'où il étoit; mais, Jéſus perſiſtant à ſe taire, *Ne ſçais-tu pas*, lui dit-il, *qu'il eſt en mon Pouvoir de te faire mourir, ou de te délivrer? Vous n'auriés aucun Pouvoir ſur moi*, répondit alors Jéſus, *s'il ne vous avoit été donné d'en haut; & ceux, qui m'ont livré à vous, ſont*

CITATIONS.

(1) *Ecce adduco eum vobis foras, ut cognoſcatis quia nullam invenio in eo cauſam.*

(2) *Quid enim mali fecit?*

(3) *Cùm ergo audiſſet Pilatus hunc ſermonem magis timuit.*

ſont plus coupables que vous. Cette Réponſe augmenta encore le Deſir que Pilate avoit de le ſauver (4); mais, les Juifs crioient dehors de toute leur force, que s'il le délivroit, il manqueroit à la Fidélité qu'il devoit à Céſar; *car*, ajoutoient-ils, *quiconque ſe dit Roi, comme cet Homme, eſt Ennemi de l'Empereur.* A ces cris (5), Pilate ſortit pour la derniere fois. Il s'en falloit peu que la moitié du jour ne fût déjà paſſée; &, voyant que bien loin de gagner rien ſur eux, le Tumulte devenoit toujours plus grand (6), il ſe lava les mains devant tout ce Peuple (*CXXV*), proteſtant qu'il ne trempoit en aucune maniere dans la Mort de cet Innocent, & que ce ſeroit à eux d'en répondre (7). Mais, ayant crié tous d'une voix (8), Que ſon Sang retombât ſur eux & ſur leurs Enfans, il crut à la fin devoir les ſatisfaire (9): il leur abandonna

CITATIONS.

(4) *Propterea qui me tradidit tibi majus peccatum habet, & exinde quærebat Pilatus dimittere eum.*

(5) *Cùm audiſſet hos ſermones.*

(6) *Erat autem hora quaſi ſexta, videns quia nihil proficeret, ſed magis tumultus fieret.*

(7) *Vos videritis.*

(8) *Univerſus populus.*

(9) *Volens populo ſatisfacere adjudicavit fieri petitionem eorum.*

REMARQUES.

(*CXXV*) Pilate avoit appris des Juifs cette maniere de proteſter de ſon Innocence, & on ne trouve point qu'elle fût en uſage parmi les Romains: mais, elle l'étoit parmi les Grecs; car, Demoſthene, Sophocle, & le Commentateur d'Ariſtophane, en font mention.

donna Barrabas pour être délivré, & Jéſus pour le mettre en Croix (*CXXVI*).

Il fut remis auſſi-tôt entre les mains des Soldats. Ils lui ôtérent le Manteau d'Ecarlatte qu'on lui avoit mis; &, après s'en être encore joüez quelque tems, ils lui firent reprendre ſes Vêtemens. Puis, ils lui donnérent à porter la Croix, où il devoit être attaché, & le menérent ainſi hors de Jéruſalem, en un Lieu appellé Calvaire, avec deux Voleurs qu'on alloit auſſi faire mourir (*CXXVII*). Au ſortir de la Ville, ayant rencontré par hazard un Cirénéen nommé Simon, qui revenoit des Champs (1), ils l'obligérent par force d'aider Jéſus à porter ſa Croix. Une grande foule de Peuple ſuivoit; &, remarquant entre autres perſonnes des Femmes qui pleuroient, *Ne pleurez point pour moi* (2), leur dit-il, *Filles de Jéruſalem. Pleu-*

CITATIONS.

(1) *Prætereuntem quempiam venientem de villâ.*
(2) *Super me.*

REMARQUES.

(*CXXVI*) C'étoit le Supplice ordonné par les Loix Romaines contre les Séditieux. La Coûtume étoit, comme on peut voir dans Plaute entre autres lieux, que le Patient portoit lui-même juſqu'au Lieu du Supplice le Bois ſur lequel il devoit mourir, qu'on lui donnoit du Vin en y arrivant, que les Soldats partageoient entre eux ſes Vêtemens, & ainſi du reſte.

(*CXXVII*) On affectoit de réſerver à faire ces ſortes d'Exécutions les Jours de grande Fête, qu'il y avoit à Jéruſalem beaucoup plus de monde qu'à l'ordinaire, afin qu'elles fuſſent plus exemplaires.

Pleurez plûtôt pour vous, & pour vos Enfans. Le tems approche, que vous porterez envie aux ſtériles, & à celles qui n'ont jamais allaité; que vous conjurerez les Montagnes de tomber ſur vous, & les Collines de s'ouvrir pour vous cacher. Si l'on traite ainſi l'Innocent, que ſera-ce du Coupable (3) ?

Quand il fut au Lieu du Supplice, on lui donna du Vin où on avoit mêlé de la Mirrhe ſelon la coûtume (*CXXVIII*); mais, les Soldats y ayant encore mis du Fiel par malice, il ſe contenta d'y goûter, & n'en but pas (4). Enſuite, comme on l'attachoit à la Croix, *Mon Pere*, s'écria-t-il, *pardonnez-leur, ils ne ſçavent pas ce qu'ils font.* On y attacha auſſi au deſſus de ſa Tête un Ecriteau en Hébreu, en Grec (*CXXIX*), & en Latin, qui déclaroit le Sujet de ſa Mort (5) en ces termes, *Jéſus de Nazareth Roi des Juifs.*

CITATIONS.

(3) *Quoniam ecce venient dies in quibus dicent, beatæ ſteriles, & ubera quæ non lactaverunt : tunc incipient dicere montibus, cadite ſuper nos, & collibus, operite nos, quia ſi in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ?*

(4) *Et cùm guſtaſſet noluit bibere.*

(5) *Cauſam ipſius.*

REMARQUES.

(*CXXVIII*) Les Rabbins diſent qu'on faiſoit prendre cette Boiſſon au Patient, pour lui ôter l'uſage de la Raiſon, & afin qu'il ſouffrît moins.

(*CXXIX*) Parce que c'étoit la Langue de la plûpart des Païs voiſins, d'où il venoit toûjours un nombre infini de gens à la Fête, qui n'entendoient, ni l'Hébreu, ni le Latin.

Juifs. Entre autres Perſonnes qui lurent cette Inſcription, les Pontifes y trouvérent à redire : ils voulurent obliger Pilate à mettre, *ſoi diſant Roi des Juifs* (6), & non pas, *Roi des Juifs*, comme il avoit mis ; mais il leur dit, que ce qu'il avoit écrit étoit écrit. Cependant, les Soldats partageoient entre eux ſes Vêtemens : &, parce que ſa Robe étoit toute d'un ſeul tiſſu ſans couture (*CXXX*), ne voulant pas la mettre en pieces, ils tirérent au ſort à qui l'auroit (7); comme s'ils euſſent ſçu que le Prophête David avoit dit, *Ils ſe ſont partagé mes Vêtemens, & ils ont jetté le ſort ſur ma Robe*. Puis, ils s'aſſirent près de la Croix pour le garder.

Tous ceux qui paſſoient par cet Endroit ſe moquoient de lui, & le maudiſſoient en le regardant. *Te voilà donc*, diſoient-ils, *toi qui devois détruire le Temple, & le rétablir dans trois jours? Si tu es le Fils de Dieu, comme tu dis, deſcen de la Croix, & nous n'en douterons*

CITATIONS.

(6) *Noli ſcribere Rex Judæorum : ſed quia ipſe dixit, Ego ſum Rex Judæorum.*

(7) *Non ſcindamus eam, ſed ſortiamur cujus ſit.*

REMARQUES.

(*CXXX*) Quoique cette Robe ait une ſignification miſtérieuſe fort importante, elle n'avoit pourtant rien d'extraordinaire en ce tems-là, & à plus forte raiſon de miraculeux, comme quelques gens ſe ſont imaginé ſans fondement. Il eſt conſtant par les Auteurs Payens, que les Ouvriers en Laine d'alors avoient un Art, qui s'eſt perdu comme beaucoup d'autres, de faire des Habillemens tous entiers ſans employer, ni Aiguille, ni Ciſeau.

terons plus (1). *Il a ſauvé tant de gens*, ajoutoient les Pontifes, *& il ne ſçauroit ſe ſauver lui même. S'il eſt auſſi cher à Dieu qu'il s'en vante, Dieu le délivrera ſans doute* (2). Les Soldats lui inſultoient auſſi à leur maniere. Il n'y avoit pas juſqu'à l'un des Vouleurs qui étoient en Croix à ſes côtez, qui ne lui dit, que s'il étoit le Chriſt, il ſe délivrât, & eux avec lui; mais l'autre, bien-loin de l'imiter, l'en reprit. *Quoi!* lui dit-il (3), *tu ne crains non plus que ces gens d'irriter Dieu, en inſultant à cet Innocent, toi qui ſouffre le même Supplice que lui, & qui reçois comme moi le juſte Châtiment de tes Crimes?* Puis, s'adreſſant à Jéſus, *Seigneur*, lui dit-il, *ſouvenez-vous de moi quand vous ſerez dans votre Gloire. Je vous aſſûre*, lui répondit Jéſus, *que vous y ſerez avec moi dès aujourd'hui.*

Marie ſa Mere étoit au pied de ſa Croix avec Marie Madeleine & une Sœur qu'elle avoit qui s'appelloit auſſi Marie; mais, la Femme de Zébédée, & quelques-autres qui l'avoient ſuivi de Galillée à Jéruſalem, & qui le ſervoient d'ordinaire, étoient un peu plus éloignées avec le reſte des gens de ſa Connoiſſance (1). Jéſus, appercevant parmi eux le Diſciple qu'il aimoit, dit à Marie ſa Mere en le lui montrant, *Femme, voilà votre Fils*: puis,

CITATIONS.

(1) *Prætereuntes autem blaſphemabant eum moventes capita ſua, dicentes, Vah! qui deſtruis &c.*

(2) *Confidit in Deo, liberet nunc ſi vult eum.*

(3) *Neque tu times Deum quod in eadem damnatione es, & nos quidem juſtè, nam digna factis recipimus, hic verò nihil mali geſſit.* Luc.

(1) *Omnes noti ejus.*

puis, regardant ce Diſciple, il lui dit auſſi, *Voilà votre Mere*; & dès lors Marie demeura toujours chez lui.

Le Soleil s'obſcurcit peu de tems après (*CXXXI*), & toute la Terre s'étant couverte de Ténébres, *Mon Dieu, mon Dieu*, s'écria Jéſus, *pourquoi m'avez-vous abbandonné*? Parce qu'il ſe ſervit du mot *Ely*, qui ſignifie *Dieu* en Hébreu, quelques Juifs crurent qu'il appelloit le Prophête Elie à ſon ſecours. *Attendons*, dirent-ils, *pour voir ſi Elie viendra le délivrer* (1). Il dit enſuite qu'il avoit ſoif. On lui préſenta au bout d'une canne une Eponge qu'on avoit trempée dans du Vinaigre (*CXXXII*). Il en but, & dit auſſi-tôt après, *Tout eſt accompli*. Puis, faiſant un ſecond cri, *Mon Pere*, reprit-il le

CITATIONS.

(1) *Sinite, videamus ſi, &c.*

REMARQUES.

(CXXXI) Cette Eclipſe, ſi l'on peut l'appeller de ce Nom, eſt remarquée par pluſieurs Auteurs Payens, comme Phlegon dans ſes Olimpiades, Thallus, &c. Et c'eſt pourquoi Tertullien l'allegue aux Payens, dans ſon Apologétique, comme une choſe aiſée à prouver par les Archives de Rome, où il faut qu'on marquât tous les Evénemens extraordinaires. *Et tamen eum mundi caſum relatum in Archivis veſtris habetis.* Or, celui-ci ne pouvoit pas être naturel en pleine Lune.

(CXXXII) On s'en ſervoit d'ordinaire à étancher le Sang qui ſortoit des Plaies, de peur que le Patient en perdant trop ne mourût trop vîte, & ne fouffrît pas aſſez; auſſi, pour le faire revenir, quand il évanoüiſſoit.

plus haut qu'il put (2), *je remets mon Ame entre vos mains*; &, baiſſant la tête, en même tems il rendit l'Eſprit.

Le Voile du Temple ſe rompit à l'inſtant depuis le haut juſqu'au bas (*CXXXIII*), la Terre trembla, les Pierres ſe fendirent, & les Tombeaux s'ouvrirent d'eux-mêmes. A ces Prodiges, les Soldats furent ſaiſis d'une extrême Frayeur (1). *Cet Homme*, dirent-ils alors entre eux, *étoit vraiment Fils de Dieu.* Le Centenier qui les commandoit, & qui étoit devant (2) la Croix quand Jéſus expira, dit la même choſe, & le reſte des Aſſiſtans (3) s'en retourna frappant leurs Poitrines, & tout troublez de Crainte & de Douleur.

Les Juifs crurent que la Sainteté du grand Jour de Sabath qui ſe devoit célébrer le lendemain

CITATIONS.

(2) *Conſummatum eſt: iterum clamans voce magnâ hæc dicens.*

(1) *Timuerunt valdè.*

(2) *Ex adverſo.*

(3) *Omnis turba eorum qui ſimul aderant.*

REMARQUES.

(*CXXXIII*) Il y en avoit deux, l'un entre le Saint & le Saint des Saints, & l'autre devant le Saint même. On ne ſçauroit aſſûrer lequel des deux ſe fendit : mais, lequel que ce fût, c'eſt une choſe bien remarquable que ce Miracle ſoit confirmé par le Témoignage des Rabbins les plus grands Ennemis de Jéſus Chriſt; car, ils le rapportent dans le Thalmud, comme un Préſage prochain de la Deſtruction du Temple, quelque quarante ans auparavant, qui eſt juſtement le tems de la Paſſion.

demain ſeroit en quelque ſorte violée, ſi on laiſſoit les Corps des Criminels en Croix pendant cette Fête, & ils priérent Pilate de les faire ôter. Les Soldats commencérent à caſſer les Os aux deux Voleurs qui n'étoient pas encore expirez (*CXXXIV*); mais, étant venus à Jéſus, ils ſe contentérent de lui donner un coup de Lance dans le côté, pour s'aſſûrer tout à fait s'il étoit mort; comme s'il euſſent ſçû ces Paroles du Prophête, *Vous ne briſerez point ſes Os* (4): & il ſortit en même tems de la Plaie du Sang & de l'Eau.

Cependant, un Homme de Condition de la Ville d'Arimathie en Judée, & des principaux Magiſtrats de Jéruſalem (1), nommé Joſeph, étoit allé demander à Pilate le Corps de Jéſus (*CXXXV*). Il avoit été de ſes Diſciples;

CITATIONS.

(4) *Os non comminuetis ex eo.*

(1) *Nobilis* (*Senator*) Marc.

REMARQUES.

(*CXXXIV*) C'étoit le Coup de Grace pour les Patiens parmi les Romains. On ne le donnoit gueres: au contraire, on les laiſſoit pluſieurs jours en Croix après leur Mort, comme il paroit par le *Satiricon*. Mais, ce n'étoit pas la Coûtume des Juifs; car, Moïſe le défendoit, & leurs Gouverneurs s'y acommodoient en beaucoup de choſes.

(*CXXXV*) Cette Grace ne ſe refuſoit jamais parmi les Romains, hors que ce fût un Criminel de Leze-Majeſté, & Pilate ne mettoit pas Jéſus Chriſt en ce Rang. Ciceron reproche quelque part à Verrès comme une grande Méchanceté, d'avoir abandonné aux Bêtes farouches les Corps de quelques Criminels qu'il avoit fait mourir, & d'avoir pris de l'Argent pour permettre qu'on en enterrât d'autres.

ciples ; mais il n'en avoit pas fait profeſſion ouverte juſqu'alors, de peur des Juifs : & il obtint ce qu'il ſouhaitoit après qu'un Centenier eut aſſûré Pilate que Jéſus étoit expiré. Cet Homme avoit un Jardin près du Lieu du Supplice, & il y avoit fait tailler dans le Roc un Sépulchre où l'on n'avoit encore enſéveli perſonne. Nicodeme lui apporta une grande quantité de Parfums fort précieux, pour oindre le Corps à la maniere des Juifs (2): puis, l'ayant enveloppé dans des Linceuls bien nets (3), ils le mirent dans ce Sépulchre, & en fermérent l'entrée avec une grande Pierre.

Le lendemain, les Pontifes & les Phariſiens ayant repréſenté à Pilate, que Jéſus avoit dit pluſieurs fois qu'il reſſuſciteroit le troiſieme jour, ils le priérent de faire garder le Tombeau juſqu'à ce tems, de crainte que les Diſciples du Mort n'enlevaſſent ſon Corps en ſecret, pour faire croire qu'il ſeroit reſſuſcité. *Ce ſeroit*, ajoûtérent-ils, *une Erreur bien plus dangereuſe que toutes celles où il a jetté le Peuple pendant ſa Vie* (1) ; mais Pilate leur répondit qu'ils avoient des Soldats, & qu'ils fiſſent garder eux-mêmes ce Tombeau comme ils l'entendroient (2). Ils y allérent ſur l'heure, ils y mirent des Gardes, & ils marquérent la Pierre qui en fermoit l'entrée (3), en telle ſorte qu'on ne pou-

CITATIONS.

(2) *Sicut mos eſt Judæis ſepelire.* Joan.
(3) *Sindone mundâ.*
(1) *Erit noviſſimus error pejor priore.* Matth.
(2) *Habetis cuſtodiam, ite, cuſtodite ſicut ſcitis.*
(3) *Signantes lapidem.*

pouvoit la remuer ſans qu'il y parût.

Marie Madeleine, & une autre Femme, avoient été préſentes, quand Joſeph & Nicodeme enſévelirent Jéſus. Elles remarquérent l'Endroit ſoigneuſement, & ayant laiſſé paſſer le jour du Sabath pour ne pas violer la Loi (1), elles partirent le lendemain de grand matin (2) pour y retourner avec des Huiles odoriférantes qu'elles avoient acheté. Elles y menérent une de leurs Amies avec elle, qui s'appelloit Marie Salomé, & quelques autres Femmes encore (3). Le Soleil étoit déjà levé quaud elles y arrivérent (4); &, peu de tems auparavant, il y eut un Tremblement de Terre, les Corps des Saints ſortirent des Tombeaux qui s'étoient ouverts à la Mort de Jéſus, & ils apparurent à beaucoup de Perſonnes dans Jéruſalem. Un Ange, qui étoit deſcendu du Ciel, avoit détourné la Pierre qui fermoit le Sépulchre, & il étoit aſſis deſſus. Ses Vêtemens étoient d'une Blancheur ébloüiſſante, il réjalliſſoit de toute ſa Perſonne une Lueur ſemblable à celle d'un Eclair, & les Gardes faillirent d'en mourir de Frayeur (5). Les Femmes ſe demandoient l'une à l'autre en arrivant, comment elles feroient pour ôter la Pierre; mais, ayant trouvé le Sépulchre tout ouvert, elles entrérent

CITATIONS.

(1) (*Sabbato*) *quieverunt quidem ſecundum mandatum.* Luc.

(2) *Cùm adhuc tenebræ eſſent.* Joan.

(3) (*& nonnullæ cum eis*) Luc.

(4) *Orto jam Sole.* Marc.

(5) *Aſpectus ejus ſicut fulgur, & veſtimentum ejus ſicut nix.* Matth. *Facti ſunt velut mortui.*

dedans, & en même-tems elles apperçurent l'Ange qui ne leur fit pas moins de peur qu'aux Soldats. Il les raſſûra incontinent. *Je ſçai*, leur dit-il, *que vous cherchez Jéſus de Nazareth, qui a été mis en Croix; mais, il n'eſt plus ici, il eſt reſſuſcité, comme il l'avoit dit. Venez, voyez l'Endroit où il étoit. Dites-le à Simon-Pierre & aux autres Diſciples, & les aſſûrez qu'il ſera en Galilée devant vous. Je vous le prédis encore, comme il vous l'a prédit. Ne vous ſouvient-il pas de lui avoir ouï dire que le Fils de l'Homme ſeroit livré aux Méchans, qu'il ſeroit mis en Croix, & qu'il reſſuſciteroit le troiſieme jour?* Elles ſe ſouvinrent en effet de lui avoir ouï dire ces choſes, & elles regardérent par-tout dans le Sépulchre; mais, n'y trouvant point ſon Corps, elles en ſortirent toutes tremblantes, & elles s'en éloignérent le plus vîte qu'elles purent, tranſportées de joie, pour en aller porter la Nouvelle aux Diſciples (6).

Quand elles contérent ce qu'elles avoient vû, on les traita de folles, & perſonne ne les voulut croire; mais, Madeleine s'adreſſant particuliérement à Simon-Pierre & au Diſciple que Jéſus aimoit, elle leur dit qu'on avoit ôté ſon Corps du Sépulchre, & qu'elle ne ſçavoit où on l'avoit mis. Ils y coururent auſſi-tôt tous deux (1). Ce Diſciple y arriva

CITATIONS.

(6) *Citò cum timore & gaudio magno currentes nuntiate, &c.* Matth. *Fugerunt, invaſerat enim eas tremor & pavor.* Marc. *Viſa ſunt ante illos ſicut deliramentum verba iſta, & non crediderunt illis.* Luc. & Marc.

(1) *Currebant.* Joan.

va le prémier (2), & s'étant baiſſé pour regarder dedans, il vit les Linceuls en un coin ; mais, il n'entra pas. Simon, qui le ſuivoit de près (3), étant entré, trouva ces mêmes Draps d'un côté, & le Linge dont la Tête de Jéſus avoit été envelopée plié en un autre coin (4). Alors, l'autre Diſciple entra auſſi, & ayant vû les mêmes choſes que Simon, ils s'en retournérent chez eux bien étonnez (5).

Mais Madeleine, qui y étoit revenue, y demeura encore après eux. Comme elle ſe baiſſoit en pleurant, pour regarder dedans, elle vit deux Anges vêtus de blanc, qui étoient aſſis, l'un où Jéſus avoit eu la Tête, & l'autre où ſes Pieds avoient été. Ils lui demandérent ce qu'elle avoit à pleurer (1)? & elle en eut à peine dit le ſujet, qu'elle apperçut en ſe tournant un Homme debout derriere elle, qui lui fit encore la même Demande. *Seigneur*, lui répondit-elle, penſant que ce fût le Jardinier, *ſi c'eſt vous qui l'avez ôté, dites-moi où vous l'avez mis, afin que je l'aille prendre* (2). Alors Jéſus, car c'étoit lui-même, l'ayant appellée par ſon Nom, *Mon Maitre!* s'écria-t-elle auſſi-tôt en s'approchant de lui; mais, il lui défendit de le toucher. *Allez*, lui dit-il enſuite, & *dites à mes Freres que je m'en*

CITATIONS.

(2) *Præcucurrit citiùs & venit primus.*

(3) *Sequens eum.*

(4) *Separatim involuta.*

(5) *Iterum ad ſemetipſos mirans.* Luc.

(1) *Unum ad caput & unum ad pedes ubi poſitum fuerat corpus Jeſu.* Joan. *quid ploras?*

(2) *Exiſtimans quia hortulanus eſſet dicit ei, Domine, &c.*

vais trouver notre Pere, leur Dieu & le mien. Il apparut auſſi aux autres Femmes, comme elles revenoient du Sépulchre. Elles ſe jettérent à ſes pieds (3), l'adorérent, & il les chargea de plus de dire à ſes Diſciples qu'ils allaſſent eu Galilée, & qu'ils l'y veroient.

Un Garde, qui avoit été témoin de tout ce qui s'étoit paſſé, s'en alla à Jéruſalem en avertir les Pontifes, & les Anciens. Ils s'aſſemblérent auſſi-tôt, pour délibérer ſur cet Avis: &, ayant conclu de diſtribuer une Somme conſidérable (1) parmi les Soldats, pour les engager à ce qu'on vouloit d'eux; *Vous publierez*, leur dirent-ils, *que les Diſciples du Mort ſont venus enlever ſon Corps la nuit paſſée, pendant que vous dormiez. Si la choſe vient à la connoiſſance de Pilate, nous lui ferons entendre ce qu'il faudra pour votre décharge, & nous vous répondons qu'il ne vous en arrivera point de mal* (2). Sur cette aſſûrance, les Soldats répandirent le bruit de cet Enlévement, comme ils l'avoient promis; & c'eſt encore aujourd'hui une Opinion commune parmi les Juifs (3).

Ce même jour, comme deux Diſciples de Jéſus alloient à un Bourg nommé Emaüs qui étoit à ſoixante Stades de Jéruſalem, & qu'ils s'entretenoient enſemble de tout ce qui étoit arrivé les jours précédens, ils furent abordez par

CITATIONS.

(3) *Tenuerunt pedes ejus.* Matth.

(1) *Pecuniam copioſam.* Matth.

(2) *Et ſi hoc auditum fuerit à Præſide, nos ſuadebimus ei, & ſecuros vos faciemus.*

(3) *Et divulgatum eſt verbum iſtud apud Judæos uſque in hodiernum diem.*

par un Inconnu, qui leur demanda ce que c'étoit, & d'où venoit la Triſteſſe qui paroiſſoit ſur leurs Viſages? *Il faut*, lui répondit l'un d'eux qui s'apelloit Cléophas, *que vous ſoyés bien étranger dans Jéruſalem* (1), *pour ne ſçavoir rien du ſujet de notre Entretien. De quoi donc* (2)? dit l'Inconnu. *C'eſt*, répondirent-ils, *de Jéſus de Nazareth, qui étoit un Prophête puiſſant en Oeuvres & en Paroles devant Dieu & devant les Hommes, & que les Juifs ont fait mourir en Croix* (3). *Nous avions crû qu'il tireroit Iſraël d'Eſclavage, mais trois jours ſont déjà puſſez depuis, ſans que nous y voyions aucune apparence; ſinon que quelques Femmes de notre Connoiſſance étant allées de grand matin à ſon Tombeau, elles y ont trouvé des Anges au lieu de ſon Corps, leſquels, à ce qu'elles diſent, les ont aſſûrées qu'il étoit vivant* (4). *Quelques-uns de nos Freres y ſont allez après elles, & ils ont auſſi vû que le Corps n'y étoit plus. O inſenſez*, s'écria à ce Diſcours celui à qui ils parloient, *Cœurs indociles aux Paroles des Prophêtes* (5)! *Ne falloit-il pas que le Chriſt*

CITATIONS.

(1) *Tu ſolus peregrinus es in Jeruſalem.* Luc.

(2) *Qua?*

(3) *Potens opere & ſermone coram Deo, & omni populo, & quomodo, &c.*

(4) *Nos autem ſperabamus quia ipſe eſſet redempturus Iſraël, & nunc ſuper hæc omnia tertia dies eſt hodie quod hæc facta ſunt: ſed & mulieres quædam ex noſtris ante lucem fuerunt ad monumentum, & non invento corpore ejus venerunt dicentes ſe etiam viſionem Angelorum vidiſſe, &c.*

(5) *O ſtulti & tardi corde ad credendum!*

ſouffrît pour entrer dans ſa Gloire? Et alors, commençant par Moïſe, il ſe mit à leur expliquer tout ce que l'Ecriture en avoit prédit. Quand ils furent arrivez à Emaüs, il témoigna de vouloir paſſer outre (6); mais ils lui perſuadérent de s'arrêter avec eux. Comme ils étoient enſemble à table, il prit du Pain, le benit, le rompit, & leur en préſenta: & alors leurs yeux s'ouvrirent, ils le reconnurent pour celui même dont ils avoient parlé durant le chemin; mais, il diſparut en même tems. Ils demeurérent bien confus de ne l'avoir pas reconnu plûtôt. *Notre cœur*, ſe diſoient-ils après l'un à l'autre, *n'étoit-il pas tout émû, quand il nous expliquoit les Prophéties*? Et ſe levant de table à l'heure même, ils retournérent ſur le champ à Jéruſalem. Ils trouvérent les Diſciples aſſemblez avec pluſieurs autres Perſonnes; &, comme on diſoit que le Seigneur étoit véritablement reſſuſcité, qu'il étoit apparu à Simon-Pierre, ils contérent auſſi leur Avanture, mais perſonne ne la voulut croire (7).

Ils n'eurent pas achevé de parler, que Jéſus parut tout d'un coup au milieu d'eux, quoique toutes les Portes du Lieu où ils étoient fuſſent fermées ſoigneuſement, de peur des Juifs. *La Paix ſoit avec vous*, leur dit-il d'abord. *C'eſt moi: ne craignez rien.* Mais, ils furent pourtant fort effrayés. Jéſus, voyant qu'ils le prenoient pour un Eſprit, leur dit encore, *Pourquoi vous troublez-vous, & abandonnez-vous vos Cœurs à l'égarement de vos Pen-*

CITATIONS.

(6) *Se finxit longiùs ire.*
(7) *Nec illis crediderunt.*

Penſées (1) ? *Regardez mes Mains & mes Pieds, ſi ce n'eſt pas moi; maniez-les : un Eſprit eſt-il de Chair & d'Os?* Ils furent tout interdits de Raviſſement, quand ils le reconnurent à ces Marques ; mais, comme ils ſentoient encore quelque peine à croire ce qu'ils voyoient (2), il leur demanda à manger, pour achever de les convaincre. Ils lui préſentérent un Morceau de Poiſſon rôti, & un Rayon de Miel. Il en mangea, & leur rendit le reſte en leur reprochant la dureté de leurs Cœurs & leur Incrédulité. *La Paix ſoit avec vous*, leur dit-il enſuite pour la ſeconde fois. *Je vous envoye comme mon Pere m'a envoyé. Recevez le ſaint Eſprit. Les Péchés que vous pardonnerez ſeront pardonnez, & ceux que vous ne pardonnerez point ne le ſeront pas.*

Depuis, les Diſciples racontant ces choſes à Thomas qui ne s'y étoit pas trouvé, il leur dit qu'il n'en croiroit rien, qu'il n'eût mis les Doigts dans les mêmes Trous où les Cloux avoient été (1). En effet, comme ils étoient encore enfermez tous enſemble huit jours après, Jéſus leur apparut de la même maniere que l'autre fois, en leur ſouhaitant auſſi la Paix. Puis, ayant obligé Thomas à mettre les Doigts dans ſes Plaies, *afin*, dit-il,

CITATIONS.

(1) *Conturbati & conterriti exiſtimabant ſe ſpiritum videre. Quid turbati eſtis, & cogitationes aſcendunt in corda veſtra ?*

(2) *Quia ego ipſe ſum, ſpiritus carnem & oſſa non habet ſicut me. Mirantibus præ gaudio & adhuc non credentibus.*

(1) *Niſi videro & mittam, &c.*

que ce Diſciple ceſſât d'être incrédule. Thomas ne lui répondit qu'en s'écriant, *Mon Seigneur & mon Dieu!* Alors Jéſus, *Vous avez crû, Thomas*, lui dit-il, *parce que vous avez vû. Heureux ceux qui croiront, & qui ne verront pas.*

Peu de tems après, étant tous allez en Galilée, ainſi qu'il leur avoit ordonné, un jour que Simon-Pierre, Thomas, Natanaël, les Fils de Zébédée, & deux autres étoient au bord du Lac de Tibériade, Simon ayant dit qu'il alloit pêcher, ils y voulurent tous aller avec lui. Ils ne prirent rien de toute la nuit. Quand il fut jour, un Homme qui étoit ſur le Rivage leur demanda s'ils n'avoient rien à manger, & lui ayant répondu que non, il leur dit de jetter le Filet du côté droit de la Barque. Il y entra tant de Poiſſons, qu'ils eurent beaucoup de piene à le retirer; &, alors, le Diſciple que Jéſus aimoit dit à Simon, que cet Homme qui leur parloit du bord étoit le Seigneur. Auſſi-tôt Simon, qui étoit preſque nud, s'étant couvert à la hâte de quelque Habillement, ſe jetta dans l'Eau pour aller à lui, & les autres amenérent la Barque à bord. Ils y trouvérent du Pain & un Poiſſon qui cuiſoit ſur un peu de feu qu'on y avoit allumé. Jéſus leur ayant dit d'apporter ceux qu'ils venoient de prendre, il s'en trouva cent cinquante-trois fort grands, quand Simon eut tiré le Filet à terre. Puis, il leur dit encore de s'approcher & de manger. Ils obéïrent, & il leur donna à chacun du Pain & du Poiſſon; mais, ils n'ôſérent jamais lui parler. Le dîner achevé, *Simon Fils de Jonas*, dit-il, *m'aimez vous plus que*

tous

tous ces autres ne m'aiment ? Seigneur, lui répondit Simon, *vous ſçavez ce qui en eſt :* & Jéſus lui repliqua, *Paiſſez donc mes Brebis.* Puis, il lui fit encore la même Queſtion, en reçut la même Réponſe, & lui fit la même Replique. Mais, à la fin, Jéſus lui ayant demandé une troiſieme fois s'il l'aimoit, Simon fut affligé de voir qu'il eût tant de peine à le croire (1). *Eh, Seigneur*, lui répondit-il, *vous qui ſçavez toutes choſes, ne ſçavez-vous pas que je vous aime* (2) ? Alors Jéſus lui repliqua auſſi pour la troiſieme fois, *Paiſſez mes Brebis.* Enſuite, il lui prédit le genre de Supplice dont il devoit mourir, & lui commanda de le ſuivre. Le Diſciple bien-aimé ſuivit auſſi ; & Simon ayant demandé à Jéſus ce que ce Diſciple deviendroit ? *Si je veux*, répondit Jéſus, *qu'il demeure juſqu'à ce que je revienne, que vous importe* (3) ? Et ce fut ce qui donna occaſion au Bruit qui courut alors entre eux, que ce Diſciple ne mourroit pas.

Ils virent encore une autre fois Jéſus en Galilée ſur une Montagne, où il leur parla ainſi. *Rien ne m'eſt impoſſible ſur la Terre ni dans le Ciel. Allez donc par tout le Monde, prêchez l'Evangile à tout ce qui reſpire* (1), *& batiſez au Nom du Pere, du Fils, & du ſaint Eſprit. Vous montrerez à obſerver fidellement ce que je vous ai commandé. Qui croi-*

CITATIONS.

(1) *Contriſtatus Petrus quia dixit ei tertiò.* Joan.
(2) *Tu omnia noſti tu ſcis quia amo te.*
(3) *Quid ad te?*
(1) *Omni creaturæ.* Marc.

ra, & ſera batiſé ainſi, ſera ſauvé; & qui ne croira pas, ſera condamné. Ceux qui croiront chaſſeront les Démons en mon Nom, ils parleront un Langage nouveau (2), *nul Venin ne leur pourra nuire, & ils n'auront qu'à toucher les Malades pour les guérir.*

Enfin, les Diſciples étant retournez quelques jours après à Jéruſalem, il leur apparut pour la derniere fois : il leur promit de leur envoyer l'Eſprit de ſon Pere (1), & leur défendit de quitter cette Ville qu'ils ne l'euſſent reçû. Après, il en ſortit avec eux du côté de Bétanie, & s'arrêta ſur la Montagne des Oliviers, où, comme il levoit les mains pour les benir, une Nuée l'enleva à leurs yeux vers le Ciel.

CITATIONS.

(2) *Linguis loquentur novis.*
(1) *Promiſſum Patris.* Luc.

FIN DE LA VIE DE JÉSUS CHRIST.

ECLAIR-

ECLAIRCISSEMENT
SUR LE
DISCOURS
DE
ZACHÉE
A
JÉSUS CHRIST.

ECLAIRCISSEMENT
SUR LE
DISCOURS
DE
ZACHÉE
A
JÉSUS CHRIST:
A MONSIEUR ***.

RIEN n'eſt plus vrai que ce qu'on vous a dit. C'eſt dans le ſecond Volume de la Défenſe du Nouveau Teſtament de Mons contre M. Mallet, page 289, que M. Arnauld m'a repris d'avoir mal traduit, dans la VIE DE JÉSUS CHRIST que j'ai donnée au Public, le huitieme Verſet du dix-neuvieme Chapitre de S. Luc: *Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus; &*

ſi

ſi quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum (*).

Quoi qu'il y aie plus de quatre ans que mon Livre eſt fait, comme j'y ai apporté toute l'Aplication dont je ſuis capable, il me ſouvenoit bien que j'avois rendu ce Paſſage dans un Sens contraire à la Verſion de Mons; & cela ſeul me ſuffiſoit pour m'aſſurer, que je ne l'avois pas traduit de cette ſorte par Négligence, ou par Mégarde. Néanmoins, la Défiance extrême où je ſuis toujours

(*) *Voici la Critique de Mr. Arnauld, tirée de la page 293 de ſa* Continuation de la Nouvelle Défenſe de la Traduction du Nouveau Teſtament imprimée à Mons, &c. *d'Edition de Cologne chez Simon Schouten, en 1682, in 12.*

Il eſt clair qu'*Ecce do*, & *ecce reddo*, ſe doivent rendre par le Futur, comme on a fait à Mons; & il eſt étrange qu'un Abbé, qui a fait une *Vie de Jéſus Chriſt*, s'y ſoit trompé, & qu'il les ait rendus par le Préſent: *Je donne la moitié de mon Revenu aux Pauvres; & ſi je m'apperçois que j'ai trompé quelqu'un, je le lui rends au quadruple.* Rien n'eſt plus faux que cette Verſion, quelque litérale qu'elle paroiſſe. Car, il eſt certain, que Zachée ne rend point compte à Jéſus Chriſt des bonnes Actions qu'il avoit accoutumé de faire, lui qui étoit ſi décrié pour ſa mauvaiſe vie, que les Phariſiens murmuroient de ce qu'il étoit allé loger chez un Pécheur; mais, qu'il lui déclaire ce qu'il étoit réſolu de faire à l'avenir, pour changer de vie. D'où vient auſſi que Jéſus Chriſt ne dit pas, qu'il n'avoit pas été Pécheur juſqu'alors, & que les Phariſiens avoient tort de l'avoir regardé comme tel; mais il dit, ſur ce que Zachée lui promit de faire, que *ſa Maiſon avoit reçu le Salut en ce jour-là.*

jours contre moi-même l'emporta d'abord ſur cette Aſſurance; &, conſidérant d'ailleurs le peu d'apparence qu'il y avoit, qu'un Homme comme M. Arnauld eut remarqué ma Faute ſans aucune néceſſité, ſi elle n'étoit pas inſoutenable, je ployai ſans réſiſter un ſeul inſtant ſous le poids d'une Autorité ſi conſidérable, & je n'eus pas la moindre Penſée d'ôſer jamais me défendre.

Mais depuis, comme on ne ſçauroit quelquefois s'empêcher de chercher ce qu'on craint le plus de rencontrer, m'étant recueilli ſur ce Paſſage, ſans autre deſſein, que de reconnoître le chemin par où je m'étois égaré en le traduiſant, je fus extrémement ſurpris de perſiſter dans mon Erreur, & de trouver encor bonnes les Raiſons qui m'avoient obligé à le traduire comme j'avois fait.

Je pris d'abord ce Sentiment pour une Illuſion de l'Amour-propre : j'eus honte de mon Aveuglement; & je m'en humiliai auſſi ſincérement dans mon Cœur, que ſi j'euſſe été perſuadé d'avoir failli.

Dans cette triſte Diſpoſition d'Eſprit, auſſi mécontent de ma Traduction que de mon Obſtination à la croire raiſonnable, je ne pus m'empêcher de m'en ouvrir à un Homme, à qui j'ai coutume de me plaindre de moi-même. Il me conſola le mieux qu'il put; mais, dans la ſuite de la Converſation, ayant aprofondi inſenſiblement le ſujet de ma Peine, ma Surpriſe ſe renouvella plus forte que jamais, quand je le trouvai auſſi indigné de la Critique de M. Arnauld, que j'en étois mortifié.

Il ne ſe contenta pas de me raffermir dans l'Opi-

l'Opinion que j'avois de l'Injuſtice qui m'étoit faite : il me ſoutint d'abord, que j'étois obligé de m'en plaindre au Public, puiſqu'elle étoit publique. Il me repréſenta, que l'Evangile étant un Bien commun à tous les Chrétiens, comme tous ont droit de s'en ſervir, auſſi tous ont intérêt que perſonne n'en abuſe : Qu'ainſi, ceux qui s'ingérent dans l'Adminiſtration de ce précieux Héritage ont une Obligation d'autant plus particuliere de rendre compte aux autres de leur Conduite, qu'ils ont moins de Droit de s'y ingérer : Qu'à la vérité, ſi mon Autorité étoit auſſi conſidérable dans ces Matieres qu'elle l'eſt peu, je ſerois excuſable, & peut-être même loüable, de négliger la Critique d'un ſeul Paſſage dans un Ouvrage de la Difficulté extrême du mien : Mais, que toute la Préſomption étant contre moi, & favorable à M. Arnauld, il n'y auroit perſonne, qui n'eut raiſon de croire que ma Faute eſt inexcuſable, ſi je ne me juſtifiois pas ; & qu'étant auſſi groſſiere qu'il la répréſente, elle eſt ſans doute accompagnée d'un nombre infini d'autres, qu'il n'a pas daigné remarquer.

Cette derniere Conſidération me parut d'autant plus forte, qu'il eſt vrai, que le Motif par lequel je me déterminai à traduire ce Paſſage m'a ſervi de Regle en pluſieurs autres, & qu'ainſi cette Cenſure ne regarde pas tant un Endroit particulier de mon Ouvrage, que l'Eſprit dans lequel j'y ai principalement travaillé, & la Vûe que j'ai eue préciſément quand je l'ai entrepris. Voici, Monſieur, qu'elle eſt cette Vûe.

Entre tous les Livres que j'ai lus, qui traitent

tent l'Hiſtoire de l'Evangile en diverſes manieres, je n'en ai preſque point trouvé qui ne lui donnent ſans néceſſité des Sens miſtérieux, ou miraculeux, en des Endroits qui en ont un fort clair & fort naturel. Quoique je révere beaucoup l'Autorité de ceux des Peres qui en ont uſé de cette ſorte, & que je ſois perſuadé qu'ils ont eu d'excellentes Raiſons pour le faire, je n'ai pas laiſſé de penſer toûjours, que ſi on traittoit cette divine Hiſtoire en s'arrêtant au Sens le plus naturel, & qui ſe préſente le prémier à l'Eſprit, dans les Endroits où l'Egliſe n'a rien prononcé au contraire, & où les Interprêtes ſont partagés, on pourroit faire un Ouvrage qui ne ſeroit pas moins agréable, ni moins utile, que la plûpart de ceux qui ont été faits ſur cette Matiere, quoiqu'il fût peut-être moins ſavant & moins recherché.

C'eſt ce que j'eus deſſein de faire, en compoſant la Vie de Jéſus Chriſt, ainſi que je m'en expliquai dans ma Préface. Je crus qu'une Narration ſimple, & éxemte de toute affectation, de cette Vie admirable, auroit une Grace douce & naïve, plus propre à toucher le Cœur, & à prévenir l'Eſprit du commun des Gens du Monde, que tous les Rafinemens les plus élevez, & les plus ſpirituels. Je ne crus point qu'il falut un autre Sens commun, pour entendre cette Hiſtoire, que pour entendre les autres; &, pour deſcendre dans le particulier, j'avoue que de tous les Faits qu'elle contient, aucun ne m'a jamais paru plus ordinaire, & moins équivoque, que ce qu'elle raporte de Zachée.

Comme Jéſus Chriſt ſe promenoit par Jérico,

rico, cet Homme, qui étoit le Chef des Publicains de la Ville, & auſſi riche de Biens que petit de Taille, preſſé de la Curioſité de le voir, & ne pouvant aprocher de lui à cauſe de la foule qui l'environnoit, s'aviſa de monter ſur un Arbre près duquel il devoit paſſer. *Et ingreſſus parambulabat Hierico: & ecce vir nomine Zachæus, & ipſe dives, & quærebat videre Jeſum quis eſſet, & non poterat præ turba, quia ſtatura puſillus erat, & præcurrens aſcendit in arborem ſycomorum ut videret eum, quia inde erat tranſiturus*

Le Fils de Dieu l'ayant aperçu lui dit de deſcendre, & qu'il vouloit aller loger chez lui. Zachée obéit avec joie, & tout le monde ſe prit à murmurer de ce que Jéſus préféroit un Homme d'une Profeſſion ſi criminelle, ſelon la Religion du Païs, à tous les Gens de Bien de la Ville. *Et cum veniſſet ad locum, ſuſpiciens Jeſus vidit illum, & dixit ad eum, Zachæe, feſtinans deſcende, quia hodie in domo tuâ oportet me manere; & feſtinans deſcendit, & excepit illum gaudens: & cum viderent omnes, murmurabant, dicentes, quod ad hominem peccatorem divertiſſet.*

Cependant Zachée, auſſi offenſé du Murmure de ſes Concitoyens, que glorieux de l'Honneur qu'il recevoit, regardant Jéſus Chriſt comme un grand Prophête, dont les Exemples & les Diſcours ne prêchoient que la Juſtice & la Charité, ne crut pas pouvoir lui faire un Compliment plus agréable en le recevant dans ſa Maiſon, ni plus propre à confondre ſes Envieux, qu'en lui faiſant d'abord une Peinture avantageuſe de ſa Vie, comme pour lui rendre compte de la Conduite

duite de ſa Conſcience, & lui aprenant en peu de mots ſes Reſtitutions & ſes Charitez. *Stans autem Zachæus dixit ad Dominum, Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus; & ſi quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum.*

Il n'eſt rien de plus naturel à un Homme, qui reçoit pour la prémiere fois chez lui des Perſonnes d'un Mérite extraordinaire près de qui on l'a voulu noircir, que de tâcher d'effacer la mauvaiſe Impreſſion qu'elles peuvent avoir conçue de lui, en leur faiſant connoître ce qu'il y a de plus loüable & de plus à leur gré daus ſa maniere de vivre. Il n'eſt pas non plus étrange, qu'un Partiſan ſe prétende Homme de Bien, quand il rend ce qu'il croit avoir pris injuſtement, & répare par ſes Aumônes ce qu'il y a de blâmable dans le Luxe de ſa Maiſon; mais, il eſt encor moins ſurprenant, que celui-ci en fît d'exceſſives. Comme ſon Empreſſement à voir Jéſus Chriſt, & à lui obéïr, doit faire préſumer que c'étoit un bon Homme, il eſt aſſez vrai-ſemblable qu'il fit un excellent Uſage de ſes grands Biens, pour ſe faire acroire à lui-même, qu'il pouvoit éxercer en ſûreté de Conſcience la Profeſſion qui en étoit la ſource; & l'Oppoſition, qu'il y avoit entre ſa Religion & cette Profeſſion, ne demandolt pas de moindres Adouciſſemens.

Il n'y a rien juſques-là que de commun dans cette Hiſtoire; mais, le Diſcours que le Fils de Dieu fit enſuite eſt d'un Ordre différent. Comme toutes ſes Paroles ſont Eſprit & Vie, on peut leur donner toûjours un Sens miſtérieux ſi l'on veut, & croire qu'il

eſt

eſt néceſſaire de raiſonner pour les comprendre. Ce n'eſt pas qu'il ſoit abſolument beſoin de recourir au Miſtere, pour expliquer celles de cet Evangile. Il paroit, ce me ſemble, aſſez clairement, que Jéſus Chriſt voulant détruire la vaine Confiance que Zachée avoit en ſes Oeuvres, & lui en inſpirer une meilleure, lui déclare, que ſa Maiſon a reçu le Salut ce jour-là ſeulement qu'elle avoit reçu le Sauveur. *Ait Jéſus ad eum, quia hodie ſalus domui huic facta eſt.*

Enſuite, pour faire ceſſer l'Etonnement des Juifs qui étoient préſens, il ajoute que cet Homme, qui leur ſembloit ſi indigne de cet Honneur par ſa Profeſſion, n'en étoit pas pour cela moins qu'eux de la Semence d'Abraham; & que cette Indignité même, bien loin d'être un Obſtacle au Salut, étoit plûtôt une eſpece de Diſpoſition à le recevoir, puiſque le Fils de l'Homme étoit venu chercher ce qui étoit perdu. *Eo quod & ipſe filius ſit Abrahæ, venit enim Filius hominis quærere & ſalvum facere quod perierat.*

Voilà dans quel Sens j'ai expliqué cet Evangile. M. Arnauld prétend, au contraire, que Zachée n'entendoit pas rendre compte au Fils de Dieu de ſa Conduite ordinaire, en lui diſant, *Je donne la moitié de mon Bien aux Pauvres; & ſi j'ai fait tort à quelqu'un de quelque choſe, je lui rends quatre fois autant*: mais, qu'il vouloit ſeulement dire, qu'il faiſoit dans l'inſtant même une ferme Réſolution de donner au plûtôt aux Pauvres la moitié de ſon Bien, & de rendre quatre fois autant qu'il ſe trouveroit avoir pris injuſtement. Il n'eſt pas difficile de choiſir entre ces deux Sens,

Sens, ſur leur ſimple Expoſition; & je m'aſſûre que tous ceux qui ne ſe ſeront engagés à la Lecture de cet Ecrit, que pour ſavoir qui a raiſon de M. Arnauld ou de moi, ne paſſeront pas outre.

On ſait que dans toutes les Langues du Monde on ſe ſert du Tems préſent, comme Zachée, pour exprimer ce qu'on a coûtume de faire.

Quacumque libido eſt,
Incedo ſolus, percunctor quanti olus & far,
Fallacem Circum, veſpertinumque pererro
Sæpe forum, aſſiſto divinis, inde domum me
Ad porri & ciceris refero laganique catinum,
Menſa miniſtratur, &c.

On ſait, au contraire, qu'on ne peut employer le Tems préſent à ſignifier l'Avenir même le plus prochain, que par une eſpece de Figure. Or, M. Arnauld ne diſconviendra pas, qu'on doit s'arrêter au Sens littéral de toute ſorte de Diſcours, & ne recourir au figuré, que lors que le littéral implique Contradiction, ou qu'il enferme quelque Abſurdité ou Fauſſeté manifeſte. Ainſi, quand un Homme qu'on appelle répond, ſans bouger de la place où il eſt, *J'y vais*, il eſt naturel d'entendre par ce Tems préſent dont il ſe ſert un Futur très prochain; parce qu'autrement le Sens de ſa Réponſe, à la prendre au pied de la lettre, ſeroit faux, puiſqu'il ne va pas effectivement dans l'inſtant même qu'il dit qu'il va: & il eſt néceſſaire de juger qu'il veut ſeulement dire qu'il ira au plûtôt.

Tout de même, dans tous les Paſſages de l'Ecriture, où Dieu uſant de Menace, & paroiſſant parler dans un Eſprit de Colere, de

Vangeance, ou de quelque autre Paſſion, s'exprime par le Tems préſent, *Je viens*, *J'envoie*, *Je fais*; comme on ne menace pas de ce qui eſt préſent, mais ſeulement de l'avenir, il eſt néceſſaire d'expliquer ce Tems préſent par le futur qui en eſt le moins éloigné : & il eſt clair qu'il ne s'exprime de cette ſorte, que parce que le Préſent touchant naturellement plus que l'Avenir, ce qui repréſente les Maux dont on menace comme préſens eſt beaucoup plus vif, & plus propre à en inſpirer la Crainte, que ſi on menaçoit par le Futur; & c'eſt en quoi conſiſte l'Effet de la Figure. *Dare per figuram ſententiæ vires*, dit Quintilien.

Mais, quel beſoin Zachée avoit-il de ſe ſervir de Figure, s'il eut eu dans l'Eſprit le Sens que M. Arnauld lui attribue ? Et n'auroit-il pas fait auſſi bien connoître au Fils de Dieu la Fermeté de ſon bon Propos en diſant qu'il alloit donner, comme M. Arnauld lui fait dire, qu'en diſant par le Tems préſent, qu'il donnoit, comme le Grec & la Vulgate le diſent ? Pourquoi recourir au Sens figuré, pour expliquer le Diſcours de ce Publicain, qui, bien loin d'enfermer aucune Contradiction étant entendu littéralement, a un Sens ſi naturel & ſi vrai-ſemblable ? „ Seigneur, „ je donne la moitié de mon Bien aux Pau„ vres; &, ſi j'ai fait tort à quelqu'un de „ quelque choſe, je lui rens quatre fois au„ tant.„ *Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus; & ſi quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum.* En voici la Raiſon.

M. ARNAULD.

La Particule Ecce, *jointe à un Préſent, marque très naturellement ce que les Grecs appellent un Paulo-poſt-Futur.*

J'avois toûjours cru que le Mot *Ecce*, ſi fréquent dans l'Ecriture, n'y étoit la plûpart du tems qu'une Particule explétive, ou tout au plus emphatique, qui ne change rien au fond du Diſcours, mais qui en augmente ſeulement, affirme, & éxagere le Sens avec quelque ſorte de paſſion; comme par éxemple dans ces Paſſages: *Ecce qui ſerviunt ei non ſunt ſtabiles, & in Angelis ſuis reperit pravitatem*; Job, Chap. IV, Verſ. 18. *Ecce hæc omnia operatur Deus*; Chap. XXXIII, Verſ. 29. *Ecce in die jejunii veſtri invenitur voluntas veſtra, & omnes debitores veſtros repetitis; ecce ad lites & contentiones jejunatis, & percutitis pugno impiè*; Iſaï. Chap. LVIII, Verſ. 3. *Ecce ambulat unuſquiſque poſt pravitatem cordis ſui mali*; Jerem. Chap. XVI, Verſ. 12; & un nombre infini d'autres ſemblables que je pourrois alléguer, dans leſquels l'*Ecce* ſe trouve joint à un Préſent, & ne marque pourtant rien moins qu'un Paulo-poſt-Futur.

M. ARNAULD.

*Et on ſent aſſez qu'*Ecce venio *eſt la même choſe que* Jam veniam, *Je m'en vais venir, Je viendrai bien-tôt: Et de même*, Ecce ſto ad oſtium & pulſo, *Je ſerai bien-tôt à la porte & je fraperai.*

M. Arnauld, qui m'impute ce que je ne

dis pas, pour me faire parler mal François, comme on verra ailleurs, me permettra bien de l'avertir ici, que cette maniere de parler, *Je m'en vais venir*, n'eſt pas digne d'un Homme qui s'exprime auſſi purement que lui, quoi qu'on s'en ſoit auſſi ſervi à Mons.

Du reſte, j'avoue que je ne ſens point, qu'*Ecce venio* ſoit la même choſe que *Jam veniam*; car, ſi c'étoit la même choſe, *Ecce venio* ſignifieroit toûjours *Jam veniam*, & ſe devroit toûjours traduire, *Je viendrai bientôt*, & jamais, *Je viens*. Mais, c'eſt-ce que M. Arnauld n'ôſeroit avancer ſans ſe commettre avec les Traducteurs de Mons, & peut-être avec lui-même, puiſqu'on y a rendu ces mêmes Mots dans l'Epître aux Hébreux, Chap X, Verſ. 7. *Tunc dixi, ecce venio : Alors j'ai dit, me voici, je viens*. Et, ne croyez pas que ce ſoit par Inadvertance; car, vous trouverez la même choſe peu de lignes plus bas : *Ecce venio ut faciam Deus voluntatem tuam : Me voici, je viens pour faire mon Dieu votre Volonté*; & la même choſe encor dans le Pſeaume XXXIX, d'où ces Paroles ſont tirées. Il faloit que ces Meſſieurs dormiſſent, comme on dit qu'Homere faiſoit quelquefois, quand ils traduiſirent ces trois Endroits, puiſqu'ils ne ſentirent point ce que M. Arnauld dit, qu'*on ſent aſſez, qu'*Ecce venio *eſt la même choſe que* Jam veniam.

Il eſt vrai que c'eſt la même choſe quelquefois. *Ecce venio ſicut fur, beatus qui vigilat*, Chap. XVI, Verſ. 17, de l'Apocalipſe, ſe peut traduire, *Je viendrai comme un Voleur* : mais, ce n'eſt pas à cauſe de l'*Ecce*; car,

car, quand il n'y en auroit point, il ne faudroit pas traduire autrement : tant parce que l'Apocalipſe étant un Livre tout Prophétique, il eſt naturel d'entendre du Futur tout ce que Dieu y dit, qu'il fait, au Préſent; qu'à cauſe que ce Paſſage eſt expliqué par le Futur dans le même Livre, Chap. III, Verſ. 3, même dans le Grec : *Si ergo non vigilaveris, veniam ad te tanquam fur.*

Tout de même, *Ecce venio cito*, que M. Arnauld allegue auſſi du même Livre en deux Endroits du Chapitre dernier, ſe peut traduire auſſi par le Futur, *Je viendrai bien-tôt*; non pas à cauſe de l'*Ecce*, mais parce que *cito* ſignifiant *bien-tôt*, ainſi que Mons & M. Arnauld le traduiſent : puiſque ce Mot de *bien-tôt* marque une choſe qui n'eſt pas encor, il détermine néceſſairement le Verbe auquel il eſt joint, quelque Préſent que ce Verbe ſoit, à ſignifier un Futur prochain.

Voilà donc trois Paſſages, où *Ecce venio* ſignifie *Jam veniam*, contre trois autres, où, ſelon les Traducteurs de Mons même, il ne le ſignifie pas; mais, quand il le ſignifieroit dans tous, cette Particule *Ecce* pouvant avoir une énergie, quand elle eſt jointe au Verbe *venio*, qu'elle n'a pas ailleurs, cela ne conclurroit encor rien en faveur de l'*Ecce ſto*, que M. Mallet trouve mauvais qu'on ait rendu à Mons par le Futur, ni contre l'*Ecce do*, que M. Arnauld me reprend d'avoir rendu par le Préſent. Voyons donc ſi ce qui ſuit conclut davantage.

M. ARNAULD.

Et, afin qu'on ne croie pas que cela ſe diſe ſans fondement, voici des Exemples... J'avois bien ouï dire qu'on expliquoit une Regle par des Exemples ; mais, jamais qu'on fondât une Regle ſur des Exemples. Les moindres Ecoliers de Logique ſavent, qu'on ne peut pas conclurre un univerſel d'un particulier. Comment donc des Exemples particuliers peuvent-ils prouver une Regle qui eſt toûjours une Choſe générale de ſa nature, quand même elle ne ſeroit pas énoncée en termes auſſi généraux, que celle que M. Arnauld établit pour me juger : *La Particule* Ecce, *jointe à un Préſent, marque très naturellement ce que les Gres appellent un Paulo-poſt-Futur*? Qui dit *très naturellement* dit, ſans doute, généralement, n'y ayant rien de plus général en tout genre, que ce qui eſt très naturel. Si j'accuſois M. Arnauld d'avoir mal traduit quelques Paſſages, il me répondroit bien en me diſant, qu'il auroit ſuivi une bonne Regle en les traduiſant ; mais, ſi je lui niois que cette Regle fût bonne, me répondroit-il bien en m'alléguant la Traduction de ces mêmes Paſſages, pour Preuve de ſa Regle? C'eſt pourtant ce qu'il fait ici. Il établit contre moi pour Regle, que *l'*Ecce, *joint au Préſent, marque un Futur*. Je le lui nie. Il le prouve par des Paſſages où il l'explique ainſi. Cela prouve qu'il croit ſa Regle bonne, puiſqu'il l'a ſuivie dans l'Explication de ces Paſſages ; mais, cela ne prouve pas qu'elle le ſoit, ni que ces Paſſages ſoient bien traduits.

duits. *Non ridiculus ſit*, dit quelque part Cicéron, *ſi quis in lite domeſticis teſtimoniis pugnet, & ſuo ipſius abutatur exemplo?*

Mais, quand ces Paſſages ſeroient bien traduits, cela ne prouveroit encor rien en faveur de ſa Regle; puiſqu'il ſe peut faire qu'il y a d'autres Raiſons que ſa Regle pour les traduire de cette ſorte, comme je le ferai voir.

Nil agit exemplum litem quod lite reſolvit.

Que ſi elle pouvoit ſe prouver de quelque maniere par des Exemples, ce ſeroit en montrant, que toutes & quantesfois qu'il y a un Paulo-poſt-Futur dans le Grec, la Vulgate l'a traduit par *Ecce* avec un Préſent; ou que toutes & quantes fois qu'il y a un ἰδὲ, qui veut dire *Ecce*, avec un Préſent dans le Grec, la Vulgate a traduit par le Futur tout ſeul ſans *Ecce*. Mais, bien loin que cela ſoit toûjours ainſi, cela ne ſe trouvera pas une ſeule fois: car, il n'y a pas un *Ecce* dans la Vulgate, qu'il n'y ait auſſi un ἰδοὺ dans le Grec; & il n'y a pas un ἰδοὺ dans le Grec, qu'il n'y ait un *Ecce* dans la Vulgate.

Que ſi S. Luc, dans tant d'Endroits différens où il s'eſt exprimé par l'ἰδοὺ joint au Préſent, a toûjours eu deſſein, comme M. Arnauld le prétend, de faire entendre un Poulo-poſt-Futur; comment cet Evangéliſte, qui parloit paſſablement Grec, ne s'eſt-il jamais ſervi du Paulo-poſt-Futur même; & n'eſt-il pas à préſumer qu'il s'en ſeroit ſervi quelquefois, s'il avoit toûjours voulu le faire entendre?

M. ARNAULD.

Voici des Exemples du Texte Grec, où ἰδοὺ avec le Verbe au Prétérit marque un Futur.

Comme il n'y a qu'un ſeul Prétérit dans tous les Exemples que M. Arnauld va citer, il faut qu'il y ait faute à l'Impreſſion, & qu'on ait mis *Prétérit* au lieu de *Préſent* : la ſuite du Sens ne permet pas d'en douter. Cependant, l'*Errata* ne marque point cette Faute, quoi qu'elle en vaille bien la peine, comme on verra par la ſuite, puiſqu'elle confond entiérement le Sens du Diſcouts. Il faut donc lire de cette ſorte.

M. ARNAULD.

*Voici des Exemples du Texte Grec où ἰδοὺ avec le Verbe au Préſent marque un Futur. La Vulgate en a mis quelques-uns par le Futur en ſuivant le Sens ; & elle en a laiſſé d'autres au Préſent, parce qu'il étoit ainſi dans le Grec, & que l'*Ecce *du Latin fait le même effet.*

Ce Diſcours me paroit ſi embrouillé, que je deſeſpere de pouvoir l'éclaircir, à moins que d'en faire l'Analiſe. Voyons donc à quoi il ſe réduit.

Propoſition { *Voici des Exemples du Texte Grec, où ἰδοὺ avec le Verbe au Préſent marque un Futur.*

Le

Preuve { *La Vulgate en a mis quelques-uns par le Futur en ſuivant le Sens* ;

Objection { *Et elle en a laiſſé d'autres au Préſent*,

I Réponſe { *Parce qu'il étoit ainſi dans le Grec*,

II Réponſe { *Et que l'*Ecce *du Latin fait le même effet.*

Le But de tout ce Diſcours eſt donc, comme vous voyez, de rendre raiſon pourquoi la Vulgate à traduit par le Préſent quelques Paſſages où il y a ἰδοὺ avec le Préſent dans le Grec, au lieu de les traduire tous par le Futur, comme M. Arnauld prétend qu'il les faut traduire.

Il n'en peut rendre raiſon, qu'en faiſant voir qu'il y a quelque Différence entre ceux qu'elle a traduits par le Préſent, & ceux qu'elle a traduits par le Futur.

Voici ſa prémiere Raiſon. *La Vulgate en a laiſſé d'autres au Préſent, parce qu'il étoit ainſi dans le Grec.*

Je demande ſi cette Raiſon eſt particuliere à ces Paſſages qu'elle a laiſſés au Préſent, s'il n'y a que ceux-là qui fuſſent au Préſent dans le Grec, & ſi ceux qu'elle a traduits par le Futur n'étoient pas de même au Préſent dans le Grec?

C'eſt ce que M. Arnauld n'ôſeroit dire,

puiſque le ſeul Terme de *laiſſé au Préſent* dont il ſe ſert ſuffit, pour montrer qu'elle n'y a pas laiſſé les autres ; & qu'ainſi tous y étoient également dans le Grec, ainſi que ſa Propoſition le dit : *Voici des Exemples du Texte Grec où ἰδοὺ avec un Préſent marque un Futur.*

Donc, puiſque cette Raiſon, qu'ils étoient au Préſent dans le Grec, leur eſt commune à tous ; elle ne peut pas juſtifier la différente Maniere dont la Vulgate les traduit.

Donc M. Arnauld allegue pour Différence ce que lui-même ſuppoſe, & reconnoit pour commun.

Mais, peut-être que la ſeconde Raiſon qu'il rend de cette Différence eſt meilleure. On ne ſauroit en juger plus ſûrement, qu'en la mettant en forme. La voici.

THESE DE M. ARNAULD.

*L'*Ecce *joint au Préſent marque un Futur.*

Preuve.

*ἰδοὺ eſt la même choſe qu'*Ecce.
ἰδοὺ avec le Verbe au Préſent marque un Futur.
*Donc, l'*Ecce, *joint au Préſent, marque un Futur.*

Je nie la Mineure. M. Arnauld la prouve.

La Vulgate traduit toûjours l'ἰδοὺ joint au Préſent par un Futur, ou par quelque choſe d'équivalent à un Futur.

Donc,

Donc, ἰδοὺ *avec le Verbe au Préſent marque un Futur.*

Je nie l'Antécédent. M. Arnauld le prouve.

La Vulgate traduit toûjours, ou par un Futur, ou par l'*Ecce* avec un Préſent.
Or, eſt-il que l'*Ecce* avec le Préſent *fait le même effet* que le Futur.
Donc, elle traduit toûjours, ou par le Futur, ou par quelque choſe d'équivalent au Futur.

Je nie cette derniere Mineure, comme je l'avois niée d'abord, puiſque c'eſt la propre Theſe de M. Arnauld, qu'il allegue à la fin pour derniere Preuve d'elle-même.

NOUS voici enfin arrivez à ces merveilleux Exemples qui ſervent de Fondement à leur Regle. Il vous ſouviendra, s'il vous plait, en les éxaminant, que M. Arnauld les allegue pour faire voir que l'*Ecce* joint à un Préſent ſe doit traduire par le Futur; & qu'ainſi, ce n'eſt pas aſſez pour ſon But, que ces Paſſages ſe puiſſent traduire de cette ſorte, s'il ne paroit en même tems que c'eſt à cauſe de l'*Ecce*, & ſi je fais voir, que quand il n'y auroit point d'*Ecce*, il ne faudroit pas pour cela laiſſer de les traduire par le Futur.

PRÉMIER EXEMPLE.

Ecce ego mitto ad vos Prophetas. Matth. Cap. XXIII, Verſ. 34.
Je m'en vas vous envoyer des Prophêtes.

Il eſt clair, par le Tems auquel Jéſus Chriſt prononça ce Diſcours, qu'il n'envoyoit pas actuellement des Prophêtes alors. Ainſi, quoi qu'il s'exprime par le Tems préſent, il eſt néceſſaire d'expliquer ce qu'il dit du Tems futur auquel il en envoya effectivement; car, par ces Prophêtes, il entendoit les Apôtres.

Secondement, ce Paſſage de S. Mathieu ſe doit expliquer, ſelon Janſénius même, par celui de S. Luc, Chap. XI, Verſ. 49, *Sapientia Dei dixit, Mittam ad illos Prophetas.* Donc, ni les Traducteurs de Mons, ni moi, n'avons eu aucun beſoin de la Regle de M. Arnauld, pour le traduire par le Futur, comme nous avons fait, puiſque S. Luc ſuffiſoit pour nous y autoriſer.

DEUXIEME EXEMPLE.

Ecce relinquetur domus veſtra deſerta. Verſ. 38.

M. Arnauld traduit, *Votre Maiſon vous ſera laiſſée deſerte.* Mais, je ne ſai ce que *vous* peut vouloir dire; & je doute s'il ne change point le Sens du Paſſage. On a traduit beaucoup mieux à Mons, *Le tems s'aproche que vos Maiſons demeurèroit deſertes.*

Il ſeroit aſſez difficile de décider ſi cette Traduction de Mons eſt par le Préſent, ou par le Futur. Pour moi, elle me ſemble plutôt par le Préſent, que par le Futur. Quoi qu'il en ſoit, & encor que ce Paſſage ſoit au Préſent dans le Grec, néanmoins, comme c'eſt la fin d'un Reproche que Jéſus Chriſt fait à Jéruſalem de ſon Endurciſſement,

ment, il eſt clair que c'eſt une Menace du Châtiment prochain que cette malheureuſe Ville en devoit recevoir. D'ailleurs, ne pouvant pas être entendu du Tems préſent, puiſqu'il eſt bien certain que les Maiſons de Jéruſalem n'étoient pas deſertes dans le tems que Jéſus Chriſt fit ce Diſcours, la Vulgate n'a eu que faire de la Regle de M. Arnauld, pour traduire le Préſent Grec par le Futur Latin, comme elle a fait pour plus grande Netteté.

TROISIEME EXEMPLE.

Ecce præcedet vos in Galilæam. Matth. Cap. XXVII, Verſ. 7.

Il ſera devant vous en Galilée.

La ſeule Concluſion de ce Diſcours de l'Ange aux Maries, *Ecce prædixi vobis*, faiſant voir que c'eſt une Prédiction qu'il leur faiſoit, ſuffit ſans autre Raiſon pour le traduire par le Futur, comme la Vulgate a encore fait, quoi qu'il ſoit au Préſent dans le Grec.

QUATRIEME EXEMPLE.

Ecce vobiſcum ſum uſque ad conſummationem ſæculi. Matth. Verſ. ult.

M. Arnauld traduit par le Futur, *Je ſerai toûjours avec vous juſqu'à la Conſommation des Siecles*; mais, on a traduit à Mons par le Préſent, *Je ſuis moi-même toûjours avec vous juſqu'à la fin du Monde.*

Je pourrois, ſi je voulois, me contenter de cette Réponſe, & renvoyer M. Arnauld à ſes Amis de Mons; mais, comme la Bonne-

ne-Foi eſt l'Ame de la Critique, je ne ſaurois diſſimuler que je crois ſa Traduction meilleure que la leur : non pas à cauſe de l'*Ecce*; mais, parce que c'eſt la même choſe en François de dire, *Je ſuis avec vous juſques à la Conſommation des Siecles*: comme il faudroit traduire à la rigueur de la lettre, que de dire, comme M. Arnauld traduit, *Je ſerai avec vous juſques à la Conſommation des Siecles* : ſi ce n'eſt, que cette derniere maniere eſt plus Françoiſe, & par conſéquent meilleure que l'autre. Toutes deux font également entendre, que celui qui parle eſt, & ſera toujours, avec ceux à qui il parle ; ce qui eſt tout enſemble une Promeſſe & une Prédiction, & partant ſe peut encore, ſans autre Raiſon, traduire naturellement par le Futur.

CINQUIEME EXEMPLE.

Ecce Filius hominis tradetur in manus peccatorum. Marc. Cap. XIV, Verſ. 41. *Le Fils de l'Homme s'en va être livré entre les mains des Pécheurs.*

Il y a tout de ſuite,

Surgite, eamus; ecce qui me tradet, prope eſt.

Levez-vous, allons; celui qui me livrera s'aproche.

Cela ſeul ſuffit pour rendre raiſon de la Liberté que la Vulgate s'eſt encor donnée en cet Endroit de traduire le Préſent Grec par un Futur Latin : car, il eſt clair par cette ſuite, que ce Diſcours du Fils de Dieu eſt encor une Déclaration prophétique de ce qui devoit lui arriver auſſi-tôt après,

&

& qu'il n'étoit pas livré actuellement entre les mains des Pécheurs dans l'inſtant même qu'il le diſoit; puiſqu'il ajoute tout de ſuite, que celui qui le devoit livrer s'aprochoit ſeulement alors pour le venir faire.

SIXIEME EXEMPLE.

Ecce dies venient in quibus dicent, Beatæ ſteriles. Luc. Cap. XXIII, Verſ. 29.

Ce Paſſage eſt encor au Préſent dans le Grec comme le précédent; parce que c'eſt une Prédiction menaçante, qui eſt beaucoup plus vive en ce Tems-là qu'au Futur, où la Vulgate l'a mis; & voici comment M. Arnauld le traduit, *Un tems viendra auquel on dira, bien-heureuſes les ſtériles.*

S'il m'étoit permis de parler comme lui, je pourrois bien dire à mon tour, que *Rien n'eſt plus faux que cette Verſion, quelque littérale qu'elle paroiſſe*; car, cette Maniere de parler, *un tems viendra*, donne une idée fort éloignée de ce dont le Grec a voulu donner une idée très prochaine en ſe ſervant du Tems préſent. La Vulgate même, en s'exprimant par le Futur *venient* comme elle fait, marqueroit encor la choſe trop éloignée, quoique beaucoup moins qu'*un tems viendra* ne la marque, ſi ce trop d'Eloignement n'étoit en quelque ſorte corrigé par le Sens naturel de la Particule *Ecce*, qui précede *venient*; laquelle, déſignant d'ordinaire une choſe préſente, & qu'on peut, pour ainſi dire, montrer de la main, donne naturellement l'idée du Futur auquel elle eſt jointe, comme d'un Futur très prochain. Et voilà la véritable Emphaſe de cette

Par-

Particule, quand elle n'eſt pas ſimplement explétive : Emphaſe, comme vous voyez, bien différente de celle que M. Arnauld lui attribue, pour ne pas dire contraire, puiſque bien loin de changer le Tems Préſent en Futur, comme il le prétend, ſa Signification naturelle la détermine à rapprocher en quelque ſorte l'idée des choſes éloignées, en les repréſentant comme préſentes, *ecce*, *voici*, *voilà*; ou, du moins, comme auſſi prochaines qu'elles le peuvent être ſans être préſentes. Et c'eſt ce que les Traducteurs de Mons ont beaucoup mieux compris que M. Arnauld, quand ils ont traduit, *Le tems s'approche auquel on dira*, & non pas *un tems viendra.*

SEPTIEME EXEMPLE.

Ecce venit Dominus; Jud. Verſ. 14.

C'eſt ici le ſeul des Exemples de M. Arnauld, qui eſt au Prétérit dans le Grec ; mais, il ne l'en faloit pas moins traduire par le Futur, puiſque S. Jude dit lui-même que c'eſt une Prophétie d'Enoch qu'il raporte, & qu'on ſait bien que c'étoit une choſe ordinaire parmi les Hébreux de mettre le Prétérit pour le Futur. *Prophetavit autem & de his Enoch dicens, Ecce, &c. C'eſt d'eux qu'Enoch a prophétiſé en ces termes, Voilà le Seigneur qui va venir*, comme on a traduit à Mons.

HUITIEME EXEMPLE.

Ecce ego mittam eam in lectum. Apoc. Cap. II, Verſ. 22.

Il n'y a point *ego* dans le Texte. Voici tout le Paſſage. *Dedi illi tempus ut pœnitentiam ageret, & non vult pœnitere. Ecce mittam eam in lectum, & qui mœchantur cum ea, in tribulatione erunt, niſi pœnitentiam ab operibus ſuis egerint.* C'eſt-à-dire, comme on a traduit à Mons même, *Je lui ai donné du tems pour faire Pénitence, & elle ne l'a point voulu faire; mais, je m'en vas la réduire au Lit, & accabler d'Afflictions ceux qui commenttent Adultere avec elle, s'ils ne font Pénitence de leurs mauvaiſes Oeuvres.*

Quand tout ce Livre ne ſeroit pas une Prophétie continuelle, ces Paroles, *s'ils ne font Pénitence*, marquent ſi clairement que tout ce Diſcours eſt une Menace, qu'il étoit impoſſible ſans autre Raiſon de le traduire autrement que par le Futur, comme la Vulgate a fait, quoiqu'il ſoit au Préſent dans le Grec.

NEUVIEME EXEMPLE.

Ecce veniunt adhuc duo væ. Apoc. Cap. X, Verſ. 12.

L'Apôtre Auteur de ce Livre, qui voyoit comme préſentes les choſes à venir qui lui étoient révélées, s'eſt pu ſervir indifféremment du Préſent, ou du Futur, pour les exprimer. Ainſi, rien n'eſt plus libre que de traduire ſes Paroles en François par celui qu'on veut de ces deux Tems ſans autre Raiſon; & c'eſt pourquoi on a traduit celles-ci à Mons par le Préſent. *Ce prémier Malheur étant arrivé, en voici deux autres qui*

qui ſuivent, quoique M. Arnauld les rende par le Futur, & un Futur très éloigné, *Il doit venir encor deux autres Malheurs.*

DIXIEME EXEMPLE.

Ecce veniam ſicut fur. Il a déjà été examiné plus haut (*).

ONZIEME EXEMPLE.

Ecce nova facio omnia. Apoc. Cap. XXI, Verſ. 5. *Je m'en vas faire toutes choſes nouvelles.*

Il ne faut que voir ce qui précede, pour être perſuadé de la néceſſité qu'il y auroit toûjours de traduire ce Paſſage par le Futur, quand même il n'y auroit point d'*Ecce*. *Audivi vocem de throno dicentem, Abſterget Deus omnem lacrimam, mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra; & dixit qui ſedebat in trono, Ecce nova facio omnia.* „ J'entendis une Voix, qui venoit „ du Trône, & qui diſoit, Dieu eſſuyera „ toutes les Larmes, les Pleurs, les Cris, „ & les Travaux ceſſeront : & celui qui eſt „ aſſis ſur le Trône dit, Je fais toutes cho„ ſes nouvelles. „ Il n'y a rien de ſi clair que le Raport de ces dernieres Paroles avec ce qui les précede, & dont elles ſont la Concluſion. On voit bien que par ces choſes nouvelles que Dieu dit qu'il fait, il n'en entend pas d'autres, que celles qu'il dit auparavant qu'il fera; & ainſi, autant les unes que les autres ſe doivent ſans autre Raiſon traduire également par le Futur.

Dou-

(*) Pages 268, 269.

DOUZIEME EXEMPLE.

Ecce venio cito. Il a été éxaminé ailleurs avec le dixieme (*).

Vous voyez donc que de douze Exemples que M. Arnauld cite pour prouver ſa Regle, il y en a quatre qu'on a traduits à Mons par le Préſent contre cette Regle, ſavoir les II, IV, VI, & IX; & que les autres huit ne laiſſeroient pas de ſe devoir traduire le Futur, quand il n'y auroit ni ἰδοὺ ni *Ecce*, parce que ce ſont des Menaces, ou des Prédictions, ce qui n'a rien de commun avec le Paſſage de Zachée.

Mais, quand tous douze ſe devroient traduire par le Futur, comme M. Arnauld le prétend, & qu'on n'en pourroit pas rendre d'autre Raiſon que l'*Ecce*, ne ſe pourroit-il pas faire, que cette Particule auroit une force dans ces Paſſages, qu'elle n'auroit pas partout ailleurs? Et que conclurroit cela contre moi, s'il ne faiſoit voir, que tous les autres, où elle ſe trouve jointe à un Préſent ſe doivent rendre de même par le Futur?

Or, c'eſt ce qu'il n'ôſeroit avancer, puiſque tout le monde peut vérifier, que pour quatorze ou quinze Endroits du Nouveau Teſtament, où l'on a traduit à Mons l'*Ecce* joint au Préſent par le Futur, il y en a plus de ſoixante autres de compte fait, où l'on l'a traduit par le Préſent comme moi. Voilà la Regle générale de M. Arnauld, ſur laquelle il me fait mon Procès avec tant de Rigueur.

Je crois que vous me diſpenſerez volontiers

(*) Ci-deſſus, pag. 269.

tiers de vous raporter tous ces Paſſages: rien n'eſt plus facile que de juſtifier ſi je dis vrai. Mais, pourtant, comme la choſe n'eſt pas aiſée à croire, pour vous épargner cette peine, je vous en marquerai quelques-uns des plus remarquables. Et, parce que M. Arnauld témoigne une Inclination particuliere pour le Verbe *Venio*, puiſqu'il le donne pour l'Exemple le plus ſenſible de la vérité de ſa Regle, outre les trois Endroits où vous avez déjà vû qu'on l'a traduit à Mons par le Préſent contre cette Regle, vous ſerez peut-être bien-aiſe d'en voir encor d'autres.

Dans S. Matthieu, Chap. XXVI, Verſ. 6. *Ecce ſponſus venit : Voici l'Epoux qui vient :* Chap. IV, Verſ. 5, & dans S. Jean, Chap. XII, Verſ. 15, *Ecce Rex tuus venit; Voici votre Roi qui vient.* Aux Actes, Chap. XIII, Verſ. 25, *Ecce venit poſt me ; Il en vient un autre après moi.* Celui-ci eſt d'autant plus remarquable, qu'il auroit été auſſi bien traduit par le Futur.

Je vous ennuierois, ſi je vous raportois ſeulement tous les autres qu'ils ont rendus par le Préſent, & où ils auroient été aſſurément mieux fondez à traduire par le Futur, qu'au Diſcours de Zachée; comme par éxemple dans ces deux-ci. *Ecce ego mitto vos*, & *Ecce ego mitto Angelum meum*, leſquels cependant on a traduits à Mons invariablement par le Préſent dans trois Evangéliſtes différens où ils ſont.

Mais, que diriés-vous, ſi ces Meſſieurs avoient traduit un même Paſſage, qui eſt deux fois au Préſent dans la Vulgate, une fois par le Préſent, & une autre fois par le Fu-

Futur? C'eſt une Prophétie tirée du XXVIII Chap. d'Iſaïe : *Ecce pono in Sion lapidem.* On a traduit ces Mots à Mons par le Futur, ſuivant la Regle, dans le IX Chap. de l'Epitre aux Romains, Verſ. 33, *Je m'en vas mettre en Sion une Pierre.* Cependant, & quoique la Vulgate les ait traduits par le Futur auſſi dans Iſaïe, ces mêmes Traducteurs n'ont pas laiſſé de les rendre par le Préſent contre la Regle, dans la prémiere Epitre de S. Pierre, Chap. II, Verſ. 6, *Je mets en Sion la Pierre.* Je ne leur objecte pas cela comme une grande Faute, mais ſeulement comme une Preuve du Mépris qu'eux-même font de cette prétendue Regle.

En voici encor une plus forte Preuve, & dont je m'aſſûre que vous ne vous défieriés pas. Non ſeulement ils ont traduit, comme moi, le Préſent par le Préſent quatre fois plus ſouvent qu'ils ne l'ont traduit par le Futur; mais, ils l'ont même traduit quelquefois par le Paſſé, ſans aucune néceſſité. Il faut le voir pour le croire, & vous en allez juger.

Dans la II Epitre aux Corinthiens, Chap. VII, Verſ. 11, *Ecce enim hoc ipſum ſecundum Deum contriſtari, vos, quantam in vobis* OPERATUR *ſollicitudinem.* „ Conſidé-
„ rez, combien cette Triſteſſe ſelon Dieu,
„ que vous avez reſſentie A PRODUIT en
„ vous de Soin, & de Vigilance. „ Dans S. Luc, Chap. XIII, Verſ. 30, *Ecce* SUNT *noviſſimi qui erunt primi, &* SUNT *primi qui erunt noviſſimi.* „ Ceux, qui ÉTOIENT les
„ derniers, ſeront les prémiers; & ceux, qui
„ ÉTOIENT les prémiers, ſeront les derniers. „

M.

M. ARNAULD.

Mais, j'ai réſervé pour le dernier le plus fort de ces Exemples, qui eſt celui de Zachée: Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus; & ſi quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum : *Car il eſt clair, qu'*Ecce do, *&* Ecce reddo, *ſe doivent rendre par le Futur, comme on a fait à Mons; & il eſt étrange qu'un Abbé, qui a fait une Vie de Jéſus Chriſt s'y ſoit trompé, & qu'il les ait traduits par le Préſent :* Je donne la moitié de mon Revenu aux Pauvres; &, ſi je m'aperçois que j'ai trompé quelqu'un, je le lui rends au quadruple. *Rien n'eſt plus faux que cette Verſion, &c.*

Rien n'eſt plus faux, en effet, *que cette Verſion*; mais, elle n'eſt pas de moi : &, s'il y avoit une autre Vie de Jéſus Chriſt que celle j'ai compoſée, où le Diſcours de Zachée fût traduit contre le Sentiment de M. Arnauld, je ne croirois pas que ce fût à moi qu'il en veut. Je ne ſai ce que je lui ai fait, pour me faire parler ſi mal François. C'eſt bien aſſez, que ma Verſion ſoit infidelle, ſans être encore barbare : & il eſt bien plus *étrange*, qu'il ne daigne pas, dans une Matiere de cette importance, relire un Paſſage qu'il cenſure, pour le raporter fidellement; car, voici comment je l'ai traduit, *Et, quand je m'aperçois que j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rens quatre fois autant que je lui ai pris.* Il faut avoir bien envie de frapper, pour regarder ſi peu où l'on frappe.

De la maniere qu'il propoſe ce dernier Exemple,

emple, il n'eſt perſonne qui ne crût, que de tous ceux où l'*Ecce* ſe trouve joint à un Préſent, il n'y en a point qu'il faille ſi inconteſtablement traduire par le Futur, & qu'on ne s'étoit jamais aviſé avant moi de le traduire par le Préſent. Cependant, tout le monde peut vérifier, que parmi le nombre infini de Traductions, qui ont été faites de l'Evangile en diverſes Langues avant celle de Mons, il y en a vint fois plus qui ont traduit comme moi par le Préſent, qu'il n'y en a qui ont traduit par le Futur, comme on a fait à Mons.

Il eſt vrai, que, quoique je ne me ſerve que du Tems préſent, le tour que je donne à ce Paſſage fait entendre clairement que Zachée parloit de ſes bonnes Oeuvres accoutumées; *Et, quand je m'aperçois que j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rens quatre fois autant que je lui ai pris*: Au lieu que les autres, qui ont traduit comme moi par le Préſent, n'y ont pas donné le même tour. Mais, quoi qu'ils ne faſſent pas entendre ce même Sens ſi clairement que moi, ils ne laiſſent pas de le faire entendre ſuffiſamment en s'exprimant par le Préſent, puiſque l'Uſage univerſel de toutes les Langues veut qu'on ſe ſerve de ce Tems-là, pour ſignifier ce qu'on a coutume de faire, & non pas ce qu'on fera à l'Avenir.

Car, il n'y a point de milieu entre ces deux Opinions; & c'eſt en quoi ce Paſſage eſt fort ſingulier, bien loin qu'il doive ſervir de Modele pour tous les autres où l'*Ecce* ſe trouve avec un Préſent, comme M. Arnauld le prétend. Dans ces autres, on peut for-

fort bien entendre ce Préſent au pied de la lettre, comme quand Dieu dit, *Ecce ſto ad oſtium & pulſo*, rien n'empêche qu'on n'entende, que Dieu veut dire, qu'il eſt actuellement à la porte, & qu'il le dit : mais, on ne ſauroit entendre de la même maniere le Tems préſent dont Zachée ſe ſert, puiſqu'il eſt bien certain qu'il ne donnoit pas actuellement aux Pauvres la Moitié de ſon Bien, & qu'il ne rendoit pas réellement & de fait le Quadruple de ce qu'il avoit pris, dans l'inſtant même qu'il le diſoit à Jéſus Chriſt. Ainſi, il eſt bien force, malgré qu'on en ait, d'entendre du Paſſé, ou du Futur, ce qu'il dit au Tems préſent, qu'il fait; de l'entendre de l'Habitude, ou du Deſſein, de le faire.

Or, dans cette Néceſſité, tout le Monde peut juger lequel des deux eſt le plus naturel. J'avoue qu'on dit quelquefois, *Je donne telle choſe*, quoiqu'on ne la livre pas réellement à ceux à qui on dit qu'on la donne, dans l'inſtant même qu'on le dit, & qu'elle ne doive leur être livrée qu'après. Ainſi, je conviens, que ſi Zachée diſoit ſeulement, *Je donne la moitié de mon Bien aux Pauvres*, ſon Diſcours pourroit en quelque ſorte s'entendre auſſi bien, dans l'uſage ordinaire, du Deſſein que de la Coutume de donner. Mais, je demande à toute Perſonne de Bonne-Foi, s'il en eſt de même du Verbe, *Je rens*; s'il ſe prend jamais pour le Deſſein de rendre, & pour quelqu'autre choſe que pour l'Action même par laquelle on rend réellement & de fait quelque choſe qu'on a priſe? Y a-t-il jamais eu d'Homme au Monde, qui, voulant

lant faire entendre qu'il faiſoit réſolution de rendre au plutôt ce qu'il pourroit avoir pris, ſe ſoit exprimé de cette ſorte, *Si j'ai pris quelque choſe, je le rens*? Voilà cependant comment on fait parler Zachée contre toute ſorte de Vraiſemblance, pour faire paroitre ſon Diſcours plus merveilleux; car, il eſt tems de vous découvrir le Motif de l'Opinion contraire à la mienne, & ce qui a obligé ceux qui l'ont ſuivie à s'éloigner du Sens naturel dans l'Explication de ce Paſſage. Voici ce que c'eſt.

Ils ont regardé avec raiſon la Converſion de Zachée comme une illuſtre Preuve de la Force toute puiſſante de la Grace. Sur ce Fondement, ils ont crû que plus Zachée étoit méchant quand Jéſus Chriſt l'appella, plus cette Grace étoit bien admirable. Or il eſt clair, qu'il étoit bien plus méchant, s'il n'avoit pas coutume dès-lors de faire les bonnes Oeuvres dont il parloit, que s'il avoit déjà coutume de les faire; & c'eſt pourquoi ils ont mieux aimé croire, qu'il n'avoit pas cette coûtume, que de croire qu'il l'avoit.

Mais, il me ſemble que, ſans être fort ſavant dans cette Matiere, la plus redoutable de toutes celles de la Religion, on peut aſſûrer hardiment, qu'il n'eſt pas néceſſaire, pour fonder la Merveille de la Grace que ce Publicain reçut, de ſuppoſer qu'il ne faiſoit pas auparavant les bonnes Oeuvres dont il parle, & que ce fut ſa Vocation qui lui en inſpira la prémiere Penſée. Il me ſemble, dis-je, que quand il les auroit faites auparavant, ſa Vocation n'en étoit pas moins miraculeuſe, puiſqu'on n'ôſeroit dire, que ces

Oeuvres fuſſent ſuffiſantes pour le rendre véritablement juſte, & qu'elles n'empêchoient pas qu'il ne fût en même tems Publicain, & Pécheur. Il y a aſſez de Preuves inconteſtables de la Puiſſance de la Grace dans l'Evangile, ſans les éxagérer. Après tant de manieres, dont cette divine Hiſtoire a été attaquée dans notre Siecle, & l'eſt de nouveau tous les jours, peut-on la traitter trop ſimplement?

C'eſt ce que j'ai tâché de faire dans l'Ouvrage dont il s'agit ici. Bien loin de le deſavoüer, j'en fais gloire. J'ai obſervé religieuſement d'un bout à l'autre, dans tous les Endroits où l'Egliſe laiſſe aux Interpretes la Liberté de choiſir entre deux Sens différens; je me ſuis, dis-je, déterminé toûjours pour le plus naturel, & le plus littéral, après que je l'ai bien reconnu pour tel, en l'éxaminant par les Regles propres à le faire diſcerner en toute Hiſtoire, qui ſont les Mœurs, le Gouvernement, la Religion, & le Génie de la Langue vulgaire du Païs où cette Hiſtoire s'eſt paſſée. J'ai crû que c'étoit le ſeul Moyen de faire un Portrait reſſemblant de celle de l'Evangile, de faire ſentir aux Hommes les plus charnels, en la liſant, cet Air inimitable de Naïveté, ce Caractere de Vérité, qui lui eſt tout particulier, & dont nul Eſprit humain ne ſauroit s'empêcher d'être frappé. Je m'en ſuis expliqué ainſi dans ma Préface, je l'ai répété au commencement de cet Ecrit, & je le répete encor ici. Si mon Livre vaut quelque choſe, c'eſt par-là qu'il le vaut; &, quand j'aurois porté mon Principe trop loin, quand les quatorze Docteurs qui m'ont fait l'Hon-

l'Honneur de m'aprouver, & dont je ne connois que trois, ſe ſeroient aveuglez en ma faveur, ce que M. Arnauld, tout M. Arnauld qu'il eſt, auroit aſſez de peine à faire voir, je ſuis ſûr que mon Intention eſt ſi loüable, que tous les Gens de Sens, qui aiment la Religion, m'excuſeroient d'auſſi bon cœur qu'il me condamne.

Ne croyez pas pourtant, Monſieur, que je me ſois déterminé ſeulement par mon Sens particulier à traduire comme j'ai fait. J'avoue que j'ai d'abord éxaminé par lui ſeul les Matieres que j'avois à traitter; mais, après en avoir formé mon Jugement ſur les Regles que j'ai dites, j'ai conſidéré avec un entier Deſintéreſſement le Sentiment & les Raiſons des plus habiles Interpretes que j'ai trouvez contraires à mes Opinions. Vous en jugerez par vous-même; car, je n'en citerai pas d'autres pour le préſent. C'eſt une choſe trop commune de prouver ſon Sentiment par les Auteurs qu'on a ſuivis; je les tiens dès-là pour ſuſpects : mais, de le prouver par ceux qui ſont d'Avis contraire, comme cela eſt plus rare, j'ai crû qu'il vous ennuyeroit moins.

Le fameux Janſénius Evêque d'Ipre, interprétant les Paroles de Zachée, dit, que l'Intention de ce Publicain étoit de faire voir, que les Juifs n'avoient pas raiſon de murmurer de ce que Jéſus Chriſt logeoit chez lui. *Stans autem Zacchæus, tanquam refutaturus murmur turbæ ægrè ferentis ingreſſum Jeſu, dixit ad Dominum, Ecce &c.* Si c'étoit-là ſon But, comment peut-on expliquer ſes Paroles par le Futur, comme cet Evêque les

explique, *Dare paratus ſum, & quaſi aſſignans do*? Si Zachée prétendoit, comme Janſénius en convient avec moi, montrer au Fils de Dieu par ce Diſcours, qu'il n'étoit pas ſi méchant que les Juifs vouloient faire croire, je demande s'il n'eſt pas naturel de juger, qu'il parloit des Oeuvres de Juſtice & de Charité qu'il avoit coutume de faire, plûtôt que d'un bon & ferme Propos de pratiquer ces bonnes Oeuvres à l'avenir ? Je demande lequel de ces deux Diſcours eſt plus raiſonnable, ou de lui faire dire comme moi, *Pour montrer qu'on a tort de murmurer de l'Honneur que vous me faites, ſachez, Seigneur, que tout Pécheur qu'on me nomme, je donne la Moitié de mon Bien aux Pauvres; & que, quand je m'aperçois d'avoir fait tort à quelqu'un, je lui rens quatrefois autant que je lui ai pris* : ou de lui faire dire, comme fait Janſénius, *Pour montrer qu'on a tort de murmurer de l'Honneur que vous me faites, je vous déclare, Seigneur, que je ſuis prêt à donner la Moitié de mon Bien aux Pauvres, &c*; comme ſi le Deſſein qu'un méchant Homme conçoit de vivre bien à l'avenir étoit un Reproche valable contre ceux qui l'ont apelé méchant, non ſeulement avant que ſon Deſſein leur fût connu, mais même avant qu'il l'eût formé ?

Du reſte, on ne peut parler de l'Opinion contraire avec plus de Modération que cet Evêque en parle ; *car*, continue-t-il, *la maniere dont quelques-uns expliquent cette Parole*, Je donne, *comme ſi elle vouloit dire*, J'ai coutume de donner, *ſemble répugner, &c.* J'examinerai cette Répugnance en ſon lieu.

Nam

Nam quod quidam exponunt do, *id eſt* dare ſoleo, *videtur repugnare*, *&c.*

Le Jéſuite Maldonat, traittant ce même Paſſage, l'expoſe d'abord dans les deux Sens contraires, ſans ſe déclarer. *Le Terme de* Voici *par où Zachée commence ſon Diſcours*, dit ce ſavant Commentateur, *étoit une maniere de demander à Jéſus Chriſt une Attention particuliere pour ce que ce Publicain lui vouloit dire; & il ſemble qu'il y eut auſſi un peu d'Oſtentation de ſes bonnes Oeuvres, ſi l'on entend ſon Diſcours du Tems paſſé*, c'eſt-à-dire, des Oeuvres de Juſtice & de Charité qu'il avoit coûtume de faire. *Quod dicit* Ecce, *attentionem Chriſti exigit, & oſtentationem quamdam bene factorum videtur præ ſe ferre, ſi de re præteritâ. ..... Que ſi on entend ce Diſcours de l'Avenir*, c'eſt-à-dire des bonnes Oeuvres qu'il formoit le Deſſein de faire au plûtôt, *alors cette Particule* Voici *marque combien ce Deſſein étoit ferme & prêt à mettre en éxécution : vel certam promtamque voluntatem faciendi, ſi de futurâ interpretentur.* Voilà, comme vous voyez, la Particule *Ecce* également accommodée, ſelon ſa véritable Energie, à l'Explication de ce Paſſage, par le Paſſé, & par le Futur.

Après donc l'avoir expliqué ainſi par ces deux Tems contraires, cet Interprete revient comme naturellement à appuyer l'Explication par le Paſſé, en diſant qu',,au reſte, ce qui „ paroit une Oſtentation de Zachée eſt plûtôt „ une Expoſition qu'il faiſoit à Jéſus Chriſt „ de ſa Vie paſſée, pour aprendre de lui, s'il „ y avoit quelque choſe à changer.,, *Cæterum, quæ videtur eſſe oſtentatio, non eſt, ſed ex-*

explicatio vitæ præteritæ coram Magiſtro, ut indicaret ecquid ſibi de eâ vitæ ratione mutandum eſſet.

Puis, reprenant la Comparaiſon des deux Opinions, „ Ce que Zachée dit„ continue-t-il, „je donne & je rens, quelques-uns l'in-„ terpretent, comme s'il avoit eu coutume „ de donner la Moitié de ſon Bien aux Pau-„ vres, avant que Jéſus Chriſt fût venu chez „ lui, & de rendre le quadruple de ce qu'il „ avoit pris injuſtement. S. Ciprien, entre „ autres, eſt indubitablement de cette Opi-„ nion. „ Voilà qui eſt bien plus *étrange. Quod dicit* do & reddo, *aliqui ità interpretantur, quaſi antequam ad ipſum Chriſtus veniſſet, ſolitus fuiſſet dimidiam bonorum ſuorum partem dare pauperibus; & ſi quem defraudaſſet, reddere quadruplum; in quâ certe ſententiâ Cyprianus eſt.* „ D'autres, au contraire, „ prétendent que le Préſent eſt mis en cet „ Endroit pour le Futur, & que le Sens de „ ces Paroles, *Voici je donne*, eſt, *Je ſuis „ prêt à donner d'oreſnavant la Moitié de mon „ Bien aux Pauvres, voici que je le conſacre „ à cet uſage; & ſi j'ai trompé quelqu'un de „ quelque choſe, je ſuis prêt à lui rendre le „ Quadruple de ce que je lui ai pris*, comme „ s'il n'eut pas accoutumé de le faire aupa-„ ravant & qu'il réſolût ſeulement de le faire „ ainſi à l'avenir.„*Alii contra præſentia pro futuris poſita, ſenſumque eſſe*, Ecce dimidium bonorum meorum do pauperibus, *id eſt*, paratus ſum impoſterum dare, ecce offero, & ſi quid aliquem defraudavi paratus ſum quadruplum reddere; *quaſi id ante facere non ſoleret, impoſterum autem facere conſtituerit.*

Cet-

Cette Opinion, conclut enfin Maldonat, *a pluſieurs Auteurs graves pour elle, & elle eſt plus probable, tant par cette raiſon, que par* celle que Janſénius allegue, & que j'ai déjà dit que j'éxaminerai dans ſon lieu. *Multos hæc ſententia, & graves habet Autores..... hoc probabilius & quia, &c.*

Il eſt aiſé de juger par toute la ſuite du Diſcours de cet illuſtre Jéſuite, que ſon Sens particulier l'auroit fait pancher à l'Explication que j'ai ſuivie, qu'il rend, de la maniere qu'il l'expoſe, tout autrement plauſible que celle qui m'eſt contraire, ſi les Auteurs graves qui ſont contre moi ne l'avoient pas retenu; & cela paroitra encor plus bas.

Ces deux célébres Interprêtes ne diſent point, comme M. Arnauld, que leur Opinion eſt *claire*, *certaine*, *conſtante*, & que la contraire eſt *fauſſe*, & *étrange*. *Quelques-uns*, diſent-ils, *ſont de cette Opinion; il y en a qui ſont de cette autre : il ſemble que celle-ci eſt plus probable.* Ce n'eſt pas là ſon Stile, *Rien n'eſt plus faux; il eſt étrange qu'on s'y ſoit trompé.* Je crois aiſément m'être prompé; car, je ne ſuis pas de ceux qui diſputent l'Infaillibilité au Pape, pour ſe l'attribuer à eux-mêmes. Je ne condamne point l'Opinion contraire; car, de quel Droit, & à quel Titre, m'érigerois-je en Juge? Mais, que M. Arnauld me permette ſeulement de penſer pour ma Conſolation, que celle que j'ai ſuivie n'eſt pas ſi *étrange* qu'il la trouve, ne fut-ce qu'en conſidération de S. Ciprien, ce grand Martir, grand Evêque, & grand Docteur, dont il revere les Sentimens avec tant de raiſon ſur d'autres Matieres. Plus l'Autorité

de M. Arnauld eſt conſidérable dans celle-ci, moins il s'en devroit prévaloir: *Je n'en parlerois pas ſi réſolument*, dit un Auteur François, *s'il m'apartenoit d'en être crû.* Il eſt permis aux grands Perſonnages, comme aux autres, de ſe défendre quand on les accuſe: mais, il ne leur ſied guere bien d'accuſer; &, quand ils s'oublient tant que de le faire, il y réüſſiſſent rarement. La Raiſon en eſt naturelle: on veut être libre dans ſes Jugemens; & il ſemble que celui des Gens d'un Mérite extraordinaire veuille entrainer le nôtre par Violence. L'Orateur Romain raporte ſur ce ſujet, que le dernier Scipion Africain, le plus accompli de tous les Hommes qui aïent peut-être été dans le Paganiſme, ayant accuſé quelqu'un en Jugement, rien ne ſervit tant au Criminel près des Juges, que la trop grande Autorité de ſon Accuſateur. *Noluerunt*, dit Ciceron, *ſapientiſſimi homines qui tum rem illam judicabant, ita quemquam cadere in judicio ut nimiis adverſarii viribus abjectus videretur, & judicium accuſatoris in reum pro aliquo præjudicio valere.*

Je me flatte qu'il m'arrivera quelque choſe de ſemblable; que les Expreſſions déciſives de M. Arnauld, loin de prévenir contre moi les Gens ſages, les préviendront plûtôt contre lui, & que la Pitié qu'ils auront de l'extrême Inégalité de mes Forces, les rendra plus favorables à mes Raiſons.

M. ARNAULD.

Rien n'eſt plus faux que cette Verſion, quelque littérale qu'elle paroiſſe: car, il eſt certain que

que Zachée ne rend point compte à Jéſus Chriſt des bonnes Actions qu'il avoit accoutumé de faire, lui, qui étoit ſi décrié pour ſa mauvaiſe Vie, que les Phariſiens murmuroient de ce qu'il étoit allé loger chez un Pécheur ; mais, qu'il lui déclare ce qu'il étoit réſolu de faire à l'avenir pour changer de Vie.

Ciceron dit encor quelque part, qu'il ne faut jamais ſe prévaloir de l'Ignorance des autres : *Neminem id agere ut ex alterius prædetur inſcientiâ.* Mais, je ne ſai ſi M. Arnauld ne prétend point abuſer de celle de ſes Lecteurs, en leur voulant faire croire, pour fonder ſon Opinion, que le terme de *Pécheur* ſignifie en cet endroit un Homme *décrié pour ſa mauvaiſe Vie.* Ceux, qui ſavent dans quelle Horreur les Gens d'Affaires de ce tems-là étoient en Judée, ne le croiront pas ; car, ils comprennent aiſément combien les Juifs qui embraſſoient cette Profeſſion, tels que S. Matthieu & Zachée, étoient déteſtez ; & que cette ſeule Conſidération, jointe à la Maniere de vivre de cette ſorte de Gens, plus délicieuſe pour l'ordinaire que celle du commun du monde, étoit ſuffiſante, parmi une Nation également ſuperſtitieuſe & médiſante, pour les faire regarder comme de fort grans Pécheurs, quelque Gens de Bien qu'ils puſſent être d'ailleurs. *Peccatorem, publicum ſcilicet*, dit Maldonat, *quales habebantur Publicani* : Et Janſénius, *Publicani omnes, quamvis Judæi eſſent, pro publicis Peccatoribus habebantur, & cum in domum Matthæi adhuc Publicani, Judæi tamen, divertiſſet, ſimiliter Phariſæi murmurabant.* Car, il ne s'agit ici que du Sentiment du

menu Peuple: *cum viderent omnes, tous ceux qui le virent*; c'eſt à dire, toute la Canaille d'une Ville, qui s'attrouppe d'abord par les Rues autour d'un Homme extraordinaire. Or, on ſait de quel œil cette ſorte de Gens a regardé de tout tems ce qu'elle appelle *Maltotiers*. Il n'eſt pas impoſſible, qu'il y eût des Phariſiens mêlez parmi; car, ils ne quittoient guere Jéſus Chriſt: mais, puiſque l'Evangile n'en dit rien, j'ignore d'où M. Arnauld a pu ſavoir, que ce furent eux qui murmurérent de ce que Jéſus Chriſt logeoit chez un Pécheur. Il faut qu'il ait crû que ce Mot de *Pécheur* prouveroit davantage contre les Mœurs de Zachée, dans la bouche de Gens d'Eſprit & de Savoir, comme les Phariſiens, que dans celle du menu Peuple.

Que cet Homme fût Juif, & non pas Etranger, comme la plûpart des Publicains de Judée, c'eſt le Sentiment des plus habiles Interpretes, entre autres de Janſénius; & ſon Nom, qui eſt conſtamment un Mot Hébreu-Siriaque, qui ſignifie *pur* ou *juſte*, en eſt une Preuve ſi naturelle, qu'il eſt étonnant qu'on en aie pû douter.

M. ARNAULD.

D'où vient auſſi, que Jéſus Chriſt ne dit pas, qu'il n'avoit pas été Pécheur juſqu'alors, & que les Phariſiens avoient tort de l'avoir regardé comme tel; mais il dit, ſur ce que Zachée lui promit de faire, que ſa Maiſon avoit reçu le Salut ce jour-là.

Voici la ſeule Preuve de Raiſonnement, que

que Janſénius & Maldonat alléguent pour l'Opinion contraire à la mienne, & que j'ai promis d'éxaminer. Il s'agit, comme vous voyez, de ſavoir ſur quoi eſt fondé ce Diſcours du Fils de Dieu, *Cette Maiſon a reçu aujourd'hui le Salut.* Pour moi, j'ai cru avec ma Simplicité ordinaire, qu'il n'étoit fondé ſur autre choſe, que ſur ce que le Fils de Dieu avoit ce jour-là choiſi cette Maiſon entre mille autres pour y loger : *In quam ſalus primùm intravit*, dit Janſénius, *cum Chriſtus intravit*; &, comme je l'ai dit plus haut, qu'elle avoit reçu le Salut ce jour-là même qu'elle avoit reçu le Sauveur. *Ut indicaret*, dit Maldonat, *domum Zacchæi illâ primùm die ſaluti aditum patefeciſſe cum ingredienti ſibi patefecit; ſecum enim, id eſt, cum Salvatore ſalutem ingreſſam.*

Qui croiroit après cela, que ces deux Interpretes ne fuſſent pas de mon Opinion ſur ces Paroles de Jéſus Chriſt, & que ce Sens ſi naturel leur étant venu dans l'Eſprit, ils ne s'y ſoient pas arrêtez ? *La maniere*, dit Janſénius ſur le Diſcours de Zachée, *dont quelques-uns expliquent cette parole*, Je donne, *comme ſi elle ſignifioit*, J'ai accoutumé de donner, *ſemble repugner au Verſet ſuivant où Jéſus Chriſt dit*, Cette Maiſon a reçu aujourd'hui le Salut : *& c'eſt pourquoi la plûpart des Auteurs croient que Zachée fut ſeulement changé alors*; c'eſt à dire, qu'il fit ſeulement ce jour-là le Deſſein de donner la Moitié de ſon Bien aux Pauvres, & de rendre ce qu'il pourroit avoir pris. *Quod quidam exponunt* do, *id eſt* dare ſoleo, *videtur repugnare verſui nono : unde plerique*

autores tunc illam mutationem factam eſſe cenſent.

Cet Evêque ne rend pas d'autre Raiſon pourquoi cela lui ſemble ainſi, comme ſi la choſe étoit évidente; & je ne croi pas, que ni lui, ni M. Arnauld, vouluſſent ſe ſervir de celle que Maldonat en donne, quoi que ce ſoit la ſeule qu'on en peut donner. La voici. *Cela eſt plus probable*, dit ce ſavant Jéſuite, parlant de l'Opinion contraire à la mienne, *parce que Jéſus Chriſt diſant*, Cette Maiſon a reçu le Salut aujourd'hui, *ſemble inſinuer que Zachée n'étoit pas juſtifié auparavant* (C'eſt de quoi je conviens fort aiſément, mais non pas de ce qui ſuit,) *comme il l'auroit été, s'il eût accoûtumé de faire les bonnes Oeuvres dont il parloit, pour leſquelles il le fut ſeulement alors*, en promettant de les faire. *Hoc probabilius, quia Chriſtus videtur ſignificare cum dicit*, Hodie ſalus domui huic facta eſt, *quaſi non ante Zachæus fuiſſet juſtificatus; fuiſſet autem, ſi ea opera propter quæ tunc juſtificatus eſt, ante feciſſet* : comme ſi ces bonnes Oeuvres qu'il avoit accoutumé de faire euſſent été ſuffiſantes pour le rendre juſte, malgré ſa Profeſſion défendue par ſa Religion, & malgré le reſte de ſes Mœurs ; & qu'il parût clairement d'ailleurs par l'Evangile, que c'eſt préciſement pour ces Oeuvres, ſoit faites avant ſa Vocation, ſoit après, qu'il fut juſtifié.

Croiriés-vous, qu'après avoir expliqué de cette ſorte les Paroles de Zachée contre mon Sentiment par celles de Jéſus Chriſt, ce même Interprete expliquât peu de lignes plus bas ces mêmes Paroles de Jéſus Chriſt par le Sens

Sens que je donne à celles de Zachée? „ C'eſt „ comme ſi Jéſus Chriſt diſoit „ conclut-il, „ Zachée eſt ſauvé aujourd'hui, parce qu'il „ a imité Abraham en croyant & diſtribuant „ ſon Bien aux Pauvres, quoiqu'il ait été „ Pécheur juſqu'à préſent. „ *Quaſi dicat, hodie Zacchæo ſalus facta eſt, quia & ipſe credendo, bonaque ſua pauperibus diſtribuendo, Abrahamum imitatus eſt, quamvis hactenus peccator fuerit.* Si ce n'eſt que M. Arnauld veuille encor entendre le Mot de *diſtribuer*, d'une ferme Réſolution de diſtribuer, comme le Mot de *rendre*, d'une ferme Réſolution de rendre; car tout peut être.

Puiſqu'il ne fait point de ſcrupule de citer Grotius en toute occaſion pour autoriſer ſes Sentimens, il me doit bien être permis de le citer auſſi quand il m'eſt contraire, pour le réfuter. Voici ſes Termes: „ C'eſt comme „ ſi Zachée diſoit à Jéſus Chriſt, *Vos Preceptes me touchent ſi fort, que dès à préſent je „ me dévoue aux Oeuvres de Juſtice & de „ Charité*; ainſi qu'il le déclare, en diſant „ celles qu'il ſe propoſe de faire. Il ſemble „ que le Mot *aujourd'hui*, dont Jéſus Chriſt „ ſe ſert en lui répondant, éxige qu'on inter„ prete ainſi les Paroles de ce Publicain. „ *Quaſi dicat*, Ita me movent tua præcepta, ut tum nunc me dedam operibus tum juſtitiæ tum etiam beneficentiæ; *quorum utrumque factis in animo ſibi propoſitis declarat. Hanc expoſitionem exigere videtur id quod ſequitur* σήμερον. Quel Jugement faut-il faire de cette Opinion, ſi elle ne peut ſe ſoûtenir, ainſi qu'un auſſi habile Homme que Grotius l'avoue, qu'en ſuppoſant que Zachée étoit

touché des Préceptes de Jéſus Chriſt avant qu'il l'eut jamais vû, ni connu; ou, du moins, avant que Jéſus Chriſt lui eut dit autre choſe, que de deſcendre de ſon Arbre?

Vous voyez donc par le propre Aveu de ces célébres Commentateurs, qu'ils n'ont abandonné le Sens naturel des Paroles de Zachée, que faute de ſavoir comment le concilier avec la Réponſe de Jéſus Chriſt, & de pouvoir comprendre, qu'un Homme qui avoit accoutumé de faire de ſi bonnes Oeuvres, ne fût juſtifié que de ce jour-là ſeulement, comme Jéſus Chriſt le dit. Mais, quand cette Opinion enfermeroit quelque Contradiction apparente, & qu'il ſeroit difficile d'accorder les Paroles de Zachée dans leur Sens naturel avec la Réponſe de Jéſus Chriſt, cette Réponſe étant manifeſtement miſtérieuſe, & par conſéquent ſujette à Interprétation, ne ſeroit-il pas plus raiſonnable de l'accommoder au Sens net, clair, & naturel des Paroles de Zachée, que de forcer ce même Sens, ſi vif & ſi évident, pour le faire quadrer avec la Réponſe miſtérieuſe, & par conſéquent obſcure, de Jeſus Chriſt? N'eſt-ce pas une Loi générale pour tout Diſcours, tant écrit, que prononcé. qu'il faut expliquer ce qui eſt obſcur par ce qui eſt clair, & non pas ce qui eſt clair par ce qui eſt obſcur?

Mais, il n'eſt point néceſſaire de faire aucune violence, ni aux Paroles de Zachée, ni à la Réponſe de Jéſus Chriſt, pour les accorder enſemble. Il eſt aiſé de comprendre, comme je l'ai déjà dit, que le Fils de Dieu, voulant détruire la vaine Confiance de Zachée

chée en ſes bonnes Oeuvres, & lui en inſpirer une meilleure, voulut lui donner à entendre, qu'il n'étoit pourtant ſauvé, c'eſt à dire véritablement juſtifié, que de ce jour-là ſeulement, par les Effets ſalutaires que la Préſence du Sauveur opéroit dans lui, en lui donnant la Grace de rectifier ce qu'il y avoit de défectueux dans ſes bonnes Oeuvres accoûtumées, de corriger ce qu'il y avoit de mauvais dans le reſte de ſes Mœurs, & d'abandonner enfin ſa Profeſſion pour devenir un digne Diſciple de Jéſus Chriſt.

Avant que de ſuivre M. Arnauld plus loin, je ne puis me diſpenſer de remarquer ici la maniere, qu'il approuve ſi fort, dont on a traduit cet Endroit de l'Evangile à Mons: *Seigneur, je m'en vas donner la Moitié de mon Bien aux Pauvres*; &, *ſi j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce ſoit, je lui en rendrai quatre fois autant. Sur quoi Jeſus dit, Cette Maiſon a reçu aujourd'hui le Salut.* Ce terme de *ſur quoi* donne clairement à entendre, que ce que Jéſus Chriſt dit enſuite eſt uniquement fondé ſur ce que Zachée a dit qu'il va faire, & qu'il fera. Or, il y a dans le Grec εἶπε δὲ πρὸς αὐτὸν ὁ Ἰησοῦς, ſuivant quoi la Vulgate a traduit fidellemeut, *Ait Jeſus ad eum, Jéſus lui dit.* Cependant, on a traduit à Mons, *Sur quoi Jéſus lui dit*; comme s'il devoit y avoir *ad quid* dans la Vulgate, & non pas *ad eum*; mais, il ne faut pas être grand Grec, pour ſavoir ce que πρὸς αὐτὸν veut dire.

A la vérité, ſi le Nouveau Teſtament de Mons n'étoit pas une ſimple Traduction littérale, cet Endroit me ſurprendroit moins; car,

car, je l'ai rendu moi-même de cette ſorte, *dit Jéſus ſur ce Diſcours.* Mais, prémiérement, il s'en faut bien que ces deux Expreſſions, *ſur quoi*, & *ſur ce Diſcours*, quelque reſſemblantes qu'elles ſoient, ſoient entiérement équivalentes, & veuillent dire préciſément la même choſe. *Sur quoi* convient parfaitement à un Diſcours qui contient quelque Engagement ou Promeſſe, comme celui de Zachée au Sens des Traducteurs de Mons. Au contraire, *ſur ce Diſcours* eſt une maniere de parler beaucoup plus vague, qui marque ſeulement quelque ſorte de Relation indéterminée entre ce qui s'eſt dit, & ce qui ſe va dire, & que l'un donne occaſion à l'autre, comme j'en conviens dans l'Endroit dont il s'agit ici. Il n'eſt perſonne qui entende le François, qui ne ſente cette Différence entre ces deux Liaiſons, & que l'une eſt beaucoup moins étroitte, & lie beaucoup moins que l'autre, ce qui les précéde avec ce qui les ſuit.

Mais, quand cela ne ſeroit pas, j'ai eu des Raiſons de m'éloigner de la Lettre dans ce Paſſage, qui ne conviennent pas aux Traducteurs de Mons. Les voici. Quoique l'Evangéliſte faſſe adreſſer la Parole par Jéſus Chriſt à Zachée, *ad eum*; cependant, il n'y a que la prémiere Phraſe du Diſcours de Jéſus Chriſt, qui puiſſe s'adreſſer à ce Publicain, *Cette Maiſon a reçû aujourd'hui le Salut:* après quoi Jéſus Chriſt parle tout de ſuite de Zachée en troiſieme perſonne, & adreſſe par conſéquent la Parole à d'autres, ſans que l'Evangéliſte avertiſſe en aucune maniere de ce changement, *Parce que celui-ci eſt auſ-*

ſi

ſi Enfant d'Abraham, *&c.* Or, ces petites Irrégularitez dans la maniere de narrer, qui ſont ordinaires à l'Ecriture, & aux autres Livres Orientaux, & qui y avoient peut-être même quelque grace que nous ne ſentons pas, n'en ont aucune dans nôtre Langue, la plus délicate & la moins licentieuſe de toutes, & y ſont inſupportables. Pour faire donc ma Narration réguliere, il faloit néceſſairement de deux choſes l'une; ou taire que Jéſus Chriſt adreſſoit la Parole à Zachée, comme S. Luc le dit; ou, ſi je le diſois, interrompre le Diſcours du Fils de Dieu après cette prémiere Phraſe, qui ſe peut adreſſer à Zachée, pour avertir que la ſuite ne s'adreſſe plus à lui. Or, il me parut que cette Interruption ôteroit toute la Force & la Grace des Paroles du Fils de Dieu : *Cette Maiſon, dit Jéſus ſur ce Diſcours, a été ſauvée dans ce jour; car enfin, celui qui en eſt le Maitre, pour être Publicain, & Pêcheur, n'en eſt pas moins Enfant d'Abraham, & le Fils de l'Homme n'eſt venu chercher que ce qui étoit perdu.*

Au contraire, je ne trouvai aucun Inconvénient à ſuprimer que Jéſus Chriſt adreſſa la Parole à Zachée, parce que cette prémiere Phraſe, qui ſeule pouvoit lui être adreſſée, ſe pouvoit dire auſſi bien de lui aux autres, que de lui à lui-même : *Cette Maiſon a été ſauvée dans ce jour.* Je crus ſupléer à ce que je ſuprimois, & marquer ſuffiſamment la Relation qu'il y a entre le Diſcours de Zachée, & la Réponſe de Jéſus Chriſt par cette maniere de parler générale, & peu préciſe, *ſur ce Diſcours.* J'avouerai même de bonne foi, que

que ce fut le *ſur quoi* des Traducteurs de Mons, qui me détermina à prendre ce tour-là plûtôt qu'un autre : non que j'aprouvaſſe leur Traduction en cet Endroit; mais, croyant que puiſque de ſi habiles gens avoient jugé, qu'ils pouvoient ſe donner cette Licence dans une Verſion littérale, je pouvois à plus forte raiſon me ſervir d'une Expreſſion moins éloignée que la leur du Sens littéral dans une Traduction libre & expliquée comme mon Ouvrage,qui ne porte point le Nom de Traduction.

Voilà, Monſieur, un petit Exemple de la Méthode que j'ai obſervée en le compoſant; par où M. Arnauld pourra reconnoître, que j'y ai regardé de plus près qu'il ne penſe. Vous jugerez aiſément, par ce ſeul Endroit, des Egards infinis & de la Diſcrétion avec laquelle j'ai eu beſoin de m'y conduire, ne m'attachant pas ſervilement à la Lettre, comme les ſimples Traducteurs; & prénant cependant garde en même tems, comment, pourquoi, & juſqu'où je m'en éloignois.

Or, Monſieur, vous voyez bien que ces petites Libertez, que je me ſuis données, & qui conviennent à la nature de mon Ouvrage, ne ſont pas permiſes à des Traducteurs littéraux, comme ceux de Mons; & cela eſt ſi vrai, qu'ils ſont les ſeuls qui ont traduit de cette ſorte, ainſi que tout le monde le peut vérifier.

M. ARNAULD.

*Etant donc certain qu'*Ecce do, & Ecce reddo, *ſe doivent rendre par le Futur dans ce Lieu*

Lieu de S. Luc, pourquoi Ecce ſto, & Ecce pulſo, *ne ſe pourra-t-il pas rendre auſſi par le Futur dans l'Apocalipſe?*

J'aurois bien plus de droit de dire, *Etant donc* ſi peu *certain*, comme je penſe l'avoir montré, *qu'*Ecce do & Ecce reddo *ſe doivent rendre par le Futur, pourquoi* Ecce ſto & Ecce pulſo *ſe pourra-t-il rendre par le Futur?* Mais, ce n'eſt pas là mon Affaire : & il me ſuffit de remarquer, que c'eſt une étrange Affectation à M. Arnauld d'aller, ſans aucune néceſſité, chercher le Diſcours de Zachée parmi tant d'autres de cette nature, comme celui de tous qu'il faut le plus indubitablement traduire par le Futur ; quoique ce ſoit, comme vous voyez, celui de tous où il y a plus à douter, pour ne rien dire davantage.

M. ARNAULD.

*L'*Ecce, *qu'il ne plait pas à M. Mallet de conſidérer, ne doit-il pas avoir la même force dans l'un que dans l'autre?*

Je ne penſe pas que M. Arnauld ſe plaigne que je n'ai pas aſſez conſidéré l'*Ecce*. L'Induction qu'il tire ici fait encor voir que je ne lui ai pas impoſé, quand j'ai dit que ſa Regle étoit générale, de la maniere qu'il la propoſe; car, ſi elle ne l'étoit pas, il ne raiſonneroit pas juſte, puiſque rien n'empêcheroit que l'*Ecce* eût une force dans un Endroit, qu'il n'auroit pas dans un autre. Dire, ſans autre Raiſon, comme M. Arnauld dit, qu'*il doit avoir la même force dans l'un que dans l'autre*, n'eſt-ce pas dire, qu'il doit avoir la même

me force dans tous, n'eſt-ce pas en faire une Regle générale ? Cependant, vous avez vû comment celle-ci l'eſt.

M. ARNAULD.

Si le Pere Amelotte avoit pris garde aux Exemples que j'ai raportez, & principalement aux Paroles de Zachée....

M. Arnauld ne me reprochera pas non plus, comme à ce Pere, de n'avoir pas *pris garde* à ſes Exemples; & ce Pere peut bien y avoir *pris garde* ainſi que moi, quoi qu'il n'aïe pas cru, non plus que moi, qu'ils concluſſent rien en faveur de la Regle de Mr. Arnauld, ni qu'ils duſſent ſervir de Loi pour traduire tous les autres Paſſages ſemblables : comme, par éxemple, celui de l'Apocalipſe, que M. Mallet trouve mauvais qu'on ait traduit à Mons par le Futur, *Ecce ſto ad oſtium & pulſo*; & que M. Arnauld trouve mauvais que le Pere Amelotte ait traduit par le Préſent : & c'eſt ſur quoi M. Arnauld l'attaque dans cet Endroit.

La Maniere n'en ſauroit être plus rare. M. Arnauld lui reproche de n'avoir pas *pris garde* aux Paroles de Zachée, en même tems qu'il reconnoit que ce Pere les a traduites à ſon gré, c'eſt-à-dire par le Futur. Voici ce qu'il veut dire par là. Il veut dire, que ſi ce Pere avoit bien *pris garde* aux Paroles de Zachée, il auroit jugé qu'il faloit traduire de même par le Futur celles de l'Apocalipſe, que ce Pere a traduites au contraire par le Préſent.

Mais, c'eſt toujours une choſe fort extraordinaire

dinaire de reprocher à un Homme, qui a traduit un Paſſage ſelon notre Sentiment, qu'il n'y a pas *pris garde*. Et, pour montrer que ce que je dis ici n'eſt pas un ſimple Jeu d'Eſprit, & que rien n'eſt plus ſolide, je voudrois bien ſavoir qui a plus de Droit, ou M. Arnauld de reprocher au Pere Amelotte, qu'il n'a pas *pris garde* aux Paroles de Zachée, puiſqu'il n'en a pas tiré la Conſéquence que M. Arnauld en tire pour celles de l'Apocalipſe; ou le Pere Amelotte de ſoutenir à M. Arnauld, qu'il a *pris garde* aux Paroles de Zachée, puiſqu'il les a traduites comme M. Arnauld ſoutient qu'il les faut traduire?

D'où vient donc, me direz-vous, une Maniere de raiſonner ſi particuliere? Elle vient de l'Habitude que M. Arnauld s'eſt faite de ſuppoſer & d'alléguer pour Preuve ce qui eſt en Queſtion, comme vous avez pû remarquer dans tout cet Ecrit; & cette Habitude vient de la Prévention où il eſt depuis long-tems, que tous ſes Sentimens ſont des Véritez inconteſtables. Car, il arrive de là, que dans la ſuite du Raiſonnement, il revient toujours naturellement, & ſans y penſer, à les alléguer comme des prémiers Principes, dans le tems même qu'il raiſonne pour les prouver. Ainſi, dans cet Endroit, étant fortement perſuadé, ſans qu'on puiſſe deviner pourquoi, que le Paſſage de l'Apocalipſe ſe doit traduire comme celui de Zachée, au lieu de diſſimuler, comme tout autre auroit fait à ſa place, qu'un habile Traducteur a cru le contraire, puiſqu'il a rendu l'un par le Futur, & l'autre par le Préſent; M. Arnauld, à qui la par-

parfaite Reſſemblance de ces deux Paſſages tient lieu de prémier Principe, & eſt auſſi évidente que la Neceſſité de traduire celui de Zachée par le Futur, ne peut penſer autre choſe, ſinon que ce Traducteur n'a pas bien *pris garde* à celui de Zachée, puiſqu'il n'y a vû que la Néceſſité de le traduire par le Futur, & qu'il n'y a pas vû en même tems la Conſéquence que M. Arnauld y voit ſi évidemment, qu'il faut traduire de même celui de l'Apocalipſe : & cette Maniere de raiſonner eſt démonſtrative à ſon égard.

M. ARNAULD.

Il eſt donc certain que la principale Objection que l'on a faite, qui eſt que l'on met au Futur deux Verbes qui ſont au Préſent, n'a rien de ſolide, tant d'Exemples faiſant voir, que cela eſt ordinaire dans le N. T. quand il y a ἰδοὺ, Ecce, *avant ces Préſents.*

Je comprens auſſi peu que tantôt, comment on peut appeller ordinaire en certain cas une choſe qui ne ſe fait que de cinq fois l'une en ce même cas; comme j'ai remarqué plus haut, que les Traducteurs de Mons ont traduit l'*Ecce* joint à un Préſent, quatre fois par le Préſent, pour une qu'ils l'ont traduit par le Futur. Il faudroit, ce me ſemble, pour qualifier cette Pratique une choſe ordinaire, qu'ils euſſent du moins fait le contraire, c'eſt-à-dire, traduit quatre fois par le Futur contre une fois par le Préſent.

Rien n'eſt donc plus ſolide, que l'Objection que M. Arnauld trouve qui l'eſt ſi peu ; &, pour achever de le faire voir, n'eſt-il pas vrai

vrai que c'eſt une Regle générale, que le Préſent ſignifie le Préſent ? Quand donc on le fait ſignifier le Futur, c'eſt une Exception qu'on met à cette Regle. Or, ſur quelle Raiſon fonde-t-on cette Exception? Sur ce, dit M. Arnauld, qu'il y a un *Ecce* avec le Préſent dans les cas qu'on excepte. Si cette Raiſon d'Exception eſt bonne, ne doit-elle pas l'être dans tous les Paſſages où cet *Ecce* ſe trouve avec un Préſent? Cependant, les Traducteurs de Mons n'ont pas excepté la plûpart des Paſſages de cette nature. Donc, ils n'ont pas trouvé la Raiſon de l'Exception bonne dans ces Paſſages-là : Donc, elle ne vaut rien du tout.

Juſqu'à ce donc que M. Arnauld me donne une Raiſon d'Exception, qui convienne à tous les Paſſages qu'ils exceptent, & qui ne convienne à aucun de ceux qu'ils n'exceptent pas, je ſuis en droit de me tenir à la Regle générale, de traduire le Préſent par le Préſent. Or, il ne ſauroit donner d'autre Raiſon d'Exception qui ſoit bonne, que celles que j'ai établies moi-même dans tout cet Ecrit, le Bon-Sens, la Raiſon naturelle, l'Uſage univerſel de toutes les Langues, la Vérité, & la Néceſſité de la ſuite du Diſcours.

Ayant répondu à tout ce que M. Arnauld allegue pour ſon Opinion contre la mienne, je pourrois en demeurer là ſi je voulois; mais, comme je ſuis bien-aiſe d'aller au devant de tout ce qu'on peut m'objecter, je me crois obligé, avant que de finir, de vous rendre compte du Sentiment des Peres ſur le Sujet de cet Ecrit.

Les

Les uns ſuppoſent, que ce que Zachée dit au Fils de Dieu ne fut qu'enſuite d'un long Entretien qu'ils avoient eu enſemble, quoique l'Evangéliſte n'en diſe pas un mot. Les autres, au contraire, ont crû, que ce fut en recevant le Fils de Dieu chez lui. Il y en a qui fondent tout le Jugement qu'ils font de cette Hiſtoire ſur ce qu'il étoit Juif: d'autres, ſur ce qu'il étoit Payen. Et la vérité eſt que la plupart de ceux qui l'ont traittée n'ont pas eu une Opinion fort arrêtée ſur le Point dont il s'agit ici. Quelques-uns ſont ambigus d'un bout à l'autre de ce qu'ils en diſent, & ſe ſervent toujours du Tems préſent, comme le Texte; ce qui eſt plûtôt pour moi, que contre. D'autres ſemblent ſe contredire eux-mêmes; &, comme celà eſt plus *etrange*, je croi devoir vous raporter les propres Termes des principaux qu'on allegue contre mon Opinion.

Tertullien, au Livre quatrieme contre Marcion. *Zacchæus, etſi Allophilus fortaſſe, tamen aliqua notitia Scripturarum ex commercio Judaico afflatus, plus eſt autem, & Iſaiam ignorans, præcepta ejus* IMPLEVERAT. Si le Tems de ce Verbe n'eſt pas pour moi, je ne ſai de quel autre plus formel ce Pere auroit pu ſe ſervir. „Il avoit accompli les „ Préceptes d'Iſaïe, Donne ton Pain à ce- „ lui qui a faim. „*Confringito, inquit, panem tuum eſurienti, & non habentes tectum in domum tuam inducito. Hoc cum maximè agebat exceptum domo ſuâ paſcens Dominum.* Il n'y a encor rien là contre moi: & *nudum ſi videris, contegito*; mais, voici qui eſt auſſi clairement contre moi, que contre ce qu'il vient

vient de dire lui-même : *Hoc cum maximè promittebat in omnia miſericordiæ opera dimidium ſubſtantiæ offerens.*

S. Chriſoſtome, dans ſon Homélie ſur Zachée, apoſtrophant ce Publicain ſur ce qu'il dit à Jéſus Chriſt *ſe préſentant*, dit ce Pere, *devant le veſtibule de ſa Maiſon : Quoi ! vous obéiſſez déjà* ? Voilà un Tems préſent qui ne conclut encor rien en ma faveur ; mais, en voici un paſſé, ou il n'en fut jamais : „ Vous „ avez déjà obſervé ce que vous n'avez pas „ encor apris ? „ *Nondum didiciſti, & cuſtodiſti* ? Οὐδέ πω ἔμαθες, ἢ ἐφύλαξας ; Véritablement, il y a des choſes dans cette Homélie qui me ſont auſſi contraires que cette Apoſtrophe m'eſt favorable ; mais, ſi j'étois de mauvaiſe-foi, rien ne me ſeroit plus aiſé que de le diſſimuler, & de citer ces deux Peres pour moi, en ne raportant que ce qu'ils diſent en ma faveur. Perſonne ne pourroit m'accuſer de citer faux ; &, puiſque ce qu'ils diſent contre mon Opinion ne ſauroit être plus formel que ce qu'ils diſent pour, j'ai autant de droit de m'arrêter à ce qui m'accommode, que Maldonat en a de ſe fonder ſur ce qui m'eſt contraire.

Mais, ce que je ne ſaurois comprendre, c'eſt qu'il cite auſſi le Vénérable Bede pour l'Opinion contraire. Jugez-en vous même. *Aliis calumniantibus hominem peccatorem ipſe Zacchæus non ſolum ſe ex peccatore converſum, ſed etiam inter perfectos probat eſſe converſatum. Dicente enim Domino*, Si vis perfectus eſſe, vade, vende omnia quæ habes, & da pauperibus ; *quiſquis ante converſionem*

innocenter vixit, omnia converſus poteſt dare pauperibus.

Je ne voudrois pas en dire autant ; que Zachée avoit vécu innocemment avant ſa Converſion. S. Ciprien, que le même Maldonat avec tous les autres Interprêtes reconnoit être ſi formel pour moi, ne l'eſt pas davantage. C'eſt au Livre *de Opere & Eleemoſinis. Eos Abrahæ filios dicit quos in juvandis alendiſque pauperibus* OPERARIOS *cernit*, &c.

S'il m'étoit permis, comme à M Arnauld, de citer confuſement, parmi des Saints, des Interprêtes dont l'Autorité eſt ſuſpecte, je ne pourrois m'empêcher de vous rapporter la Paraphraſe d'Eraſme ſur le Diſcours de Zachée, plûtôt pour expliquer ma Penſée, que pour l'appuyer. *Zacchæus*, dit ce docte Hollandois, *oſtendens quouſque jam profeciſſet ait ad Jeſum*, Ecce &c: *ut homo peccator, & publicanus, ſimpliciter aperit ſibi fuiſſe ſtudium juſtitiæ etiam antequam videret Jeſum, ex quo diſcere cupit, rècte fecerit nec-ne, & quid præterea foret addendum ad adipiſcendam vitam æternam.*

Mais, la Verſion Arabe de l'Imprimerie de Medicis à Rome en 1619 eſt encor allée plus avant; car, au lieu qu'Eraſme, quoi qu'il fût du Sentiment que vous voyez, n'a pas laiſſé de traduire par le Préſent dans ſa Verſion pour plus grande Fidélité, cette Verſion Arabe traduit formellement par le Paſſé : *Et illi à quo injuſtè accepi aliquid* DEDI *pro uno quadruplum.*

Après tout cela, Monſieur, ne m'eſt-il pas permis de croire, que ſi mon Opinion eſt une Erreur, du moins ce n'eſt pas une *Erreur é-*

tran-

trange, comme M. Arnauld l'appelle ? C'eſt tout ce que j'ai voulu montrer par cet Ecrit; &, ſi mes Amis n'avoient pas jugé que j'étois engagé d'Honneur à lui répondre, je me connois trop pour l'avoir ôſé entreprendre. S'il m'avoit auſſi bien fait la Charité de remarquer les véritables Fautes de mon Ouvrage, qui ne peuvent du moins que d'être en grand nombre, il ſeroit édifié de ma Docilité; car, comme c'eſt le ſeul de mes Livres que j'aime, je l'aime avec toute la Tendreſſe d'un bon Pere, & il n'eſt rien dont je ne profitaſſe pour le rendre plus parfait. Il n'y a rien à gagner pour des Critiques avec un Homme de cette Humeur, qui ſe tiendroit auſſi glorieux de reconnoitre de bonne-foi quand il auroit failli, que de n'avoir point failli du tout.

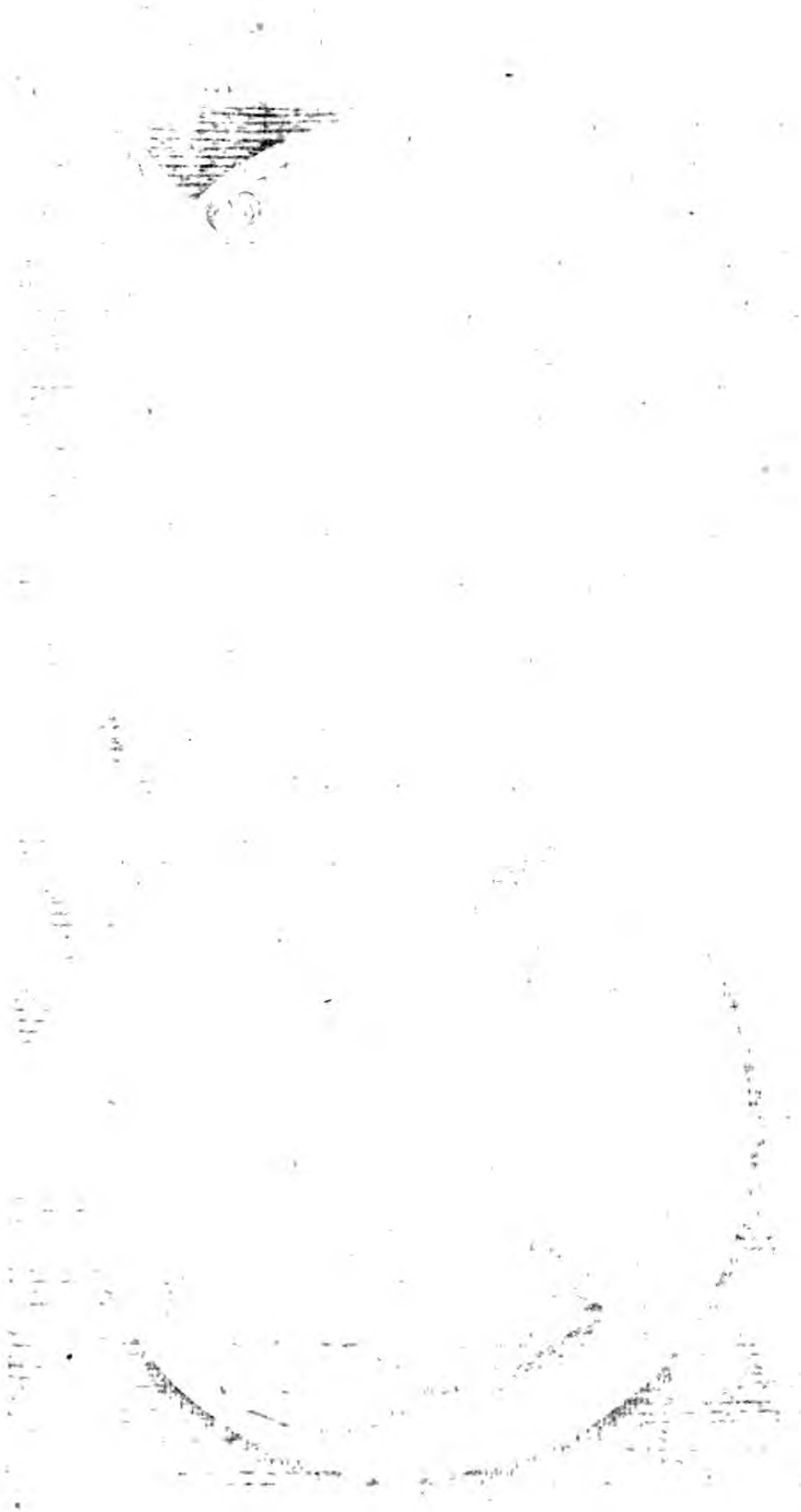
On raconte de Scanderberg, qu'un Cavalier de ſes Troupes, qu'il pourſuivoit l'Epée à la main pour le tuer, ayant pris à la fin le parti de ſe défendre, quand il vit qu'il ne pouvoit plus échaper à ce Prince, ni le fléchir, Scanderberg conçut à l'inſtant même tant d'Eſtime pour la Hardieſſe de ce Miſérable, qu'il lui pardonna ſur le champ. Je veux croire que M. Arnauld imitera cet Exemple magnanime, & qu'il ne trouvera pas mauvais, qu'un ſimple Clerc, ſans Titre, ni Dégrés, d'un Age auſſi peu avancé que moi, & à qui la Langue Françoiſe eſt en quelque ſorte étrangere, ait eu l'Audace de lui répondre.

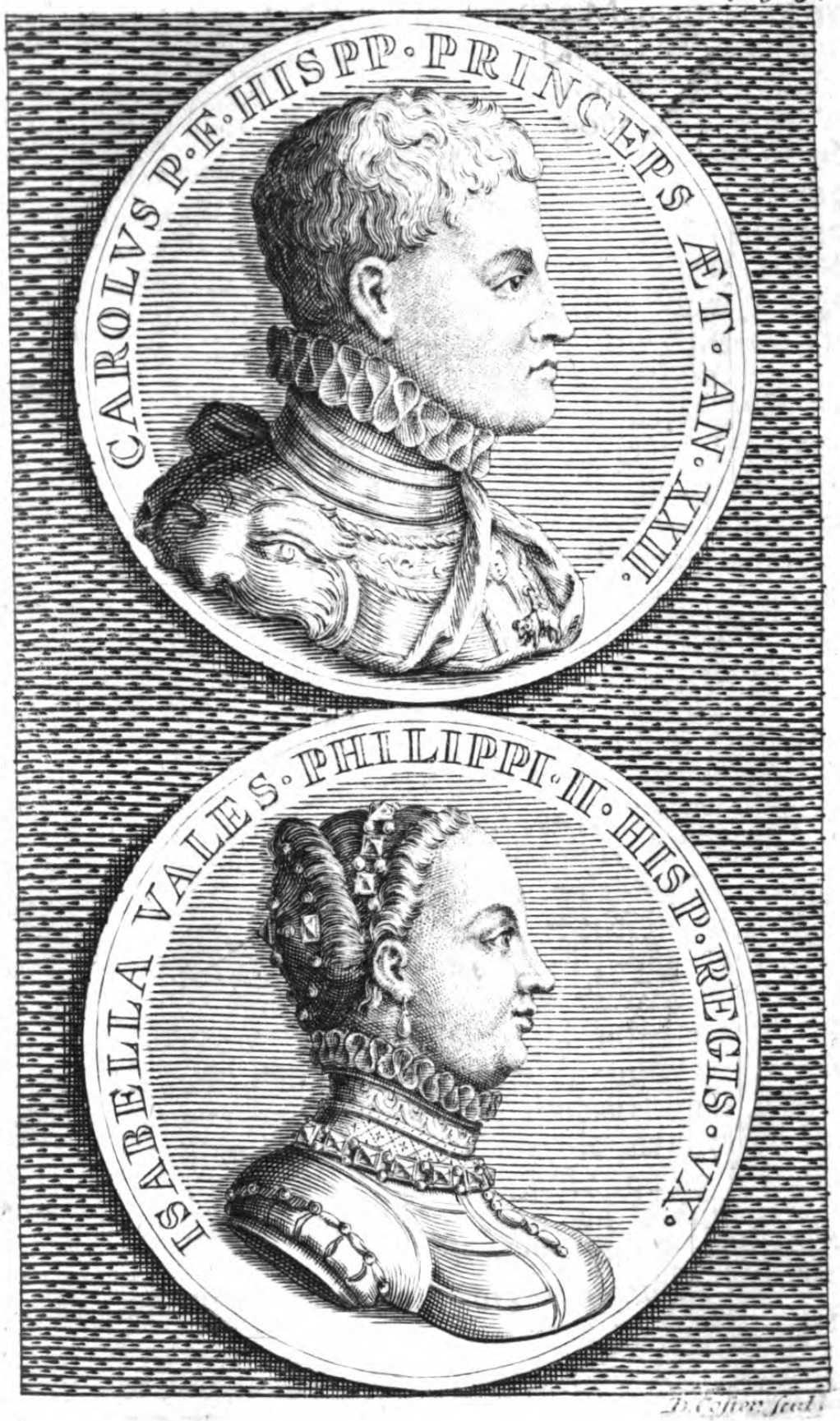
Vous me demanderez peut-être, pourquoi il m'a attaqué, & ce qui peut l'avoir obligé, en alléguant le Paſſage de Zachée, d'éxami-

ner ſans aucune néceſſité la Maniere dont je l'ai rendu, puiſque mon Livre n'eſt pas une Traduction, ni d'une Autorité aſſez conſidérable dans le Monde, pour mériter qu'il s'objectât la Maniere dont ce Paſſage y eſt expliqué ? Il me ſeroit facile de vous rendre raiſon de cette Affectation; mais, comme je ne le ſaurois faire, ſans ſortir de bornes d'une ſimple Défenſe que je me ſuis preſcrites, je croi qu'il eſt plus honnête à moi de m'en abſtenir. *Afflicto non eſt danda afflictio.*

Je ne ſai s'il ſera content de la Maniere dont je le traitte; car, les grans Hommes ont de grandes Prétentions : mais, je ſai bien que ſes Ennemis ne le ſeront pas. Ce n'eſt pas la Mode aujourd'hui de diſputer ſans injurier : l'Honnêteté à toute épreuve, qui devroit charmer tout le Monde, déplait à ceux mêmes avec qui on en uſe, parce qu'elle les embarraſſe;& elle irrite tous les autres, qui ne ſont pas capables de l'imiter. Je n'ignore pas que les Ouvrages de la nature de celui-ci ne ſont eſtimez qu'autant qu'ils ſont ſatiriques. Cependant, il y a bien plus d'Adreſſe à ſe défendre ſans bleſſer, qu'à bleſſer, en ſe défendant. Pour moi, je n'ai jamais oublié, en travaillant à cet Ecrit, que l'Occaſion de notre Différend étoit l'Evangile de Jéſus Chriſt; cet Evangile, qui nous défend ſous des Peines ſi terrribles de nous attriſter les uns les autres : & je ſouhaite qu'il paroiſſe d'un bout à l'autre que je m'en ſuis ſouvenu. Ce n'eſt pas aſſez qu'un Diſcours ſoit convenable à celui qui le fait, s'il ne l'eſt encor à la Matiere dont il traitte; &, en vérité, Monſieur, après avoir conſidéré

Jéſus




CAROLVS P.F. HISPP. PRINCEPS AET. AN. XXII.
ISABELLA VALES. PHILIPPI II. HISP. REGIS. VX.

Jéſus Chriſt d'auſſi près que j'ai été obligé de le faire en écrivant ſa Vie, on n'eſt guere capable de conteſter avec Malignité ſur ſon Sujet.

FIN DE L'ECLAIRCISSEMENT SUR ZACHÉE.

DOM CARLOS,

NOUVELLE HISTORIQUE.

AVIS.

TOUS les Hiſtoriens du Siecle paſſé, qui parlent du malheureux Prince d'Eſpagne qui fait le Sujet de cet Ouvrage, parlent auſſi de ſon Amour pour ſa Belle-Mere. Comme on juge toûjours criminellement de ces ſortes de choſes, ſa Paſſion a fait quelque tort à la Réputation de cette vertueuſe Reine. L'Auteur ayant trouvé en divers lieux les Particularitez de leur Hiſtoire, il a crû devoir en faire part au Public, parce qu'elles juſtifient la Mémoire de cette Princeſſe, & qu'elles font voir qu'il n'y a rien eu que de fort innocent de ſa part. Quand elle n'auroit fait que découvrir la Conjuration dont on verra le Récit, elle a bien mérité qu'on prenne quelque ſoin de ſa Gloire, puis qu'il eſt vrai de dire, que ſans elle, jamais le Prince de Navarre ne ſeroit devenu le plus grand Roi du Monde; &, pour dire quelque choſe de plus, Ayeul de Louïs Quatorzieme.

AUTRE AVIS.

CETTE Hiſtoire eſt tirée de tous les Auteurs Eſpanols, François, Italiens, & Flamans, qui ont écrit ſur le tems auquel elle s'eſt paſſée. Les principaux ſont Mr. de Thou, Aubigné, Brantome, Cabrera, Campana, Adriani, Natalis Comes, Dupleix, Mathieu, Mayerne, Mezeray, le Laboureur ſur Caſtelnau, Strada, Meteren, l'Hiſtorien de Don Juan d'Autriche, les Éloges du P. Hilarion de Coſte, un Livre Eſpagnol des Dits & Faits Héroïques de Philippe II, une Relation de la Mort & des Obſeques de ſon Fils, &c. Elle eſt encor tirée de diverſes Piéces ſervant à l'Hiſtoire, tant manuſcrites qu'imprimées: entre autres d'un petit Livre en Vers, intitulé Diogenes, *qui traite cette Matiére à fonds; & d'un Manuſcrit de Mr. de Peyreſc exprès ſur ce même Sujet. Cependant, pour plus grande ſatisfaction des Lecteurs, on a mis à la marge des Endroits les plus ſinguliers, & les plus extraordinaires, les Auteurs principaux dont ils ont été tirez.*

DOM CARLOS,

NOUVELLE HISTORIQUE.

LORS que Charles-Quint réſolut de quitter ſes Etats, pour ſe retirer dans une Solitude, il craignit de laiſſer ſon Fils expoſé à la bonne Fortune de Henri II, dont il avoit reſſenti les effets, & il fit Trêve pour cinq ans avec ce Prince. Entre les ouvertures de Paix, qui furent faites pendant la Trêve, on propoſa de marier le Prince d'Eſpagne Dom Carlos, Fils unique de Philippe II & de Marie de Portugal ſa prémiere Femme, avec Madame Elizabeth, Fille aînée de France.

Cette Princeſſe étoit fort jeune; mais, elle étoit extrémement formée pour ſon âge. Comme ce Mariage fut réſolu avec joie des deux côtez, auſſi-tôt qu'il fut propoſé, elle conçut beaucoup d'eſtime pour l'Epoux qu'on lui deſtinoit. Son jeune Cœur trouvant cette occaſion de s'attacher à quelque choſe, il s'en fit en ſecret un agréable Amuſement, & elle s'engagea inſenſiblement dans une Inclination, qui donna plus de peine,

qu'elle ne croïoit, à ſa Vertu.

Le Prince d'Eſpagne n'étoit pas moins content de ſa deſtinée. Comme tout ce qu'on lui diſoit de Madame lui en donnoit une idée fort aimable, il s'abandonna avec plaiſir à tout ce que cette idée lui inſpiroit d'amoureux. Le Portrait de la Princeſſe acheva ce que la Réputation de ſa Beauté avoit commencé. On aſſûra qu'il étoit fort reſſemblant; & Dom Charlos le crut aiſément, parce qu'il le ſouhaitoit. Lors qu'il conſidéroit cette Peinture, il n'eſt point de voie, qui ne lui vînt dans l'Eſprit, pour faire ſçavoir à Madame ce qu'il penſoit d'elle. Il ne pouvoit ſouffrir, qu'elle ignorât la Joie, que l'Eſpérance de la poſſéder répandoit dans ſon Ame. Quelquefois, il avoit honte de ſon Bonheur, & il auroit preſque ſouhaité d'avoir le tems de gagner le Cœur de cette Princeſſe, avant qu'elle fût obligée de le lui donner. Mais, comme c'étoit une choſe impoſſible, il lui ſembloit qu'il auroit été content, s'il avoit pû, du moins, lui faire ſçavoir ſes différentes Penſées.

Cependant, les Affaires changérent de face, par la rupture de la Trêve. Ce furent les Princes Lorrains, qui firent réſoudre la Guerre, à la ſollicitation de Paul Quatrieme. Le but du Pape étoit, qu'on fît une puiſſante Diverſion en Flandre, pour le dégager du Duc d'Albe, Général d'une Armée Eſpagnole, qui le tenoit comme bloqué dans Rome depuis quelque tems. La choſe réüſſit de ce côté, comme on l'avoit projetté; mais, il n'en alla pas de même en Flan-

Flandre. La France y perdit deux Batailles, où preſque tout ce qu'il y avoit de braves Gens dans le Royaume fut pris ou tué, & qui mirent les Affaires en ſi mauvais état, qu'on réſolut d'acheter une Paix à quelque prix que ce fût. Cette Paix fut l'ouvrage du Duc de Savoye, Général de l'Armée d'Eſpagne, & du Connétable de Montmorenci ſon Priſonnier. Le Connétable fit conſidérer à ce Prince, qu'il ne trouveroit jamais une ſi belle occaſion de rentrer dans ſes Etats, d'où François Prémier avoit chaſſé ſon Pere; & le Duc fit enſorte auprès de Philippe II, que le Traité fut conclu peu de tems après à Château-Cambreſis. Il eſt aiſé de juger, quelle fut la Douleur de Dom Carlos, quand on rompit la Trêve, & quelle fut ſa Joie, quand on reprit la Négociation de la Paix. Cependant, cette Paix, qui flatoit ſi doucement ſes Eſpérances, fut ce qui les ruïna pour toûjours.

Pendant le tems que la Négociation dura, Philippe II devint veuf, par la mort de Marie Reine d'Angleterre ſa ſeconde Femme. Comme il avoit deſſein de ſe remarier, il fit demander pour lui la Princeſſe, qu'on lui avoit accordée pour ſon Fils. On auroit mieux aimé la donner à l'Héritier de la Couronne, qui étoit de même âge qu'elle, qu'à un Prince, qui pouvoit être ſon Pere, & dont elle n'auroit que des Cadets; mais, on ne put honnêtement le refuſer.

Quoi que cette Nouvelle fût un coup de foudre pour Dom Carlos, & qu'il la reçût devant beaucoup de Gens, il fut aſſez maître de lui-même, pour empêcher que perſon-

ne ne pût connoître la Douleur qu'elle lui cauſa. La Violence, qu'il ſe fit, lui couta cher quand il fut ſeul. Tout ce que l'Amour & la Rage peuvent inſpirer lui paſſa dans l'Eſprit. Mais, comme l'Accablement où il étoit ne permettoit pas de rien réſoudre, ni l'Etat préſent de ſa Fortune de rien entreprendre, ſon Deſeſpoir ſe changea inſenſiblement en Mélancolie. De-là vint la Vie ſi particuliere qu'il mena depuis, & qui le rendit ſi odieux au Roi ſon Pere; qui, ne ſe défiant pas du véritable Sujet, & jugeant de ſon Fils par lui-même, attribua le Chagrin de ce jeune Prince à quelque Impatience de régner.

Pour Madame, quoi que ce qu'elle avoit dans l'Ame pour Dom Carlos fût plûtôt une Diſpoſition à aimer, qu'une Paſſion véritable, la crainte qu'elle eut, que ce ne fût effectivement de l'Amour, lui donna une Défiance d'elle même, qui ne ſe peut exprimer. Juſques alors, elle avoit eu une Curioſité extrême de ſçavoir l'effet que ſon Portrait avoit produit ſur Dom Carlos, & elle avoit ſouhaité que le Cœur de ce Prince fût encor moins tranquille que le ſien; mais, dès qu'elle ſçut le changement de leur deſtinée, elle ne craignit rien tant que d'en être aimée. Quelque Douceur qu'il y ait à être belle, elle ſouhaitta que tout ce qu'on diſoit de ſes Agrémens ne fût pas. Dans ces différentes Penſées, ſon Eſprit n'ayant pas la tranquillité néceſſaire pour ſe tirer de bonne grace d'un pas auſſi difficile pour elle, que ſon abord à la Cour d'Eſpagne, elle retarda ſon départ, autant que la Bienſéance le permit.

mit. Quoique le Duc d'Albe l'eût épouſée au nom de ſon Maître dès le mois de Juin, elle ne ſortit de Paris qu'à la fin de Novembre : elle s'arrêta dans toutes les belles Maiſons qu'elle trouva ſur ſa route, & elle n'arriva en Guyenne, qu'à la fin de l'année ; comme ſi ces Retardemens euſſent pu faire dans ſon Cœur ce que ſa Raiſon n'y faiſoit pas. Quand elle fut aux Pirenées, la Fortune, qui ſe plaît quelquefois à faire les graces qu'on attend le moins, lui donna encor un relâche, qu'elle n'eſpéroit pas.

Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, étoit chargé de la conduite de la Princeſſe, & il la devoit remettre, ſur la Frontiere, entre les mains du Cardinal de Burgos, & du Duc de l'Infantade. Ce Roi ne poſſédoit que la baſſe Navarre, parce que la haute avoit été uſurpée ſur l'Ayeul de ſa Femme, par les Eſpagnols. Pour ne porter point de préjudice au Droit, qu'il avoit ſur toutes les deux, il ne vouloit pas reconnoître l'Endroit qui les ſépare, pour la véritable Frontiere de l'Eſpagne ; & il éxigea des Députez une Déclaration, comme la remiſe, qu'il feroit de la Princeſſe en cet Endroit, ne pourroit nuire à ſes Prétentions. La Déclaration étoit de trop grande conſéquence, pour être accordée ſans ordre exprès. Il fallut en écrire à Madrid, & attendre la Réponſe ſur les lieux. Philippe II auroit bien ſouhaité, que la Cour de France lui eut épargné cet embarras, & qu'on eût donné la Commiſſion à d'autres qu'au Navarrois ; mais, Meſſieurs de Guiſe, nouveaux & abſolus Maîtres des Affaires, avoient leurs raiſons pour éloi-

éloigner les Princes du Sang. Comme ils ne cherchoient que des Prétextes, ils furent ravis d'en trouver un ſi plauſible, pour ſe délivrer de celui qui les embarraſſoit le plus. Il fallut donc que le Roi d'Eſpagne prît le parti de ſatisfaire le Navarrois ſur le champ, ou de mettre la choſe en Négociation pour obtenir de la Cour de France qu'on le rappellât. Cette derniere voie tiroit en une longueur inſupportable à un Prince qui attendoit la plus belle Perſonne du Monde, pour être ſa Femme. Ce grand Politique ſatisfit ſon Impatience amoureuſe au préjudice de ſes Intérêts. Il écrivit qu'on accordât au Navarrois ce qu'il demandoit.

La Reine prit le chemin de Madrid, & Dom Carlos lui vint à la rencontre, accompagné, entre autres Perſonnes, du jeune Prince de Parme, Alexandre Farneze ſon Couſin; & de Rui Gomez de Silva, Prince d'Eboli, ſon Gouverneur, & Favori du Roi (*). Aux prémieres Nouvelles que la Reine aprit de l'approche du Prince, des Sentimens ſi oppoſez s'élevérent dans ſon Ame, & l'agitérent avec tant de violence, qu'elle tomba évanouïe entre les bras de ſes Femmes, & ne revint que lors que Dom Carlos étoit prêt à l'aborder. Après les prémieres Civilitez, ces deux illuſtres Perſonnes, occupées à ſe conſidérer l'une l'autre, ceſſérent de parler; & le reſte de la Compagnie ſe taiſant par reſpect, il ſe fit durant quelque tems un ſilence aſſez extraordinaire dans cette occaſion. Dom

(*) Le Pere Hilarion de Coſte, Minime, dans l'Eloge de cette Reine.

Dom Carlos n'étoit pas réguliérement bien fait (*) : mais, outre qu'il avoit le teint admirable, & la plus belle Tête du monde, il avoit les Yeux ſi pleins de feu & d'eſprit, & l'Air ſi animé, qu'on ne pouvoit pas dire qu'il fût deſagréable. D'abord, il fut ébloui de la Beauté de la Reine : mais, la conſidération de ce qu'il avoit perdu, en la perdant, changea bientôt ſon Admiration en Douleur ; &, prévoyant ce qu'elle lui feroit ſouffrir, il vint inſenſiblement à la regarder avec quelque ſorte de Frayeur.

Cependant, le Duc de l'Infantade crut que la Reine attendoit par Civilité, que Dom Carlos, voulût partir, & que le Prince attendoit par Reſpect qu'elle fît la même choſe. Dans cette Penſée, il avertit la Reine, qu'il en étoit tems, & il les tira tous deux d'un embarras plus grand qu'il ne penſoit. Le Prince ayant pris place dans le Caroſſe de la Reine, il ne leva point les yeux de deſſus elle, pendant le chemin ; & il eut toute la commodité qu'il pouvoit ſouhaiter de la conſidérer, & de ſe perdre. La Reine le remarqua auſſitôt. Un Sentiment ſecret, dont elle ne fut point la maîtreſſe, lui fit trouver de la Douceur, à voir le Raviſſement de Dom Carlos. Cependant, elle n'ôſoit l'obſerver, & il ne la regardoit d'abord qu'en tremblant ; mais enfin leurs yeux, après s'être évitez quelque tems, laſſés de ſe faire violence, s'étant rencontrez par hazard, ils n'eurent jamais la force de les détourner. Ce fut par ces fidelles Interprêtes, que Dom Carlos dit

à

(*) Brantome, dans Philippe II.

à la Reine tout ce qu'il avoit à lui dire. Il la prépara, par mille Regards triſtes & paſſionnez, à toute l'obſtination & la grandeur de ſa Paſſion. Le Cœur de ce Prince, chargé de ſon Secret, & ſerré de la Douleur de ſon Infortune, ne put différer plus long-tems à ſe ſoulager; &, comme il crut voir dans l'air interdit & embaraſſé de la Reine, qu'elle l'entendoit, il en eut une Joie ſi ſenſible, qu'il en oublia pour quelques momens le Bonheur de ſon Pere, & ſes propres Malheurs. Cette Satisfaction lui donna une liberté d'Eſprit, qu'il n'eſpéroit pas d'avoir au prémier abord du Roi & de la Reine; mais, cette Princeſſe étoit entrée dans une Réverie ſi profonde, durant le chemin, que la préſence de ſon Mari ne l'en put retirer.

Comme on fut arrivé à Madrid, & que le Roi l'eut reçue à la deſcente du Caroſſe, après les prémieres Cérémonies ordinaires dans ces Rencontres, elle ſe mit à le regarder fixement, comme ſi elle eut obſervé, s'il remarquoit le trouble où elle étoit. Ce Prince, bien éloigné de ſe défier du véritable ſujet de ſon embarras, lui demanda avec aſſez de chagrin, ſi elle regardoit qu'il avoit déjà les cheveux blancs (*). Ces Paroles furent priſes à mauvais augure, par ceux qui étoient préſens; & l'on jugea dès lors, que l'Union de deux Perſonnes ſi différentes ne ſeroit pas heureuſe.

La Cour d'Eſpagne, qui avoit écouté les mer-

(*) Brantome, dans ſon Diſcours ſur cette Reine.

merveilles, qu'on diſoit de la Beauté de la Reine, comme les éxagérations ordinaires pour les bonnes Qualitez des Princes, fut étonnée que tout ce qu'on en diſoit étoit au deſſous de la Vérité. Cette Princeſſe étoit née toute belle, & elle ſe trouvoit alors dans le plus grand éclat qu'une extrême Jeuneſſe puiſſe donner à une Beauté parfaite. Toutes les belles Perſonnes ne touchent pas toutes ſortes de Cœurs; mais, la Reine fut également adorée parmi les Peuples, & dans la Cour. Autant de fois qu'elle ſortoit en public, c'étoient autant de Triomphes pour elle. Il étoit ſi difficile de la voir ſans l'aimer, que c'eſt encore aujourd'hui une Tradition dans la Cour d'Eſpagne, qu'il n'y avoit point d'Homme ſage, qui ôſât la conſidérer en face (*). Enfin, s'il eſt vrai que la Beauté ſoit une eſpece de Royauté naturelle, on peut dire que jamais Reine ne fut plus Reine qu'elle.

Il étoit malaiſé que l'heureux Epoux, qui poſſédoit tant d'Appas, n'en fût pas charmé. Toutes les manieres de cette Princeſſe lui parurent touchantes. Il lui trouvoit toûjours une Douceur attirante, également éloignée de la rébutante Sévérité des Eſpagnoles en public, & de leurs Emportemens extravagans dans le particulier. Il admiroit quelquefois ſon Bonheur, en faiſant réfléxion ſur ces choſes : mais, c'étoit ſeulement en lui-même ; car, il ne jugea pas qu'il fût de ſa Grandeur de laiſſer connoître à cette jeune Perſonne le foible qu'il ſentoit pour elle. Si elle en eut ſoup-

(*) Brantome, dans ſon Eloge.

ſoupçonné quelque choſe, elle auroit bientôt perdu cette Penſée, en conſidérant le peu de Confiance que ce Prince lui témoignoit, ſon Air auſtere, & ſa Régularité à renfermer dans les bornes de la nuit toutes ſes Careſſes; comme s'il eut craint d'être vu d'elle dans quelque état moins grave que celui où les autres Gens le voyoient. Cette Conduite, ſi peu tendre en apparence, ſi éloignée de l'agréable déréglement d'Eſprit, qui accompagne d'ordinaire les Paſſions ſatisfaites, ne répondoit pas à l'idée que la Reine avoit de la vie que doivent mener deux nouveaux mariez aſſez heureux pour s'aimer. Elle regarda donc ſon Mari comme un Homme, dont elle ne poſſédoit que le Corps, & dont l'Ame n'étoit remplie que des Deſſeins de ſon Ambition, & de la Méditation de ſa Politique. Cependant, elle en étoit ſi fort aimée, que la Jouïſſance augmenta ſa Paſſion, bien loin de la diminuer: ſoit que la Poſſeſſion, qui raſſaſie ſi pleinement les Deſirs de la plûpart des Maris, ne ſervît qu'à irriter les ſiens, en lui découvrant des Agrémens cachés, & des Beautez toutes nouvelles; ou ſeulement, que le ſecret qu'il lui faiſoit de ſon Amour en redoublât la violence.

Cependant, Dom Carlos étoit dans une Inquiétude effroyable de ſçavoir comment il étoit dans l'Eſprit de la Reine. Quoi que lors qu'elle le regardoit, il lui ſemblât voir dans ſes yeux une Langueur ſecrette & paſſionnée, qu'il n'y trouvoit point dans les autres tems, il n'ôſoit croire ce qu'il voyoit. Quelque impatience qu'il eût de s'en éclaircir, comme elle ne fut gueres ſeule pendant

que

que les Réjouïſſances des Nôces durérent, il fut long-tems ſans pouvoir l'entretenir en particulier ; mais enfin la Fortune, qui ſe plait à favoriſer les Deſſeins qui ne peuvent avoir que des ſuites funeſtes, lui en fit naître une occaſion lors qu'il l'eſpéroit le moins.

Comme le Roi n'étoit arrivé en Eſpagne, que peu de tems avant la Reine, il n'avoit point encore rendu les derniers Honneurs au Corps de l'Empereur, qui étoit en dépôt à quelques journées de Madrid, dans le Monaſtere des Hiéronymites, où il avoit fini ſes jours. La Reine fut bien aiſe d'accompagner ſon Mari dans ce Voyage, pour voir un Païs, qu'on diſoit être le plus bel Endroit de toute l'Eſpagne. Les Hiéronymites de S. Juſt ſont ſituez dans une Vallée à l'entrée de l'Eſtramadure, qui s'étend le long des bords du Guadiana, depuis la Frontiere de Caſtille, juſqu'à celle de Portugal. Cette Vallée eſt environnée de Collines d'une hauteur extraordinaire, dont les endroits les moins fertiles ſont couverts de ces Bois d'éternelle Verdure, qui ne ſe trouvent que dans les Païs chauds. Mille Ruiſſeaux, qui naiſſent parmi ces Bois, ſe vont rendre, après pluſieurs détours, dans le Fleuve qui traverſe la Plaine; & le Terroir, qui s'abreuve de cette grande quantité d'Eaux vives, a jetté de tout tems un nombre infini d'Orangers, de Citroniers, & d'autres Arbres ſemblables, qui croiſſent ſous cet heureux Climat. Ces Eaux entretiennent, au plus fort de l'Eté, ſous les ombrages de ce Deſert, une Fraicheur que tout l'Artifice des Hommes ne ſçauroit pro-

duire ailleurs ; & la Verdure, dont elles ſont bordées, a un éclat ſi vif, que la Peinture n'en a jamais compoſé de ſi belle.

La Cour étant arrivée dans cette Solitude, que Charles-Quint avoit rendue ſi fameuſe par ſa Retraite, après avoir ſatisfait aux prémiers Devoirs de Piété, le Roi voulut voir un jeune Religieux, que ſon Pere avoit beaucoup aimé, &, entre autres choſes, il fut curieux de ſçavoir l'origine de cette Amitié. On lui conta comment l'Empereur allant un matin éveiller à ſon tour les autres Religieux, il trouva celui-ci, qui étoit encor Novice, enſéveli dans un ſi profond Sommeil, qu'il eut bien de la peine à le faire lever : que le Novice, ſe levant enfin à regret, & encor à moitié endormi, ne put s'empêcher de lui dire, qu'il devoit bien ſe contenter d'avoir troublé le Repos du Monde, tant qu'il y avoit été, ſans venir encor troubler le Repos de ceux qui en étoient ſortis ; & que cette Réponſe avoit paru ſi plaiſante à l'Empereur, qu'il l'avoit toûjours aimé depuis.

Après quelques autres Diſcours, tout le Monde ſe ſépara dans cet agréable Deſert ; & la Reine, qui étoit fatiguée du Voyage, demeura preſque ſeule avec Dom Carlos. Comme ce qui reſta près d'eux n'étoit pas d'un Rang à ſe mêler dans leur Entretien, Dom Carlos, ravi de cette Occaſion, lui propoſa de ſe repoſer dans un petit Bois d'Orangers, qui étoit derriere l'Apartement de l'Empereur. Ils y furent, & le Prince, qui craignoit d'être interrompu, commença auſſitôt la Converſation, avec une liberté d'Eſprit, dont il fut lui-même ſurpris, & qui fit

preſ-

preſque perdre à la Reine le ſoupçon qu'elle avoit de ſon Deſſein. D'abord, il la conjura de n'entrer dans aucune inquiétude pour les choſes qu'il avoit à lui dire, & de croire qu'il ne lui feroit jamais d'autre peine, que celle de les écouter. Enſuite, il la pria de ſe ſouvenir du tems qu'ils étoient deſtinez l'un pour l'autre, & de conſidérer quelle impreſſion une Eſpérance ſi charmante avoit dû faire ſur ſon Cœur. *Il vous eſt aiſé de juger, Madame*, continua-t-il, *que votre vue n'a pas effacé cette impreſſion; & je ſens bien qu'elle ne s'effacera jamais.* La Reine ne put s'empêcher d'abord de prendre plaiſir à voir un Homme dans des Sentimens ſi paſſionnez pour elle, & que perſonne n'avoit encor ôſé lui témoigner. Mais enſuite, faiſant réfléxion ſur les Paroles de Dom Carlos, elle en comprit ſi bien la force, & elles lui donnérent une idée ſi funeſte de l'état de l'Ame de ce Prince, qu'il lui fit beaucoup de Pitié. Elle lui avoüa, que l'Eſtime qu'elle avoit conçu pour lui, pendant le tems qu'elle étoit deſtinée à être ſa Femme, ne lui permettoit pas de regarder ſans douleur ce qu'elle lui voyoit ſouffrir, & de lui refuſer les Conſolations qu'elle pouvoit lui donner ſans offenſer ſon Devoir. Le Prince lui répondit, qu'il ne prétendoit que celle de la voir, & de lui parler: mais la Reine, qui craignoit peut-être de dire plus qu'elle ne vouloit, ſe leva à ces mots; &, s'avançant vers le Prince de Parme & Rui Gomez, qui venoient à eux, elle dit ſeulement à Dom Carlos, que s'il étoit ſage, & s'il l'aimoit véritablement, il la fuiroit, bien loin de la chercher.

Dom

Dom Carlos fut extrémement ſatisfait d'avoir déclaré ſa Paſſion, & ſon Eſprit parut auſſi libre depuis, qu'il étoit inquiet auparavant. La Reine le remarqua d'abord. Comme il n'eſt point de forme ſous laquelle l'Amour ne ſe déguiſe, pour s'inſinuer dans un Cœur, non pas même celle de la Raiſon & de la Vertu, elle ſe croyoit obligée, & par Prudence, & par Généroſité, à tenir ſecrete la Paſſion de ce Prince. Dans cette Penſée, elle ne put s'empêcher de lui faire connoître, qu'elle regardoit le changement de ſon Humeur, comme un effet de ſa Diſcrétion. Dom Carlos prit la liberté de l'en faire ſouvenir, la prémiere fois qu'il lui parla en particulier depuis le retour de la Cour à Madrid; & il l'aſſûra avec un plaiſir extrême, qu'il n'y avoit point d'Humeur ni de Conduite ſi oppoſée à ſon Naturel, que ſa Paſſion ne pût aiſément lui faire prendre. Enſuite, ils ſe firent avec une joie incroyable toutes les Confidences qu'ils ſe pouvoient faire. Dom Carlos conta à la Reine tout ce qui s'étoit paſſé dans ſon Cœur, & dans ſon Eſprit, depuis la prémiere fois qu'il avoit oüi parler d'elle. Elle lui fit à ſon tour l'Hiſtoire de ſon Enfance, avec mille petites Particularitez, qui occupérent auſſi agréablement toute leur attention, qu'elles auroient paru ennuyeuſes à des Gens indifférens. Seulement, quand elle fut à la réſolution de leur Mariage, elle ne s'étendit pas ſur les Sentimens qu'elle avoit eus dans cette occaſion, avec autant de liberté que le Prince avoit fait ſur les ſiens; mais la Violence, qu'il vit qu'elle ſe faiſoit pour les cacher, lui en dit plus qu'elle n'en taiſoit. C'étoit dans

ces

ces agréables Entretiens, que ces illuſtres Perſonnes paſſoient le tems qu'elles pouvoient être enſemble, quand la Fortune, qui ſe laſſoit déjà de les favoriſer, engagea Dom Carlos dans une Avanture, qui fut la prémiere origine de leurs Malheurs.

De toutes les Dames, à qui la Beauté de la Reine donna de l'Envie, il n'y en avoit point qui eut de ſujet de la haïr, que la Princeſſe d'Eboli. C'étoit la plus belle & la plus ſpirituelle Perſonne de la Cour; &, tant par cette raiſon, qu'à cauſe de la Faveur de Rui Gomez ſon Mari, elle y tenoit le prémier Rang. Elle aimoit également la Grandeur & les Plaiſirs. Comme elle attendoit toutes choſes des Charmes de ſa Perſonne, & de ceux de ſon Eſprit, elle avoit d'abord fait deſſein ſur le Cœur du Roi; mais, la Beauté de la Reine ayant rendu vain ſon Projet, elle entreprit de ſe faire aimer de Dom Carlos, ne croyant pas trouver dans le Cœur du Fils le même obſtacle qui l'avoit empêché de réüſſir auprès du Pere. Rui Gomez, en qualité de Gouverneur du Prince, logeoit dans le même Appartement que lui. La Princeſſe d'Eboli ſa Femme, outre cette commodité de voir Dom Carlos, avoit ſouvent occaſion de l'obliger, en le racommodant avec ſon Mari, avec qui il ſe brouilloit tous les jours. Dom Carlos, qui étoit fort généreux, & qui voyoit qu'elle s'y employoit avec chaleur, en avoit beaucoup de Reconnoiſſance, & vivoit fort civilement avec elle. Ces favorables Diſpoſitions, faiſant bien eſpérer à la Princeſſe de ſon Entrepriſe, elle trouva bien-tôt une Oc-

caſion, pour amener ce Prince où elle vouloit.

L'Admiration, qu'il avoit pour la Reine, lui avoit donné quelque ſorte de Mépris pour toutes les autres Femmes. On ſçait d'ailleurs, que la plûpart des jeunes Gens de cette Qualité aiment naturellement à ſe divertir de tout le Monde; & la Flaterie de ceux qui les élevent les accoutume à ces ſortes de Jeux deſobligeans, au lieu de les en corriger. Dom Carlos, qui n'étoit pas éxemt de tous les Défauts de ſon Age & de ſa Condition, & le Prince de Parme encor plus jeune & plus emporté que lui, ayant fait un jour quelque Plaiſanterie de cette nature à des Femmes de la prémiere Qualité, qui s'en plaignirent, la Princeſſe d'Eboli eut bien de la peine à obtenir de Rui Gomez, qu'il n'en parleroit point au Roi. Le ſoir même, cette Femme ſe trouvant ſeule chez elle dans un Cabinet avec Dom Carlos, elle ſe mit à lui reprocher le peu de Conſidération qu'il avoit pour les Dames; &, après lui avoir fait pluſieurs Railleries ſur ce ſujet, elle conclut, qu'il falloit que l'Amitié qu'elle avoit pour lui fût bien forte, pour lui pardonner ces ſortes de choſes. Le Prince, qui ne voyoit pas où elle vouloit venir, & qui étoit obligé, par Reconnoiſſance, de lui témoigner beaucoup d'Amitié, lui répondit en riant, qu'elle avoit plus de raiſon qu'elle ne croyoit de s'employer pour lui, puiſque le peu de Conſidération qu'il avoit pour les autres Femmes venoit de ce qu'elle avoit épuiſé toute l'Eſtime dont il étoit capable pour le Sexe. La Princeſſe, charmée de ces Paroles, qu'elle prit pour une

Décla-

Déclaration d'Amour, lui répondit d'une maniere qui lui ouvrit les yeux, & lui fit connoître ſa bonne Fortune. D'abord, il crut devoir s'en prévaloir. Il lui ſembla, que jamais Infidélité n'avoit été plus excuſable que celle qu'il alloit commettre. Cette Princeſſe étoit de ces Femmes, qui, ſans avoir tous les Traits fort réguliers, ont quelque choſe de plus touchant que beaucoup de Beautez régulieres; mais, quelque dangereuſe qu'elle fût, Dom Carlos étoit encor plus rempli de la Paſſion qu'il avoit pour la Reine. Son Imagination *la lui* repréſenta dans cet inſtant avec les Graces & la Douceur qui faiſoient paroître groſſieres toutes les autres Beautez en comparaiſon de la ſienne; & le charme de cette Idée lui fit tout d'un coup regarder la Princeſſe avec un Mépris, auquel elle n'avoit pas ſujet de s'attendre. Il reçut pourtant ſes Avances, de la maniere la plus obligeante qu'il ſe pouvoit, ſans y répondre; mais, elle connut bien, qu'il témoignoit de la Tendreſſe qu'il n'avoit pas. Une Femme, qui s'eſt vue dans cet état, ne l'oublie jamais; & ne s'en ſouvient qu'avec Rage, ſi elle n'a ſujet de s'en ſouvenir avec Plaiſir. On verra les Effets que cette Rage produiſit dans le Cœur de la Princeſſe d'Eboli. Cependant Amour, qui eut pitié de ſon Avanture, fit monter un nouveau Perſonnage ſur le Théatre de cette Cour, pour réparer la Faute de Dom Carlos.

Ce fut Dom Juan d'Autriche, Fils naturel de Charles-Quint, que le Roi retira environ ce tems des mains d'un Seigneur Eſpa-

gnol, qui l'avoit élevé comme ſi c'eût été ſon Fils. Quoi que ce jeune Prince l'eut toûjours cru ainſi, il avoit autant de Fierté, & d'Ambition, que s'il eût ſçu ce qu'il étoit. Lors que cet Eſpagnol, qui paſſoit pour être ſon Pere, ſe jetta à ſes pieds avant que de le préſenter au Roi, Dom Juan le regarda dans cette poſture, avec autant de tranquilité, que s'il ſe fût attendu dès long-tems à ce Changement. Ne voyant rien dans le nouveau Rang où il entroit qui fût au deſſus de ſon Courage, il n'en fut point ébloüi; & toute la Cour vit avec admiration le Fils de Dom Louïs Quiſciada s'accoûtumer en moins de demie heure à faire le Fils d'Empereur.

Ce nouveau Prince, n'étant pas d'humeur à prendre les précautions néceſſaires pour défendre ſon Cœur contre les Charmes de la Reine, en devint amoureux auſſi-tôt qu'il la vit. Soit que cette Paſſion flattât ſa Vanité, ou qu'il eſpérât de la faire ſervir à ſa Fortune, quand il s'en aperçut, il ne fit aucun effort pour s'en guérir. Comme il étoit naturellement diſſimulé, il lui fut aiſé de cacher l'Empreſſement qu'il témoignoit pour la Reine, ſous le prétexte de lui faire la Cour. Son Aſſiduïté incommoda bientôt Dom Carlos ; &, quoi que cette Princeſſe voulût lui perſuader, qu'elle étoit bien aiſe que cet obſtacle rendît leurs Entretiens moins expoſée à ſes Tendreſſes, elle prit dès-lors une Averſion pour Dom Juan, dont elle ne voulut point éxaminer la raiſon.

Il n'eſt point de rencontre dans la vie, où la Diſſimulation ſoit de ſi grand uſage qn'en Amour, ni où il ſoit plus difficile de diſſimuler.

muler. Le Prince ne put pas être toûjours ſi abſolument maître de ſon Chagrin, quand la préſence de Dom Juan l'embarraſſoit, que ce dernier n'en vît à la fin quelque choſe. Comme il n'eſt rien de ſi pénétrant que les yeux d'un Rival, il en eut bien-tôt deviné le ſujet. Cette connoiſſance le jetta dans une curioſité extrême de ſçavoir, ſi la Paſſion du Prince étoit connue de la Perſonne qui la cauſoit, & ſi elle y répondoit. Pour s'en éclaircir, il réſolut de faire l'Amour à une Françoiſe de chez la Reine, qui étoit aſſez bien-faite pour rendre cette Feinte vrai-ſemblable, & qui paroiſſoit être mieux près d'elle que ſes autres Femmes. Il n'épargna rien de tout ce qu'il pouvoit employer pour la corrompre : mais, il ne put tirer d'elle le Secret de ſa Maîtreſſe, qu'elle ne ſçavoit pas; car la Reine, bien éloignée de le confier à perſonne, auroit voulu le pouvoir cacher à elle même. Il prenoit prétexte d'entretenir cette Fille, afin de laiſſer Dom Carlos ſeul avec la Reine; & il devint inſenſiblement auſſi commode, qu'il l'avoit été peu juſqu'alors. Il crut que s'ils étoient d'intelligence, il n'en connoîtroit rien en ſe mêlant dans leurs Entretiens, parce qu'ils ſeroient en garde de lui; & que ſon Aſſiduïté ne feroit que le rendre plus haïſſable, & l'éloigner davantage de leur Confidence, dans laquelle il ſouhaittoit paſſionnément d'entrer. La Reine paroiſſoit ſi réſervée, qu'il déſeſpéra de s'inſinuer dans la ſienne. Il entreprit donc de gagner celle du Prince, dont le Naturel franc & ouvert promettoit plus de facilité. Dans ce Deſſein, il changea entiérement de Conduite à ſon égard. Il n'uſa

plus de la Familiarité que la qualité d'Oncle lui donnoit, & il devint le plus reſpectueux de ſes Courtiſans. Il ménageoit ſi adroitement les occaſions de faire remarquer les bonnes Qualitez de Dom Carlos, que ce Prince, à qui cette Eſtime n'étoit pas ſuſpecte de Flaterie, parce qu'il ſentoit qu'il la méritoit, vint inſenſiblement à croire que ſon Oncle l'aimoit. Dom Carlos prit même dans la ſuite beaucoup de confiance en lui : mais, comme celle d'un honnête Homme, qui aime véritablement, ne s'étend jamais juſqu'au Secret de ſon Amour, quand il eſt bien traitté, le Prince confia à la fin toutes choſes à ſon Oncle, hors la ſeule qu'il vouloit ſçavoir.

Dom Juan, deſeſpéré de ne rien découvrir, réſolut de prendre conſeil de quelqu'un, qui eut plus d'expérience que lui dans cette matiere. Comme c'étoit le Prince de l'Europe le plus beau & le mieux fait, il avoit plû d'abord à la Princeſſe d'Eboli, qui ne ſavoit pas que la Reine dût être fatale à tous ſes Deſſeins. Toutefois, elle n'empêcha pas entiérement ce dernier, comme elle avoit fait les autres. Dom Juan étoit de ces Naturels heureux, qui ne ſont ſenſibles à la Beauté, que dans la vue des Plaiſirs qu'elle peut donner; & celle de la Princeſſe d'Eboli, qui en promettoit beaucoup, toucha du moins ſes Sens, ſi elle n'alla pas juſqu'à ſon Cœur, comme celle de la Reine. D'ailleurs, il conſidéra la Princeſſe, comme une Perſonne, dont les Avis lui pouvoient beaucoup ſervir, dans une Cour où toutes choſes lui étoient nouvelles. Il prévint par ſes Empreſſemens

les

les témoignages de bonne volonté qu'elle cherchoit à lui donner, & il parut ſi tranſporté de Joie aux prémieres marques qu'il en vit, qu'elle jugea bien qu'il répondroit à de plus grandes avec ardeur. Ainſi, ils eurent bien-tôt lié un Commerce, d'autant plus agréable, que le Cœur n'y avoit pas aſſez de part pour en troubler les Plaiſirs par les Jalouſies, & les autres Délicateſſes inquiétes, que les grandes Paſſions inſpirent.

Dom Juan vivant de cette ſorte avec la Princeſſe d'Eboli, il réſolut de s'ouvrir à elle, de ce qu'il ſçavoit de la Paſſion de Dom Carlos. On jugera aiſément de la Joie qu'elle eût d'apprendre cette Nouvelle. Elle en fut ſi occupée, qu'elle ne fit aucune réfléxion ſur l'intérêt que Dom Juan prenoit au Cœur de la Reine. Elle lui conſeilla ſeulement de continuer à obſerver toutes choſes, parce que, quelque circonſpect qu'on ſoit, il eſt impoſſible qu'on ne s'oublie quelquefois, quand on eſt véritablement touché. De même qu'elle n'éxamina point l'intérêt qu'il prenoit dans cette Affaire, il n'éxamina point auſſi la Chaleur avec laquelle elle lui promit de s'y appliquer. Il penſa, ſans approfondir d'avantage, que c'étoit un effet de la Complaiſance qu'elle avoit pour lui, & de la Curioſité ordinaire de ſon Sexe. Il y a apparence que deux Perſonnes ſi éclairées auroient bien-tôt découvert ce qu'elles avoient tant d'intérêt à ſçavoir, ſans un Accident, qui rompit toutes leurs meſures en éloignant Dom Carlos de la Cour, & qui ne peut être bien entendu, à moins que de prendre les choſes de plus haut.

Entre les Bruits qui avoient couru dans le Monde ſur la Retraite de l'Empereur, le plus étrange fut, que le Commerce continuel, qu'il avoit eu avec les Proteſtans d'Allemagne, lui avoit donné quelque Inclination pour leurs Sentimens, & qu'il s'étoit caché dans une Solitude, pour avoir la liberté de finir ſes jours dans des Exercices de Piété conformes à ſes Diſpoſitions ſecrettes (*). On diſoit, qu'il ne pouvoit ſe pardonner à lui-même le mauvais Traitement, qu'il avoit fait aux braves Princes de ce Parti que le Sort des Armes mit ſous ſa Puiſſance. Leur Vertu, qui dans leur Malheur faiſoit honte à ſa Fortune, avoit fait naître inſenſiblement dans ſon Ame quelque ſorte d'Eſtime pour leurs Opinions. Il n'ôſa plus condamner une Religion, à qui de ſi grands Perſonnages faiſoient gloire de ſacrifier tout ce que les Hommes ont de plus précieux. Cette Eſtime parut par le choix qu'il fit de Perſonnes toutes ſuſpectes d'Héréſie pour ſa Conduite ſpirituelle, comme du Docteur Caçalla ſon Prédicateur, de l'Archevêque de Tolede, & ſur tout de Conſtantin Ponce Evêque de Droſſe & ſon Directeur. On a ſçu depuis, que la Cellule, où il mourut à S. Juſt, étoit remplie de tous côtez d'Ecriteaux faits de ſa main, ſur la Juſtification & ſur la Grace, qui n'étoient pas fort éloignés de la Doctrine des Novateurs. Mais, rien ne confirma tant cette Opinion, que ſon Teſtament. Il n'y avoit preſque point de Legs pieux, ni de Fondations pour des Prieres; & il étoit fait d'une maniere ſi différente

(*) Mr. de Thou, Aubigné, &c.

férente de ceux des Catholiques zélez, que l'Inquiſition d'Eſpagne crut avoir droit de s'en formaliſer. Elle n'ôſa pourtant éclater avant l'arrivée du Roi; mais, ce Prince ayant ſignalé ſon abord en ce Païs, par le Supplice de tous les Partiſans de la nouvelle Opinion, l'Inquiſition, devenue plus hardie par ſon Exemple, attaqua prémiérement l'Archevêque de Tolede, puis le Prédicateur de l'Empereur, & enfin Conſtantin Ponce.

Le Roi les ayant laiſſé empriſonner tous trois, le Peuple regarda ſa Patience comme le Chef-d'œuvre de ſon Zêle pour la véritable Religion; mais, tout le reſte de l'Europe vit avec horreur le Confeſſeur de l'Empereur Charles, entre les bras duquel ce Prince étoit mort, & qui avoit comme reçû dans ſon ſein cette grande Ame, livré au plus honteux des Supplices, par les mains même du Roi ſon Fils. En effet, dans la ſuite de l'Inſtruction du Procès, l'Inquiſition s'étant aviſée d'accuſer ces trois Perſonnages d'avoir eu part au Teſtament de l'Empereur, elle eut l'Audace de les condamner au Feu, avec ce Teſtament. Le Roi ſe réveilla à cette Sentence, comme à un coup de Tonnere. D'abord, la Jalouſie, qu'il avoit pour la Gloire de ſon Pere, lui fit trouver quelque plaiſir à voir ſa Mémoire expoſée à cet Affront; mais depuis, ayant conſidéré les Conſéquences de cet Attentat, il en empêcha l'Effet, par les voies les plus douces & les plus ſecretes qu'il put choiſir; afin de ſauver l'Honneur du S. Office, & de ne faire aucune breche à l'Autorité de ce Tribunal.

Pour Dom Carlos, aux prémieres Nouvelles qu'il apprit de cette Affaire, il traita la choſe de Raillerie; mais, voyant que l'Inquiſition continuoit ſa Pourſuite, il en conçut une Indignation proportionnée à ce qu'il devoit à la Mémoire de l'Empereur. Pour comprendre l'intérêt particulier qu'il y prennoit, il faut ſçavoir, que ce grand Perſonnage, qui entre autres Qualitez héroïques poſſédoit ſouverainement celle de ſe connoître en Hommes, avoit conçu des Eſpérances extraordinaires de ſon Petit-Fils. Quand il ſe retira en Eſpagne, il le voulut avoir auprès de lui; & c'eſt en cette excellente Ecôle de Sageſſe & de Magnanimité, que Dom Carlos s'étoit confirmé dans ſon Amour naturelle pour la Gloire & pour la Vertu héroïque. L'envie de répondre dignement aux ſoins de cet auguſte Précepteur lui avoit en quelque ſorte meuri l'Eſprit avant l'âge, & fait produire des Fruits, qui n'étoient pas à eſpérer dans cette ſaiſon. L'Empereur avoit ſçu manier le Naturel vif & ardent du Prince, avec tant d'Art & de Soupleſſe, qu'il l'avoit tempéré viſiblement en peu de tems. Mais, comme il étoit à craindre, que cette grande Ardeur d'Ame ne ſe portât au mal, ſi on la vouloit réprimer entiérement, il lui avoit donné tout l'eſſor qui lui étoit néceſſaire, en la tournant du côté de la Gloire, dont on peut dire que ce ſage Gouverneur abandonna toutes les Beautez à la violence des Deſirs de ſon Diſciple. Il eſt aiſé de juger, que cette Education avoit inſpiré une Amitié extraordinaire à Dom Carlos pour l'Empereur ſon Ayeul; & que c'étoit attaquer le Prince par un endroit

bien

bien ſenſible, que de vouloir flétrir la Mémoire de cet illuſtre Mort.

Dom Juan, & le Prince de Parme, intéreſſés, comme lui, dans cette glorieuſe Mémoire, n'en furent pas moins irritez. Ils blamérent tous trois la Foibleſſe du Roi, qui ne réſiſtoit pas à cette Inſolence, avec toute la Violence qu'ils auroient ſouhaité ; & ils en conçûrent pour lui un Mépris, qui ne finit qu'avec leur vie. Comme ils étoient encor trop jeunes, pour comprendre que les Rois les plus abſolus n'ont point de Droits qui ſoient ſi ſacrez dans l'Eſprit des Peuples, que ceux de la Religion, ils parlérent publiquement de l'Entrepriſe de l'Inquiſition, avec tout l'Emportement que des Gens de cette Qualité pouvoient avoir, pour un Sujet ſi légitime; & ils menacérent d'exterminer le Saint Office, & ſes Suppots. Le Peuple, qui aprit ces Emportemens par l'Artifice des Inquiſiteurs, & qui n'avoit encor rien vu de ſemblable depuis leur Etabliſſement, en témoigna un Reſſentiment extrême. Le Roi vit d'abord les Conſéquences de leur Indignation; mais, comme il avoit ſçu que les Princes s'étoient emportez juſqu'à blâmer ſa Conduite, il ne voulut pas leur en parler lui-même, de peur de s'attirer quelque Réponſe peu reſpectueuſe. Rui Gomez, qu'il chargea de cette Commiſſion, s'en acquita avec toute la force que l'importance de la Matiere méritoit. Dom Juan, & le Prince de Parme, qui étoient naturellement plus maîtres d'eux-mêmes que Dom Carlos, ſe rendirent à ſes Remontraces. Comme l'Ambition étoit leur Paſſion dominante, ils eurent toute la Dou-

leur imaginable d'avoir mis un obſtacle auſſi conſidérable à leur Fortune, que de s'être attiré la Haine des Inquiſiteurs, & celle des Peuples qui la ſuivoit. Le Prince, au contraire, dont le Naturel s'irritoit par les Difficultez, ne put jamais comprendre qu'il n'eût pas raiſon. Cependant, le Docteur Caçalla fut brûlé vif, avec un Fantôme qui repréſentoit Conſtantin Ponce, mort quelques jours auparavant dans la Priſon. Le Roi fut contraint de ſouffrir cette Exécution, pour obliger le Saint Office de conſentir que l'Archevêque de Tolede appellât à Rome, & de ne parler plus du Teſtament de l'Empereur. Cet Accommodement appaiſa Dom Carlos; mais, il n'appaiſa pas les Inquiſiteurs. Comme cette ſorte de Gens ne pardonne jamais, ils excitérent des Murmures ſi grands parmi le Peuple, que quelque ſoin que le Roi y aportât, il ne put faire ceſſer ce Bruit, qu'en éloignant les Princes pour quelque tems.

L'Univerſité d'Alcala étoit alors dans ſon plus grand éclat, & toutes les Perſonnes conſidérables qui alloient en Eſpagne viſitoient cette excellente Académie. Le Roi feignit que les Princes avoient la même Curioſité, & il prit prétexte de hâter ce Voyage, ſur ce que le Prince de Parme devoit partir dans peu de tems, ſous la conduite du Comte d'Egmont, pour s'aller marier en Flandres. Lors que Dom Carlos eut apris cette Réſolution, & qu'il vit qu'il falloit quitter la Reine, il commença de comprendre l'abîme où il s'étoit précipité; & l'intérêt de ſon Amour arracha de ſon Ame le repentir de ſa Conduite, que l'intérêt de ſa Sûreté & de ſa Grandeur

deur n'en avoient jamais pu tirer. Le Roi, qui ne pouvoit ſe ſéparer de Rui Gomez, obligea le Comte d'Egmont à prendre la place de ce Favori auprès des Princes durant ce Voyage d'Alcala. Ce Comte étoit l'un des plus accomplis Capitaines de ſon Siecle. Il étoit couvert de la Gloire qu'il avoit acquiſe dans la derniere Guerre, aux Batailles de Saint-Quentin & de Gravelines; & de tant de grands Hommes, que l'Ecôle de Charles-Quint avoit formez, aucun n'avoit eu plus de part à l'Eſtime de cet Empereur. La Ducheſſe de Parme prévoyoit l'Orage, qui s'éleva depuis dans les Provinces que le Roi ſon Frere avoit confiées à ſa Conduite. Elle jugea à propos de lui faire repréſenter les Inconvéniens, qui étoient à craindre des Nouveautez qu'il y voulut introduire. Cette Commiſſion demandoit un Homme de la Qualité & de la Profeſſion du Comte d'Egmont, accoûtumé à parler aux Princes avec cette noble Liberté, qui leur eſt ſi utile, & dont ſi peu de Gens ſont capables. Dom Carlos, qui aimoit naturellement les Hommes extraordinaires, engagea le Comte à raconter, durant le chemin, la derniere Bataille où il avoit commandé. Le Comte, charmé de ſa Curioſité, y ſatisfit pleinement; & Dom Carlos témoigna une Impatience extrême de ſe voir en état de faire des choſes ſemblables à celles qu'il venoit d'entendre. Il aſſûra le Comte d'Egmont, que ſi les Brouilleries de la Flandre venoient à quelque Guerre ouverte, comme la Gouvernante ſembloit l'aprehender, rien ne pouroit l'empêcher de ſe rendre dans ces Provinces, pour y apprendre ſon Métier auprès de lui.

Le Voyage des Princes ne fut pas long. La Ville d'Alcala fit préſent à Dom Carlos d'un Cheval de grand prix, mais auſſi furieux qu'il étoit beau. Le Prince ayant ſouhaité de le voir manier, il fut mal ſatisfait de tous ceux qui le travaillérent, & voulut lui-même le monter. Ce Cheval, qui avoit déjà la bouche fort échauffée, prit de l'ardeur dès que le Prince l'eut un peu pouſſé, & s'emporta avec tant de violence, que Dom Carlos jugea à propos de ſe jetter à terre; mais, il le fit ſi malheureuſement, qu'il demeura pour mort ſur la place : &, bien qu'il revint à lui quelques heures après, quand les Médecins eurent éxaminé une Plaie qu'il s'étoit faite à la tête, ils deſeſpérérent de ſa vie. Dans cette extrémité, il envoya le Marquis de Poſa, ſon Favori, porter ſes derniers Adieux à la Reine. La Princeſſe d'Eboli ſe rendit auprès d'elle au prémier bruit de cet Accident, pour voir de quelle maniere elle le recevroit. La Diſſimulation de la Reine, qui n'étoit pas préparée à une Epreuve ſi rude, l'abandonna à cette Nouvelle; & quoi que ſa Bouche, accoûtumée à ſe taire, ne permît pas à ſa Douleur de ſe déclarer par des Plaintes, ſon Silence & ſon Accablement en dirent plus que toutes les Paroles imaginables n'auroient fait. Toutefois, quelque grande que parût ſon Affliction, on avoit toûjours vu tant d'Amitié entre elle & Dom Carlos, que perſonne n'en fut ſurpris. Mais, la Princeſſe d'Eboli, qui ne ſe connoiſſoit qu'en Amour, ne put comprendre, que le Deſeſpoir de la Reine fut ſeulement un effet d'Amitié. Cependant le Peuple, inſpiré par les Inquiſiteurs, ne témoi-

moigna aucun Déplaiſir de ce Malheur. Il le regarda comme une Punition divine & manifeſte de l'Impiété de Dom Carlos.

La Reine, qui croyoit n'avoir plus rien à ménager, ne put ſe refuſer la triſte Conſolation de faire ſçavoir à ce Prince le funeſte état où il la laiſſoit. Elle lui écrivit tout ce que l'Amitié & le Deſeſpoir peuvent ſuggérer de plus tendre & de plus touchant; & elle fit repartir le Marquis de Poſa, avec ordre de lui raporter d'abord ſa Lettre, s'il n'arrivoit à Alcala, qu'après la Mort de Dom Carlos. Cette Lettre remplit l'Ame de ce Prince d'une Joie ſi extraordinaire, qu'elle lui rendit la vie. Dès qu'il fut hors de Danger, le Roi le fit apporter à Madrid. Il jugea que l'Animoſité du Peuple devoit être appaiſée par cette cruelle Avanture. La prémiere fois que la Reine vit Dom Carlos, elle lui demanda ſa Lettre; mais, quelque effort qu'elle fît pour la ravoir, le Prince, à qui ce témoignage de ſon Affection étoit plus cher que la vie qu'il lui avoit rendue, s'obſtina toûjours à la garder, ne ſe défiant pas que cette Lettre dût encor décider de ſa vie.

Il trouva la Princeſſe groſſe à ce retour; & cette Groſſeſſe irrita ſa Jalouſie à un tel point, & il lui en fit des Plaintes ſi bizarres & ſi déraiſonnables, que tout autre qu'elle auroit crû qu'il avoit perdu l'Eſprit. Pendant qu'il acheva de guérir, elle accoucha de l'illuſtre Archiducheſſe de Flandres, qui fut l'Héritiére de ſa Beauté & de ſon Eſprit, auſſi bien que de ſon Nom. Peu de tems après, elle tomba dangereuſement malade de

la

la petite vérole; mais, les vœux des Peuples furent ſi puiſſans, qu'elle en ſortit non ſeulement avec plus de Santé, mais auſſi plus belle qu'auparavant (*). Dom Carlos eut à peine le tems de lui en témoigner ſa Joie, qu'il fallut qu'elle partît pour Bayonne, où la Cour de France s'étoit avancée pour la recevoir, & où les Charmes de ſa Converſation, & ſa ſage Conduite, ne firent pas naître moins d'Admiration dans les Eſprits, que ſa Beauté y cauſa de Deſordres dans les Cœurs. Dom Carlos voyoit avec tout le chagrin imaginable ces divers Empêchemens, que le Sort faiſoit naître l'un après l'autre, pour interrompre ſon Commerce avec la Reine, lors que ce dernier Voyage, après lequel il croyoit n'avoir plus rien à craindre, leur attira une Affaire, qui troubla la Douceur de leur vie, par des Obſtacles qui ne ceſſérent jamais.

La Reine de Navarre, Jeanne d'Albret, Veuve du Roi Antoine, s'étoit déclarée pour la nouvelle Religion depuis quelque tems; & cette Princeſſe gouvernoit ſes Sujets avec une Piété qui étoit l'Exemple de toute ſa Secte, & avec une Juſtice qui n'avoit peut-être jamais été vue dans une Cour de Roi. Son Fils, qu'elle élevoit dans la même Croyance, étoit regardé dès-lors par les Religionnaires de France, comme leur Protecteur. Les Eſpagnols, voyant que les Prétentions de cette Maiſon ſur la Haute Navarre tomboient entre les mains de cet Enfant, nourri dans une Haine héréditaire contre eux, aigri par

(*) Brantome, au Diſcours de cette Reine.

par la différence des Religions, & ſoutenu d'un Parti auſſi redoutable que celui des Huguenots l'étoit alors : pour ſe délivrer de toutes ces Craintes, ils réſolurent d'enlever ce jeune Prince avec la Reine ſa Mere, & la Princeſſe ſa Sœur, au milieu de leurs Etats, & de les tranſporter en Eſpagne entre les mains de l'Inquiſition (*). Les Chefs du Parti Catholique de France, d'intelligence avec le Duc d'Albe, pour priver le Parti Huguenot d'un Appui auſſi conſidérable que celui de cette Maiſon, s'engagérent avec joie à contribuer de tout ce qui dépendoit d'eux, pour l'heureux Succès de cette Entrepriſe.

Un fameux Scélérat, nommé le Capitaine Dominique, Bearnois de naiſſance, fut chargé de l'Exécution, à cauſe de la parfaite connoiſſance qu'il avoit du Païs. Une partie des Troupes, qui attendoient alors à Barcelonne le vent favorable pour paſſer en Barbarie, devoit s'avancer juſqu'à Tarragone. Depuis cette Ville, il étoit facile de conduire ſécrétement par les Montagnes un Corps de Cavalerie conſidérable, pour ſurprendre la Reine & ſes Enfans à Pau en Bearn, où ils faiſoient leur réſidence, & où ils n'avoient preſque pour toute Garde que les Cœurs de leurs Sujets. Mais, les grandes Deſtinées du jeune Prince rendirent vain cet Attentat ſi bien concerté. Elles lui ſervirent pour être quelque jour le Reſtaurateur de la France, & la Terreur des Eſpagnols. Peu de tems avant le Voyage de Bayonne, le Capitaine Dominique, aſſiſté de quelques Gouverneurs Fran-

(*) Mr. de Thou.

François de la Frontiere, dépendant de ceux qui le faiſoient agir, avoit diſpoſé toutes les choſes qui étoient néceſſaires ſur les lieux pour ſon Deſſein. Depuis, il étoit paſſé en Eſpagne, où il alloit prendre les ordres du Duc d'Albe, pour faire avancer les Troupes deſtinées à l'Exécution. Le Duc, qui étoit à Albe, après avoir conféré avec lui, le renvoya au Roi, qui tenoit les Etats à Mouzon. Le Capitaine tomba dangereuſement malade en y allant, & il fut contraint de s'arrêter à Madrid, par où il avoit falu paſſer. Durant ſon mal, il fut ſecouru de toutes choſes, par un François, Domeſtique de la Reine, & qui étoit de même Païs que lui. Ne ſçachant comment témoigner ſa Reconnoiſſance, il lui échapa un jour de dire, que ſa vie étoit de plus grande importance qu'il ne ſembloit, & que les ſoins qu'on en prenoit ſeroient quelque jour récompenſez magnifiquement. Ces paroles furent prononcées d'un air à faire juger qu'elles avoient quelque fondement extraordinaire, & elles donnérent curioſité à ſon Ami de pénétrer le Myſtere qu'elles enfermoient. Le Capitaine ne put rien refuſer à un homme, à qui il croyoit devoir la vie. Soit que la frayeur de la Mort lui eût inſpiré quelque repentir de ſon Crime, ou que ſon Mal lui eût troublé l'Eſprit, il paya de ſon Secret les Services qu'il avoit reçûs. Cet Ami en avertit le même jour la Reine ſa Maîtreſſe, qui étoit demeurée à Madrid, & qui vivoit dans une étroite Amitié avec la Reine de Navarre. Au Récit de cet horrible Complot, elle ne put retenir ſes larmes; &, pendant que le Capitaine guérit,

rit & qu'il acheva de régler avec le Roi tout ce qui regardoit ſon Entrepriſe, elle en fit donner avis en Bearn, & à Bourdeaux, où la Reine ſa Mere étoit alors. L'Entrepriſe ayant manqué de cette ſorte, la Reine, conduite par le Duc d'Albe, alla joindre la Cour de France à Bayonne.

Cette Cour étoit partagée en deux Factoins, preſque auſſi ennemies l'une de l'autre, qu'elles l'étoient l'une & l'autre des Huguenots, leurs Ennemis communs. Quoi qu'elles fuſſent toutes deux Catholiques, l'une s'attribuoit particuliérement cette qualité. C'étoit celle dont ces Amis du Duc d'Albe, prémiers Auteurs de la Conjuration de Bearn, étoient les Chefs. Comme ils jettoient déjà les fondemens de la Ligue qui parut dix ans après, ils vivoient dans une grande Union avec les Eſpagnols. Mais, il n'en étoit pas de même de l'autre Faction, qui étoit celle du Roi, & dont la Reine Mere, Catherine de Medicis, étoit le Chef. Cette Femme avoit l'Indépendance pour l'unique but de ſa Conduite. Elle ſçavoit que toutes Liaiſons étroites avec les Eſpagnols étoient des Eſclavages, & elle n'avoit de confiance au Roi ſon Gendre, & en ſes Miniſtres, qu'autant que la Bien-ſéance l'y obligeoit. Cependant, quelque réſervée qu'elle fût, comme les Complices du Duc d'Albe avoient un Commerce familier avec elle pour d'autres Intrigues, ils remuérent tant de Machines à cette Entrevue de Bayonne, & ils mirent tant d'Eſpions autour d'elle, qu'ils ſçurent à la fin certainement, que c'étoit la Reine d'Eſpagne qui avoit ruiné leur Entrepriſe; mais,

ils ne purent jamais comprendre, comment cette Entrepriſe étoit venue à ſa connoiſſance.

Le Duc d'Albe ne pouvoit croire qu'une jeune Femme eut été capable d'un Coup ſi hardi & ſi délicat. La Liaiſon de cette Princeſſe avec Dom Carlos lui avoit toûjours été ſuſpecte, parce qu'il ſçavoit que Dom Carlos le haïſſoit naturellement. Il jugea qu'elle n'avoit rien fait que de concert avec ce Prince; &, comme il eſt peu de Douleur plus ſenſible, que celle d'avoir fait un grand Crime inutilement, il réſolut ſi fortement de ſe vanger d'eux, qu'à la fin il y réüſſit. Dom Carlos n'avoit pourtant rien ſçu de cette Conjuration avant le Voyage de Bayonne; mais, depuis, la choſe s'étant divulguée, la Reine lui en avoüa la vérité. Le Prince, épouvanté de l'Horreur de cette Entrepriſe, ne put s'empêcher de dire en préſence de Dom Juan, & de la Princeſſe d'Eboli, qu'il puniroit quelque jour cruellement ceux qui donnoient au Roi de ſi laches Conſeils (*). Le Duc d'Albe étoit connu de tout le Monde pour l'Auteur de la Conjuration: le Roi ne faiſoit rien ſans l'Avis de Rui Gomez. Ainſi, cette Menace ne pouvoit regarder que ces deux Miniſtres; & la Princeſſe d'Eboli l'ayant rapportée à Rui Gomez ſon Mari, ce Favori jugea qu'il étoit tems de commencer à ſe fortifier contre l'Autorité que l'Age du Prince commençoit à lui donner.

Ces deux Miniſtres partageoient également la Faveur de la Cour, avec cette différence, qu'on

(*) Mayerne Turquet, Hiſtoire d'Eſpagne.

qu'on pouvoit dire, que le Duc d'Albe étoit le Favori du Roi, & Rui Gomez le Favori de Philippe. Cette Concurrence avoit mis quelquefois de la Diviſion entre eux; mais, l'Intérêt commun les réünit en cette occaſion.

Le Duc d'Albe, qui gouvernoit ſouverainement tout ce qui étoit des dépendences des Armes, connoiſſant l'Inclination guerriere du Prince, craignoit qu'il ne donnât quelque atteinte à ſon Autorité, dès la prémiere occaſion de Guerre qui ſe préſenteroit, & qu'il n'en voulût avoir la Conduite. Il étoit perſuadé, que Dom Carlos ne lui pardonneroit jamais une choſe qui s'étoit paſſée entre eux quelques années auparavant. Le Roi avoit aſſemblé les Etats d'Arragon, pour y faire reconnoître ſon Fils en qualité de légitime Succeſſeur des Eſpagnes. Dans cette Cérémonie, le rang étant venu, auquel le Duc d'Albe devoit jurer fidélité, le Héraut l'appella vainement par trois fois. Un moment après, il ſe préſenta hors de rang pour s'aquitter de ſon Devoir, & Dom Carlos le rebuta avec aigreur; mais ce Duc, s'étant excuſé ſur les Occupations extraordinaires où ſa Charge de Grand Maître l'engageoit néceſſairement dans cette journée, le Roi obligea le Prince à recevoir ſes Soumiſſions (*).

Pour Rui Gomez, comme il diſpoſoit abſolument de la Juſtice, & des Finances, il craignoit que le Prince, qui aimoit naturellement à donner, ne voulût s'ingérer doresen-avant de faire des Graces, dont il ne reſteroit

(*) Cabrera, Hiſt. de Philippe II.

teroit plus aux autres que le mérite de les éxécuter. Il avoit été Gouverneur de Dom Carlos, & il n'avoit pu ſatisfaire le Roi, à qui il étoit dévoüé dans cet Emploi, qu'en traitant le Prince avec la même Rigueur que le Roi le traitoit.

Comme cette Conduite auſtere fut la véritable origine de l'Antipathie de Dom Carlos pour ſon Pere, il eſt néceſſaire d'en raporter quelques Particularitez, quoqiue peut-être un peu baſſes, & puériles. Dom Carlos étant à peine entré dans l'âge de Raiſon, la Reine de Boheme ſa Tante, qui demeuroit alors en Eſpagne, fit chatier ſévérement celui de ſes Enfans d'Honneur, qu'il aimoit davantage, pour une Faute aſſez légere. Comme il étoit dès lors violent dans toutes ſes Paſſions, il s'en plaignit à elle avec beaucoup d'aigreur; & cette Princeſſe l'ayant menacé du Foüet, s'il ne ſe taiſoit, Dom Carlos, à qui on ne pouvoit faire de plus ſenſible Injure que de le traiter en Enfant, fut ſi outré de cette Menace, qu'il lui donna un Soufflet. Auſſi-tôt qu'elle l'eut quitté, il ſentit ce qu'il avoit fait, & il en étoit en une Inquiétude extrême, lors que ſon Maître d'Hôtel ſe préſenta à lui, fondant en pleurs. Dom Carlos, à qui les objets extraordinaires étoient ſuſpects dans l'état où il étoit, s'enquit du ſujet de ſes larmes, & il aprit que ſon Pere avoit ſçu ſon Crime, & l'avoit condamné à mourir. Ceux qui étoient préſens remarquérent, qu'il reçut cette Nouvelle avec étonnement, mais pourtant ſans autre marque de frayeur, que de dire, s'il n'y avoit point de Grace pour lui? On fut la demander; & on revint auſſi-

tôt

tôt lui rapporter qu'on l'avoit obtenue, & qu'il en ſeroit quitte pour perdre ſeulement la Main dont il avoit frappé la Reine. *Il fera beau voir*, s'écria-t-il bruſquement à cette Réponſe, *un Roi manchot !* On lui remontra, qu'il étoit trop heureux, qu'on ſe contentât de cette Peine : mais, une Perſonne de la Compagnie lui ayant repréſenté en particulier, que s'il ſe ſoumettoit à quelque Punition, ſon Pere en pourroit être touché de Pitié, il goûta cet Avis, & il envoya prier le Cardinal Spinola de venir lui donner le Foüet, qu'il n'auroit jamais ſouffert autrement (*). Quelques années après, au ſortir d'une Maladie qu'il avoit eue, le Roi l'ayant pris en particulier pour lui faire une ſévere Réprimande, Dom Carlos, qui ſe croyoit blamé à tort, fut touché ſi vivement de ce que ſon Pere lui dit, que la Fievre lui en reprit ſur l'heure (†).

Une Education ſi rude avoit accoûtumé le Prince à voir contredire tous ſes Sentimens & toutes ſes Inclinations. Comme il étoit d'un Naturel tout-à-fait oppoſé à celui de ſon Pere, il ne ſe conduiſoit pas pour l'ordinaire de la maniere que le Roi l'auroit ſouhaité. C'eſt ce qui avoit obligé pluſieurs fois Rui Gomez à faire inſtance, qu'on le tirât d'auprès de lui : il craignoit que le Roi, ſelon l'ordinaire des Peres, ne s'aviſât à la fin de l'accuſer du peu de contentement qu'il recevoit de ſon Fils. Mais ce Favori ne ſçavoit

(*) Hugo Bloſius, J. C. Flamand, dans ſon Acroma.

(†) Dicos y Echos de Philippe II.

voit pas, que les Gens comme ſon Maître, qui ſe croyent fort éclairez, & qui ſe piquent de conſtance, condamneroient mille fois leurs propres Enfans, plutôt que de blâmer un Homme qu'ils ont choiſi; & ne craignent pas tant de paroître malheureux dans leur Famille, que malhabiles dans leurs Jugemens.

Rui Gomez, voyant l'Obſtination du Roi, avoit traité Dom Carlos avec toute la Rigueur imaginable, comme pour ſe juſtifier de la mauvaiſe Conduite de ce jeune Prince. Ainſi, il jugeoit bien, qu'il avoit tout à craindre du Reſſentiment de ſon Diſciple; &, étant ſollicité par ſa Femme, qui, ſous prétexte de ſonger à la ſûreté de ſon Mari, vangeoit ſes Faveurs mépriſées, il fit toutes les avances, pour obliger le Duc d'Albe à ſe lier étroitement avec lui contre Dom Carlos, & il avertit ce Duc des Menaces du Prince.

Quelque Affection que la Princeſſe d'Eboli montrât pour cette Affaire, ſon Mari, à qui tous ſes Empreſſemens étoient ſuſpects, ne jugea pas à propos de lui en confier le Secret. Elle ne lui diſoit pas auſſi tout ce qu'elle croyoit ſçavoir de la Liaiſon de Dom Carlos avec la Reine. Mais Rui Gomez, qui avoit l'Eſprit fort délié, faiſant réfléxion en ſon particulier ſur ce qu'elle lui en avoit dit, il eut bien-tôt deviné le reſte. Quelque idée qu'il eſſayât de ſe former de cette Liaiſon, il ne put jamais bien la concevoir, qu'il n'y fît entrer de l'Amour. Mille choſes ſur leſquelles il n'avoit point raiſonné quand elles s'étoient paſſées, lui revinrent dans la mémoire. Il ſe ſouvint alors d'avoir remarqué, que quand ou parloit de la Reine en préſence

de

de Dom Carlos, ce Prince regardoit ceux qui en parloient, comme s'il eût craint, qu'ils ne l'obſervaſſent pendant ce tems, & que ce qu'ils en diſoient ne fût pour l'éprouver. En d'autres occaſions, où il ſembloit que toute la Compagnie diſputât à qui loüeroit mieux la Reine, Dom Carlos ne la loüoit point à ſon tour, comme les autres. Dès qu'il falloit parler d'elle, il craignoit toûjours d'en dire trop peu; & ſa Bouche, peu accoûtumée à déguiſer les Sentimens de ſon Cœur, faiſoit mal une choſe qu'elle ne ſçavoit pas. Rui Gomez conſidéra encore, que quoi que le Prince n'eût aucun égard pour toutes les Femmes, il paroiſſoit devant la Reine avec une Douceur, & une Complaiſance, qui ne ſe démentoient jamais, & qui le rendoient méconnoiſſable à ceux qui ſçavoient ſon Humeur. Enfin, il n'étoit pas mal aiſé de croire, que la Beauté merveilleuſe de cette Princeſſe, dont les plus inſenſibles détournoient les yeux, & contre laquelle les plus ſages Vieillards de la Cour avoient bien de la peine à défendre leur Raiſon, eût fait ſur le Cœur d'un jeune Prince, qui la voyoit tous les jours familiérement, l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur tous les autres.

Rui Gomez s'affermit encore dans cette Opinion, en la communiquant au Duc d'Albe, à qui il ne crut pas la devoir cacher. Comme il arrive d'ordinaire, quand on a découvert une partie de quelque Affaire ſecrete, que l'envie de ſçavoir le reſte fait qu'on ſe pique de le deviner, ils ſe doutérent dès lors que la Reine répondoit à la Paſſion de Dom Carlos. Cette Paſſion flata d'abord

leur Animoſité : il eurent de la Joie, pendant quelque inſtant, d'avoir entre les mains un moïen infaillible de ſe vanger de ce Prince, en découvrant ſon Amour à ſon Pere ; mais, venant en ſuite à faire réfléxion ſur l'Humeur jalouſe du Roi, & ſur ſes Paſſions naturelles, ils conſidérérent les Extrémitez étranges auſquelles apparemment il ſe porteroit, & ils en furent frapez d'Horreur. Quelque redoutable Ennemi qu'ils euſſent dans la Perſonne de Dom Carlos, ils ne ſongeoient pas à attaquer ſa Vie, & ils ne ſe crurent pas capables d'y ſonger jamais. Perſonne ne devient ſcélérat tout d'un coup. Il n'appartient pas à toutes ſortes d'Ames de réſoudre une grande Méchanceté, la prémiere fois qu'elle vient dans la Penſée. On n'arrive au Crime que par dégrés, de même qu'à la Vertu.

Ces deux Miniſtres craignoient ſur-tout, que la Reine ne prévint l'Eſprit de ſon Mari ſur l'Affaire de Bearn, en ſorte qu'après il ne pût croire la vérité. Ils jugeoient, que dans l'Inquiétude où le Roi étoit de ſçavoir comment cette Entrepriſe avoit été découverte, il s'attacheroit à la prémiere Opinion qu'on lui en donneroit. Ce Prince, deſeſpéré de ce mauvais Succès, ne regardoit plus le Duc d'Albe de ſi bon œil qu'à l'ordinaire; & il méditoit peut-être dans ſon Cœur de le deſavoüer avec éclat, afin de ſe décharger du blâme de cette Conjuration. Pour parer ce Coup, il faloit lui découvrir la vérité. Mais, parce que le but de cet Eclairciſſement étoit de faire voir au Roi, que ce n'étoit pas la Faute du Duc d'Albe, que l'Entrepriſe avoit

voit manqué, ce Duc ne jugea pas qu'il dût parler lui même. Rui Gomez n'étoit guere moins ſuſpect ſur cette Affaire : il y avoit preſque autant de part que lui. Ils crurent donc avoir beſoin de quelque autre Perſonne pour leur rendre cet Office ; &, n'en trouvant point de ſi propre, que le Sécrétaire d'Etat Antonio Perez, ils réſolurent de l'engager dans leur Intelligence.

Cet Homme, qui n'avoit aucun intérêt à nuire au Prince, ni à la Reine, paroiſſoit difficile à gagner. Néanmoins, Rui Gomez préſuma aſſez de ſon Adreſſe, pour entreprendre d'en venir à bout. La choſe lui étoit bien plus aiſée qu'il ne penſoit. Perez étoit paſſionnément amoureux de la Princeſſe d'Eboli, & il n'avoit pu juſqu'alors en rien obtenir. Il demanda d'abord, ſi elle étoit du Secret ? Ayant apris qu'elle n'en étoit pas, il s'engagea, après toutes les façons qu'il devoit faire, à tout ce qu'on voulut de lui. Cet Amant adroit connoiſſoit la Curioſité de la Princeſſe. Il ne douta pas qu'elle ne fût au Deſeſpoir, qu'on lui cachât une Cabale de cette conſéquence ; & qu'elle ne fût capable de toute choſe, pour reconnoître celui qui lui en feroit part. Rui Gomez fut auſſi-tôt rendre compte au Duc d'Albe de ſa Négociation, tout glorieux d'y avoir réüſſi, & le plus ſatisfait Homme du Monde, d'avoir donné à l'Amant de ſa Femme un moien infaillible pour la corrompre ; & Perez ſçut ſi bien faire valoir ſon Secret à cette Belle, qu'il le lui fit acheter auſſi chérement qu'il voulut.

Cependant, la Reine, qui étoit devenue groſſe au retour de Bayonne, accoucha de

l'Infante Catherine-Michelle ſa ſeconde Fille, qui fut depuis Ducheſſe de Savoie. Les Miniſtres, qui connoiſſoient le Pouvoir que la Beauté de la Reine lui donnoit ſur l'Eſprit de ſon Mari, jugérent à propos de prendre le tems de cette Couche, pour juſtifier le Duc d'Albe; afin que le Roi eut le *loiſir* de former une Réſolution ſur ce qu'on lui alloit découvrir, avant qu'il pût revoir la Reine en particulier. La Charge, que Perez avoit des Affaires Etrangeres, lui donnoit occaſion d'entretenir ſouvent ce Prince en ſecret. Dès le lendemain, il fit venir à propos la Conjuration de Bearn, ſur ce qu'on aprit, que la Reine de France en témoignoit beaucoup de Reſſentiment, & qu'elle s'en vangeoit en favoriſant les Séditieux de Flandres, qui étoient dans les prémiers accès de leur Fureur. D'abord, il avoüa au Roi, qu'il avoit long-tems héſité à lui découvrir ce qu'il ſçavoit du mauvais Succès de cette Entrepriſe, quelque obligation qu'il eût de le faire; mais, qu'après y avoir bien penſé, il ne croyoit pas pouvoir ſans crime continuer de ſe taire. Enſuite, il conta éxactement ce que le Duc d'Albe avoit apris à Bayonne de la maniere qu'on avoit été découvert. Il ajouta les Diſcours que Dom Carlos avoit tenus ſur cette Affaire, en préſence de Dom Juan & de la Princeſſe d'Eboli, contre ceux qui y avoient eu part : & il finit, en priant le Roi de lui pardonner le Secret qu'il lui avoit fait juſqu'alors de ces choſes, qu'on ne pouvoit lui raporter, ſans offenſer en quelque ſorte les deux Perſonnes du Monde qui devoient être les plus ſacrées à ſes Sujets, après la ſienne.

Ce

Ce Diſcours jetta l'Eſprit du Roi dans un Trouble extraordinaire. Quoi qu'il ne ſoubçonnât encor la Reine de rien, ſon Amour lui fit trouver étrange l'union de Sentimens, qui paroiſſoit par cette Affaire entre elle & Dom Carlos. Son Ame, occupée par ce prémier mouvement jaloux, regarda avec indifférence l'Attentat qu'ils avoient fait ſur ſon Autorité; & les ſoins de ſa Grandeur, qui lui étoient ſi naturels dans les autres Occaſions, cédérent pour ce coup à une Conſidération plus ſenſible & plus délicate. Il remarqua alors, pour la prémiere fois, l'Aſſiduïté de ſon Fils auprès de ſa Femme; & il ſe ſouvint qu'ils avoient été long-tems deſtinez l'un pour l'autre. Mais, il revint auſſitôt à lui-même; &, conſidérant la Vertu & le Courage de la Reine, il condamna entiérement de ſi foibles Soupçons.

Elle avoit déjà donné d'autres marques de l'Amour, qu'elle conſervoit pour ſa Patrie. Quelque tems auparavant, le Différent de la Préſéance entre les Couronnes ayant été décidé à Rome en faveur de la France, elle ne put ſi bien diſſimuler la Joie qu'elle en eut, qu'il ne lui échapât d'en témoigner quelque choſe. Sa Dame d'Honneur voulut lui repréſenter, qu'elle devoit prendre plus de part au Déplaiſir que ſon Mari reſſentoit dans cette Rencontre; mais, la Reine lui répondit, que comme elle ne trouvoit point étrange la Douleur du Roi, il ne devoit pas trouver étrange ſa Joie; & que pour elle, elle étoit bien aiſe que tout le Monde ſçût, que la Maiſon dont elle étoit ſortie étoit

encore meilleure, que celle où elle étoit entrée (*).

Le Roi, faiſant réfléxion ſur ce Diſcours, acheva de ſe perſuader, que ce qu'elle avoit fait contre l'Entrepriſe de Bearn venoit du même Principe d'Affection pour ſes Parens; & il conſidéra l'Horreur, que Dom Carlos avoit témoignée à l'envie de la Reine pour cette Entrepriſe, comme une Généroſité de Jeune-Homme. Toutesfois, quoi qu'il voulût être fort en repos ſur ce point, il réſolut de faire éclairer leur Commerce à l'avenir; mais, il crut qu'il n'y avoit aucune autre Jalouſie mélée dans cette réſolution, que la Jalouſie qu'il devoit avoir de ſon Autorité. Il fit de grands Changemens dans les plus importantes Charges de la Cour, afin de faire tomber entre les mains de la Princeſſe d'Eboli la prémiere de celles de la Maiſon de la Reine, ſans qu'il parût de l'affectation dans ce Choix. La Familiarité, que cette Femme avoit conſervée avec Dom Carlos, depuis que ſon Mari avoit été Gouverneur de ce Prince, la rendoit plus propre qu'aucune autre, à pénétrer dans ſes Secrets. Cette Conſidération, jointe à ce qu'elle avoit déjà rapporté des Menaces qu'il avoit faites en ſa préſence, contribua autant que la Faveur de Rui Gomez à la faire choiſir au Roi pour cet Emploi.

Dom Carlos, qui croyoit toûjours en être aimé, depuis ce qui s'étoit paſſé entre eux, ne prit aucun ombrage de cette Nouveau-

(*) Le Pere Hilarion de Coſte, dans l'Eloge de cette Reine.

veauté ; mais la Reine, qui ſçavoit que ſon Mari avoit trop d'Amis en France, pour ignorer ce qu'elle avoit fait, ne fut point éblouïe par tout ce Remûment. Elle en devina d'abord le Sujet : & comme Dom Carlos voulut la raſſûrer, en lui répondant de la Princeſſe d'Eboli, la Reine le preſſa de dire d'où venoit la grande Confiance qu'il avoit en cette Femme ; & il ne put jamais gagner ſur ſa Modeſtie de ſatisfaire à cette demande. Il counut bien qu'il s'étoit trompé, quand il vit avec quelle Aſſiduïté la Princeſſe d'Eboli les obſervoit. Comme il n'ôſoit témoigner l'incommodité qu'il recevoit de ſa préſence, elle ſe repaiſſoit, avec un Plaiſir incroyable, de la Douleur de ce Prince. Elle lui témoignoit plus d'Amitié que jamais. Elle ſe rendoit auprès de la Reine avec éxactitude, dès qu'il y étoit ; & elle faiſoit ſemblant que c'étoit lui qui l'y attiroit. Mais, quoi que la Vigilance de cette Femme fût extrême, la Reine & Dom Carlos trouvérent peu de tems après une occaſion de s'entretenir en particulier.

Le Roi, qui étoit empreſſé de ſon Eſcurial, au point qu'on peut s'imaginer, par l'effroyable Dépenſe qu'il y fit, invita la Reine à aller voir les commencemens du ſuperbe Bâtiment qu'il y faiſoit élever, pour être un Monument éternel de la Victoire de S. Quentin. Tout ce qui renouvelloit dans l'Ame de cette Princeſſe le Souvenir d'une Bataille, qui avoit été l'origine du Malheur de ſa Vie, devoit peu lui plaire : néanmoins, elle vit les préparatifs qu'on faiſoit pour immortaliſer la mémoire de cette funeſ-

te Journée, avec toute la gaieté & l'empreſſement, que le Roi pouvoit ſouhaiter d'elle, & qu'il avoit lui-même. Ce fut en ce lieu, que la Princeſſe d'Eboli laiſſa la Reine & le Prince ſeuls avec le Roi, & que le Roi les ayant auſſi quittés, pour donner quelque ordre à des Architectes, Dom Carlos, qui ne pouvoit plus vivre dans cette Contrainte, prit ce tems pour conjurer la Reine de lui donner quelque moyen aſſûré de l'entretenir en particulier, quand il ſeroit néceſſaire pour leurs intérêts communs. Il l'en preſſa d'une maniere ſi touchante, qu'elle y conſentit d'abord, ſéduite par le Deſeſpoir de ce pauvre Prince. Ils ſe mirent donc à en chercher les voies enſemble; mais, elles parurent toutes ſi dangereuſes à la Reine, qu'elle réſolut de ne s'en ſervir jamais, qnelque faciles que Dom Carlos les voulût rendre.

Les choſes étoient dans cet état, lors que le Marquis de Bergh, & le Baron de Montigni, Députez de Flandres, arrivérent à la Cour. Comme leur Commiſſion étoit fort dangereuſe, ils avoient fondé leurs principales Eſpérances ſur le bruit de la Généroſité du Prince, & de la Bonté naturelle de la Reine. C'étoit aſſez d'être malheureux, pour obtenir la Protection de cette Princeſſe; & d'avoir de la Vertu, pour mériter l'Amitié de Dom Carlos. Les Députez leur repréſentérent le triſte état de la Nobleſſe de Flandres, depuis les mauvais Offices que le Cardinal de Granvelle, principal Miniſtre de la Gouvernante, leur avoit rendus auprès du Roi. Ils éxagérérent leur

Fi-

Fidélité & leur Innocence dans les Mouvemens paſſez. Ils conjurérent particuliérement le Prince, de ne pas abandonner tant de braves Serviteurs de l'Empereur, & les plus chers Objets de ſa Tendreſſe, aux Conſeils violens & précipitez, que la Jalouſie de leur Vertu, & l'Envie de leur Gloire, inſpiroient au Duc d'Albe; & ils aſſûrérent, que le bruit de ſon Courage étoit la ſeule Conſolation qu'ils euſſent dans leur Malheur.

Dom Carlos, de qui l'Inclination naturelle pour la Guerre avoit été ſuſpendue juſqu'alors par la Violence de ſon Amour, conçut une Honte extrême, à ce Diſcours, de n'avoir encor rien fait pour la Gloire. Il fut encor plus animé par des Letrres du Comte d'Egmont, que les Députez lui rendirent. Ce Comte ſommoit le Prince de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée autrefois de ſe rendre en Flandres, dès que la Guerre y ſeroit allumée. Il repréſentoit les Affaires de ces Provinces dans une Diſpoſition ſi favorable pour Dom Carlos, que ce Prince réſolut de s'en faire donner le Gouvernement. Il eſpéroit de s'y mettre bientôt en état d'entreprendre tout ce que ſa Valeur & ſon Ambition lui conſeilleroient, après qu'il auroit appaiſé les Troubles par ſa préſence.

A peine cette Réſolution étoit bien formée, que l'Image de la Reine ſe préſenta à ſon Imagination plus belle & plus touchante qu'il ne l'avoit jamais vue, & lui fit douter s'il auroit bien la force de la quitter. Mais, faiſant une ſérieuſe Réfléxion ſur l'état de

ſes Affaires, il trouva que toutes choſes le devoient confirmer dans ſa prémiere Penſée.

Au commencement de leur Liaiſon, l'extrême Jeuneſſe de cette Princeſſe ne lui avoit pas permis de cacher à Dom Carlos l'Eſtime & la Pitié qu'elle prit pour lui: mais, depuis, le tems l'ayant rendue plus ſçavante, elle avoit compris, que les témoignages d'Amitié qu'elle lui rendoit, tout innocens qu'ils étoient, ne laiſſoient pas d'entretenir ſon Amour. Elle lui repréſentoit en toute occaſion les conſéquences de cette Paſſion, & les Malheurs où elle les expoſoit. Quelque poſſédé qu'il en fût, il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître qu'elle avoit raiſon; & il n'ôſoit trouver mauvais qu'elle vêcût tous les jours avec lui d'une maniere plus réſervée. Dans une Agitation d'Eſprit ſi cruelle, il crut qu'il devoit faire un Effort généreux, pour délivrer cette Princeſſe d'une Paſſion malheureuſe, qui lui donnoit de ſi juſtes Inquiétudes; & qu'il ne pouvoit mieux s'en détacher, que par une longue Abſence, & de grandes Occupations. Il le crut d'abord; mais, il changea bien d'Opinion à la préſence de la Reine: &, conſidérant quel étoit le Plaiſir de la voir, il ſentit qu'il ne ſe réſoudroit jamais à ne la voir pas. Dans cette Penſée, il lui rendit compte de ce qui s'étoit paſſé entte les Députez & lui, & du Projet qu'il avoit formé. Il lui demanda pardon mille fois d'avoir cru pendant quelques inſtans qu'il pouvoit vivre éloigné d'elle; mais la Reine, qui ne cherchoit qu'à le guérir de ſa Paſſion, l'obligea, malgré ſa répugnance, à pourſuivre le Deſſein de cette

Ex-

Expedition de Flandres. Pour l'y réſoudre plus facilement, elle lui fit comprendre, que ce Voyage diſſiperoit le Chagrin que le Roi pouvoit avoir pris de leur Liaiſon : qu'ainſi, étant moins obſervé au retour, plus conſidéré & plus abſolu par la Gloire qu'il auroit ſans doute acquiſe, ils pourroient vivre enſemble avec beaucoup moins d'Inquiétude. Dom Carlos, perſuadé par ces Raiſons, mais beaucoup plus par la Complaiſance aveugle qu'il avoit pour la Reine, ſe déclara hautement en faveur de la Nobleſſe des Païs-Bas, au grand ſcandale des Inquiſiteurs, qui la tenoient preſque toute pour Hérétique, & qui n'avoient pas oublié l'Affaire du Teſtament de Charles-Quint. Il fit dire au Roi, que s'il lui vouloit donner le Gouvernement de ces Provinces, il répondoit ſur ſa Tête de leur Obéïſſance.

Il ſeroit mal-aiſé d'exprimer à quel point Rui Gomez & le Duc d'Albe furent alarmez de ce Deſſein. L'Autorité, qu'un Emploi de cette conſéquence donneroit à l'Héritier de la Couronne, leur parut une Ruïne évidente pour eux. Ils jugérent, qu'au retour de cette Expédition, où il réüſſiroit infailliblement, ce Prince ſeroit le prémier Miniſtre de ſon Pere, & qu'il leur faudroit dépendre de lui. Le Duc d'Albe, ſur-tout, qui avoit la même prétention que Dom Carlos, obligea Rui Gomez, qui étoit plus familier avec le Roi, de lui faire conſidérer combien cette Entrepriſe éléveroit ſon Fils au deſſus de lui, dans l'Eſprit des Flamans. Perez, ſans qu'il parût agir de concert, lui fit auſſi appréhender l'étroite Liaiſon que

Dom Carlos feroit infailliblement avec la France, par le moyen de la Reine, s'il étoit une fois Maître des Païs-Bas. Ces Avis firent toute l'impreſſion qu'ils pouvoient faire ſur l'Eſprit d'un Prince naturellement jaloux de ſon Autorité; &, effrayé de l'Ambition de ſon Fils, le Roi ne ſongea plus qu'à refuſer Dom Carlos de bonne grace, & en ſorte qu'il ne pût prendre ce Refus pour un Affront. Il lui fit dire, qu'il accordoit ſa Demande, & qu'il étoit ravi qu'il ſe fuſſent rencontrez dans la même Penſée : mais, qu'il vouloit aller lui-même l'établir en Flandres, & qu'ils partiroient bien-tôt enſemble pour ce Deſſein; qu'il ne lui ſeroit pas honnête de demeurer en ſûreté en Eſpagne, pendant qu'il expoſeroit ſon Fils unique à tous les Accidens d'une Rebellion ſi furieuſe; & qu'il vouloit partager le Péril avec lui, pour lui laiſſer après toute la Gloire.

Le Bruit de ce Voyage ſe répandit auſſitôt, par les Préparatifs que le Roi en fit, pour tromper Dom Carlos; mais, perſonne ne pouvoit le croire. Cependant, quelque vain que ce Bruit parût, il jetta la Terreur dans l'Eſprit encor chancelant des Rebelles. Le Roi, pour le confirmer de plus en plus, fit une Dépenſe ſi conſidérable en Equipages, que les Députez même, Bergh & Montigni, qui s'en étoient moqués juſqu'alors, n'ôférent plus en douter. La Reine, & Dom Carlos, y furent trompez quelque tems comme les autres; mais, ils furent détrompez plûtôt. Après que les Equipages furent achevez, le Roi, qui vit qu'on alloit être deſabuſé s'il ne partoit, ne trouva point d'autre

d'autre moyen pour excuſer ſon Retardement, que de feindre d'être malade. Cette Feinte fit à peu près l'effet qu'il ſouhaittoit dans les Païs éloignés; mais, quelque ſoin qu'il prît pour la faire croire dans ſa Cour, & quelque Contrainte que ce Prince malheureux ſe fît, pour vivre d'une maniere qui confirmât l'Opinion qu'il vouloit donner, il ne put tromper ſa Femme & ſon Fils.

Dans cette Conjoncture, un jour que beaucoup de Gens, qui étoient chez la Reine, & qui avoient long-tems raiſonné ſur le Voyage du Roi en Flandres, furent ſortis, Dom Carlos, Dom Juan, & la Princeſſe d'Eboli, étant demeurez ſeuls avec elle, d'abord ils remarquérent enſemble, comme les Courtiſans ſe tourmentent ſouvent pour deviner les Cauſes & les Effets de ce qui ne ſera pas. Après s'être moqués de ceux qui parloient du Voyage, Dom Carlos vint inſenſiblement à ſe moquer du Voyage même, & de la Contrainte que le Roi ſe faiſoit pour contrefaire le malade. Il dit, que Charles-Quint avoit aſſez voyagé pour lui, & pour le Roi ſon Fils, & que le Roi ſe repoſeroit pour lui & pour ſon Pere. La Reine n'entendit pas ces Paroles, parce qu'elle fut obligée de parler en particulier à quelques Perſonnes, qui avoient à faire à elle. Cependant, Dom Juan & la Princeſſe d'Eboli s'entretenoient tout bas enſemble. Dom Carlos ſe mit en revant à faire un petit Livre avec du Papier blanc qu'il trouva dans une Caſſette, dans lequel il écrivit de ſa main ces paroles en groſſe lettre ſur la prémiere Feuille : *Les grands & admirables Voyages*

yages du Roi Dom Philippe. Il mit, dans chacune des autres pages du Livre, l'un des Titres qui ſuivent : *Le Voyage de Madrid à l'Eſcurial ; le Voyage de l'Eſcurial à Tolede, de Tolede à Madrid, de Madrid à Aranjuez, d'Aranjuez au Pardo, du Pardo à l'Eſcurial ;* &, de cette ſorte, il remplit tout le Livre des Voyages du Roi dans ſes Maiſons de Plaiſance, & dans les meilleures Villes d'Eſpagne (*). La Reine ne put s'empêcher de rire de cette Imagination du Prince, quelque dangereuſe qu'elle lui parût ; mais, comme elle liſoit ce Papier, on la vint avertir, qu'il venoit de prendre une grande Foibleſſe au Roi, & qu'il étoit fort mal. A cette Nouvelle, elle n'eût que le loiſir de recommander le Livre à Dom Carlos. Ce Prince, qui vouloit la ſuivre au plûtôt, ſe contenta de le jetter dans un petit Cabinet, dont il tira la porte après lui.

Il ne ſçavoit pas que la Princeſſe d'Eboli avoit de fauſſes Clefs de tout ce qui fermoit chez la Reine. Il fut à peine ſorti, qu'elle ſe ſaiſit de ſon Ecrit. Quand elle eût vu ce que c'étoit, ſa Joie fut extrême d'avoir entre les mains un Moyen ſi conſidérable de lui nuire auprès du Roi. La prémiere choſe à quoi elle ſongea, ce fut comment elle pourroit faire, pour garder ce Papier, ſans qu'on ſçût qu'elle l'auroit. Elle ne doutoit pas que la Reine n'en vît la conſéquence, & qu'elle ne le cherchât dès qu'elle ſeroit revenue. Pour cet effet, ſans perdre un moment, elle fit faire un petit Livre, tout ſemblable à celui

(*) Brantome, dans Philippe II.

lui de Dom Carlos, qui contenoit les mêmes choſes. Elle fit contrefaire parfaitement l'écriture de ce Prince, & elle mit ce faux Livre à la place du véritable, qu'elle donna à ſon Mari. La Reine ayant trouvé à ſon retour cet Ecrit contrefait, au même endroit que Dom Carlos lui avoit dit, elle eut ſi grande hâte de le brûler, qu'elle le jetta au feu, preſque ſans y rien lire, ne ſe défiant pas de cette Fourberie.

Cependant, la Feinte du Roi étoit changée en Vérité. Au retour de la Foibleſſe qui lui avoit pris, il ſe trouva avec une groſſe Fiévre, qui ſe régla après en tierce; mais, on ajoûta moins de foi à ſa Maladie depuis qu'elle fut véritable, qu'on n'en avoit ajouté pendant qu'elle n'étoit que feinte. Les Rebelles de Hollande, voyant que ce Bruit duroit ſi long-tems, ne doutérent plus que ce ne fût un trait de la Politique de ce Prince. Dans cette Opinion, ils pourſuivirent leurs Entrepriſes avec plus de chaleur qu'auparavant. Cette Nouvelle redoubla le Chagrin du Roi, & ſa Fiévre en même tems. Dom Carlos, voyant que les inſtances qu'il feroit pour être envoyé en Flandres, l'inquiéteroient encor davantage, il ne voulut point les renouveller; mais ſon Pere, qui ne le croyoit pas ſi diſcret, & qui le voyoit ſans ceſſe auprès de lui, prenoit ſon Aſſiduïté pour une Sollicitation muette.

Cette Aſſiduïté avoit d'autres raiſons. La Reine n'abandonnant point le Malade, Dom Carlos ne la pouvoit plus voir ailleurs; mais, comme ils vivoient en ſa préſence avec une grande circonſpection, & qu'ils n'ôſoient

quaſi

quaſi ſe parler, Dom Carlos ſouffroit beaucoup de cette Contrainte, & leurs intérêts en recevoient un préjudice conſidérable. Ils avoient bien des Avis à ſe donner, & des Meſures à prendre de concert, dans une Conjoncture ſi délicate. Il n'y avoit pas lieu d'eſpérer que le Roi guérit ſi-tôt, & les Médecins aſſûroient, que ſa Fiévre tireroit en longueur.

La Reine & Dom Carlos, jugeant qu'il y auroit trop de Danger à s'écrire, réſolurent de choiſir quelque Perſonne fidelle, à qui ils puſſent dire tout ce qu'ils auroient à ſe faire ſçavoir. Le Prince, qui croyoit ſon Oncle Dom Juan tout à eux, jetta les yeux ſur lui, pour l'honorer de cette Confidence; mais, il ſembloit à la Reine, qu'elle avoit vu pluſieurs fois, dans les yeux de cet Oncle, quelque choſe qui lui parloit d'Amour. Elle avoit auſſi remarqué, dans la Princeſſe d'Eboli, quelque Complaiſance pour ce même Dom Juan, qui montroit de l'Intelligence entre eux. Ces Conſidérations obligérent la Reine à faire changer de Deſſein à Dom Carlos; mais, elle ne lui en dit pas le Sujet. Ce Prince n'avoit pas ôſé lui propoſer le Marquis de Poſa ſon Favori, parce qu'elle ne le connoiſſoit pas ſi particuliérement que Dom Juan. Ce Favori étoit le plus accompli de tous les jeunes Seigneurs qui avoient été élevez Enfans d'Honneur auprès des Princes. Quoi qu'il eut beaucoup de Vivacité, c'étoit une de ces Ames naturellement réglées, également capables de Force & de Modération. Dom Carlos, qui avoit le Diſcernement excellent, avoit d'abord remarqué en lui un

Ca-

Caractere d'Eſprit ſi rare entre des jeunes Gens. Le Marquis n'étoit pas moins charmé de l'Ardeur que Dom Carlos témoignoit pour toutes les choſes grandes & honnêtes, & il s'étoit fait entre eux une forte Liaiſon, aſſez rare entre un Prince & un Courtiſan, puiſqu'elle n'étoit fondée que ſur une Admiration mutuelle. Comme il n'y a point de plus dangereux Perſonnage à faire dans une Cour, que celui de Favori de l'Héritier de la Couronne, le Marquis avoit prié Dom Carlos de faire le moins éclater qu'il pourroit la Confiance dont il vouloit l'honorer. Ainſi, quoi qu'ils vécuſſent dans une grande Union, il n'en paroiſſoit preſque autre choſe en public, ſi-non, que le Prince trouvoit ſa Converſation beaucoup plus agréable que celle des autres, & tout le monde trouvoit la même choſe. Ce Miſtere, qu'ils avoient fait de leur Amitié, rendoit ce Favori plus propre à ſatisfaire la Reine & Dom Carlos dans cette Occaſion. N'étant pas connu pour être auſſi dévoüé au Prince qu'il l'étoit, les Entretiens, qu'il auroit avec la Reine, en ſeroient beaucoup moins ſuſpects. Mais, comme elle ſçavoit que Dom Carlos étoit aiſé à tromper, elle voulut éxaminer elle-même le Marquis de Poſa, avant que de s'ouvrir à lui. Sous prétexte de quelque ordre qu'elle lui donna la prémiere fois qu'elle le rencontra chez le Roi, elle trouva moyen de l'engager dans une Converſation particuliere. Il lui parut ſi ſage, qu'elle en fut charmée. Il ne le fut pas moins de l'Eſprit de la Reine; & jamais ſa Modération naturelle ne lui ſervit

tant

tant. De la maniere que cette Princeſſe ſe donna à connoître à lui dans cet Entretien, ſoûtenu par l'éclat de ſa Beauté, & par les charmes de ſa Douceur, tout autre, qui n'auroit pas été ſi abſolument Maître de lui-même, en ſeroit devenu amoureux. Mais, quoi qu'il ne le devint pas, ils ne purent s'empêcher, dans la ſuite du Commerce qu'ils eurent enſemble, de prendre l'un pour l'autre toute l'Eſtime & l'Amitié, qu'ils méritoient tous deux.

Nous croyons toûjours qu'on devine nos Sentimens ſecrets; mais, nous ne craignons point qu'on nous ſoupçonne de ceux que nous n'avons pas. La Reine, qui ne ſongeoit qu'à cacher ceux que Dom Carlos avoit pour elle, & qui n'en avoit que de fort raiſonnables pour le Marquis de Poſa, ne prit pas autant de ſoin qu'elle devoit à les diſſimuler. Elle ne craignit point qu'on la ſoupçonnât d'en avoir de criminels pour ce Favori. Le Marquis, pour répondre à ces Bontez comme il devoit, étoit ſouvent engagé à témoigner plus d'Empreſſement pour elle, qu'il n'étoit à propos d'en faire voir. Comme ils avoient tous deux des Ennemis, ce Procédé fit bientôt de l'éclat; mais, comme ils ne croyoient point qu'il en dût faire, parce qu'ils ſe ſentoient innocens, ils ne le remarquérent quaſi pas.

Cependant, le Roi guérit, & la Reine devint groſſe. Il en eut d'abord une Joie extrême, ſoit dans l'Eſpérance d'avoir un autre Fils que Dom Carlos, ou que doutant encor de l'entier rétabliſſement de ſa Santé, cette Groſſeſſe lui en parût une marque aſſûrée.

Mais,

Mais, ſa Joie ne dura pas long-tems. Les Miniſtres, qui craignoient la Faveur ſecrette du Marquis de Poſa, firent enſorte que le Commerce de la Reine avec ce Marquis vint bien-tôt à la connoiſſance du Roi. Ce Prince ſoupçonneux eut d'abord l'Eſprit troublé de Jalouſie; &, ne trouvant pas ſon compte dans quelque ſupputation de tems qu'il s'aviſa de faire ſur l'état de la Groſſeſſe de ſa Femme, il ne hézita pas à croire le Marquis coupable d'un Crime (*), qui lui auroit attiré plus d'Envieux que toutes ſes Vertus. Cette Penſée fit un étrange ravage dans ſon Cœur. Toutes les Graces de l'Eſprit & du Corps, que la Nature avoit répandues ſi libéralement dans cet infortuné Favori, & qui auroient fléchi l'Ame la plus barbare, le rendirent d'autant plus odieux au Roi, que ce Prince ne conſidéra plus ces précieux Talens, que comme les Charmes criminels qui avoient ſéduit le Cœur de ſa Femme. Néanmoins, quelque dangereuſe que fût cette Diſpoſition de l'Eſprit du Roi, peut-être que la Raiſon lui ſeroit revenue, ſans une choſe qui arriva dans ce même tems, & qui lui fit croire tout-à-fait ce qu'il ne faiſoit que ſoupçonner.

Entre les Réjoüiſſances qu'on fit pour ſa Guériſon, il y eut un Tournoi magnifique, où chaque Cavalier fut obligé de ſe déclarer pour quelque Dame de la Cour, & de porter ſes Couleurs la veille de cette Fête. Le Marquis de Poſa s'étant trouvé chez la Reine où il y avoit grand monde, elle ſe fit nommer

(*) Mayerne Turquet, dans ſon Hiſtoire d'Eſpagne.

mer par lui toutes les Dames qui avoient des Cavaliers. Le Prince & Dom Juan étoient les ſeuls qui pouvoient ſe déclarer pour être le ſien. Comme ils ne l'avoient pas fait, craignant peut-être de découvrir quelque choſe de ce qu'ils avoient dans l'Ame, il ſe trouva quand on eut tout dit, que la Reine ſeule n'avoit perſonne qui courût pour elle. Elle le remarqua elle-même, & s'en plaignant par maniere de jeu, le Marquis, qui étoit en poſſeſſion de plaiſanter auprès d'elle, lui dit avec un ſérieux admirable, qu'il falloit qu'elle s'en prît à la Nature, & que ſi elle étoit belle comme les autres, elle auroit trouvé quelque Cavalier, comme elles en avoient trouvé. Toute la Compagnie applaudit à cette Raillerie; & la Reine reprit auſſi ſérieuſement que lui, que pour le punir de ſon Inſolence, elle lui commandoit d'être ſon Cavalier, afin qu'il eût la honte de ſervir la moins belle de la Troupe (*).

Cette Galanterie avoit été publique, & tout ce qu'il y avoit de Gens de la prémiere Qualité en furent témoins. Cependant, le Roi ne put s'ôter de l'Eſprit, qu'il n'y eût du Miſtere, & que cette Converſation n'eût été un Artifice de la Reine, pour donner un moyen à ſon Amant de ſe déclarer impunément pour elle. Toutesfois, il ne s'affermit pas d'abord dans cette Opinion; mais, le lendemain, quand il vit entrer en lice le Marquis, portant pour Deviſe, ſur ſon Ecu, un Soleil dans ſa plus haute élévation, avec ces Mots, *Rien ne me peut voir ſans brûler*, ce Prin-

(*) Mezerai, dans ſa grande Hiſtoire.

Prince acheva de ſe confirmer dans la funeſte Penſée dont il étoit occupé. Le malheureux Cavalier remporta le Prix des prémieres Courſes. Quoique cela lui fût ordinaire, le Roi prit cette fois ſon Adreſſe pour un effet de ſon Amour; & cette Imagination le toucha ſi vivement, qu'il ne put laiſſer achever les Joûtes. Il feignit de ſe trouver mal, pour avoir prétexte de les interrompre, & pour empêcher qu'on ne connût la Fureur, où cet innocent Spectacle l'avoit mis.

D'abord, il réſolut de faire mourir le Marquis de Poſa, en telle ſorte, que ni lui, ni la Reine, ne puſſent en ignorer le Sujet. Mais Rui Gomez, à qui il s'en ouvrit, lui fit remarquer les conſéquences d'un éclat de cette nature. Il lui aprit l'étroite Liaiſon de Dom Carlos avec ce Marquis; & il lui fit comprendre, qu'il n'y avoit rien, qu'on ne dût craindre du Reſſentiment du Prince, pour la Perte d'une Perſonne ſi chere, s'il en connoiſſoit les Auteurs. Ces Réfléxions firent changer de Deſſein au Roi: il ſe contenta qu'on fît poignarder le Marquis, quelque tems après, la nuit, dans les Rues, quand il ſe retireroit de la Cour. Pour éloigner tout-à-fait le ſoupçon de la vérité, quand les Aſſaſſins le virent mort, il firent ſemblant, en préſence de ſes Gens, de l'avoir pris pour un autre.

La Reine reſſentit autant qu'elle devoit la Perte d'un ſi parfait Ami, & elle en vit d'abord toutes les ſuites. Pour Dom Carlos, il n'en reconnut pas d'abord la véritable Cauſe: mais depuis, il conſidéra le peu d'apparence qu'il y avoit, qu'on eût pris pour un au-

autre un Homme auſſi connu que le Mort. Il voyoit, d'ailleurs, qu'il n'y avoit que ſon Pere ſeul d'aſſez hardi pour un ſemblable Coup. Ainſi, il ne héſita pas, non plus que la Reine, à deviner qui en étoit l'Auteur. Cependant, ils ne ſe défiérent point, ni l'un, ni l'autre, que ce fût du Marquis que le Roi eût été jaloux; &, s'imaginant bien plûtôt ce qui devoit être, que ce qui étoit en effet, ils crurent que ce Favori avoit été tué comme Confident, & qu'ils étoient découverts. Dans cette Opinion, & conſidérant la grandeur de la Paſſion du Roi pour ſa Femme, ſon Averſion pour le Prince, & ſon Inclination naturelle à répandre le Sang, ils ſe jugérent perdus. Ils crurent, que le Roi étant bien aſſûré, qu'ils ne pouvoient échapper à ſa Vengeance, il avoit voulu la commencer par cet Aſſaſſinat, afin de la leur faire ſentir plus long-tems.

Il n'y a rien de ſi ſecret dans les Cours, qui ne ſoit ſçû par quelques Gens, dont on ne ſe défie point. Dom Carlos, ſe mettant un jour à table environ ce tems, trouva un Papier ſous ſon aſſiette, qui contenoit ces Paroles : *Il eſt des Conſeils très juſtes, qui ne ſe donnent point ; mais, on ne ſort des Affaires déſeſperées, que par des Réſolutions extraordinaires. Ceux, en qui le Ciel a mis des Qualitez qui doivent rendre beaucoup d'autres heureux, ont une Obligation d'accomplir leur Deſtinée, qui prévaut ſur toutes les autres Obligations. Les Ames généreuſes ne périſſent, que faute d'avoir aſſez mauvaiſe Opinion des Méchans. La Patience, qui abandonne les jours de l'Homme-de-Bien à la Violence de ſes Ennemis, eſt Foibleſſe, Baſſeſſe de Cœur, Crime,*

&

& non pas Vertu. L'Humanité, pour qui n'en a point, eſt la plus dangereuſe eſpece de Folie.

Cependant, le Prince réſolut d'eſſayer une Voie innocente, avant que de recourir aux dernieres Extrémitez. Ce fut de renouveller vivement les inſtances qu'il avoit faites pour être envoyé en Flandres, où l'état des Affaires demandoient un Remede plus promt & plus preſſant que jamais. Il le fit en des termes qui faiſoient comprendre, qu'il le vouloit, & qu'il n'y avoit pas de ſûreté à le refuſer. Il jugea à propos de s'expliquer de cette maniere abſolue. Il crut, que s'il étoit découvert, il n'avoit rien à ménager; que s'il ne l'étoit pas, il ſe pourroit faire que le Roi, ſollicité par ſa Jalouſie, & effrayé de ce Procédé impérieux, accorderoit tout pour l'éloigner. Ce Pere malheureux, dont l'Eſprit étoit plus libre pour voir les ſuites de ſes Projets, étoit retombé dans ſa Timidité ordinaire & naturelle. Il voyoit auſſi, qu'il faloit néceſſairement envoyer une Armée en Flandres; & il craignoit d'irriter le Reſſentiment de Dom Carlos, encor tout récent pour la Mort de ſon Ami, s'il lui refuſoit le Commandement de cette Armée, qu'il demandoit avec tant de hauteur.

Rui Gomez, qui avoit trouvé le Roi ſi ferme dans l'Affaire du Marquis, fut bien étonné de le voir ſi irréſolu dans une Occaſion beaucoup plus importante. L'intérêt, que ce Miniſtre avoit au Salut de ſon Maître, lui fit regarder avec effroi la Foibleſſe de ce Prince, qui alloit mettre les Armes à la main de ſon Fils, pour en être égorgé le pré-

mier

mier. Comme il n'eſt point de ſi bonne Raiſon que la Crainte, pour obliger les Eſprits les plus incertains à ſe déterminer, le Roi étoit prêt à ſe réſoudre en faveur de Dom Carlos. Rui Gomez, qui le voyoit bien, ne ſçavoit comment l'empêcher. Mais, comme il avoit l'Eſprit fort préſent, tout d'un coup il s'alla aviſer de ce Livre des Voyages du Roi, que ſa Femme avoit trouvé chez la Reine écrit de la main de Dom Carlos, & qu'il avoit toujours regardé depuis comme une Bagatelle, qui pouvoit produire quelque grand Effet, ſi elle étoit employée bien à propos. Il jugea qu'il en avoit trouvé l'Occaſion. Il dit au Roi, qu'il croyoit être obligé de lui apprendre une petite choſe, qu'il n'avoit pas cru juſqu'alors digne de lui être raportée ; mais qui, dans la Conjoncture préſente, lui feroit beaucoup mieux connoître le Génie & les Sentimens de ſon Fils. Le Roi, à qui cette Affaire parut de plus grande conſéquence, que Rui Gomez ne faiſoit ſemblant de la croire, voulut éxaminer lui-même le Livre; &, ayant reconnu l'écriture de ſon Fils, il entra dans une Reverie profonde, où ce Miniſtre jugea à propos de le laiſſer.

Après qu'il fut revenu du prémier Trouble d'Eſprit, où une Raillerie ſi ſanglante, faite par des Perſonnes ſi cheres, le jetta d'abord, ſes anciens Soupçons de l'Amour de Dom Carlos pour la Reine ſe réveillérent dans ſon Ame, avec plus de violence que jamais. Il ne put comprendre, qu'une Femme & un Fils ſe divertiſſent enſemble de cette ſorte, aux dépens d'un Pere & d'un Mari qui étoit leur Roi, ſans qu'ils vêcuſſent auſſi dans les

Fa-

Familiaritez les plus criminelles. Mais, le Marquis de Poſa lui revenant auſſi-tôt dans l'Eſprit, il ne pouvoit croire que la Reine fût amoureuſe de tous deux; ſur-tout, Dom Carlos & ce Marquis étant auſſi unis qu'ils étoient : & il conclut, qu'il falloit néceſſairement que l'un fût l'Amant, & l'autre le Confident. Quelque Effort d'Eſprit qu'il çût faire, il ne put jamais déterminer en lui même, lequel étoit l'Amant; mais, qui que ce fût des deux, il trouvoit que la Mort du Marquis n'étoit toûjours que trop juſte, & que Dom Carlos étoit également coupable. Quoi qu'il en fût, il ne vouloit point autoriſer les Railleries que ſon Fils faiſoit de ſa Maniere de Vie, en lui donnant le moyen d'en mener une ſi différente en Flandres. Si ce Prince, n'ayant encor rien fait, avoit l'Audace de traiter ſon Pere avec tant de Mépris, que n'ôſeroit-il point, ſi la Fortune favoriſoit ſon Ambition? Le Roi lui fit dire, que dans le Deſordre effroyable où étoit la Flandre, il ne croyoit pas pouvoir l'y envoyer, ſans expoſer ſes jours à des Dangers inévitables : mais, que le Duc d'Albe partiroit avec une puiſſante Armée, dans peu de tems, & que dès que cette Armée auroit rendu ſon Parti le plus fort, il ſeroit libre de faire ce qu'il ſouhaiteroit.

Ce Refus acheva de confirmer le Prince dans l'Opinion qu'il avoit, que ſa Perte étoit réſolue. Il ſe rendit aux Inſtances, que les Rebelles de Hollande lui faiſoient depuis long-tems, par le Comte d'Egmont & les Députez, de s'aller mettre à leur tête. Ils lui promettoient, que s'il vouloit leur accorder

peu de choſes fort raiſonnables, ils lui obéïroient avec plus de Fidélité, que les Catholiques n'obéïſſoient au Roi. Dom Carlos ne doutoit pas, que s'il étoit une fois Maître des Révoltez, le Roi ne lui abandonnât le reſte de la Flandre; quand ce ne ſeroit, que pour l'empêcher de s'en emparer de force, comme il lui ſeroit aiſé. Le Marquis de Bergh, & Montigni, eurent pluſieurs Conférences avec lui ſur ce Projet : ils prirent enſemble des meſures ſi juſtes & ſi ſolides, qu'elles ne pouvoient manquer de réüſſir, pourvû que le Prince ſe conſervât dans la liberté de pouvoir agir; & c'eſt à quoi il l'exhortérent principalement.

S'il les en eût crû, il ſeroit parti dès lors. Mais Dom Carlos jugea, qu'il y auroit de la Témérité à ſe déclarer de cette ſorte, avant que d'avoir établi les Correſpondances qui lui étoient néceſſaires. Il promit, qu'en attendant, il prendroit de ſi puiſſantes Précautions pour la ſûreté de ſa Perſonne, qu'il en pourroit rendre bon compte. Outre un Coffre rempli d'Armes-à-Feu, qu'il fît mettre dans la ruëlle de ſon Lit, il ſe fit faire de petits Piſtolets, d'invention nouvelle, pour porter toûjours ſur lui, ſans qu'on les pût voir; &, pour empêcher qu'on ne le ſurprît en dormant, il commanda à un fameux Ouvrier François, qui travailloit à l'Eſcurial, de lui faire une ſorte de Serrure pour ſa Chambre, qui ne ſe pouvoit ouvrir que par dedans : & il mettoit toutes les nuits ſous ſon chevet deux Epées & deux Piſtolets (*).

Pen-

(*) Mr. de Thou.

Pendant que ce malheureux Prince hâtoit peut-être ſa Perte par la ſeule Opinion d'être perdu, ſes Ennemis n'oublioient rien pour lui ôter toutes les voies de ſe remettre bien avec ſon Pere. Le Roi n'avoit point encor vû la Reine en particulier depuis la Mort du Marquis de Poſa. Ils craignirent, qu'ils n'euſſent travaillé en vain, s'il la revoyoit, & qu'elle n'ôtât aiſément de ſon Cœur tout ce qu'ils y avoient mis. Quoi qu'il ſe pût faire, que ce qu'ils craignoient n'arriveroit pas, il pouvoit arriver; &, de la conſéquence que la choſe étoit pour eux, ils ne devoient rien laiſſer au Hazard. Pour ôter à cette Princeſſe l'occaſion de défaire, dans une nuit, ce qui leur avoit coûté tant de ſoins & de tems, ils s'aviſérent d'un Moyen qui paroîtroit ridicule, s'ils n'avoit pas réüſſi.

Au Voyage que la Cour de France fit le long de la Loire, du tems de François II, il courut un Bruit, qu'on cherchoit de petits Enfans, pour baigner dans leur Sang ce jeune Roi, qu'on feignoit être atteint du Mal qui ſe guérit par cet étrange Remede (*). Il y eut même des Gens, qui devançoient la Cour de quelques journées, & qui éxaminoient ſoigneuſement les Enfans dans les lieux où elle devoit paſſer, pour remarquer ceux qu'ils trouvoient propres à l'uſage que les Médecins en devoient faire. Ces Inconnus répandirent une Epouvante ſi générale ſur leur route, que tout le monde ne ſongea plus qu'à cacher ce qu'ils faiſoient

(*) Mayerne Turquet. Hiſtoire de la Planche. Mémoires de la Place. MM. de Mezerai, & le Laboureur. Diogenes, &c.

ſemblant de chercher. La Reine Mere, ayant découvert l'origine de cet horrible Attentat, en fit prendre quelques-uns. Ils découvrirent à la Mort par qui ils avoient été apoſtez ; mais ceux, qui reçûrent leur Confeſſion, ne jugérent pas qu'il y eût ſûreté pour eux à la divulguer. Si les Infirmitez continuelles du Roi firent recevoir ſi facilement parmi le Peuple une Calomnie ſi extravagante, on jugera aiſément de l'Effet qu'elle produiſit dans les Païs éloignés, où ces ſortes de Nouvelles ont toûjours plus de force que dans les Lieux où elles ſe font. Le Roi d'Eſpagne en témoigna de l'Inquiétude. Il craignit que ſa Femme n'eût quelque diſpoſition ſecrete à ce même Mal, qui eſt ſouvent une Maladie de Famille. La petite Vérole, qu'elle eut depuis, fut accompagnée de quelques Accidens équivoques qui avoient du rapport avec cette Infirmité. On réſolut de faire croire au Roi, qu'elle en avoit de beaucoup plus dangereux, à cette derniere Groſſeſſe. Comme il avoit l'Eſprit fort foible ſur ce qui regardoit ſa Santé, on crut, que ſi on appuyoit ce raport par quelque témoignage qui ne fût pas ſuſpect, ce ſeroit aſſez pour l'empêcher de revoir jamais ſa Femme en particulier. La Princeſſe d'Eboli lui devoit donner le prémier Avis; elle y étoit obligée par la Fidélité qu'elle lui avoit promiſe, dans l'Emploi qu'elle avoit près de la Reine : & cette même Françoiſe, pour qui Dom Juan avoit témoigné autrefois quelque Inclination, devoit confirmer ce que la Princeſſe auroit dit. Cette Fille étoit un de ces Eſprits brouillons, nez pour l'Intrigue; & elle ne ſe pou-

pouvoit conſoler de ce que toute ſa Faveur auprès de ſa Maîtreſſe ne lui attiroit aucune Confidence importante. La Princeſſe d'Eboli commanda à Dom Juan de faire l'Amoureux une ſeconde fois, pour gagner tout-à-fait à eux cette dangereuſe Perſonne. Ce Prince, qui trouvoit quelque Douceur à troubler le Bonheur du Roi, obéït avec chaleur; mais cette Fille, rebutée par le Refroidiſſement qu'il avoit eu pour elle, ne vouloit point le croire, s'il ne lui donnoit des Aſſûrances extraordinaires. Dom Juan, preſſé de conclure, ne hézita pas à lui faire une Promeſſe de Mariage, à condition qu'elle diroit au Roi tout ce qu'on voudroit. La choſe réüſſit beaucoup plus aiſément qu'on n'avoit eſpéré. Le Roi, dont l'Amour étoit déjà changé en Indignation, par les choſes qui s'étoient paſſées, donna aveuglement dans le Piége qu'on lui tendoit. Le Duc d'Albe, qui avoit différé ſon Voyage, pour attendre le ſuccès de cet Artifice, partit pour Flandres le jour d'après. Il prit congé de Dom Carlos, en des termes conformes à la Réponſe, que le Roi avoit faite aux dernieres Inſtances de ce Prince; & Dom Carlos traita ce Duc fort mal, de peur qu'on ne ſoupçonnât ſes Deſſeins, s'il eût paru tranquile dans une Occaſion, qui le devoit toucher ſi ſenſiblement.

Cependant, ce Prince recevoit de tous côtez les meilleures Nouvelles qu'il pouvoit ſouhaiter. Le Prince d'Orange, & l'Amiral de Chatillon, avec qui il devoit conſulter tout ce qu'il avoit à faire, l'encourageoient, & le preſſoient par leurs Lettres : ſoit pour

le ſervir, ſoit pour le perdre. Les Révoltez des Païs-Bas, ſe confians en ſa Généroſité, ne lui démandoient aucunes Conditions. Mais, ce qui acheva de le réſoudre, ce fut l'aſſûrance d'une Flotte conſidérable, que le Grand Seigneur devoit envoyer ſur la Côte de Flandres, pour favoriſer tous *ſes Deſſeins*. Comme ſa principale Eſpérance *étoit fondée* ſur ce ſecours, il eſt néceſſaire de reprendre cette Négociation de plus haut.

Du tems que la Reine Marie étoit Gouvernante des Païs-Bas, pour l'Empereur ſon Frere, un Juif Portugais de naiſſance, nommé Juan Miquez, dont elle faiſoit une Eſtime particuliere, enleva dans ſa Cour une Fille de la prémiére Qualité, & d'une Beauté extraordinaire. Le Roi d'Eſpagne, qui portégeoit les Parens de cette belle Perſonne, ayant fait chaſſer le Raviſſeur de tous les Etats de la Chrétienté où il chercha un Azyle, il ſe retira à Conſtantinople, & de là dans la Caramanie, auprès de Selim, Fils ainé du Grand Soliman (*). Ce jeune Prince, confiné dans ce Païs par ſon Pere, ſelon la coûtume de leur Maiſon, n'avoit autre ſoin, que de ſe deſennuier, dans l'attente de l'Empire, parmi les Plaiſirs. Miquez, entre autres talens, poſſédoit l'Art de les diverſifier en cent manieres, dont chacune avoit quelque charme nouveau & particulier. Il ſçavoit leur rendre cette douce pointe, qui les fait ſentir, & qui s'émouſſe ſi aiſément : &, ayant cultivé par un long & curieux Exercice le Génie qu'il avoit pour cette Science, il l'avoit por-

(*) Mr. de Thou, Strada, &c.

portée à une perfection bien au delà de l'Imagination du Vulgaire. Enflé de ces rares Connoiſſances, il ne douta pas, qu'il ne tint bien-tôt le prémier rang dans les bonnes Graces d'un Prince comme Selim, qui connoiſſoit parfaitement le prix de la Volupté. Cet Homme ſçavoit, que les Services les plus éclatans ne ſont pas toûjours les plus ſenſibles pour les Souverains. Il ſemble que ceux qu'on leur rend en public ſoient aſſez récompenſez par la Gloire qui les ſuit; mais, eux ſeuls peuvent reconnoître ceux qui ne ſont connus que d'eux. Le Succès paſſa l'Eſpérance de Miquez : & Soliman étant mort dans cette Conjoncture, le Juif ſe trouva, par ces glorieuſes voyes, Favori déclaré du plus grand Prince de la Terre. Ce haut dégré de Pouvoir lui donna bien-tôt l'Occaſion de ſatisfaire le Deſir de Vengeance, que la Perſécution qu'il avoit ſoufferte avoit gravé dans ſon Cœur contre le Roi d'Eſpagne. Un jour, comme il étoit en débauche avec le Sultan, ce Prince ayant admiré l'excellence du Vin de Chypre, le Juif s'aviſa de ſe mocquer de la paſſion qu'il témoignoit pour une Liqueur, qui croiſſoit hors de ſon Empire. Il lui dit, qu'il devoit l'épargner plus qu'il ne faiſoit, puis qu'il l'achetoit. Selim, touché de cette Raillerie, jura de prendre Chypre dès cette même année; & il ajoûta, en frapant de la main ſur l'épaule du Juif, que puiſque Miquez n'aimoit pas moins que lui ce Vin merveilleux, il le déclaroit dès lors Roi de cette Ile, & que ce n'étoit qu'une partie de ſa Reconnoiſſance. Dans le tems que tout ſe diſpoſoit pour cette Entrepriſe,

les Mores de Grenade préparoient ce fameux Soulévement, qui éclata bien-tôt après. Ils députérent à la Porte, pour y demander de l'Appui. Miquez, préférant le plaiſir de ſe venger à celui de ſe faire Roi, entreprit leur Affaire, avec tant de chaleur, qu'il fit réſoudre d'envoyer à leur ſecours le redoutable Armement qu'on équipoit pour la Conquête du Roiaume qui lui étoit deſtiné. Il avoit conſervé de grandes Liaiſons en Flandres, & il donna auſſi-tôt avis au Conſiſtoire d'Anvers, de cette importante Diverſion. Ce Conſiſtoire, qui étoit le principal Conſeil des Rebelles, ayant reçû en même tems les Nouvelles de l'Engagement de Dom Carlos en leur faveur, en fit part à Miquez. Pour témoigner plus de confiance au Prince, on lui envoya les Dépêches & le Chiffre du Juif, afin qu'il pût négocier lui même à Conſtantinople, s'il le jugeoit à propos pour l'Intérêt commun. Dom Carlos ſouhaita, pour plus grande ſûreté, que cette Flotte, qui devoit aborder aux Côtes de Grenade, abordât à celles de Flandres. Il écrivit à la Porte, & Miquez répondit, que le Baſſa de la Mer avoit un ordre ſecret de faire tout ce que le Prince commanderoit : ſoit que la choſe fût vraie, ou qu'on voulût ſeulement la faire croire, pour engager Dom Carlos à quelque prix que ce fût.

Environ ce tems, comme il joüoit un ſoir chez la Reine contre ſon Oncle, ils eurent enſemble quelque Différent, où Dom Juan, qui étoit chagrin de perdre, s'emporta contre le Prince, au delà des bornes de la Liberté que le Jeu pouvoit *lui donner* avec le

Fils

Fils de ſon Roi. Dom Carlos, qui ſe connoiſſoit, lui répondit en peu de mots, avec aſſez de modération, mais pourtant en des termes, qui ſembloient lui reprocher le Défaut de ſa Naiſſance, pour le faire ſouvenir de ſon Devoir. Dom Juan, frappé par un endroit ſi ſenſible, en fut outré, juſqu'au point de répondre au Prince, qu'il étoit vrai qu'il étoit Bâtard; mais, que ce qui l'en conſoloit, c'étoit qu'il avoit un meilleur Pere que lui (*). Cette Parole épuiſa la Patience de Dom Carlos. Il traita ſi mal ſon Oncle, qu'il courut un Bruit le lendemain, qu'il lui avoit donné un Soufflet. La Reine, & la Princeſſe d'Eboli, qui étoient préſentes, eurent bien de la peine à les empêcher d'en venir aux mains; la Reine, ſur-tout, à qui toute choſe faiſoit frayeur dans cette Conjoncture: &, comme ſi elle eût eu quelque preſſentiment des ſuites de ce Différent, elle employa toute ſon Autorité pour les obliger de ſe raccommoder ſur le champ; mais, ce ne fut pas avec une égale Sincérité des deux côtez.

Le Roi, pour être inſtruit fidellement de ce qui ſe paſſoit chez la Reine, avoit lié un Commerce étroit avec la Princeſſe d'Eboli. Cette Femme avoit obligé Dom Juan à obſerver les Actions du Prince plus ſoigneuſement qu'à l'ordinaire, depuis la Mort du Marquis de Poſa. Il étoit aiſé à Dom Juan de s'aquitter de cette Commiſſion. Le Prince, qui le croyoit ſon meilleur Ami, lui avoit dit quelque choſe de ſon Deſſein en ter-

(*) Brantome, dans Philippe II.

mes généraux. Quoi que Dom Juan n'eût rien oublié pour en ſçavoir le particulier, il n'en avoit pu rien aprendre encor; mais, depuis leur Démélé, le Deſir de ſe venger le rendit ſi clair-voyant, que quelque ſoin que Dom Carlos eût pris de ſe fournir d'Armes en ſecret, Dom Juan le découvrit à la fin, à force d'adreſſe, & d'argent (*).

Le Roi jugea bien que le Prince ne prenoit pas ces Précautions, pour les prendre toûjours. Il comprit auſſi-tôt, que ſon Fils avoit deſſein de s'enfuir, ou de lui faire quelque Violence. Il ne ſçavoit lequel croire des deux, lors que Dom Raimond de Taxis, Général des Poſtes, le vint avertir, qu'un François de chez la Reine avoit demandé fort ſécrétement trois Chevaux, pour être prêts à partir à l'entrée de la nuit. Cet Avis tira le Roi du Doute où il étoit, en le jettant dans un plus grand, s'il ſe contenteroit de faire obſerver le Prince, en ſorte qu'il ne pût s'échaper, où s'il devoit tout d'un coup le faire arrêter? Mais, Perez lui apportant en même tems la Nouvelle du Soulévement des Mores, qu'il venoit de recevoir : & le Roi, effrayé de tant de mauvaiſes Conjonctures, réſolut de s'aſſûrer de la Perſonne de ſon Fils.

Il étoit vrai, que le Départ du Prince étoit réſolu pour cette Nuit. Il avoit reçu peu de jours auparavant des Nouvelles de Flandres, qui ne lui permettoient plus de différer. Les Comtes d'Egmont & de Horn, ſe confiant ſur l'innocence de leurs Intentions dans leurs Dé-

(*) Hiſtoria de D. Juan d'Auſtria.

Déportemens paſſez, & ſur le mérite de leurs Services, s'étoient livrez eux-mêmes entre les mains du Duc d'Albe, qui les avoit fait arrêter, & quelque tems après leur fit trancher la Tête. Une Perfidie ſi manifeſte avoit jetté les Rebelles dans le Deſeſpoir; & leurs Chefs, voyant qu'il n'y avoit plus de Salut pour eux que dans les Armes, firent aiſément comprendre à Dom Carlos, en lui mandant ces choſes, que bien-tôt il ne ſeroit plus tems de les ſecourir. Il écrivit auſſitôt à Dom Garcie Alvarez Oſorio, qui devoit être le Compaguon de ſa Fuite, de ſe rendre inceſſamment auprès de lui. Le Prince l'avoit envoyé à Seville, pour y recevoir une Somme conſidérable; mais, n'ayant pas le tems de faire les diligences néceſſaires, il n'apporta que cent cinquante mille écus (*). Comme Dom Carlos ſe retiroit de chez la Reine, Rui Gomez le joignit, pour lui rendre compte, de la part du Roi, de la Nouvelle qu'on avoit reçue de Grenade. Ce Miniſtre l'entretint ſi tard, que le Prince voyant qu'il ne lui reſtoit pas aſſez de nuit pour s'éloigner autant qu'il vouloit, avant qu'on pût découvrir ſa Fuite, il crut devoir la remettre au lendemain. Rui Gomez ſe retira après l'avoir vû coucher; mais, comme il ignoroit ce changement de Réſolution, il mit des Hommes fidelles & réſolus à toutes les Avenues de l'Appartement du Prince (†).

Il importoit pour la Juſtification du Roi,

(*) Cabrera, Hiſt. de Philippe II, & de Dom Juan.

(†) Mr. de Thou, Mayerne, &c.

que Dom Carlos fût pris voulant s'enfuir ; mais, quand on eut attendu deux ou trois heures, ſans qu'il ſe mît en devoir de ſortir, le Roi réſolut de paſſer outre : il ne jugea pas qu'il dût riſquer toutes choſes, pour une Formalité. Dom Juan avoit remarqué la maniere dont la Chambre ſe fermoit. Pendant que Dom Carlos étoit encor chez la Reine, le Roi avoit commandé à l'Ouvrier de cette Serrure extraordinaire, de trouver le moyen d'embaraſſer le Reſſort, en ſorte que la Porte ne ſe fermât plus ſi bien, qu'on ne pût l'ouvrir par dehors. Quoi que cet Ouvrier ſçût faire, ce Reſſort fit beaucoup de bruit en ouvrant ; mais, le Comte de Lerme, que le Roi fit entrer le prémier, trouva le malheureux Prince dormant ſi profondément, qu'il put même ôter les Epées & les Piſtolets qui étoient ſous ſon chevet, ſans l'éveiller. Enſuite, ce Comte s'alla aſſeoir ſur un Coffre, qui étoit à la ruëlle du Lit, & dans lequel Dom Juan croyoit que les Armes-à-Feu devoient être. Alors le Roi, jugeant par le ſilence du Comte de Lerme, qu'il avoit fait ce qu'il devoit faire, entra lui-même dans la Chambre, précédé de Rui Gomez, du Duc de Feria, du Grand Commandeur, & de Dom Diegue de Cordoue, tous armez d'Epées, & de Piſtolets. Le Prince, ayant été éveillé avec peine par Rui Gomez, auſſitôt qu'il eut ouvert les yeux, il s'écria qu'il étoit mort. Le Roi lui dit, que tout ce qu'on en faiſoit étoit pour ſon Bien. Mais Dom Carlos, voyant qu'il ſe ſaiſiſſoit d'une Caſſette pleine de Papiers, qui étoit ſous ſon Lit, il entra dans un Deſeſpoir ſi furieux, qu'il

qu'il s'alla jetter tout nud qu'il étoit dans un grand Braſier de Feu, que le Froid extrême qu'il faiſoit avoit obligé ſes Gens à laiſſer allumé dans la Cheminée. Il fallut l'en tirer de force; & il parut inconſolable, de n'avoir pas eu le tems de s'y étouffer. On démeubla d'abord ſa Chambre; &, au lieu de tant de choſes magnifiques qu'on en ôta, on y mit pour tout meuble un méchant matelas à terre. Aucun de ſes Officiers ne parut depuis en ſa préſence. Il fut toûjours gardé à vue. On lui fit prendre un Habit de Deuil. Il ne fut plus ſervi que par des Hommes vêtus de même, & qui lui étoient inconnus. Ce malheureux Héritier de tant de Couronnes ne vit plus rien autour de lui, qui ne préſentât à ſes yeux l'image de la Mort.

Cependant, le Roi voyoit les Deſſeins & les Intelligences de ſon Fils, par les Papiers dont il s'étoit ſaiſi. Il fut épouvanté du Danger qu'il avoit couru; mais, il fut encor plus touché, lors qu'entre pluſieurs Lettres de l'écriture de la Reine, il en trouva une qui lui parut la plus emportée & la plus amoureuſe du monde (*). C'étoit celle que le Marquis de Poſa avoit portée à Alcala, & que Dom Carlos n'avoit jamais voulu rendre. Comme la Reine l'avoit écrite dans le prémier tranſport de ſa Douleur pour l'Accident mortel de ce Prince, elle n'avoit pas cru que tout ce qu'elle pouvoit mander à un Homme, dont la Vie étoit deſeſpérée, tirât

(*) Mathieu, Hiſt. de France. Mr. de Thou. Mayerne, Hiſt. d'Eſpagne. Dupleix, Hiſt. de France, &c.

à aucune conſéquence, & pût produire d'autre effet, que de le faire mourir plus content. Ainſi, elle s'étoit abandonnée à toute ſa Tendreſſe en l'écrivant; & elle y avoit exprimé les plus chers & les plus ſecrets Sentimens de ſon Cœur, avec toute la Violence qu'une Occaſion ſi funeſte pouvoit inſpirer. C'étoit toutesfois ſans aucun Emportement qui pût intéreſſer ſon Honneur, ou ſeulement offenſer ſon Devoir; mais, le Roi en tira des Conſéquences bien differentes. La Fureur, qu'il en conçût, fut d'abord accompagnée d'une Douleur ſi vive, qu'elle lui auroit peut-être ôté la Vie, ſi le Deſir de ſe venger, ſi naturel dans ces occaſions, ne la lui avoit conſervée. Mais, faiſant auſſi-tôt réfléxion, qu'il étoit Maître de ceux qui l'avoient offenſé ſi cruellement, cette agréable Penſée fit ſuccéder une Joie barbare à la Rage qu'il avoit dans l'Ame, & elle changea ſon cuiſant Deſeſpoir en une Tranquilité pleine d'Horreur.

Ce même jour, Montigni fut arrêté, pour laiſſer quelque tems après ſa Tête ſur un Echafaut; & le Marquis de Bergh, en faveur de Rui Gomez ſon ancien Ami, eut permiſſion de s'empoiſonner. La Liaiſon de ces deux Seigneurs avec Dom Carlos étoit connue de tout le monde. Ils étoient, auſſibien que lui, Ennemis déclarez du Cardinal Spinoſa, Inquiſiteur Général; & c'étoit aſſez de cette Inimitié en Eſpagne, pour être ſuſpect ſur la Religion. Ils accuſoient ce Prélat, d'être l'Auteur de tous les Conſeils violens, que le Roi avoit pris contre leur Patrie. Le Cardinal les accuſoit eux-mêmes, d'avoir

d'avoir fait venir de France pluſieurs Balots de Catéchismes de Calvin, à la faveur d'un Paſſe-Port de Dom Carlos. On n'avoit pas encor oublié les Emportemens de ce Prince contre les Inquiſiteurs, ſur le Teſtament de Charles-Quint. Toutes ces choſes diſpoſoient extrémement l'Eſprit des Peuples à croire l'innocent Prince engagé dans les nouvelles Opinions, dont il n'avoit jamais ouï parler. Le Roi voyoit bien, qu'il n'y avoit que la Religion, qui pût faire ſouffrir une Action auſſi étrange, que celle qu'il avoit faite. Il ne douta pas qu'avec ces favorables Diſpoſitions, & les Preuves qu'il avoit des Intelligences de ſon Fils, il ne pût, s'il vouloit, le ſacrifier impunément à ſa Vengeance. Dans cette Confiance, il mit entre les mains du Cardinal Spinoſa tous les Originaux qu'il avoit trouvez chez Dom Carlos, excepté les Lettres de la Reine : il établit les Inquiſiteurs Juges ſouverains entre ſon Fils & lui; & il proteſta d'en paſſer par leur Avis. Il ſçavoit que la Colere de ces ſortes de Gens ne meurt pas, & qu'il trouveroit leur Reſſentiment contre le Prince auſſi violent après pluſieurs années d'intervalle depuis leur Démêlé, que s'il n'y eût eu que huit jours.

Quoi que le Roi eût fait des Défenſes rigoureuſes d'écrire dans les Païs Etrangers l'Empriſonnement de Dom Carlos (*), la Nouvelle en fut bien-tôt répandue. La plûpart des Princes de la Chrétienté demandérent ſa Grace. L'Impératrice, ſur-tout, en

(*) Cabrera, Hiſt, de Philippe II, Hiſt. de Dom Juan, &c.

en écrivit au Roi ſon Frere, avec toutes les inſtances imaginables. Il y avoit long-tems que ſa Fille aînée étoit promiſe au Prince d'Eſpagne. Le Roi, qui craignoit tout ce qui pouvoit donner plus de Liberté & de Crédit à ſon Fils, avoit toûjours différé l'Accompliſſement de ce Mariage. Entre autres prétextes de ce Retardement, *il fit* courir un Bruit, que depuis la Chûte de Dom Carlos à Alcala, les Médecins ne croyoient pas qu'il pût jamais avoir d'Enfans. Ce Bruit paſſa pour un Artifice, & l'Impératrice même n'y ajoûta point de foi. Cependant, il étoit d'autant plus aiſé au Roi de tirer cette Alliance en longueur, que Dom Carlos ne la preſſoit pas autant qu'il auroit pû. Quelque avantageuſe qu'elle fût pour ſes Deſſeins, il faiſoit ſcrupule d'épouſer une Princeſſe qu'il ne pouvoit aimer. L'Impératrice, qui ignoroit le Secret de ſon Cœur, ne trouvoit que ce ſeul Parti digne de ſa Fille aînée. Comme elle ne croyoit pas la Mort de la Reine d'Eſpagne ſi proche qu'elle étoit, elle ne prévoyoit pas, que cette Ainée prendroit la place de cette malheureuſe Reine, & que le Roi ſon Frere, comme par une eſpece de Fatalité, dût épouſer toutes les Princeſſes qui auroient été promiſes à Dom Carlos. Le Roi, qui voyoit plus loin qu'elle, prit un ſoin particulier de la ménager dans cette occaſion, & de ſe juſtifier dans ſon Eſprit (*).

Cependant, cette Nouvelle jetta les Rebelles de Hollande & de Grenade dans un Deſeſ-

(*) Cabrera, Hiſt. de Philippe II.

Deſeſpoir, qui produiſit des Effets bien ſanglans. Il en auroit produit encor de plus cruels, ſi les Turcs euſſent tenu parole. Mais, Miquez ne jugea pas, que ſans l'Appui du Prince d'Eſpagne, il dût hazarder la Flotte Ottomane, dans des Lieux ſi éloignés de tout ſecours pour elle, en cas de Deſavantage. Il ſe rendit aux Oppoſitions que les autres Miniſtres de la Porte firent contre la Continuation de cette Entrepriſe; & elle fut changée en celle de Chypre, où il fit voir, par le Service merveilleux qu'il y rendit (*), que ſon Eſprit n'étoit pas tout renfermé dans les murailles du Serrail, & que l'Amour de la Volupté ne rend pas toûjours incapables des grandes Choſes ceux qui en ſont poſſédez.

Cependant, les Inquiſiteurs inſtruiſoient avec une Affection & une Diligence incroyable le Procès de l'infortuné Dom Carlos. Leurs anciennes Animoſitez contre lui parurent ſi ouvertement, qu'il n'y avoit que l'Intérêt ſeul de la Religion, qui y étoit mêlé, qui pût les faire ſupporter. Ils envoyérent chercher dans les Archives de Barcelonne le Procès Criminel que Dom Juan II du Nom, Roi d'Arragon, avoit fait faire autrefois au Prince de Viane, Dom Carlos, ſon Fils aîné. On fit traduire ce Procès de Catalan en Caſtillan, pour ſervir tout enſemble, de Modelle, & d'Autorité (†). L'Affaire fut propoſée à l'Inquiſition, ſous l'eſpece du Dau-

(*) Mr. de Thou, Strada, &c.

(†) Cabrera, Hiſt. de Philip. II, Hiſt. de Dom Juan.

Dauphin Loüis XI, & du Roi Charles VII, ſon Pere. Comme toutes les Opinions furent ſemblables, on en peut juger par celle du célébre Docteur Navarre, qui eſt inſérée dans l'Hiſtorien de Philippe II (*). Il décide, qu'un Roi, qui découvre que l'Héritier préſomptif de la Couronne veut ſortir des Etats, doit le faire arrêter, ſi ſon Evaſion peut être un ſujet de Diviſion dans le Royaume, & que les Ennemis de l'Etat en puiſſent tirer quelque Utilité conſidérable; mais, ſurtout, ſi ces Ennemis ſont des Hérétiques, & qu'il y ait la moindre Raiſon de craindre, ou de ſoupçonner, que le Prince ne les favoriſe. Le Sacrifice, que le Roi faiſoit des Sentimens de la Nature au Repos de l'Etat, fut préféré par les Inquiſiteurs à l'Obéiſſance d'Abraham. Ils comparérent tout d'une voix ce Prince au Pere Eternel, qui n'avoit pas même pardonné à ſon Fils unique, pour le Salut des Hommes (†). La Procédure ne pouvoit pas être longue, devant des Juges ſi bien diſpoſez. Les ſeules Lettres de l'Amiral de Châtillon, du Prince d'Orange, du Comte d'Egmont, du Conſiſtoire d'Anvers, & de Jean Miquez, ſuffiſoient pour former la Sentence; & Dom Carlos fut condamné à demeurer dans ſa Priſon.

Le Reſſentiment qu'il en témoigna fit trembler tous ceux qui en avoient donné le Conſeil, ou qui l'avoient approuvé. Ils crurent, qu'ils n'échaperoient jamais à ſa Vengeance,

(*) Cabrera.

(†) Le Laboureur ſur Caſtelnau, au Chap. de D. Carlos.

geance, s'il revenoit un jour en Liberté; & ils n'eurent point de repos, qu'ils n'euſſent achevé de le perdre. Le Cardinal Spinoſa remontra au Roi, qu'il n'y avoit point de Cage aſſez forte pour cet Oiſeau, & qu'il falloit bien-tôt s'en défaire, ou lui donner les Champs. Le Peuple, près de qui c'eſt aſſez d'être malheureux pour être juſtifié, témoignoit tous les jours plus de paſſion pour l'Elargiſſement du Prince. Le Roi, qui craignoit quelque Sédition, n'ôſoit plus s'abſenter de Madrid. Il jugea, après une mûre Délibération, qu'il n'y auroit jamais de Sûreté pour ſes Miniſtres, à mettre le Prince en Liberté; & qu'il ne pouvoit éviter tout ce qu'il avoit ſujet d'en craindre, qu'en le faiſant mourir. Durant quelque tems, il mêla, dans tout ce qu'il prenoit, un Poiſon lent, qui devoit bien-tôt lui cauſer une Langueur mortelle. On en répandit ſur ſes Habits, ſur ſon Linge, & généralement ſur tout ce qu'il pouvoit toucher. Mais, ſoit que ſa Jeuneſſe, & ſa bonne Conſtitution, fuſſent plus fortes que le Venin, ou que les Perſonnes qui prenoient intérêt en ſa Vie l'obligeaſſent d'uſer de Préſervatifs, cette voie ne réüſſit pas (*). Il fallut s'expliquer plus clairement; & le malheureux Prince apprit, qu'il pouvoit choiſir le genre de ſa Mort (†).

Il reçut cette étrange Nouvelle avec l'Indifférence d'un Homme qui aimoit quelque cho-

(*) Campana, Cabrera, Hiſt. de Philippe II, &c. MM. de Thou, & le Laboureur. Mayerne, Dupleix, &c.

(†) Mathieu, Hiſtoire de France.

choſe plus que la Vie, & qui craignoit la même Deſtinée, pour la Perſonne qu'il aimoit. Quoi que les Hiſtoriens d'Eſpagne ayent dit des Emportemens & des Foibleſſes de ce Prince, pour noircir ſa Mémoire & juſtifier ſon Pere, il eſt certain, qu'il ne lui ſortit qu'une ſeule choſe de la bouche qui pût paſſer pour Plainte. Ce fut que la Reine, ayant à force d'Argent trouvé le moyen de lui faire commander de ſa part, qu'il demandât à voir le Roi, comme un Garde lui vint dire que ſon Pere venoit, *Dites mon Roi*, répondit-il, *& non pas mon Pere.* La Soumiſſion, qu'il avoit pour les ordres de la Reine, le fit réſoudre à ſe mettre à genoux devant le Roi, & à lui dire, qu'il le prioit de conſidérer que c'étoit ſon Sang qu'il alloit répandre (*). Le Roi lui répondit froidement, *que quand il avoit de mauvais Sang, il donnoit ſon Bras au Chirurgien pour le tirer.* Dom Carlos, au Deſeſpoir d'avoir fait une Baſſeſſe ſans fruit, ſe leva bruſquement à ces Mots, & demanda à ſes Gardes, ſi le Bain où il devoit mourir étoit prêt. Le Roi, ſoit pour repaître plus long-tems ſes yeux de ce déplorable Spectacle, ou peut-être qu'il en fût ébranlé, & qu'il cherchât à ſe rendre, lui demanda, s'il n'avoit que cela à lui dire? Le Prince, qui eut voulu racheter ce qu'il venoit de faire, au prix de mille autres Vies, voyant bien qu'il n'y avoit plus rien à ménager, ni pour lui, ni pour la Reine, ne put s'empêcher de répondre pour la derniere fois, avec toute ſa Fierté naturelle. *Si des Perſonnes*, lui dit-

(*) Mezerai, dans ſa grande Hiſtoire.

dit-il, *pour qui ma Complaiſance ne doit finir qu'avec mes Jours, ne m'avoient pas obligé à vous voir, je n'aurois pas fait la Lâcheté de vous demander Grace, & je ſerois mort plus glorieuſement que vous ne vivez.* Le Roi ſe retira après cette Réponſe, ſans témoigner aucune Emotion. Dom Carlos ſe mit au Bain (†); & s'étant fait ouvrir les veines des Bras, & des Jambes, il commanda que tout le monde ſortît. Puis, prenant dans ſa main un Portrait de la Reine en mignature, qu'il portoit toujours pendu au col, & qui avoit été la prémiere Occaſion de ſon Amour, il demeura les yeux attachés ſur cette fatale Peinture, juſqu'à ce que les friſſons glacés du Trépas le ſurprirent dans cette Contemplation, & que ſon Ame généreuſe & élevée étant déjà ſortie à demi avec ſon Sang & ſes Eſprits, il perdit inſenſiblement la Vue, & puis la Vie.

On ne ſçait point préciſémeut le tems de cette Mort. On ſçait ſeulement, qu'elle arriva long-tems avant qu'elle fût publiée. On imprima (‡) une longue Relation de ſa Maladie, qu'on diſoit être une Diſſenterie maligne, cauſée par ſes Déréglemens.

La Douleur des Peuples, & le Deſeſpoir des Domeſtiques du Prince, éclatérent ſi hautement, que les Hiſtoriens les plus paſſionnez (†) n'ont ôſé le diſſimuler. Le Comte de

(†) Dupleix, Hiſtoire de France.

(‡) A Madrid en Eſpagnol, & depuis à Veniſe en Italien.

(†) Campana, Cabrera, Hiſtoire de Philippe II, &c.

de Lerme, à qui le Roi avoit confié la Conduite de Dom Carlos durant ſa Priſon, avoit conçu une Amitié ſi extraordinaire pour lui, qu'il parut inconſolable aux yeux de toute la Cour. Le Roi, pour qui ces Regrets étoient autant de Reproches, prit la voie qu'il jugea la plus ſûre, pour les faire ceſſer. Il récompenſa magnifiquement les Domeſtiques de Dom Carlos. Il donna une Commanderie de Calatrava au Comte de Lerme, & le fit Gentilhomme de la Chambre. On vit bien que ces Libéralitez n'étoient pas faites en Reconnoiſſance de l'Affection qu'on témoignoit pour Dom Carlos. Néanmoins, le Public ne diminua rien de ſon Empreſſement, pour honorer la Mémoire de ce Prince.

Comme on ſçut que le Roi avoit deſſein de lui faire des Obſeques avec une Magnificence extraordinaire, la Ville de Madrid demanda, qu'il lui fût permis d'en faire la Dépenſe, & qu'on lui en laiſſât tout le ſoin. Quoi que le Roi prévît que ces Funérailles ſeroient accompagnées d'Eloges, qui ne ſeroient gueres honorables aux Ennemis du Mort, il n'ôſa refuſer. Ses Hiſtoriens (*) le louent particuliérement de la Tranquillité d'Eſprit qu'il fit paroître le jour de cette Pompe, lors que regardant d'une Fenêtre de ſon Palais la Diſpoſition & la Marche de la Cérémonie, il décida ſur le champ une Difficulté qui ſurvint pour le Rang entre les différens Conſeils d'Etat qui s'y trouvérent. Les deux Fils de

(*) Cabrera, Hiſtoire de Philippe II.

de l'Empereur, qui étoient alors à la Cour d'Eſpagne, faiſoient le Deuil. Comme on approcha du Temple, le Cardinal Spinoſa, qui les conduiſoit immédiatement après le Corps, prit congé d'eux, & ſe retira ſous prétexte d'un Mal-de-Tête qui lui prit. Mais, comme il étoit connu pour le plus dangereux & le plus irreconciliable Ennemi que Dom Carlos eût eu, on entendit pluſieurs voix s'écrier autour de lui, qu'il ne pouvoit ſouffrir la préſence du Prince, ni mort, ni vivant (†). La prémiere choſe qu'on découvrit, ce fut cet Eloge célébre de l'Ecriture pour un Mort, qui étoit en gros Caracteres d'Or ſur le Portail par où on entra : *Il nous a été ravi, de peur que la Malice du Siecle ne changeât ſon Cœur, & que la Flaterie ne ſéduiſît ſon Eſprit.* Tout ce qu'une Douleur ingénieuſe peut inventer, pour ſe ſoulager, étoit mis en œuvre, dans le ſuperbe Mauſolée, où le Prince fut mis en dépôt. Mais, comme tous les Ornemens ſe raportoient à l'Inſcription Latine qui ſervoit d'Epitaphe, il ſuffit d'en raporter le Sens, pour faire comprendre l'Eſprit & le Deſſein de toute la Pompe : *A l'éternelle Mémoire de Charles, Prince des Eſpagnes, des deux Siciles, des Gaules Belgique & Ciſalpine, Héritier du nouveau Monde, incomparable en Grandeur d'Ame, en Libéralité, & en Amour pour la Vérité* (‡). C'eſt ainſi que le Génie élevé, & les Inclinations héroïques, de l'infortuné Dom

(†) Cabrera, Hiſt. de Dom Juan.

(‡) Relation de la Muerte y Eſſequias del Principe Dom Carlos.

Dom Carlos furent à la fin repréſentées ſous leur propre nom de Vertus, après avoir été ſi long tems déguiſées ſous celui de Vices par ſes Ennemis.

Pendant le tems que le Roi tint la Mort de Dom Carlos ſecrete, il réſolut d'en faire donner la Nouvelle à la Reine; *mais*, il craignit que cette triſte Nouvelle *ne cauſât* quelque mal à ſon Enfantement: & *il connut* auſſi bien-tôt après, qu'elle en *étoit* mieux informée qu'il ne vouloit. Comme elle ne pouvoit pas ignorer, que Dom Carlos avoit été ſacrifié à la Jalouſie de ſon Pere, elle ne ſe contragnit point pour cacher le Reſſentiment qu'elle en avoit (*). Sa juſte Colere jetta ſon Mari dans de nouvelles Inquiétudes. Il crut, qu'il avoit tout à craindre de ſon Courage, mais plus encor de la Conſidération extraordinaire que la Cour de France avoit pour elle, & de l'étroite Correſpondance qu'elle entretenoit avec la Reine ſa Mere.

Peu de mois après la Mort de Dom Carlos, la Ducheſſe d'Albe, qui avoit une des prémieres Charges de la Maiſon de la Reine, entra un matin dans ſa Chambre avec une Médecine à la main. La Reine lui dit, qu'elle ſe portoit bien, & qu'elle ne la prendroit pas (†): mais, la Ducheſſe voulant l'y obliger, le Roi, qui n'étoit pas éloigné, entra au bruit de la Conteſtation. D'abord, il blâ-

(*) Le Laboureur ſur Caſtelnau, au Chap. de Dom Carlos; Mayerne, &c.

(†) Le Laboureur, Mayerne, MS. de Monſieur de Peireſc.

blâma la Ducheſſe de ſon Opiniâtreté; mais, cette Femme lui ayant repréſenté, que les Médecins jugeoient ce Remede néceſſaire, pour faire accoucher la Reine heureuſement, il ſe rendit à cette Autorité. *Il* dit fort doucement à la Reine, que puis que ce Médicament étoit de ſi grande Importance, il falloit néceſſairement qu'elle le prît. *Puiſque vous le voulez*, lui répondit elle, *je le veux bien* (*). Il ſortit auſſi-tôt de la Chambre, & revint quelque tems après, habillé en grand Deuil (†), pour ſçavoir comment elle ſe trouvoit. Mais, ſoit qu'il y eut eu quelque Mépriſe dans la compoſition du Breuvage, ſoit que l'Emotion extraordinaire où la Reine étoit, & la Violence qu'elle ſe fit pour le prendre, lui donnaſſent une Malignité qu'il n'avoit pas, elle expira le même jour, parmi de violentes Douleurs, & après de grands Vomiſſemens. Son Enfant fut trouvé mort, & le Crane preſque tout brûlé (‡). Elle étoit au commencement de ſa vint-quatrieme année, de même que Dom Carlos, & dans la plus grande perfection de ſa Beauté.

La Fortune fit une Vengeance ſi éxemplaire de ces deux Morts, qu'on ne doit pas en dérober la Mémoire à la Poſtérité. La Beauté de la Princeſſe d'Eboli changea bien-tôt la Confiance, que le Roi avoit en elle, en u-

(*) Mezerai, dans ſa grande Hiſtoire.

(†) Mayerne Turquet, Hiſtoire d'Eſpagne; MS. de Mr. de Peireſc; &c.

(‡) Le Labourçur, Mayerne, &c.

ne Amour violente. Rui Gomez, ſon Mari, auſſi jaloux des Confidences que le Roi faiſoit à ſa Femme, que des Faveurs, qu'elle faiſoit au Roi, fit deſſein de ſe défaire d'elle; mais, la Princeſſe l'ayant découvert, elle le prévint, & ſe défit de lui.

Depuis, elle tint toûjours Dom Juan éloigné de la Cour, ſous prétexte de divers Emplois; mais, en effet, parce qu'il la vouloit traiter avec l'Autorité, que leur long & familier Commerce lui donnoit ſur elle. Elle lui fit donner le Gouvernement de la Flandre, dans l'eſpérance qu'il y périroit, comme il auroit fait, ſi le Courage & la Fortune du Prince de Parme ne l'euſſent ſauvé. Dans cette Conjoncture, elle aprit, qu'il avoit découvert les mauvais Offices, qu'elle lui rendoit. La Crainte qu'elle eut, qu'il ne la ruinât, en faiſant ſçavoir au Roi tout ce qui s'étoit paſſé entre eux, la fit réſoudre à montrer des Lettres du Prince d'Orange, qui étoient d'une conſéquence extraordinaire. Elles portoient, que le Mariage de Dom Juan avec la Reine d'Angleterre étoit conclu, & que les Rebelles de Hollande avoient donné parole de le reconnoître, dès que ce Mariage ſeroit conſommé, ſans autre Condition que la Liberté de Conſcience. Ces Lettres furent données par Perez au Roi, qui reconnut d'abord l'écriture du Prince d'Orange. Comme il s'abandonnoit à ſa Frayeur en préſence de la Princeſſe d'Eboli, elle prit ce tems pour lui dire la Réponſe, que Dom Juan avoit faite autrefois à Dom Carlos, qui le traitoit de Bâtard. Elle fit auſſi ſouvenir le Roi du Faſte avec lequel ce même Dom Juan avoit reçu

les

les Acclamations de l'Armée de Grenade, où les Soldats, charmez de quelque belle Action qu'il avoit faite, s'écriérent en ſa préſence, *C'eſt le véritable Fils de l'Empereur*. Elle ajouta ſon Obſtination à ſe vouloir faire Roi de Tunis, & la Perte de la Goulette, qu'il avoit laiſſé prendre en vengeance de ce que le Roi n'avoit pas favoriſé ſon Deſſein. Ces diverſes Réfléxions, jointes au Danger preſſant de ce prétendu Mariage d'Angleterre, pénétrérent ſi avant dans l'Ame du Roi, que ne croyant pas avoir le moindre tems à perdre, il trouva moyen de faire envoyer à Dom Juan, par une voie qui n'étoit pas ſuſpecte, des Bottines parfumées, qui lui coûtérent la Vie. Mais, cela eſt incertain; car, tous les Hiſtoriens s'accordent, qu'il eſt mort dans le Camp près de Namur, de la Maladie contagieuſe. Quelque tems après, on découvrit que la Princeſſe d'Eboli avoit fait écrire exprès, par le Prince d'Orange, ces Lettres qu'on diſoit avoir été interceptées, & qui avoient été ſi funeſtes à Dom Juan. Le Roi conçut une ſi grande Horreur de cette Méchanceté, qu'elle éteignit ſon Amour. La Princeſſe, & Perez, furent confinez dans une Priſon, pour y finir leurs jours. Depuis, Perez s'étant échapé, il erra miſérable dans toutes les Cours de l'Europe. Enfin, Philippe II lui même, après avoir vieilli parmi les Douleurs de tant de Deſaſtres, fut frappé d'un Ulcere, qui lui cauſa enfin la Mort.

Ainſi furent expiées les Morts à jamais déplorables d'un Prince magnanime, & de la plus belle & plus vertueuſe Princeſſe qui fut

jamais. C'eſt ainſi que leurs Ombres infortunées furent enfin pleinement appaiſées par les funeſtes Deſtinées de tous les Complices de leur Trépas.

FIN DU DOM CARLOS.

CON-

CONJURATION
DES
ESPAGNOLS
CONTRE
LA RÉPUBLIQUE
DE VENISE,
EN L'ANNÉE M. DC. XVIII.

AVIS

IL eſt parlé de cette Conjuration dans l'Hiſtoire de Monſieur Nani, Livre troiſieme, page 156; *& au cinquieme Tome du Mercure François, page* 38 *de l'Année* 1618. *Les principales Pieces, dont elle eſt tirée, comme la Relation du Marquis de Bedemar; la grande Depêche du Capitaine Jaques Pierre au Duc d'Oſſonne, qui contient tout le Plan de l'Entrepriſe; la Dépoſition de Jaffier, qui contient toute l'Hiſtoire de ce Capitaine; le Procez Criminel des Conjurez, & pluſieurs autres, ſe trouvent parmi les Manuſcrits de la Bibliotheque du Roi; & le* Squittinio della Libertà Veneta, *parmi les Imprimez. Le reſte eſt pris de pluſieurs autres Mémoires Manuſcrits, ramaſſez de différens lieux.*

CON-

CONJURATION DES ESPAGNOLS CONTRE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE,

EN L'ANNÉE M. DC. XVIII.

De toutes les Entrepriſes des Hommes, il n'en eſt point de ſi grandes que les Conjurations. Le Courage, la Prudence, & la Fidélité, qui ſont également requiſes dans tous ceux qui y ont part, ſont des Qualitez rares de leur nature; mais, il eſt encor plus rare de les trouver toutes dans une même Perſonne. Comme on ſe flatte ſouvent d'être aimé plus qu'on ne l'eſt, ſur-tout quand on mérite de l'être, & qu'on a pris ſoin de ſe faire aimer, quelques Chefs de Conjuration ſe repoſent entiérement ſur l'Affection

que leurs Conjurez ont pour eux; mais, il n'y a guere d'Amitiés qui ſoient plus fortes que la Crainte de la Mort. Que ſi cette Affection eſt violente, elle prévient le Jugement dans les Rencontres inopinées : elle n'eſt pas accompagnée de la Diſcrétion néceſſaire ; & la plûpart des Gens, qui veulent extrémement quelque choſe, témoignent trop de la vouloir. Si un Conjuré eſt ſi éclairé, qu'il n'y ait aucune Indiſcrétion à craindre de ſa part, il ne s'engage jamais ſi fortement d'Affection, que les autres. Il connoit trop l'étendue & la vrai-ſemblance du Péril où il s'eſt expoſé, & les divers Partis qu'il peut prendre pour s'en dégager : il voit enfin, que les Avantages qu'il peut tirer de l'Entrepriſe ſont incertains ; & que, s'il la veut découvrir à ceux contre qui elle eſt faite, ſa Récompenſe eſt aſſûrée. D'ailleurs, la plus grande partie de la Capacité des Hommes n'eſt fondée que ſur leur Expérience, & ils raiſonnent rarement juſte dans la prémiere Affaire qui leur paſſe par les mains. Les plus ſages ſont ceux, qui profitent des Fautes qu'ils y commettent, & qui en tirent des Lumieres & des Conſéquences pour ſe gouverner mieux à l'avenir. Mais, comme il n'y à aucune Comparaiſon, ſoit pour le Péril, ſoit pour la Difficulté, entre une Conjuration, & quelque autre Affaire que ce ſoit, quelque Expérience qu'on aie en toute autre matiere, on n'en ſauroit tirer aucune Lumiere ni Conſéquence certaine, pour ſe bien conduire dans une Conjuration. Pour n'y faire point de Faute conſidérable, il ſeroit néceſſaire d'avoir déjà été d'une autre ; mais, il eſt rare qu'un même

me Homme ſoit de deux en ſa Vie. Si la prémiere réüſſit, les Avantages qu'il en retire le mettent d'ordinaire en état de n'avoir plus beſoin de s'expoſer au même Hazard. Si elle ne réüſſit pas, il y périt ; ou, s'il échappe, il n'arrive guere, qu'il veuille courir le même Riſque une ſeconde fois. Il faut ajoûter à ces Inconvéniens, que quelque Haine qu'on ait pour les Tirans, on s'aime toûjours plus ſoi-même, qu'on ne hait les autres : Que ce n'eſt pas aſſez que des Conjurez ſoient fidelles, ſi chacun d'eux n'eſt perſuadé que ſes Compagnons le ſont auſſi : Qu'un Chef doit avoir égard à toutes les Terreurs Paniques, & aux plus ridicules Imaginations, qui leur peuvent prendre, tout de même qu'aux Difficultez les plus ſolides qui ſe rencontrent dans ſon Entrepriſe ; parce que les unes & les autres ſont également capables de la ruïner : Qu'un Mot dit pour un autre ſujet, un Geſte fait ſans deſſein, peuvent faire croire qu'on eſt trahi, & précipiter l'Exécution : Qu'une Circonſtance du Tems ou du Lieu, qui ne ſera d'aucune importance, ſuffit quelquefois pour effrayer les Eſprits, par cette ſeule raiſon qu'elle n'aura pas été prévu : Que de la maniere que les Hommes ſont faits, il leur ſemble toujours qu'on devine leur Secret, ils trouvent des ſujets de croire qu'ils ſont découverts dans tout ce qui ſe dit & qui ſe fait devant eux, & qui ſe ſent coupable prend tout pour lui. Que ſi toutes ces Difficultez ſont preſque inſurmontables dans les Conſpirations, qui n'ont pour but que la Mort d'une ſeule Perſonne ; que ſera-ce dans celles, qui en attaquent

quent un grand nombre à la fois, qui tendent à l'Uſurpation d'une Ville ou d'un Etat entier, & qui par cette raiſon demandent beaucoup plus de tems pour les diſpoſer, & plus de gens pour les éxécuter ? Ces Conſidérations m'ont toujours fait regarder ces ſortes d'Entrepriſes, comme les Endroits de l'Hiſtoire les plus moraux & les plus inſtructifs ; & c'eſt auſſi ce qui m'oblige à faire part au Public de la Conjuration qu'un Ambaſſadeur d'Eſpagne à Veniſe fit contre cette République, il y a environ cinquante-ſix ans. Je ne ſai ſi mon Jugement eſt ſéduit par l'amour du Sujet que j'ai pris à traitter ; mais, j'avoue ingénument, qu'il me ſemble qu'on ne vit jamais mieux ce que peut la Prudence dans les Affaires du Monde, & ce qu'y peut le Hazard, toute l'Etendue de l'Eſprit humain, & ſes Bornes diverſes, ſes plus grandes Elévations & ſes Foibleſſes les plus ſecrettes, les Egards infinis qu'il faut avoir pour gouverner les Hommes, la différence de la bonne Subtilité avec la mauvaiſe, de l'Habileté avec la Fineſſe. Et, ſi la Malice n'eſt jamais plus haïſſable, que lors qu'elle abuſe des Choſes les plus excellentes, on en concevra ſans doute beaucoup d'Horreur par cette Hiſtoire, quand on y verra de très grandes Qualitez employées pour une Fin déteſtable. Ainſi, jadis un ſage Grec, voyant un Criminel ſoutenir une Fauſſeté au milieu des Tourmens avec une Conſtance merveilleuſe, ne put s'empêcher de s'écrier, *O ! le Malheureux ! qui fait ſervir une ſi bonne Choſe à un Uſage ſi mauvais !*

Le Différend de Paul Cinquieme & de la République de Veniſe, ayant été terminé par la France, avec l'Honneur dû au Saint Siege, & la Gloire que les Vénitiens méritoient, il n'y avoit que les Eſpagnols qui euſſent ſujet de s'en plaindre. Comme ils s'étoient déclarez pour le Pape, & qu'ils lui avoient offert de ſoumettre les Vénitiens par les Armes, ils furent irritez de ce qu'il avoit preſque traitté ſans leur participation. Mais, ayant pénétré le Secret de l'Accommodement, ils connurent qu'ils n'avoient pas ſujet de ſe plaindre de lui; & que le Mépris, qu'on avoit témoigné pour eux dans cette Affaire venoit du côté de la République. C'étoit le Sénat, qui avoit voulu les exclurre en quelque ſorte de la Médiation. Il prétendit qu'ils ne pouvoient être Arbitres, après avoir montré tant de Partialité. Quelque Reſſentiment qu'ils euſſent de cette Injure, ils ne le témoignérent point pendant qu'Henri Quatrieme vêcut. Les Obligations que ce Prince avoit aux Vénitiens étoient trop connues, & le Soin qu'il avoit pris de leurs Intérêts dans leur Différend avec la Cour de Rome ne l'étoit pas moins. Mais, ſa Mort ayant mis les Eſpagnols en liberté, il ne falut plus qu'un Prétexte.

Une Troupe de Pirates, nommez les Uſcoques, s'étoient habituez dans les Terres que la Maiſon d'Autriche poſſede ſur la Mer Adriatique, & qui ſont contiguës aux Vénitiens. Ces Brigands, ayant fait un nombre infini de Violences aux Sujets de la République, furent protégés par l'Archiduc Ferdinand de Grez, Souverain de ce Païs, & de-

puis Empereur. C'étoit un Prince fort religieux; mais, ſes Miniſtres partageoient le Butin avec les Uſcoques: &, comme ils étoient dévoüez à la Cour d'Eſpagne, ils ſe ſervirent de cette occaſion pour la vanger des Vénitiens. L'Empereur Mathias, touché des juſtes Plaintes de la République, accommoda cette Brouillerie à Vienne, au mois de Février de l'année mille ſix cens douze; mais, cet Accord fut ſi mal obſervé du côté de l'Archiduc, qu'il en fallut venir à une Guerre ouverte, où il ne remporta pas tous les Avantages que les Eſpagnols s'étoient promis. Les Vénitiens réparérent aiſément par leur Conduite les Pertes qu'ils firent dans quelques petits Combats. Comme ils n'avoient rien à craindre des Turcs, ils pouvoient ſoutenir cette Guerre mieux que l'Archiduc. Ce Prince étoit preſſé par l'Empereur de faire la Paix, parce que le Grand-Seigneur menaçoit la Hongrie; & il avoit beſoin d'épargner des Sommes conſidérables, pour favoriſer ſon Election au Royaume de Boheme, qui fut faite bien-tôt après. Les Eſpagnols auroient bien voulu lui donner les moyens de continuer la Guerre; mais, Charles-Emanuel, Duc de Savoie, à qui ils la faiſoient en même tems, ne leur permettoit pas de ſéparer leurs Forces: & comme ce Duc recevoit de la République des Secours conſidérables en Argent, ils ne purent jamais le détacher d'avec elle. Le Conſeil d'Eſpagne étoit fort indigné de trouver les Vénitiens en tête par tout. Le Génie doux & paiſible du Roi Philippe Troiſieme, & du Duc de Lerme ſon Favori, ne leur ſuggéroit aucune Voie

pour

pour ſortir de cet Embarras ; mais un Miniſtre, qu'ils avoient en Italie, & qui n'étoit pas ſi modéré qu'eux, entreprit de les en tirer. C'étoit Dom Alphonſe de la Cueva, Marquis de Bedemar, Ambaſſadeur ordinaire à Veniſe, l'un des plus puiſſans Génies & des plus dangereux Eſprits, que l'Eſpagne ait jamais produits. On voit par les Ecrits qu'il a laiſſés, qu'il poſſédoit tout ce qu'il y a dans les Hiſtoriens Anciens & Modernes qui peut former un Homme extraordinaire. Il comparoit les Choſes qu'ils racontent avec celles qui ſe paſſoient de ſon Tems. Il obſervoit éxactement les Différences & les Reſſemblances des Affaires, & combien ce qu'elles ont de différent change ce qu'elles ont de ſemblable. Il portoit d'ordinaire ſon Jugement ſur l'Iſſue d'une Entrepriſe auſſi-tôt qu'il en ſavoit le Plan & les Fondemens. S'il trouvoit par la ſuite, qu'il n'eut pas deviné, il remontoit à la ſource de ſon Erreur, & tâchoit de découvrir ce qui l'avoit trompé. Par cette Etude il avoit compris quelles ſont les Voies ſûres, les véritables Moyens, & les Circonſtances capitales, qui préſagent un bon Succès aux grands Deſſeins, & qui les font preſque toûjours réüſſir. Cette Pratique continuelle de Lecture, de Méditation, & d'Obſervation des Choſes du Monde, l'avoit élevé à un tel point de Sagacité, que ſes Conjectures ſur l'Avenir paſſoient preſque dans le Conſeil d'Eſpagne pour des Profécies. A cette Connoiſſance profonde de la Nature des grandes Affaires étoient joints des Talens ſinguliers pour les manier : Une facilité de parler & d'écrire avec un Agrément inexprimable : Un In-

ſtinct merveilleux, pour ſe connoître en Hommes : Un Air toûjours gai & ouvert, où il paroiſſoit plus de Feu que de Gravité, éloigné de la Diſſimulation juſqu'à aprocher de la Naïveté : Une Humeur libre & complaiſante, d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyoit la pénétrer : Des Manieres tendres, inſinuantes, & flatteuſes, qui attiroient le Secret des Cœurs les plus difficiles à s'ouvrir : Toutes les Apparences d'une entiere Liberté d'Eſprit dans les plus cruelles Agitations.

Les Ambaſſadeurs d'Eſpagne étoient alors en poſſeſſion de gouverner les Cours où ils étoient envoyés, & le Marquis de Bedemar avoit été choiſi pour Veniſe, dès l'année mille ſix cens ſept, comme pour le plus difficile des Emplois Etrangers, & dans lequel on ne peut s'aider de Femmes, de Moines, ni de Favoris. Le Conſeil d'Eſpagne étoit ſi content de lui, que quelque beſoin qu'on en eut ailleurs, on ne pouvoit même après ſix ans ſe réſoudre à le rapeller. Ce long Séjour lui donna le tems d'étudier les Principes de ce Gouvernement, d'en démêler les plus ſecrets Reſſorts, d'en découvrir le Fort & le Foible, les Avantages & les Défauts. Comme il vit que l'Archiduc ſeroit obligé de faire la Paix; & qu'elle ne pouvoit être que honteuſe pour eux, parce que le Tort étoit de leur côté, il réſolut d'entreprendre quelque choſe pour la prévenir. Il conſidéra que, dans l'Etat où Veniſe ſe trouvoit, il n'étoit pas impoſſible de s'en rendre Maître avec les Intelligences qu'il y avoit, & les Forces qu'il pouvoit avoir. Les Armées l'avoient épui-

ſée

re d'Armes, & plus encor d'Hommes capables de les porter. Comme la Flotte n'avoit jamais été ſi belle, jamais le Sénat ne s'étoit cru ſi redoutable & ne craignit moins. Cependant, cette Flotte invincible ne pouvoit preſque s'éloigner de la Côte d'Iſtrie, qui étoit le Siege de la Guerre. L'Armée de Terre n'étoit pas plus proche, & il n'y avoit rien à Veniſe qui pût s'oppoſer à une Deſcente de l'Armée Navale d'Eſpagne. Pour rendre cette Deſcente plus ſûre, le Marquis de Bedemar vouloit s'emparer des Poſtes principaux, comme la Place de Saint Marc, & l'Arſenal : &, parce qu'il auroit été difficile de le faire pendant que la Ville ſeroit dans une Tranquilité parfaite, il jugea à propos de faire mettre le Feu en même tems dans tous les Endroits qui en étoient le plus ſuſceptibles, & qu'il ſeroit plus important de ſecourir. Il ne voulut pas en écrire d'abord en Eſpagne. Il ſavoit que les Princes n'aiment à s'expliquer ſur ces ſortes d'Affaires, que lors qu'elles ſont ſi avancées, qu'il ne reſte plus pour les éxécuter, que d'être aſſûré de leur Aveu ſi on réüſſit. Il ſe contenta de marquer au Duc d'Uſede, principal Sécrétaire d'Etat, que voyant la Honte que la Maiſon d'Autriche recevoit dans la Guerre du Frioul, par l'inſolente Conduite des Vénitiens; & que toutes les Voies d'Accord, qui avoient été priſes à Vienne & ailleurs, étoient ignominieuſes; il croyoit être dans l'état auquel la Nature & la Politique obligent un Sujet fidelle à recourir aux Voies extraordinaires, pour préſerver ſon Prince & ſon Païs d'une Infamie autrement inévitable;

que

que ce Soin le regardoit particuliérement, à cauſe de l'Emploi qu'il éxerçoit, dans lequel ayant ſans ceſſe devant les yeux les ſources du Mal auquel il faloit remédier, perſonne ne pouvoit juger mieux que lui quel devoit être ce Remede; & qu'il tâcheroit de s'acquitter de ce Devoir, d'une maniere qui fût digne du Zêle qu'il avoit pour la Grandeur de ſon Maître. Le Duc d'Uſede, qui le connoiſſoit pour tout ce qu'il étoit, comprit d'abord que ce Diſcours couvroit quelque Projet également important & dangereux; mais, comme les Gens ſages n'entrent point en connoiſſance de ces ſortes de choſes, qu'ils n'y ſoient forcés, il ne communiqua point ſa Penſée au Prémier Miniſtre, & il répondit au Marquis de Bedemar en termes généraux, loüant ſon Zêle, & qu'il ſe remettoit du reſte à ſa Prudence accoutumée. Le Marquis, qui n'attendoit pas d'autre Réponſe, ne fut point ſurpris d'en recevoir une ſi froide: il ne ſongea plus qu'à diſpoſer ſon Deſſein, en ſorte qu'il ſe pût aſſûrer d'être avoüé.

Il n'y eut jamais de Monarchie ſi abſolue dans le Monde, que l'Empire avec lequel le Sénat de Veniſe gouverne cette République. On y fait une différence infinie juſque dans les moindres choſes entre les Nobles, & ceux qui ne le ſont pas. Il n'y a que ces Nobles, qui puiſſent commander dans tous les Païs qui en dépendent. Les plus grands Seigneurs, & les prémiers Magiſtrats de ces Païs, vivent avec eux comme avec des Souverains, plûtôt que comme avec des Gouverneurs; & ſi la République donne quelquefois des prémieres Charges de ſes Armées à

des

des Etrangers, c'eſt toûjours à des Conditions, qui les engagent à ſuivre néceſſairement les Sentimens du Généraliſſime Vénitien, & qui ne leur laiſſent en effet que le ſoin de l'Exécution. Comme il n'y a point de Prétexte ſi plauſible que la Guerre pour charger le Peuple, celle des Uſcoques donnoit une belle occaſion de s'enrichir aux Nobles qui en avoient la Conduite. Elle étoit d'une Dépenſe exceſſive. Outre l'Argent qui alloit en Piémont, il falut dans la ſuite entretenir preſque une troiſieme Armée en Lombardie, contre le Gouverneur de Milan, qui menaçoit toûjours de faire quelque Diverſion en faveur de l'Archiduc. La Juſtice de la Cauſe de la République rendoit les Commandans plus hardis à inventer de nouvelles Véxations, & ne rendoit pas le Peuple plus patient à les ſouffrir. Elles montérent à un tel point, que le Marquis de Bedemar put raiſonnablement s'aſſûrer, que la Révolution qu'il méditoit ſeroit d'abord auſſi agréable aux petites Gens, qu'elle ſeroit funeſte aux Grands. Il y avoit même parmi ces Grands beaucoup de Perſonnes, qui n'aimoient pas le Gouvernement. C'étoient les Partiſans de la Cour de Rome. Les uns, qui faiſoient le plus grand nombre, ambitieux & vindicatifs, étoient irritez de ce que la République avoit été gouvernée contre leurs Conſeils pendant leur Querelle avec cette Cour. Ils étoient diſpoſez à tout faire, & à tout ſouffrir, pour ôter l'Autorité des mains de ceux qui l'avoient; & ils auroient regardé avec joie les Malheurs de l'Etat, comme les fruits d'une Conduite qu'ils n'avoient pas aprouvée.

Quel-

Quelques autres, ſimples & groſſiers, vouloient être plus Catholiques que le Pape. Comme il avoit relaché de ſes Prétentions dans l'Accommodement, ils s'imaginoient qu'il avoit été obligé de le faire par Politique, & que s'il y avoit lieu à quelque Reſtriction mentale dans cette Affaire, il étoit à craindre que l'Excommunication ne ſubſiſtât comme auparavant dans l'intention de ſa Sainteté. De ce nombre étoient quelques Sénateurs, auſſi pauvres des Biens de la Fortune que de ceux de l'Eſprit, leſquels ſervirent beaucoup daus la ſuite aux Deſſeins du Marquis de Bedemar, après qu'il leur eut perſuadé, à force de leur faire du Bien, que depuis cette Affaire, on ne pouvoit plus être Vénitien en ſûreté de Conſcience.

Quelque rigoureuſes Deffenſes qui ſoient faites aux Nobles d'avoir Commerce avec les Etrangers, il avoit trouvé des Moyens pour faire des Liaiſons étroites avec les plus néceſſiteux & les plus mécontens. S'ils avoient quelque proche Parente dans des Convens, quelque Courtiſanne, ou quelque Eccléſiaſtique affidé, il achetoit la Connoiſſance de ces Perſonnes à quelque prix que ce fût; & il leur faiſoit des Préſens, qui ne laiſſoient pas d'être de grande Valeur, quoi que ce ne fuſſent d'ordinaire que des Curioſitez des Païs Etrangers. Ces Libéralitez faites ſans néceſſité firent penſer à ceux qui les recevoient, qu'ils pouvoient s'en attirer de plus conſidérables. Dans cette vue, ils ſatisfirent pleinement ſa curioſité ſur toutes les choſes dont il s'informa d'eux : ils prirent ſoin de s'informer eux mêmes de celles qu'ils ne ſavoient

pas

pas aſſez bien pour répondre à ſes Demandes; & ſa Reconnoiſſance ſurpaſſant leur attente, ils n'eurent point de repos qu'ils n'euſſent engagé leurs Patrons dans ce Commerce. Il faut croire que la Néceſſité en fut cauſe, & que ces Nobles ne purent voir ſans envie des Perſonnes entiérement dépendentes d'eux devenues plus riches qu'eux par des Préſens qui n'étoient qu'à leur conſidération. Mais, quoi qu'il en ſoit, depuis ce tems, il n'y eut plus de Délibération du Sénat, qui fût ſecrette pour l'Ambaſſadeur d'Eſpagne: il étoit averti de toutes les Réſolutions qui s'y prenoient; & les Généraux de l'Archiduc ſavoient celles qui regardoient la Guerre, avant que ceux de la République euſſent l'ordre de les éxécuter.

Avec ces Intelligences, il falloit à l'Ambaſſadeur un nombre conſidérable de Gens de Guerre, pour réüſſir dans ſon Entrepriſe; mais, comme il y avoit une puiſſante Armée Eſpagnole en Lombardie, il ne craignit pas de manquer d'Hommes, pourvu qu'il eut un Gouverneur de Milan capable d'entrer dans ſes Deſſeins. Le Marquis d'Inojoſa, qui l'étoit alors, avoit des Liaiſons trop étroites avec le Duc de Savoie, pour y entendre. Il venoit de ſigner le Traité d'Aſt, dont la France & les Vénitiens avoient été Médiateurs entre ce Prince & lui. L'Ambaſſadeur, qui ſavoit que cette Négociation ne ſeroit pas aprouvée en Eſpagne, y écrivit, pour le faire rapeller; & ſollicita en même tems D. Pedre de Tolede, Marquis de Ville-franche, ſon intime Ami, de briguer le Gouvernement de Milan. D. Pedre eut ordre de par-

partir inceſſamment, pour aller prendre la place d'Inojoſa, ſur la fin de l'année mille ſix cens quinze; & il ne fut pas plûtôt arrivé à Milan, qu'il en donna avis à Veniſe par le Marquis de Lare. L'Ambaſſadeur communiqua ſon Projet à ce Marquis, de la maniere qu'il jugea la plus propre pour le faire agréer, & il le chargea principalement de ſavoir ſi le nouveau Gouverneur pourroit lui donner quinze cens Hommes de ſes meilleures Troupes quand il ſeroit tems. D. Pedre, charmé de la grandeur de l'Entrepriſe, réſolut de la ſeconder, autant qu'il pourroit le faire ſans s'expoſer à une ruine certaine ſi elle manquoit. Il dépêcha une ſeconde fois le Marquis de Lare à Veniſe, pour en aſſûrer l'Ambaſſadeur: mais, en même tems, il le pria de conſidérer, qu'il n'y avoit pas apparence d'envoyer les Hommes qu'il demandoit, ſans les choiſir extrémement; & que s'ils venoient à périr, il ſeroit inexcuſable d'avoir expoſé à un danger ſi conſidérable tout ce qu'il y avoit de plus braves Soldats dans ſon Armée: qu'il lui en donneroit pourtant le plus qu'il lui ſeroit poſſible, & qu'il les choiſiroit ſi bien qu'il répondroit d'eux comme de lui même.

Rien n'étoit plus important pour le Deſſein de l'Ambaſſadeur, que d'empêcher toute ſorte d'Accommodement. Dans cette vûe, il obligea le Marquis de Lare à faire des Propoſitions de Paix fort déraiſonnables au Sénat, de la part du Gouverneur de Milan. Le Sénat y répondit avec Indignation, comme ils avoient prévû, & ne voulut point entrer en Négociation avec eux. D. Pedre n'ou-

n'oublia rien auſſi de ſon côté, pour aigrir davantage les choſes. Le Duc de Mantoue étoit peu diſpoſé à accorder le Pardon de ſes Sujets rebelles, qu'il avoit promis par le Traité d'Aſt : on l'encouragea à s'obſtiner ſur cet Article, & à continuer les Exécutions qu'il avoit commencées contre eux. On fit des Propoſitions au Duc de Savoie pour l'Accompliſſement de ce Traité, qu'on ſavoit bien qu'il n'accepteroit pas ; & on s'excuſa de deſarmer après lui comme on le devoit, ſous prétexte de la Guerre de Frioul où l'Eſpagne ne pouvoit plus ſe diſpenſer avec honneur de prendre parti. L'Armée Vénitienne avoit paſſé le Lizonzo, & aſſiégé Gradiſque, Capitale des Etats de l'Archiduc. Le Conſeil d'Eſpagne, qui avoit paru neutre juſqu'alors, voyant qu'on vouloit dépouiller ce Prince, menaça de ſe déclarer. En ce tems prit fin la Meſintelligence, qui étoit dans la Maiſon d'Autriche entre la Branche d'Eſpagne & celle d'Allemagne, depuis le Différend du Fils & du Frere de Charles-Quint pour la Succeſſion de l'Empire. L'Intérêt, que les Eſpagnols prirent en cette Guerre, fut la prémiere marque de cette Reconciliation. D. Pedre fit avancer le Meſtre-de-Camp Gambalotta, auprès de Creme, avec des Trouppes ; & il fit monter vingt-quatre Pieces de Batterie à Pavie, qui, à ce qu'il publioit, devoient bien-tôt accompagner un Corps de huit mille Hommes commandez par D. Sanche de Lune. D'autre côté, le Vice-Roi de Naples, qui croiſoit la Méditerranée avec la Flotte d'Eſpagne, menaçoit d'attaquer le Duc Savoie par Villefran-

franche. Il fermoit le chemin à tous les Secours qui venoient par Mer à la République, & il ſe mettoit tous les jours en devoir d'entrer dans le Golphe, pour tenir en échec la Flotte de Veniſe.

Les Miniſtres Vénitiens, ayant déclamé dans toutes les Cours contre la *Violence* de ce Procédé, le Marquis de Bedemar entreprit de le juſtifier. Il crut même, qu'il étoit important pour ſon Deſſein de renverſer les Fondemens de la Vénération que toute l'Europe avoit depuis tant de Siecles pour cette République, comme pour le plus ancien & le plus libre de tous les Etats. Cette Liberté avoit été nouvellement prouvée & relevée plus haut que jamais, à l'occaſion du Différend avec le Pape, par pluſieurs Ecrits qui paſſoient encor pour invincibles, quoi que le Parti contraire n'eut pas manqué d'habiles Gens qui y avoient répondu. L'Ambaſſadeur, s'étant mis à les éxaminer de nouveau, réfuta en peu de Chapitres les nombreux Volumes des Auteurs Vénitiens, ſans faire l'honneur à un ſeul de le nommer. Et, comme il n'y a point de Queſtion ſur les Matieres de cette nature, qu'un habile Homme ne puiſſe rendre problématique, ſous prétexte d'établir le Droit des Empereurs ſur Veniſe, il fit voir que l'Indépendance de cette République n'étoit qu'une Chimere, auſſi bien que ſon Empire ſur la Mer. Comme il n'étoit pas néceſſaire pour ſon but, qu'il fût connu pour Auteur de ce Libelle, il le fit publier ſi adroitement, qu'on n'a point ſu pendant ſa vie qu'il y eût part. Il paroit étrange qu'on ne l'en ſoubçonnât pas: mais, il eſt à croire

que

que les Vénitiens ne le connoiſſoient pas encore bien. Ces Manieres vives & emportées, qui étoient les ſeules qu'il faiſoit paroître, ne leur permettoient pas de penſer qu'un Homme d'un Caractere ſi impétueux pût être l'Auteur d'une Satire d'Etat du plus grand Rafinement de Délicateſſe. L'Equité & la Bonne-Foi ſembloient y régner par-tout; & les Déclamations contre les Attentats des Vénitiens, qui y étoient mêlées, étoient retenues dans les termes d'une Modération apparente, qui ſuffiſoit ſeule pour les rendre plauſibles. Cet Ouvrage, qui avoit pour Titre *Squittinio della Libertà Veneta*, fit beaucoup de bruit. Dans l'ignorance où on étoit de l'Auteur, le Soupçon tomba naturellement ſur la Cour de Rome, à cauſe des Ecrits pécédens. Les Savans du Sénat crurent que tout le Monde en ſentoit la Force comme eux : ils s'en effrayérent plus qu'ils n'auroient fait de la Perte d'une Bataille; & Frà Paolo eut ordre de l'éxaminer. Cet Homme, qui s'étoit joüé des autres Ecrivains du Parti contraire, déclara, qu'il ne falloit point répondre à ce dernier, parce qu'on ne le pouvoit faire, qu'en éclairciſſant des choſes qu'il étoit plus à propos de laiſſer enſévelies dans les Ténébres de l'Antiquité : que ſi pourtant le Sénat jugeoit qu'il fut de la Dignité de la République de ſe reſſentir de cet Outrage, il ſe chargeoit de mettre la Cour de Rome en ſi grande peine de ſe deffendre, qu'elle ne penſeroit plus à attaquer. Cet Avis, qui fut ſuivi dans la prémiere chaleur du Reſſentiment, donna la Joie à Frà Paolo de publier ſa chere Hiſtoire du Concile de Trente, qui n'auroit paru

de

de ſa vie ſans cette Occaſion.

Cependant, la Campagne de l'année mil ſix cens ſeize s'étant paſſée ſans Avantage conſidérable de part ni d'autre, le Duc de Savoie & les Vénitiens, qui ne vouloient pas expoſer au hazard d'une ſeconde la Gloire qu'ils avoient acquiſe, donnérent pouvoir à Gritti, Ambaſſadeur de Veniſe à *Madrid*, de renoüer la Négociation. Les Eſpagnols, indignés de la Réſiſtance qu'ils avoient trouvée, firent des Propoſitions ſi déraiſonnables, qu'elles n'eurent point de ſuite. Gradiſque demeura bloquée. On continua de ſe battre pendant l'Hiver, & les Armées ſe mirent en Campagne au Printems avec une ardeur, qui promettoit de plus grands ſuccès que ceux de l'année précédente. La Treve de Hollande ayant rendu inutiles la plûpart des Troupes de cet Etat, & réduit les Avanturiers François & Allemans à chercher de l'Emploi ailleurs, les Comtes de Naſſau & de Lieveſtein amenérent huit mille Hommes Hollandois ou Walons au Service de la République. Les Eſpagnols firent de grandes Plaintes au Pape de ce que les Vénitiens expoſoient l'Italie à l'Infection de l'Héréſie par le Commerce de ces Gens de Guerre; mais, l'Ambaſſadeur Vénitien lui fit comprendre, que c'étoit moins l'Intérêt de la Religion qui faiſoit parler les Eſpagnols, que la Douleur de voir deux grandes Républiques unir leurs Forces contre eux.

Le Marquis de Bedemar eut été bien embarraſſé, ſi le Pape eut obligé les Vénitiens à licentier ces Hérétiques. Comme la plûpart des Gens de Guerre n'ont que leur Pro-

fit

ſit en vue, quand ils ſervent un Prince Etranger, il eſpéroit d'engager les Chefs de ces Troupes mercenaires dans ſon Deſſein, moyennant quelque Somme, & ſur l'eſpérance du Pillage de Veniſe. *Il* jetta les yeux pour négocier cette Affaire ſur un nommé Nicolas de Renault, Homme de Savoir & de Tête, & qui étoit réfugié à Veniſe pour quelque ſujet qu'on n'a jamais pu découvrir. Le Marquis de Bedemar l'avoit vu depuis long-tems chez l'Ambaſſadeur de France, où il demeuroit. Dans quelques Converſations, que le hazard leur fit avoir enſemble, Renault le connut pour auſſi habile Homme qu'il en avoit le bruit ; & le Marquis, qui étoit bien aiſe d'avoir à lui chez l'Ambaſſadeur de France un Ami de ce Caractere, avoit fait une Liaiſon étroite avec Renault. Quoi que cet Homme fût extrémement pauvre, il eſtimoit plus la Vertu que les Richeſſes ; mais, il aimoit plus la Gloire que la Vertu : &, faute de Voies innocentes pour parvenir à cette Gloire, il n'en eſt point de ſi criminelles qu'il ne fût capable de prendre. Il avoit apris dans les Ecrits des Anciens cette Indifférence ſi rare pour la Vie, & pour la Mort, qui eſt le premier Fondement de tous les Deſſeins extraordinaires ; & il regrettoit toûjours ces Tems célébres, où le Mérite des Particuliers faiſoit la deſtinée des Etats, & où tous ceux qui en avoient ne manquoient jamais de Moyens ni d'Occaſions de le faire paroître. Le Marquis de Bedemar, qui l'avoit étudié à fond, & qui avoit beſoin d'un Homme à qui il pût confier entiérement la Conduite de ſon Entrepriſe, lui dit, en la lui dé-

clarant, qu'il avoit compté ſur lui, dès la premiere Penſée qu'il en avoit eue. Renault ſe tint plus obligé de cette Aſſûrance, qu'il n'auroit fait de toutes les Loüanges imaginables. L'âge avancé où il étoit ne le détourna point de cet Engagement. Moins il avoit à vivre, moins il avoit à riſquer. Il ne crut pas pouvoir mieux employer quelques triſtes années qui lui reſtoient à paſſer, qu'en les hazardant pour rendre ſon Nom immortel. Le Marquis de Bedemar lui donna les Lettres de Change & de Créance néceſſaires pour négocier avec les Chefs Hollandois. Il le chargea de ne point expliquer encor l'Entrepriſe, & de ſe laiſſer ſeulement entendre : que les choſes étant aigries au point qu'elles l'étoient entre la République & la Maiſon d'Autriche, l'Ambaſſadeur d'Eſpagne qui étoit à Veniſe prévoyoit quelque Conjoncture, qui pouvoit expoſer ſa Perſonne à la Fureur du Peuple de cette Ville ; & que, pour s'en garantir, il vouloit s'aſſûrer d'un nombre conſidérable d'Amis fideles & réſolus. Le Prétexte étoit groſſier ; mais, le moindre Voile eſt d'un grand ſecours dans ces ſortes d'Affaires : il importe peu qu'on connoiſſe qu'il y a du Miſtere, pourvû qu'on ne le pénetre point. Par ce moïen, il eſpéroit de débaucher l'élite de l'Armée de Terre des Vénitiens ; & que le reſte demeureroit ſi foible, qu'il ſeroit aiſé à D. Pedre de la défaire en chemin, ſi on vouloit l'amener à Veniſe pour s'oppoſer aux Conjurez. Celle de Mer étoit bien plus à craindre. Elle étoit de tout tems en poſſeſſion de vaincre, & bien plus aiſée à ramener. La meilleure partie des Soldats étoient Sujets naturels de la République. Il

ne

ne faloit pas douter qu'au prémier éclat de la Conjuration, elle ne volât à Veniſe. Eſpérer que la Flotte d'Eſpagne la déferoit, c'étoit un coup peu ſûr; & il n'eut pas été ſage de remettre au hazard d'un Combat le Succès d'une Entrepriſe, qui d'ailleurs étoit déjà ſi hazardeuſe. Il faloit ttouver quelque moyen de mettre cette Flotte hors d'état de ſervir. L'Ambaſſadeur, qui n'avoit pas tant d'expérience des choſes de la Mer, que le Vice-Roi de Naples, qui commandoit l'Armée Navale d'Eſpagne, crut devoir le conſulter ſur ce ſujet. Ce Vice-Roi, qui devoit être le principal Acteur de la Tragédie que l'Ambaſſadeur compoſoit, étoit ce Duc d'Oſſonne ſi fameux par ſes Galanteries, auſſi entreprenant que D. Pedre, & que le Marquis de Bedemar. Cette reſſemblance d'Humeurs avoit établi une étroitte Intelligence entre ces trois Miniſtres. D. Pedre, & le Duc d'Oſſonne, n'étoient pas de grands Hommes de Cabinet, & ce Duc étoit même quelque fois ſujet à des Bizarreries qui aprochoient de l'Extravagance; mais la Déférence, qu'ils avoient tous deux pour le Marquis de Bedemar, leur tenoit lieu de toute l'Habileté qu'ils n'avoient pas.

Les Profits, que la Piraterie aporte à ceux qui l'éxercent ſous quelque Protection puiſſante, avoient attiré dans la Cour du Vice-Roi de Naples tout ce qu'il y avoit de Corſaires renommez ſur la Méditerranée. Ce Vice-Roi, qui étoit fécond en Deſſeins extraordinaires, & plûtôt prodigue qu'avare, ne les protégeoit pas tant pour la part qu'ils lui faiſoient de leur Butin, que pour avoir toû-

jours auprès de lui un nombre conſidérable de Gens prêts à tout faire. Non content de les recevoir, quand il en ſavoit quelqu'un d'un Mérite au deſſus du commun, il le recherchoit, & lui faiſoit de ſi grands Avantages, qu'il l'attiroit infailliblement auprès de lui. Il en avoit uſé de cette ſorte pour un nommé le Capitaine Jacques Pierre, Normand de naiſſance, & ſi excellent dans ce Métier, que tous les autres faiſoient gloire de l'avoir apris de lui. L'Eſprit de cet Homme ne tenoit rien de la Barbarie de ce genre de vie. Ayant gagné de quoi ſubſiſter honnêtement, il réſolut de le quitter, quoi qu'il fût encor dans la fleur de l'âge, & il choiſit les Etats du Duc de Savoie pour ſa Retraitte. Ce Prince, amoureux de tous les Talens extraordinaires, & qui en ſavoit d'autant mieux le prix que la Nature l'en avoit partagé libéralement, connoiſſant de réputation ce Corſaire pour un des plus braves Hommes du Monde, lui accorda qu'il pût s'établir à Nice. Tout ce qu'il y avoit de Gens de Mer, Soldats, Officiers, & Matelots, qui fréquentoient cette Côte, faiſoient régulierement leur Cour au Capitaine. Ses Conſeils étoient des Oracles pour eux : il étoit Arbitre ſouverain de leurs Différens ; & ils ne pouvoient ſe laſſer d'admirer un Homme, qui avoit abandonné une Profeſſion dans laquelle il étoit ſi entendu, & la plus difficile de toutes à quitter. De ce nombre étoit un nommé Vincent Robert, de Marſeille ; lequel ayant abordé en Sicile, où le Duc d'Oſſonne étoit alors Vice-Roi, y reçut un ſi bon Traittement, qu'il prit parti à ſon Service. Le Duc, ayant apris

pris que ce Robert étoit Camarade du Capitaine, ſe plaignit familiérement à lui, de ce que ſon Ami avoit préféré les Etats du Duc de Savoie à ſon Gouvernement, pour choiſir une Retraite. Il accompagna cette Plainte de Témoignages extraordinaires de l'Eſtime qu'il faiſoit du Courage & de l'Expérience du Capitaine aux choſes de la Mer; & il finit par des Aſſûrances de ne rien épargner de ce qui dépendoit de lui pour attirer dans ſa Cour un Homme d'un Mérite ſi ſingulier. Robert ſe chargea avec joie de cette Négociation, & elle fut ſoutenue par de ſi grandes Avances de la part du Vice-Roi, que le Capitaine fut contraint de ſe rendre, & de s'aller établir en Sicile avec ſa Femme & ſes Enfans. Comme il n'avoit point encor perdu la Mer de vue, il n'étoit pas bien guéri de la Paſſion qu'il avoit eue pour elle. Le Vice-Roi avoit fait faire depuis peu de ſi beaux Galions, & quelques Caravanes de Turcs fort riches étoient en route avec des Eſcortes ſi foibles, que le Capitaine ne put réſiſter à cette tentation. Il n'eut pas ſujet de s'en repentir. Il fit un Butin incroyable; & le Duc d'Oſſonne, qui vêcut dès-lors avec lui comme avec un Frere, lui en laiſſa la meilleure partie: à condition, qu'il le ſuivroit à Naples, où les ordres du Roi appelloient ce Duc pour y commander; & qu'il feroit un Voyage en Provence, pour débaucher tout ce qu'il connoiſſoit de meilleurs Hommes de Mer ſur cette Côte. Le Capitaine en amena aſſez pour armer cinq grands Vaiſſeaux, qui apartenoient au Vice-Roi en propre, & ſur leſquels il eut une Autorité abſolue. Avec cette

petite Flotte, il ſaccagea impunément toutes les Iles & les Côtes de Levant, & termina ſa prémiere Campagne par un grand Combat, dans lequel il prit où coula à fond une groſſe Eſcadre de Galeres Turques.

Ce fut en ce tems, que le Marquis de Bedemar communiqua ſon Deſſein au Duc d'Oſſonne, aſſûré qu'il n'auroit pas de peine à l'y embarquer. Ce Duc, qui affectoit l'Empire de ces Mers, ne ſouhaitoit rien plus ardemment que de ruiner les ſeuls qui puſſent le diſputer, & qui n'étoient pas ſi aiſés à battre que les Turcs. Il s'en ouvrit au Capitaine, & lui propoſa les Difficultez. Le Capitaine ne les crut pas inſurmontables; &, après pluſieurs jours de Conférence ſecrette, il ſortit de Naples à l'impourvû, & dans un équipage qui marquoit une Précipitation & une Frayeur extrême. Le Vice-Roi mit des Gens en campagne de tous côtez hors de celui qu'il étoit allé, avec ordre de le prendre mort ou vif. Sa Femme & ſes Enfans furent empriſonnez, & détenus depuis ce jour dans un état très cruel en aparence. Tous ſes Biens furent confiſqués, & la Colere du Duc éclatta avec tant de Fureur, que tout Naples en fut ſurpris, quoi qu'il y fût connu depuis long-tems pour auſſi emporté qu'il l'étoit. Comme le Capitaine ne paroiſſoit pas moins remuant que le Vice-Roi, on ajouta aiſément foi à leur Meſintelligence; & l'on crut que cet Homme avoit traitté quelque choſe contre l'Eſpagne, ou contre les Intérêts du Duc & ſes Deſſeins particuliers. Cependant, il recourt à ſon prémier Azile. Le Duc de Savoie étoit en Guerre ouverte avec les Eſpagnols,

gnols, & il étoit connu pour le plus généreux Prince du Monde. Quoi qu'il eût témoigné quelque Déplaiſir, lors que le Capitaine avoit quitté ſes Etats pour aller en Sicile, le Fourbe n'hézita pas à s'aller jetter à ſes pieds. Il lui conta pluſieurs faux Deſſeins du Vice-Roi contre la République de Veniſe, horribles ſeulement à penſer, mais qui n'avoient rien de commun avec le véritable, & dans leſquels n'ayant pas cru pouvoir s'engager avec honneur, il avoit voulu prendre quelques meſures pour ſe ſauver de Naples avec ſes Biens & ſa Famille; mais, qu'ayant ſu, que le Vice-Roi avoit découvert ſa Réſolution, il avoit été contraint de s'enfuir en ce triſte équipage, pour ſe dérober à ſa Fureur, & d'abandonner tout ce qu'il avoit de plus cher au Monde à la diſcrétion du plus cruel de tous les Hommes. Le Duc de Savoie fut touché de Pitié à ce funeſte Récit, & le reçut à bras ouverts. Il dit au Corſaire, que ſes Intérêts étant liés étroitement avec ceux de la République, il ſe chargeoit de reconnoître le Service qu'il rendoit à la Cauſe commune, ſi les Vénitiens ne le reconnoiſſoient pas. Il ajouta, qu'il étoit important, que le Sénat fut inſtruit par ſa propre bouche des Deſſeins dn Duc d'Oſſonne; &, après l'avoir exhorté à ſuporter ſa Diſgrace en Homme de Courage, l'avoir équippé de toutes choſes, & lui avoir fait un Préſent magnifique, il lui fit prendre le chemin de Veniſe, avec des Lettres de Créance & de Recommandation. Les Vénitiens ne furent pas moins pitoyables que le Duc de Savoie. La Fuite, les Larmes, la Pauvreté, le

Deſeſpoir, la Réputation du Capitaine, l'Eſpérance qu'il attireroit à leur Service ce grand nombre de Gens de Cœur qu'il avoit attirez au Service du Duc d'Oſſonne; mais, ſur-tout, les Deſſeins qu'il racontoit de ce Duc, & qu'il avoit inventez auſſi vraiſemblables qu'il étoit néceſſaire: toutes ces choſes parlérent ſi puiſſamment en ſa faveur, qu'on lui donna d'abord un Vaiſſeau à commander. Ce n'eſt pas que Contarini, Ambaſſadeur à Rome, ne remontrât par ſes Lettres, que cet Homme venant d'auprès du Vice-Roi, il faloit toûjours s'en défier; mais, la Crainte, qui avoit produit dans l'Eſprit des Vénitiens la Crédulité qui la ſuit toûjours, l'emporta ſur ce prudent Avis. Peu de tems après, la Flotte étant ſortie en Mer, le Capitaine, qui ſavoit de quelle importance il étoit qu'il ſe ſignalât, fit des Priſes ſi conſidérables ſur les Uſcoques dans quelques Commiſſions qu'il ſe fit donner de les pourſuivre, qu'au retour de cette Courſe on ajouta onze Navires à celui qu'il avoit déjà.

Il rendit compte de ces heureux Succès au Duc d'Oſſonne, & finit ſa Dépêche par ces Mots: *Si ces Pantalons croient toûjours auſſi de léger qu'ils ont fait juſqu'ici, j'ôſe aſſûrer Vôtre Excellence, Monſeigneur, que je ne perdrai pas mon tems en ce Païs.* Il écrivit en même tems à tous ſes Camarades, qu'il avoit laiſſés à Naples, pour les attirer au Service de la République. Il ne lui fut pas difficile de les débaucher. Depuis ſa Fuite, le Vice-Roi, feignant de les avoir pour ſuſpects, les traittoit auſſi mal qu'il les avoit bien traittés auparavant. Il faiſoit de grandes Plaintes

de

de la Protection que la République avoit accordée au Capitaine. Pour s'en vanger, il retira près de lui les Uſcoques que les Armes Vénitiennes avoient chaſſés de leurs Aziles. Sous ſa Protection, ils recommencérent à faire des Courſes : ils prirent un grand Vaiſſeau qui venoit de Corfou à Veniſe, & ils en vendirent publiquement le Butin ſous ſon Etendart. Il viola la Franchiſe des Ports, fit des Repréſailles conſidérables pour des Sujets légers, s'obſtina contre les Ordres qui lui vinrent d'Eſpagne de relacher ce qu'il avoit ſaiſi, & publia un Manifeſte pour rendre raiſon de ſa Deſobéïſſance. Il envoya une grande Flotte croiſer l'Adriatique, & fit entrer en Triomphe dans Naples les Priſes qu'elle fit ſur les Vénitiens. Enfin, il ruina leur Commerce, aux dépens des Napolitains même, qui y étoient intéreſſés; & les Fermiers des Revenus du Royaume s'en étant voulu plaindre, il les menaça de les faire pendre. Comme il n'y avoit pas Guerre déclarée entre l'Eſpagne & la République, les Vénitiens ne pouvoient ſortir de l'Etonnement où une Conduitte ſi irréguliere les jettoit. Preſque tous ne l'imputoient qu'à la ſeule Extravagance du Duc d'Oſſonne; mais les plus ſages, qui ſavoient qu'il n'y a rien de ſi grand uſage que ces ſortes de Fous, quand on les ſçait mettre en œuvre, crurent que les Eſpagnols ſe ſervoient des Caprices du Duc, pour faire toutes les Démarches qu'ils ne vouloienr, ni avoüer, ni ſoutenir. Ses Diſcours familiers n'étoient que de ſurprendre les Ports d'Iſtrie apartenans à la République, de ſaccager ſes Iles, & même de faire

s'il ſe pouvoit quelque Deſcente à Veniſe. Il en étudioit le Plan avec ſes Courtiſans. Il faiſoit faire des Cartes éxactes des environs, fabriquer des Barques, des Brigantins, & autres petits Bâtimens, propres à toute ſorte de Canaux ; eſſayer combien chaque profondeur d'Eau pouvoit ſoutenir de poids ſur différentes largeurs : & il inventoit tous les jours de nouvelles Machines, pour diminuer ce poids, & faciliter le mouvement. Le Réſident Vénitien, qui étoit à Naples, en donnoit éxactement avis, au grand Deſeſpoir du Marquis de Bedemar, qui commença à ſe repentir de s'eſtre lié d'intérêt avec un Homme ſi étourdi. Mais, le Succès trompa ſes Craintes. Le Vice-Roi faiſoit toutes ces choſes ſi hautement, que les Vénitiens ne firent qu'en rire. Les plus ſages même ne purent croire qu'il y eut rien de ſolide caché ſous des Démonſtrations ſi manifeſtes. Le Duc continua ſes Préparatifs tant qu'il voulut, ſans qu'on en prît le moindre Ombrage; & ſon Indiſcrétion, qui devoit ruiner l'Entrepriſe, l'avança plus que toute la Circonſpection du Marquis de Bedemar. Néanmoins, ce Marquis jugea qu'il faloit en hâter l'Exécution; ſoit, pour ne pas donner aux Vénitiens le loiſir de faire des Réfléxions, ſoit à cauſe du Danger où ſa Perſonne étoit expoſée tous les jours. La Flotte Vénitienne ayant une fois préſenté la Bataille à celle d'Eſpagne qui la refuſa, & ſaccagé les Côtes de la Pouille, la Canaille de Veniſe en conçut une Joie ſi inſolente, que l'Ambaſſadeur & toute ſa Maiſon auroit été infailliblement maſſacrée, ſi on n'y eut envoyé des Gardes.

Il reçut ce même jour des Nouvelles du Camp devant Gradiſque, qui le conſolérent de cet Accident. Renault lui mandoit, qu'il avoit trouvé les Eſprits ſi heureuſement diſpoſez, que ſa Négociation avoit été conclue en peu de tems. L'Ambaſſadeur lui ordonna de paſſer à Milan, avant que de revenir, & D. Pedre le reçut avec toutes les Careſſes dont les Grands ont coutume d'aveugler les Eſprits de ceux qui ſe perdent pour leur Service. Ils convinrent enſemble, qu'il faloit avoir quelque Ville dans l'Etat de Terre-ferme des Vénitiens, dont on pût s'emparer en même tems que de Veniſe : que cette Ville brideroit les autres, ſerviroit comme de Place d'Armes à l'Armée Eſpagnole qui les attaqueroit, & de Barriere à celle de Veniſe, ſi elle ſe mettoit en devoir de les ſecourir. Renault paſſa par les principales, & s'arrêta quelque tems à Creme, pour y former une Faction, à la faveur d'un Lieutenant François nommé Jean Berard, d'un Capitaine Italien, & d'un Alfier Provençal que D. Pedre y avoit déjà gagné. Ces trois Hommes offrirent de cacher cinq cens Eſpagnols dans la Ville ſans donner aucun ſoupçon au Commandant Vénitien, & de s'en emparer huit jours après. Par l'éxamen que Renault fit de la choſe ſur le lieu, il jugea qu'elle étoit preſque infaillible avec ce nombre de Gens. Il ne faloit que couper la gorge à une miſérable Garniſon, qu'on avoit tirée des Milices du Païs, parce que toutes les Troupes réglées de la République étoient dans les Places du Frioul, ou dans les Armées.

Le Duc d'Oſſonne avoit auſſi fait convenir le Marquis de Bedemar, qu'il étoit néceſſaire d'avoir quelque Place des Vénitiens ſur le Golphe, pour donner la main aux Uſcoques & à l'Archiduc, & pour ſervir de Retraitte à la Flotte d'Eſpagne, ſi par quelque Accident elle étoit obligée de chercher un Azile dans cette Mer, quand elle y ſeroit engagée. Ils choiſirent à cette fin Maran, Place forte dans une Ile confinante à l'Iſtrie, & qui a un Port capable de recevoir une grande Flotte. Un Italien nommé Mazza, qui en étoit Sergent-Major depuis quarante ans, y avoit preſque autant d'Autorité que le Gouverneur. Moyennant une Somme conſidérable & l'aſſûrance du Commandement, cet Homme promit à un Emiſſaire du Duc d'Oſſonne de tuer ce Gouverneur au prémier ordre, & de ſe rendre enſuite Maître de la Place pour la tenir au nom des Eſpagnols. Il lui étoit preſque auſſi aiſé d'éxécuter cette Promeſſe, que de la faire. Le Gouverneur, qui étoit le Provéditeur Lorenzo Thiepolo, vivoit avec lui dans une grande Familiarité; &, parce que la Charge de Provéditeur lui donnoit beaucoup d'Occupation ſur cette Frontiere en tems de Guerre, il ſe repoſoit entiérement ſur le Sergent-Major de ce qui regardoit le dedans de la Place, comme ſur le plus ancien & le plus capable Officier de la Garniſon. Les Affaires étant dans cet état, l'Ambaſſadeur crut devoir mettre la derniere main à ſon Ouvrage. Ce n'eſt pas qu'en attendant encor, il ne pût ajouter beaucoup de choſes aux meſures qu'il avoit priſes; mais, il ſavoit que la Longueur eſt mor-

mortelle aux Deſſeins de cette nature. Il eſt impoſſible que tous les différens Moyens qui peuvent contribuer au bon Succès ſe trouvent dans le même tems en état de ſervir : les prémiers changent de face, pendant que les autres ſe préparent ; &, quand on eſt une fois aſſez heureux pour en pouvoir joindre enſemble un nombre ſuffiſant, c'eſt une Faute capitale, de laiſſer paſſer le point fatal d'une Conjoncture ſi précieuſe.

Il étoit d'une importance extrême pour l'Honneur de la Couronne d'Eſpagne, que ſon Ambaſſadeur ne pût être convaincu d'avoir eu part à l'Entrepriſe, ſi elle manquoit. Dans cette vue, il réſolut de ne ſe découvrir à aucun autre des Conjurez, qu'à Renault & au Capitaine. Ces deux Hommes même ne ſe connoiſſoient pas : ils ne venoient point chez lui, qu'il ne les mandât ; & il avoit toûjours obſervé de leur donner des tems différens, afin qu'ils ne puſſent s'y rencontrer. S'ils avoient à être découverts, il ſeroit beaucoup plus avantageux pour lui, qu'ils n'euſſent eu aucune Liaiſon enſemble. Dans cette crainte, il auroit bien voulu continuer de les faire agir chacun de leur côté ſans ſe connoître l'un l'autre, comme il avoit fait juſqu'alors ; mais, après y avoir ſongé mûrement, il jugea que c'étoit une choſe impoſſible : &, deſeſpérant en ſon ame du Succès de ſon Deſſein, s'il n'établiſſoit entre eux une Union parfaite, il réſolut de franchir ce pas, quelque facheux qu'il le trouvât. Quoi que tous deux euſſent du Courage & de la Conduitte, Renault ſe piquoit principalement de diſpoſer ſi bien les choſes que l'Exécution en

fût aiſée & le Succès infaillible. Le Capitaine, au contraire, qui n'étoit pas à beaucoup près ſi avancé en âge, ſe piquoit ſur-tout d'être Homme de grande Exécution, & capable d'une Réſolution extraordinaire. Le Marquis lui expoſa les diverſes Négociations que Renault avoit faites, ſon Savoir qui pouvoit fournir des Expédiens pour toutes Rencontres, ſon Eloquence & ſon Adreſſe à gagner de nouveaux Partiſans, ſon Talent pour écrire ſi néceſſaire dans une Occaſion où il faloit être inſtruit continuellement de l'état des Flottes, des Provinces, & des Armées : Qu'il avoit penſé qu'un Homme de cette ſorte ſeroit d'un grand ſoulagement au Capitaine : Que c'étoit un Vieillard de grande Expérience, qui ne manquoit, ni de Cœur, ni de Fermeté ; mais que ſon âge & ſa profeſſion d'Homme de Cabinet plutôt que d'Homme de Guerre le rendoit incapable de partager avec le Capitaine la Gloire de l'Exécution. Pour Renault, il lui dit ſeulement que le Capitaine étoit l'Homme du Duc d'Oſſonne, & que ce Duc devant avoir la meilleure part dans leur Deſſein, il n'y avoit pas apparence de rien cacher à ſon Confident : Qu'il le conjuroit de condeſcendre aux Manieres du Corſaire, autant qu'il ſeroit beſoin pour leur But, & de lui témoigner toute la Déférence qui pouvoit gagner l'Eſprit d'un Homme de main, fier & préſomptueux au dernier point. Le Marquis de Bedemar ayant travaillé de cette ſorte pour diſpoſer ces deux Hommes à vivre bien enſemble, ſon Etonnement fut extrême, la prémiere fois qu'il les fit rencontrer chez lui,

quand

quand il les vit s'embraſſer avec beaucoup de Tendreſſe auſſitôt qu'ils eurent jetté les yeux l'un ſur l'autre. Il n'eſt point d'Eſprit ſi fort qui ne faſſe d'abord un Jugement déraiſonnable des choſes qui le ſurprennent extrémement. La prémiere Penſée de l'Ambaſſadeur fut qu'il étoit trahi. Comme il étoit prévenu que ces deux Hommes ne ſe connoiſſoient point, il ne pouvoit comprendre pourquoi ils lui avoient caché qu'ils ſe connuſſent. Ce Miſtere fut bien-tôt éclairci. Il ſçut qu'ils s'étoient vûs chez une fameuſe Grecque, Femme d'un Mérite extraordinaire pour une Courtiſanne. Il n'en faloit point d'autre preuve que cette Avanture, où elle avoit gardé ſi religieuſement le Secret qu'ils l'avoient priée de faire de leur Nom. Cette éxactitude leur parut d'autant plus admirable, qu'elle n'ignoroit pas qu'ils avoient conçu beaucoup d'Eſtime l'un pour l'autre. L'Ambaſſadeur, pleinement revenu de ſa Surpriſe, fut ravi de trouver toute faite une Union qu'il ſouhaittoit ſi fort. Ils avoüérent dans la ſuite de la Converſation, qu'ils avoient fait deſſein chacun en leur particulier de s'engager l'un l'autre dans l'Entrepriſe. Comme ils étoient tout pleins de leur Projet dans les Entretiens qu'ils avoient eus enſemble chez cette Grecque, ils étoient tombez quelquefois ſur les matieres de cette nature, en parlant des Affaires du Tems, de l'Etat, & de la Guerre. C'avoit été ſans ſe découvrir, & plus encor ſans avoir deſſein de le faire : cependant, ils reconnurent de bonne foi en préſence de l'Ambaſſadeur, que la chaleur du Raiſonnement les avoit quelquefois portez un peu loin,

loin, & qu'ils avoient trop donné à connoître leurs Sentimens. L'Ambaſſadeur les convia à profiter de cette Réfléxion, pour être plus circonſpects à l'avenir, & à reconnoître par cette Expérience, que pour tenir une grande Affaire véritablement ſecrette, ce n'eſt pas aſſez de ne rien dire ni faire qui aye du raport avec elle; qu'il ne faut pas ſeulement ſe ſouvenir qu'on la ſçait.

Enſuite Renault expoſa, que depuis les Bruits de Paix, qui s'étoient renouvellez ſur la fin du mois de Juin, les Officiers Vénitiens avoient fort maltraitté les Troupes Etrangeres; & que n'étant plus retenues par l'Autorité du Comte de Naſſau, qui étoit mort environ ce même tems, elles avoient mal ſervi devant Gradiſque: Que le Général de la République, craignant qu'elles ne fiſſent pis, les avoit ſéparées en divers Poſtes les plus éloignés l'un de l'autre qu'il avoit pu choiſir: Que cette Précaution ayant rendu publique la Défiance où on étoit de leur Fidélité, elles s'étoient mutinées, & qu'ayant refuſé avec inſolence d'éxécuter quelques Ordres du Sénat, ce Général avoit cru qu'il étoit de ſon devoir de faire mourir les principaux Séditieux: Qu'il avoit confiné les Chefs à Padoue, & diſtribué le reſte en diverſes Places de Lombardie, juſqu'à ce qu'on les pût payer, & que l'éxécution des Traités permît de les licentier. Renault ajouta, que le Lieutenant du Comte de Naſſau, qui étoit l'un des principaux avec qui il avoit négocié, avoit été relégué à Breſſe; qu'il y avoit fait une trame, à la faveur de laquelle il étoit prêt de mettre cette Ville entre les mains de D. Pedre;

Pedre; & qu'il étoit néceſſaire de ſe réſoudre avant toutes choſes ſur ce Deſſein particulier, parce que ce Lieutenant preſſoit par ſes Lettres pour avoir une Réponſe déciſive. L'Ambaſſadeur répondit, qu'il ne faloit rien remuer de ce côté, qu'on ne fût Maître de Veniſe; qu'alors même, on n'auroit beſoin que d'une ſeule Place en Lombardie; qu'on étoit aſſûré de Creme, & que cette nouvelle Entrepriſe ne feroit que diviſer leurs Forces; qu'on entretint pourtant dans leur bonne diſpoſition ceux qui étoient gagnés; mais, qu'on différât toûjours l'Exécution ſous divers Prétextes; & que plûtôt que de s'expoſer à faire le moindre éclat, on abandonnât entiérement cette Penſée. Renault reprit, qu'outre ce Lieutenant, il avoit négocié avec trois Gentil-hommes François, nommez Durand Sergent-Major du Régiment de Lieveſtein, de Brainvile, & de Bribe; avec un Savoyard, nommé de Ternon, qui s'étoit trouvé autrefois à l'Eſcalade de Geneve; un Hollandois, nommé Theodore; Robert Revellido, Ingénieur Italien; & deux autres Italiens, qui avoient eu autre-fois de l'Emploi dans l'Arſenal, nommez Loüis de Villa-mezzana Capitaine de Chevaux-légers, & Guillaume Retroſi Lieutenant du Capitaine Honorat dans Palme: Qu'il avoit jugé néceſſaire de s'ouvrir entiérement à ces neuf Perſonnes; mais, que de la maniere qu'il les avoit choiſies, il répondoit ſur ſa tête de leur Fidélité: Que pendant ſon ſéjour au Camp, ils avoient déjà gagné plus de deux cens Officiers: Que pour ces Officiers, il leur avoit ſeulement fait entendre, comme l'Ambaſſadeur l'avoit or-

ordonné, qu'il s'agiſſoit d'aller à Veniſe délivrer ſon Excellence des mains de la Populace de cette Ville, quand il en ſeroit tems : Que depuis ſon Retour, ayant écrit qu'on lui fît ſçavoir au juſte le nombre d'Hommes ſur lequel il pouvoit faire fond, & qu'on n'avançât rien que de parfaitement ſûr, on lui mandoit, qu'il pouvoit compter ſur deux mille Hommes des Troupes de Lieveſtein pour le moins, & ſur deux mille trois cens de celles de Naſſau ; & que tous les Officiers étoient prêts de ſe venir mettre entre ſes mains pour aſſûrance de cette Parole : Que dès le commencement de cette Négociation, ils avoient flatté leurs Soldats de l'eſpérance de quelque Expédition, où on les conduiroit quand ils ſeroient congédiés par la République, & où ils ſe récompenſeroient libéralement de la Miſere qu'ils avoient ſoufferte : Qu'il ne falloit pas apréhender que la Singularité de l'Entrepriſe les rebutât, quand il faudroit la déclarer : Qu'ils étoient aigris à un tel point contre le Sénat, à cauſe du Traitement ignominieux qu'on leur avoit fait, que quand il n'y auroit que cette raiſon, il répondroit qu'il n'eſt rien dont ils ne ſoient capables pour ſe vanger : Que néanmoins, pour plus grande ſûreté, on ne leur déclareroit le Secret ſi on ne vouloit, que lors que les choſes ſeroient ſi bien diſpoſées & ſi avancées, qu'ils ne pourroient preſque douter du Succès : & Que dans la Réſolution où on étoit de leur donner Veniſe au Pillage, il n'y en auroit pas un qui hézitât de s'énrichir par une Voie ſi ſûre & ſi promte, & de paſſer dans l'Opulence le reſte de ſes jours.

Dès

Dès la prémiere Penſée que le Marquis de Bedemar avoit eue de ſon Entrepriſe, il avoit réſolu de ne s'y point engager, qu'il n'eut beaucoup plus de Moyens qu'il n'en faloit pour la faire réüſſir; & que ces Moyens ne fuſſent tellement indépendans & dégagés l'un de l'autre, que quand même il y en auroit quelqu'un qui viendroit à manquer, les autres n'en demeuraſſent pas moins en état de ſervir. Dans cette vue, il n'avoit pas laiſſé de prendre des meſures avec le Duc d'Oſſonne, pour avoir des Troupes, quoi qu'il comptât ſûrement ſur ce que D. Pedre lui avoit promis, & ſur ce que Renault avoit traitté avec les Chefs Hollandois. Il avoit négocié de chacun de ces trois côtez, avec les mêmes ſûretez, que s'il n'avoit eu aucune aſſûrance des deux autres, & que s'il en eut eu beſoin pour trois Entrepriſes différentes. Il étoit tems de ſavoir préciſément dans quel tems le Duc d'Oſſonne pouvoit faire venir à Veniſe les Gens qu'on lui demandoit. Mais, parce que ce n'étoit pas un Eſprit aſſez ſûr dans ſes Vues, pour ſe repoſer aveuglément ſur ſa ſeule parole d'une choſe ſi importante, & ſi difficile, il faloit lui envoyer quelqu'un qui fût capable de juger ſur le lieu, s'il étoit en état de tenir ce qu'il promettroit. Le Capitaine ne pouvoit s'abſenter de Veniſe ſans être remarqué: Renault y étoit indiſpenſablement néceſſaire; & ils jettérent les yeux pour faire ce Voyage ſur de Bribe, l'un des Gentil-hommes François avec qui Renault avoit négocié au Frioul. Mais ce Cavalier, ayant reçu une Commiſſion de la République pour lever des Soldats pendant qu'il ſe diſpoſoit à partir,

partir, on trouva plus à propos qu'il fit la Levée; & un Franc-Comtois, nommé Laurens Nolot, Camarade du Capitaine, partit à ſa place le prémier jour de l'année mille ſix cens dix-huit.

Le Marquis de Bedemar crut qu'il étoit auſſi tems de s'ouvrir avec le Conſeil d'Eſpagne. Pour aller au devant de tous les Eclairciſſemens qu'on pouvoit lui demander, il y envoya ſon Projet, le plus étendu & le mieux circonſtancié qu'il le ſçut faire. Et, parce qu'il connoiſſoit la Lenteur des Délibérations de cette Cour, il proteſta par une Depêche particuliere au Duc de Lerme, qu'il vouloit une Réponſe prompte & déciſive: que le Danger où il étoit lui donnoit droit de s'exprimer de cette maniere abſolue; & que ſi on retenoit ſon Courrier plus de huit jours, il interpréteroit ce Retardement pour un Ordre de tout abandonner. Il eut Réponſe dans le temps qu'il l'avoit demandée, mais elle ne fut pas tout-à-fait ſi déciſive qu'il vouloit. On lui mandoit, que s'il y avoit du Deſavantage à différer, il paſſât outre; mais, que s'il ſe pouvoit on ſouhaittoit paſſionnément d'avoir auparavant une Deſcription ample & fidele de l'Etat de la République. L'Ambaſſadeur, qui étoit préparé ſur cette Matiere, ne fut pas long-tems à dreſſer une Relation ſi belle, que les Eſpagnols l'ont appellée le Chef d'Oeuvre de leur Politique. On n'y voit point pour quel Deſſein elle a été faite: cependant, ceux qui le ſavent n'y trouvent pas un Mot qui ne ſe raporte à ce Deſſein. Elle commence par une Plainte élégante de la Difficulté de cet Ouvrage, à cauſe du Secret

cret impénétrable du Gouvernement qu'il doit repréſenter. Il loue enſuite ce Gouvernement; mais, l'Eloge qu'il en fait tombe plûtôt ſur le prémier Age de la République, que ſur ſon Etat préſent. De ces Loüanges, il entre dans un Lieu-commun également triſte & éloquent de la déplorable Condition des Choſes humaines, en ce que les plus excellentes ſont les plus ſujettes à Corruption; Qu'ainſi, les plus ſages Loix de cet Etat, par l'Abus qu'on en a fait, ont été les prémieres Cauſes de ſa Difformité préſente: Que celle des Loix qui exclut entiérement le Peuple de la Connoiſſance des Affaires, a donné occaſion à la Tirannie des Nobles; & que celle, qui ſoumet la Puiſſance Eccléſiaſtique à la Cenſure du Souverain Magiſtrat, a ſervi de fondement à la Licence du Peuple de Veniſe contre la Cour de Rome depuis la Querelle de la République avec cette Cour. Il éxagere cette Licence par les Impiétez qu'on diſoit que les Hollandois avoient commiſes dans le Frioul avec impunité. Il s'écrie particuliérement ſur ce qu'on avoit fait enterrer un grand Seigneur de leur Païs, nommé Renaud de Brederode, dans l'Egliſe des Servites de Veniſe, quoi qu'il fût Calviniſte; & il taxe gravement Frà Paolo dans cet Article ſans le nommer, parce que c'étoit lui qui avoit inſpiré cette Hardieſſe au Sénat. Il admire comment les Peuples, n'étant plus retenus dans l'Obéïſſance du Prince par la Religion violée en tant de manieres à leurs yeux, peuvent ſouffrir les Véxations effroyables qu'on leur fait. Il repréſente ces Véxations en détail, & n'éxagere rien en les faiſant paroitre

roitre inſuportables. Il montre enſuite, que l'Honneur & le Sang du Peuple n'y ſont pas moins à la diſcrétion des Grands, que ſes Biens; & que le Génie de la Nation étant porté comme il eſt à l'Avarice, à la Vengeance, & à l'Amour, ce n'eſt pas merveille, ſi ceux qui obéïſſent dans un Gouvernement de cette Nature ſont oprimez par ceux qui commandent. Enfin, il éxamine l'Etat du Sénat, des Provinces, & des Armées. Dans le Sénat, il remarque la Diviſion. Il ne feint point de dire, qu'il connoit beaucoup de Nobles mécontens. Il dépeint la Déſolation des Provinces par la Guerre que les Uſcoques ont faite dans les unes, & par l'Epuiſement où les autres ſe ſont mis, pour les ſecourir. Qu'il n'y a pas trois Officiers payés dans chaque Garniſon de Lombardie, & que la République n'y conſerve ſon Autorité, que faute de quelqu'un qui entreprenne de l'uſurper. Quant aux Armées, il fait un Récit fidelle des Soulévemens arrivez dans celle de Terre, & de la Diſperſion qu'on avoit faite des Mutins, en ſi grand nombre, qu'on pouvoit regarder ce qui reſtoit comme un Ramas ſans choix de miſérables Milices, qui n'avoient ni Courage, ni Expérience, ni Diſcipline. Que pour celle de Mer, elle étoit devenue depuis quelque tems l'Azile de tout ce qu'il y avoit de plus infames Corſaires ſur la Méditerranée; Gens indignes du Nom de Soldat, & du Service deſquels la République ne pouvoit faire état, que tant qu'ils ne ſeroient pas aſſez puiſſans pour tourner ſes propres Armes contre elle. Après avoir décrit ces choſes avec une beauté de Langage

&

& une force d'Expreſſion merveilleuſe, il éxamine quel Jugement on en doit tirer pour l'Etat avenir de cette République, ſa Fortune, & ſa Durée; & il fait voir, par les Conſéquences qui ſuivent des Faits qu'il a établis, qu'elle eſt dans ſa Décrépitude, & que ſes Maladies ſont de telle nature, qu'elle ne ſauroit faire de Criſe, ni corriger ſa Conſtitution préſente, qu'en changeant entiérement de Forme.

Sur cette Relation, le Conſeil d'Eſpagne mit le Marquis de Bedemar en liberté d'agir, ſans lui donner aucun ordre. Mais Nolot, qui ne revenoit point, arrêtoit tout; & l'Ambaſſadeur ne pouvoit ſe conſoler de la Faute qu'il avoit faite, en s'éxpoſant dans une Affaire de cette nature au Caprice du Duc d'Oſſonne, qu'il devoit connoître depuis longtems. Le Retardement étoit mortel dans la Conjoncture des choſes. Après que les Eſpagnols eurent pris Verſel, Gradiſque ſe trouva extrémement preſſée par les Vénitiens, & le Conſeil d'Eſpagne n'eut point d'autre moyen pour la ſauver, que de renouveller les Propoſitions de Paix. Il fut dreſſé de concert un Ecrit à Madrid qui en contenoit les principaux Articles; mais, les Deſordres continuels du Duc d'Oſſonne obligérent les Vénitiens à révoquer le Pouvoir de leur Ambaſſadeur, pour tranſporter la Négociation en France, où la Mort du Maréchal d'Ancre faiſoit eſpérer plus de faveur. La Paix fut conclue à Paris le ſixieme Septembre; & le Gouverneur de Milan s'aboucha quelque tems après à Pavie, avec le Comte de Bethune, pour en régler l'éxécution à l'égard

gard du Duc de Savoie: mais en même tems ce Gouverneur continuoit d'inquiéter les Vénitiens, & prit même quelques petites Places ſur eux en Lombardie. Ils s'en plaignirent par-tout, & ſe préparérent à la Guerre plus que jamais, juſqu'à ce que le Marquis de Bedemar fit les Complimens de la Paix en plein Sénat, & promit l'éxécution des choſes accordées. Il ne le fit pas tant parce qu'il en avoit ordre d'Eſpagne, que parce qu'il vouloit effacer les mauvaiſes impreſſions que le Sénat avoit conçu de lui par les choſes paſſées. Dans cette vue, il s'aquitta de ce Devoir avec toute les démonſtrations imaginables de Joie & d'Amitié; & les Venitiens, qui ſouhaittoient trop ce qu'il leur promit, ſe laiſſérent éblouïr par ſes paroles, juſqu'à convenir avec lui d'une Suſpenſion d'Armes. Cette Suſpenſion fut un Coup de Partie pour les Eſpagnols, & le Chef d'Oeuvre de leur Ambaſſadeur. Gradiſque étoit preſſée à un tel point, qu'elle ne pouvoit pas tenir encor quinze jour. Cependant, les Hoſtilitez ne devoient ceſſer qu'au bout de deux mois, parce qu'on avoit jugé ce tems néceſſaire pour fournir de part & d'autre toutes les Ratifications, & pour diſpoſer les choſes à l'éxécution des Traités. Il faloit empêcher que cette Place ne ſe rendît en attendant ce terme: la Suſpenſion la mettoit hors de Danger; & les Eſpagnols, n'ayant plus cette raiſon de preſſer l'éxécution des Traités, demeuroient en pleine liberté de la tirer en longueur autant qu'il ſeroit néceſſaire pour leurs Deſſeins. En effet, le Duc d'Oſſonne, forcé par les Ordres

de

de Madrid, & par les inſtances du Pape, offrit bien quelque tems après de rendre les Bâtimens qu'il avoit pris ; mais, pour les Marchandiſes, il ne ſavoit ce qu'elles étoient devenues. Cependant, on les vendoit dans Naples, même aux yeux du Réſident de Veniſe, & il envoyoit de nouveau une puiſſante Flotte croiſer l'Adriatique. Le Sénat, ayant voulu s'en plaindre au Marquis de Bedemar, ce Marquis s'en plaignit lui même beaucoup plus fortement. Il déclara qu'il n'entendoit point répondre des Actions du Duc d'Oſſonne, que le Roi leur Maître même n'en répondroit pas : Que parmi tant de Faveurs & de bons Traitemens qu'il avoit reçus à Veniſe pendant tout le tems de ſon Ambaſſade, le ſeul Déplaiſir qu'il eût eu étoit d'avoir ſçu qu'on imputoit à ſes Conſeils la Conduite de ce Vice-Roi : Qu'il n'y avoit jamais eu aucune part : Que pour peu qu'on connût le Duc d'Oſſonne, on croiroit aiſément, qu'il n'avoit autre Guide que ſon Caprice ; & Que pour lui, on pouvoit juger de ſa Diſpoſition, par le Procédé paiſible du Gouverneur de Milan dont il faiſoit gloire d'être l'Auteur. Il étoit vrai que ce Gouverneur obſervoit éxactement la Suſpenſion ; mais, il demeuroit toûjours armé : &, afin qu'on le trouvât moins étrange, il jugea à propos de ſe brouiller de nouveau avec le Duc de Savoie. Sous prétexte que les Troupes congédiées par ce Prince s'étoient arrêtées dans le Païs de Vaux, en attendant l'entiere Exécution des Traités, D. Pedre refuſa au Comte de Bethune de deſarmer, comme il l'avoit promis à Pavie ; & il obligea le Duc de Mantoue à

refuſer auſſi ce qui dépendoit de lui. Le Comte de Bethune proteſta contre eux par un Ecrit public, en ſe retirant ſur leur Refus ; & on répondit à cette Proteſtation de la maniere la plus plauſible que le Marquis de Bedemar ſçut inventer.

On jugera aiſément par ces choſes, qu'il étoit important de hâter l'Exécution, puiſqu'il étoit ſi difficile d'entretenir les Affaires dans l'état où il faloit qu'elles fuſſent pour réüſſir. Cependant, le Duc d'Oſſonne n'expédioit point Nolot ; & l'Ambaſſadeur, qui étoit au Deſeſpoir, ayant mandé à cet Homme qu'il en découvrît le ſujet à quelque prix que ce fût, on ſçut enfin ce que c'étoit. Quelque tems après que le Capitaine fut reçu au Service de la République, le Duc, qui vouloit être inſtruit par diverſes voies de l'Etat de Veniſe, envoya après lui un Italien nommé Alexandre Spinoſa, pour y épier toutes choſes. Cet Homme, qui n'étoit point connu y eut bien-tôt de l'Emploi, comme tous les Avanturiers qui en venoient demander. Il croyoit bien que le Duc tramoit quelque Entrepriſe importante ; mais, il ne ſe défioit pas que le Corſaire fût le Conducteur de cette Trame : il ſe doutoit pourtant que ce Corſaire n'étoit pas ſi mal avec le Duc, que tout le monde penſoit. Quand Spinoſa étoit venu à Veniſe, il avoit offert au Vice-Roi de poignarder le Capitaine ; & le Vice-Roi avoit refuſé cette Propoſition, ſous prétexte du Danger qu'il y auroit à l'éxécuter. Spinoſa, qui avoit de l'Eſprit, & qui le connoiſſoit, jugea que s'il n'y avoit pas quelque raiſon plus forte de ce Refus ; il n'héſi-

n'héſiteroit pas à ſe vanger, de peur de faire périr un Homme. Le Duc le chargea pourtant d'obſerver les Actions du Corſaire, ſoit pour empêcher Spinoſa de ſoupçonner quelque choſe de la vérité, ou ſeulement que ce Vice-Roi fût de ces Gens qui ne ſe fient entiérement à perſonne; & qu'il fût bien aiſe de voir, ſi ce que Spinoſa écriroit du Capitaine s'accorderoit avec ce que le Capitaine en écriroit lui même. Pour s'acquitter mieux de ſa Commiſſion, Spinoſa s'accoſta de quelques François, qu'il avoit connus à Naples, & qui fréquentoient fort le Capitaine à Veniſe. Ces Gens, qui étoient des Conjurez, rendirent un compte éxact au Capitaine des Perquiſitions que Spinoſa faiſoit de ſa Conduitte, & ils découvrirent même que cet Eſpion eſſayoit de tramer quelque choſe de ſon côté, & de gagner des Gens de main au Service du Duc d'Oſſonne. Le Capitaine fut fort indigné que ce Duc n'eût pas une Confiance entiere en lui; mais, il n'en fut pas ſurpris: il conſidéra ſeulement, que ſi Spinoſa continuoit à cabaler ſans qu'ils s'entendiſſent enſemble, il affoibliroit leur Parti en le diviſant, & qu'il n'y avoit pas apparence de s'aller ouvrir à un Homme qui avoit ordre de l'épier. Le Marquis de Bedemar, & Renault, jugérent auſſi, qu'il n'y avoit pas de tems à perdre pour remédier à cet Inconvénient; &, après avoir ſongé mûrement enſemble aux Moyens de le faire, ils trouvérent qu'il n'y avoit aucune ſûreté pour eux, à moins que de perdre Spinoſa. Il étoit Homme à vendre chérement ſa Vie, ſi on entreprenoit de l'aſſaſſiner: le métier

qu'il faiſoit l'obligeoit à ſe tenir toûjours ſur ſes gardes; & le Capitaine fut enfin réduit à le déférer au Conſeil des Dix comme un Eſpion du Duc d'Oſſonne, après avoir tenté inutilement toutes les autres Voies pour le faire périr. Les François, avec qui il avoit eu commerce, dépoſérent ſi judicieuſement, & circonſtanciérent ſi bien les choſes, qu'il fut pris & étranglé en ſecret le même jour. Tout ce qu'il put avancer contre le Corſaire ne fit aucune impreſſion ſur l'eſprit des Juges, parce que c'étoit contre ſon Accuſateur; & il ne put rien prouver de ce qu'il avançoit. Cette Affaire augmenta beaucoup la Confiance que l'on avoit à Veniſe pour le Capitaine; mais, elle ne laiſſa pas d'affliger extrémement le Marquis de Bedemar, par que c'étoit un Avertiſſement conſidérable aux Vénitiens d'obſerver la Conduite des Etrangers qui étoient à leur Service. Le Duc d'Oſſonne venoit d'aprendre la Mort de Spinoſa, quand Nolot arriva à Naples. Il n'héſita point à en deviner l'Auteur. Le Déplaiſir qu'il en eut lui fit trouver mauvais que le Marquis de Bedemar ne lui en mandât rien; & les divers Soupçons que cet Accident fit naître dans ſon Eſprit le mirent dans un état à ne ſavoir à quoi ſe réſoudre. Cependant, les Troupes de Lieveſtein s'étant mutinées de nouveau furent amenées au Lazaret, à deux mille de Veniſe, par ordre du Sénat, au commencement du mois de Février. Le Marquis de Bedemar, qui craignoit qu'elles ne s'accommodaſſent avec la République pour leur Payement, & qu'enſuite elles ne fuſſent obligées de partir, fit en ſorte, par

le

le moyen des Chefs, qu'elles ne ſe contentérent pas de la Somme qu'on leur offrit d'abord. Pour profiter du voiſinage de ces Troupes ſi favorable au Deſſein des Conjurez, ils chargérent Nolot par un Courrier exprès de repréſenter au Vice-Roi, que pendant tout ce mois ils auroient près de cinq mille Hommes tout prêts à leur dévotion. Nolot n'oublia rien de ſon Devoir; mais, le Vice-Roi, qui n'avoit pas encor achevé de digérer ſa Colere, l'amuſa ſi long-tems, qu'après ſix ſemaines d'attente, les Chefs craignant que leurs Soldats qui patiſſoient extrémement ne traittaſſent ſans eux, traittérent eux mêmes, du conſentement des Conjurez, qui ne crurent pas pouvoir l'empêcher. Dix jours après, Nolot arrive de Naples avec la Réſolution du Duc d'Oſſonne, telle qu'on la ſouhaitoit, mais adreſſée à Robert Brulard, l'un des Camarades du Capitaine. L'Ambaſſadeur, & ce Capitaine, qui ſongeoient tout de bon à ſortir d'affaire, ne daignérent pas ſeulement prendre garde à l'Affront que le Vice-Roi leur faiſoit par cette Adreſſe. Il mandoit qu'il étoit prêt d'envoyer, quand on voudroit, des Barques, des Brigantins, & autres petits Bâtimens propres aux Ports & aux Canaux de Veniſe, & en nombre ſuffiſant pour porter juſqu'à ſix mille Hommes s'il les faloit. Nolot avoit vû les Troupes, & les Barques, prêtes à partir; & le Capitaine fit ſonder les Ports, & les Canaux, par où il faloit qu'elles paſſaſſent pour venir débarquer à la Place de Saint Marc. Comme il avoit beaucoup de Gens de Mer à ſa diſpoſition à cauſe de ſa Charge, leſquels n'étant point

ſuſpects pouvoient aller & venir dans ces Ports & par ces Canaux tant qu'ils vouloient, il lui fut aiſé d'en faire prendre toutes les dimenſions, avec éxactitude. Il ne reſtoit plus qu'à empêcher le Départ des Troupes de Lieveſtein. On n'y épargna point l'Argent, & la rigueur de la Saiſon ſervit de Prétexte à leur Retardement. La meilleure partie reſta encore au Lazaret; & ce qui ſe trouva embarqué, à l'arrivée de Nolot, s'arrêta dans des lieux qui n'étoient guere plus éloignés.

Pour ſoulager Renault & le Capitaine dans les ſoins dont ils étoient chargés, & auſquels ils ne pouvoient ſuffire, ils crurent avoir beſoin de dix-huit Hommes pour le moins, qui fuſſent Gens d'Eſprit & de Cœur, & à qui ils ſe puſſent fier entiérement. Ils avoient compoſé ce nombre, des neuf avec qui Renault avoit négocié au Frioul, & des principaux de ceux que le Corſaire avoit fait venir de Naples après lui. C'étoient cinq Capitaines de Vaiſſeaux comme lui, Vincent Robert de Marſeille, Laurens Nolot, & Robert Brulard, deſquels il a déjà été parlé: ces deux derniers Franc-Comtois, auſſi bien qu'un autre Brulard nommé Laurens, avec un autre Provençal nommé Antoine Jaffier. Il y avoit encor deux Freres Lorrains Charles & Jean Boleau, & un Italien Jean Rizzardo, tous trois excellens Petardiers, & un François nommé L'Anglade, qui paſſoit pour le plus ſçavant Ouvrier de Feux d'Artifice qui eut jamais été. La Capacité de ce dernier étoit ſi connue, qu'il avoit obtenu d'abord de travailler de ſon Métier dans l'Ar-

l'Arſenal. Par ce moyen, les Petardiers ſes Camarades, y eurent l'entrée libre, auſſi bien que les nommez Villa-Mezzana & Retroſi, qui étoient de ceux que Renault avoit gagnés & qui y avoient eu de l'Emploi autre-fois. Ces ſix Perſonnes en tirérent enſemble un Plan ſi éxact, que ceux qui n'y avoient jamais été pouvoient délibérer deſſus auſſi ſûrement que ceux qui l'avoient fait. Ils furent beaucoup aidés dans ce travail par deux Officiers de l'Arſenal même, que le Capitaine y gagna. Ils lui parurent mécontens de leur Emploi, pourvus des qualitez propres à ſon Deſſein, capables d'y entrer s'ils y trouvoient leur intérêt, & de tenir fidellement ce qu'ils auroient promis. Le Succès répondit au Jugement qu'il en avoit fait. Il aſſaiſonna les Loüanges qu'il leur donnoit en toute occaſion avec un nombre ſi conſidérable des Piſtoles d'Eſpagne qu'il avoit à diſtribuer, qu'ils s'engagérent à faire aveuglément tout ce qu'il leur commanderoit. L'Anglade & eux logeoient dans l'Arſenal. Renault avoit pris avec lui, chez l'Ambaſſadeur de France, trois de ſes Amis, Bribe, Brainville, & Laurens Brulard. Les trois Petardiers demeuroient chez le Marquis de Bedemar, qui leur fourniſſoit la Poudre, les autres Materiaux, & les Inſtrumens néceſſaires pour travailler de leur Métier; mais, ſans avoir aucune communication avec eux. Ils avoient déjà fait plus de Petards & de Feux d'Artifice qu'il n'en faloit, & le Palais de l'Ambaſſadeur en étoit ſi plein, qu'il étoit impoſſible d'y loger autre qu'eux. Le Capitaine demeuroit dans ſa Maiſon ordinaire, mais ſeul, afin de ne

donner point de ſoupçon, en cas qu'il fût obſervé; & pour les autres, il les avoit logés chez la Courtiſanne où lui & Renault s'étoient connus. L'Eſtime & l'Amitié qui avoit ſuccédé à l'Amour qu'ils avoient eu pour cette Femme, mais beaucoup plus la Connoiſſance qu'ils avoient de ſon Avanture, leur fit croire qu'ils ne pouvoient mieux choiſir. Elle étoit d'une Ile Grecque de l'Archipel, & d'une Condition auſſi noble qu'on puiſſe être dans un Païs de la Domination de Veniſe, ſans être Vénitien. Celui qui y commandoit pour la République, l'ayant débauchée ſous de grandes Eſpérances, avoit depuis fait aſſaſſiner ſon Pere, parce qu'il vouloit obliger ce Vénitien à tenir ce qu'il avoit promis. La Fille étoit venue à Veniſe demander Juſtice de ce Meurtre, mais inutilement; & cette Pourſuite ayant conſumé le peu de Bien qu'elle avoit, ſa Beauté répara ſa Miſere, comme elle l'avoit cauſée. Il n'eſt point de Reſſentiment ſi violent, que celui d'une Perſonne bien née, qu'on a réduite à faire un Métier indigne d'elle. Elle aprit avec raviſſement le Projet de ſes deux Amis, & elle riſqua ſans peine toutes choſes pour le favoriſer. Elle loua une des plus grandes Maiſons de Veniſe, & ſous couleur de quelques Accommodemens qu'elle y faiſoit faire, elle n'y porta qu'une partie de ſes Meubles, pour avoir prétexte de garder encor celle qu'elle tenoit auparavant, & qui n'étoit pas éloignée. Ce fut dans ces deux Maiſons, que demeurérent près de ſix mois onze des principaux Conjurez. Comme elle étoit viſitée par tout ce qu'il

qu'il y avoit d'honnêtes Gens Etrangers & Vénitiens, & que ce grand abord de monde pouvoit faire découvrir ceux qui logeoient chez elle, elle feignit d'être incommodée pour s'en délivrer Ceux, qui ſçavent avec quelle Honnêteté on traitte les Femmes de cette Profeſſion en Italie, n'auront pas de peine à comprendre, que ſa Maiſon devint par ce moyen une Solitude impénétrable à ceux qui n'y avoient pas affaire. Les Conjurez n'en ſortoient que la nuit ; &, afin qu'elle fût toute libre pour agir, les Aſſemblées ſe faiſoient de jour. Dans ces Aſſemblées, Renault & le Capitaine propoſoient les choſes dont ils étoient convenus avec le Marquis de Bedemar, pour en avoir l'Avis de la Compagnie, & réſoudre avec elle les Moyens de les éxécuter. Quand il faloit qu'ils allaſſent chez ce Marquis, ils s'y conduiſoient avec la Circonſpection requiſe dans un Païs & dans un Tems, où les Maiſons des Ambaſſadeurs étoient obſervées, comme ſi c'euſſent été autant d'Ennemis, & la ſienne principalement. Ils avoient réſolu enſemble depuis long-tems, qu'il falloit avoir mille Soldats dans Veniſe avant l'Exécution ; mais, parce qu'il étoit dangereux de les faire tous entrer armez, le Marquis de Bedemar s'étoit pourvû d'Armes pour plus de cinq cens. Il lui avoit été aiſé de le faire ſécrétement ; car, on ne viſite point les Gondoles des Ambaſſadeurs de quelque lieu qu'elles viennent, & il ne faloit plus qu'une occaſion pour faire entrer ces milles Hommes dans Veniſe, ſans qu'ils puſſent être remarqués.

Le Doge Donato mourut, & l'on mit à

ſa place Antoine Priuli, qui étoit au Frioul, pour faire éxécuter les Traités. Le Général de Mer eut ordre de l'aller quérir avec l'Armée Navale. Le grand Chancelier, & les Sécrétaires d'Etat, devoient aller fort loin au devant de lui, pour lui porter le Bonnet Ducal. Douze des principaux *Sénateurs* les devoient ſuivre de près, comme *Ambaſſadeurs* de la République, chacun d'eux ſeul dans un Brigantin armé & paré magnifiquement, & avec un Train ſuperbe. Le Sénat même en Corps devoit l'aller recevoir fort avant en Mer ſur le Bucentaure, & le ramener dans la Ville avec tout ce Cortege. Comme il n'arrive guere que ceux qu'on fait Doges ſe trouvent hors de Veniſe, cette Pompe y attira un nombre infini de Curieux. Le Marquis de Bedemar, qui la prévit auſſi-tôt qu'il fut aſſûré de l'Election de Priuli, dépêcha une ſeconde fois Nolot à Naples, avec ordre de faire partir en ſa préſence, & dans la plus grande diligence poſſible, les Brigantins du Duc d'Oſſonne. Pour ôter tout ſujet de Retardement, le Capitaine fut chargé d'envoyer à ce Duc le Plan le plus éxact qu'il ſe pouvoit de l'Exécution, & ſur tout de lui rendre compte de ce qui s'étoit paſſé à Veniſe pendant le prémier Voyage de Nolot. Le Corſaire renchérit ſur cette Précaution : il voulut ménager l'Eſprit du Vice-Roi de toutes les manieres ; &, pour lui montrer qu'on ne croyoit avoir aucun ſujet de ſe plaindre de lui, il finit ſa Dépêche par ces Paroles. *J'accuſe la Négligence de Nolot du long Séjour qu'il a fait à Naples ; car je ne doute point, que s'il avoit repréſenté les*

cho-

choſes comme elles étoient, Votre Excellence ne l'eut expédié. Il faut néceſſairement qu'il aie demandé de l'Argent, ou quelque choſe de ſemblable; mais, il avoit ordre exprès du contraire : & je m'offre encor à préſent de tenir Veniſe ſix mois en mon Pouvoir s'il eſt beſoin, en attendant la grande Flotte de Votre Excellence, pourvû qu'Elle m'envoye les Brigantins auſſi-tôt que Nolot ſera arrivé, & les ſix mille Hommes qu'Elle à offerts. Cette Lettre eſt du ſeptieme Avril, jour du départ de Nolot.

Cependant, Renault fit venir à Veniſe tous les Officiers des Troupes gagnées, pour prendre connoiſſance de la Ville, & remarquer les Poſtes, afin de ne pas s'égarer la Nuit de l'Exécution. Avant que de venir, ils choiſirent mille Hommes, ſur toutes les Troupes Hollandoiſes, pour ſe tenir prêts à marcher au prémier jour ; &, afin que l'abſence de ces mille Hommes fût moins remarquable, ils obſervérent d'en prendre également dans tous les lieux de l'Etat de Terre-ferme, où il y en avoit de diſperſés. Pour recevoir tout ce monde, chacun de ces Officiers arrêta ſeul le plus grand nombre de Logemens qu'il pouvoit ſans donner de ſoupçon : on diſoit aux Hôtes, que c'étoit pour des Etrangers, qui venoient voir la Fête; &, quant aux Officiers même, ils logeoient tous chez des Courtiſannes, où en bien payant ils étoient en plus grande ſûreté que nulle autre part.

Il ne reſtoit plus qu'à régler l'Ordre de l'Exécution; & le Marquis de Bedemar, Renault, & le Capitaine, arrêtérent de con-

cert ce qui ſuit. *Auſſi-tôt qu'il ſera nuit, ceux des mille Soldats, qui ſeront venus ſans Armes, s'iront armer chez l'Ambaſſadeur. Cinq cens ſe rendront à la Place de Saint Marc, auprès du Capitaine : la meilleure partie des autres cinq cens ira joindre Renault, aux environs de l'Arſenal; & le reſte s'emparera de tout ce qu'on trouvera de Barques, Gondoles, & autres Voitures ſemblables, au Pont de Rialte, avec leſquelles on ira querir en diligence environ mille autres Soldats des Troupes de Lieveſtein qui ſont encor au Lazaret. Pendant ce Voyage, on ſe comportera le plus paiſiblement qu'il ſera poſſible, afin de n'être point obligé de ſe déclarer que ces Troupes ne ſoient arrivées. Si pourtant on y eſt obligé, & que quelque choſe vienne à ſe découvrir, le Capitaine ſe retranchera dans la Place de Saint Marc, Renault s'emparera de l'Arſenal de la maniere qu'il ſera repreſenté, enſuitte on tirera deux coups de Canon pour ſervir de Signal aux Brigantins du Duc d'Oſſonne qui ſeront prêts à entrer dans Veniſe, & les Eſpagnols qu'ils aporteront ſupléeront au défaut des Wallons qu'on ſera allé querir. Si on n'eſt point obligé de ſe déclarer pendant ce Voyage, quand ces Walons auront débarqué à la Place de Saint Marc, le Capitaine en prendra cinq cens avec les autres cinq cens Hommes qu'il aura déjà, & le Sergent-Major Durand pour les commander. On commencera par mettre en Bataille ces mille Hommes dans la Place. Enſuite le Capitaine, avec deux cens qu'il prendra, ſe rendra Maître du Palais Ducal, & ſur-tout de la Sale des Armes qui y eſt, pour en fournir à ceux des ſiens qui en auront beſoin, &*

pour

pour empêcher les Ennemis de s'en ſervir. Cent autres, ſous Bribe, ſe rendront Maîtres de la Secque; & cent autres, ſous Brainville, de la Procuratie, à la faveur de quelques Hommes qu'on y aura introduits par adreſſe dans le Clocher pendant le jour. Ces cent derniers demeureront en Corps de Garde dans ce Clocher, tant que l'Exécution durera, afin qu'on ne puiſſe point ſonner de Tocſin. On occupera l'entrée de toutes les Rues qui aboutiſſent à la Place, avec d'autres Corps de Garde. On mettra à ces entrées de l'Artillerie tournée du côté de la Rue; &, en attendant qu'on en puiſſe avoir de l'Arſenal, on en prendra ſur la Fuſte du Conſeil des Dix, qui eſt tout proche, & dont il ne ſera pas difficile de ſe ſaiſir. Dans tous ces Lieux, dont on s'emparera, & où on mettra des Corps de Garde, on poignardera généralement tout ce qu'on trouvera; & pendant ces differentes Exécutions autour de la Place, le Sergent-Major demeurera toûjours en Bataille au milieu, avec le reſte des Troupes. Toutes ces choſes ſe feront avec le moins de rumeur qu'il ſera poſſible. Enſuite, on commencera de ſe déclarer en petardant la Porte de l'Arſenal. A ce bruit, les huit Conjurez qui en ont tiré le Plan, & qui ſeront dedans, mettront le feu aux quatre coins avec des Feux d'Artifice préparez pour cet effet chez l'Ambaſſadeur, auſſi bien que les Petards, & ils poignarderont les principaux Commandans. Il leur ſera aiſé de le faire dans la confuſion, que le Feu & le Bruit des Petards aportera; ſur-tout ces Commandans ne ſe défiant point d'eux. Ils ſe joindront après à Renault,

quand

quand il ſera entré: ils acheveront enſemble de tout tüer, & les Soldats conduiront de l'Artillerie dans tous les Lieux où il eſt à propos d'en mettre, comme à l'Arena de' Mari, au Fontego de' Tedeſchi, aux Magazins de Sel, ſur le Clocher de la Procuratie, ſur le Pont de Rialte, & autres Poſtes éminens, deſquels on pourroit battre la Ville en ruine en cas de réſiſtance. En même tems que Renault petardera l'Arſenal, le Capitaine forcera la Priſon de Saint Marc, & armera les Priſonniers. On tuera les principaux Sénateurs, & des Gens apoſtez iront mettre le Feu en plus de quarante Endroits de la Ville les plus éloignés l'un de l'autre qu'il ſe pourra, afin que la Confuſion en ſoit plus grande. Cependant, les Eſpagnols du Duc d'Oſſonne, ayant entendu le Signal qu'on leur aura donné d'abord qu'on aura été Maître de l'Arſenal, viendront auſſi débarquer à la Place de Saint Marc, & ſe répandront auſſi-tôt dans les principaux Quartiers de la Ville, comme Saint George, le Quartier des Juifs, & autres, ſous la Conduite des neuf autres principaux Conjurez. On ne criera rien que Liberté : & , *après toutes ces choſes éxécutées, le Pillage ſera permis; mais, non pas ſur les Etrangers: il ſera défendu de leur rien prendre, ſur peine de la vie; & on ne fera plus main baſſe, que ſur ce qui réſiſtera.*

Nolot trouva les choſes en ſi bon état en arrivant à Naples, que les ſix mille Hommes furent mis en Mer le lendemain, ſous le Commandement d'un Anglois nommé Haillot. Afin de donner moins de ſoupçon, le Duc d'Oſſonne fit prendre un long Détour

tour à ſes grans Vaiſſeaux, pour ſe rendre à leurs Poſtes; mais il envoya Haillot & les Brigantins par le plus court chemin. Au ſecond jour de route, cette petite Flotte rencontra des Corſaires de Barbarie qui l'attaquérent. Comme elle n'étoit préparée que pour ſervir de Voiture aux Hommes qu'elle portoit, & non pas pour rendre un grand Combat, elle fut fort incommodée par l'Artillerie des Barbares, dont les Brigantins étoient plus maniables & mieux armez. Mais, quoi que le trop de Gens qui étoient entaſſez ſur ceux de Naples ne leur laiſſât pas l'eſpace néceſſaire pour ſe défendre avec ordre; néanmoins, comme c'étoient tous Eſpagnols choiſis, ils traitérent ſi rudement à coups d'Epée ceux des Ennemis qu'ils purent accrocher, que ces Corſaires ſe ſeroient peut-être repentis de les avoir arrêtez en chemin, ſi les uns & les autres n'euſſent pas été diſperſés par une furieuſe Tempête qui les ſépara dans la plus grande chaleur du Combat. La petite Flotte en fut ſi endommagée, qu'elle ne put ſe remettre en Mer de quelque tems; & le Marquis de Bedemar, voyant par cette Nouvelle, qu'il ne pouvoit troubler la Fête qui ſe préparoit à Veniſe, y aſſiſta avec plus de Magnificence que Perſonne. Il proteſta en plein Sénat, en faiſant ſon Compliment au nouveau Doge, que la Joie particuliere qu'il témoignoit de ſon Elévation venoit de ce qu'il eſperoit, que Sa Sérénité conſerveroit ſur le Trône les favorables Diſpoſitions qu'elle venoit de témoigner au Frioul pour l'Accompliſſement de la Paix.

Au

Au ſortir de cette Audience, il envoya querir Renault & le Capitaine. D'abord il leur demanda, s'ils jugeoient à propos de tout abandonner ? Ils répondirent, que non ſeulement ils étoient d'Avis contraire, mais que leurs Compagnons même n'avoient non plus paru ébranlez par la *Diſgrace* de la Flotte, que ſi elle étoit arrivée à bon port; & qu'ils étoient tout diſpoſez à prendre les Voies néceſſaires, pour maintenir le Parti dans l'état où il étoit, en attendant une Occaſion plus heureuſe. L'Ambaſſadeur, qui ne leur avoit fait cette Demande qu'en tremblant, les embraſſa avec des larmes de joie après cette Réponſe. Il leur dit, avec une Gaieté & une Véhémence qui auroit raſſûré les plus foibles Cœurs, & inſpiré l'Intrépidité & l'Audace dans l'Ame la plus épouvantée, Que les grans Revers, qui dans les Affaires communes doivent ſurprendre les Eſprits, ſont des Accidens naturels aux Entrepriſes extraordinaires ; Qu'ils ſont la ſeule Epreuve de la Force de l'Ame; Qu'alors ſeulement on peut ſe croire capable d'achever un grand Deſſein, quand on l'a vu une fois renverſé, avec Tranquillité & Conſtance. Enſuite, il fut réſolu de concert entre le Marquis & ſes deux Confidens, qu'on remettroit l'Exécution juſqu'à la Fête de l'Aſcenſion, qui n'étoit pas éloignée, & qui eſt la plus grande Solemnité de Veniſe: Qu'en attendant, on entretiendroit les Troupes dans les Lieux où elles étoient, en leur fourniſſant toutes les commoditez qu'elles pouvoient ſouhaitter : Qu'on n'épargneroit point l'Argent aux Chefs pour cet effet : Que

des

des trois cens qu'on avoit fait venir à Veniſe, on retiendroit les Principaux, comme pour ſervir de garans de la Fidelité des autres, & qu'on renvoïeroit les Subalternes à leurs Troupes, ſoit pour contenir les Soldats dans le Devoir, ſoit auſſi pour décharger la Ville d'autant, où ce grand nombre d'Officiers pouvoit devenir ſuſpect : Qu'on occuperoit le plus agréablement qu'il ſeroit poſſible ceux qu'on y retiendroit, afin qu'ils ne ſe laſſaſſent point d'attendre, & qu'ils n'euſſent pas ſeulement le loiſir, s'il ſe pouvoit, de réfléchir ſur l'état préſent des choſes : Que les vingt principaux Conjurez obſerveroient ſoigneuſement leur Conduite; & que pour obliger la République à ſouffrir le Retardement des Troupes de Lieveſtein, & à ne pas congédier celles de Naſſau, le Gouverneur de Milan & le Vice-Roi de Naples n'éxécuteroient point les Traittés.

Tout ce que l'Eſprit humain peut imaginer de Prétextes, pour ſe défendre contre la Raiſon, fut inventé par le Marquis de Bedemar, & mis en œuvre par D. Pedre, & par le Duc d'Oſſonne. Cependant, ils étoient forcés tous les jours de faire quelque pas vers la Paix, malgré qu'ils en euſſent : le Conſeil d'Eſpagne n'ôſoit rien hazarder ſur l'eſpérance d'un Succès auſſi douteux que celui de la Conjuration; & la France, qui vouloit ſoutenir le Traité de Paris, obligea les Vénitiens à conſentir que le Duc de Savoie licentiât les Troupes qui étoient arrêtées dans le Païs de Vaux, & qui ſervoient de Prétexte aux Retardemens de D. Pedre. Cette Difficulté levée, le Marquis de Bedemar, croyant détour-

tourner ce Prince de rendre les Places qu'il avoit priſes dans le Monferrat, fit courre le bruit, qu'auſſi-tôt que le Duc de Mantoue y ſeroit rétabli, il s'accommoderoit de cet Etat avec les Eſpagnols. En même tems, D. Pedre fit une Querelle ſans raiſon à un Miniſtre de Savoie, qui étoit venu à Milan avec les Ambaſſadeurs de France, & lui fit commander d'en ſortir. Le Duc, irrité de cette Injure, les rappella près de lui, & ceſſa de vuider les Places occupées; mais, les Ambaſſadeurs lui ayant fait comprendre qu'il donnoit dans le Piege que D. Pedre lui tendoit, il rendit tout d'un coup tout ce qu'il avoit pris. L'Etonnement de D. Pedre fut ſi grand à cette Nouvelle, qu'il ne put s'empêcher de le témoigner en public par ſes Diſcours. Il falut qu'il rendît auſſi les Priſonniers, & les moindres Places; mais, pour Verſel, qui étoit le Point important, il fit des Difficultez ſi étranges, qu'on menaça d'Eſpagne de le rappeller avant le tems ordinaire. D'abord il dit, qu'il ſeroit honteux pour lui de rendre cette Place pendant que les Ambaſſadeurs de France étoient à Milan, comme pour l'y forcer par leur préſence. Ils ſe retirérent. Alors, il déclara, qu'il prétendoit que le Duc de Savoie rendît auparavant certaines Terres, qui apartenoient à des Miniſtres de Mantoue. Ces Terres furent rendues; & cependant Verſel ne ſe rendoit point. Enfin, la France, qui vouloit conclurre le Mariage de Madame Chrétienne Sœur du Roi avec le Prince de Piémont, s'étant expliqué d'une maniere déciſive ſur le ſujet de cette Place, D. Pedre commença de

faire

faire ſortir les Munitions, & l'Artillerie qui y étoit, mais avec une lenteur incroyable. Le Marquis de Bedemar lui ayant mandé de ſe preſſer encor moins, il s'aviſa d'éxiger de nouvelles Aſſûrances du Duc de Savoie en faveur de celui de Mantoue; mais les Miniſtres même de Mantoue, laſſés de tant de Longueurs, déclarérent par un Ecrit public, qu'ils ne demandoient point ces Aſſûrances.

Quelque Chagrin que cette Déclaration donnât au Marquis de Bedemar, la Conduite du Duc d'Oſſonne lui en donnoit beaucoup plus. Ce Duc, fatigué des Plaintes que les Vénitiens lui faiſoient faire de toutes parts, ſur ce qu'il continuoit de troubler la Navigation du Golphe, ne ſachant plus que dire pour ſa Défenſe, s'aviſa à la fin de répondre, qu'il en uſeroit de cette ſorte tant que les Vénitiens entretiendroient à leur Service les plus irreconciables Ennemis du Roi ſon Maître. On jugera aiſément par les ſoins que l'Ambaſſadeur avoit pris pour retenir les Troupes Holandoiſes dont le Duc d'Oſſonne ſe plaignoit, quel fut ſon Deſeſpoir, quand il ſçut la Réponſe de ce Duc. Il ne douta point que le Sénat, qui vouloit la Paix à quelque Prix que ce fût, ne les fît partir pour ôter toute excuſe au Vice-Roi; mais le Succès trompa encor cette fois la Prudence du Marquis de Bedemar. Quelque Démon favorable aux Extravagances du Duc d'Oſſonne fit prendre aux Vénitiens une Réſolution directement contraire à leur Inclination & à leur Intérêt. Il fut remontré au Sénat, que la République avoit trop témoigné par ſon Procédé qu'elle deſiroit la Paix; que c'étoit

toit ce qui rendoit les Miniſtres Eſpagnols ſi difficiles à l'éxécuter; que ſi on ſatisfaiſoit le Vice-Roi ſur ſa Plainte, il croiroit donner la Loi à Veniſe; & que bien loin de licentier les Hollandois, il falloit même retenir les Troupes de Lieveſtein qui devoient partir au prémier jour, juſqu'à l'entiere Exécution des Traittés.

La Joie, que cette Réſolution donna au Marquis de Bedemar, fut troublée par la Découverte du Complot de Creme. L'Alfier Provençal & le Capitaine Italien qu'on y avoit gagnés, s'étant querellez au Jeu, ſe battirent: le Capitaine fut bleſſé à mort; &, pour décharger ſa Conſcience, il déclara tout au Commandant Vénitien avant que d'expirer. L'Alfier, qui ſe défia de ce qui arriveroit, auſſi-tôt qu'il eut bleſſé ſon Homme ſe ſauva avec ceux des Complices qu'il pût avertir: les autres furent pris, & le Lieutenant François auſſi, qui étoit le principal Chef de l'Entrepriſe; mais, comme Renault ne s'étoit fait connoître à eux que pour un Agent de Milan, & qu'ils ne ſavoient ce qu'il étoit devenu depuis, toute cette Affaire tomba ſur D. Pedre ſeulement. Huit jours après, le Sergent-Major qui devoit livrer Maran, ayant retranché quelques Gains à un Valet de Chambre du Provéditeur, & à un Penſionnaire de la République, pour en profiter, ces Gens, outrez de cette Perte, prirent le tems de ſon abſence pour entrer chez lui, enfoncérent ſes Coffres, & enlevérent ſon Argent & ſes Papiers. Il s'y trouva des Lettres qui parloient de ſon Deſſein. Comme il ne connoiſſoit que l'Homme du Duc d'Oſſonne qui avoit négocié avec lui, il

ne

ne pouvoit accuſer que ce Duc; mais, il prit un plus noble parti : il répondit toûjours au milieu des Tourmens, qu'il ſavoit bien qu'on ne le ſauveroit pas, quoi qu'il découvrît, & qu'il aimoit mieux laiſſer ſes Complices, s'il en avoit, en état de vanger ſa Mort, que de les perdre avec lui ſans aucun fruit On rendit publiquement Graces à Dieu dans Veniſe de ces deux Découvertes. L'Entrepriſe en devint pourtant beaucoup plus aſſurée qu'elle n'étoit auparavant. Le Sénat crut avoir enfin découvert la Cauſe ſi cachée du Procédé irrégulier des Eſpagnols; &, voyant ces deux Affaires échoüées, il s'imagina d'entrer dans un profond Repos, & ne douta plus de l'Accompliſſement des Traittés.

Cependant, le tems de l'Exécution étoit arrivé. Depuis le Dimanche qui précede l'Aſcenſion, juſqu'à la Pentecôte, il y a à Veniſe une des plus célébres Foires du Monde. Le grand abord de Négocians ne rendoit pas la Ville plus difficile à ſurprendre; & il donna moyen aux mille Soldats, qui s'y rendirent parmi les Marchands, d'y entrer & de s'y loger ſans être remarqués. Il leur fut aiſé de ſortir des Villes Vénitiennes où ils étoient diſperſés, parce que depuis quelque tems les plus preſſez de ſe retirer en leur Païs ſe débandoient; & les Podeſtats n'y mettoient aucun ordre, à cauſe que c'étoient autant de Gens que la République ne payeroit pas. De peur qu'on ne s'étonnât, qu'il s'en fût débandé un ſi grand nombre en ſi peu de tems, la plûpart dirent en partant, qu'ils alloient à la Foire à Veniſe. Ils ſe déguiſérent en Gens de toutes Profeſſions. On obſerva de

de loger enſemble ceux qui parloient des Langues différentes, afin qu'on les ſoupçonnât moins d'Intelligence; & ils ne faiſoient tous aucun ſemblant de ſe connoître. Les cinq cens Eſpagnols, deſtinez pour éxécuter le Complot de Creme qui étoit découvert, furent envoyés en même tems par D. Pedre aux environs de Breſſe, pour s'emparer de cette Ville au prémier Avis du Succès de la Conjuration, & à la faveur de la Faction que le Lieutenant du Comte de Naſſau y avoit formée, & qui ſubſiſtoit encore. Celui, qui commandoit ces Eſpagnols, avoit charge de les mener droit à Veniſe au prémier Ordre qu'il en recevroit de Renault.

Quant à la Flotte Vénitienne, elle étoit retirée en Dalmatie, mais dans un état à pouvoir ſe mettre en Mer au prémier Commandement, à cauſe des continuels Mouvemens du Duc d'Oſſonne. Le Capitaine envoya, aux Officiers qui commandoient ſes douze Navires en ſon abſence, des Feux d'Artifice des plus violens, pour répandre ſécrétement dans tous les autres Vaiſſeaux de la Flotte la veille de l'Exécution. Comme perſonne ne ſe défioit de ces Officiers, il leur étoit aiſé de le faire, ſans être aperçus, ni même ſoupçonnez. Il leur manda de meſurer ſi bien les Mêches, que tout prit Feu s'il ſe pouvoit en même tems; que ſi quelque Vaiſſeau en échapoit, ils l'attaquaſſent, & s'en rendiſſent Maîtres, ou qu'ils le coulaſſent à fond à coups de Canon; qu'ils s'en vinſſent enſuite à Veniſe ſans perdre un moment de tems, & qu'ils ſe diſpoſaſſent à éxécuter toutes ces choſes ſur le champ; mais qu'ils

qu'ils attendiſſent pourtant un nouvel Ordre avant que de commencer. Le jour fut pris pour le Dimanche avant l'Aſcenſion, qui étoit le prémier de la Foire.

Le Duc d'Oſſonne fit ſi bien eſcorter cette fois ſa petite Flotte, qu'elle arriva ſans aucun Accident à ſix mille de Veniſe. Elle étoit ſéparée en deux Parties, qui marchoient un peu éloignées l'une de l'autre pour être moins remarquées. La plus grande étoit compoſée de Barques comme celles des Pêcheurs, afin de donner moins de ſoupçon; & le reſte conſiſtoit en Brigantins ſemblables à ceux des Corſaires. Le Samedi matin on manda à Haillot, qu'il partit le lendemain de ſon Poſte à l'heure néceſſaire pour arriver à la vue de Veniſe entre jour & nuit; qu'il arborât l'Etendart de S. Marc; qu'il s'emparât de quelques petites Iles, devant leſquelles il falloit qu'il paſſât, qui n'étoient d'aucune défenſe, & d'où il pouvoit venir à Veniſe quelque avis de ſa marche; qu'enſuite il ſe préſentât hardiment devant les deux Châteaux du Lido & de Malamoco, parce qu'on ſavoit qu'il n'y avoit point de Garniſon dedans, & qu'il paſſeroit entre deux ſans obſtacle; qu'il s'avançât juſqu'à une portée de Canon de Veniſe; qu'il en donnât Avis quand il y ſeroit, & que par le retour de la Barque qui auroit aporté cet Avis, le Capitaine lui envoïeroit des Matelots pour lui ſervir de Guides, de peur qu'il n'échoüât contre les Bancs, dont le Marais qui environne Veniſe eſt plein, où qu'il ne ſe briſât contre les Rochers, qui rendent l'entrée des Ports impoſſible à ceux qui n'y ſont pas accoûtumez.

Com-

Comme la journée du lendemain étoit néceſſaire pour ſe diſpoſer à l'Exécution de la Nuit, Renault & le Capitaine jugérent à propos de conſulter dès la veille avec leurs Compagnons pour la derniere fois, & le Capitaine laiſſa à Renault le ſoin de leur repréſenter l'état des choſes & de leur donner les Avis néceſſaires. Quoi qu'on ſçût faire, ils ne purent être tous aſſemblez qu'il ne fût preſque nuit. Il y avoit les trois François qui logeoient avec Renault, le Lieutenant du Comte de Naſſau, les trois Petardiers, L'Anglade, les deux Officiers de l'Arſenal, le Capitaine & le Lieutenant qui y avoient eu de l'Emploi autre-fois, Nolot, les deux Brulard, Jaffier, Robert, l'Hollandois Theodore, le Savoyard qui s'étoit trouvé à l'Eſcalade de Geneve, & l'Ingénieur Revellido. Ces vingt Perſonnes, s'étant enfermées chez la Grecque avec Renault & le Capitaine, dans le lieu le plus ſecret de la Maiſon, après les Précautions ordinaires dans ces Rencontres, Renault prit la parole. Il commença par une Narration ſimple & étendue de l'Etat preſent des Affaires, des Forces de la République & des leurs, de la Diſpoſition de la Ville & de la Flotte, des Préparatifs de D. Pedre & du Duc d'Oſſonne, des Armes & autres Proviſions de Guerre qui étoient chez l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, des Intelligences qu'il avoit dans le Sénat & parmi les Nobles, enfin de la Connoiſſance éxacte qu'on avoit pris de tout ce qu'il pouvoit être néceſſaire de ſavoir. Après s'être attiré l'Aprobation de ſes Auditeurs par le Récit de ces choſes, dont ils ſavoient la vérité com-

comme lui, & qui étoient preſque toutes les Effets de leurs Soins auſſi bien que des ſiens, *Voilà, mes Compagnons*, continua-t-il, *quels ſont les Moyens deſtinez pour vous conduire à la Gloire que vous cherchez. Chacun de vous peut juger s'il ſont ſuffiſans, & aſſûrez. Nous avons des Voies infaillibles pour introduire dix mille Hommes de Guerre dans une Ville qui n'en a pas deux cens à nous oppoſer; dont le Pillage joindra avec nous tous les Etrangers que la Curioſité, ou le Commerce, y a attirez, & dont le Peuple même nous aidera à dépouiller les Grans qui l'ont dépouillé tant de fois, auſſi-tôt qu'il verra ſûreté à le faire. Les meilleurs Vaiſſeaux de la Flotte ſont à nous, & les autres portent dès à préſent avec eux ce qui les doit réduire en cendres. L'Arſenal, la Merveille de l'Europe, & la Terreur de l'Aſie, eſt preſque déjà dans notre Pouvoir. Les neuf vaillans Hommes qui ſont ici préſens, & qui ſont en état de s'en emparer depuis près de ſix mois, ont ſi bien pris leurs meſures pendant ce Retardement, qu'ils ne croyent rien hazarder en répondant ſur leur tête de s'en rendre Maîtres. Quand nous n'aurions, ni les Troupes du Lazaret, ni celles de Terre-ferme, ni la petite Flotte de Haillot, pour nous ſoûtenir, ni les cinq cens Hommes de D. Pedre, ni les vingt Navires Vénitiens de notre Camarade, ni les grans Vaiſſeaux du Duc d'Oſſonne, ni l'Armée Eſpagnole de Lombardie, nous ſerions aſſez forts avec les Intelligences, & les mille Soldats, que nous avons. Néanmoins, tous ces différens Secours, que je viens de nommer, ſont diſpoſez de telle ſorte, que chacun deux pourroit manquer ſans porter le moin-*

dre préjudice aux autres. Ils peuvent bien s'entr'aider; mais, ils ne ſauroient s'entr-nuire. Il eſt preſque impoſſible qu'ils ne réüſſiſſent pas tous, & un ſeul nous ſuffit. Que ſi après avoir pris toutes les Précautions que la Prudence humaine peut ſuggérer, on peut juger du Succès qne la Fortune nous deſtine, quelle marque peut-on avoir de ſa Faveur, qui ne ſoit au deſſous de celles que nous avons? Oüi, mes Amis, elles tiennent manifeſtement du Prodige. Il eſt inoui dans toutes les Hiſtoires, qu'une Entrepriſe de cette nature ait été découverte en partie ſans être entiérement ruinée: & la nôtre a eſſuyé cinq Accidens, dont le moindre, ſelon toutes les Aparences humaines, devoit la renverſer. Qui n'eut crû, que la Perte de Spinoſa, qui tramoit la même choſe que nous, ſeroit l'Occaſion de la nôtre? Que le Licenciement des Troupes de Lieveſtein, qui nous étoient toutes dévoüées, divulgueroit ce que nous tenions caché? Que la Diſperſion de la petite Flotte romproit toutes nos meſures, & ſeroit une ſource féconde de nouveaux Inconvéniens? Que la Découverte de Creme, que celle de Maran, attireroit néceſſairement après elle la Découverte de tout le Parti? Cependant, toutes ces choſes n'ont point eu de ſuite. On n'en a point ſuivi la trace, qui auroit mené juſqu'à nous. On n'a point profité des Lumieres qu'elles donnoient. Jamais Repos ſi profond ne précéda un Trouble ſi grand. Le Sénat, nous en ſommes fidellement inſtruits, le Sénat eſt dans une Sécurité parfaite. Notre bonne Deſtinée a aveuglé les plus clair-voyans de tous les Hommes, raſſûré les plus timides, endormi les plus ſoupçonneux, confondu les plus ſub-

ſubtils. Nous vivons encor, mes chers Amis. Nous ſommes plus puiſſans que nous n'étions avant ces Deſaſtres. Ils n'ont ſervi qu'à éprouver notre Conſtance. Nous vivons, & noſtre Vie ſera bientôt mortelle aux Tirans de ces Lieux. Un Bon-heur ſi extraordinaire, ſi obſtiné, peut-il être naturel; & n'avons-nous pas ſujet de préſumer, qu'il eſt l'Ouvrage de quelque Puiſſance au deſſus des Choſes humaines? Et en vérité, mes Compagnons, qu'eſt-ce qu'il y a ſur la Terre, qui ſoit digne de la Protection du Ciel, ſi ce que nous faiſons ne l'eſt pas? Nous détruiſons le plus horrible de tous les Gouvernemens. Nous rendons le Bien à tous les pauvres Sujets de cet Etat, à qui l'Avarice des Nobles le raviroit éternellement ſans nous. Nous ſauvons l'Honneur de toutes les Femmes, qui naîtroient quelque jour ſous leur Domination avec aſſez d'Agrément pour leur plaire. Nous rappelons à la Vie un nombre infini de Malheureux, que leur Cruauté eſt en poſſeſſion de ſacrifier à leurs moindres Reſſentimens, pour les ſujets les plus legers. En un mot, nous puniſſons les plus puniſſables de tous les Hommes, également noircis des Vices que la Nature abhorre, & de ceux qu'elle ne ſouffre qu'avec Pudeur. Ne craignons donc point de prendre l'Epée d'une main, & le Flambeau de l'autre, pour exterminer ces Miſérables. Et quand nous verrons ces Palais, où l'Impiété eſt ſur le Trône, brûlans d'un Feu, plûtôt Feu du Ciel que le nôtre; ces Tribunaux, ſouillés tant de fois des Larmes & de la Subſtance des Innocens, conſumez par les Flammes dévorantes; le Soldat furieux retirant ſes mains fumantes du ſein des Méchans; la

Mort errante de toutes parts; & tout ce que la Nuit, & la Licence Militaire, pourront produire de Spectacles plus affreux; ſouvenons-nous alors, mes chers Amis, qu'il n'y a rien de pur parmi les Hommes, que les plus loüables Actions ſont ſujettes aux plus grans Inconvéniens, & qu'enfin, au lieu des diverſes Fureurs qui déſoloient cette malheureuſe Terre, les Deſordres de la Nuit prochaine ſont les ſeuls Moyens d'y faire régner à jamais la Paix, l'Innocence, & la Liberté.

Ce Diſcours fut reçu de toute l'Aſſemblée avec la Complaiſance que les Hommes ont d'ordinaire pour les Sentimens qui ſont conformes aux leurs. Toutefois Renault, qui avoit obſervé les Viſages, remarqua que Jaffier, l'un des meilleurs Amis du Capitaine, avoit paſſé tout d'un coup d'une Attention extrême dans une Inquiétude qu'il s'efforçoit en vain de cacher, & qu'il lui reſtoit encor dans les yeux un Air d'Etonnement & de Triſteſſe, qui marquoit une Ame ſaiſie d'Horreur. Renault le dit au Capitaine, qui s'en moqua d'abord; mais, ayant obſervé Jaffier quelque tems, il en demeura quaſi d'accord. Renault, qui connoiſſoit parfaitement les Raports & les Liaiſons néceſſaires qu'il y a entre les plus ſecrets Mouvemens de l'Ame, & les plus légéres Démonſtrations extérieures qui échapent quand on eſt dans quelque Agitation d'Eſprit, ayant éxaminé mûrement ce qui lui avoit paru à la Mine & dans la Contenance de Jaffier, crut devoir déclarer au Capitaine qu'il ne croyoit point que cet Homme fût ſûr. Le Capitaine, qui connoiſſoit Jaffier pour un des plus vail-

vaillans Hommes du Monde, accuſa ce Jugement de Précipitation & d'Excès ; mais Renault, s'étant obſtiné à juſtifier ſon Soupçon, il en expliqua ſi nettement les Raiſons & les Conſéquences, que ſi le Capitaine ne les ſentit pas auſſi vivement que lui, il comprit du moins que Jaffier étoit un Homme à obſerver. Il repréſenta pourtant à Renault, que quand même Jaffier ſeroit ébranlé, ce qu'il ne pouvoit ſe perſuader, il ne lui reſtoit pas aſſez de tems juſqu'au lendemain au ſoir, pour délibérer de les trahir & s'y réſoudre; mais, qu'en tout cas, dans les termes où étoient les choſes, il n'étoit plus tems de prendre de nouvelles Meſures, & que c'étoit un Riſque qu'il faloit courir de gré ou de force. Renault repartit, qu'il y avoit un Moyen ſûr de ne s'y pas expoſer, & que ce Moyen étoit de poignarder eux-mêmes Jaffier dès ce ſoir. Le Capitaine demeura quelque tems muet à cette Propoſition ; mais enfin, il répondit, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à tuer le meilleur de ſes Amis ſur un Soupçon : Que cette Exécution pouvoit avoir diverſes mauvaiſes ſuites : Qu'il craignoit d'effaroucher leurs Compagnons, de leur devenir odieux, & d'en être conſidérez comme ſi on vouloit affecter quelque Empire ſur eux, & qu'on ſe prétendit Arbitres ſouverains de leur Vie & de leur Mort : Qu'il ne faloit pas eſpérer qu'ils compriſſent la Néceſſité de perdre Jaffier comme ils la comprenoient eux deux ; & que ne la comprenant pas, châque Conjuré verroit avec regret ſa Vie expoſée à la prémiere Imagination ſemblable qui leur viendroit : Que lors que les Eſprits ſont dans

un grand mouvement, il faut peu de choſe pour les faire détourner; & que le moindre Changement qu'ils faſſent dans cet état eſt toûjours d'une extrême Importance, parce qu'ils ne peuvent plus prendre que des Réſolutions extrêmes : Que ſi on vouloit cacher de quelle maniere Jaffier ſeroit diſparu, il étoit encor plus à craindre, qu'ils ne cruſſent qu'il étoit découvert & en fuitte, ou Priſonnier, ou Traitre; & Que, quelque Prétexte qu'on inventât, ſon abſence à la veille de l'Exécution, y ayant autant de part qu'il y en devoit avoir, ne pouvoit que les intimider & leur ſuggérer de triſtes Penſées.

Renault écoutoit attentivement ce Diſcours du Capitaine, lors qu'un de leurs Gens entra où ils étoient avec un Ordre du Sénat qu'on venoit de recevoir, pour faire embarquer le lendemain matin tous ceux qui avoient Charge ſur la Flotte. On aporta en même tems un Billet de l'Ambaſſadeur qui découvroit la raiſon de ce Commandement. Le Duc d'Oſſonne n'avoit pu ſortir ſi ſécrétement de Naples, pour aller joindre ſes grands Vaiſſeaux, que les Eſpions de la République n'en euſſent connoiſſance; mais, comme il avoit laiſſé un Ordre qu'on ne fournît aucune Voiture pour Veniſe juſqu'à un certain tems, & qu'on retint toutes les Lettres qui y ſeroient adreſſées, les Vénitiens n'avoient pu recevoir plûtôt que ce jour l'Avis de ſon Départ. L'Archiduc, nouvellement élu Roi de Boheme, lui avoit demandé du Secours contre les Rebelles de ce Païs, qui commençoient à remuer; & le Vice-Roi, s'étant vanté qu'il meneroit ce Secours

par

par le Golphe juſqu'aux Ports de l'Archiduc en Iſtrie, les Vénitiens l'avoient fait prier par ce Prince même de prendre un autre Chemin. Mais, comme il ne ſe gouvernoit pas par les Raiſons qui gouvernent les autres Hommes, quand ils le ſûrent parti, ils ne doutérent point que ce ne fût pour conduire lui même ce Secours par le Chemin qu'il avoit réſolu. Ils ne voulurent pas lui diſputer le Paſſage, comme ils pouvoient le faire; parce qu'ils ne cherchoient pas à rompre : & ils prirent le parti d'envoyer leur Flotte aux Côtes d'Iſtrie, où il devoit mettre à Terre ſes Troupes, pour l'obſerver, & le préſerver des diverſes Tentations qui lui pouroient prendre à la vue de leurs Places Maritimes.

Les plus fermes Réſolutions des Hommes ne viennent pour l'ordinaire que d'une forte Imagination du Danger qu'ils ont à courir. Par le moyen de cette Imagination l'Ame ſe familiariſe à la fin avec les Circonſtances de ce Danger, quelque affreuſes qu'elles puiſſent être, à force de les conſidérer; mais auſſi, toute la Fermeté de ſa Réſolution eſt tellement attachée à ces Circonſtances, que s'il y en a quelqu'une qui vienne à changer ſur le point de l'Exécution, il eſt fort dangereux que la Réſolution ne change auſſi. C'eſt ce que Renault & le Capitaine craignirent qui n'arrivât à leurs Compagnons, à l'occaſion de cet Embarquement imprévu de la Flotte de Veniſe qu'ils venoient d'aprendre; & cette Nouvelle leur donna un ſenſible Chagrin, parce qu'ils jugérent d'abord, qu'elle les obligeroit, malgré qu'ils en euſſent, à changer quelque choſe dans la manie-

re dont ils avoient diſpoſé d'abord l'Exécution de leur Entrepriſe. Cette Exécution ne pouvoit pas ſe faire ſur le champ, parce que la nuit étoit déjà trop avancée : il auroit été jour avant qu'on eut pu avertir la petite Flotte pour la faire aprocher juſqu'à la portée du Canon de Veniſe où il falloit qu'elle fût pour commencer, & avant qu'on eut pu aller querir les Troupes qui étoient au Lazaret. Quant au lendemain, les Vénitiens devant ſe mettre en Mer, ſi on faiſoit auſſi marcher Haillot, il rencontreroit infailliblement des Gens qui ſe rendroient tout ce jour de Veniſe à la Flotte. La Démarche qu'elle devoit faire étoit la plus favorable que les Conjurez puſſent ſouhaitter, elle alloit tourner le dos à Haillot, & toutes choſes conſidérées, on jugea à propos de lui donner le tems de s'éloigner. La Difficulté fut à réſoudre ſi le Capitaine, L'Anglade, les trois Petardiers, & les autres Conjurez qui y avoient Charge, obéïroient à l'Ordre du Sénat. Ils paroiſſoient indiſpenſablement néceſſaires à Veniſe pour l'Exécution, ſur tout le Capitaine. Cependant, c'étoit celui de tous ceux qui pouvoient moins ſe diſpenſer de parrir. Le Commandement important qu'il avoit dans la Flotte le feroit plus remarquer que tous les autres enſemble. Comme la plûpart avoient de l'Emploi ſur ſes Vaiſſeaux, il pouvoit preſque ſupléer lui ſeul à leur Défaut par ſon Autorité s'il étoit préſent, & même empêcher qu'on ne s'aperçût de leur Abſence. Ces Raiſons firent conclurre, qu'il partiroit ſeul avec L'Anglade, dont l'Emploi ſur la Flotte dépendoit

pendoit immédiatement du Général auſſi bien que celui des trois Petardiers; mais, pour ces Petardiers, on aima mieux tout hazarder que de les laiſſer partir auſſi. Le Général en demanda des nouvelles au Capitaine d'abord qu'il le vit, & le Capitaine répondit qu'il les croyoit cachés à Veniſe chez des Courtiſanes, auſſi bien que quelques Officiers de ſes Vaiſſeaux, qu'il ne trouvoit point; & que la précipitation, avec laquelle il avoit falu venir, ne lui avoit pas donné le tems de les découvrir. Le Général étoit ſi preſſé de partir par le Sénat, & ſi occupé par la même raiſon, qu'il ne put les envoyer chercher de quelques jours, & moins encor attendre qu'on les eût trouvez.

Avant que de s'embarquer, le Capitaine avoit pris Jaffier en particulier, pour le prier de tenir ſa place auprès de Renault la Nuit de l'Exécution. Il lui éxagéra la Confiance qu'on avoit en ſa Conduite & en ſon Courage; que ſans cette Aſſûrance il ne ſe ſeroit jamais réſolu à s'éloigner; mais, qu'il croyoit laiſſer un autre lui même à ſes Compagnons, puiſque Jaffier demeuroit. Pendant ce Diſcours, le Capitaine l'obſerva avec attention; mais cet Homme, qui fut attendri par les Témoignages qu'on lui donnoit de l'Eſtime qu'on avoit pour lui, y répondit avec des marques de Zêle, de Fidélité, & de Reconnoiſſance, qui auroient raſſûré le plus ſoupçonneux de tous les Hommes. C'étoit le dernier Effort de ſa Réſolution mourante: elle acheva de diſparoître avec le viſage de ſon Ami; &, n'ayant plus devant les yeux le ſeul Homme dont la Conſidération pou-

voit le retenir, il s'abandonna tout entier à ſon Incertitude. La Deſcription, que Renault avoit faite de la Nuit de l'Exécution ſur la fin de ſa Harangue, l'avoit frappé à un tel point, qu'il ne pouvoit modérer ſa Pitié. Son Imagination renchériſſoit ſur cette Peinture : elle lui repréſentoit éxactement & avec les plus vives couleurs toutes les Cruautez & les Injuſtices inévitables dans ces Occaſions. Depuis ce moment, il n'entendoit plus de tous côtez que des Cris d'Enfans qu'on foule aux pieds, des Gémiſſemens de Vieillards qu'on égorge, des Heurlemens de Femmes qu'on deshonnore. Il ne voyoit que Palais tombans, Temples en feu, Lieux Saints enſanglantez Veniſe, la triſte, la déplorable Veniſe, ſe préſentoit par tout devant ſes yeux, non plus triomphante comme autrefois de la Fortune Ottomane, & de la Fierté Eſpagnole, mais en Cendres, où dans les Fers, & plus noyée dans le Sang de ſes Habitans, que dans les Eaux qui l'environnent. Cette funeſte Image l'obſede nuit & jour, le ſollicite, le preſſe, l'ébranle. En vain il fait effort pour la chaſſer. Plus obſtinée que toutes les Furies des Fables, elle l'occupe au milieu des Repas, elle trouble ſon Repos, elle s'introduit juſques dans ſes Songes. Mais, trahir tous ſes Amis ! & quels Amis ! Intrépides, intelligens, uniques en Mérite dans le Talent où chacun d'eux excelle : c'eſt l'Ouvrage de pluſieurs Siecles de joindre enſemble une ſeconde fois un auſſi grand nombre d'Hommes extraordinaires. Dans le point qu'ils ſe vont rendre mémorables à la derniere Poſtérité, faut-il leur ravir

vir le Fruit prêt à cueillir de la plus grande Réſolution qui ſoit jamais tombée dans l'Eſprit d'un Particulier ? Et comment périront-ils ? Par des Tourmens plus ſinguliers & plus recherchés que tous ceux que les Tirans des Siecles paſſez ont inventez. Qui ne ſçait qu'il y a telle ſorte de Priſon à Veniſe, plus capable d'ébranler la Conſtance d'un Homme de Courage, que les plus affreux Supplices des autres Païs ? Ces dernieres Réfléxions, qui attaquoient Jaffier par ſon Foible, le raffermiſſoient dans ſes prémiers Sentimens : la Pitié, qu'il ſentoit pour ſes Compagnons, balançoit dans ſon Ame celle que la Déſolation de Veniſe y excitoit ; & il continua dans cette Incertitude, juſqu'au jour de l'Aſcenſion auquel l'Exécution avoit été remiſe.

On reçut dès le matin des Nouvelles du Capitaine. Il mandoit qu'il répondoit de la Flotte, qu'elle alloit aux environs de Maran, qu'en même tems qu'on envoïeroit au Lazaret quérir les Troupes de Lieveſtein, on fît partir une Barque pour lui en donner Avis, & qu'il attendroit cet Avis pour commencer d'agir de ſon côté. On envoya à Haillot les Guides qu'on lui avoit promis. On introduiſit dans le Clocher de la Procuratie de Saint Marc des Hommes apoſtez, qui avoient quelque habitude avec ceux qui y faiſoient Garde, & qui les aſſoupirent par le moyen de Drogues & d'Odeurs propres à cet effet mélées dans des Viandes & dans des Breuvages, & en les faiſant boire & manger avec excès à l'occaſion de la Réjouïſſance publique du jour. On donna l'Ordre à des

Officiers qu'on choiſit pour s'emparer des Maiſons des Sénateurs qui étoient plus à craindre, & pour les tuer. On marqua à chacun la Maiſon où il devoit s'attacher, de même à chacun des principaux Conjurez & des autres Officiers le Poſte qu'il devoit occuper, les Hommes qu'il lui falloit, où il les prendroit, le Mot pour les reconnoître, & le Chemin pour les conduire. On fit ſçavoir auſſi aux Troupes du Lazaret, aux Eſpagnols de la petite Flotte, & aux mille Hollandois qui étoient déjà dans Veniſe, comment ils ſe devoient départir depuis la Place de S. Marc, où tous devoient ſe rendre, les Lieux qu'ils devoient occuper, les Commandans qui leur étoient deſtinez, & le Mot pour les reconnoître. On fit viſiter par des Gens non ſuſpects la Fuſte du Conſeil des Dix, & on trouva l'Artillerie en état de ſervir.

Jaffier eut la Curioſité de voir la Cérémonie où le Doge épouſe la Mer, parce que c'étoit la derniere fois qu'elle ſe devoit faire. Sa Compaſſion ſe redoubla à la vue des Réjouïſſances publiques : la Tranquillité des malheureux Vénitiens lui fit ſentir plus vivement leur Déſolation prochaine; & il en revint plus irréſolu que jamais. Mais, enfin, le Ciel ne voulut pas abandonner l'Ouvrage de douze Siecles, & de tant de ſages Têtes, à la Fureur d'une Courtiſanne, & d'une Troupe d'Hommes perdus. Le bon Génie de la République ſuggéra un Expédient à Jaffier, par lequel il crut ſauver tout enſemble, & Veniſe, & ſes Compagnons. Il fut trouver Barthelemi Comino, Sécrétaire du Conſeil des Dix, & il lui dit qu'il avoit quelque cho-

choſe de fort preſſé à révéler, qui importoit au Salut de l'Etat; mais, qu'il vouloit auparavant, que le Doge & le Conſeil lui promiſſent une Grace, & qu'ils s'engageaſſent par les Sermens les plus ſaints à faire ratifier au Sénat ce qu'ils auroient promis : Que cette Grace étoit la Vie de vingt-deux Perſonnes qu'il nommeroit, quelque Crime qu'elles euſſent commis; mais, qu'on ne crût point arracher ſon Secret par les Tourmens ſans la lui accorder, parce qu'il n'y en avoit point d'aſſez horribles pour tirer une ſeule parole de ſa bouche. Les Dix furent aſſemblez dans un moment, & ils députérent ſur le champ au Doge, pour recevoir de lui la Parole que Jaffier demandoit. Il n'héſita pas non plus qu'eux à la donner; & Jaffier, alors pleinement content de ce qu'il alloit faire, leur découvrit toute la Conjuration. La choſe leur parut ſi horrible, & ſi merveilleuſe, qu'il ne la purent croire. Toutesfois, comme il étoit aiſé d'en vérifier quelque Particularité, on envoya Comino au Clocher de la Procuratie. Il raporta qu'il avoit trouvé tout le Corps de Garde enivré, ou endormi. Enſuite, on l'envoya à l'Arſenal. Il fut long-tems ſans pouvoir trouver les Officiers gagnés; mais enfin un Valet, intimidé par ſes menaces, lui montra une petite Porte qu'il fit enfoncer, après avoir heurté quelques coups inutilement. Il les trouva avec les trois Petardiers, qui mettoient la derniere main aux Feux d'Artifice deſtinez pour l'Exécution. Il leur demanda ce qui les obligeoit à travailler le jour d'une ſi bonne Fête, & pourquoi ils n'avoient pas ouvert quand il avoit heurté? Ils répondirent avec une

grande ingénuité, que les Petardiers devoient partir le lendemain pour aller joindre la Flotte; que le Général leur avoit mandé d'y porter un grand nombre de Feux d'Artifice tout prêts à joüer; que ne s'en étant pas trouvé de faits autant qu'il en demandoit, ils avoient prié les autres de leur aider à y travailler; que la choſe pouvant être de conſéquence, *ils* avoient cru devoir ſe diſpenſer de l'obſervation de la Fête; & que, pour le faire ſans ſcandale, ils s'étoient enfermez, comme il les avoit trouvez, dans le lieu le plus retiré de l'Arſenal, qu'ils avoient choiſi exprès. Quoi que Comino ne pût rien repliquer à cette Réponſe, il les arrêta priſonniers. Les Dix, épouvantez de plus en plus, envoyérent enſuite chez la Grecque; mais, on n'y trouva perſonne. Les Hommes apoſtez, qui avoient endormi les Corps de Garde du Clocher, avoient fait ſemblant de dormir comme les autres, quand ils avoient vû Comino; mais, il fut à peine ſorti, qu'ils coururent chez la Grecque, où ils donnérent l'Alarme ſi chaude, que ſans perdre un moment, Nolot, Robert, Revellido, Retroſi, Villamezzana, Durand, Ternon, & Robert Brulard, qui ſe trouvérent avec elle par hazard, furent ſe jetter tous enſemble dans une des Barques qu'on avoit retenues au Pont de Rialte, pour aller querir les Troupes du Lazaret, & ſortirent heureuſement de Veniſe. La Douleur, qu'on eut de leur Evaſion, fit réſoudre de viſiter les Maiſons des Ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne, ſans plus attendre. On en demanda civilement l'Entrée, pour Affaire qui regardoit le Salut de la République.

Le

Le François l'accorda de même; & Renault fut pris, & emmené, avec Laurens Brulard, & de Bribe; mais, l'Eſpagnol refuſa avec aigreur. Il allégua tous les Privileges de ſa Charge, & proteſta avec fureur contre la Violence qui lui étoit faite, quand il vit qu'on entroit de Force. On y trouva dequoi armer plus de cinq cens Hommes, ſoixante Petards, & une quantité incroyable de Poudre, de Feux d'Artifice, & autres choſes ſemblables. On en fit un Inventaire éxact, & il y aſſiſta en s'en moquant.

Dans le tems qu'on aportoit cet Inventaire au Conſeil des Dix, un Noble de la Maiſon de Valiera y arriva avec Brainville & Theodore, deux des principaux Conjurez. Ils venoient d'aprendre que tout étoit découvert, & deſeſpérant de ſe ſauver parce qu'ils ſurent auſſi que tous les Ports étoient fermez depuis l'Evaſion de la Grecque, ils prirent le parti de faire ſemblant de vouloir découvrir la Conjuration; & ils furent trouver ce Noble qu'ils avoient connu en Flandre, pour les amener au Conſeil des Dix, où ils furent arrêtez. On parcourut cependant tout ce qu'il y avoit de Cabarets, Hôtelleries, Chambres à loüer, Lieux infames, & autres, où des Etrangers pouvoient ſe cacher; & on arrêta tout ce qu'on trouva d'Officierss Hollandois, François, Eſpagnols, Walons, Napolitains, ou Milanois, juſqu'à près de quatre cens.

Sur ces Entrefaites, deux Daufinois venans d'Orange arrivent tout bottez, comme ils s'étoient jettez, en quittant la Poſte, dans la Barque qui les avoit amenez. Ils déclarent au Conſeil, que des François de leurs Amis

leur

leur ayant écrit de Veniſe, que s'ils vouloient s'enrichir, ils n'avoient qu'à y venir, parce qu'il y avoit une Conjuration toute prête à éxécuter, pour s'emparer de cette Ville & la donner au Pillage, ils étoient venus en grande diligence, pour découvrir cette Méchanceté, au lieu d'y prendre part. Ils furent remerciés, logés honorablement, priés de ſe repoſer, en attendant que le Sénat pût délibérer ſur la Récompenſe qui leur étoit due. Cependant, le jour vint, le Sénat s'aſſembla, & le Marquis de Bedemar demanda Audience. On la lui accorda par Curioſité ſeulement. Le Bruit de la Conjuration ſe répandit alors par la Ville, & y produiſit un Trouble épouvantable. Le Peuple, qui ſçut confuſement que les Eſpagnols en étoient les Auteurs, s'aſſembla autour du Palais de l'Ambaſſadeur, pour le forcer ; & on étoit prêt à y mettre le Feu, lors que ceux qui devoient le conduire à l'Audience arrivérent. Ils firent entendre leur Commiſſion. Le Peuple ſe flatta de l'eſpérance, que le Sénat en feroit une Punition exemplaire, le laiſſa ſortir ſeul, & le conduiſit avec toutes les Injures & les Imprécations imaginables. L'Ambaſſadeur, étant entré dans le Sénat, commença par des Plaintes atroces de la Violence qu'on avoit faite dans ſa Maiſon contre le Droit des Gens, & il accompagna ſes Plaintes de Menaces ſi fieres & ſi cruelles de s'en venger, que la plûpart des Sénateurs en furent conſternez, & craignirent que cet Homme n'eut encor quelque Reſſource qu'on ne ſavoit pas, pour achever ſon Entrepriſe. Le Doge lui répondit, qu'on lui feroit Excuſe de cet Outrage,

trage, quand il auroit rendu raiſon des Préparatifs de Guerre qu'on avoit trouvez chez lui, qui, comme Ambaſſadeur, devoit être un Miniſtre de Paix. Il repliqua, qu'il s'étonnoit que des Gens qui paſſoient pour ſages fuſſent ſi malhabiles que de l'inſulter en face ſur un Prétexte ſi groſſier; Qu'ils ſavoient auſſi bien que lui, que toutes ces Proviſions n'étoient qu'en dépôt dans ſa Maiſon, comme il y en avoit déjà eu d'autres fois, pour envoyer à Naples & dans le Tirol; Que pour les Armes, toute la Terre ſavoit qu'il n'y en a point de ſi bonnes que celles qui ſe font dans les Villes de la République; & que pour les Feux d'Artifice, & autres choſes ſemblables, l'occaſion de quelques Ouvriers d'une Habileté extraordinaire, qui s'étoient venus offrir à lui, l'avoit engagé à les faire travailler par curioſité. Le Doge interrompit, que ces Ouvriers étoient des Malheureux, ou plûtôt des Monſtres, nez pour la Honte éternelle du Genre humain; &, en diſant ces Mots, il préſenta à l'Ambaſſadeur une Lettre de Créance pour le Gouverneur de Milan, qu'on avoit trouvée parmi les Papiers de Renault, avec d'autres Lettres du Duc d'Oſſonne. L'Ambaſſadeur répondit, que pour le Duc d'Oſſonne il avoit déjà déclaré autrefois, qu'il n'entroit point en connoiſſance de ſa Conduite: que pour la Lettre de Créance, il étoit vrai que l'Ambaſſadeur de France lui avoit recommandé un Gentil-homme il y avoit déjà quelque tems, lequel avoit beſoin de faveur à Milan pour certaine Affaire particuliere, & qu'il avoit donné à cet Homme la Lettre qu'on lui re-

repréſentoit; mais, qu'il avoit ignoré, que la République eut aucun intérêt dans cette Affaire. Le Doge, voyant par ces Réponſes, que l'Ambaſſadeur n'en manqueroit jamais, ſe contenta de lui repréſenter avec beaucoup de Gravité la Noirceur de ſon Entrepriſe, & finit en lui proteſtant, qu'ils étoient tous fort éloignés de penſer que le Roi ſon Maître y eût la moindre part. L'Ambaſſadeur répondit à cette Remontrance, avec tout l'Emportement d'un Homme-de-Bien dont on attaque l'Honneur injuſtement, Qu'il étoit d'une Nation à qui la Valeur & la Prudence ſont ſi naturelles, qu'elle n'avoit que faire de recourir à de mauvais Artifices pour perdre ſes Ennemis; Que le Roi ſon Maître étoit aſſez puiſſant, pour les détruire à Force ouverte, & ſans employer les Trahiſons, & qu'on pourroit bien-tôt l'éprouver. Il ſortit bruſquement après ces paroles, ſans aucune Cérémonie. Ceux qui le conduiſoient le conjurérent de ſe repoſer quelque tems dans un Apartement voiſin, en attendant que le Sénat eut donné les Ordres néceſſaires pour le faire ſauver; & il ſe laiſſa conduire où on voulut, en frémiſſant de Colére, & ſans rien répondre. Pendant que la Populace étoit accourue à la Place, pour le mettre en pieces auſſi-tôt que le Sénat l'auroit livré, il fut aiſé à ceux qu'on envoya chez lui avec main forte, de faire embarquer ſes Domeſtiques, & les plus précieux de ſes Meubles. On le vint querir enſuite; &, par des Détours ſecrets du Palais, on le conduiſit dans un Brigantin bien armé avec bonne eſcorte. Le Peuple, enragé de ſon Evaſion, fit des Statues de lui

&

& du Duc d'Oſſonne, auſquelles il fit tout ce qu'il auroit fait à leurs Perſonnes ſi elles avoient été en ſa Puiſſance.

On dépêcha en même tems au Général de Mer, avec Ordre de faire noyer inceſſamment L'Anglade, le Capitaine Jacques Pierre, & tous les Officiers affidez que ce Capitaine avoit ſur ſes Vaiſſeaux. Comme on ſuppoſoit qu'ils devoient être ſur leurs gardes, on choiſit le Bâtiment de la Fabrique la plus étrangere qu'on trouva à Veniſe, pour porter cet Ordre. On l'équippa de la maniere la plus propre à faire croire qu'il n'en venoit pas, & il fit un grand tour, afin d'arriver par un autre côté que celui par où il devoit arriver s'il en fût venu. On a ſçu depuis que le Capitaine avoit été toute la nuit en attente, & qu'ayant vû arriver ce Bâtiment, il s'étoit retiré auſſi-tôt dans le principal de ſes Vaiſſeaux, comme s'il ſe fût douté de la vérité, & qu'il ſe voulût mettre en état de ſe défendre, s'il étoit trahi. Mais il y a apparence, que la crainte de tout perdre, par une Terreur qui pouvoit être Panique, l'arrêta quelque tems à délibérer, s'il devoit ſe déclarer; car, le Général, qui ne perdit pas un moment, lui ayant envoyé deux Hommes choiſis & non ſuſpects, ces Gens entrérent ſans Armes qui paruſſent dans le lieu où il étoit, le trouvérent ſeul, l'abordérent d'un air auſſi libre que de coûtume, le poignardérent tout d'un coup, & le jettérent dans la Mer ſans que perſonne s'en aperçût. L'Anglade, & quarante de ſes Officiers, furent traittés auſſi-tôt après de la même maniere, & avec le même ſecret.

Ce-

Cependant, Renault, interrogé à Veniſe, répond qu'il ne ſçait ce qu'on lui veut. On lui repréſente la Lettre de Créance pour D. Pedre, un Paſſeport en Eſpagnol pour tous les Païs de l'Obéïſſance d'Eſpagne, des Lettres de Change pour de grandes Sommes, & mille Piſtoles en Or. Il répond, qu'il ne connoit ni l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, ni le Gouverneur de Milan; qu'ainſi, s'il y a quelque choſe parmi ſes Papiers qui les regarde, il faut que d'autres que lui l'y ayent miſe; & que pour les Lettres de Change, & les Piſtoles, c'étoit tout ce qu'il avoit de Bien au Monde. On lui donne la Queſtion ordinaire, & extraordinaire. Il ne dit rien de nouveau, ſinon qu'il étoit un pauvre Vieillard, Homme-de-Bien, de Qualité, & d'Honneur, & que Dieu le vangeroit. On le repréſente pluſieurs jours de ſuite à la Queſtion, & on lui promet même Impunité, s'il veut dire tout ce qu'il ſçait; mais, inutilement: &, après avoir été tourmenté de toutes les manieres à diverſes repriſes, il fut enfin étranglé en Priſon, & pendu en public par un pied, comme Traitre. Le Lieutenant du Comte de Naſſau, les trois Petardiers, Bribe, Laurens Brulard, & les deux Officiers de l'Arſenal, le furent auſſi, après avoir ſouffert la Queſtion avec la même Conſtance que lui; mais, Brainville, Theodore, & plus de trois cens Officiers, furent ſeulement étranglez où noyés en ſecret.

Cependant, Jaffier, deſeſpéré du mauvais Succès de ſa Compaſſion, ſe plaignoit hautement de ce que le Doge & le Conſeil des Dix, ne tenoient pas la Parole qu'ils lui avoient

voient donnée en faveur de ſes Compagnons. Elle n'avoit été violée qu'après une mûre Délibération. Pluſieurs vouloient même qu'on l'obſervât religieuſement. D'autres remontrérent, que la choſe pourroit être douteuſe, ſi on n'avoit ſçu la Conjuration, que par Jaffier ; mais, que les deux Daufinois, qui l'avoient auſſi révélée, mettoient le Sénat en plein Droit d'en uſer de la même ſorte, que ſi Jaffier n'avoit rien découvert. Cet Avis l'emporta, ſoutenu par l'Horreur & la Frayeur publique, quoi qu'il y eut pluſieurs choſes à dire au contraire. On tâcha d'apaiſer Jaffier par toute ſorte de Moyens. On lui offrit de l'Argent, & de l'Emploi. Il refuſa tout, s'obſtina à demander inutilement la Vie de ſes Compagnons, & ſortit enfin de Veniſe, inconſolable de leur Supplice. Le Sénat, l'ayant ſçu, lui envoya un Ordre de vuider les Etats de la République dans trois jours, ſur peine de la vie, & quatre mille Sequins qu'on le força de prendre. La Pitié, qu'il reſſentoit pour ſes Compagnons, ſe redoubloit autant de fois qu'il conſidéroit qu'il étoit la cauſe de leur Mort. Il apprit en chemin que l'Entrepriſe ſur Breſſe étoit encor en état de réüſſir. Le Deſir de ſe venger du Sénat l'obligea à s'aller jetter dans cette Ville ; mais, il y fut à peine, que les Dix ayant pénétré cette Affaire par des Papiers des Conjurez, on y envoya des Troupes, qui s'emparérent des Poſtes principaux, & paſſérent au fil de l'Epée quelques Eſpagnols qui y avoient été introduits. Jaffier fut pris combattant à leur tête, comme un Homme qui ne cherche qu'à vendre chérement

ment ſa Vie; &, étant conduit à Véniſe peu de jours après, il y fut noyé le lendemain de ſon arrivée.

La Mort de ce Malheureux ayant achevé de rétablir la Tranquillité dans cette grande Ville, le prémier ſoin du Sénat fut de demander un autre Ambaſſadeur à Madrid. D. Loüis Bravo fut auſſi-tôt nommé pour cet Emploi, avec ordre de partir inceſſamment; & le Marquis de Bedemar lui donna, ſuivant la coûtume, une Inſtruction qui ſe réduiſoit preſque toute à deux Points. Le prémier de ces Points étoit, que le nouvel Ambaſſadeur blamât hautement en toute occaſion la Conduite de ſon Prédéceſſeur, & qu'il affectât d'en tenir une contraire, juſques même dans les choſes les plus indifférentes. L'autre Point étoit, que dans toutes les Affaires qu'il auroit à négocier touchant les Droits & les Prééminences de la République, il ſe ſervît, pour tous Mémoires, du *Squittinio della Libertà Veneta*, auquel le Marquis de Bedemar renvoye dans pluſieurs Endroits de cette Inſtruction, & en des Termes, qui, bien que retenus, découvrent aſſez l'Amour paternelle qu'il avoit pour ce Libelle.

On publia cependant, à cri de trompe, & par écrit, dans tous les Etats de la République, une Défenſe, ſur peine de la Vie, d'imputer quoi que ce fût de la Conjuration au Roi d'Eſpagne, ni aux Eſpagnols. On donna trente mille Ducats aux deux Daufinois, qui étoient venus exprès de leur Païs pour la découvrir. D. Pedre, voyant toutes choſes deſeſpérées, acheva de licencier ſes Troupes, &

& rendit Verſel. Le Duc d'Oſſonne fit de grans Biens à la Femme & aux Enfans du Capitaine, en les mettant en Liberté; & le Marquis de Bedemar reçut d'Eſpagne un Ordre pour aller ſervir de Prémier Miniſtre en Flandres, &, quelques années après, de Rome, le Chapeau de Cardinal.

FIN DE LA CONJURATION CONTRE VENISE.

Quand quelque Fait eſt décrit à la Vérité, & avec ſes Circonſtances, encor qu'il ne ſoit parvenu qu'à mi-chemin, ſi peut-on toûjours en tirer Fruit: tout ainſi que de ceux qui ne parviennent que juſques au tiers où au quart du Cours commun de la Vie, on ne laiſſe pas d'en tirer de bons Exemples; car la Vertu, en toutes les parties de l'Age, où d'une Action, ſe fait aucunement paroître.

Monſieur de la Noue, dans ſes Mémoires.

ME'-

MÉMOIRES
DE
MADAME
LA
DUCHESSE
MAZARIN.

HORTENSE MANCINI
Ducheſſe Mazarin.

P. Lely, Pinxit. D. Coſter, ſcul.

MÉMOIRES
DE
MADAME
LA
DUCHESSE
MAZARIN.

A M. ***.

PUISQUE les Obligations que je vous ai ſont d'une nature à ne devoir rien ménager pour vous témoigner ma Reconnoiſſance, je veux bien vous faire le Récit de ma Vie, que vous demandez. Ce n'eſt pas que je ne ſache la Difficulté, qu'il y a à parler ſagement de ſoi-même; & vous n'ignorez pas non plus la Répugnance naturelle, que j'ai à m'expliquer ſur les Choſes qui me regardent: mais, il eſt encor plus naturel de ſe défendre contre la Médiſance, du moins auprès de ceux qui nous ont rendu de grans Services.

Ils méritent bien qu'on leur faſſe connoître qu'on n'eſt pas tout à fait indigne de les avoir reçus. En tout ças, je ne ſaurois uſer plus innocemment du Loiſir de ma Retraite. Que ſi les Choſes, que j'ai à vous raconter, vous ſemblent tenir beaucoup du Roman, accuſez-en ma mauvaiſe Deſtinée, plûtôt que mon Inclination. Je ſai que la Gloire d'une Femme conſiſte à ne faire point parler d'*elle*; & ceux, qui me connoiſſent, ſavent aſſez, que toutes les choſes d'éclat ne me plaiſent point : mais, on ne choiſit pas toujours le Genre de Vie qu'on voudroit mener, & il y a de la Fatalité dans les choſes mêmes qui ſemblent dépendre le plus de la Conduite.

Je ne vous parlerois point de ma Naiſſance, quelque avantageuſe qu'elle ſoit, ſi les Envieux de mon Oncle ne s'étoient *point* efforcés d'en ternir l'Eclat; mais, puis que leur Rage s'eſt étendue à tout ce qui lui appartenoit, il m'eſt bien permis de vous dire, que je ſuis d'une des plus anciennes Familles de Rome; & que mes Ayeuls, depuis plus de trois cens ans, y tiennent un Rang aſſez conſidérable, pour me faire paſſer mes jours heureuſement, quand je n'aurois pas été Héritiere d'un Prémier Miniſtre de France. L'Académie des beaux Eſprits de ce Païs-là, qui commença aux Nôces d'un Gentilhomme de ma Maiſon, fait aſſez voir la Conſidération où cette Maiſon étoit dès-lors : &, pour ſurcroit de Bonheur, j'ai l'avantage d'être née d'un Pere, que ſa Vertu & ſes Lumieres extraordinaires élevoient au deſſus des plus Honnêtes-Gens de nos Ayeuls.

Je fus amenée en France à l'âge de *ſix* ans;

&

& peu d'années après M. Mazarin refuſa ma Sœur la Connétable, & conçut une Inclination ſi violente pour moi, qu'il dit une fois à Madame d'Eguillon, *que pourvu qu'il m'épouſât, il ne ſe ſoucioit pas de mourir trois mois après.* Le Succès a paſſé ſes Souhaits : il m'a épouſée, & n'eſt pas mort Dieu merci. Aux prémieres Nouvelles que M. le Cardinal aprit de cette Paſſion, il parut ſi éloigné de l'approuver, & ſi outré du Refus que M. Mazarin avoit fait de ma Sœur, qu'il dit pluſieurs fois, *qu'il me donneroit plûtôt à un Valet.*

Ce ne fut pas la ſeule Perſonne, à qui j'eus le Malheur de plaire. Un Eunuque Italien, Muſicien de M. le Cardinal, Homme de beaucoup d'Eſprit, fut accuſé de la même choſe; mais, il eſt vrai que c'étoit également pour mes Sœurs & pour moi. On lui faiſoit même la guerre, qu'il étoit encor amoureux des belles Statues du Palais Mazarin : & il faut bien que l'Amour de cet Homme portât Malheur, puiſque ces pauvres Statues en ont été punies ſi cruellement, auſſi bien que moi, quoi qu'elles ne fuſſent pas plus criminelles.

Il ne tenoit pas à ma Sœur la Connétable, que je n'aimaſſe quelque choſe de même que j'étois aimée. Comme elle avoit un Attachement ſincere pour le Roi, elle auroit bien ſouhaité de me voir quelque Foibleſſe ſemblable : mais, mon extrême Jeuneſſe ne me permettoit pas de m'attacher à rien ; &, tout ce que je pouvois faire pour l'obliger, c'étoit de témoigner quelque Complaiſance particuliere pour ceux des jeunes Gens que nous vo-

yons qui me divertiſſoient davantage, dans les Jeux d'Enfant qui m'occupoient alors. La Préſence du Roi, qui ne bougeoit du Logis, les troubloit ſouvent. Quoi qu'il vécut parmi nous avec une Bonté merveilleuſe, il a toûjours eu quelque choſe de ſi ſérieux & de ſi ſolide, pour ne pas dire de ſi majeſtueux, dans toutes ſes Manieres, qu'il ne laiſſoit pas de nous imprimer le Reſpect, même contre ſon Intention. Il n'y avoit que ma Sœur la Connétable, qu'il ne gênoit pas; & vous comprenez aiſément que ſon Aſſiduïté avoit des Agrémens pour ceux qui en étoient cauſe, qu'elle n'avoit pas pour les autres. Comme les choſes, que la Paſſion fait faire, paroiſſent ridicules à ceux qui n'en ont jamais ſenti, celle de ma Sœur l'expoſoit ſouvent à nos Railleries. Une fois entre autres nous lui fimes la guerre, de ce qu'apercevant de loin un Gentilhomme de la Maiſon, qui étoit de la taille du Roi, & qu'elle ne voyoit que par derriere, elle avoit couru à lui les bras ouverts, en criant, *Ha! mon pauvre Sire!*

Une autre choſe, qui nous fit fort rire en ce tems-là, fut une Plaiſanterie que M. le Cardinal fit à Me. de Bouillon, qui pouvoit avoir ſix ans. La Cour étoit pour lors à la Fére. Un jour qu'il la railloit ſur quelque Galant qu'elle devoit avoir, il s'aviſa à la fin de lui reprocher qu'elle étoit groſſe. Le Reſſentiment qu'elle en témoigna le divertit ſi fort, qu'on réſolut de continuer à le lui dire. On lui étréciſſoit ſes Habits de tems en tems, & on lui faiſoit acroire que c'étoit elle qui avoit groſſi. Cela dura autant qu'il faloit, pour lui faire paroître la choſe vrai-

vrai-ſemblable : mais, elle n'en voulut jamais rien croire, & s'en défendit toujours avec beaucoup d'Aigreur, juſqu'à ce que le tems de l'Accouchement étant arrivé, elle trouva un matin entre ſes draps un Enfant qui venoit de naître. Vous ne ſçauriés comprendre quel fut ſon Etonnement & ſa Déſolation à cette vue. *Il n'y a donc*, diſoit-elle, *que la Vierge & moi à qui cela ſoit arrivé; car, je n'ai du tout point eu de mal.* La Reine la vint conſoler, & voulut être Marraine : beaucoup de Gens vinrent ſe réjoüir avec l'Accouchée; & ce qui avoit été d'abord un Paſſe-tems domeſtique devint à la fin un Divertiſſement public pour toute la Cour. On la preſſa fort de déclarer le Pere de l'Enfant; mais, tout ce qu'on en put tirer fut, *que ce ne pouvoit être que le Roi ou le Comte de Guiche, parce qu'il n'y avoit que ces deux Hommes-là qui l'euſſent baiſée.* Pour moi, qui avois trois ans plus qu'elle, j'étois toute glorieuſe de ſavoir la vérité de la choſe; & je ne pouvois me laſſer d'en rire, pour faire bien voir que je la ſavois.

Vous aurez ſans doute peine à croire, que dans cet âge, où l'on ne ſonge d'ordinaire à rien moins qu'à raiſonner, je fiſſe des Réfléxions auſſi ſérieuſes que j'en faiſois ſur toutes les choſes de la vie. Cependant, il eſt vrai que mon plus grand Plaiſir en ce tems-là étoit de m'enfermer ſeule pour écrire tout ce qui me venoit dans la Penſée. Il n'y a pas longtems que quelques-unes de ces Ecritures me tombérent encor ſous la main; & je vous avoue que je fus étrangement ſurpriſe d'y trouver des choſes ſi éloignées de la Ca-

pacité d'une petite Fille. Ce n'étoient que Doutes & Queſtions, que je me propoſois à moi-même ſur toutes les choſes qui me faiſoient peine à comprendre. Je ne les décidois jamais aſſez bien à mon gré : je cherchois pourtant avec obſtination ce que je ne ſçavois pas trouver; &, ſi ma Conduite n'a pas marqué depuis beaucoup de Jugement, j'ai du moins cette Conſolation que j'avois grande envie d'en avoir.

Il me ſouvient encor, qu'environ ce même tems, voulant écrire à une de mes Amies que j'aimois fort, je me laſſai à la fin de mettre tant de fois, *je vous aime*, dans une même Lettre; & je l'avertis, que je ne ferois plus qu'une Croix pour ſignifier ces trois Mots-là. Suivant cette belle Invention, il m'arrivoit quelquefois d'écrire des Lettres à cette Perſonne, où il n'y avoit autre choſe que des Lignes toutes de Croix l'une après l'autre. Une de ces Lettres tomba depuis entre les mains de Gens qui avoient intérêt d'en pénétrer le myſtere; mais, ils ne ſçurent jamais que reprendre dans un Chiffre ſi dévot.

Mon Enfance s'étant paſſée parmi ces divers Amuſemens, on parla de me marier. La Fortune, qui vouloit me rendre la plus malheureuſe Perſonne de mon Sexe, commença en faiſant ſemblant de me vouloir faire Reine; & il n'a pas tenu à elle, qu'elle ne m'ait rendu odieux le Parti qu'elle me deſtinoit, par la Comparaiſon de ceux dont elle me flatta d'abord. Cependant, je puis me rendre ce témoignage, que ces illuſtres Partis ne m'ébloüirent pas; & M. Mazarin n'ôſe-

n'oſeroit dire qu'il ait jamais remarqué en moi de Vanité qui fût au deſſus de ma Condition.

Tout le Monde ſçait les Propoſitions qui furent faites à diverſes repriſes de me marier avec le Roi d'Angleterre; &, pour le Duc de Savoie, vous ſavez ce qui s'en dit au Voyage de Lion, & que l'Affaire ne rompit, que par le Refus où M. le Cardinal s'obſtina d'abandonner Geneve en conſidération de ce Mariage.

Nous logions en Belle-Cour, & les Fenêtres de nos Chambres qui répondoient ſur la Place, étoient aſſez baſſes pour y monter aiſément. Me. de Venelle, notre Gouvernante, étoit ſi accoûtumée à faire ſon métier de Surveillante, qu'elle ſe levoit même en dormant pour venir voir ce que nous faiſions. Une nuit entre autres, que ma Sœur dormoit la bouche ouverte, Me. de Venelle la venant tâtonner à ſon ordinaire en dormant auſſi, lui mit le doit dedans ſi avant, que ma Sœur s'en réveilla en ſurſaut, en la mordant bien ſerré. Jugez quel fut leur Etonnement de ſe trouver toutes deux dans cet état, quand elles furent tout-à-fait éveillées. Ma Sœur ſe mit en une Colere étrange. On en fit le Conte au Roi le lendemain, & toute la Cour en eut le Divertiſſement.

Soit Modeſtie, ſoit Diſſimulation, M. le Cardinal parut toujours auſſi contraire que la Reine à l'Attachement que le Roi avoit pour ma Sœur. Auſſi-tôt que le Mariage d'Eſpagne fut conclu, il n'eut rien de plus preſſé que de l'éloigner, de peur qu'elle n'y aportât

de l'Obſtacle. Il nous envoya, quelque tems après le Retour de Lion, l'attendre à Fontainebleau. De là il nous mena à Poitiers, où il lui donna le choix de ſe retirer où il lui plairoit. Elle choiſit la Rochelle: & M. le Cardinal, qui vouloit la dépaïſer encor davantage, lui fit enfin propoſer à Broüage, par M. de Fréjus, d'épouſer M. le Connétable; mais, elle refuſa, n'étant pas encor attirée en Italie par ce qui l'y attira depuis.

Il avoit réſolu de mener Me. de Bouillon & moi au Mariage; mais, ma Sœur la Connétable s'étant obſtinée à ne nous laiſſer pas aller quand il nous envoya querir, ſi elle n'y alloit auſſi, il aima mieux ſe priver du Plaiſir de nous y voir, que de la laiſſer venir avec nous. Au Retour de la Frontiere, on nous fit venir à Fontainebleau, où la Cour étoit. Le Roi traita ma Sœur aſſez froidement, & ſon Changement commença de la réſoudre à ſe marier en Italie. Elle me prioit ſouvent de lui en dire le plus de mal que je pourois. Mais, outre qu'il étoit aſſez difficile d'en trouver à dire d'un Prince fait comme lui, & qui vivoit parmi nous avec une Familiarité & une Douceur charmante, l'âge de dix ans, où j'étois alors, ne me permettoit pas de bien comprendre ce qu'elle ſouhaitoit de moi; &, tout ce que je pouvois faire pour ſon Service, la voyant fort déſolée, & l'aimant tendrement, c'étoit de pleurer avec elle ſon Malheur, en attendant qu'elle m'aidât à pleurer les miens.

Le Chagrin, que M. le Cardinal avoit de ſa Liaiſon avec le Roi, lui avoit donné une grande Averſion pour elle; &, comme cette In-

Intrigue avoit commencé d'abord qu'elle parut dans le Monde, on peut preſque dire qu'il ne l'avoit jamais aimée.

L'Humeur de mon Frere ne lui plaiſoit guere davantage, & ſa Conduite encor moins, ſur-tout depuis qu'on l'accuſa d'avoir été de la Débauche de Roiſſi ; car, une des choſes ſur leſqu'elles il étoit mécontent de nous, c'étoit la Dévotion. Vous ne ſçauriés croire combien le peu que nous en avions le touchoit. Il n'eſt point de Raiſons qu'il n'employât pour nous en inſpirer. Une fois entre autres, ſe plaignant de ce que nous n'entendions pas la Meſſe tous les jours, il nous reprocha que nous n'avions, ni Piété, ni Honneur. *Au moins*, diſoit-il, *ſi vous ne l'entendez pas pour Dieu, entendez-la pour le Monde.* Quoy que j'euſſe autant de part que les autres à ſes Remontrances; néanmoins, ſoit que comme la plus jeune, il me jugeât la moins blamable, ſoit qu'il y eut quelque choſe dans mon Humeur qui lui revint davantage, il eut long-tems autant de Tendreſſe pour moi, que d'Averſion pour eux. C'eſt ce qui l'obligea à me choiſir pour laiſſer ſon Bien & ſon Nom au Mari qu'il me donneroit : ce fut encor ce qui le rendit plus ſoigneux de ma Conduite que de celle des autres, & à la fin auſſi plus mécontent, quand il crut avoir ſujet de s'en plaindre. Il craignoit fort que je m'engageaſſe d'Inclination. Me. de Venelle, qui avoit ordre de m'épier, me parloit inceſſamment de tous les Gens qui me fréquentoient, & que je pouvois aimer, afin de découvrir par mes Diſcours mes Sentimens pour chacun d'eux :

mais, comme je n'avois rien dans le Cœur, elle n'y pouvoit rien connoître; &, elle ſeroit encor en cette peine, ſi l'Indiſcrétion de ma Sœur n'eût point donné à croire ce que je n'y avois pas.

Je vous ai dit qu'elle vouloit toûjours que j'aimaſſe quelque choſe. Elle me preſſa durant pluſieurs années avec tant d'inſtance de lui dire, s'il n'y avoit point d'Homme à la Cour qui me plût plus que les autres, que je lui avoüai à la fin, vaincue par ſon Importunité, *que je voyois quelquefois au Logis un jeune Garçon qui me revenoit aſſez; mais, que je ſerois bien fâchée qu'il me plût autant que le Roi lui plaiſoit à elle.* Ravie de m'avoir tiré cet Aveu de la bouche, elle m'en demauda le Nom; mais, je ne le ſçavois pas: &, quelque peine qu'elle ſe donnât pour m'obliger à le dépeindre, elle fut plus de deux mois à m'en faire la guerre ſans le connoître. Elle ſçut à la fin que c'étoit un Gentilhomme Italien, nouvellement ſorti de Page de la Chambre, qui n'étoit encor que Sous-Lieutenant aux Gardes, & qui fut tué il y a quelques années en Flandres dans une Charge beaucoup plus élevée. Elle me dit ſon Nom, & le dit auſſi au Roi, à qui elle fit fête de ma prétendue Inclination, & pour qui elle n'avoit rien de ſecret. M. le Cardinal le ſçut bien-tôt après; &, croyant que ce fût toute autre choſe que ce n'étoit, il m'en parla avec un Emportement étrange. C'étoit juſtement le vrai moyen de faire quelque choſe de rien; &, ſi j'avois été capable de m'engager par Dépit, les Reproches qu'il me fit m'auroient fait réſoudre à les mériter.

Com-

Comme le Cavalier étoit familier dans la Maiſon, le Bruit que M. le Cardinal avoit fait alla juſqu'à lui, & lui fit peut-être venir une Penſée qu'il n'avoit pas. Quoi qu'il en ſoit, il trouva le moyen de me la faire connoître; & il ne tint pas à ma Sœur, que je ne répondiſſe à ſa Paſſion, au lieu de la mépriſer.

Cependant, M. le Cardinal empiroit à vue d'œil. Le Deſir d'éterniſer ſon Nom l'emporta ſur l'Indignation qu'il avoit conçûe contre moi. Il s'en ouvrit à l'Evêque de Fréjus, & lui demanda ſon Avis ſur pluſieurs Partis qu'il avoit dans l'Eſprit. L'Evêque, gagné par M. Mazarin, moïennant une Promeſſe de cinquante mille Ecus, n'oublia rien pour les mériter. Il ne les a pourtant jamais touchés. Il rendit le Billet qu'on lui en avoit fait d'abord, en ſe laiſſant entendre, *qu'il aimeroit mieux l'Evêché d'Evreux s'il ſe pouvoit*; mais, le Roi en aïant diſpoſé ailleurs, après deux mois d'Importunité de M. Mazarin, M. de Fréjus redemanda les cinquante mille Ecus, & M. Mazarin ne ſe trouva plus en état de les donner.

Auſſi-tôt que le Mariage fut conclu, il m'envoya un grand Cabinet, où entre autres Nippes il y avoit dix mille Piſtoles en Or. J'en fis bonne part à mon Frere & à mes Sœurs, pour les conſoler de mon Opulence, qu'elles ne pouvoient voir ſans Envie, quelque mine qu'elles fiſſent. Elles n'avoient pas même beſoin de m'en demander. La Clef demeura toûjours ou elle étoit, quand on l'aporta: en prit qui

voulut; &, un jour entre autres, que nous n'avions pas de meilleur Paſſe-tems, nous jettames plus de trois cens Loüis par les Fenêtres du Palais Mazarin, pour avoir le plaiſir de faire battre un peuple de Valets qui étoit dans la Cour.

Cette Profuſion étant venue à la connoiſſance de M. le Cardinal, il en eut tant de Déplaiſir, qu'on crut qu'elle avoit hâté ſa fin. Quoiqu'il en ſoit, il mourut huit jours après, & me laiſſa la plus riche Héritiere, & la plus malheureuſe Femme, de la Chrétienté. A la prémiere Nouvelle que nous en eumes, mon Frere & ma Sœur, pour tout Regret, ſe dirent l'un à l'autre, *Dieu merci, il eſt crévé.* A dire vrai, je n'en fus guere plus affligée; & c'eſt une Choſe remarquable, qu'un Homme de ce Mérite, après avoir travaillé toute ſa Vie pour élever & enrichir ſa Famille, n'en ait reçu que des Marques d'Averſion, même après ſa Mort. Si vous ſçaviés avec quelle Rigueur il nous traitoit en toutes choſes, vous en ſeriés moins ſupris. Jamais perſonne n'eut les Manieres ſi douces en public, & ſi rudes dans le domeſtique; & toutes nos Humeurs, & nos Inclinations, étoient contraires aux ſiennes. Ajoûtez à cela, la Sujetion incroyable où il nous tenoit, notre extrême Jeuneſſe, & l'Inſenſibilité pour toutes choſes, où le trop d'Abondance & de Proſpérité jette d'ordinaire les Perſonnes de cet âge, quelque bon Naturel qu'elles ayent.

Pour mon particulier, la Fortune a pris ſoin de punir mon Ingratitude, par les Malheurs dont ma Vie a été une Suite continuelle

elle depuis cette Mort. Je ne ſçai quel Preſſentiment ma Sœur en avoit; mais, dans les prémiers Chagrins qui ſuivirent mon Mariage, elle me diſoit pour toute Conſolation, *Crepa, crepa: tu ſeras encor plus malheureuſe que moi.*

M. de Lorraine, qui l'aimoit paſſionnément, la preſſoit depuis long-tems de l'épouſer, & continua dans cette Pourſuite, même après la Mort de M. le Cardinal. La Reine-Mere, qui ne vouloit point en toute maniere qu'elle reſtât en France, chargea Me. de Venelle de rompre cette Intrigue à quelque prix que ce fût; mais, tous leurs Efforts auroient été inutiles, ſi des Raiſons ignorées de tout le Monde ne les euſſent ſecondez: &, quoi que le Roi eût la Généroſité de lui donner à choiſir qui elle vouloit épouſer en France, ſi M. de Lorraine ne lui plaiſoit pas, & qu'il témoignât un ſenſible Déplaiſir de ſon Départ, ſa mauvaiſe Etoile l'entraina en Italie, contre toute ſorte de Raiſons. M. le Connétable, qui ne croyoit pas qu'il pût y avoir de l'Innocence dans les Amours des Rois, fut ſi ravi de trouver le contraire dans la Perſonne de ma Sœur, qu'il compta pour rien de n'avoir pas été le prémier Maitre de ſon Cœur. Il en perdit la mauvaiſe Opinion qu'il avoit, comme tous les Italiens, de la Liberté que les Femmes ont en France; & il voulut qu'elle jouït de cette même Liberté à Rome, puiſqu'elle en ſçavoit ſi bien uſer.

Cependant, l'Eunuque ſon Confident, qui demeuroit ſans crédit par ſon Abſence, & par la Mort de M. le Cardinal, entreprit de ſe

ſe rendre néceſſaire auprès de moi; mais, outre que mon Inclination m'éloignoit fort de toute ſorte d'Iutrigues, M. Mazarin me faiſoit obſerver trop ſoigneuſement. Enragé de cet Obſtacle, il réſolut de s'en venger ſur M. Mazarin même. Cet Homme avoit conſervé un accès aſſez libre auprès du Roi, depuis le tems qu'il étoit Confident de ma Sœur. Il lui va faire de grandes Plaintes de la Rigueur avec laquelle M. Mazarin me traitoit; *qu'il êtoit obligé de s'y intéreſſer, comme Créature de M. le Cardinal, & mon Serviteur particulier; que M. Mazarin étoit jaloux de tout le Monde, & ſur-tout de S. M.; & qu'il me faiſoit obſerver avec un ſoin tout particulier dans tous les lieux où le Roi*, qui ne ſongeoit pas à moi, *pouvoit me voir: qu'au reſte, il tranchoit du grand Miniſtre, & qu'il avoit menacé de faire ſortir tous les Italiens de Paris.* A tout cela le Roi ne lui répondit autre choſe ſinon, *que ſi tout ce qu'il diſoit étoit vrai, le Duc Mazarin étoit fou, & qu'il n'avoit pas hérité de la Puiſſance de M. le Cardinal, comme de ſon Bien.* Ce qu'il y avoit de véritable dans ce Raport eſt que M. Mazarin, ayant apris quelque choſe des Intrigues de l'Eunuque, avoit menacé de le chaſſer du Palais Mazarin où il logeoit.

Non content de ce qu'il avoit fait, il fut aſſez mal aviſé pour s'en vanter en préſence d'une Femme de Qualité de Provence, nommée Me. de Ruz, qui connoiſſoit je ne ſçai comment M. Mazarin. Elle l'avertit du mauvais Office qu'on lui avoit rendu. Il vouloit mettre près de moi quelque Dame, qui, ſans avoir le Nom de Gouvernante, en fît toute

toute la Fonction; &, trouvant cette Me. de Ruz fort propre à faire ce Perſonnage, il jetta les yeux ſur elle, en reconnoiſſance de l'Avis qu'elle lui donnoit. Il lui dit de trouver le moien de ſe faire préſenter à moi, ſans que je ſuſſe qu'il la connoiſſoit. M. de Fréjus m'en parla comme de lui-même quelque tems après, & me l'amena par un Eſcalier dérobé, un jour que M. Mazarin étoit à la Chaſſe. J'en fus fort ſatisfaite; &, comme je croyois, que ſi on ſavoit qu'elle me plût, on ne me la donneroit pas, je ne voulois pas que perſonne du Logis la connût avant qu'elle y fût établie. Un jour que j'étois ſeule avec elle, Me. de Venelle entrant bruſquement fit ſauter un buſc que nous avions mis derriere la porte pour nous fermer. Auſſitôt Me. de Ruz, par une préſence d'Eſprit merveilleuſe, ſe mit à rouler les yeux dans la tête, pleurer, & crier d'un vrai ton de Gueuze, *qu'elle étoit une pauvre Demoiſelle de Lorraine, & qu'elle me prioit d'avoir pitié de ſa Miſere.* Comme elle a l'Air du Viſage extrémement vif & ardent, ainſi que la plûpart des Provençaux, ſa Grimace lui réüſſit ſi bien, & la défigura tellement, que j'avois peine moi-même à la reconnoître. Me. de Venelle en eut grand' peur : elle s'en éloigna bien vîte le plus qu'elle pût, & fut depuis dire par tout *qu'elle avoit trouvé le Diable dans ma Chambre.*

La Conduite artificieuſe de M. Mazarin dans le Choix de cette Dame, en un tems qu'il ne pouvoit encor avoir aucun Sujet de ſe plaindre de moi, ſuffit pour vous faire connoître ſa Défiance naturelle, & dans quelle Diſpoſi-

Diſpoſition d'Eſprit il m'avoit épouſée. Comme il craignoit pour moi le Séjour de de Paris, il me promenoit inceſſamment par ſes Terres & ſes Gouvernemens. Pendant les trois ou quatre prémieres années de notre Mariage, je fis trois Voyages en Alſace, autant en Bretagne; ſans parler de pluſieurs autres à Nevers, au Maine, à Bourbon, Sedan, & ailleurs. N'ayant point de plus ſenſible joie à Paris que celle de le voir, il ne m'étoit pas ſi dur qu'il auroit été à une autre Perſonne de mon âge d'être privée des plaiſirs de la Cour. Peut-être ne me ſerois-je jamais laſſée de cette Vie vagabonde, s'il n'eût point trop abuſé de ma Complaiſance. Il m'a fait pluſieurs fois faire deux cent lieues étant groſſe, & même fort près d'accoucher.

Mes Parens & mes Amis, qui étoient ſenſibles pour moi aux Dangers où il expoſoit ma Santé, me les repréſentoient, quand je venois à Paris, le plus fortement qu'il leur étoit poſſible; mais, ce fut long-tems inutilement. Qu'euſſent-ils dit, s'ils euſſent ſu que je ne pouvois parler à un Domeſtique, qu'il ne fût chaſſé le lendemain; que je ne recevois pas deux Viſites de ſuite d'un même Homme, qu'on ne lui fît défendre la Maiſon; que ſi je témoignois quelque Inclination pour l'une de mes Filles, plus que pour les autres, on me l'ôtoit auſſi-tôt? Si je demandois mon Caroſſe, & qu'il ne jugeât pas à propos de me laiſſer ſortir, il défendoit en riant qu'on y mit les Chevaux, & plaiſantoient avec moi ſur cette Défenſe, juſqu'à ce que l'heure d'aller où je voulois aller fut paſſée.

Il

Il auroit voulu que je n'euſſe vû que lui ſeul dans le Monde; ſur-tout, il ne pouvoit ſouffrir que je viſſe ſes Parens, ni les miens : les miens, parce qu'ils entroient alors dans mes Intérêts; & les ſiens, parce qu'ils n'aprouvoient non plus ſa Conduite que les miens. J'ai été long-tems logée à l'Arſenal avec Me. d'Oradous ſa Couſine, ſans qu'il me fût permis de la voir.

L'Innocence de mes Divertiſſemens, capable de raſſûrer un autre Homme de ſon Humeur qui auroit conſervé quelque égard pour mon âge, lui faiſoit autant de peine, que s'ils euſſent été fort criminels. Tantôt, c'étoit Péché de joüer à Colin-Maillard avec mes Gens; tantôt, de ſe coucher trop tard. Il ne put jamais alléguer que ces deux Sujets de Plainte, une fois que M. Colbert voulut ſçavoir tous ceux qu'il avoit. Souvent, on ne pouvoit pas aller au Cours en Conſcience; a plus forte raiſon à la Comédie. Une autre fois, je ne priois pas Dieu aſſez long-tems. Enfin, ſon Chagrin ſur mon Chapitre étoit ſi puiſſant, que ſi on lui eut demandé comment il vouloit que je vécuſſe, je croi qu'il n'auroit pas pu en convenir avec lui-même. Il a dû dire depuis, *que ce qu'il en faiſoit étoit à cauſe qu'il connoiſſoit ce que je valois; & que le Commerce du Monde étant ſi contagieux, quelque Raillerie qu'on fit de lui, il vouloit empêcher qu'on ne me gâtât, parce qu'il m'aimoit encor plus que ſa propre Réputation.* Mais, ſi c'eſt ſon Amour pour moi, qui l'obligeoit à me traiter d'une maniere ſi bizarre, il auroit preſque été à ſouhaiter pour tous deux, qu'il m'eut un peu honoré de ſon indifférence. Auſſi-

Auſſi-tôt qu'il ſçavoit que je me plaiſois en un Lieu, il m'en faiſoit partir, quelque raiſon qu'il y eut de m'y laiſſer. Nous étions au Maine, quand la Nouvelle vint du Voyage de Marſal. Il eut ordre d'en être, & m'envoya en Bretagne tenir compagnie à ſon Pere qui étoit aux Etats. Pendant qu'il diſpoſoit ſon Départ à Paris, il aprit par les Eſpions dont il m'environnoit toûjours, que je me divertiſſois fort. Il en tomba malade de Chagrin, & me manda en diligence. Son Pere, qui aprit en même tems que les Médecins l'envoyoient à Bourbon, ne voulut pas me laiſſer partir, diſant *qu'il ne faloit point avoir de Femme pendant qu'on buvoit les Eaux.* Il tomba évanoüi de Douleur en recevant cette Réponſe; &, après pluſieurs Courriers, ſon Pere m'ayant à la fin laiſſé partir, je fus le mener à Bourbon, où je demeurai un mois enfermée avec lui dans une Chambre à lui voir rendre ſes Eaux, ſans viſiter ſeulement Madame la Princeſſe, qui y étoit, & à qui il a l'honneur d'apartenir. Il n'avoit pu croire d'abord que ce fût ſon Pere qui m'eût arrêtée en Bretagne; &, quelque aſſûrance qu'il en eût depuis, il ſoutint toujours, que j'avois mieux aimé m'y divertir, que de le venir conſoler dans ſon Mal. Il m'auroit été aiſé de m'en juſtifier, s'il eut voulu m'entendre: mais, c'étoit ce qu'il fuyoit le plus, parce que tout le tort ſe trouvoit de ſon côté dans les Eclairciſſemens; & il ne vouloit jamais avoüer de s'être trompé. Rien ne m'a plus affligée de lui, que cette Averſion qu'il avoit pour s'éclaircir, parce qu'il en prenoit droit de me traitter toûjours comme coupable. Quel-

Quelque tems après, ayant été obligé pour le Service du Roi d'aller en Bretagne, il ſe mit ſi fortement en tête de m'avoir près de lui, & écrivit des choſes ſi étranges ſur ce ſujet à l'Abbé d'Effiat ſon Parent, que je fus obligée de partir de Paris trois ſemaines après être accouchée. Peu de Femmes de ma Qualité en auroient fait autant; mais, que ne fait-on point pour jouïr d'un Bien auſſi précieux que la Paix ? Pour achever de me remettre, il me fit demeurer dans un des plus chétifs Villages de tout le Païs, & dans une Maiſon ſi vilaine, qu'on étoit contraint de ſe tenir tout le jour dans les Prez. Il choiſiſſoit toujours ces ſortes de Lieux, afin que je ne viſſe point de Compagnie. Auſſi, bien loin d'en avoir dans le Village même, ceux que la Civilité où les Affaires obligeoient à l'y venir voir, étoient contrains de camper faute de Cabaret; &, pour peu qu'ils lui déplûſſent, il les renvoyoit bien-tôt ſous prétexte de diverſes Affaires, dont il les chargeoit, & qui dépendoient de lui dans la Province. Cependant, nous paſſames ſix mois dans cet agréable Séjour l'année mille ſix cent ſoixante-ſix.

Une autre fois, qu'il étoit ſeul à Bourbon, & qu'il m'avoit envoyée en Bretagne, il eut encor Avis par ſes Eſpions, que je m'y divertiſſois aſſez avec Me. de Coaquin, & qu'il ſe paſſoit peu de jours que nous ne fiſſions quelque Partie de Promenade, par Terre, ou ſur Mer. Son Inquiétude le prend. Il me mande que je l'aille joindre à Nevers, où *il y avoit*, diſoit-il, *de fort bons Comédiens, entre autres Divertiſſemens.*

Je

Je commençois à me laſſer de faire de ſemblables Courvées. J'écrivis à M. Colbert, pour m'en plaindre; mais, m'ayant conſeillé de partir, je fus bien ſurpriſe de trouver M. Mazarin à dix lieues de Nevers, qui s'en venoit à Paris avec mon Frere qui revenoit d'Italie. Il ne me rendit jamais aucune raiſon d'un Procédé ſi extraordinaire, & nous fumes ſans autre Eclairciſſement nous confiner à notre Caſſine près Sedan, où mon Frere me voyant fort triſte eut la Complaiſance de venir avec nous. Ce fut-là pour la prémiere fois, que M. Mazarin, qui n'étoit pas bien aiſe d'avoir un ſemblable Témoin de ſa Conduite domeſtique, ne ſçachant comment s'en défaire autrement, s'aviſa de faire ſemblant d'en être jaloux. Jugez du Reſſentiment que je dûs avoir pour une ſi grande Méchanceté.

Que ſi tous ces Outrages paroiſſent durs à ſouffrir en les entendant raconter, la maniere de les faire étoit encor quelque choſe de plus cruel. Vous en jugerez par cet Echantillon. Un ſoir que j'étois chez la Reine, je le vis venir à moi tout gai, & avec un Rire contraint & affecté, pour me faire tout haut ce Compliment: *J'ai une bonne Nouvelle à vous donner, Madame; le Roi vient de me commander d'aller en Alſace.* M. de Roquelaure, qui ſe trouva préſent, indigné comme le reſte de la Compagnie de cette Affectation, mais plus franc que les autres, ne put ſe tenir de lui dire, *que c'étoit là une belle Nouvelle à venir donner avec tant de Joie à une Femme comme moi*; mais, M. Mazarin, ſans daigner répondre, ſortit tanquillement de

de la Chambre, tout fier de ſa Galanterie. Le Roi, à qui on la conta, en eut pitié. Il prit la peine de me dire lui-même, *que mon Voyage ne ſeroit que de trois mois*; & me tint parole, comme il a toujours fait.

Si je n'avois peur de vous ennuyer, je pourrois vous dire mille Malices ſemblables, qu'il me faiſoit ſans aucune néceſſité, & pour le ſeul Plaiſir de me tourmenter, comme celle-là. Imaginez-vous donc des Oppoſitions continuelles à mes plus innocentes Fantaiſies, une Haine implacable pour tous les Gens qui m'aimoient, & que j'aimois; un Soin curieux de préſenter à ma vue tous ceux que je ne pouvois ſouffrir, & de corrompre ceux en qui je me fiois le plus, pour ſçavoir mes Secrets, ſi j'en euſſe eu; une Aplication infatigable à me décrier par-tout, & donner un tour criminel à toutes mes Actions; enfin, tout ce que la Malignité de la Cabale Bigote peut inventer & mettre en œuvre dans une Maiſon où elle domine avec Tirannie, contre une jeune Femme ſimple, ſans égard, & dont le Procédé peu circonſpect donnoit tous les jours de nouvelles matieres de Triomphes à ſes Ennemis.

Je me ſers hardiment du mot de Cabale Bigote; car, je ne croi pas que les plus rigoureuſes Loix de la Charité Chrétienne m'obligent de préſumer, que les Dévots par qui M. Mazarin s'eſt gouverné ſoient du nombre des véritables, après avoir diſſipé tant de Millions. Et c'eſt ici l'Article fatal, qui a pouſſé ma Patience à bout, & qui eſt la véritable Origine de tous mes Malheurs. Si M. Mazarin s'étoit contenté de m'accabler

bler de Triſteſſe & de Douleur, d'expoſer ma Santé & ma Vie à ſes Caprices les plus déraiſonnables, & de me faire enfin paſſer mes plus beaux jours dans une Servitude ſans éxemple; puiſque le Ciel me l'avoit donné pour Maitre, je me ſerois contentée de gémir, & de m'en plaindre à mes Amis. Mais, quand je vis que par ſes Diſſipations incroyables, mon Fils, qui devoit être le plus riche Gentilhomme de France, couroit riſque de ſe trouver le plus pauvre, il falut céder à la Force du Sang, & l'Amour maternelle l'emporta ſur toute la Modération que je m'étois propoſé de garder.

Je voyois tous les jours diſparoître des Sommes immenſes, des Meubles hors de prix, des Charges, des Gouvernemens, & tous les autres Débris de la Fortune de mon Oncle, le Fruit de ſes Travaux, & la Récompenſe de ſes Services. J'en vis vendre pour plus de trois Millions, avant que d'éclater; & il ne me reſtoit preſque plus pour tout Bien aſſûré que mes Pierreries, lors que M. Mazarin s'aviſa de me les ôter. Il prit ſon tems un ſoir que je me retirai fort tard de la Ville, pour s'en ſaiſir. Ayant voulu en ſçavoir la raiſon avant que de me coucher, il me dit *qu'il craignoit que je n'en donnaſſe, libérale comme j'étois, & qu'il ne les avoit pris que pour les augmenter.* Je lui répondis, *qu'il ſeroit à ſouhaiter, que ſa Libéralité fût auſſi bien réglée que la mienne; que je me contentois de ce que j'en avois; & que je ne me coucherois point qu'il ne me les eût rendues:* &, voyant que quoi que je diſſe il ne me répondoit que par de mauvaiſes Plai-

Plaiſanteries dites avec un Rire malicieux, & d'un Air tranquille en apparence, & très aigre en effet; je ſortis de la Chambre, de Deſeſpoir, & m'en allai au Quartier de mon Frere, toute éplorée, & ne ſçachant que devenir. Me. de Bouillon, que nous envoyames d'abord querir, ayant apris le nouveau Sujet de Plainte que j'avois, me dit que je le méritois bien, puiſque j'avois ſouffert tous les autres ſans rien dire.

Je voulois m'en aller avec elle ſur l'heure même, ſi Me. Bellinzani, que nous envoyâmes auſſi prendre, ne m'en eut empêchée, en me priant d'attendre qu'elle eût parlé à M. Mazarin. Il avoit donné ordre qu'on ne laiſſât entrer perſonne; mais, Me. Bellinzani s'étant obſtinée à lui parler, il ne lui laiſſa jamais le tems de rien dire, & elle n'en put tirer autre choſe, ſinon, *qu'elle ne pouvoit point avoir d'Affaire aſſez preſſée avec lui, pour le venir trouver à une heure ſi indue; & que ſi elle avoit à lui parler, il alloit le lendemain matin à S. Germain, & qu'il lui donnoit Rendez-vous à la Croix de Nanterre.* Me. Bellinzani, étant revenue auſſi indignée que nous d'une Raillerie ſi hors de raiſon, il fut conclu que j'irois coucher chez Me. de Bouillon.

Le lendemain, toute la Famille s'y étant aſſemblée pour mon Affaire, Me. la Comteſſe fut chargée d'en parler au Roi. Il la reçut le mieux du monde, & Me. la Princeſſe de Carignan eut ordre de me venir prendre, pour m'emmener à l'Hôtel de Soiſſons. J'y fus environ deux mois, au bout deſquels je fus obligée de retourner a-

vec M. Mazarin, ſans qu'il me rendît même mes Pierreries, & ſans autre Avantage pour moi, que de pouvoir chaſſer quelques Femmes, qu'il m'avoit données, & que je n'agréois pas. Ce fut la ſeule Faveur que je pus obtenir. Quand je voulus m'obſtiner aux Pierreries, Me. la Comteſſe fut la prémiere à me dire, que je faiſois une Vilainie. J'eus toujours la Cour contre moi depuis ce tems : on ſçait ce que cela emporte en toute ſorte d'Affaire; & je dis au Roi à ce propos, *que je me conſolerois de voir M. Mazarin ſi favoriſé contre moi, s'il l'étoit également en tout, & ſi le peu de Suport qu'il trouvoit dans ſes autres Interêts ne faiſoit pas voir qu'il n'avoit autre Ami que mes Ennemis.*

Comme cette Paix étoit plutôt un Triomphe pour lui, qu'un Accommodement, elle le rendit trop fier pour être de durée. Une heure avant que d'aller au Palais Mazarin, j'y envoyai un Valet de Chambre, que Me. la Comteſſe m'avoit donné depuis que j'en étois ſortie, & qui portoit mes Hardes. M. Mazarin, qui le connoiſſoit comme moi, lui ayant demandé ce qu'il vouloit, & à qui il étoit, le congédia ſans attendre ſeulement que je fuſſe arrivée. Ce Valet me rencontra à deux cens pas du Logis; &, quoi que Me. la Comteſſe, qui me conduiſoit, vît bien que c'étoit une nouvelle Occaſion de Brouillerie, elle ſe contenta de m'exhorter à paſſer outre, me laiſſa au bas de l'Eſcalier, & ne voulut point voir M. Mazarin, parce qu'il avoit fait tous ſes Efforts pour me faire mettre à l'Hôtel de Conti, comme

me ſi je n'euſſe pas été ſi bien à l'Hôtel de Soiſſons.

Je demandai d'abord grace pour le Valet chaſſé: & la Néceſſité, où je me voyois réduite par l'Autorité des Puiſſances, me fit faire des Soumiſſions que je n'aurois jamais eſpérées de la Fierté de mon Naturel; mais, ce fut inutilement. J'avois affaire à un Homme, qui vouloit profiter de la Conjoncture; &, voyant qu'il ne me payoit que de mauvaiſes Excuſes, & de plus mauvaiſes Plaiſanteries, je me mis en devoir de le quiter pour me retirer chez mon Frere une ſeconde fois.

M. Mazarin, qui, comme vous verrez, avoit pris ſes meſures pour m'empêcher de ſortir quand il me plairoit, & me faire une Priſon de mon Palais, ſe jetta au devant de moi, & me pouſſa fort rudement, pour me fermer le Paſſage: mais, la Douleur me donnant des Forces extraordinaires, je paſſai malgré qu'il en eut; &, quoi qu'il ſe tuât de crier par la Fenêtre, *qu'on fermât toutes les Portes & ſur-tout celle de la Cour*, perſonne, me voyant toute en pleurs, n'ôſa lui obéïr. Je fis le tour de la Rue, où il y avoit grand monde, dans ce triſte état, ſeule, à pied, & en plein midi, pour me rendre à mon Azile ordinaire. Ce Scandale fut l'Effet de la Prévoyance qu'il avoit eue de faire murer les Portes qui communiquoient du Palais de mon Frere au nôtre, & par où je m'étois ſauvée l'autrefois; mais, cette Précaution fit juger à ceux qui la ſurent, qu'il n'avoit pas deſſein, ſi je retournois avec lui, de me traiter mieux que par le paſſé,

quand il prenoit ainſi ſes Sûretez pour l'avenir.

D'abord que je fus chez mon Frere, j'écrivis au Roi, pour lui rendre raiſon de ma Conduite; & Me. la Comteſſe m'emmena à l'Hôtel de Soiſſons; mais, au bout de cinq ou ſix jours, M. de Louvois m'étant venu propoſer de la part du Roi d'entrer dans quelque Couvent, elle ne le voulut pas; & elle négocia ſi bien, qu'on obligea M. Mazarin à me venir prendre, à condition qu'elle ſe raccommoderoit avec lui. Mon Frere s'en alla d'abord après en Italie, en partie pour faire voir qu'il ne tiendroit pas à lui que je ne demeuraſſe en bonne intelligence avec mon Mari: mais, elle ne fut jamais qu'apparente; &, pendant trois ou quatre mois que nous fûmes enſemble, il ne ſe paſſa jour que je ne fuſſe obligée de quereller, quelque beſoin & quelque envie que j'euſſe de vivre en Paix.

Au bout de ce tems, il voulut aller en Alſace; &, au lieu de m'accorder toutes choſes pour m'obliger à l'y ſuivre, comme j'y étois réſolue, il fut aſſez mal conſeillé pour s'obſtiner à me faire garder une Femme que je ne voulois plus. Cette Difficulté de Bagatelle me fit ouvrir les yeux, & me donna le tems de penſer mieux à ce que je faiſois. Mes Amis eurent la charité de me faire comprendre le peu de Sûreté qu'il y avoit à m'aller mettre à la Diſcrétion d'un Homme de ce Caractere d'Eſprit, dans un Païs ſi éloigné, & où il avoit une Autorité abſolue; „ Qu'après les „ choſes qui s'étoient paſſées, il faloit que

„ je fuſſe folle, pour eſpérer d'en revenir ;
„ Qu'il avoit déjà fait partir mes Pierreries
„ par avance, & que ce ne pouvoit être
„ que pour ſe retirer tout à fait dans ce
„ Gouvernement, où ſa Conduite ne ſe-
„ roit pas éclairée comme elle étoit à Pa-
„ ris, & où mes Amis, quelque beſoin que
„ j'euſſe d'eux, ne pourroient plus faire pour
„ moi que des Vœux inutiles. „

Ces Conſidérations, qui n'étoient que trop bien fondées, me firent réfugier chez Me. la Comteſſe, la veille du Départ de M. Mazarin, de peur qu'il ne m'emmenât par force avec lui. J'étois ſi troublée de me voir réduite de nouveau à cette néceſſité, que j'oubliai même d'emporter mes petites Pierreries, qui m'étoient toûjours demeurées pour mon uſage, & qui pouvoient bien valoir cinquante mille Ecus. Comme c'étoit le ſeul Bien du Monde que j'avois à ma diſpoſition, Me. la Comteſſe eut la prévoyance de me les demander d'abord qu'elle me vit ; & cela fut cauſe, que je pus les envoyer querir aſſez à tems pour les avoir. Il vint le lendemain demander ce que je voulois. On lui dit deux choſes : ne point aller en Alſace, & qu'il me rendît mes groſſes Pierreries, qui étoient déjà parties, & qui avoient été la prémiere Cauſe de nos Différens. Pour l'Alſace, il m'en auroit aiſément diſpenſée, parce qu'il n'eſpéroit plus de m'y pouvoir mener ; mais, pour les Pierreries, il ne rendoit point de Réponſe préciſe : &, comme cependant elles marchoient toûjours, auſſi-tôt qu'il nous eut quittées, Me. la Princeſſe de Bade me mena chez M.

Colbert, pour le prier de s'en ſaiſir. Il ne crut pas pouvoir me refuſer cette Grace : il falut les faire revenir; & elles ſont toûjours demeurées depuis entre ſes mains.

Il ne fut plus queſtion que de ſçavoir ce que je deviendrois. M. Mazarin me donna le Choix de demeurer à l'Hôtel de Conti, ou à l'Abbaïe de Chelles, les deux Lieux du Monde qu'il ſçavoit que je haïſſois le plus, & pour les plus juſtes Raiſons. L'Accablement d'Eſprit où j'étois ne me permit jamais de me déterminer entre deux Propoſitions également odieuſes : il falut que d'autres choiſiſſent pour moi ; & les Raiſons contre l'Hôtel de Conti étoient ſi fortes, que Chelles fut préféré.

Ce fut en cette Solitude, que faiſant Réfléxion ſur l'Obligation, où mes Parens me repréſentoient que j'étois de me ſéparer de Biens, pour ſauver le Reſte des Diſſipations de M. Mazarin, en faveur de mes pauvres Enfans, je m'y réſolus à la fin. Mais, quelque perſuadée que je fuſſe de le devoir faire, les Raiſons particulieres, que j'avois de déférer toutes choſes aux Sentimens de M. Colbert, m'arrêtérent tout court, lors-que l'ayant fait preſſentir ſur ce Deſſein, j'apris qu'il n'en étoit pas d'Avis.

Au bout de ſix mois, M. Mazarin, revenant d'Alſace, me vint voir en paſſant, & voulut m'obliger à chaſſer deux Filles, que Me. la Comteſſe m'avoit données depuis ſon Départ. Comme il n'avoit point d'autre raiſon pour éxiger de moi cette Déférence, que ſon Animoſité contre elle, je ne crus pas qu'il fût de mon Devoir de la ſatisfaire.

Le

Le Reſſentiment qu'il en eut l'obligea à prier le Roi de me faire changer de Couvent, ſous je ne ſçai quel Prétexte; mais, en effet, parce que l'Abbeſſe de Chelles, qui étoit ſa Tante, en uſoit honnêtement avec moi, & que j'en étois ſatisfaite. Il obtint tout ce qu'il voulut; &, quoi que cette Abbeſſe s'en tint auſſi offenſée qu'elle devoit, & qu'elle rendît les plus favorables Témoignages de ma Conduite qu'il pouvoit deſirer, M. le Prémier me vint dire, *que je ferois Plaiſir au Roi d'aller à Sainte Marie de la Baſtille*, & Me. de Touſſi me vint prendre avec ſix Gardes du Corps pour m'eſcorter.

Peu de tems après, M. Mazarin partant pour Bretagne m'y vint voir. Il ne me pouvoit ſouffrir avec des Mouches : il ſe trouva par hazard que j'en avois mis ce jour-là ; & il me dit d'abord, *qu'il ne me parleroit point que je ne les ôtaſſe*. Jamais Homme ne demanda les choſes avec une Hauteur plus propre à les faire refuſer, ſur-tout quand il croyoit que la Conſcience y étoit intéreſſée, comme en cette occaſion; & ce fut auſſi ce qui me fit obſtiner à demeurer comme j'étois, pour lui faire voir, que ce n'étoit, ni mon Intention, ni ma Croyance, d'offenſer Dieu par cette Parure. Il conteſta une groſſe heure ſur ce ſujet; mais, voyant que c'étoit inutilement, il s'expliqua à la fin nonobſtant mes Mouches, & me preſſa non moins inutilement d'aller en Bretagne avec lui.

Je ſongeois à le plaider, & non pas à le ſuivre. J'obtins d'en aller parler au Roi : Me. la Princeſſe de Bade m'y conduiſit, &

S. M. eut la bonté de me le permettre. Mais, Monſieur Colbert, qui avoit peine à y conſentir pour des Raiſons qui ne ſouffroient point de replique en toute autre Conjoncture, tira les choſes en longueur, juſqu'à ce que Me. de Courcelles ayant été miſe avec moi dans le Couvent, j'obtins enfin la Permiſſion de commencer mon Procès par la faveur des Amis qu'elle avoit à la Cour.

Comme elle étoit fort aimable de ſa Perſonne, & fort réjouïſſante, j'eus la Complaiſance pour elle d'entrer dans quelques Plaiſanteries qu'elle fit aux Religieuſes. On en fit cent Contes ridicules au Roi; que nous mettions de l'Encre dans le Benitier, pour faire barbouiller ces bonnes Dames; que nous allions courir par le Dortoir pendant leur prémier ſomme, avec beaucoup de petits Chiens, en criant *Tuyaut*; & pluſieurs autre choſes ſemblables, ou abſolument inventées, ou éxagérées avec excès. Par éxemple, aiant demandé à nous laver les pieds, les Religeuſes s'aviſérent de le trouver mauvais, & de nous refuſer ce qu'il faloit, comme ſi nous euſſions été-là pour obſerver leur Regle. Il eſt vrai que nous remplimes d'Eau deux grands Coffres qui étoient ſur le Dortoir; &, parce qu'ils ne la tenoient pas, & que les Ais du Plancher joignoient fort mal, nous ne primes pas garde, que ce qui répandit, perçant ce mauvais Plancher, alla mouiller les Lits de ces bonnes Sœurs. Si vous étiés alors à la Cour, il vous ſouviendra qu'on y conta cet Accident comme un franc Tour de Page. Il eſt encor vrai, que ſous prétexte de nous tenir Compagnie, on nous

gardoit

gardoit à vue. On choiſiſſoit pour cet Office les plus âgées des Religieuſes, comme les plus difficiles à ſuborner; mais, ne faiſant autre choſe que nous promener tout le jour, nous les eûmes bien-tôt miſes toutes ſur les dents l'une après l'autre; juſques-là, que deux ou trois ſe démirent le pied, pour avoir voulu s'obſtiner à courir avec nous. Je ne vous conterois par ces petites choſes, ſi les Partiſans de M. Mazarin ne les avoient pas publiées; mais, puiſqu'ils m'en ont fait autant de Crimes, je ſuis bien-aiſe que vous en ſçachiés toute l'Enormité.

Après avoir été trois mois dans ce Couvent, nous eûmes permiſſion d'aller à Chelles, où je ſçavois que nous ſerions traitées plus raiſonnablement, quoi que nous ne pûſſions pas y avoir tant de Viſites; & M. Mazarin arriva de Bretagne, le même jour que nous y fumes transférées. Ce fut à quelques jours de-là, qu'il y vint avec ſoixante Chevaux, & permiſſion de M. de Paris, pour entrer dans le Couvent, & m'enlever de force; mais l'Abbeſſe ſa Tante, ne ſe contentant pas de lui refuſer l'Entrée, me remit toutes les Clefs entre les mains, pour m'ôter juſqu'au ſoupçon du mal qu'elle me pouvoit faire, à condition ſeulement que je parlerois à M. Mazarin. Je lui demandai fort ce qu'il vouloit; mais, il me répondit toûjours, *que je n'étois pas l'Abbeſſe*; & lui aiant repliqué, *que j'étois Abbeſſe pour lui ce jour-là, puiſque j'avois toutes les Clefs de la Maiſon, & qu'il n'y pouvoit entrer que par ma faveur*, il me tourna le dos & s'en alla. Un Gentilhomme, qui m'étoit venu viſiter de la part de

Me. la Comteſſe, s'en fut tout rapporter à Paris; ajoûtant que le Bruit étoit à Chelles, que M. Mazarin n'étoit pas retiré tout-à-fait, & qu'il reviendroit la nuit ſuivante. Vous avez ſçu, ſans doute, comment Me. de Bouillon, M. le Comte, M de Bouillon, & tout ce qu'il y avoit de plus *Honnêtes-Gens* qualifiés à la Cour, montérent à Cheval ſur ce raport, pour venir à mon Secours. Au bruit qu'ils firent en arrivant, Me. de Courcelles & moi les prîmes pour mes Ennemis; mais, la Frayeur ne nous troubla point ſi fort, que nous ne nous aviſaſſions d'un excellent Expédient pour nous cacher. Il y avoit à la Grille de notre Parloir un Trou aſſez grand pour faire entrer un grand Plat, par où nous n'avions jamais ſongé juſqu'alors qu'une Perſonne pût paſſer. Nous y paſſâmes pourtant toutes deux; mais, ce fut avec tant de peine, que M. Mazarin même, s'il eût été dans le Couvent, ne s'en ſeroit jamais défié, & nous auroit plûtôt cherché par-tout, que dans ce Parloir. Nous connûmes bien-tôt que nous avions pris l'alarme à faux, & la Honte que nous en eûmes nous fit réſoudre à rentrer par où nous étions ſorties, ſans en avertir perſonne. Me. de Courcelles repaſſa la prémiere aiſément: pour moi, je demeurai plus d'un quart d'heure comme évanoüie entre deux fers, qui me ſerroient par les côtez, ſans pouvoir avancer ni reculer. Mais, quoique je ſouffriſſe étrangement dans cet état, je m'obſtinai à n'appeller perſonne à notre aide, & Me. de Courcelles me tira tant qu'elle m'eut. Je fus remercier tous ces Meſſieurs;

&

& ils s'en retournérent, après avoir plaiſanté quelque tems ſur l'Equipée que M. Mazarin avoit faite pour ne rien prendre.

Cependant, j'eus un Arrêt comme je voulois à la troiſieme des Enquêtes. Cette Chambre étoit preſque toute de Jeunes-Gens fort raiſonnables, & il n'y en eut pas un qui ne ſe piquât de me ſervir. Il fut dit, *que j'irois demeurer au Palais Mazarin, & Monſieur Mazarin à l'Arſenal; qu'il me donneroit vingt mille francs de Proviſion;* &, ce qui étoit plus important, *qu'il produiroit les Piéces par leſquelles je prétendois vérifier la Diſſipation qu'il avoit faite.* M. la Princeſſe de Carignan me vint querir, pour m'aller inſtaller chez moi. J'y trouvai tous les Officiers qu'il me faloit, choiſis par M. Mazarin; mais, je les remerciai fort civilement de leur bonne volonté. Me. la Comteſſe, qui me piquoit toujours de Généroſité mal-à-propos, me perſuada encor, *qu'il ſeroit vilain d'éxiger la Proviſion que le Parlement m'avoit accordée.* M. Mazarin n'étoit pas Homme à me la donner de bon gré. Cependant, il faloit ſubſiſter. Elle me demandoit bien ſi j'avois beſoin d'Argent; mais, elle n'en pouvoit pas douter: &, ſans mes petites Pierreries, & mon Frere, j'étois aſſez mal dans mes Affaires. Il revint d'Italie dix jours après mon Arrêt; &, quoi qu'il fût fort fâché du Procès, par les mêmes Raiſons qui l'avoient fait deſaprouver à M. Colbert, & qu'il m'eut toûjours prédit que Me. la Comteſſe m'abandonneroit après m'avoir embarquée, je trouvois tous les matins ſur ma Toilette plus d'Argent qu'il ne m'en fa-

loit, ſans que je puſſe jamais vérifier d'où il venoit.

Cependant, M. Mazarin avoit porté notre Affaire à la Grand' Chambre, pour la faire juger au fonds ; mais, on fit en ſorte que le Roi s'entremit de nouveau pour nous accommoder. Nous ſignâmes un Ecrit entre ſes mains qui portoit, *que M. Mazarin reviendroit loger au Palais Mazarin ; mais, que j'aurois la Liberté de choiſir tous mes Gens comme il me plairoit, excepté un Ecuyer qui me ſeroit donné par M. Colbert ; que nous demeurerions chacun dans notre Apartement ; que je ne ſerois obligée à le ſuivre dans quelque Voyage que ce fût ; & que pour la Séparation de Biens que je demandois, Meſſieurs les Miniſtres en ſeroient Arbitres, & que nous nous tiendrions inviolablement à ce qu'ils en diroient.* Le même jour que je ſignai cet Ecrit, je rencontrai Me. de Briſſac à la Foire, qui me dit en riant, *Vous voilà donc replâtrée, Me., pour la troiſieme fois.* Auſſi, n'étions-nous point véritablement raccommodez.

M. Mazarin prenoit à tâche de me fâcher en tout. Je pourrois vous en dire pluſieurs Particularitez ; mais, je me contenterai de vous en raporter une des plus éclatantes. J'avois fait élever un Théatre dans mon Apartement, pour y donner la Comédie à quelques Perſonnes de la Cour. Deux heures avant qu'on s'en dût ſervir, M. Mazarin, ſans m'en avertir, s'aviſa de le faire abattre, parce que *c'étoit Jour de Fête, & que la Comédie eſt un Divertiſſement profane.* Tout cela n'empêchoit pas que nous ne nous viſſions fort civilement les après-dînées : car, nous

ne

ne mangions ni couchions enſemble. M. Mazarin ne l'entendoit pas de la ſorte : mais, outre que notre Ecrit n'en diſoit rien, je ne voyois pas aparence que les choſes puſſent demeurer comme elles étoient ; &, ſi par hazard nous en revenions au Parlement, je ne voulois pas m'expoſer à ſolliciter étant groſſe. Ma Prévoyance ne fut pas vaine. Il ſe repentit bien-tôt de ce qu'il avoit fait : il pria le Roi de déchirer l'Ecrit, & de rendre les Paroles. Je n'y conſentis, qu'à condition que le Roi ne ſe mêleroit jamais de nos Affaires, ni pour, ni contre. S. M. eut la Bonté de me le promettre, & me l'a toûjours tenu depuis. Nous voilà de retour à la Grand' Chambre, & les choſes plus aigries que jamais.

M. Mazarin, & ſes Partiſans, n'oubliérent rien depuis ce tems, pour noircir ma Réputation dans le Monde, & ſur-tout dans l'Eſprit du Roi. L'Extravagance de Courcelles leur en fournit entre autres un moyen admirable. J'avois oublié de vous dire, que lors que je ſortis de Chelles, je fis tant que j'obtins que ſa Femme viendroit demeurer avec moi. Quand elle y fut, ceux qui l'avoient tirée autrefois d'auprès de ſon Mari, étant bien aiſes de la lui rendre, le firent introduire je ne ſçai comment dans le Palais Mazarin pendant que j'étois en Ville, en telle ſorte qu'il ſe raccommoda avec elle, & la ramena chez lui. Un jour que je l'allois voir, elle fut aſſez imprudente pour me faire dire qu'elle n'y étoit pas, quoi que le Carroſſe de Cavoi fût à ſa Porte. Dans le prémier Chagrin que j'eus de ſon Incivilité, je

rencontrai malheureuſement ſon Mari en mon chemin, à qui je ne pus m'empêcher d'en témoigner quelque choſe. Ce Maître-Fou héſitoit depuis quelque tems à faire tirer l'Epée à Cavoi, par la ſeule raiſon qu'il lui fâchoit de faire voir qu'il étoit jaloux du meilleur de ſes Amis. Il vouloit qu'on crût qu'il ſe battroit pour un autre Sujet. Il n'en trouva point de plus plauſible, que de faire l'Amoureux de moi par le Monde; de feindre *que ſa Femme avoit eu entre les mains des Lettres de conſequence, que je devois avoir écrites à un Homme de la Cour; qu'elle les avoit données à Cavoi; que Cavoi les montroit; qu'il vouloit ſe battre contre lui, pour les retirer, & qu'il me l'avoit promis.* Quelque ridicule & mal inventée que toute cette Hiſtoire paroiſſe d'abord, il ſe trouva des Gens aſſez ſots pour y ajouter foi, & la publier ſur ſa parole. Il fit bien pis. Il eut l'impudence de me la faire à moi-même dans la Cour du Palais Mazarin. Je lui dis, *que ſachant mieux que perſonne, que tout ce qu'il diſoit ne pouvoit pas être, je ne pouvois croire autre choſe, ſinon qu'il vouloit railler*; & que *ſi je ſçavois qu'il eût la moindre penſée de ſe battre ſur cet impertinent Prétexte, j'en avertirois ſur l'heure M. le Comte, qui étoit à deux pas de nous, & qui entendoit une partie de ce que nous diſions.* Courcelles, voyant bien à l'air dont je lui parlois, que je n'entendois pas raillerie, me fit ſigne de la tête que c'étoit pour rire; n'ôſant pas me le dire, à cauſe de M. le Comte qui nous joignit en même tems. Jugez de mon Etonnement, quand j'apris le lendemain, non ſeulement qu'il

qu'il s'étoit battu, mais que dans l'Accommodement qu'ils avoient fait enſemble ſur le champ il avoit eu l'Effronterie de ſoutenir ſa Fiction juſqu'au bout, & d'excepter une Femme du Secret qu'ils ſe promirent l'un à l'autre. Il étoit ſi ſatisfait de lui-même, qu'il ne put s'empêcher de ſe vanter de l'Exception qu'il avoit faite, à des gens qu'il n'avoit pas excepté. Ce fut ce qui divulgua la choſe, & qui les fit envoyer tous deux à la Conciergerie, faire Pénitence de la Sottiſe d'un ſeul. On ne manqua point à la Cour de me traiter de Brouillonne, & de m'accuſer de Brutalité ſur ce digne Sujet ; *qu'il ne tiendroit pas à moi que je n'en fiſſe égorger bien d'autres* : & un Valet de Chambre que j'avois, ayant été bleſſé dangereuſement environ ce même tems par des Bretteurs de ſa connoiſſance, on eut encor la charité de faire entendre au Roi, *que ce Garçon étoit entiérement dans ma confidence, & qu'en ayant abuſé j'avois trouvé à propos de le faire aſſaſſiner.*

L'Inſolence, avec laquelle on débitoit ces Calomnies, m'obligea d'en parler au Roi. Me. la Comteſſe, avec qui j'y fus, lui dit d'abord en entrant, *qu'elle lui amenoit cette Criminelle, cette méchante Femme, dont on diſoit tant de Maux.* Le Roi eut la bonté de me dire, *qu'il n'en avoit jamais rien crû* ; mais, ce fut ſi ſuccinctement, & d'une maniére ſi éloignée de l'Honnêteté avec laquelle il avoit coutume de me traiter, que tout autre que moi en auroit pris ſujet de douter s'il diſoit vrai.

Vous ſçavez que la Cour eſt un Païs de grande

grande Contradiction. La Pitié, qu'on avoir peut-être pour moi quand on me ſçavoit enfermée dans un Couvent, s'étoit changée en Envie quand on m'avoit vû paroître chez la Reine, & y faire beaucoup meilleure figure que je ne voulois. Je n'avois pourtant autre Prétention, que de faire quelque Accommodement ſuportable avec M. Mazarin; mais ceux, par qui je me conduiſois, & qui avoient, à ce qu'on a cru, d'autres Deſſeins, joüérent à me perdre pour eſſayer de les faire réüſſir. Abuſant de ma Simplicité, & de la Déférence aveugle que j'avois pour leurs Sentimens, ils me faiſoient faire tous les jours des Démarches, dont je ne ſçavois, ni la Conſéquence, ni les Motifs.

Parmi ces Brouilleries, notre Procès avançoit toûjours. M. Mazarin trouva la même Faveur auprès des vieux que j'avois trouvée auprès des jeunes. J'eus Avis au bout de trois mois, *qu'il étoit Maître de la Grand' Chambre; que ſa Cabale y étoit toute puiſſante; qu'il auroit tel Arrêt qu'il voudroit; que quand même on m'accorderoit la Séparation de Biens que je demandois, on ne me laiſſeroit pas dans celle de Corps dont je joüiſſois, & que je ne demandois pas alors; qu'enfin, les Juges ne pouvoient pas dans les formes ſe diſpenſer de m'ordonner de retourner avec mon Mari, quand ils me ſeroient auſſi favorables qu'ils m'étoient contraires.* Si cet Avis m'étoit venu de moins bonne part, j'aurois la liberté de vous en nommer les Auteurs; mais, comme ils faiſoient un pas fort délicat en me le donnant, ils éxigérent de moi un Secret que je leur

leur garderai éternellement. Jugez quel Traitement je pouvois eſpérer de Mr. Mazarin, ſi je retournois avec lui par Arrêt, ayant la Cour & le Parlement contre moi, & après les Sujets de Reſſentiment qu'il croyoit avoir.

Voilà quels furent les Motifs de la Réſolution ſi étrange, & tant blâmée, que je pris, de me retirer en Italie auprès de mes Parens, voyant qu'il n'y avoit plus d'Azile ni de Sûreté pour moi en France. Mon Frere, qui étoit tout enſemble le plus proche, le plus cher, & le plus éclairé, fut auſſi le prémier à l'aprouver, & à m'offrir tout ce qui dépendoit de lui pour la favoriſer. Le Chevalier de Rohan, ſon Ami particulier & le mien, en ayant eu le vent je ne ſçai comment, nous en parla d'une maniere ſi claire qu'il y auroit eu de l'Impudence à lui faire myſtere, & ſi obligeante que nous ne pouvions pas ſans quelque ſorte d'Ingratitude refuſer ſon Secours. Mon Deſſein n'étoit pas pour lors de me retirer tout-à-fait à Rome, mais ſeulement de voir ma Sœur la Connétable à Milan, où je lui mandois de me venir attendre, & de me rendre enſuite à Bruxelles, pour négocier de plus près quelque Accommodement plus ſtable & plus avantageux avec M. Mazarin, que les précédens. M. de Rohan nous pria de trouver bon qu'il m'y vint joindre avec mon Frere quand j'y ſerois, & nous ne pûmes pas honnêtement le refuſer. J'avois mes raiſons pour croire que M. Mazarin ne me verroit pas plutôt hors de France, qu'il accepteroit toute ſorte de Condition pour m'y faire revenir;

& la Frayeur où je l'avois vû, toutes les fois que je l'avois menacé de m'en aller, ne me permettoit pas d'en douter. Le Deſeſpoir, où il me jettoit, m'avoit ſouvent porté à lui dire, *que ſi j'étois une fois loin, il me courroit long-temps après, avant que de me ratraper*; mais, pour mon Malheur, il n'a jamais crû que j'euſſe ce Courage, que quand *il* l'a vû.

Depuis que j'eus pris ma Réſolution, je négligeai ſi fort mon Procès, que je me ſuis cent fois étonnée, comment ceux qui y prenoient intérêt ne la devinérent pas. Me. la Comteſſe, de qui j'étois plus en garde que d'aucun autre, fut la ſeule qui en eut quelque ſoupçon; mais, elle ne la crut pas. Elle venoit de tems en tems chez mon Frere, où nous ne ſongions en aparence qu'à nous réjoüir pour mieux tromper le monde; & elle ſe tuoit d'y crier, *que nous ne ſollicitions point, & que c'étoit une honte.*

Huit jours avant que je partiſſe, elle s'y trouva, quand un Gentilhomme de mon Frere, nommé Parmillac, vint prendre congé de nous, *pour aller*, diſoit-il, *trouver ſon Pere qui commandoit quelque Cavalerie en Lorraine*; mais, en effet, pour aller diſpoſer mes Relais ſur cette Route, que j'avois choiſie, comme celle dont on ſe défieroit le moins. La vue de cet Homme, qui alloit commencer mon Entrepriſe, me troubla ſi fort, que je ne comprens pas encor comment Me. la Comteſſe ne le remarqua pas. Elle étoit toute occupée à gloſer ſur la Nonchalance où je vivois parmi des Affaires ſi importantes; *que ce n'étoit pas le tems demeurer tout le*

jour

jour deshabillée par ma Chambre, à joüer de ma Guitarre; & que cette effroyable Négligence lui faiſoit quaſi croire ce qu'on diſoit, que je voulois m'enfuir en Italie. Son inutile Remontrance finit en m'exhortant d'aller à S. Germain avec elle, pour faire du moins ma Cour; mais, comme je ne manquois pas d'Affaires je la priai de m'excuſer. Il étoit abſolument néceſſaire pour mon Deſſein, qu'elle y fût quand je partirois; car, ſi elle eut été à Paris, dans l'Inquiétude qu'elle avoit de ma Conduite, il eut été difficile qu'elle n'eut pas preſſenti quelque choſe.

Enfin, le Mecredi treizieme Juin, mille ſix cens ſoixante-huit, jour deſtiné pour mon Départ, étant venu, dans le tems que je diſpoſois mes petites Affaires pour le ſoir, elle m'envoya querir pour aller diner à S. Germain avec elle. Je voulus refuſer d'abord: on me preſſa ſi fortement de ſa part, que je crus preſque être decouverte; mais, comme il faut toujours préſumer qu'on ne l'eſt pas dans ces ſortes d'Affaires, quelque apparence qu'on voie de l'être, je trouvai à propos de promettre d'aller, de peur qu'elle ne me vint querir elle même. Quand l'heure du diner fut paſſée ſans que je paruſſe, elle m'envoya conjurer une ſeconde fois de ne pas faillir d'y aller avant le ſoir. Je m'excuſai le mieux que je pus d'avoir manqué de parole: je promis encor plus poſitivement cette fois que l'autre; mais, voyant dix heures du ſoir paſſées, ſans avoir de mes nouvelles, elle monta en Carroſſe, & s'en vint droit à Paris. Elle avoit fait plus de la moitié du chemin, quand elle rencontra mon Frere. Il en étoit

toit parti en même tems que moi, pour aller faire part à M. de Louvois de mon Voyage. Elle lui demanda fort bruſquement, *Où j'étois*? Mais, il lui demanda à elle même, *Si elle ne m'avoit pas rencontrée*? Et comme elle lui dit *que non. Il faut donc*, lui répondit-il froidement, *qu'elle ait pris par l'autre Chemin*; *car, je l'ai vue partir devant que moi.*

A trois heures après minuit, M. Mazarin fut éveiller le Roi, pour le prier de faire courir après moi; mais, le Roi eut la Généroſité de lui répondre, *qu'il vouloit garder la Parole qu'il avoit donnée de ne ſe mêler plus de nos Affaires, quand il avoit déchiré l'Ecrit que nous avions fait entre ſes mains*; *& qu'il n'y avoit pas aparence de m'attraper avec l'avance que j'avois, & ayant pris mes meſures à loiſir comme j'avois fait.* On tourna autrement cette Réponſe dans le Monde, & vous avez bien peut-être ouï dire les Vers qu'on fit deſſus, qui commencent,

Mazarin, triſte, pâle, & le Cœur interdit;

& qui finiſſent par cette Plaiſanterie ſur la Révélation qu'il avoit eue pendant la grande Maladie de la Reine, touchant le Roi & Me. de la Valiere,

Ma pauvre Femme, helas! qu'eſt-elle devenue?
La choſe, dit le Roi, vous eſt-elle inconnue?
L'Ange, qui vous dit tout, ne vous l'a-t-il pas dit?

M. Mazarin, voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir du Roi, s'en fut trouver M. Colbert, qui

qui lui conſeilla d'envoyer en diligence après moi quelque Perſonne de créance m'offrir tout ce que je voudrois pour revenir. Ce fut un Lieutenant de l'Artillerie, nommé la Louviere; & vous jugerez par le Lieu où il me joignit, que le Roi avoit eu raiſon de dire qu'il n'étoit plus tems de me ſuivre.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à la Cour, je courois une étrange Carriere; & je vous avoue, que ſi j'en avois prévû toutes les Suites, j'aurois plutôt choiſi de paſſer ma Vie entre quatre Murailles, & de la finir par le Fer, ou par le Poiſon, que d'expoſer ma Réputation aux Médiſances inévitables à toute Femme de mon Age, & de ma Qualité, qui eſt éloignée de ſon Mari. Quoi que je n'euſſe pas aſſez d'Expérience pour en prévoir les Conſéquences, ni ceux qui étoient de mon Secret auſſi, je ne laiſſai pas de rendre de grands Combats contre moi-même, avant que de me déterminer; & la peine que j'eus à le faire, ſi vous la pouviés ſçavoir, vous feroit beaucoup mieux comprendre que toutes les choſes que je vous ai contées, combien preſſante étoit la Néceſſité de prendre le funeſte Parti que je pris. Je puis bien vous aſſûrer que mes Divertiſſemens ne furent qu'aparens, depuis que j'eus formé ma Réſolution; & que Me. la Comteſſe avoit grand tort de me reprocher ma Tranquillité. Je ne dormois preſque, beuvois, ni mangeois, plus de huit jours auparavant; je fus ſi troublée en partant, qu'il falut revenir de la Porte S. Antoine prendre la Caſſette de mon Argent & de mes Pierreries, que j'avois oubliée. Il eſt vrai que je ne ſongeois

pas

pas ſeulement que l'Argent pût jamais manquer : mais l'Expérience m'a apris que c'eſt la prémiere choſe qui manque ; ſur-tout aux Gens, qui, pour en avoir toujours eu de reſte, n'en ont jamais connu l'importance, & la néceſſité de le ménager. J'avois pourtant laiſſé les Clefs de mon Apartement à mon Frere, pour ſe ſaiſir de ma Vaiſſelle d'Argent, & de pluſieurs autres Meubles & Nippes de prix ; mais, il uſa de ſi grande Négligence, que M. Mazarin le prévint : à telles enſeignes, qu'il en vendit quelques tems après à Me. de la Valiere pour cent mille Francs.

Pour toute Compagnie, j'avois une de mes Filles nommée Nanon, qui n'étoit à moi que depuis ſix mois, habillée en Homme comme moi, un des Gens de mon Frere, nommé Narciſſe, que je ne connoiſſois guere, & un Gentilhomme de Mr. de Rohan, nommé Courbeville, que je n'avois jamais vû. Mon Frere aiant prié M. de Rohan de ne me point quitter que je ne fuſſe hors la Ville, il me dit adieu à la Porte S. Antoine, & je continuai ma Route en Caroſſe à ſix Chevaux, juſqu'à une Maiſon de la Princeſſe de Guimené ſa Mere, qui eſt à dix lieues de Paris. Je fis enſuite cinq ou ſix lieues en Chaiſe roulante ; mais, ces Voitures n'allant point aſſez vîte au gré de mes Frayeurs, je montai à cheval, & j'arrivai le Vendredi à midi à Bar. De-là, me voyant hors de France, je me contentai d'aller coucher à Nanci. Mr. de Lorraine, aiant demandé à me voir, eut l'Honnêteté de ne s'y pas obſtiner, quand il ſçut que j'y avois de la Répugnance. Le Ré-

Réſident de France près de lui fit des Inſtances inutiles pour me faire arrêter; &, pour comble de Généroſité, il me donna vingt de ſes Gardes, & un Lieutenant, pour m'accompagner juſqu'en Suiſſe.

Nous avions été preſque par-tout reconnues pour Femmes. Il échapoit toujours à Nanon de m'apeller, Madame; &, ſoit par cette raiſon, ou que mon Viſage donnât quelque ſoupçon de ce que j'étois, on nous obſervoit par le trou de la ſerrure après que nous étions enfermées, & on voyoit tomber nos longs Cheveux, que nous déployions d'abord que nous étions en liberté, parce qu'ils nous incommodoient beaucoup dans notre Coeffure d'Homme. Nanon étoit extrémement petite, & ſi peu propre à être habillée de cette ſorte, que je ne pouvois la regarder ſans rire.

Le ſoir que je couchai à Nanci, où nous reprimes nos Habits de Femmes, la Joie que j'avois de me voir en Lieu de ſûreté me laiſſant la liberté de me divertir à mes Jeux ordinaires, comme je courois après elle pour m'en moquer, je tombai ſur le genouil fort rudement. Je ne m'en ſentis pourtant point d'abord; mais, quelques jours après, ayant fait tendre un Lit dans un méchant Village de Franche-Comté pour me repoſer en attendant le diner, il me prit tout d'un coup des Douleurs ſi horribles à ce genouil, que je ne pus plus me lever. Il me falut pourtant paſſer outre: je ne laiſſai pas de partir en Brancart, après avoir été ſaignée par une Femme faute d'autre Chirurgien; & j'arrivai à Neufchatel, où l'on ſe mit en tête que j'étois

tois Me. de Longueville.

Vous ne ſçauriés croire la Joie que ce Peuple me témoigna. N'étant pas accoutumez à voir paſſer par leur Païs des Femmes de Qualité de France, ils ne pouvoient comprendre qu'autre que Me. de Longueville y eut affaire. Je connois des Gens, qui auroient profité de l'Occaſion pour gouter de la Souveraineté. A tout prendre, la Mépriſe m'étoit avantageuſe : je gagnois bien à la Qualité ce que je perdois à l'Age; mais, l'Etabliſſement me parut trop honnête pour une Fugitive. J'y fus ſi mal panſée, & mon mal en augmenta ſi fort, que je mis en délibération de retourner à Paris ; & il n'y eut que l'eſpérance d'être bien-tôt mieux à Milan, qui me fit pourſuivre mon Voyage.

Peu de jours après, paſſant par un Village de Suiſſe où il y avoit quelque Garniſon, nous faillimes d'être tous aſſommez, faute d'entendre la Langue ; &, pour comble de bonne fortune, nous aprîmes en arrivant à Altauph, qu'il faloit y faire quarantaine avant que d'entrer dans l'Etat de Milan. Ce fut alors que la Patience commença à m'abandonner. Je me voyois dans un Païs barbare, très dangereuſement malade, avec de grandes Douleurs; &, pour du Secours, vous jugerez par ce qui arriva à Narciſſe, ſi j'en pouvois trouver dans ce miſérable Lieu. Il demanda un Chirurgien, pour ſe faire tirer du Sang, à cauſe de quelque Mal qu'il avoit. On lui amena un Maréchal, qui, s'étant mis en devoir de le ſaigner avec une Flammette, le manqua; & Narciſſe, le menaçant de le tuer, cet Homme lui répondit toujours froidement,

dement, *que ce n'étoit rien, & qu'il n'avoit pas fâché l'artere.*

Mais, ce qui acheva de me deſeſpérer fut que la Diviſion s'étoit miſe entre mes Gens. Narciſſe ne pouvoit ſouffrir que Courbeville, qui ne me connoiſſoit que depuis huit jours, ſe mêlât de mes Affaires ſans en être prié. Par la même raiſon, Nanon ne pouvoit ſouffrir, ni Narciſſe, ni Courbeville: elle prétendoit qu'ils ne devoient agir tous deux que par ſes ordres; mais, pendant que Narciſſe & elle s'amuſoient à quereller de cette ſorte, ils ne me tenoient guere bien, & ils ne s'y appliquoient preſque plus que par boutade. Courbeville, au contraire, ne ſongeoit uniquement qu'à me ſoulager. Je ſuis encor perſuadée, qu'il m'auroit falu couper la Jambe, ſans lui; &, comme le pitoyable état où j'étois me rendoit fort reconnoiſſante, la Conſidération que je témoignois pour lui acheva d'aigrir les autres, & ils m'abandonnérent bien-tôt entiérement à ſes Soins.

Ce fut à cette Quarantaine que la Louviere me joignit. Je remis à me réſoudre ſur ce qu'il me propoſa quand je ſerois à Milan. J'y arrivai peu de jours après, par la faveur du Duc de Seſte, qui en étoit Gouverneur, & Beau-Frere de M. le Connétable. Il ſçut comment j'étois arrêtée à Altaupk, & me fit grace de dix-huit jours. Ma Sœur & M. le Connétable me vinrent joindre à une Maiſon à quatre journées de Milan, où nous fûmes quelques jours, & de là à Milan même, où nous reçumes neuf Courriers de Paris dans ſix Semaines que nous y demeurâmes.

J'apris, qu'auſſitôt après ma Fuite, tout s'étoit déclaré pour moi contre M. Mazarin; que M. de Turenne même avoit parlé au Roi en ma faveur; & que ma Réſolution avoit donné tout enſemble de l'Admiration, & de la Pitié, à tout le monde raiſonnable: mais, que les choſes avoient bien changé dans la ſuite, puiſque tous mes Parens *s'étoient* joints peu de jours après au Procès que M. Mazarin avoit intenté contre mon Frere & M. de Rohan, pour les accuſer de m'avoir enlevée. Je ſçus encor, qu'il avoit envoyé un Commiſſaire après moi, informer de gîte en gîte de tout ce que j'avois fait : & c'eſt peut-être la ſeule Obligation que je lui aye; puiſque le Procès Verbal de cet Homme, qui eſt enregîtré au Parlement, eſt un Témoignage éternel de l'Innocence de ma Conduite pendant ce Voyage, contre tout ce que mes Ennemis en ont publié.

Mais, ce n'étoit pas encor la meilleure Piece de ſon Sac. J'avois écrit à mon Frere, & à M. de Rohan, en partant de Neufchatel : à mon Frere, pour lui donner de mes Nouvelles; & à M. de Rohan, pour le remercier des Services qu'il m'avoit rendus dans mon Départ. J'avois chargé Narciſſe d'envoyer ces deux Lettres; mais, *ſoit* que ſa Haine pour Courbeville paſſât juſqu'à celui qui me l'avoit donné, ou que ce fut par pure Négligence, il avoua à Milan d'avoir oublié celle de M. de Rohan ſur la cheminée du Maître de la Poſte de Neufchatel, à qui il l'avoit recommandée. La Louviere, qui l'y avoit trouvée, chemin faiſant, n'en avoit pas fait de même. M. Mazarin s'en ſervit avec

avec tant de Bonheur, qu'elle mit tout le Monde contre moi: & c'eſt ſur cette Lettre, qu'il eut depuis la Témérité de préſenter Requête pour me faire décheoir de tous mes Droits; ce qui ne ſe fait que contre des Femmes convaincues de la derniere Turpitude. Je vous ai dit que M. de Rohan avoit fait conſentir mon Frere, qu'ils me viendroient joindre enſemble à Bruxelles, quand j'y ſerois. Le beſoin que nous avions de lui, ayant fait réſoudre la choſe ainſi, il étoit aſſez naturel que je lui parlaſſe de ce Projet dans une Lettre qui n'étoit faite que pour lui témoigner ma Reconnoiſſance. Ce fut aſſez à M. Mazarin, pour prouver notre Complot, & que le Chevalier étoit amoureux de moi. Mais, outre qu'il l'étoit pour lors ailleurs, à la vue de toute la Cour, & en lieu ſi élevé qu'il en fut éxilé, ſon Procédé ne s'y accordoit pas. C'étoit bien la Conduite d'un véritable Ami, de me donner les Moyens de m'éloigner de lui, & de me confier à des Valets fideles; mais, ce n'étoit pas trop celle d'un Amant: & il n'y en a gueres, qui, étant favoriſés d'une Confidence de cette nature, euſſent pu ſe réſoudre à perdre des yeux leur Maîtreſſe, dans une Occaſion ſi extraordinaire. Cependant, tout le Monde crut ce que M. Mazarin voulut faire croire.

Et pour mon Frere, il y avoit long-tems, comme vous avez vu, qu'il s'étoit aviſé d'en faire le jaloux, pour le rendre ſuſpect en toutes mes Affaires, & me priver de cette ſorte de ſon Appui. Il n'eſt rien de ſi innocent qu'on n'empoiſonnât pour ſoutenir une Accuſation ſi déteſtable. On produiſit juſ-

qu'à des Lettres en Vers, faute de meilleures Piéces. La Poſtérité aura peine à croire, ſi nos Affaires vont juſqu'à elle, qu'un Homme de la Qualité de mon Frere ait été interrogé en Juſtice, ſur des Bagatelles de cette nature; qu'elles lui ayent été repréſentées ſérieuſement par des Juges; qu'on ait pu faire un uſage ſi odieux d'un Commerce *d'Eſprit* & de Sentimens, entre des Perſonnes ſi proches; qu'enfin l'Eſtime & l'Amitié pour un Frere d'un Mérite auſſi connu que le ſien, & qui m'aimoit plus que ſa Vie, aient pu ſervir de Prétexte à la plus injuſte & à la plus cruelle de toutes les Diffamations. On trouvera peu d'Exemples plus étranges du Malheur des Perſonnes de mon Sexe, & de mon Age. Les Liaiſons les plus ſaintes, où la Nature & la Raiſon les engagent, *ſi-tôt* qu'il plait à la Jalouſie & à l'Envie, deviennent le plus grand des Crimes: mais, il n'eſt rien d'impoſſible à un Dévot de profeſſion; &, plûtôt qu'il aye tort, il faut que les plus Honnêtes-Gens de la Terre ſoient les plus abominables de tous les Hommes.

Je m'emporte peut-être, & le Souvenir de ce cruel Outrage me fait jetter dans des Digreſſions dont vous n'avez que faire; *mais*, il eſt bien difficile de faire de ſang *froid* un Récit ſi funeſte. Il étoit mal-aiſé de ſe deffier, qu'on dût jamais me faire d'Affaire, ſur une choſe auſſi connue que l'Union de mon Frere avec ma Sœur la Connétable & moi. Preſque toute la Cour a vû une Lettre, qu'il écrivit de Rome quelque tems après nos Mariages, dans laquelle, repréſentant à un de ſes Amis le Bonheur qu'il avoit d'a-

d'avoir deux Sœurs qu'il aimoit extrémement dans les deux plus belles Villes du Monde, il finiſſoit par ces deux Vers.

Avec la belle Hortenſe, *ou la ſage* Marie :
Ainſi, de Sœur en Sœur je vais paſſant ma Vie.

Il y a aparence que M. Mazarin auroit employé cette Ecriture dans ſon Procès, ſi ma Sœur, qu'il vouloit ménager afin de la mettre contre moi, n'y eut point été intéreſſée; car, elle eſt bien pour le moins auſſi criminelle que l'autre Lettre dont il ſe ſervit. Mon Frere m'avoit écrit cette autre Lettre à S. Germain, où j'étois, quelque jour après que M. Mazarin eut fait abattre le Théatre, que je vous ai dit que j'avois fait faire dans mon Apartement. Elle commence ainſi :

Vous, de tout l'Univers unique en votre eſpece,
Plus belle que Venus, plus chaſte que Lucrece, &c.

Enſuite, il continue par des Remerciemens de ce que je lui avois écrit, & par des Nouvelles de ſa Santé, qui ne veulent rien dire ; après quoi il pourſuit de cette ſorte :

Vous ſaurez cependant, que votre cher Epoux
S'informe à tout le Monde inceſſamment de vous.
Il me vint voir un ſoir d'un air acariatre,
Et ſe moqua de moi, me parlant du Théatre.
Le beau Duc de Navaille, au tient hâve & plombé,

Par ſon Raiſonnement m'avoit preſque abſorbé.
Près d'une heure avec moi tous deux ils demeurérent,
Et vous fûtes toûjours le ſujet qu'ils traitérent.
Monſieur de Mazarin pourſuit de vous braver,
Et fait courir le bruit qu'il veut vous enlever.
Il dit qu'il n'eſt ni Roi, Reine, Empereur, ni Pape,
Qui puiſſe l'empêcher qu'un jour il ne vous happe.
Polaſtron s'eſt offert à l'éxécution
D'une ſi téméraire & perfide Action.
Pour moi, je vous conſeille, en ce beſoin extrême,
D'implorer de Louïs l'Autorité ſuprême,
Qu'il ſerve de Bouclier à ce noir Attentat,
Qu'a formé contre vous un Epoux trop ingrat &c.

le reſte n'eſt rien.

Comme je montrois cette Lettre à quelques Amies, le Comte de Grammont qui ſurvint me l'arracha, & la porta au Roi. Elle fut lue tout haut en ſa préſence, & il n'y eut de toute la Cour qu'un de ſes Chirurgiens nommé Eliam qui s'en ſcandaliſât. Cet Homme, qui apparemment étoit fort zélé pour ſes Malades, entendant lire

Le beau Duc de Navaille, au teint hâve & plombé,

ne

ne put s'empêcher d'interrompre, *que cela n'étoit rien, & qu'on le purgeroit bien-tôt.*

Ce fut pourtant ſur des Piéces ſi convaincantes, que le Parlement donna un Arrêt, par lequel il fut permis à M. Mazarin de me faire arrêter quelque part que je fuſſe. Tous mes Parens ſignérent en même tems un Ecrit entre ſes mains, pour prier conjointement M. le Connétable, qui s'en moqua, de ne me pas recevoir. On avoit pourtant joint les Lettres ſcandaleuſes à cet Ecrit; & je reçus en même tems un Courrier particulier, qui venoit m'en faire des Excuſes de la part de Me. la Comteſſe; mais, de bouche ſeulement. J'avoue que ma Conſtance ne fut pas à l'épreuve d'un ſi rude Coup. Je tombai dans une Mélancolie extraordinaire, & des Démarches ſi violentes ne me laiſſant aucune eſpérance d'Accommodement, je ne ſongeai plus à aller à Bruxelles.

Mon Frere arriva ſur ces entre-faites; mais, au lieu de me conſoler, il commença bien-tôt une autre Perſécution contre moi, d'autant plus cruelle, qu'elle avoit un fondement fort ſpécieux. Je devois renvoyer Courbeville, quand je ſerois à Milan; mais, ayant apris la Procédure criminelle, qu'on avoit faite à Paris, & dans laquelle il étoit enveloppé, il ſe jetta à mes genoux, & me repréſenta, *qu'il ne pouvoit retourner près de ſon Maître, ſans porter ſa Tête ſur un Echafaut; & que n'ayant pas dequoi ſubſiſter ailleurs, il étoit réduit à la derniere néceſſité ſi je le congédiois.* Ce Gentilhomme m'avoit ſervi ſi utilement, que je ne crûs pas pouvoir l'abandonner ſans une extrême Ingratitude. Je

lui donnai ma Parole de le garder tant qu'il voudroit; & les cruels Déplaiſirs, qui m'arrivérent depuis pour l'avoir tenue, ne m'ont point encor perſuadée, que je ne fuſſe pas obligée de la donner. Nanon & Narciſſe, enragés de ce que je le gardois, l'accuſérent d'avoir parlé fort inſolemment de mon Frere. Les choſes, qu'ils lui faiſoient dire, étoient vraiſemblables : mon Frere les crût, & voulut que je le chaſſaſſe; mais, comme je ſçavois qui lui avoit prêté cette charité, je ne les crûs pas, & m'obſtinai à le garder. Ma Réſolution ayant jetté Nanon & Narciſſe dans le Deſeſpoir, ils ne trouvérent point de meilleur Expédient pour me forcer à ce qu'ils vouloient, que de faire courre le bruit qu'il m'aimoit. Mon Frere, qui vouloit ignorer les Obligations que j'avois à cet Homme, & la Parole que je lui avois donnée, parce qu'il croyoit en avoir été offenſé, & qui étoit accoûtumé à la Complaiſance aveugle que j'avois toujours eue pour lui, craignit qu'il n'y eût quelque choſe d'extraordinaire dans mon Obſtination; mais, il n'en douta plus, lorſque, m'aiant repréſenté avec beaucoup de Hauteur le Bruit qui couroit, il vit que je ne m'y rendois pas. Une Calomnie ſi ridicule m'irrita, au lieu de m'ébranler; & je fus ſi touchée de voir qu'il y ajoûtoit foi, que je ne pouvois plus le ſouffrir. M. le Connétable & ma Sœur furent d'abord pour moi contre lui; mais, ils changérent dans la ſuite. Ce ne fut bien-tôt qu'Eclaiciſſemens continuels entre nous quatre, dans leſquels j'avois toujours le tort, & les autres ſe juſtifioient à mes Dépens; & cette étrange Vie, pleine d'Ai-

d'Aigreurs & de Reſſentiment contre un Frere & une Sœur, que j'aimois ſi fort, & de qui j'avois cru que la Compagnie ſuffiſoit toute ſeule pour me rendre heureuſe, me fit à la fin comprendre, mais trop tard, qu'il ne faut jamais rien ſouhaitter.

Nous allâmes à Veniſe parmi ces Brouilleries, où M. le Connétable, qui ne s'y plaiſoit pas, peut-être parce que ma Sœur s'y plaiſoit trop, me promit toutes choſes pour m'emmener à Rome; *qu'il me répondoit du Pape, & qu'il n'y oublieroit rien pour ſoulager le noir Chagrin où j'étois plongée.* Me voyant ſi cruellement brouillée avec mon Frere, je crus devoir ménager l'Amitié du Connétable par ma Complaiſance. Nous allâmes tous à Sienne chez le Cardinal Chigi, d'où au bout de trois ſemaines mon Fre s'étant brouillé avec nous s'en retourna à Veniſe, ſans dire adieu, & nous primes le chemin de Rome. Les Chaleurs y étoient ſi grandes, que nous fumes contrains d'en ſortir pour aller demeurer ſix ſemaines à Marine, Maiſon de Plaiſance de M. le Connétable. En même tems que nous en revinmes, mon Frere arriva, & avec lui un Gentilhomme de la part de M. de Rohan pour faire, à ce qu'on me dit, aſſaſſiner Courbeville. J'apris, que s'étant trouvé fort mal à Veniſe, il avoit cru être empoiſonné; que dans ce Deſeſpoir, il avoit écrit des Lettres épouvantables à Paris contre mon Frere, & contre M. de Rohan, qu'il croyoit d'intelligence avec mon Frere pour le faire chaſſer d'auprès de moi; que ces Lettres avoient été ſurpriſes par M. de Rohan, & qu'il les renvoyoit

à mon Frere pour en faire la Punition qu'elles méritoient. Le peu de Conduite de Courbeville, l'Eclat deſagréable que cette Affaire faiſoit dans le Monde, & le Deſir du Repos, me firent à la fin réſoudre de m'en défaire, jugeant bien qu'il me rendroit volontiers la Parole que je lui avois donnée. Tout ce que je demandai au Fils ainé du Préſident de Champlâtreux, qui négocioit entre nous, fut ſeulement, *que mon Frere n'éxigeât pas de moi cette Déférence avec tant de Hauteur, & qu'il me fût permis d'aller demeurer chez ma Tante Martinozzi.*

Une heure avant que Courbeville dût partir, & ma Tante étant déjà au Logis pour m'emmener, ma Sœur, outrée de ce que je ne voulois plus demeurer chez elle, ſe mit à le railler en ma préſence, & lui demanda, *s'il ne me fléchiroit point encor cette fois comme les autres?* Cet Homme, qui étoit au Deſeſpoir de s'en aller, lui aiant répondu fort bruſquement, *Que ſi je ne lui ordonnois pas, il ne ſortiroit point, & qu'il ne reſpectoit perſonne que moi*; elle lui commanda de ſortir ſur le champ, & lui dit *qu'il trouveroit à qui parler dans la Cour.* Il obéït de rage. Je ne doutai pas qu'on ne lui voulût faire un mauvais Parti. Je crus lui devoir ſauver la vie: je ſortis avec lui; & le conduiſis chez mon Oncle le Cardinal Mancini. Je me retirai en ſuite chez ma Tante, où je demeurai quelque tems enfermée comme dans une Priſon. Néanmoins, quelque affligée que je fuſſe, je ne pus m'empêcher de rire de l'Offre qu'elle me fit de danſer les Mataſſins au ſon de ma Guitarre pour me divertir. Je

ne

ne ſçai ſi le Refus que j'en fis l'aigrit contre moi; mais, un jour que j'étois à la Fenêtre, elle me dit fort rudement de m'en ôter, *que ce n'étoit pas la Coûtume à Rome de s'y mettre*; &, une autre fois, que je m'y remis encor, elle m'envoya ſon Confeſſeur me dire, *qu'on m'en feroit ôter par force*. Ce Moine s'aquitta ſi inſolemment de ſa Commiſſion, que les larmes m'en vinrent aux yeux. L'Ecuyer du Cardinal Chigi, qui travailloit des Chevaux devant la Maiſon, m'entendant plaindre, monta pour m'offrir ſes Services; mais, je n'eus plus le Courage de rien dire quand je le vis. Il alla pourtant conter à ſon Maître, *qu'il y avoit deux jours que je n'avois bû, ny mangé*. Le Cardinal Chigi en fut touché de Pitié; & le Cardinal Mancini lui ayant répondu, *que Monſieur Mazarin ſouhaitoit que je fiſſe une Retraite de quinze jours dans un Couvent, où il y avoit une Sœur de Monſieur le Cardinal Mazarin*, je le pris au mot.

Mon Frere, & ma Sœur, voyant le déplorable état où j'étois, commencérent à faire réfléxion ſur leur Conduite paſſée, & n'eurent point de repos que je ne leur euſſe pardonné. Je ne voulois pourtant point voir mon Frere; mais, à la fin, ils gagnérent encor ce point ſur ma Réſolution: &, quoi que je viſſe bien que leurs Remords ne réparoient pas l'Outrage qu'ils avoient fait à ma Réputation, la Facilité de mon Naturel l'emporta encor cette fois ſur le plus juſte de tous les Reſſentimens. Je ne connois rien de plus cruel dans la Vie, que de voir revenir de bonne foi les Gens à nous, après qu'ils nous

ont fait des Injures mortelles. C'eſt bien aſſez de ce qu'on a ſouffert d'eux, ſans partager encor la Douleur de leur Repentir. Cette Réfléxion, & pluſieurs autres, que j'avois ſujet de faire, me firent réſoudre à retourner en France à la merci de M. Mazarin, & ſans aucune Condition, plûtôt que de demeurer encor expoſée à de nouvelles Avantures auſſi cruelles que celles qui m'étoient arrivées. J'en fis écrire à la Princeſſe de Conti, par ma Tante Martinozzi ſa Mere, & je me diſpoſai à partir auſſi-tôt que la Réponſe ſeroit venue.

Peu de jours après, Courbeville trouva, je ne ſçai comment, le moyen de me faire ſçavoir, *qu'après avoir été gardé quelques jours chez le Cardinal Mancini, on l'avoit conduit à Civita-vecchia, où il étoit priſonnier depuis ſix ſemaines, & où il ſeroit*, à ce qu'il mandoit, *bien plus de tems, ſi je n'avois pas la Généroſité de m'employer encor pour lui.* Quelque ſujet que j'euſſe de ne me plus mêler de cet Homme; néanmoins, pour ne pas laiſſer mon Ouvrage imparfait, je demandai ſa Liberté à Frà Vincenzo Roſpiglioſi, Neveu du Pape, qui me l'accorda.

Cependant, le tems que je devois être dans le Couvent étant paſſé, le Cardinal Mancini répondit aux Inſtances que ma Sœur faiſoit à mon inſçû pour m'en tirer, *qu'il me conſeilloit d'attendre un peu, parce qu'il ſeroit avantageux pour moi, que la Réponſe qui venoit de France m'y trouvât.* Cette Réponſe fut, *qu'après que j'y aurois demeuré deux ans, M. Mazarin verroit ce qu'il auroit à faire.* Le Cardinal Mancini vouloit que

que je me ſoumiſſe à cette Condition; & pour moi, dans l'Accablement où j'étois de voir la Dureté de M. Mazarin, j'étois capable de me réſoudre à tout: mais, ma Sœur voulut abſolument que je ſortiſſe. Elle fit négocier pour cet effet avec la Reine de Suede, qui donna parole de me recevoir chez elle; & il ne fut plus queſtion, que de me faire échaper. Ma Sœur me vint voir une après-dinée. Comme nous étions enſemble dans ma Chambre, que je diſpoſois les choſes pour m'en aller avec elle, & que Nanon étoit déjà toute ronde du grand nombre de Hardes qu'elle avoit fourrées de tous côtez ſous ſes Habits, nous fûmes avertis que le Conſeil de la Reine l'avoit obligée de retirer la Parole qu'elle avoit donnée en ma faveur. Quelque deſagréable que fût cette Nouvelle, il fut reſolu de paſſer outre. Ma Sœur ſe mit en devoir de s'en aller, & moi de deſcendre avec elle ſous pretexte de de l'accompagner. Ma Tante Mazarin fit tout ce qu'elle put, pour me faire demeurer dans ma Chambre, parce qu'il y avoit longtems que je ne me portois pas fort bien; mais, je n'avois garde de faire cette Faute. Les Enfans de ma Sœur, qui n'avoient pas permiſſion comme elle d'entrer dans le Couvent, & qu'elle avoit exprès amenez ce jourlà pour amuſer ma Tante dans le Parloir, afin que nous n'en fuſſions pas embarraſſées, l'attendoient à la Porte quand l'Abbeſſe la vint ouvrir. Nanon ſe jetta d'abord à eux pour les careſſer, & moi après elle. Comme on ne ſe défioit point de notre Deſſein, l'Abbeſſe n'ôſa pas m'en empêcher de force, outre que je ne lui donnai pas le tems de dé-

libérer. Me voilà dans le Carroſſe de ma Sœur. Elle avoit le Privilege de faire entrer avec elle un certain nombre de Femmes: ma Tante retint par dépit deux Dames qui s'en étoient prévalu ce jour-là, quoi qu'elles n'euſſent rien de commun avec nos Affaires; & la pauvre Vieille prit ſi fort à cœur cette Avanture, qu'elle en mourut peu de jours après de Déplaiſir.

Nous fumes d'abord chez le Cardinal Chigi, que nous ne trouvâmes pas, pour lui demander ſa Protection. Il vint quelque tems après chez ma Sœur, & nous parut aſſez froid, craignant que le Pape ne me fût contraire; mais, Sa Sainteté répondit aux Plaintes du Cardinal Mancini, *Que ſi elle avoit ſçû que j'euſſe été contre mon gré dans le Couvent, elle m'en ſeroit allé tirer elle même.* Ne pouvant encor me réſoudre à demeurer chez ma Sœur, je fus loger à la Rue du Cours, dans notre Maiſon paternelle, où l'Académie de Rome s'eſt tenue de tout tems. Le Cardinal Mancini en fit déloger par dépit une de ſes Sœurs, qui n'auroit fait que m'incommoder; mais, pendant un Voyage que je fis à Marine, il s'en empara entiérement, & je fus contrainte à mon Retour d'en louër une autre.

Il falut bien-tôt engager mes Pierreries pour ſubſiſter. Je n'avois encor pris que trois mille Ecus deſſus, ce qui n'étoit rien en comparaiſon de leur Valeur, que j'apris que l'Homme qui les avoit n'étoit pas ſûr. Je voulus les retirer; mais, Madame Martinozzi m'avoit prévenue: elle avoit donné l'Argent, & ne les vouloit pas rendre. M. le

le Connétable, feignant d'ignorer qu'elle les eut, obligea cet Homme par ſon Autorité & ſes Menaces de les ravoir d'elle, puiſqu'il ne devoit pas les lui avoir données. On écrivit après à M. Mazarin, pour le prier de les dégager; & il répondit, *qu'il faloit les laiſſer où elles étoient, & m'ôter tout moyen de ſubſiſter, afin de me reduire à mon Devoir.* Je fus contrainte de ſouffrir que Grillon, qui étoit le meilleur Ami de mon Frere, & du Connétable, donnât l'Argent qu'il faloit pour les avoir. Je le lui rendis bien-tôt, & le Déplaiſir que j'eus de me voir réduite à la Néceſſité d'avoir Obligation à des Gens qui pouvoient en abuſer, me fit réſoudre quelque tems après à faire un Voyage en France, pour tâcher d'obtenir une Penſion de M. Mazarin.

Je partis avec mon Frere, qui alloit épouſer Mademoiſelle de Tiange; & c'eſt à cette Alliance, que je ſuis redevable du bon Succès de mon Voyage. Nous demeurâmes près de ſix mois en chemin. Quand nous fumes ſur la Frontiere, nous réſolumes qu'il ſe mettroit devant; & que j'y attendrois qu'il eût pris les Sûretez qui m'étoient néceſſaires pour paſſer outre. Mais nos Amis nous aiant mandé en même tems le Deſaſtre des pauvres Statues du Palais Mazarin, & que la Conjoncture étoit favorable, nous fumes enſemble juſqu'à Nevers, où il me laiſſa, pour ſe rendre à la Cour avec Grillon qui nous avoit joint à Milan.

Si-tôt que M. Mazarin nous ſçut en chemin, il envoya Polaſtron ſon Capitaine des Gardes ſur notre Route informer éxactement

ment de la Vie que nous menions ; & il fit aſſembler toutes les Prévôtez des environs du Nivernois, pour prêter main forte au Commiſſaire de la Grand' Chambre, qui me venoit enlever en vertu de l'Arrêt du Parlement. Mon Frere en ayant fait plainte au Roi, S. M. me vouloit envoyer querir d'Autorité ; mais M. Colbert, jugeant bien qu'il étoit à propos pour mes intérêts de ménager M. Mazarin le plus qu'on pourroit, lui fit dire de ſigner un Arrêt d'Apointement, comme il fit les larmes aux yeux, & voyant bien qu'on paſſeroit outre s'il ne le faiſoit pas. Cet Arrêt arriva heureuſement à Nevers le même jour que Palluau Conſeiller de la Grand' Chambre y arriva auſſi pour m'arrêter. Je reçus en même tems ordre d'aller au Lis, & mon Frere ſe maria le jour que j'y entrai. Pendant que j'y fus, M. Mazarin me fit faire pluſieurs Propoſitions d'Accommodement, mais toutes par de miſérables Moines, & autres Gens de pareille Etoffe, & ſans me donner aucune Sûreté. Il avoit dit au Roi, *que mon Frere m'empêchoit d'y entendre ; qu'il me gouvernoit avec une Autorité tirannique ; & que ſi je ne le craignois pas, je ſerois beaucoup plus traitable.* Pour en ſavoir la vérité, le Roi m'envoya querir au bout de trois mois par Me. Bellinzani, & un Exemt des Gardes, dans un Carroſſe de Me. Colbert, chez qui mon Frere avoit prié le Roi de me faire loger, comme dans un lieu où perſonne ne me pourroit contraindre de déguiſer mes Sentimens. Deux ou trois jours après, il me fit aller chez Me. de Monteſpan pour me parler. Je n'oublierai jamais la Bonté avec la-

aquelle il me traita, juſqu'à me prier de con-dérer, *que s'il n'en avoit pas mieux uſé pour noi par le paſſé, ma Conduite lui en avoit ôté es moyens; que je lui diſſe franchement ce que e voulois; que ſi j'étois abſolument réſolue à etourner en Italie, il me feroit donner une Penſion de vingt-quatre mille francs, mais u'il me conſeilloit de demeurer; qu'il feroit non Accommodement auſſi avantageux que je oudrois; que je ne ſuivrois M. Mazarin lans aucun Voyage; qu'il n'auroit rien à voir ur mes Domeſtiques; que même ſi ſes Careſſes n'étoient odieuſes, je ne ſerois pas obligée de les ſouffrir d'abord, & qu'il me donnoit juſqu'au lendemain pour y ſonger.* J'aurois bien pu lui répondre ſur le champ ce que je lui répondis le jour ſuivant, *qu'après m'avoir voulu perdre d'Honneur, comme M. Mazarin avoit fait, & avoir refuſé de me reprendre, lorſque je lui avois fait offrir de Rome ſans aucune Condition, & qu'il me ſçavoit dans la derniere Néceſſité, je ne pouvois me réſoudre à retourner avec lui; que quelques Précautions qu'on pût prendre, de l'Humeur dont il étoit, il m'arriveroit tous les jours vint petites choſes cruelles, dont il ne ſeroit pas à propos d'aller importuner Sa Majeſté; & que j'acceptois avec une Reconnoiſſance extrême la Penſion qu'il lui plaiſoit de me donner.* Après des Raiſons ſi légitimes, vous ſerez ſurpris d'aprendre que tout le Monde blâma ma Réſolution; mais, les Jugemens des Gens de Cour ſont bien différens de ceux des autres Hommes. Me. de Monteſpan, & Me. Colbert, entre autres, firent tout ce qu'elles purent pour me faire demeurer; & M. de Lau-

zun

zun me demanda, *ce que je voulois faire avec mes vint-quatre mille francs? Que je les mangerois au premier Cabaret, & que je ſerois contrainte de revenir après toute honteuſe en demander d'autres, qu'on ne me donneroit pas.* Mais, il ne ſçavoit pas que j'avois apris à ménager l'Argent. Ce n'eſt pas que je ne viſſe qu'il m'étoit impoſſible de ſubſiſter long-tems honnêtement avec cette Somme; mais, outre que je n'en pouvois pas obtenir d'avantage, & que M. Mazarin ne vouloit pas même me permettre de la manger à Paris ſans être avec lui, je faiſois mon compte, qu'elle me donneroit du moins le tems de prendre d'autres meſures. M. Mazarin, ne pouvant faire pis, s'aviſa de dire au Roi, *que je me faiſois faire un Juſtaucorps d'Homme, pour m'en aller habillée de cette ſorte*; mais, S. M. eut encor la Bonté de lui dire, *qu'elle l'aſſûroit que cela ne ſeroit pas.*

Me. Bellinzani eut ordre de me conduire avec un Exemt juſqu'à Rome, & deux Gardes du Corps avec eux juſqu'à la Frontiere. Je reçus tant d'Honnêtetez de M. le Duc de Savoie en paſſant à Turin, que je réſolus dès-lors de ne me point retirer autre part que dans ſes Etats, ſi je quittois jamais Rome. J'y arrivai enfin, après avoir été trois mois en chemin; & Grillon y arriva auſſi, peu de tems après, pour me replonger malgré que j'en euſſe dans de nouveaux Embarras. J'avois fait deſſein de ne voir Perſonne en France. Grillon, qui prétendoit être excepté, à cauſe du Service qu'il m'avoit rendu à Rome dans l'Affaire de mes Pierreries, vint une fois au Lis avec Me. la Comteſſe au commen-

mencement que j'y fus; mais, je ne le voulus plus voir depuis. Le Dépit qu'il en eut le tranſporta à un point incroyable. Pendant que j'étois à Nevers, attendant le Commiſſaire tous les jours, l'Intendant de mon Frere me faiſoit demeurer pour plus grande Sûreté dans la Tour d'un Couvent qui tient au Château. Comme il n'avoit pas des Gens de reſte pour me ſervir, il mit près de moi un Garde de mon Frere, qui avoit été chaſſé depuis peu pour quelque ſujet aſſez léger. Ce Garçon me ſervit le mieux qu'il put, afin que j'obtinſſe ſon pardon, & je lui permis de me ſuivre au Lis dans cette eſpérance. Un Fripon de Cuiſinier que j'avois, pour ſe faire de fête à Grillon qui l'avoit corrompu, s'en va lui dire, *que ce miſérable ſe rendoit néceſſaire auprès de moi, & qu'il entroit quelquefois dans le Couvent.* Grillon, ſans autre éxamen, va publier cette belle Affaire par-tout, juſques-là, que quand j'arrivai à Paris, Me. Colbert ne voulut pas que l'Homme dont étoit queſtion entrât à ma ſuite chez elle. Jugez de mon Etonnement, quand j'en ſçus le Sujet; avec quelle promptitude je chaſſai ce nouvel Officier; quel Reſſentiment je dus avoir de la Méchanceté de Grillon; & ſi je fus ſurpriſe, en repaſſant à Lion, de le voir ôſer revenir à moi, à la faveur d'une Lettre de mon Frere, qui me prioit de tout oublier. La Froideur, avec laquelle je le traitai, ne fit que l'animer davantage. Il aprit en arrivant à Rome, que M. de Marſan me voyoit quelquefois; &, après mille Extravagances qui ſe paſſérent entre eux, ils eurent à la fin enſemble la ridicu-

le

le Affaire que vous avez ſçue, où, ſans courir aucun danger, ils ſe donnérent le Plaiſir de réjoüir de nouveau le Monde à mes Dépens.

Ce fut quelque tems après, que ma Sœur réſolut de ſe retirer en France, pour divers Sujets de Plainte qu'elle prétendoit avoir contre M. le Connétable. Il ſeroit inutile de vous dire les Raiſons dont je combatis ſa Réſolution. Les Déplaiſirs, qu'une pareille Equippée m'avoit attirez, me donnérent une Eloquence toute extraordinaire; mais, la même Etoile qui m'avoit conduite en Italie, la pouſſoit en France. Comme elle étoit fort aſſûrée de moi, elle n'héſita pas à me mettre de la partie; &, parce que je ne me ſouciois de Rome qu'à cauſe d'elle, & que je croyois ſoulager les Dangers qu'elle devoit courir en les partageant, je n'hézitai pas à la ſuivre. Je lui repréſentai ſeulement, *que je ſerois obligée de la quitter auſſi-tôt que nous ſerions en France.* Cette Néceſſité lui fit plus de peine, qu'aucune autre choſe; & rien ne me perſuada plus la Force de ſes Raiſons, que de voir qu'elles la faiſoient réſoudre à nous ſéparer.

Le Chevalier de Lorraine lui avoit aſſez d'Obligation, pour la ſervir dans cette Rencontre. Elle s'étoit fait des Affaires avec tout Rome pour lui, & pour ſon Frere. On ne pouvoit les ſouffrir par-tout ailleurs que chez elle, & elle s'étoit déclarée pour eux dans des Occaſions aſſez délicates contre le Cardinal Chigi, & le Connétable même. Cependant, elle n'en reçut autre Secours, que de grandes Promeſſes de la ſervir de leur Cré-

Crédit en France; ce qu'ils n'ont pas fait : &, pour ce qui étoit de ſon Deſſein, le Chevalier ſe contenta de lui dire, *que ſi elle n'avoit qu'elle même pour le conduire, il s'en mettroit en peine; mais, que puiſque Me. Mazarin en étoit, on pouvoit bien s'en répoſer ſur elle, puiſqu'elle avoit plus d'Eſprit & de Réſolution qu'il n'en falloit pour des Entrepriſes encor plus dangereuſes.* Il ne croyoit pas alors devoir être rappellé en France ſi-tôt qu'il le fût. S'il eût fait ſon Devoir, nous y aurions été devant que lui, & on n'auroit pas pu dire que nous le ſuivions; mais ma Sœur, qui n'avoit compté que ſur lui, fut contrainte de différer ſon Départ, quand elle s'en vit abandonnée.

Après qu'il fut allé en France, elle s'ouvrit à un autre Homme d'une Dignité éminente, & qu'elle croyoit ſon Ami, parce qu'elle l'avoit obligée de l'être; mais, il lui dit ſeulement, *que le Chevalier de Lorraine devoit bien la ſecourir dans ce Beſoin.* Il me demanda enſuite *ce que je deviendrois, & ſi c'étoit de mon Conſeil que ma Sœur entreprenoit ce Voyage.* Il peut encor rendre témoignage, que je lui répondis *que non; que je ſçavois bien que je ne pouvois pas demeurer en France; que je ne prétendois même y aborder, qu'à la faveur d'un Paſſeport que le Roi avoit envoyé à ma Sœur, pour elle & ſes Gens; & que mon Deſſein étoit de me retirer en Savoie, dès que je la verrois en Lieu de Sûreté.*

Enfin, après avoir pris toutes les Précautions du côté de France, que la Prudence humaine peut ſuggérer, nous envoyâmes une Barque nous attendre à Civita-Vecchia; &

un

un beau jour de Mai, M. le Connétable ayant dit à dîner, *qu'il alloit à douze milles de Rome voir un de ſes Haras; qu'on ne l'attendit pas le ſoir, s'il demeuroit trop à revenir*; ma Sœur voulut abſolument partir, quoi que nous n'euſſions encor rien de prêt. Nous dimes que nous allions à Freſcati, & nous montâmes dans mon Caroſſe avec une de ſes Femmes & Nanon, habillées en Hommes comme nous, avec nos Habits de Femmes par deſſus. Nous arrivames à Civita-Vecchia à deux heures de nuit, que tout étoit fermé; ſi bien que nous fumes contraintes de nous enfoncer dans le plus épais du Bois, en attendant qu'on eut trouvé notre Barque. Mon Valet de Chambre, qui avoit été ſeul de tous nos Gens aſſez réſolu pour nous conduire, ayant couru longtems inutilement pour la chercher, en loüa mille Ecus une autre qu'il rencontra par hazard. Cependant, mon Poſtillon, s'impatientant de n'avoir point de Nouvelles, monta ſur un des Chevaux du Carroſſe & fut ſi heureux, qu'à la fin il trouva la nôtre. Il étoit bien nuit quand il en revint; il nous falut faire cinq milles à pied pour y aller, & nous nous embarquâmes enfin à trois heures ſans avoir bû ni mangé depuis Rome. Notre plus grand Bonheur fut d'être tombé entre les mains d'un Patron également habile, & Homme de bien. Tout autre nous auroit jetté dans la Mer après nous avoir volé; car, il vit bien d'abord que nous n'étions pas des Gueuſes. Il nous le diſoit lui-même: ſes Bateliers nous demandoient, *ſi nous avions tué le Pape*? Et, pour ce qui eſt d'être habile, il ſuffit de vous dire qu'ils firent ca-

canal à cent mille de Genes. Au bout de huit jours, nous debarquâmes à la Ciouta en Provence, à onze heures du ſoir. De là, nous fumes à Cheval à Marſeille pour cinq heures du matin; où nous trouvames les ordres du Roi, & le Paſſe-Port chez l'Intendant.

M. le Connétable, par le plus grand Bonheur du Monde, fut trois jours hors de Rome, & ne ſe défia de la vérité que fort tard. Il n'eſt point de Contes ſi horribles qu'on ne fît de nous, juſqu'à dire que nous étions allées en Turquie; & il fut contraint d'obtenir du Pape une Excommunication contre tous ceux qui en parleroient. Il fit partir quatorze Courriers par autant de Routes différentes, dont l'un fit ſi belle diligence, qu'il arriva à Marſeille devant que nous. Il y arriva auſſi un peu après un Homme à lui, de cette ſorte de Gens qu'on appelle en Italie des Braves. Mon Valet de Chambre étoit allé je ne ſçai où ſe préparer à partir pour la Cour, où ma Sœur l'envoya, & nous étions nous quatre Femmes toutes ſeules de notre Compagnie dans le Cabaret même où cet Homme vint loger. Nanon, qui l'aperçut la prémiere, le reconnut d'abord. Elle nous donna l'Alarme bien chaude. Nous fimes demander des Gardes à l'Intendant: il nous en envoya ſur le champ. Mon Valet de Chambre revint de la Ville; & le Brave, après nous avoir parlé fort honnêtement pour nous exhorter à retouner à Rome, partit ſur le champ pour y retourner lui même, avec une belle Lettre de ma Sœur pour ſon Maître.

Cet-

Cette Avanture nous fit aller loger chez l'Intendant; &, peu de jours après, à Aix, où nous demeurâmes un mois, & où Me. de Grignan eut la charité de nous envoyer des Chemiſes, diſant, *Que nous voyagions en vraies Héroines de Roman, avec force Pierreries, & point de Linge blanc.* Nous fumes enſuite à Mirabeau, puis à Monpellier, où ma Sœur voulut aller voir M. de Vardes, & à Monfrein, où j'apris que Polaſtron étoit en chemin, ſous prétexte de venir faire Compliment à ma Sœur de la part de M. Mazarin; mais, en effet, pour me faire arrêter avec ſon malheureux Arrêt. Il ne s'arrêta point près de ma Sœur, quand il ne m'y trouva pas: il paſſa outre, croyant m'attraper, & que j'étois retournée en arriere; mais, il s'éloignoit, au lieu de me ſuivre.

Cependant, je me rendis en Arles par le Rône; & de là à Martigues par Terre, & par la Mer à Nice; puis à Turin & à Mommeillan, d'où ma Sœur me rapela à Grenoble près d'elle, après avoir pris les meſures néceſſaires pour ma Sûreté avec M. de l'Ediguieres. Mon Frere nous y vint joindre: il y fût huit jours avec nous. Nous en partimes, huit jours après lui, pour Lion; & ma Sœur ayant pris le chemin de Paris, je pris celui de Chambéri, où j'ai enfin trouvé le Repos que je cherchois inutilement depuis ſi long-tems, & où j'ai toujours demeuré depuis, avec beaucoup plus de Tranquillité, qu'une Femme auſſi malheureuſe que moi n'en devroit avoir.

FIN DES MÉMOIRES DE LA DUCHESSE MAZARIN.

LET-

LETTRE
TOUCHANT LE
CARACTERE
DE MADAME LA
DUCHESSE MAZARIN.

Je vous renvoie par Homme exprès les Mémoires dont vous m'avez fait part, de peur de tomber par la Poſte dans le même Inconvénient qui les a mis entre vos mains. Si, toutes les fois que Mrs. les Miniſtres font ouvrir les Lettres, on trouvoit des choſes auſſi curieuſes, je ne plaindrois guere la Peine des Commis.

Vous avez eu raiſon de croire, qu'après la maniere dont je vous avois parlé de Me. Mazarin, je ſerois bien aiſe de voir ſon Hiſtoire. Je l'y reconnois d'un bout à l'autre, & j'y ai remarqué vingt choſes, qu'elle ſeule étoit capable de penſer, & de mettre comme elles ſont.

Puiſque vous ne l'avez jamais vue, je vous dirai pour ſatisfaire à votre Priere, que c'eſt une de ces Beautez Romaines, qui ne reſſemblent point à des Poupées, comme la plûpart des nôtres de France; & dans qui la Nature toute pure triomphe avec Majeſté de tout l'Artifice des Coquettes.

La Couleur de ſes Yeux n'a point de

Nom. Ce n'eſt, ni bleu, ni gris, ni tout-à-fait noir; mais, un Mélange de tous les trois, qui n'a que ce que chacun a de plus beau, la Douceur des bleus, la Gaieté des gris, & ſur-tout le Feu des noirs. Mais, ce qu'ils ont de plus merveilleux, c'eſt qu'il n'y en a point au Monde de ſi doux, & de ſi enjouez pour l'ordinaire, enfin de ſi propres à donner de l'Amour; & il n'y en a point de ſi ſérieux, de ſi ſévéres, & de ſi ſenſez, quand elle eſt dans quelque Aplication d'Eſprit. Ils ſont ſi vifs, & ſi rians, que quand elle s'attache à regarder quelqu'un fixement, ce qui ne lui arrive guere, on croit en être éclairé juſqu'au fond de l'Ame, & on deſeſpere de pouvoir lui rien cacher. Ils ſont grans, bien fendus, & à fleur de tête, pleins de Feu & d'Eſprit: mais, avec toutes ces Beautez, ils n'ont rien de languiſſant, ni de paſſionné; comme ſi elle n'étoit née, que pour être aimée, & non pas pour aimer.

Sa Bouche n'eſt, ni grande, ni de la derniere petiteſſe; mais, tous les Mouvemens en ſont pleins de Charmes, & les Grimaces les plus étranges ont une Grace inexprimable quand elle contrefait ceux qui les font. Son Rire attendriroit les Cœurs les plus durs, & charmeroit les plus cuiſans Soucis. Il lui change preſque entiérement l'Air du Viſage, qu'elle a naturellement aſſez froid & fier, & il y répand une certaine Teinture de Douceur & de Bonté, qui raſſûre les Ames que ſa Beauté a d'abord alarmées, & leur inſpire cette Joie inquiette qui eſt la plus prochaine Diſpoſition à la Tendreſſe.

Voilà

Voilà comment elle a la Bouche & les Yeux, qui ſont comme vous ſçavez les deux Parties du Viſage du plus important Uſage en Amour, & de la plus grande Expreſſion.

Mais, les autres ne ſont pas moins admirables. Son Nez, qui eſt aſſurément des mieux faits, & de la plus juſte grandeur, donne un certain Air fin, noble, & élevé, à toute ſa Phiſionomie, qui plait infiniment. Elle a le Son de la Voix ſi touchant, qu'on ne ſçauroit l'entendre parler ſans émotion. Son Teint a un Eclat ſi naturel, ſi vif, & ſi doux, que je ne penſe pas que Perſonne ſe ſoit jamais aviſé en la regardant de trouver à redire qu'il ne ſoit pas de la derniere Blancheur. Ses Cheveux ſont d'un Noir luiſant, qui n'a rien de rude. A voir le beau Tour qu'ils prennent naturellement, & comment ils ſe tiennent d'eux mêmes quand elle les a tout-à-fait abattus, pour peu qu'on eût l'Ame Poëtique, on diroit qu'ils ſe jouent à plaiſir, tout enflez & glorieux de couvrir une Tête ſi belle.

C'eſt le plus beau Tour de Viſage que la Peinture ait jamais imaginé. A force de ſe négliger, ſa Taille, quoi que la mieux priſe, & la mieux formée qu'on puiſſe voir, n'eſt plus fine en comparaiſon de ce qu'elle a été. Je dis, en comparaiſon ; car, beaucoup d'autres ſeroient déliées de ce qu'elle eſt groſſe. Cela fait qu'elle ne paroit pas ſi haute qu'elle eſt, quoi qu'en effet elle ſoit auſſi grande qu'une Femme peut l'être ſans être ridicule. On la voit quinze jours de ſuite coiffée d'autant de différentes Maniéres, ſans pouvoir di-

re laquelle lui va mieux : celles, qui défont toutes les autres Femmes, la parent ; & celles, qui ne conviennent jamais à une même Tête, ſont également bien ſur la ſienne.

Il en eſt de ſes Habillemens comme de ſa Coëffure : il faut la voir enveloppée dans une Robbe-de-Chambre pour en juger ; & c'eſt en cette ſeule Perſonne qu'on peut dire véritablement, que l'Art le plus délicat, & le mieux caché, ne ſçauroit égaler la Nature. Une grande marque que la Propreté, qui coûte tant de ſoins aux autres Femmes lui eſt naturelle, c'eſt qu'elle ne porte jamais d'Odeurs, quoi qu'elle les aime beaucoup.

J'avois oublié de vous parler de ſa Gorge, de ſes Bras, & de ſes Mains : mais, qu'il vous ſuffiſe que tout cela paroit fait pour le Viſage; &, ſi l'on peut juger par ce qu'on voit de ce qu'on ne voit pas, ſon Mari eſt aſſurément le plus malheureux de tous les Hommes, après avoir été le plus heureux.

Voilà comment elle eſt faite pour le Corps; &, pour le reſte, vous en jugerez parce que je m'en vai vous conter.

Il y a quelque tems, qu'étant à Rome, il m'arriva de parler d'elle ainſi que j'en avois ouï parler à Paris, comme d'une belle & jeune Femme, étourdie & emportée juſqu'à l'Extravagance, & bonne juſqu'à la Sottiſe. Un Italien, qui l'avoit connue, entendant la Peinture que j'en faiſois, me rit au nez d'une maniere qui me ſurprit, & ne m'en voulut jamais dire autre choſe quelque inſtance que je lui fiſſe. Comme ces Meſſieurs

ap-

approfondiſſent un peu plus le Caractere des Gens, qu'on ne fait d'ordinaire en France, cela me donna la Curioſité de la voir en paſſant par Chambéri à mon retour. Je ne lui avois jamais parlé à Paris que par occaſion; mais, mon Nom, ni mon Viſage, ne lui étoient pas inconnus. Je fus d'abord ſurpris de ne lui point voir à mon abord ces Epanoüiſſemens de Joie, ſi ordinaire à ceux qui ſont éloignés de la Cour, quand ils voyent quelqu'un qui en vient. Elle me reçut avec autant de Tranquillité, que la plus indifférente Femme du Païs auroit pu faire; &, au lieu de m'accabler de Queſtions ſur les Perſonnes & les Affaires où elle a intérêt, elle ne m'entretint que du Sujet de mon Voyage, & d'autres choſes ſemblables qui ne regardoient que moi. La Civilité m'obligea à la mettre ſur le propos de ſes Parens, & de ſes Amis de Paris & de Rome, puiſqu'elle ne m'y mettoit pas. Il me parut que je lui faiſois Plaiſir. Elle écouta avec Application & Senſibilité ce que je lui en dis. Elle me parla honnêtement de tout le monde, & avec Reſpect de ſon Mari; mais, tout cela ne dura qu'autant de tems que je voulus. Elle ne m'interrogea que lors que la Bienſéance l'y obligeoit en quelque ſorte; & je ne connus en elle, ni Empreſſement, ni Curioſité. Etonné de ſa Froideur, je voulus la mettre ſur les Matieres que je croyois le plus capables de l'émouvoir. Je lui parlai, avec les égards que je devois, de tout ce qui lui eſt arrivé de plus ſenſible touchant ſa Gloire, & ſa Fortune; mais, je ne pus jamais en tirer la moindre Plainte. Il me parut

rut bien quelque Triſteſſe ſur le Chapitre de ſa Réputation; mais, pour tout le reſte, il me ſembla qu'elle trouvoit la Fortune une Déeſſe trop digne de Mépris pour être en Colere contre elle.

Pluſieurs Perſonnes de Qualité de l'un & de l'autre Sexe y vinrent comme j'y étois, & entre autres deux ou trois Hommes à qui je trouvai bien de l'Eſprit. D'abord, les Dames ſe mirent ſur les Nouvelles de la Ville. Quoi que la Ducheſſe n'y prit aucun Intérêt, elle en parla avec la même Chaleur qu'on lui en parloit : elle prit parti, comme le reſte de la Compagnie, dans la Diſpute qui s'éleva ſur un Différend de deux Hommes de Qualité qui partageoit tout le Païs; & elle entra dans le Détail qu'on lui fit des petits Intérêts qui les diviſoient, & en peſa l'importance avec autant d'Application, que ſi elle n'avoit pas eu en Mariage vint Millions.

Les Hommes, dont j'ai parlé, firent changer la Converſation, & la tournérent malgré qu'elle en eût ſur les Affaires d'Etat, comme plus dignes de ſon Attention. Après que tout le Monde en eut dit ſon Avis, on l'obligea par complaiſance à dire le ſien. Ceux, qui en avoient un contraire, la pouſſérent aſſez vigoureuſement. La Converſation s'échauffa. Elle ne ſe défendit jamais que par des Raiſons, dont elle faiſoit toujours Juges ceux qui n'étoient pas déclarez contre elle; & je vous avoue, que je n'ai jamais oüi parler ſi bien avec tant de Soumiſſion. Voilà ce que je remarquai dans cette prémiere Viſite, & voici ce que j'en apris depuis.

On

On ne ſçauroit dire de quelle Humeur elle eſt. A proprement parler, elle n'en a point, & chaque Perſonne qui la voit a ſujet de croire, qu'elle eſt de la ſienne. Elle n'a Entêtement pour rien, & on eſt tout étonné qu'elle quitte les Occupations qui ſembloient la divertir davantage, auſſi librement que ſi elle s'y étoit fort ennuyée. Il ſuffit de voir qu'elle ne s'adonne à aucune avec Emportement, pour juger que cette Facilité de Mœurs ne lui vient pas de Légéreté, mais plutôt d'une Indifférence profonde, pour toutes les Fantaiſies diverſes qui troublent la Tranquillité du commun des Eſprits.

La Douceur, & l'Humanité, ſi bien-ſéantes à ſon Sexe, paroiſſent juſques dans ſes Divertiſſemens les plus tumultueux. Elle eſt auſſi Maîtreſſe d'elle-même en Voyage, & à la Chaſſe, que dans ſon Cabinet. L'Egalité naturelle de ſon Ame eſt à l'épreuve des Occaſions qui altérent toutes les autres. Elle ſe joue des Amuſemens, où tout le Monde s'abandonne : quelques autres Femmes ont fait les mêmes choſes qu'elle; mais, elle les fait autrement.

On vit chez elle avec une Familiarité pleine de Zéle & de Reſpect; mais, qui lui ſeroit fort incommode, ſi elle étoit moins bonne. Quoi que naturellement elle ſoit fort particuliere, preſque toutes les heures de la journée ſont des heures publiques pour elle : les plus ſecrets Endroits de ſa Maiſon ſont auſſi ouverts que les plus communs à ceux qui y fréquentent ; & il lui arrive ſouvent d'être relancée juſques dans ſon Cabinet,

lors qu'elle s'y attend le moins. Ses Domeſtiques, qui n'y voient venir que des Gens auſſi dévouez qu'eux à leur Maîtreſſe, ſe ſont inſenſiblement accoutumez à laiſſer entrer & ſortir le Monde avec cette Liberté. Il faut croire, qu'elle le veut bien ainſi, puis qu'ils le font; car, elle eſt l'Ame de ſa Maiſon, & ſon Eſprit: ſon Honnêteté & ſes Maniéres ſont répandues dans toutes les Perſonnes qui la compoſent, à proportion de ce que chacune eſt capable de les imiter.

Il n'eſt point de Couvent où l'on mene une Vie ſi retirée que dans l'Appartement de ſes Filles: un Page n'ôſeroit en avoir aproché, ſous peine de l'Indignation de Madame, qui eſt quelque choſe de bien plus terrible que le Fouet; &, pour les Hommes, ils vivent enſemble avec une Paix & une Union, auſſi louable, qu'elle eſt rare dans les Maiſons des Grands.

Il n'y a qu'elle au Monde, qui puiſſe entrer dans les Jeux de ſes Valets ſans ſe rabaiſſer: ſa Préſence en bannit la Licence, ſans en ôter la Liberté; & l'on ne comprend point comment elle peut leur imprimer tant de Reſpect, avec la Familiarité qu'elle les traite: mais, c'eſt que jamais Femme n'eut l'Air & toutes les Manieres ſi grandes. Il y a des Gens, qui trouvent étrange, qu'elle ſoit ſenſible à ces ſortes de Plaiſirs: mais, pour peu qu'on l'y obſerve, il eſt aiſé de connoître qu'ils ne font pas la Joie de ſon Cœur; & que tous ceux qu'elle prend ne ſont en effet que des differentes Manieres de ſe diſtraire des Penſées affligeantes, que l'état pré-

préſent de ſa Fortune lui doit inſpirer.

Il n'y a point de Maiſon de ſimple Gentilhomme, qui ſoit ſi réglée que la ſienne; &, comme ſa Penſion eſt bien peu de choſe pour ſubſiſter auſſi honorablement qu'elle fait, il faut qu'elle entre dans un Détail d'Oeconomie, d'autant plus admirable, que les traits naturels de Libéralité & de Magnificence, qui lui échapent quelquefois, font bien voir que ce n'eſt que par un Effort de Raiſon tout extraordinaire.

Elle n'admire rien dans l'Ame, & ne témoigne rien mépriſer. Il ne lui eſt jamais arrivé de montrer le moindre Dégout pour le Païs, & tout ce qui y eſt : elle en aime les Divertiſſemens, & les Cérémonies, comme ſi elle en étoit. Une autre y aſſiſteroit avec des marques de Complaiſance, de Contrainte, & de Diſtraction, qui la diſtingueroient aiſément du reſte de la Compagnie; mais, elle y eſt ſi naturellement, & avec une Préſence & une Liberté d'Eſprit ſi entiere & ſi agréable, qu'un Etranger, qui l'y verroit ſans la connoître, eſtimeroit la Savoie bienheureuſe d'avoir produit une Perſonne ſi charmante.

Elle évite de parler de ſa Grandeur, & de ſes Richeſſes, avec le même ſoin que d'autres le chercheroient : il ne tient pas à ſon Procédé, que les Gens du Païs qui la fréquentent ne s'eſtiment tous auſſi grands Seigneurs qu'elle, qu'ils ne croyent Chambéri auſſi beau que Paris & Rome, & la vie qu'elle mene auſſi agréable qu'elle en aye mené. Jamais grande Dame ne fit moins ſentir à ſes Inférieurs la différence qu'il y a entre eux & elle;

elle; &, s'il ne l'oublient pas, elle doit aſſûrément les eſtimer beaucoup davantage: car, elle ne prend guere de peine à les en faire ſouvenir.

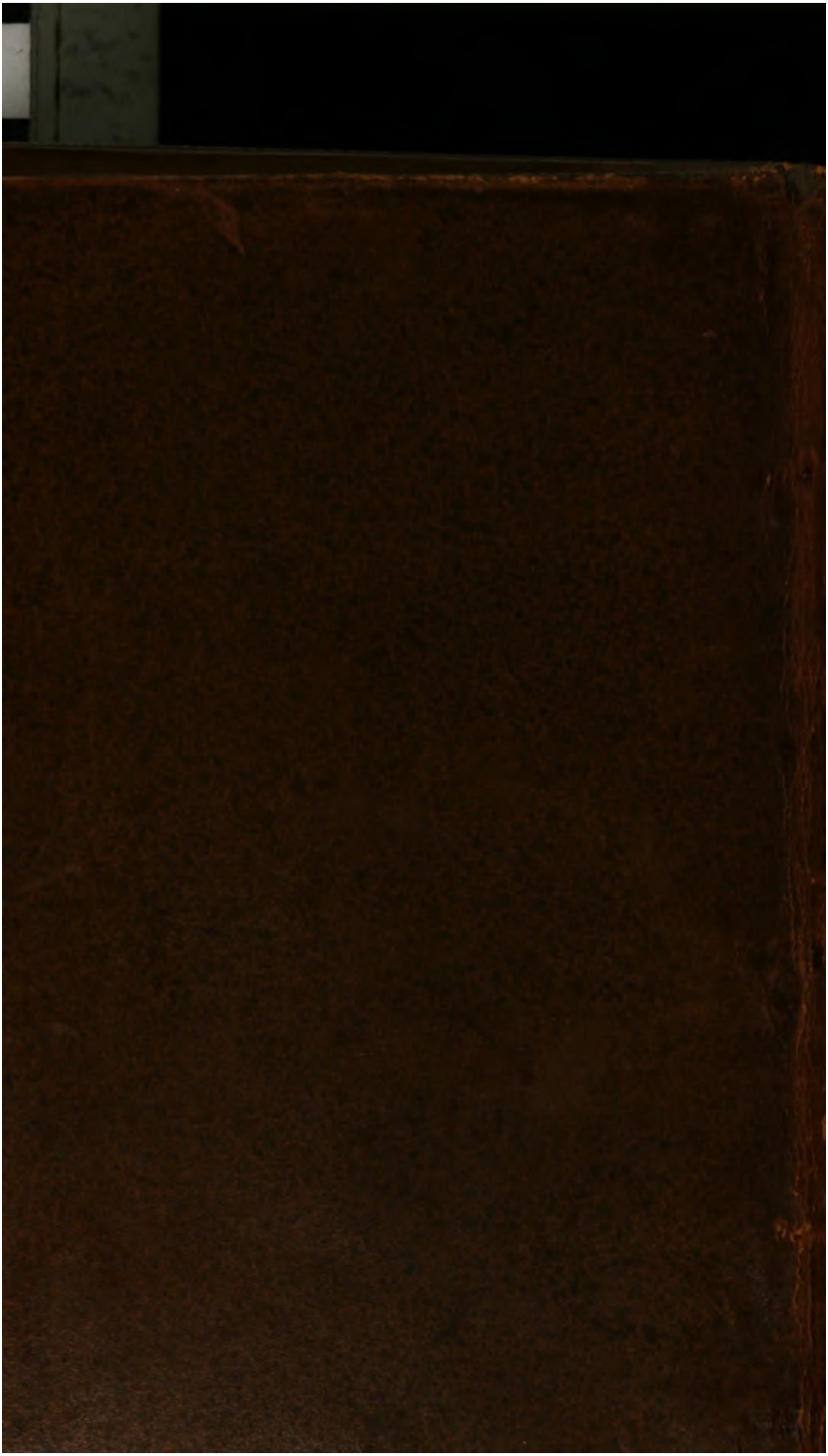
On paſſe toujours l'Idée qu'elle a d'elle même dans les choſes les plus ſinceres qu'on lui en dit, & il lui arrive auſſi ſouvent de prendre de véritables Loüanges pour des Flateries, qu'aux autres Femmes de prendre des Flateries pour de véritables Loüanges. Une marque, que ſa Modeſtie eſt ſincére, c'eſt qu'elle n'eſt pas outrée. Elle avoue de bonne-foi ce qu'elle a de bon & de beau, quand on l'en preſſe, & elle n'eſt injuſte qu'en ce qu'elle ne croit que médiocre & paſſable tout ce qu'elle a d'excellent & de merveilleux.

Quoi qu'une triſte Expérience l'ait convaincue, qu'il y a peu d'Honnêteté dans le Monde, & lui ait donné fort mauvaiſe Opinion du Genre Humain, elle a une ſi grande Bonté de Naturel, qu'elle ne ſçauroit apliquer cette mauvaiſe Opinion à perſonne en particulier: elle excepte d'abord de la Regle générale tous ceux en qui elle voit quelque Apparence de Vertu; & elle ne peut encor s'empêcher d'être ſurpriſe, quand elle vient à connoître qu'elle n'avoit pas raiſon de les excepter.

Lors qu'elle eſt obligée de dire quelque choſe qu'elle juge qui peut déplaire, pour en adoucir le Sens, elle le fait d'une maniere qu'il ſemble qu'il lui échappe; mais, on ne lui fera jamais tort de croire, qu'elle ne dit rien qu'elle ne veuille bien dire. Il lui eſt plus naturel d'être ſecrete, qu'aux autres Fem-

Femmes de ne l'être pas. Enfin, elle ſçait également bien parler, & ſe taire; quoi qu'il ſoit vrai de dire, que les Gens qui parlent bien ne ſçavent guere ſe taire, & que ceux qui ſçavent ſe taire ne ſçavent guere bien parler.

Une Perſonne de grand Eſprit, qui la connoit depuis long-tems, aſſûre qu'elle n'eſt pas reconnoiſſable de ce qu'elle étoit autrefois; mais, il eſt bien difficile de comprendre qu'elle ait pu devenir ce qu'elle eſt, ſans avoir toujours eu un fond prodigieux du plus riche, & du plus précieux Naturel du Monde: &, ſi ſes Malheurs ont contribué quelque choſe à ſon Mérite, jamais mauvaiſe Cauſe ne produiſit ſi bon Effet. Je ſuis, &c.

FIN DU CARACTERE DE LA DUCHESSE MAZARIN.

920671